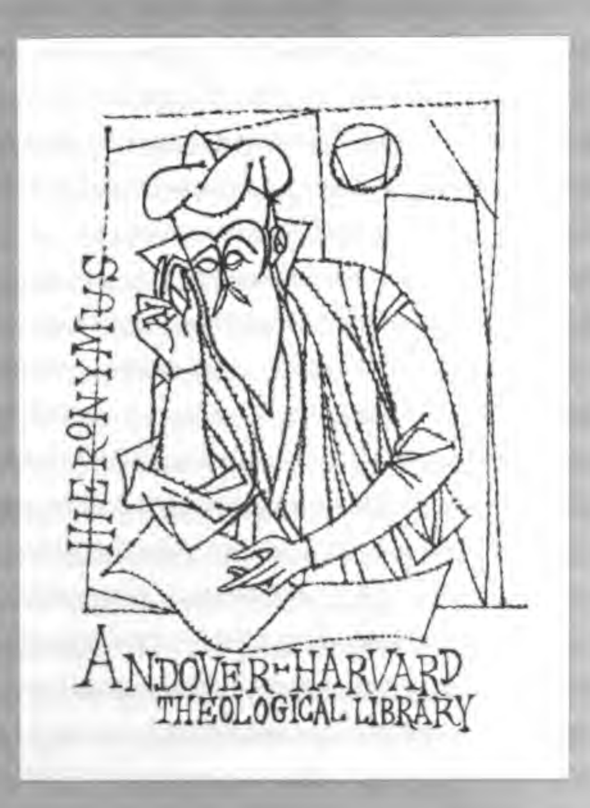

HIERONYMUS
ANDOVER-HARVARD
THEOLOGICAL LIBRARY



OEUVRES

DE M. LE COMTE

DE MONTALEMBERT

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME SEPTIÈME

HISTOIRE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE

I

Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

9

Anal.-I.

HISTOIRE

DE

AINTE ÉLISABETH

DE HONGRIE

DUCHESSE DE THURINGE

PAR

LE COMTE DE MONTALEMBERT

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NEUVIÈME ÉDITION

> Ab antiquo scriptis non contentus, ipse quoque scripturire incepi, non ut scientiam meam, quæ pene nulla est, proponerem, sed ut res absconditas, quæ in strue vetustatis latebant, convellerem in lucem.
>
> GUILLELM. MALMESB., de GEST. REG. l. II. Prol.

TOME PREMIER

PARIS

JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1861

A LA MÉMOIRE

DE MA SŒUR

ÉLISABETH

ROSALIE CLARA

DE

MONTALEMBERT

MORTE A QUINZE ANS

INTRODUCTION

Le 19 novembre 1833, un voyageur arriva à Marbourg, ville de la Hesse électorale, située sur les bords charmants de la Lahn : il s'y arrêta pour étudier l'église gothique qu'elle renferme, célèbre à la fois par sa pure et parfaite beauté, et parce qu'elle fut la première de l'Allemagne où l'ogive triompha du plein cintre dans la grande rénovation de l'art au treizième siècle. Cette basilique porte le nom de Sainte-Élisabeth, et il se trouva que ce jour-là était le jour même de sa fête. Dans l'église, aujourd'hui luthérienne, comme toute cette contrée, on ne voyait aucune marque de solennité; seulement, en l'honneur de ce jour, et contre l'habitude protestante, elle était ouverte, et de petits enfants y jouaient en sautant sur des tombes. L'étranger parcourut ses vastes nefs désertes et dévastées, mais encore jeunes d'élégance et de légèreté. Il vit adossée à

un pilier la statue d'une jeune femme en habits de veuve, au visage doux et résigné, tenant d'une main le modèle d'une église, et de l'autre faisant aumône à un malheureux estropié. Plus loin, sur des autels nus, et dont nulle main sacerdotale ne vient jamais essuyer la poussière, il examina curieusement d'anciennes peintures sur bois à demi effacées, des sculptures en relief mutilées, mais, les unes comme les autres, profondément empreintes du charme naïf et tendre de l'art chrétien. Il y distingua une jeune femme effrayée, qui faisait voir à un guerrier couronné son manteau rempli de roses; plus loin, ce même guerrier, découvrant avec violence son lit, y trouvait le Christ couché sur la croix; plus loin encore, tous deux s'arrachaient avec une grande douleur des bras l'un de l'autre; puis on voyait la jeune femme, plus belle que dans tous les autres sujets, étendue sur son lit de mort au milieu de prêtres et de religieuses qui pleuraient : en dernier lieu, des évêques déterraient un cercueil, sur lequel un empereur déposait sa couronne. On dit au voyageur que c'étaient là des traits de la vie de sainte Élisabeth, souveraine de ce pays, morte, il y avait six siècles à pareil jour, dans cette même ville de Marbourg, et enterrée dans cette même église. Au fond d'une obscure sacristie, on lui montra la châsse d'argent couverte de sculptures qui avait renfermé les reliques de la Bienheureuse jusqu'au

moment où l'un de ses descendants, devenu protestant, les en avait arrachées et jetées au vent. Sous le baldaquin en pierre qui couvrait autrefois cette châsse, il vit que chaque marche était profondément creusée ; et on lui dit que c'était là la trace des pèlerins innombrables qui étaient venus s'y agenouiller autrefois, mais qui depuis trois siècles n'y venaient plus. Il sut qu'il y avait bien dans cette ville quelques fidèles et un prêtre catholique, mais ni messe ni souvenir quelconque pour la Sainte dont c'était ce jour-là même l'anniversaire. La foi qui avait laissé son empreinte profonde sur la froide pierre, n'en avait laissé aucune dans les cœurs.

L'étranger baisa cette pierre creusée par les générations fidèles, et reprit sa course solitaire; mais un doux et triste souvenir de cette Sainte délaissée, dont il était venu, pèlerin involontaire, célébrer la fête oubliée, ne le quitta plus. Il entreprit d'étudier sa vie ; il fouilla tour à tour dans ces riches dépôts d'antique science que la docte Allemagne offre en si grand nombre[1]. Séduit et charmé chaque jour davantage par ce qu'il y apprenait sur elle, cette pensée devint peu à peu l'étoile directrice de sa marche. Après avoir épuisé les livres et les chroniques, et consulté les manuscrits les plus né-

[1] Ces recherches ont été depuis complétées par d'autres dans diverses bibliothèques de Flandre et d'Italie, surtout dans la Vaticane et la Laurentienne.

gligés, il voulut, comme l'avait fait le premier des anciens historiens de la Sainte, interroger les lieux et les traditions populaires[1]. Il alla donc de ville en ville, de château en château, d'église en église, chercher partout les traces de celle qui a été de tout temps nommée dans l'Allemagne catholique *la chère sainte Élisabeth*. Il essaya en vain de visiter son berceau à Presbourg, dans la lointaine Hongrie; mais du moins il put séjourner dans ce célèbre château de Wartbourg, où elle vint tout enfant, où elle vécut jeune fille, puis mariée avec un époux tendre et pieux comme elle; il put gravir les rudes sentiers par où elle allait distribuer aux pauvres, ses plus chers amis, d'inépuisables aumônes. Il la suivit à Creuzburg, où elle fut mère pour la première fois; au monastère de Reinhartsbrünn, où il lui fallut quitter à vingt ans son bien-aimé, qui allait mourir pour le tombeau du Christ; à Bamberg, où elle trouva un asile contre de cruelles persécutions; sur la sainte montagne d'Andechs, berceau de sa famille, où elle apporta en offrande sa robe de noces, lorsque, d'épouse tendrement chérie, elle fut devenue veuve errante et exilée. A Erfurth, il approcha de ses lèvres le pauvre verre qu'elle

[1] Cum non invenirem, ubi requiesceret pes affectus mei, visitavi monachorum et monialium monasteria, ivi ad civitates castraque et oppida; interrogavi personas antiquissimas et veraces : dilexi litteras, historiæ hujus integritatem, et rei gestæ veritatem in his omnibus investigans. *Theodor. Thur., de vita B. Elisabethæ Prolog.*

a laissé en souvenir d'elle à d'humbles religieuses. Enfin à Marbourg, où elle consacra les derniers jours de sa vie à des œuvres d'une héroïque charité, et où elle mourut à vingt-quatre ans, il revint prier sur sa tombe profanée, et recueillir péniblement quelques souvenirs de la bouche d'un peuple qui a renié avec la foi de ses pères le culte de sa bienfaitrice.

Ce sont les fruits de ces longues recherches, de ces pieux pèlerinages, que renferme ce livre.

Souvent, en errant dans nos villes recrépies, ou dans nos campagnes dépeuplées de leurs anciens ornements, et d'où s'effacent chaque jour les monuments de la vie des aïeux, la vue d'un débris qui a échappé aux dévastateurs, d'une statue couchée dans l'herbe, d'une porte cintrée, d'une rosace défoncée, vient éveiller l'imagination; la pensée en est frappée, non moins que les regards; on s'émeut, on se demande quel rôle ce fragment a pu jouer dans l'ensemble; on se laisse entraîner involontairement à la réflexion, à l'étude : peu à peu l'édifice entier se relève aux yeux de l'âme, et quand cette œuvre de reconstruction intérieure s'est accomplie, on voit l'abbaye, l'église, la cathédrale se redresser dans toute sa noblesse, toute sa beauté; on croit errer sous ses voûtes majestueuses, mêlé aux flots du peuple fidèle, au milieu des pompes symboliques et des ineffables harmonies du culte antique.

C'est ainsi que celui qui a écrit ce livre, ayant voyagé longtemps dans les contrées étrangères et les siècles passés, a ramassé ce débris, et qu'il l'offre à ceux qui ont la même foi et les mêmes affections que lui, pour les aider à reconstruire dans leur pensée le sublime édifice des âges catholiques.

Grâce aux monuments nombreux et vraiment précieux qui nous sont restés sur la vie de sainte Élisabeth, dans les grandes collections historiques de l'Allemagne comme dans les manuscrits de ses bibliothèques ; grâce aux détails innombrables et tout à fait intimes qui nous ont été transmis sur elle par des narrateurs, les uns contemporains, les autres dominés par le charme que son caractère et sa destinée sont si propres à exercer sur toute âme catholique ; grâce à cette réunion tout à fait rare de circonstances heureuses, on peut se proposer un double but en racontant cette vie. Tout en restant fidèle à l'idée fondamentale d'un pareil travail, qui doit être de donner une *vie de Sainte*, une *légende* des siècles de foi, on peut en outre espérer de fournir un tableau fidèle des habitudes et des mœurs de la société d'une époque où l'empire de l'Église et de la chevalerie était à son apogée. On a senti depuis longtemps que l'histoire même purement profane d'une ère si importante pour les destinées de l'humanité, ne peut que gagner en profondeur et en exactitude par les recherches particulières

qui porteraient sur les objets des plus ferventes croyances et des plus chères affections des hommes de ce temps. Nous osons dire que dans l'histoire du moyen âge il y a peu de biographies qui prêtent mieux que celle de sainte Élisabeth à une étude semblable.

D'un autre côté, avant de parler plus au long de cette Sainte et des idées qu'elle représente, il nous semble qu'il convient de tracer une esquisse de l'état de la chrétienté au temps où elle vécut ; car tout serait inexplicable dans sa vie, pour qui ne connaîtrait et n'apprécierait pas son siècle. Non-seulement sa destinée, sa famille, son nom, se trouvent liés de loin ou de près à une foule d'événements de ce temps, mais son caractère offre de trop nombreuses analogies avec tout ce que le monde voyait alors sur une plus grande échelle, pour qu'il ne soit pas indispensable de rappeler, à ceux qui nous liront, les principaux traits de l'ensemble social où son nom occupe une place si vénérée. Qu'il nous soit donc d'abord permis de détourner d'elle leur attention, pour la concentrer sur ses contemporains et son époque.

Née en 1207, morte en 1231, sa rapide carrière se place au milieu de cette première moitié du treizième siècle, qui est peut-être la période la plus importante, la plus complète, la plus resplendissante de l'histoire de la société catholique. Il serait, du moins à ce qu'il nous

semble, difficile de trouver, en parcourant les glorieuses annales de l'Église, une époque où son influence sur le monde et sur la race humaine dans tous ses développements fût plus vaste, plus féconde, plus incontestée. Jamais peut-être l'Épouse du Christ n'avait régné avec un empire si absolu sur la pensée et sur le cœur des peuples. Elle voyait tous les éléments anciens, contre lequels elle avait eu à se débattre si longtemps, enfin vaincus et transformés à ses pieds. L'Occident tout entier ployait avec un respectueux amour sous sa sainte loi. Dans la longue lutte qu'il lui a fallu soutenir depuis sa divine origine contre les passions et les révoltes de l'humanité déchue, jamais elle ne les a plus victorieusement combattues, plus énergiquement domptées. Certes, sa victoire était loin d'être complète, et ne pouvait pas l'être, puisqu'elle est ici-bas pour combattre, et qu'elle attend le ciel pour triompher; mais au moins alors, plus qu'à aucun autre moment de ce rude combat, l'amour de ses enfants, leur dévouement sans bornes, leur nombre et leur courage chaque jour croissants, les saints que chaque jour elle voyait éclore parmi eux, offraient à cette mère immortelle des forces et des consolations dont elle n'a été depuis que trop cruellement privée.

Le treizième siècle est d'autant plus remarquable sous ce rapport, que la fin du douzième était loin de

faire bien augurer du siècle suivant. En effet, l'écho de cette grande voix de saint Bernard, qui semble l'avoir rempli tout entier, s'était affaibli vers sa fin, et avec lui la force extérieure de la pensée catholique. La funeste bataille de Tibériade, la perte de la vraie Croix, et la prise de Jérusalem par Saladin (1187), avaient montré l'Occident vaincu par l'Orient sur le sol sacré que les croisades avaient racheté. Les débauches et la tyrannie de Henri II d'Angleterre, l'assassinat de saint Thomas Becket, la captivité de Richard Cœur de Lion, les violences de Philippe Auguste contre sa femme Ingerburge, les atroces cruautés de l'empereur Henri VI en Sicile, tous ces triomphes de la force brutale n'indiquaient que trop une certaine diminution de la force catholique, tandis que le progrès des hérésies vaudoise et albigeoise, et les plaintes universelles sur le relâchement des clercs et des ordres religieux, dévoilaient un mal dangereux au sein même de l'Église. Mais une glorieuse réaction ne devait pas tarder à éclater. Avec les dernières années de ce siècle (1198), on voit monter sur la chaire de Saint-Pierre un homme dans la force de l'âge, qui devait, sous le nom d'Innocent III, lutter avec un invincible courage contre tous les adversaires de la justice et de l'Église, et donner au monde peut-être le modèle le plus accompli d'un souverain pontife, le type par excellence du vicaire de Dieu. Comme cette

grande figure domine tout le siècle qu'il avait inauguré, on nous pardonnera d'en retracer quelques détails. Gracieux et bienveillant dans ses manières ; doué d'une beauté physique peu commune ; plein de confiance et de tendresse dans ses amitiés ; généreux à l'excès dans ses aumônes et ses fondations ; orateur éloquent et fécond ; écrivain ascétique et savant [1] ; poëte même, comme le démontrent la belle prose *Veni, Sancte Spiritus*, et le *Stabat Mater*, cette sublime élégie qu'on lui a longtemps attribuée ; grand et profond jurisconsulte, comme il convenait de l'être au juge en dernier ressort de toute la chrétienté ; protecteur zélé des sciences et des études religieuses ; veillant avec sévérité au maintien des lois de l'Église et de sa discipline ; il avait ainsi toutes les qualités qui eussent pu illustrer sa mémoire, s'il avait été chargé du gouvernement de l'Église dans une époque paisible et facile, ou si ce gouvernement s'était alors borné au seul soin des choses spirituelles. Mais une autre mission lui était réservée. Avant de monter sur le trône sacerdotal, il avait compris et même publié dans ses œuvres le but et la destinée du pontificat suprême, non pas seulement pour le salut des âmes et la conservation de la vérité catholique, mais pour le bon gouvernement de la société chrétienne :

[1] Voyez ses *Sermons* et ses traités *De contemptu mundi*, et sur les *Sept psaumes pénitentiaux*.

toutefois, plein de défiance en lui-même, à peine est-il élu qu'il demande avec instance à tous les prêtres de l'univers catholique des prières spéciales pour que Dieu l'éclaire et le fortifie ; et Dieu exauce cette prière universelle en lui donnant la force de poursuivre et d'accomplir la grande œuvre de saint Grégoire VII. Jeune encore, et pendant qu'il étudiait à l'université de Paris, il avait été en pèlerinage à Cantorbéry, au tombeau de saint Thomas le martyr; et l'on comprend tout ce qu'il dut puiser d'amour, auprès de ces reliques sacrées, pour la liberté de l'Église, dont il fut désormais le victorieux champion. Mais, tandis qu'il défendait cette liberté suprême, la constitution de l'Europe à cette époque lui conférait la glorieuse fonction de veiller en même temps à tous les intérêts des peuples, au maintien de tous leurs droits, à l'accomplissement de tous leurs devoirs. Il fut, pendant tout son règne de dix-huit années, à la hauteur de cette colossale mission. Quoique sans cesse menacé et attaqué par ses propres sujets, les turbulents habitants de Rome, il planait sur l'Église et le monde chrétien avec un calme imperturbable, avec une sollicitude permanente et minutieuse, portant partout un regard de père et de juge. De l'Islande à la Sicile, du Portugal jusqu'en Arménie, pas une loi de l'Église n'est transgressée qu'il ne la relève, pas une injure n'est infligée au faible qu'il n'en

demande réparation, pas une garantie légitime n'est attaquée qu'il ne la protége. Pour lui, la chrétienté tout entière n'est qu'une majestueuse unité, qu'un seul royaume sans frontières intérieures et sans distinction des races, dont il est le défenseur intrépide au dehors, et le juge inébranlable et incorruptible au dedans. Pour la mettre à l'abri de ses ennemis extérieurs, il réveille l'ardeur défaillante des croisades; il se montre dévoré plus que personne de cette sainte ardeur des combats pour la Croix, dont saint Grégoire VII [1] avait ressenti les premières atteintes, et qui enflamma tous les pontifes romains jusqu'à Pie II, qui mourut croisé. Le cœur des papes était alors comme le foyer d'où cette ardeur rayonnait sur toutes les nations chrétiennes; leurs yeux étaient sans cesse ouverts sur les dangers qui menaçaient l'Europe : et tandis qu'Innocent s'efforçait, chaque année, de lancer contre les Sarrasins, vainqueurs à l'Orient, quelque armée chrétienne, au Nord il propageait la foi parmi les peuples slaves et sarmates; et à l'Occident, en prêchant aux rois d'Espagne la concorde et un effort décisif contre les Maures, il présidait à leurs victoires miraculeuses. Il ramenait à l'unité catholique, par la seule force de la persuasion et l'autorité de son grand caractère, les royaumes les plus éloignés, comme l'Arménie et la Bulgarie, qui, victorieuses des armées la-

[1] Ep. S. Greg. VII, lib. II, 31.

tines, n'hésitent pas à s'incliner devant la seule parole d'Innocent. A un zèle infatigable et exalté pour la vérité, il savait joindre la plus haute tolérance pour les personnes ; il protégeait les Juifs contre les exactions de leurs princes et les aveugles fureurs de leurs concitoyens, comme les vivants témoins de la vérité chrétienne[1], imitant du reste en cela tous ses prédécesseurs sans exception : il correspondait même avec les princes musulmans, dans l'intérêt de la paix et de leur salut[2]. Tout en luttant avec une rare perspicacité et une inépuisable constance contre les innombrables hérésies qui éclataient dès lors et menaçaient les fondements de l'ordre social et moral de tout l'univers, il ne cessait de prêcher aux catholiques vainqueurs et irrités, aux évêques eux-mêmes, la modération et la clémence[3]. Il cherche longtemps à réunir, par des voies de douceur et de conciliation, l'Église schismatique d'Orient à celle d'Occident ; puis, lorsque le succès inespéré de la quatrième croisade, en renversant l'empire de Byzance, eut soumis de force à son autorité cette moitié égarée du monde chrétien, et doublé ainsi sa puissance, il recommande la douceur envers l'Église vaincue ; et, loin d'exprimer un seul sentiment de joie ou d'orgueil en

[1] Ep. II, 302, ap. Hurter, I, 313.
[2] Voyez sa lettre au sultan Malek-el-Adhel.
[3] Ep. XII, 67, 69.

apprenant cette conquête, il refuse de s'associer à la gloire et au triomphe des vainqueurs; il repousse toutes leurs excuses, tous leurs pretextes religieux, parce qu'ils avaient méconnu dans leur entreprise les lois de la justice, et oublié le tombeau du Christ! C'est que, pour lui, la religion et la justice étaient tout, et qu'il avait identifié sa vie avec elles. Son âme était enflammée d'un amour passionné de la justice qu'aucune acception de personnes, aucun obstacle, aucun échec ne pouvait diminuer ni arrêter; ne comptant pour rien les succès ni les défaites, dès que le droit était intéressé à une cause; doux et miséricordieux envers les faibles et les vaincus; inflexible pour les puissants et les orgueilleux; partout et toujours protecteur de l'opprimé, de la faiblesse et de l'équité, contre la force triomphante et injuste. C'est ainsi qu'on le voit défendre avec une sorte de noble acharnement la sainteté du lien conjugal, comme la clef de voûte de la société et de la vie chrétienne. Aucune épouse outragée n'implorait en vain son intervention puissante. Le monde le vit avec admiration lutter pendant quinze années contre son ami et son allié Philippe Auguste, et défendant les droits de cette infortunée Ingerburge, venue du fond du Danemark pour être l'objet des mépris de ce prince, seule, emprisonnée, abandonnée de tous au milieu de la terre étrangère, excepté par le pontife, qui sut enfin la faire

rétablir sur le trône de son époux, au milieu des applaudissements du peuple, heureux de voir qu'il y avait dès ce monde une justice également sévère pour tous[1].

C'était dans le même esprit qu'il veillait avec une sollicitude paternelle, et jusque dans les pays les plus lointains, sur les titres des légitimes héritiers des couronnes et sur le sort de plus d'un royal orphelin. Nous voyons qu'il sut maintenir dans leur droit et leur héritage les princes de Norwége, de Pologne et d'Arménie (1199), les infantes de Portugal, le jeune roi Ladislas de Hongrie, et jusqu'aux fils des ennemis de l'Église, tels que Jacques d'Aragon, dont le père avait été tué en combattant pour les hérétiques, et qui, captif lui-même de l'armée catholique, fut libéré par ordre d'Innocent; tels encore que Frédéric II, l'unique héritier de la race impériale de Hohenstaufen, le rival le plus redoutable du Saint-Siége, mais qui, laissé orphelin à la garde d'Innocent, est élevé, instruit, défendu par lui, et maintenu dans son patrimoine avec l'affection et le dévouement, non plus d'un tuteur, mais d'un père. Il nous paraît surtout admirable, alors qu'il offre un asile, au pied de son trône, au vieux Raymond de Toulouse, l'ancien et

[1] Il fut de même le défenseur triomphant de la reine Marie d'Aragon, devenue importune à son mari débauché, et de la reine Adélaïde de Bohême, que son époux voulait répudier pour faire un mariage plus avantageux, et qu'un concile avait déjà condamnée.

opiniâtre ennemi du catholicisme, et à son jeune fils; lorsqu'il plaide lui-même leur cause contre les prélats et les croisés victorieux; lorsqu'après avoir prodigué les plus tendres conseils à ce jeune prince, après avoir essayé en vain de fléchir ses vainqueurs, il lui assigne, malgré leurs murmures, le Comtat et la Provence, pour que le fils innocent du coupable dépouillé ne soit pas sans patrimoine[1]. Comment s'étonner si, à une époque où la foi était regardée comme la base de tous les trônes, et lorsque la justice ainsi personnifiée était assise sur la chaire de Pierre, les rois cherchaient à s'y rattacher par les liens les plus forts? si le vaillant Pierre d'Aragon ne croit pas pouvoir mieux garantir la jeune indépendance de sa couronne, qu'en traversant les mers pour la déposer aux pieds d'Innocent, et la recevoir comme vassal de sa main? si Jean d'Angleterre, poursuivi par la juste indignation de son peuple, se proclame, lui aussi vassal de cette Église qu'il avait si cruellement persécutée, sûr d'y trouver un refuge et un pardon que les hommes lui refusaient? si, outre ces deux royaumes, ceux de Navarre, de Portugal, d'Écosse, de Hongrie et de Danemark s'honoraient d'appartenir, en quelque sorte, au Saint-

[1] Les données des historiens contemporains sur ce trait de la vie d'Innocent se trouvent confirmées de la manière la plus remarquable par l'*Histoire de la croisade contre les Albigeois*, en vers provençaux, publiée par M. Fauriel dans la collection des Documents inédits sur l'histoire de France : vers 3160 à 3735.

sida, où furent resserrés tous les liens de l'Église; où les *jugements de Dieu*, dégénérés en abus de la force, furent définitivement abolis; où la communion pascale fut prescrite; où fut établie cette procédure criminelle[1] qui a servi de modèle à celle de tous les tribunaux séculiers; où furent enfin présentés, pour ainsi dire, au monde chrétien, ces deux grands ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, qui devaient l'animer d'une vie nouvelle, et qu'Innocent III eut la gloire de voir tous deux naître sous son pontificat[2].

Les successeurs de ce grand pape ne dérogèrent pas, et offrent, pendant près d'un demi-siècle, le spectacle sublime d'une lutte soutenue avec les seules forces de la foi et de la justice, contre toutes les ressources du génie et de la puissance humaine, concentrées dans l'empereur Frédéric II, et employées pour amener le triomphe de la force matérielle. Honorius III a le premier à lutter avec ce pupille ingrat du Saint-Siége. Doux et patient, il semble placé entre deux combattants impérieux et inflexibles, Innocent III et Grégoire IX, comme

[1] Au huitième canon de ce concile.

[2] Les travaux des historiens protestants de l'Allemagne, Jean de Müller, Wilken et Raumer, ont enfin rendu hommage au génie et aux vertus de ce grand pontife, si indignement méconnu par tant d'historiens français. Et depuis, un écrivain du même pays, M. Hurter, dans son *Histoire d'Innocent III et de ses contemporains*, a élevé à sa gloire et à celle de l'Église un monument qui mérite la reconnaissance de tous les amis de la vérité.

pour montrer jusqu'où pouvait aller la longanimité apostolique. Il prêchait aux rois sa propre mansuétude[1]; il épuisait son trésor pour fournir aux frais de la croisade. Il eut le bonheur de confirmer solennellement les trois saints ordres qui devaient, en quelque sorte, allumer un nouveau foyer de charité et de foi dans le cœur des peuples chrétiens : les Dominicains (1226), les Franciscains (1223), et les Carmes (1226). Malgré sa douceur, il se vit forcé de mettre l'empereur, une première fois, au ban de l'Église, en laissant à Grégoire IX le soin de continuer le combat. Celui-ci, octogénaire au moment où il ceignit la tiare (1227), montra pendant ses quinze ans de règne la plus indomptable énergie, comme s'il avait rajeuni en devenant dépositaire de la puissance déléguée par l'Éternel. Ce fut lui qui fut le protecteur et l'ami de cette sainte Élisabeth, qui nous a amené à l'étude de ce siècle; il la rapprocha de saint François d'Assise, dont elle sut imiter les héroïques vertus; il la protégea dans son veuvage et son abandon; et quand Dieu l'eut appelée à lui, il proclama ses droits à la perpétuelle vénération des fidèles, en l'inscrivant parmi les saints. Mais c'est dans tous les rangs qu'il était le protecteur universel des faibles et des opprimés; et, tandis

[1] Au roi d'Angleterre, *ut subjectos suos studeret regere in spiritu lenitatis*; au roi de Bohême, *sicut regem decet mansuetum habere animum et clementem*. Regest. Honor. III, IX, 16, 25, ap. Raumer.

qu'il promettait son appui à la royale veuve de Thuringe, il étendait sa paternelle sollicitude sur les plus pauvres serfs des contrées les plus éloignées de la chrétienté, comme on le voit par sa lettre aux seigneurs polonais, où il leur reproche, comme un détestable forfait, d'user la vie de leurs vassaux, rachetés et anoblis par le sang de Jésus-Christ, à veiller sur des faucons ou des oiseaux de proie[1]. Ami zélé de la vraie science, il fonde l'université de Toulouse, et fait rétablir celle de Paris par saint Louis, non sans avoir sagement protesté contre les envahissements de la philosophie profane dans la théologie. Par la collection des Décrétales, il a la gloire de donner à l'Église son code, qui était alors aussi celui de la société tout entière. Digne neveu d'Innocent III, il sut unir toujours la justice et la fermeté : réconcilié avec Frédéric II, après l'avoir excommunié d'abord, il le soutient avec une noble impartialité contre la révolte de son fils Henri (1235), et même contre les exigences trop grandes des villes lombardes, qui étaient cependant les meilleures alliées de l'Église (1237). Quand plus tard cet empereur manque à ses plus solennelles promesses, quand il faut une seconde fois l'excommunier, qu'il est beau de voir ce vieillard, presque centenaire, s'engager

[1] Animas fidelium quas J. C. redemit sanguine, avium intuitu vel ferarum, Sathanæ prædam effici, detestabile decernimus et iniquum. Reg. Greg. IX, 11, ap. Digby, *Mores catholici.*

hardiment dans une lutte désespérée, tout en recommandant à l'armée de Jean de Brienne, qui marchait contre le perfide empereur, la clémence, la douceur, le soin des prisonniers! Puis, vaincu et abandonné de tous, assiégé dans Rome par Frédéric ligué contre lui avec les Romains eux-mêmes, il retrouve dans ce moment terrible, et au sein de la faiblesse humaine, cette force qui n'appartient qu'aux choses divines : il fait tirer du sanctuaire les reliques des saints Apôtres, les promène en procession à travers la ville, et demande aux Romains s'ils veulent voir périr ce sacré dépôt, qu'il ne peut plus défendre sans eux. Aussitôt leur cœur est touché, ils jurent de mourir pour lui, l'empereur est repoussé, et l'Église délivrée[1].

Après lui, Innocent IV (1242), jusqu'à son élection ami et partisan de Frédéric, à peine élu, sacrifie ses liaisons antérieures à l'auguste mission qui lui est confiée, et à cette admirable unité de vues qui avait dominé tous ses prédécesseurs depuis deux siècles. Poursuivi, menacé, enfermé entre les serres impériales qui, du nord et du midi, et d'Allemagne et de Sicile, font pour lui de Rome une prison, il faut bien qu'il s'échappe. Où trouvera-t-il un asile? Tous les rois, même saint Louis, le lui refusent : mais heureusement Lyon est libre et n'appartient qu'à un archevêque indépendant : Innocent

[1] Raynaldus, an. 1240.

y rassemble autour de lui en concile général tous les évêques qui peuvent échapper au tyran, et ses frères les cardinaux; il donne à ceux-ci le chapeau rouge, pour leur montrer qu'ils doivent toujours être prêts à verser leur sang pour l'Église : et puis, du sein de ce tribunal suprême, que Frédéric avait lui-même invoqué et reconnu, et devant lequel ses avocats vinrent plaider solennellement sa cause, le pontife fugitif fulmine, contre le plus puissant souverain du monde, la sentence de déposition, comme oppresseur de la liberté religeuse, spoliateur de l'Église, hérétique et tyran[1]. Triomphe à jamais mémorable du droit sur la force, de la foi sur l'intérêt matériel! troisième acte de ce drame sacré, où saint Grégoire VII et Alexandre III avaient déjà foulé aux

[1] Nous avons relevé sur sa tombe, dans l'église de Saint-Janvier, à Naples, cette épitaphe, que nous croyons peu connue :

Hic superis dignus requiescit Papa benignus,
Ortus de Flisco, sepultus tempore prisco,
Vir sacer et rectus, sancto velamine tectus :
Ut jam collapso mundo temeraria passo
Sancta ministrari urbs posset quoque rectificari,
Concilium fecit veteraque jura refecit.
Hæresis illisa tunc extitit atque recisa.
Mænia direxit; rite sibi credita rexit :
Stravit inimicum Christi colubrum Fredericum.
Janua de nato gaudet sic glorificato;
Laudibus immensis urbs tu quoque Parthenopensis
Pulchra decore satis dedit hic sibi plurima gratis.
Hoc titulavit ita Umbertus Metropolita.

On sait qu'il était Génois, et de la maison des comtes de Fiesque.

pieds l'élément rebelle aux acclamations des saints et des hommes! On sait assez comment la Providence se chargea de ratifier cette sentence; on connaît la chute et les dernières années de Frédéric, la mort prématurée de son fils, et la ruine totale de cette race redoutable. Par une admirable marque de la confiance absolue qu'inspirait la droiture du Saint-Siége, comme autrefois Frédéric lui-même, orphelin au berceau, avait été légué à la protection d'Innocent III, les proches et les alliés de son petit-fils Conradin, dernier et infortuné rejeton de la maison de Souabe, ne voulurent point confier sa tutelle à d'autres qu'au pontife même qui avait déposé son aïeul, et qui la géra loyalement, jusqu'à ce qu'elle lui fût trop tôt arrachée par le perfide Mainfroy.

La lutte se continue contre celui-ci et contre tous les autres ennemis de l'Église, avec la même intrépidité, la même persévérance, sous Alexandre IV (1254), digne rejeton de cette famille des Conti, qui avait déjà donné au monde Innocent III et Grégoire IX, et après lui, sous Urbain IV (1261), ce fils de cordonnier qui, loin de rougir de son origine, fit peindre son père exerçant son métier sur les vitraux de Troyes; qui eut la gloire de trouver un nouvel aliment à la piété catholique en instituant la fête du Saint-Sacrement (1264); et qui, inébranlable au milieu des plus grands dangers, meurt sans

savoir où reposer sa tête, mais en laissant à l'Église la protection du frère de saint Louis, et une royauté française dans les Siciles. Cette conquête s'achève sous Clément IV, qui réclame en vain la vie de Conradin, victime innocente et expiatoire de sa coupable famille. Et ainsi se termine pour un temps cette noble guerre de l'Église contre l'oppression laïque, qui devait recommencer avec un tout autre succès, mais non avec moins de gloire, sous Boniface VIII.

Il ne faut pas oublier que pendant que ces grands pontifes livraient cette guerre à outrance, loin d'être absorbés par elle, ils donnaient à l'organisation intérieure de l'Église et de la société tous les soins qu'aurait pu comporter un état de paix profonde. Ils continuaient l'un après l'autre, avec une invincible persévérance, l'œuvre gigantesque dont ils étaient chargés depuis la chute de l'empire romain, l'œuvre de mouler et de pétrir tous les divers éléments de ces races germaniques et septentrionales qui avaient conquis et ravivé l'Europe, d'y distinguer tout ce qui était bon, pur et salutaire, pour le sanctifier et le civiliser, et de rejeter tout ce qui était vraiment barbare. En même temps et avec la même constance, ils propageaient la science et les études; ils les mettaient à la portée de tous; ils consacraient l'égalité naturelle de la race humaine, en appelant aux plus hautes dignités de l'Église des hommes

nés dans les dernières classes, pour peu qu'ils eussent de la vertu et du savoir; ils élaboraient et promulguaient le magnifique ensemble de la législation ecclésiastique, et enracinaient cette juridiction cléricale dont les bienfaits étaient d'autant mieux sentis, que, seule alors, elle ne connaissait ni la torture ni aucune peine cruelle, et que seule elle ne faisait aucune acception de personnes parmi les chrétiens.

Assurément, dans le sein de l'Église qui avait de pareils chefs, bien des misères humaines se trouvaient mêlées à tant de grandeur et de sainteté : il en sera toujours ainsi tant que les choses divines seront déposées entre des mains mortelles; mais on peut, ce nous semble, douter si à aucune autre époque il y en eut moins, et si jamais les droits de Dieu et ceux de l'humanité furent défendus avec un plus noble courage et par de plus illustres champions.

En face de cette majestueuse Église s'élevait la *seconde majesté* devant laquelle les hommes de ce temps s'inclinaient; ce Saint-Empire Romain, dont semblaient découler toutes les royautés secondaires. Malheureusement, depuis la fin de la maison de Saxe, au onzième siècle, il était devenu l'apanage de deux familles où le grand et pieux génie de Charlemagne s'était graduellement éteint, celles de Franconie et de Souabe. Elles y

substituèrent un esprit nouveau, impatient de tout joug spirituel, superbe et fier de la seule force des armes et du lien féodal, tendant sans cesse à confondre les deux puissances, à absorber l'Église dans l'Empire. Cette funeste tendance, vaincue par saint Grégoire VII dans la personne de Henri IV, et par Alexandre III dans celle de Frédéric Barberousse, tenta un nouvel effort dans Frédéric II. Mais lui aussi trouva ses vainqueurs sur le Saint-Siége. Ce Frédéric II domine tout ce demi-siècle, que son règne embrasse presque en entier[1]. Il nous paraît impossible, même pour les yeux les plus prévenus, de n'être pas frappé d'une immense différence entre les commencements de son règne, alors qu'il était fidèle à l'Église romaine qui avait si scrupuleusement veillé sur sa minorité[2], et ses vingt dernières années, qui virent se flétrir toutes les gloires diverses qui avaient environné sa jeunesse. Rien de plus éclatant, de plus poétique, de plus grandiose, que cette cour impériale à laquelle présidait un prince tout jeune, doué de toutes les qualités du corps et de l'esprit, enthousiaste des arts, de la poésie, de l'instruction; sachant lui-même six langues, et versé dans une foule de sciences; oc-

[1] Roi de Sicile en 1198, empereur en 1215, mort en 1250.

[2] Innocent III, Honorius III et Grégoire IX eurent tous trois part à sa tutelle, le premier comme pape, et les deux autres comme cardinaux.

troyant, pendant que le pape le couronnait à Rome (1220), au royaume de Sicile, des codes sages, savants, et remarquables par leur unité; et plus tard, après sa première réconciliation avec le Saint-Siége, publiant à Mayence les premières lois de l'Allemagne dans sa langue nationale; réunissant autour de lui l'élite de la chevalerie de ses vastes États, leur donnant l'exemple de la valeur et du talent poétique, dans ses beaux palais de Sicile, où se trouvaient rapprochés les divers éléments de la civilisation germanique, italienne et orientale. Ce fut ce mélange qui le perdit : il eût été, dit un chroniqueur, sans rival sur la terre, *s'il avait aimé son âme*[1]; mais un penchant fatal l'entraînait vers les mœurs de l'Orient. Celui que l'on songea un moment à marier à sainte Élisabeth lorsqu'elle fut devenue veuve, et qui brigua lui-même la main de sainte Agnès de Bohême[2], se renferma bientôt dans un honteux sérail, entouré de gardes sarrasines. A côté de ce sensualisme moral, il proclame bientôt une sorte de matérialisme politique, qui était au moins prématuré au treizième siècle : il renverse toutes les idées de la chrétienté, en allant au saint Sépulcre comme l'allié des princes musulmans, et

[1] Salimbine, ap. Raumer, III, 48.

[2] Elle le refusa pour devenir franciscaine : l'empereur, en l'apprenant, dit : « Si elle m'avait préféré un homme quelconque, je me serais vengé; mais puisqu'elle ne me préfère que Dieu, je n'ai rien à dire. »

non plus comme le conquérant de la Terre-Sainte. De retour en Europe, peu satisfait de cette magnifique position d'empereur chrétien, le premier entre les puissants et les forts, et non le maître d'une foule d'esclaves, l'*avoué* de l'Église, et non son oppresseur, il dépose dans la société les germes des funestes doctrines qui n'ont que trop fructifié depuis. Comme plus tard Louis XIV et Napoléon, enivré par sa puissance, l'intervention de toute force spirituelle lui répugne; et il fait publier par son chancelier, Pierre des Vignes, que le droit de disposer de toutes choses divines et humaines appartient à l'empereur. Ce siècle était encore trop chrétien pour supporter un pareil envahissement sur la force vitale du Christianisme. Pour régner alors sur les convictions et les imaginations, il fallait, même dans la puissance laïque, un autre esprit : il se trouva dans saint Louis. Aussi voit-on ce Frédéric qui, selon la parole du saint roi, avait *guerroyé Dieu de ses dons*, frappé par les foudres de l'Église, faire chaque jour de nouveaux progrès dans la cruauté, la perfidie, la duplicité[1]; accabler ses peuples d'impôts et de pénalités; faire douter de sa foi par l'excès de ses débauches, et mourir enfin retiré à l'extrémité de l'Italie, étouffé par son propre fils, au

[1] Par exemple, le supplice du fils du doge Tiepolo, de l'évêque d'Arezzo; l'emprisonnement des cardinaux qui se rendaient au concile que lui-même avait demandé.

milieu des Sarrasins, dont l'attachement ne le rendait que plus suspect aux chrétiens. Sous son règne, comme sous celui de ses prédécesseurs, l'Allemagne, qui du reste le vit peu, était dans un état florissant : elle voyait grandir la puissance des Wittelsbach, en Bavière; elle admirait l'éclat des princes d'Autriche, de Frédéric le Victorieux, de Léopold le Glorieux, que l'on disait être *brave comme un lion et pudique comme une jeune fille*[1]; elle célébrait les vertus de la maison de Thuringe, sous le beau-père et le mari de sainte Élisabeth; elle voyait dans l'archevêque Engelbert de Cologne[2] un martyr de la justice et de la sûreté publique, que l'Église se hâta de mettre au nombre des saints. Ses villes, comme celles des Pays-Bas, se développaient avec une puissante et féconde individualité : Cologne et Lubeck étaient au faîte de leur influence, et la célèbre Hanse commençait à se former. Sa législation se développait avec grandeur dans les deux Miroirs de Saxe et de Souabe, et dans une foule d'autres codes locaux, tous basés sur le respect des droits établis et des vieilles libertés, et qui respiraient un si noble mélange de la pensée chrétienne avec les éléments de l'antique droit germanique, non encore altéré par l'importation gibeline du droit romain. Enfin, elle comptait déjà parmi ses preux un véritable

[1] Guerre de la Wartbourh, 57, 44.
[2] Tué en 1225 par le comte d'Altena.

monarque chrétien : car il croissait en silence, à l'ombre du trône des Hohenstaufen, ce Rodolphe de Habsbourg[1], digne d'être le fondateur d'une race impériale, puisqu'il sauva son pays de l'anarchie, et qu'il montra au monde un véritable représentant de Charlemagne. On put deviner son règne, lorsqu'à son sacre, ne trouvant pas de sceptre, il saisit le crucifix sur l'autel, et s'écria : « Voilà mon sceptre ! je n'en veux pas d'autre. »

Si l'empire semblait sorti de ses voies naturelles, en revanche la France le remplaçait en quelque sorte, et lui dérobait ce caractère de sainteté et de grandeur qui devait donner tant de lustre à la royauté très-chrétienne. Mais elle-même renfermait dans son sein une plaie profonde qu'il fallait cicatriser à tout prix, pour que son unité et ses grandes destinées ne fussent pas à jamais compromises : c'était ce foyer d'hérésies à la fois antisociales et antireligieuses qui souillaient le Midi, et qui étaient enracinées dans les masses corrompues qu'on a désignées sous le nom d'Albigeois. On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur les mœurs et les doctrines de ces hommes qui avaient pour dignes représentants des princes dont les désordres font frémir, et que des historiens prévaricateurs ont si longtemps fait valoir aux dépens de la vérité et de la religion. On sait qu'ils furent au

[1] Il fut présenté au baptême par Frédéric II en mai 1218. Raumer, III, 275.

moins autant persécuteurs que persécutés [1]; on sait qu'après tout ils étaient les agresseurs contre la loi commune de la société à cette époque. Non-seulement la France, mais encore l'Espagne et l'Italie, eussent été dès lors perdues pour la foi et la vraie civilisation, si la croisade n'avait pas été victorieusement prêchée contre cet impur foyer de doctrines païennes et orientales. Sans doute pour dompter cette rébellion contre le Christianisme on employa trop souvent des moyens déplorables, dont la charité chrétienne a horreur, que la postérité doit réprouver, et que le Saint-Siége réprouva toujours, même au plus fort de la lutte. Mais il est reconnu aujourd'hui que ces cruautés étaient au moins réciproques; et l'on n'a pas encore, que nous sachions, trouvé le moyen de faire la guerre, et surtout une guerre de religion, avec indulgence et aménité. Celui qui fut dans cette lutte terrible le champion du catholicisme, Simon de Montfort, a sans doute terni une partie de sa gloire par une trop grande ambition, et par une rigueur que la bonne foi ne saurait excuser; mais il lui en reste assez pour que les catholiques ne rougissent plus de la proclamer hautement. L'histoire offre assurément bien peu de caractères aussi grands que le sien par la volonté, la persévérance, le courage, le mépris

[1] Voyez Michelet, *Hist. de France*, II, 470; et surtout la *Vie de saint Dominique*, par le P. Lacordaire.

de la mort ; et quand on songe à la ferveur et à l'humilité de sa piété, à la pureté inviolable de ses mœurs, à cet inflexible dévouement à l'autorité ecclésiastique, qui l'avait fait se retirer tout seul du camp des croisés devant Zara, parce que le pape lui avait défendu de guerroyer contre les chrétiens, on conçoit tous les excès de son indignation contre ceux qui troublaient la paix des consciences et renversaient toutes les barrières de la morale. Son caractère et son époque se peignent à la fois dans ce mot qu'il prononça au moment d'entreprendre une lutte inégale : « Toute l'Église prie pour moi, je ne saurais succomber. » Et encore, lorsque poursuivi par l'ennemi, et ayant passé avec sa cavalerie une rivière que les gens à pied ne pouvaient franchir, il la repasse avec cinq hommes seulement, en s'écriant : « Les pauvres du Christ sont exposés à la mort, et moi je resterais en sûreté ! Advienne de moi la volonté du Seigneur, j'irai certainement avec eux[1] ! »

La bataille décisive de Muret (1212), qui assura la victoire de la foi, peint aussi, par le contraste de ses deux principaux personnages, la nature de cette lutte : l'un, Montfort, à la tête d'une poignée de combattants, cherchant dans la prière et les sacrements les droits de demander une victoire qui ne pouvait être qu'un miracle ; l'autre, Pierre d'Aragon, venant, affaibli par la

[1] Vaulx-Cernay, ap. Michelet.

débauche, se faire battre et tuer au sein de sa nombreuse armée [1].

Pendant que cette lutte s'achevait, et préparait la réunion directe de ces provinces reconquises avec la couronne de France, un roi digne de son surnom, Philippe Auguste, entourait cette couronne des premiers rayons de la gloire et de l'influence morale fondées sur la religion, qu'elle devait si longtemps conserver. Jeune encore lorsqu'on lui demandait à quoi il songeait pendant ses longues et fréquentes rêveries : « Je songe, répond-il, au moyen de rendre à la France l'éclat et la force qu'elle avait sous Charlemagne [2]. » Et, pendant son long et glorieux règne, il ne cesse de se montrer fidèle à cette grande pensée. La réunion de la Normandie et des provinces enlevées à l'assassin Jean sans Terre, jette les véritables fondements de la puissance des monarques français. Après avoir fait ses preuves pour la cause du Christ à la croisade, il se montre pendant toute sa vie l'ami et le plus ferme appui de l'Église [3] ; et il le prouve par le plus pénible sacrifice, en triomphant de sa répugnance enracinée pour l'épouse que Rome lui imposait. Réconcilié avec son peuple par sa réconciliation avec elle, il reçoit bientôt du ciel sa récompense

[1] Vaulx-Cernay, ap. Michelet.

[2] Silv. Girard. Cambrensis, ap. *Recueil des Historiens*, XVIII.

[3] Il ne combattait jamais le dimanche.

dans la grande victoire de Bouvines (1215); victoire aussi religieuse que nationale, remportée sur les ennemis de l'Église aussi bien que sur ceux de la France. Cela est suffisamment établi par tout ce que les historiens nous ont transmis sur les projets impies des confédérés qui étaient tous excommuniés, par les ardentes prières des prêtres pendant le combat, par les belles paroles de Philippe à ses guerriers : « L'Église prie pour nous : je vais combattre pour elle, pour la France, et pour vous[1]. » Autour de lui combattent tous les héros de la chevalerie française, Matthieu de Montmorency, Enguerrand de Coucy, Guillaume des Barres, et Guérin de Senlis, pontife, ministre et guerrier à la fois. L'ennemi défait, ils s'associent à leur roi pour fonder, en l'honneur de la sainte Vierge, l'abbaye de Notre-Dame de la Victoire, destinée à consacrer, par le nom de Marie, la mémoire d'un triomphe qui avait sauvé l'indépendance de la France.

La grandeur de la royauté française, et sa domination sur les provinces méridionales qu'elle devait finir par absorber, ne firent que croître sous le règne court, mais prospère, de Louis VIII, mort victime de sa chasteté, ainsi que sous la brillante régence de Blanche de Castille, aussi tendre mère que souveraine courageuse et sage, qui disait mieux aimer voir tous ses enfants mourir que commettre un péché mortel, et qui n'en sut pas

[1] Guillaume le Breton, etc.

moins bien veiller à leur grandeur temporelle; Blanche, objet bien naturel du romanesque amour de Thibaut de Champagne, le poëte-roi, et qui portait à notre sainte Élisabeth une si tendre dévotion [1]. Cette régence annonce dignement le règne de saint Louis, ce modèle des rois, sur qui la pensée de l'historien se reporte comme sur le personnage peut-être le plus accompli des temps modernes, tandis que la prière du chrétien honore en lui la réunion de toutes les vertus qui peuvent mériter le ciel. En lisant l'histoire de cette vie si sublime et si touchante à la fois, on se demande si jamais le Roi du ciel a eu sur la terre un serviteur plus fidèle que cet ange, couronné pour un temps d'une couronne mortelle, afin de montrer au monde comment l'homme peut se transfigurer par la foi et l'amour. Quel cœur chrétien pourrait ne pas tressaillir d'admiration en songeant à tout ce qu'il y a eu dans cette âme de saint Louis; à ce sentiment si violent et si pur du devoir; à ce culte exalté et scrupuleux de la justice; à cette exquise délicatesse de conscience, qui l'engageait à répudier les acquisitions illégitimes de ses prédécesseurs, aux dépens même de la sûreté publique et de l'affection de ses sujets; à cette sollicitude si tendre pour les âmes d'autrui; à cet amour immense du prochain qui débordait de son cœur, qui, après avoir inondé son épouse chérie, sa mère, ses frères,

[1] Voyez chap. XXVI de l'histoire.

dont il pleurait si amèrement la mort, allait chercher le dernier de ses sujets, et le dirigeait pendant ses heures de délassement vers la chaumière des pauvres, qu'il soulageait lui-même! Et cependant, à toutes ces vertus de saint il savait unir la plus téméraire bravoure; c'était à la fois le meilleur chevalier et le meilleur chrétien de France : on le vit à Taillebourg et à la Massoure. C'est qu'il pouvait combattre et mourir sans crainte, celui qui avait fait avec la justice de Dieu et des hommes un pacte inviolable; qui savait, pour lui rester fidèle, être sévère contre son propre frère; qui n'avait pas rougi, avant de s'embarquer pour la croisade, d'envoyer par tout son royaume des moines mendiants, chargés de s'informer auprès des plus pauvres gens s'il leur avait été fait quelque tort au nom du roi, et de le réparer aussitôt à ses dépens. Aussi, comme s'il eût été une sorte d'incarnation de l'équité suprême, il est choisi pour arbitre dans tous les grands procès de son temps, entre le pape et l'empereur, entre les barons de l'Angleterre et leur roi : captif et enchaîné par les infidèles, c'est encore lui qu'ils prennent pour juge. Poussé deux fois par l'amour du Christ sur la plage barbare, après la captivité il y trouve la mort; c'était une sorte de martyre, le seul qui fût à sa portée et le seul trépas digne de lui. Sur son lit de mort il dicte à son fils ses mémorables Instructions, les plus belles paroles qui soient jamais sorties de la bouche

d'un roi. Avant de rendre le dernier soupir, on l'entend murmurer à voix basse : « O Jérusalem, Jérusalem! » Était-ce à celle du ciel ou à celle de la terre qu'il adressait ce regret ou cet espoir sublime? Il n'avait pas voulu entrer dans celle-ci par traité et sans son armée, de peur que son exemple n'autorisât les autres rois chrétiens à faire de même. Ils firent mieux : pas un n'y alla après lui. Il fut le dernier des croisés, des rois vraiment chrétiens, des rois pontifes : il en avait été le plus grand. Il nous a laissé deux monuments immortels, son oratoire et son tombeau, la Sainte-Chapelle et Saint-Denis, tous deux purs, simples, élancés vers le ciel comme lui-même. Il en a laissé un plus beau et plus immortel encore dans la mémoire des peuples : le chêne de Vincennes.

En Angleterre, la race perverse des rois normands, tous oppresseurs de leur peuple, et tous oppresseurs acharnés de l'Église, n'avait pu opposer à Philippe Auguste que l'infâme Jean sans Terre, et à saint Louis que le pâle et faible Henri III. Mais si la royauté y est scandaleuse, l'Église y brille de tout son éclat, et la nation y conquiert de vitales et durables garanties. L'Église surtout avait été heureusement dotée en Angleterre d'une suite de grands hommes sur le siége principal de Cantorbéry, qui est peut-être sans pareille dans ses annales. Étienne Langton fut, sous le règne de Jean, le digne successeur de saint Dunstan, de Lanfranc, de saint

Anselme, de saint Thomas Becket, et le digne représentant d'Innocent III. Après avoir défendu avec une invincible intrépidité les franchises ecclésiastiques, il se place à la tête des barons insurgés, et réunis en armée *de Dieu et de la sainte Église*. Cette sainte ligue arrache au roi Jean la célèbre *Grande Charte*, base de cette constitution anglaise que les modernes ont tant admirée, oubliant sans doute qu'elle n'était que le produit de l'organisation féodale ; et que cette Charte même, loin d'être une innovation, n'était qu'une réhabilitation des lois de saint Édouard, une confirmation du droit public de toute l'Europe de cette époque, fondé sur le maintien de tous les droits anciens et individuels. Sous Henri III, que le Saint-Siége maintint seul sur son trône chancelant, en empêchant la réunion avec la France par la conquête du fils de Philippe Auguste, l'Église eut aussi ses défenseurs courageux et ses nobles victimes dans saint Edmond de Cantorbéry, mort dans l'exil en 1242, et dans saint Richard de Winchester ; et la nation acheva de conquérir ses libertés, sous la conduite du noble fils de Simon de Montfort, brave et pieux comme son père, vaincu et tué à la fin de sa carrière, mais non avant d'avoir fait de cette guerre populaire une croisade, et introduit les députés du peuple dans la première assemblée politique qui ait porté le nom, depuis si glorieux, de *Parlement britannique* (1258).

Vers le même temps, en Écosse, on voit le pieux roi Guillaume, allié d'Innocent III, afin de donner une preuve de son amour pour l'Église et la sainte Vierge, ordonner que le pauvre peuple se reposerait de ses travaux tous les samedis depuis midi (1202). Dans les royaumes scandinaves, le treizième siècle commence sous le grand archevêque Absalon de Lund (1201), à la fois guerrier intrépide et saint pontife, bienfaiteur et civilisateur de ces peuples. La Suède grandissait sous le petit-fils de saint Éric; et la Norwége, où s'était conservé le plus de traces de l'ancienne constitution germanique, goûtait sous Haquin V (1217-1263), son législateur principal, un repos inaccoutumé. Waldemar le Victorieux (1202-1252), le plus illustre des rois de Danemark, étendait son empire sur toutes les terres méridionales de la Baltique; et, préludant à l'union de Calmar, concevait et était à la veille d'exécuter le projet grandiose de réunir sous un seul chef tous les pays riverains de la Baltique, lorsque la bataille de Bornhoveden (1227) vint donner le dessus aux races germaniques sur les races scandinaves. Mais, dans tout le cours de ses conquêtes, il ne perdait jamais de vue la conversion des peuples païens, à laquelle le Saint-Siége l'exhortait sans cesse; ses efforts pour la propagation de la foi en Livonie se rencontraient avec ceux de l'Ordre des Porte-Glaives, fondé dans ce seul but (1203), et plus

tard avec l'Ordre Teutonique. La translation des principales forces de ce dernier Ordre en Prusse, pour y implanter le Christianisme (1234), est un fait immense dans l'histoire de la religion et de la civilisation du nord de l'Europe ; et si les passions humaines vinrent trop tôt se mêler à cette croisade, qui dura deux siècles, il n'en faut pas moins reconnaître que le Christianisme ne pénétra que grâce à elle dans ces populations obstinées, et admirer tout ce que firent les papes pour adoucir le régime de la conquête [1]. Sur la même ligne, la Pologne offrait déjà les bases du *royaume orthodoxe* [2] ; l'archevêque Henri de Gnesen, légat d'Innocent III, y rétablissait la discipline et la liberté ecclésiastique contre les attaques du duc Ladislas ; sainte Hedwige, tante de notre Élisabeth, y donnait sur le trône l'exemple des plus austères vertus, et offrait à Dieu, comme un holocauste, son fils, mort martyr de la foi en combattant les Tartares. La Pologne, en opposant à ces hordes terribles qui avaient asservi la Russie et inondé la Hongrie un boulevard qu'elles ne purent jamais franchir, versa pendant tout ce siècle des flots de son sang, et apprenait ainsi à devenir ce qu'elle a toujours été depuis, la glorieuse victime de la Chrétienté.

[1] En 1249, un légat du pape alla en Prusse pour garantir aux populations conquises la liberté de mariage et de succession, etc.

[2] Titre accordé depuis par les papes à la Pologne.

En redescendant vers le midi de l'Europe, et en contemplant cette Italie, qui était la plus animée et la plus brillante des nations chrétiennes, l'âme s'afflige d'abord au spectacle de ces cruelles et interminables luttes des Guelfes et des Gibelins, et de cet immense empire de la haine qui se propageait à la faveur de la guerre de principes dont ces partis tiraient leur origine. C'est ce funeste élément de la haine qui sèmble dominer l'histoire d'Italie à toutes ces époques ; il se liait à je ne sais quelle politique païenne et égoïste, reste des souvenirs de la république romaine, qui l'emporta pendant tout le moyen âge, dans les cœurs italiens, sur l'idée de l'Église ou de l'Empire, et qui ne les dérobait que trop à la salutaire influence du Saint-Siége, dont ils auraient dû être les premiers sujets, et dont ils avaient pu apprécier la puissance et le dévouement pendant toute la lutte des cités lombardes contre les empereurs. Mais, quelque rebuté qu'on soit par ces discordes qui déchiraient le sein de l'Italie, comment ne pas céder à l'admiration qu'excite le spectacle de l'immense énergie morale et physique, de l'ardeur du patriotisme, de la profondeur des convictions, qui est empreinte dans l'histoire de chacune des innombrables républiques qui couvraient son sol ? On est stupéfait de cette incroyable fécondité de monuments, d'institutions, de fondations, de grands hommes en tout genre, guerriers, poëtes, ar-

tistes, qu'on voyait éclore dans chacune de ces cités d'Italie, aujourd'hui si désertes, si dépeuplées. Jamais assurément, depuis les beaux siècles de la Grèce antique, on n'avait vu un si puissant développement de la volonté humaine, une si merveilleuse valeur donnée à l'homme et à ses œuvres, tant de vie dans un si petit espace ! Mais quand on songe aux prodiges de sainteté que le treizième siècle vit naître en Italie, on comprend quel était le lien qui tenait ensemble tous ces cœurs impétueux ; on se souvient de ce fleuve de charité chrétienne qui coulait, profond et incommensurable, sous ces orages et ces vagues furieuses. Au milieu de cette mêlée universelle, les villes se fondent et s'enrichissent, leur population est souvent décuple de ce qu'elle est de nos jours, les chefs-d'œuvre des arts s'y produisent, le commerce et surtout la science y grandissent chaque jour[1]. A l'inverse des pays germaniques, toute l'existence politique et sociale se concentre avec la noblesse dans les villes, dont aucune cependant n'était alors assez prédominante pour absorber la vie des autres : et cette libre concurrence entre elles peut expliquer en partie la force inouïe dont elles purent disposer. La ligue des villes lombardes, triomphante depuis la paix de Constance, bravait victorieusement tous les efforts de la puis-

[1] La célèbre université de Padoue est fondée en 1222 ; celles de Vicence en 1202, Verceil en 1228, Trévise en 1290, Naples en 1224.

sance impériale. Les croisades avaient donné un incalculable essor au commerce et à la prospérité des républiques maritimes de Gênes et de Venise ; celle-ci surtout, sous son doge Henri Dandolo, héros octogénaire et aveugle, devenait une puissance de premier ordre par la conquête de Constantinople et de ce *quart et demi* de l'empire d'Orient, dont elle fut si longtemps fière. La ligue des villes toscanes, sanctionnée par Innocent III, assurait une nouvelle garantie à l'existence de ces cités dont l'histoire vaut celle des plus grands empires, telles que Pise, Lucques, Sienne, qui se donnait solennellement à la sainte Vierge avant la victoire glorieuse de l'Arbia ; Florence surtout, peut-être la plus intéressante unité des temps modernes. A chaque page des annales de toutes ces villes, on trouve des traits de la plus touchante piété comme du plus généreux dévouement à la patrie. Pour n'en citer qu'un entre mille, quand on voit un peuple se plaindre, comme celui de Ferrare, qu'on ne l'impose pas assez pour les besoins de la patrie[1], on ne se sent guère le courage d'être sévère envers des institutions qui comportaient un tel degré de désintéressement et de patriotisme. A côté de ce mouvement purement italien, on sait que la grande lutte entre la puissance spirituelle et la puissance temporelle y était plus flagrante que partout ailleurs ; et certes celle-ci,

[1] *Chron. Ferrar.*, p. 433, ap. Raumer.

réduite à se faire représenter par l'atroce Eccelin, lieutenant de Frédéric II, rend suffisamment hommage à la supériorité morale de la cause de l'Église. Le midi de l'Italie, sous le sceptre de la maison de Souabe, dut à Frédéric II et à son chancelier Pierre des Vignes, le bienfait d'une législation sage et complète, et tout l'éclat de la poésie et des arts; mais en même temps il fut inondé par cet empereur et son fils Mainfroy de colonies sarrasines, jusqu'à ce que Rome y eût appelé une nouvelle race française, la maison d'Anjou, qui vint, comme autrefois les preux Normands, garantir l'indépendance de l'Église, et fermer aux infidèles cette porte de l'Europe.

Mais si l'historien catholique est forcé de lutter contre une certaine tristesse dans son jugement sur l'Italie, il ne trouve dans l'Espagne du seizième siècle que l'objet d'une admiration sans mélange. C'étaient alors, sous tous les rapports, les temps héroïques de cette noble nation; les temps où elle méritait de conquérir, en même temps que son sol et son indépendance, le glorieux titre de *monarchie catholique*. Des deux grandes divisions de la Péninsule, l'Aragon nous montre d'abord, après ce roi Pierre III que nous avons vu tenir volontairement sa couronne d'Innocent III, et cependant mourir en combattant l'Église à Muret, son fils don Jacques le Conquérant, qui avait pour femme une sœur de sainte Éli-

sabeth; qui mérita son surnom en enlevant aux Maures Majorque et Valence; qui écrivit, comme César, sa propre chronique, et qui, pendant soixante-quatre ans de règne et de combats, ne fut jamais vaincu, gagna trente victoires, et fonda deux mille églises[1]. En Castille, le siècle s'ouvre sous le règne d'Alphonse le Bref, fondateur de l'ordre de Saint-Jacques et de l'université de Salamanque[2], ces deux gloires de l'Espagne. A côté du roi brille l'illustre Roderic Ximenès, archevêque de Tolède (1208-1245), digne précurseur de celui qui devait, deux siècles plus tard, immortaliser ce même nom : il était à la fois, comme tant d'autres prélats de ce temps, guerrier intrépide, profond politique, prédicateur éloquent, historien exact, et aumônier prodigue. Ce roi et ce primat furent les héros de la sublime journée de las Navas de Tolosa (16 juillet 1212), où l'Espagne fit pour l'Europe ce que la France avait fait sous Charles Martel, ce que fit plus tard la Pologne sous Sobieski, où elle la sauva de l'irruption de quatre cent mille Musulmans qui la prenaient à revers. L'empire du Croissant fut brisé à dater de cette glorieuse journée, véritable type d'une bataille chrétienne, consacrée dans la mémoire du peuple par des traditions miraculeuses, et que le grand Innocent III ne crut pouvoir dignement célébrer qu'en instituant la fête

[1] Bern. Gomes, *Vit. Jac. I.*

[2] D'abord à Palencia; transférée à Salamanque en 1213.

du *Triomphe de la Croix*, qui s'observe encore aujourd'hui à pareil jour en Espagne. A Alphonse succède saint Ferdinand, contemporain et cousin germain de saint Louis, et qui ne dérogea point à cette illustre parenté, puisque, comme Louis, il réunit toutes les gloires du guerrier chrétien à toutes les vertus du saint, et le plus tendre amour de son peuple au plus ardent amour de Dieu. Il ne voulut jamais consentir à grever ses sujets de nouveaux impôts : « Dieu pourvoira, disait-il, par d'autres ressources à notre défense; je crains plus la malédiction d'une seule pauvre femme que toute l'armée des Maures! » Et cependant il poursuit avec un bonheur sans pareil l'œuvre de l'affranchissement national; il prend Cordoue, le siége du califat d'Occident; et, après avoir dédié la principale mosquée à la sainte Vierge, il fait reporter à Compostelle, sur les épaules des Maures, les cloches que le calife Almanzor en avait enlevées sur celles des Chrétiens. Conquérant du royaume de Murcie en 1240, de celui de Jaën en 1246, de Séville enfin en 1248, il ne laisse plus aux Arabes que Grenade; mais, humble au milieu de tant de gloire, et étendu sur son lit de mort, il s'écriait avec larmes : « O mon Seigneur, vous avez tant souffert pour l'amour de moi! Et moi, malheureux, qu'ai-je fait pour l'amour de vous[1]? »

[1] Flos Sanctorum, ap. Bollandist. 25 maii.

L'Espagne avait sa croisade permanente sur son propre sol ; le reste de l'Europe allait au loin la chercher, soit au nord contre les barbares, soit au midi contre les hérétiques, soit à l'orient contre les profanateurs du Saint Sépulcre. Cette grande pensée venait de temps à autre se jeter au travers de toutes les agitations locales, toutes les passions personnelles, pour les absorber toutes en une seule. Elle ne descendit au tombeau qu'avec saint Louis ; elle était encore dans toute sa force pendant la première moitié du treizième siècle. Dès ses premières années, Foulques de Neuilly, rival de Pierre l'Ermite et de saint Bernard par l'éloquence et l'enthousiasme qu'il inspire, allant de tournois en tournois, fait prendre la croix à toute la chevalerie française : une armée de barons s'embarque à Venise et va renverser l'empire de Byzance, comme un acheminement à Jérusalem. Malgré l'improbation qu'une sévère équité fit prononcer à Innocent III contre cette étonnante conquête, on ne saurait disconvenir de sa grandeur, ni même du sentiment chrétien qui l'inspirait. On voit toujours les chevaliers français poser, comme première base de leurs négociations, la réunion de l'Église grecque avec Rome, et en faire le premier résultat de leur victoire. Cette conquête n'était d'ailleurs qu'un juste châtiment infligé à la perfidie des empereurs grecs, qui avaient toujours trahi la cause des croisés, et à leur peuple dégénéré et sanguinaire, tou-

jours esclave ou assassin de ses princes. Bien que l'idée de la croisade, en se portant sur différentes directions, dût nécessairement perdre de sa force, cependant cette force nous est révélée par tous ces princes généreux qui ne croyaient pas leur vie complète avant d'avoir vu la terre sainte; tels étaient Thibaut de Champagne, à qui cette expédition a inspiré de si beaux vers, le saint et pieux Louis, mari de notre Élisabeth, que nous verrons mourir en chemin; Léopold d'Autriche, et jusqu'au roi lointain de Norwége, qui voulut être le compagnon de saint Louis. Les femmes de ces preux n'hésitaient pas à les accompagner à ces dangereux pèlerinages, et l'on comptait presque autant de princesses que de princes dans les camps des croisés. Les enfants même subissaient l'entraînement général, et sur tous les points de l'Europe on vit avec émotion cette croisade d'enfants, en 1212, dont l'issue fut si funeste, puisqu'ils y périrent tous, mais qui était une preuve suprême de cet amour du sacrifice, de ce dévouement exclusif aux croyances et aux convictions qui animait l'homme de ces temps-là, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Ce que ces petits enfants avaient tenté de faire avant l'âge, des vieillards usés par les années ne se lassèrent pas de l'entreprendre, témoin ce Jean de Brienne, roi de Jérusalem, qui, après une vie tout entière consacrée aux combats de la foi et de l'Église, même contre son propre gendre

Frédéric II, va, déjà plus qu'octogénaire, se charger de défendre le nouvel empire latin d'Orient. Après des succès presque miraculeux, il expire à quatre-vingt-neuf ans, épuisé par la victoire plus encore que par la vieillesse, et ayant dépouillé la pourpre impériale et sa glorieuse armure pour se revêtir de l'habit de Saint-François, et mourir sous ces insignes d'un dernier triomphe (1237).

A côté de ces manifestations individuelles de zèle, l'Europe voyait encore fleurir comme milice permanente de la Croix les trois grands ordres militaires, les fraternités belliqueuses du Temple, de Saint-Jean de Jérusalem et de Sainte-Marie des Allemands. Ces derniers avaient pour grand maître, pendant les premières années du treizième siècle, Hermann de Saltza, illustre par ses nobles et infatigables efforts pour concilier l'Église et l'empire, et sous le règne de qui eut lieu la première expédition des chevaliers Teutoniques en Prusse, tandis que l'un des foyers principaux de l'Ordre, et plus tard sa capitale, était auprès du tombeau de sainte Élisabeth de Marbourg.

Ainsi donc, à l'Orient, la prise de Constantinople et la ruine de l'empire grec par une poignée de Francs; en Espagne, las Navas de Tolosa et saint Ferdinand; en France, Bouvines et saint Louis; en Allemagne, la gloire et la ruine des Hohenstaufen; en Angleterre, la Grande

Charte; au sommet du monde chrétien, le grand Innocent III et ses héroïques successeurs : en voilà assez, ce nous semble, pour assigner à l'époque de sainte Élisabeth une place mémorable dans l'histoire de l'humanité. Et si nous en cherchons les idées fondamentales, il sera facile de les trouver, d'une part, dans la magnifique unité de cette Église à laquelle rien n'échappait; qui proclamait dans ses plus augustes mystères, comme dans ses moindres détails, la suprématie définitive de l'esprit sur la matière; qui consacrait, avec une prudente et paternelle sollicitude, la loi de l'égalité parmi les hommes, et qui, en garantissant au plus pauvre serf la liberté du mariage et la sainteté de la famille, en lui assignant dans les temples une place à côté de ses maîtres, surtout en lui ouvrant l'accès de toutes les dignités spirituelles, creusait un abîme entre sa condition et celle de l'esclave le plus favorisé de l'antiquité. En face d'elle, le pouvoir laïque, l'Empire, la royauté, souvent profané par les passions de ceux qui en étaient dépositaires, mais retenu par mille liens dans la voie de la charité; trouvant partout dans ses écarts les barrières élevées par la foi et l'Église; n'ayant pas encore appris à se délecter dans ces législations générales, qui trop souvent écrasent le génie des nations sous le niveau d'une uniformité stérile; chargé au contraire de veiller au maintien de tous les droits individuels et des coutumes saintes des ancê-

tres, au développement régulier des besoins locaux et des inclinations particulières; enfin, présidant à cette grande organisation féodale qui était fondée tout entière sur le sentiment du devoir comme entraînant le droit à sa suite, et qui donnait à l'obéissance toute la dignité d'une vertu et tout le dévouement d'une affection. Les horreurs commises par Jean sans Terre pendant sa longue lutte contre l'Église, la misérable décrépitude de l'empire byzantin, montrent assez ce qu'eût été, à cette époque, la puissance laïque livrée à elle-même, tandis que son alliance avec l'Église donnait au monde des saints couronnés comme saint Louis et saint Ferdinand, c'est-à-dire des rois comme on n'en a jamais vu depuis.

Voilà pour la vie politique et sociale de ce siècle. La vie de l'âme et des croyances, la vie intérieure, en tant qu'on peut la distinguer de celle qui précède, nous offre un spectacle plus grand et plus merveilleux encore, et qui se rattache bien plus intimement à la vie de la Sainte dont nous avons écrit l'histoire. A côté de ces grands événements qui changent la face des empires, nous verrons des révolutions plus complètes et plus durables encore dans le royaume des esprits; à côté de ces illustres guerriers, de ces saints assis sur le trône, nous verrons l'Église enfanter et envoyer à la recherche des

âmes d'invincibles conquérants et des armées de saints recrutés dans tous les rangs de la société chrétienne.

En effet, une grande corruption de mœurs s'était à la longue introduite dans cette société : formulée en hérésies de diverses natures, elle la menaçait de toute part ; la ferveur et la piété s'étaient ralenties ; les grandes fondations des siècles précédents, Cluny, Cîteaux, Prémontré, les Chartreux, ne suffisaient plus pour la vivifier, tandis que dans les écoles une aride logique en desséchait trop souvent les sources. Il fallait à la chrétienté malade quelque remède nouveau et souverain ; il fallait à ses membres engourdis une secousse violente ; il fallait à sa tête, à l'Église de Rome, des bras nouveaux et plus puissants. Dieu, qui n'a jamais manqué à son épouse, qui a juré de ne lui manquer jamais, lui envoya le secours désiré et nécessaire.

C'étaient des visions bien prophétiques que ces rêves où Innocent III et Honorius III virent la basilique de Latran, la mère et la cathédrale de toutes les églises chrétiennes[1], au moment de s'écrouler, et soutenue, soit par un mendiant italien, soit par un pauvre prêtre d'Espagne. Le voilà ! Ce prêtre qui descend des Pyrénées dans le midi de

[1] On lit dans l'inscription, seul reste de l'ancienne façade, sur le portail moderne de Saint-Jean de Latran : « Dogmate papali datur « ac simul imperiali, quod sim cunctarum mater et caput eccle- « siarum, etc. »

la France envahi par les hérétiques, qui va nu-pieds à travers les ronces et les épines pour les prêcher, c'est ce grand saint Dominique de Gusman[1], que sa mère, pendant qu'elle le portait dans son sein, vit sous la forme d'un chien ayant une torche enflammée dans sa gueule, emblème prophétique de sa vigilance et de son zèle brûlant pour l'Église : une étoile resplendit sur son front quand on le présente au baptême : il grandit dans la pureté et la piété, n'ayant d'autre amour que cette Vierge divine dont le manteau lui semblait envelopper toute la céleste patrie[2] : ses mains exhalent un parfum qui inspire la chasteté à tous ceux qui en approchent : il est doux, aimable, humble envers tous : il a le don des larmes en grande abondance : il vend jusqu'aux livres de sa bibliothèque pour soulager les pauvres : il veut se vendre lui-même pour racheter une âme captive des hérétiques. Mais, pour sauver toutes les âmes qui périclitaient au milieu de tant de dangers, il conçoit l'idée d'un Ordre de religieux, non plus reclus et sédentaires, mais qui erreraient de par le monde pour chercher partout l'impiété et la confondre, qui seraient les *Prêcheurs* de la foi. Il va à Rome afin d'y faire confirmer son salutaire projet; et dès la première nuit il voit en songe le

[1] Né en 1170; commence à prêcher en 1200; mort en 1221.

[2] Totam cœlestem patriam amplexando dulciter continebat. *Act. SS. August.*, t. I, p. 583.

Christ qui s'apprête à frapper le monde coupable; mais Marie intervient, et présente à son fils, pour l'apaiser, Dominique lui-même avec un autre qu'il n'avait jamais vu. Le lendemain, en entrant dans une église, il y voit un homme en haillons, qu'il reconnaît pour être le compagnon que la Mère du Rédempteur lui avait donné; aussitôt il se précipite dans ses bras : « Tu es mon frère, « dit-il, tu cours dans la même lice que moi : soyons « ensemble, et nul ne prévaudra contre nous. » Et, dès ce moment, ils n'eurent plus qu'un cœur et qu'une âme[1]. Ce mendiant était saint François d'Assise, le glorieux pauvre du Christ[2]. Lui aussi avait conçu le projet de reconquérir le monde par l'humilité et l'amour, en devenant le *Mineur*, le moindre de tous les hommes. Il entreprend de rendre un époux à cette divine Pauvreté, restée veuve depuis la mort du Christ[3]. A vingt-cinq ans, il brise tous les liens de la famille, de l'honneur, de la bienséance, et descend nu de sa montagne d'Assise pour offrir au monde l'exemple le plus complet de la

[1] In oscula sancta ruens et sinceros amplexus, dixit Dominicus : Tu es socius meus, tu curres pariter; stemus simul, et nullus adversarius prævalebit. Extunc ergo facti sunt cor unum et anima una in Domino. *Act. SS. August.*, t. I, p. 576.

[2] Il glorioso poverello di Christo. — Né en 1182, mort en 1226.

[3]
Questa, privata del primo marito,
Mille e cent' anni e più dispetta e scura
Fino a costui si stetti senza invito...
DANTE, *Parad.*, c. XI.

folie de la Croix qui lui eût été donné depuis que cette croix avait été plantée sur le Calvaire. Mais, loin de révolter le monde par cette folie, il le subjugue. Plus ce sublime insensé s'avilit à dessein pour se rendre digne, par son humilité et le mépris des hommes, d'être le vaisseau de l'amour, et plus sa grandeur éclate et rayonne au loin, plus les hommes se précipitent sur ses pas; les uns ambitieux de se dépouiller de tout comme lui, les autres avides au moins de recueillir sa parole inspirée. C'est en vain qu'il va chercher en Égypte le martyre; l'Orient le renvoie à l'Occident, qu'il lui faut féconder, non pas de son sang, mais de ce fleuve d'amour qui s'échappait de son cœur, et de ces cinq plaies dont il avait reçu la glorieuse communication de Celui qui avait aimé le monde jusqu'à la mort. Lui aussi, c'était le monde entier qu'il embrassait dans son amour : tous les hommes d'abord, et avec un abandon sans bornes : « Si je ne don« nais pas, » dit-il en se dépouillant de son seul vêtement pour en couvrir un pauvre, « ce que je porte à ce« lui qui en a plus besoin que moi, je serais accusé de « vol par le grand aumônier qui est dans le ciel[1]. » Puis toute la nature, animée et inanimée : il n'y a point de créature qui ne soit son frère ou sa sœur, à qui il ne prêche la parole du Père commun, qu'il ne veuille dé-

[1] Pro furto mihi reputo a magno Eleemosynario imputandum si hoc quod fero, non dedero magis egenti. *Act. SS. Octob.*, t. II.

livrer de l'oppression de l'homme, et dont il ne soit prêt à racheter les douleurs. « Pourquoi, dit-il à un boucher, « pourquoi suspendez-vous et torturez-vous ainsi mes « frères les agneaux[1] ? » Et à des oiseaux captifs : « Tour- « terelles, mes chères petites sœurs, simples, innocentes « et chastes, pourquoi vous êtes-vous laissé prendre « ainsi? » Il savait, dit son biographe, saint comme lui, que toutes les créatures avaient la même origine que la sienne; et il a montré par sa tendresse envers elles, comme par leur miraculeuse obéissance envers lui, ce que l'homme victorieux du péché, et qui a rétabli en lui-même les rapports naturels avec Dieu, peut être pour cette nature qui n'est déchue qu'à cause de lui, et qui attend de lui sa réhabilitation. Jésus et Marie lui ouvrent eux-mêmes tous les trésors de l'Église dans cette chétive chapelle de la Portiuncule, qui nous est restée comme une relique précieuse de cette pauvreté dont il était, selon Bossuet, l'amateur désespéré[2] : le pape confirme ces faveurs célestes à la vue des roses blanches et rouges

[1] Quare fratres meos agniculos sic ligatos et suspensos excrucias?... Sororculæ meæ turtures, simplices, innocentes et castæ, ut quid ita vos capi permisistis?... Sciens creaturas quantumlibet parvas, unum secum habere principium. S. Bonaventure, *Vita S. Franc.*, 176, ap. Bollandist.

[2] Heureux mille et mille fois le pauvre François, le plus ardent, le plus transporté, et, si j'ose parler de la sorte, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Église! Bossuet, *Panégyrique de saint François*.

que François lui présente au milieu de l'hiver. Puis il monte sur les rochers de l'Alverne pour y recevoir les stigmates triomphants[1], qui devaient achever sa conformité avec le Sauveur, et faire de lui, aux yeux du peuple chrétien, le véritable porte-croix, le gonfalonnier du Christ[2], tandis que le Saint-Siége le nommerait, trois siècles plus tard, l'ange d'Orient, marqué du signe du Dieu vivant[3].

A la vue de ces deux hommes, le siècle comprit qu'il était sauvé, que du sang nouveau allait être instillé dans ses veines; d'innombrables disciples se rangent sous ces entraînantes bannières : il s'élève un long cri d'enthousiasme et de sympathie qui se prolonge à travers les siècles, qui retentit partout, dans les constitutions des souverains pontifes comme dans les chants des poëtes[4]. « Quand l'Empereur qui règne toujours, dit Dante, voulut sauver son armée compromise, il envoya au secours de son épouse ces deux champions : leurs actes, leurs

[1] Corpore suo Christi triumphalia stigmata præferenti. Bulle d'Alexandre IV, *Benigna.*

[2] *Il gonfalonniere di Christo.* Fioretti di S. Francesco, passim.

[3] Angelum illum ascendentem ab ortu solis habentem signum Dei vivi beatum Franciscum. Bulle de Léon X, *Ite et vos in vineam meam,* 1517.

[4] Cieco era il mondo ; tu fallo visare :
Libroso ; hallo mondato :
Morto ; l'hai suscitato :
Sceso ad inferno ; fallo al ciel montare.
GUITTONE D'AREZZO, *Canz. à S. Francesco.*

paroles, ramenèrent le peuple égaré[1]. » « Ces deux ordres, » dit Sixte IV en 1479, après deux siècles et demi d'expérience, « comme les deux premiers fleuves du paradis des délices, ont arrosé la terre de l'Église universelle par leur doctrine, leurs vertus et leurs mérites, et la rendent chaque jour plus fertile; ce sont les deux séraphins qui, élevés sur les ailes d'une contemplation sublime et d'un angélique amour, au-dessus de toutes les choses de la terre, par le chant assidu des louanges divines, par la manifestation des bienfaits immenses qu'a conférés au genre humain l'ouvrier suprême qui est Dieu, rapportent sans cesse dans les greniers de la sainte Église les gerbes abondantes de la pure moisson des âmes rachetées par le précieux sang de Jésus-Christ. Ce sont les deux trompettes dont se sert le Seigneur Dieu pour appeler les peuples au banquet de son saint Évangile[2] ! »

[1] Quando lo 'mperador che sempre regna
Provide alla milizia ch'era in forse...
.... a sua sposa soccorse
Con duo campioni, al cui fare, al cui dire
Lo popol disviato si raccorse.
Paradiso, XII.

[2] Instar duorum primorum fluminum à cœlestium voluptatum paradiso egredientium SS. universalis Ecclesiæ terram..., irrigantes, magis in diem fructuosam efficiunt. Hi sunt duo Seraphim qui in sublimis contemplationis et seraphici amoris alis elevati, a terrenisque rebus abstracti, assiduo divinarum laudum clamore, et immensorum beneficiorum humano generi a summo opifice Deo exhibitorum declaratione... Domino Deo mundæ segetis animarum scilicet Redemptori nostri J. C. pretiosi sanguinis effusione redemp-

A peine les Ordres qui devaient mériter de si magnifiques éloges sont-ils nés, que déjà leur propagation et leur puissance deviennent un des faits historiques les plus importants de l'époque. L'Église se trouve tout à coup maîtresse de deux armées nombreuses, mobiles et toujours disponibles, qui se mettent incontinent à envahir le monde. En 1277, un demi-siècle après la mort de saint Dominique, son Ordre avait déjà quatre cent dix-sept couvents dans toute l'Europe. Saint François, de son vivant, rassemble un jour cinq mille de ses moines à Assise; et trente-cinq ans plus tard, à Narbonne, on trouve, en dénombrant les forces de l'Ordre séraphique, qu'il y avait déjà, en trente-trois provinces, huit cents monastères et au moins vingt mille religieux. Un siècle plus tard, il y en avait cent cinquante mille[1]. La prédication des nations païennes recommence : des Franciscains, envoyés par Innocent IV et saint Louis, pénètrent dans le Maroc, à Damas, jusque chez les Mongols; mais ils s'occupent surtout de vaincre les passions du paganisme dans le cœur des nations chrétiennes : ils se répandent sur l'Italie déchirée par tant de discordes, essayant de réconcilier partout les partis, de déraciner les erreurs, se posant comme les arbitres suprêmes, ne

tarum, copiosos in horrea sanctæ Ecclesiæ manipulos referunt. Hi sunt duæ tubæ per quas Dominus præcipit ad pabulum S. Evangelii universum populum... advocari.

[1] Wadding, Helyot.

jugeant que d'après la seule loi de l'amour. On les voit, en 1233, parcourir toute la Péninsule avec des croix, de l'encens, des branches d'olivier, chantant et prêchant la paix, reprochant aux villes, aux princes, aux chefs même de l'Église, leurs fautes et leurs ressentiments. Les peuples, au moins pour un temps, s'inclinent devant cette médiation sublime : la noblesse et le peuple de Plaisance se réconcilient à la voix d'un franciscain; Pise et les Visconti, à celle d'un dominicain; et dans la plaine de Vérone on voit deux cent mille âmes se presser autour du bienheureux Jean de Vicence, frère prêcheur, chargé par le Pape d'apaiser toutes les discordes de la Toscane, de la Romagne, de la Marche Trévisane. Dans cette occasion solennelle, il prend pour texte ces paroles : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix;* et, avant qu'il ait fini, une explosion de sanglots et de larmes lui montre que tous ces cœurs sont touchés, et les chefs des maisons rivales d'Este et de Romano donnent, en s'embrassant, le signal de la réconciliation universelle. De si heureux résultats ne duraient pas longtemps, il est vrai : mais le mal était au moins vigoureusement combattu, la séve du Christianisme était ravivée dans les âmes, une immense lutte se livrait chaque jour et partout au nom de l'équité contre la lettre morte de la loi, au nom de la charité contre les mauvais penchants de l'homme, au nom de la grâce et

de la foi contre la sécheresse et la pauvreté des raisonnements scientifiques. Rien ne se dérobait à cette influence nouvelle, qui agitait les paysans épars dans les campagnes, qui partageait l'empire des universités, qui allait chercher jusqu'aux rois sur leurs trônes. Joinville nous apprend comment, au premier lieu où il débarqua en revenant de la croisade, saint Louis fut accueilli par un franciscain, qui lui dit que « oncques royaume ne se perdit, sinon par défaut de justice, et qu'il eust à prendre garde de faire bon droit et hastif à son peuple. Et oncques ne l'oublia le roi [1]. » On sait comment il tenta de se dérober à son épouse si tendrement aimée, à ses proches, à ses conseillers, pour renoncer à la couronne qu'il portait si glorieusement, et aller lui-même mendier, comme saint François. Mais il lui fallut se borner à devenir pénitent du tiers ordre ; car dans leur armée conquérante ils avaient place pour tout le monde. A côté de ces bataillons de moines, de nombreux monastères s'ouvraient pour les vierges qui aspiraient à l'honneur de s'immoler au Christ, et les vastes affiliations connues sous le nom de Tiers Ordres offraient une place aux princes, aux guerriers, aux époux, aux pères de famille, en un mot à tous les fidèles des deux sexes qui voulaient s'associer, au moins indirectement, à la grande œuvre de la régénération de la chrétienté.

[1] Joinville, édition Petitot.

La tradition raconte que les deux glorieux patriarches de cette régénération avaient eu un moment le projet de réunir leurs efforts et leurs ordres, en apparence si semblables; mais l'inspiration céleste qui les guidait leur révéla qu'il y avait place pour deux forces différentes, pour deux genres de guerre contre les envahissements du mal. Ils semblent s'être partagé leur sublime mission, en même temps que le monde moral, de manière à ramener au sein de l'Église et à y concilier l'amour et la science, ces deux grandes rivales qui ne sauraient cependant exister l'une sans l'autre : et cette conciliation fut opérée par eux comme elle ne l'avait jamais été auparavant. Tandis que l'amour qui dévorait et absorbait l'âme de saint François lui a valu de tout temps dans l'Église le nom de Séraphin d'Assise, il ne serait peut-être pas téméraire d'attribuer avec le Dante, à saint Dominique, la force et la lumière des Chérubins[1]. Leurs enfants se montrèrent fidèles à cette tendance distincte, qui aboutissait à la même éternelle unité; et, tout en tenant compte de quelques exceptions éclatantes, on peut dire que, à dater de cette époque, dans l'histoire de l'Église, le rôle plus spécialement échu à l'Ordre sé-

[1] L' un fu tutto serafico in ardore,
L' altro per sapienza in terra fue
Di cherubica luce uno splendore.

DANTE, *Paradis*, c. XI.

raphique a été de distiller et de répandre à grands flots les trésors de l'amour, les mystérieuses joies du sacrifice; tandis que celui des Prêcheurs était, comme leur nom même l'indique, de propager la science de la vérité, de la défendre et de l'enraciner. Ni l'un ni l'autre ne manqua à sa mission; et tous deux dès leur adolescence, et dans le cours de ce demi-siècle dont nous parlons, enfantèrent à l'Église peut-être plus de saints et de docteurs qu'elle n'en avait possédé dans un aussi court intervalle, depuis les premiers siècles de son existence. Sur les pas de saint Dominique, de ce saint athlète de la foi, de ce coadjuteur du laboureur éternel [1], se précipite tout d'abord le B. Jourdain, digne d'être son premier successeur, comme général de son ordre; puis saint Pierre de Vérone [2], décoré du titre de Martyr comme par excellence, et qui, assassiné par les hérétiques, écrivait sur la terre, avec le sang de ses plaies, les premiers mots du symbole dont il proclamait la vérité au prix de sa vie; puis saint Hyacinthe [3] et Ceslas son frère, ces jeunes et puissants Polonais, que la rencontre de saint Dominique à Rome suffit pour faire renoncer à toutes les

[1] Della fede cristiana il santo atleta,
.... l'agricola che Christo
Elesse all' orto suo per ajutarlo.
DANTE, *Paradis*, XII.

[2] Né en 1252.

[3] 1183-1257, canonisé en 1602.

grandeurs terrestres, afin de porter cette nouvelle lumière dans leur patrie, d'où elle devait s'étendre avec rapidité dans la Lithuanie, la Moscovie et la Prusse; puis saint Raymond de Peñafort, que Grégoire IX choisit pour coordonner la législation de l'Église, auteur des *Décrétales* et successeur de saint Dominique; enfin ce Théobald Visconti [1], qui devait présider aux destinées de l'Église, sous le nom de Grégoire X, sur la terre, avant d'avoir droit éternellement à ses prières, comme Bienheureux dans le ciel. A côté de ces hommes dont l'Église a consacré la sainteté, une foule d'autres lui apportaient le tribut de leurs talents et de leurs études : Albert le Grand [2], ce colosse de savoir, propagateur d'Aristote et maître de saint Thomas; Vincent de Beauvais [3], auteur de la grande Encyclopédie du moyen âge; le cardinal Hugues de Saint-Cher, qui fit la première Concordance des Écritures; le cardinal Henri de Suze, auteur de la *Somme dorée;* et au-dessus de tous, par la sainteté comme par la science, ce grand saint Thomas d'Aquin [4], le *Docteur angélique,* penseur gigantesque, en qui semble se résumer toute la science des siècles de foi, et dont la

[1] Né en 1210, pape en 1271, mort en 1275.

[2] Né en 1198, mort en 1280.

[3] Mort en 1256. Auteur du quadruple *Speculum morale, historiale, naturale et spirituale.*

[4] Né en 1225. — Bene de me scripsisti, Thoma : quam ergo mercedem accipies? Non aliam, Domine, nisi teipsum. *Brev. Rom.*

grandiose synthèse n'a pu être égalée par aucune tentative postérieure; qui, tout absorbé dans l'abstraction, n'en est pas moins un admirable poëte, et mérite d'être choisi par saint Louis pour conseiller intime dans les affaires les plus épineuses de son royaume. « Tu as bien écrit sur moi, lui dit un jour le Christ; quelle récompense me demandes-tu? — Vous-même, » répond le Saint. Toute sa vie, tout son siècle est dans ce mot.

L'armée de saint François ne marchait pas au combat sous des chefs moins glorieux : de son vivant, douze de ses premiers enfants avaient été cueillir les palmes du martyre chez les infidèles[1]. Le B. Bernard, le B. Egidius, le B. Gui de Cortone, toute cette compagnie de Bienheureux, compagnons et disciples du saint fondateur, lui survivent, et conservent le dépôt inviolable de cet esprit d'amour et d'humilité dont il avait été enflammé. A peine le Séraphin a-t-il été prendre son rang devant le trône de Dieu, que sa place dans la vénération et l'enthousiasme des peuples est occupée par celui que tous proclamaient son premier-né, saint Antoine de Padoue, célèbre comme son père spirituel par cet empire sur la nature qui lui valut le surnom de Thaumaturge; celui que le pape Grégoire IX nomma l'*Arche des*

[1] Cinq à Maroc, en 1219, canonisés par Sixte IV; sept à Ceuta, en 1221; leur culte fut autorisé par Léon X.

deux Testaments[1]; qui avait le don des langues, comme les Apôtres; qui, après avoir édifié la France et la Sicile, passe ses dernières années à prêcher la paix et l'union aux villes lombardes, obtient des Padouans le privilége de la cession de biens pour les débiteurs malheureux, ose seul reprocher au farouche Ezzelin sa tyrannie, de son propre aveu le fait trembler, et meurt à trente-six ans, la même année que sainte Élisabeth. Plus tard, Roger Bacon[2] réhabilite et sanctifie l'étude de la nature, classifie toutes les sciences, et prévoit, s'il n'a pas accompli, les plus grandes découvertes des temps modernes. Duns Scotus dispute à saint Thomas l'empire des écoles; et ce grand génie trouve un rival et un ami dans saint Bonaventure[3], le *Docteur séraphique*, qui, lorsque son illustre rival, le Docteur angélique, lui demandait de quelle bibliothèque il tirait son étonnante science, montrait silencieusement son crucifix, et qui lavait la vaisselle de son couvent lorsqu'on lui apporta le chapeau de cardinal.

Mais c'est surtout par les femmes que l'ordre de Saint-François jette dans ce siècle un éclat sans pareil. Ce sexe, affranchi par le Christianisme, et qui s'élevait graduelle-

[1] *Arca utriusque Testamenti et divinarum scripturarum armarium.*

[2] Né en 1214. On lui attribue la découverte de la poudre à canon, du télescope, etc. On sait qu'il présenta à Clément IV le projet de réforme du calendrier, accompli par Grégoire XIII.

[3] Né en 1221.

ment dans l'amour et l'estime des peuples chrétiens, à proportion des progrès que faisait chaque jour le culte de la sainte Vierge, ne pouvait manquer de prendre une part puissante aux nouveaux développements de la force qui l'avait émancipé. Aussi, saint Dominique avait-il introduit une réforme féconde dans la règle des épouses du Christ, et ouvert une nouvelle carrière à leurs vertus [1]. Mais ce n'était que plus tard, dans Marguerite de Hongrie [2], dans Agnès de Monte-Pulciano [3], dans Catherine de Sienne, que cette branche de l'arbre dominicain devait produire les prodiges de sainteté qui ont été depuis si nombreux. François, plus heureux, trouve dès son début une sœur, une alliée digne de lui. Pendant que lui, pauvre fils de marchand, commençait son œuvre avec quelques autres humbles bourgeois d'Assise, dans cette même ville, Clara Sciffi [4], fille d'un comte puissant, se sent saisie d'un zèle semblable. Un jour, à dix-huit ans, un dimanche des Rameaux [5], tandis que les palmes que portent tous les autres fidèles sont desséchées et fanées, celle que tient sa jeune main refleurit et reverdit tout à coup. C'est pour elle un précepte et un avertissement d'en haut. La nuit même, elle fuit de la

[1] A Rome, en 1218.
[2] Nièce de sainte Élisabeth, née en 1242.
[3] Née en 1268, morte en 1317.
[4] Née en 1194, morte en 1253, canonisée en 1255.
[5] 19 mars 1212.

maison paternelle, pénètre dans la *Porziuncula*, s'agenouille aux pieds de François, reçoit de ses mains la corde, la robe de grosse laine, et se condamne avec lui à la pauvreté évangélique. En vain ses parents la persécutent ; sa sœur et d'innombrables vierges viennent la rejoindre, et rivaliser avec elle de privations et d'austérités. En vain les souverains pontifes la supplient de modérer son zèle, de daigner posséder quelque chose de fixe, puisqu'une sévère clôture lui interdit d'aller, comme les Frères Mineurs, implorer la charité des fidèles, et la réduit à l'attendre du hasard. Elle résiste opiniâtrément, et Innocent IV lui accorde enfin le *privilége de la pauvreté perpétuelle*, le seul, disait-il, que personne ne lui eût jamais demandé : « Mais celui, « ajoutait-il, qui nourrit les petits oiseaux, qui a vêtu « la terre de verdure et de fleurs, saura bien vous nourrir et vous vêtir jusqu'au jour où il se donnera lui-« même à vous pour aliment éternel, quand, de sa droite « victorieuse, il vous embrassera dans sa gloire et sa « béatitude[1]. » Trois papes et une foule d'autres saints et nobles personnages viennent chercher auprès de cette humble vierge des lumières et des consolations. En peu d'années, elle voit tout une armée de femmes pieuses, avec des reines et des princesses à sa tête, se lever et se

[1] Bref du 9 août 1253, ap. P. Giuseppe di Madrid, *Vita di S. Chiara*; Roma, 1832, p. 124.

camper en Europe sous la règle de François d'Assise, et sous sa direction et son nom à elle, sous celui de *pauvres Claires* ou *Clarisses*. Mais, au milieu de cet empire d'âmes, sa modestie est si grande qu'on ne la vit qu'une seule fois dans sa vie lever sa paupière pour demander au pape sa bénédiction, et qu'alors seulement on put connaître la couleur de ses yeux [1]. Les Sarrasins viennent assiéger son monastère : malade et alitée, elle se lève, prend en main l'ostensoir, marche au-devant d'eux, et les met en fuite. Après quatorze ans d'une sainte union avec saint François, elle le perd; puis, livrée elle-même aux plus cruelles infirmités, elle meurt, après avoir dicté un testament sublime; et le souverain pontife, qui l'avait vue mourir, la propose à la vénération des fidèles, en la proclamant Claire entre toutes clartés, lumière resplendissante du temple de Dieu, princesse des pauvres, duchesse des humbles [2].

Comme saint François dans sainte Claire, saint Antoine de Padoue trouva dans la bienheureuse Hélène Ensimelli une amie et une sœur ; mais, par un merveilleux effet de la grâce divine, c'est surtout parmi les filles de rois que se recrute de saintes l'ordre de ce men-

[1] P. Giuseppe di Madrid, p. 187.

[2] Clara claris præclara... clarissima illuxit... Hæc fuit altum sanctitatis candelabrum, vehementer in habitaculo Domini rutilans... Pauperum primiceria, ducissa humilium, magistra continentium, abbatissa pœnitentium. Alexandre IV, *Bulle de canonisation.*

diant qui avait recherché tous les excès de la pauvreté; soit qu'elles entrent dans la stricte observance des *pauvres Claires*, soit que, retenues dans les liens du mariage, elles ne puissent adopter que la règle du tiers ordre. La première en date et en renommée est cette Élisabeth de Hongrie, dont nous avons écrit la vie; ce ne fut pas en vain, comme nous le verrons, que le pape Grégoire IX obligea saint François à lui envoyer son pauvre manteau : comme autrefois Élisée en recevant celui d'Élie, elle devait y trouver la force de devenir son héritière. Enflammée par son exemple, sa cousine germaine, Agnès de Bohême, repousse la main de l'empereur des Romains et du roi d'Angleterre, et écrit à sainte Claire[1] qu'elle aussi a juré de vivre dans l'absolue pauvreté : sainte Claire lui répond par une lettre admirable qui nous a été conservée, et envoie en même temps à sa royale néophyte une corde pour serrer ses reins, une écuelle de terre et un crucifix. Comme elle, Isabelle de France, sœur de saint Louis, refuse de devenir l'épouse de l'empereur Conrad IV, pour se faire Clarisse et mourir sainte comme son frère[2]. La veuve de ce saint roi, Marguerite, les deux filles de saint Ferdinand de Castille, Hélène, sœur du roi de Portugal, suivent cet exemple. Mais comme si la Providence avait

[1] En 1236.
[2] En 1269.

voulu bénir le tendre lien qui unissait notre Élisabeth à saint François et à sainte Claire qu'elle avait pris pour modèles, c'est principalement sa famille qui offre à l'ordre séraphique comme une pépinière de saintes. Après sa cousine Agnès, c'est sa belle-sœur, la bienheureuse Salome reine de Galicie; puis sa nièce, sainte Cunégonde, duchesse de Pologne; et tandis qu'une autre de ses nièces, la bienheureuse Marguerite de Hongrie, préfère l'ordre de Saint-Dominique, où elle meurt à vingt-huit ans, la petite-fille de sa sœur, nommée d'après elle Élisabeth [1], et devenue reine de Portugal, embrasse comme elle le tiers ordre de Saint-François, et comme elle y mérite les palmes éternelles.

A côté de ces saintes franciscaines de naissance royale, il ne faut pas oublier celles que la grâce de Dieu faisait surgir des derniers rangs du peuple; comme sainte Marguerite de Cortone [2], qui de courtisane devint le modèle des pénitentes; comme surtout sainte Rose de Viterbe [3], illustre et poétique héroïne de la foi, qui, à peine âgée de dix ans, au moment où le pape fugitif n'avait plus un coin de terre à lui en Italie, descendit sur la place publique de sa ville natale, pour y prêcher les droits du Saint-Siége contre l'autorité impériale

[1] Née en 1271, canonisée par Urbain VIII.
[2] Née en 1244.
[3] Née en 1235, morte en 1252.

qu'elle sut ébranler, mérita d'être exilée à quinze ans, par ordre de Frédéric II, et revint triomphante avec l'Église, pour mourir à dix-sept ans, au milieu de l'admiration de cette Italie, où son nom est encore aujourd'hui si populaire.

Ces deux grands ordres, qui peuplaient le ciel en remuant la terre, se rencontraient, malgré la diversité de leurs caractères et de leurs moyens d'action, dans une tendance commune, dans l'amour et le culte de Marie. Il était impossible que l'influence de cette sublime croyance à la Vierge-Mère, qui avait exercé un empire toujours croissant sur les cœurs, depuis la proclamation de sa maternité divine au concile d'Éphèse, ne fût pas comprise dans l'immense mouvement des âmes chrétiennes au treizième siècle ; aussi peut-on dire que si, dès le siècle précédent, saint Bernard avait donné à la dévotion du peuple pour la sainte Vierge le même élan qu'il avait imprimé à tous les nobles instincts de la chrétienté, ce furent les deux grands ordres mendiants qui portèrent ce culte à l'apogée d'éclat et de puissance dont il ne devait plus descendre. Saint Dominique, par l'établissement du Rosaire, et les Franciscains par la prédication du dogme de l'Immaculée Conception, lui élevèrent comme deux majestueuses colonnes, l'une de pratique, l'autre de doctrine, du haut desquelles la douce majesté de la Reine des Anges pré-

sidait à la piété et à la science catholiques. Saint Bonaventure, le grand et docte théologien, devient poëte pour la chanter, et paraphrase deux fois le Psautier tout entier en son honneur [1]. Toutes les œuvres et toutes les institutions de cette époque, surtout toutes les inspirations de l'art telles qu'elles nous ont été conservées dans ses grandes cathédrales et dans les chants de ses poëtes, nous montrent un développement immense, dans le cœur du peuple chrétien, de sa tendresse et de sa vénération pour Marie [2].

Dans le sein de l'Église même, et en dehors des deux familles de saint Dominique et de saint François, le culte de la sainte Vierge enfantait des créations aussi précieuses pour le salut des âmes que vénérables par leur durée. Trois ordres nouveaux se consacraient à elle en naissant, et se plaçaient à l'ombre de son nom sacré. Celui du Mont-Carmel [3], venu de la Terre-Sainte comme

[1] Outre son *Speculum B. M. V.*, qui a été peut-être l'ouvrage le plus populaire du moyen âge, on croit que ce saint a écrit le *Psalterium Majus B. M. V.*, qui se compose de cent cinquante psaumes analogues à ceux de David, et s'appliquant à la sainte Vierge ; puis le *Psalterium Minus*, qui est de cent cinquante stances de quatre vers chacune ; puis enfin le *Laus B. M. V.*, et une paraphrase du *Salve*, également en vers.

[2] Ce fut en 1220 que le margrave Henri de Moravie et sa femme Agnès fondèrent la première chapelle à Mariazell, en Styrie, qui a été jusqu'à nos jours un pèlerinage si célèbre et si populaire en Allemagne. L'*Ave Maria* ne devint d'un usage général que vers 1240.

[3] Il reçut sa première règle du patriarche Albert en 1209, fut con-

un dernier rejeton de ce sol si fécond en prodiges, donnait, par l'introduction du Scapulaire, une sorte d'étendard nouveau aux fidèles de Marie. Sept marchands de Florence fondaient en même temps[1] cet ordre dont le nom seul exprime tout l'orgueil qu'on éprouvait, dans ces temps de dévouement chevaleresque, à se courber sous le joug si doux à porter de la Reine du ciel; l'ordre des *Servites* ou Serfs de Marie, qui donna aussitôt à l'Église saint Philippe Benizzi, auteur de la touchante dévotion des Sept-Douleurs de la Vierge. Enfin, ce nom chéri était attaché à une institution digne de son cœur maternel, à l'ordre de Notre-Dame de la Merci[2], destiné à racheter les chrétiens tombés dans l'esclavage des infidèles : elle avait elle-même paru, disait-on, dans la même nuit, au roi Jacques d'Aragon, à saint Raymond de Peñafort, à saint Pierre Nolasque, en leur enjoignant de veiller pour l'amour d'elle au sort de leurs frères captifs. Tous trois lui obéirent, et Pierre devint le chef de l'ordre nouveau, qui fit de rapides progrès, et qui produisit bientôt ce saint Raymond Nonnat, qui se vendit lui-même pour racheter un esclave, et à qui les infidèles mirent un cadenas aux lèvres, tant sa parole

firmé en 1226, devint mendiant en 1247. Le scapulaire fut donné par la sainte Vierge à saint Simon Stock, qui mourut vers 1250.

[1] En 1239. Il fut confirmé au concile de Lyon en 1274.

[2] Commencé en 1223, approuvé en 1235.

leur semblait invincible. Déjà ce même but de compassion et de propagation à la fois avait fait naître, à la fin du siècle précédent, et sous les auspices d'Innocent III, l'ordre des Trinitaires [1], par les efforts réunis de deux Saints dont une partie de la vie au moins appartient au treizième siècle, saint Jean de Matha et saint Félix de Valois [2], qui était aussi l'adorateur spécial de Marie. Pendant six cents ans et jusqu'à nos jours, ces deux ordres ont continué leur pacifique mais périlleuse croisade.

Voilà déjà cinq ordres nouveaux, tous nés dans les trente premières années de ce siècle; et ce n'est pas tout. Ce besoin de mettre en commun toutes ses forces pour le bien, qui avait son principe dans cette charité pour Dieu et le prochain, que tout concourait alors à développer, exigeait plus encore. D'autres *religions*, comme on les appela désormais, se formaient chaque jour au sein de la religion mère. Les Humiliés reçurent leur règle définitive d'Innocent III, en 1201; les Augustins [3], sous Alexandre IV, devinrent le quatrième membre de cette grande famille des Mendiants, où les Carmes avaient déjà été se placer, à côté des Frères Mineurs et Prêcheurs. Les Célestins, fondés par Pierre de Mouron, qui devait être plus tard pape et canonisé sous ce même

[1] Ou Mathurins, fondé en 1198.
[2] Le premier, mort en 1213; le second, en 1212.
[3] En 1256.

nom de Célestin, furent confirmés par Urbain IV[1]. Dans une sphère plus restreinte et plus locale, saint Eugène de Strigonie établissait les Ermites de saint Paul, en Hongrie[2]; et trois pieux professeurs de l'Université de Paris se réfugiaient dans un vallon solitaire du diocèse de Langres, pour y fonder, avec trente-sept de leurs élèves, le nouvel ordre du Val des Écoliers[3]. En outre, à côté de ces nombreuses et diverses carrières offertes au zèle et au dévouement des âmes qui voulaient se consacrer à Dieu; à côté des grands ordres militaires d'Orient et d'Espagne, qui jetaient alors leur plus vif éclat, les chrétiens, que leurs devoirs ou leur inclination retenaient dans la vie ordinaire et profane, ne pouvaient, ce semble, se résigner à n'avoir point de part à cette vie de prières et de sacrifices qui excitait sans cesse leur envie et leur admiration : ils s'organisaient, autant qu'ils le pouvaient, sous une forme analogue. Ainsi s'explique l'apparition des *Frati gaudenti*, ou Chevaliers de la Vierge[4], qui, sans renoncer au monde, s'occupaient à rétablir en l'honneur de Marie la paix et la concorde en Italie; celle des Béguines, encore si nombreuses en Flandre, et qui ont pris sainte Élisabeth

[1] En 1263.
[2] En 1215.
[3] En 1218.
[4] En 1233.

pour leur patronne; enfin l'immense population des Tiers Ordres de saint Dominique et de saint François, où pouvaient entrer toutes les personnes mariées et engagées dans le siècle qui voulaient se rapprocher de Dieu. C'était la vie monastique introduite dans la famille et la société.

En outre, comme si cette immense richesse de sainteté due aux ordres nouveaux n'avait pas suffi à cette glorieuse époque, des saints illustres sortirent en même temps des ordres anciens, de l'épiscopat, et de tous les rangs des fidèles. Nous avons déjà nommé saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, et sainte Hedwige de Pologne, qui se fit Cistercienne. A leurs côtés, dans l'ordre de Cîteaux, il convient de placer saint Guillaume, archevêque de Bourges, lui aussi défenseur redoutable de la liberté ecclésiastique, et prédicateur de la croisade; saint Thibaut de Montmorency (1247); l'évêque de Die, Étienne de Châtillon (1208), et l'archevêque de Bourges, Ph. Berruyer (1266), tous deux béatifiés; un autre saint Guillaume, abbé du Paraclet en Danemark, où il avait porté la piété et la science des moines de Sainte-Geneviève de Paris, dont il était sorti[1]; dans l'ordre de Saint-Benoît, saint Sylvestre d'Osimo et saint Guillaume de Monte-Vergine, auteurs de réformes qui ont gardé leurs noms; dans l'ordre de

[1] Mort en 1209.

Prémontré, le B. Hermann Joseph (1236), si célèbre par son ardent dévouement à la mère de Dieu, et les grâces éclatantes qu'il en reçut; enfin, parmi les Augustins, saint Nicolas de Tolentino [1], qui, après soixante et dix ans d'une sainte vie, entendait chaque nuit les chants des anges dans le ciel, et en était tellement enivré, qu'il ne savait plus comment vaincre son impatience de mourir. Parmi les saintes femmes, la B. Mafalda, fille du roi de Portugal; la B. Marie d'Oignies (1213); et cette douce sainte Humilité [2], abbesse de Vallombreuse, dont le nom seul peint toute la vie. Parmi les Vierges, sainte Verdiane, l'austère recluse de Florence, qui étendait jusqu'aux serpents sa charité invincible [3]; sainte Zita, qui vécut et mourut humble servante à Lucques, et que cette république puissante ne dédaigna point de prendre pour sa patronne [4]; puis en Allemagne, sainte Gertrude [5] et sa sœur sainte Mecthilde, qui ont occupé au treizième siècle la même place que sainte Hildegarde au douzième, et sainte Catherine de Sienne au quatorzième, entre ces vierges saintes à qui le Seigneur a révélé les plus intimes lumières de sa loi.

[1] Né en 1239.
[2] Née en 1210.
[3] Morte en 1222.
[4] Née en 1218. *Ecco uno degl' anzian di santa Zita*, dit le Dante, *Inf.*, c. XXI, pour désigner un magistrat de Lucques.
[5] Née en 1222.

Enfin, comment oublier, parmi les merveilles du siècle d'Élisabeth, cet ouvrage que tous les siècles ont reconnu sans rival, l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont le glorieux anonyme n'a point été complétement levé, mais dont l'auteur présumé, Jean Gersen, abbé de Verceil, vivait à cette époque, avec laquelle, du reste, l'esprit de ce divin volume se trouve parfaitement d'accord. C'est la formule la plus complète et la plus sublime de l'ardente piété envers le Christ, d'une période qui avait déjà enfanté le Rosaire et le Scapulaire en l'honneur de Marie, et qui se clôt magnifiquement par l'institution de la fête du Saint Sacrement, laquelle eut pour premier auteur une pauvre Cistercienne (sainte Julienne de Liége), pour confirmation le miracle de Bolsène [1], et pour chantre saint Thomas d'Aquin [2].

Nous ne craignons pas qu'on nous reproche d'insister trop longuement sur cette énumération des saints et des institutions religieuses d'une époque dont nous aspirons à donner une idée; car tout homme qui aura étudié avec la moindre attention le moyen âge, saura parfaitement que ce sont là les véritables pivots de la société

[1] 1263. La fête fut instituée en 1264 par Urbain IV, en mémoire de ce miracle.

[2] On sait que ce fut lui qui rédigea l'office de la messe du Saint Sacrement, et qu'il est reconnu pour auteur de la prose *Lauda Sion* et de l'hymne incomparable *Adoro te supplex*. Un tableau, à Bologne, le représente écrivant le *Lauda Sion* sous la dictée des anges.

d'alors; que la création d'un ordre nouveau était alors pour tous les esprits un événement bien plus important que la formation d'un nouveau royaume, ou la promulgation d'une législation savante; que les Saints étaient alors les véritables héros du peuple, et qu'ils absorbaient à peu près toute la popularité de l'époque. Ce n'est qu'après avoir apprécié le rôle que jouaient dans l'opinion publique la prière et les miracles, ce n'est qu'après avoir étudié et compris la carrière de saint François et de saint Dominique, qu'on peut se rendre compte de la présence et de l'action d'un Innocent III et d'un saint Louis.

Mais ce n'était pas seulement sur le monde politique que s'exerçait l'empire de la foi et de la pensée catholique; dans sa majestueuse unité, elle embrassait tout l'esprit humain, et l'associait ou l'employait à tous ses développements. Ainsi, sa puissance et sa gloire sont profondément empreintes sur toutes les productions de l'art et de la poésie de cette époque, tandis qu'elle sanctifiait et consacrait, loin de les arrêter, tous les progrès de la science. Et ce treizième siècle, si fécond pour la foi, ne fut pas non plus stérile pour la science. Déjà nous avons nommé Roger Bacon et Vincent de Beauvais : c'est indiquer l'étude de la nature purifiée et ennoblie par la religion, en même temps que l'introduction de l'esprit de classification et de généralisation dans

la direction des richesses intellectuelles de l'homme. Nous avons nommé saint Thomas et ses contemporains dans les Ordres mendiants : c'est rappeler les plus belles gloires de la théologie, la première des sciences. Le Docteur angélique et le Docteur séraphique commentèrent à l'envi le fameux Pierre Lombard, le *Maître des sentences*, qui avait régné si longtemps sur les écoles, et il ne faut oublier ni Alain de Lille, le *Docteur universel*, qui vivait encore dans les premières années du siècle, ni Guillaume Durand, qui en illustra la fin, et qui donna le code le plus complet de la Liturgique dans son *Rationale*. La plupart de ces grands hommes embrassaient à la fois la théologie, la philosophie et le droit, et leur nom appartient également à l'histoire de ces trois sciences. Raymond Lulle[1], que sa sainte vie fit honorer comme bienheureux, appartient plus spécialement à la philosophie. La traduction des œuvres d'Aristote, entreprise par les soins de Frédéric II, et devenue si rapidement populaire, ouvrit à cette dernière science des voies nouvelles dont nous ne devons constater que le commencement à l'époque qui nous occupe. La législation n'eut peut-être jamais de plus belle période. D'un côté, les papes, organes suprêmes en même temps de la foi et du droit, donnaient au droit canonique tous les développements que comportait cette magnifique garantie de la

[1] Né en 1234.

civilisation chrétienne, siégeaient eux-mêmes comme juges avec une assiduité exemplaire[1], publiaient des collections immenses, fondaient des écoles nombreuses. De l'autre, on voyait naître la plupart des législations nationales de l'Europe, les grands Miroirs de Souabe et de Saxe, les premières lois publiées en allemand par Frédéric II à la diète de Mayence, le code donné par lui à la Sicile; en France, les établissements de saint Louis, accompagnés du *Droit coutumier* de Pierre des Fontaines, et de la *Coutume de Beauvoisis* de Philippe de Beaumanoir[2]; enfin la version française des *Assises de*

[1] Innocent III siégeait ainsi trois fois par semaine; Grégoire IX, Innocent IV et Boniface VIII étaient de célèbres jurisconsultes : nous avons déjà parlé de saint Raymond de Peñafort et du cardinal Henri de Suze, placé par le Dante dans son *Paradis*.

[2] Comme depuis longtemps l'Église n'a pas eu de pires ennemis que les légistes, on ne saurait passer légèrement sur un des hommes qui a le mieux montré comment on était à la fois catholique et légiste au moyen âge. Philippe de Beaumanoir, chevalier et bailli de Vermandois, conseiller du comte de Clermont, fils de saint Louis, publia en 1283 la *Coutume de Beauvoisis*, que les juges les plus compétents s'accordent à regarder comme le monument le plus important de l'ancien droit coutumier de la France, de ce droit si fécond, si profond dans sa variété, et si bien adapté au développement provincial du pays. L'âme de ce jurisconsulte se peint tout entière dans la conclusion de son livre, que voici : « Vous, roi des rois, sire des seigneurs, vrai Dieu, vrai homme, Père, Fils et Saint-Esprit, et vous, très-glorieuse mère, reine et princesse de celui qui tout fit et qui tout peut, je vous gracie et vous adore de ce que vous m'avez donné espace de temps et volonté de penser, tant que je suis venu à la fin de ce que j'avois proposé faire en mon cœur, c'est à savoir un livre des coutumes de Beauvoisis... Et après que nous avons ordonné les

Jérusalem, où se trouve le résumé le plus complet qui soit resté du droit chrétien et chevaleresque. Tous ces précieux monuments de la vieille organisation chrétienne du monde nous sont restés dans les langues mêmes des divers peuples, et se distinguaient moins encore à ce titre, que par leur esprit généreux et pieux, de ce funeste droit romain, dont les progrès allaient bientôt altérer tous les principes de la société catholique. A côté de ces sciences intellectuelles, la médecine florissait dans ses métropoles de Montpellier et de Salerne, toujours sous l'influence et avec l'alliance de l'Église ; et le pape

coutumes et mises en écrit, nous regardâmes le siècle et le mouvement de ceux qui, volontiers et accoutumément, plaident ; et quand plus les regardâmes, moins les prisâmes, et plus les déprisâmes, et pensâmes des choses lesquelles faisoient mieux à pourchacier en ce siècle ; et quand nous eûmes moult pensé sur cette matière, il nous a semblé qu'il n'est rien que nul doive convoiter comme ferme paix ; car celui qui ferme paix a affermi en son cœur, est droitement sire du siècle et compagnon de Dieu : car il est sire du siècle en tant comme il est en bonne pensée et le cœur en paix, qu'il ne convoite à outrage nulle chose terrienne, et compagnon de Dieu pour ce qu'il est en état de grâce et sans péché. Ni dans ces deux voies nul ne peut avoir en son cœur ferme paix, car s'il est convoiteur des choses terriennes en aucune malicieuse manière, son cœur est en guerre et en tribulation d'eux pourchacier, et donc n'a-t-il pas ferme paix à son cœur ; et s'il est hors d'état de grâce, si comme en péché mortel, sa conscience même le guerroie ; car nous ne croyons pas qu'il soit nul si mal homme que son cœur ne soit guerroyé de sa conscience même. Donc ceux qui veulent avoir ferme paix doivent sur toute chose Dieu aimer et prier, et des choses terriennes despriser ; et qui ce peut faire, il a Dieu et le siècle.

« Et puisque nous avons dit que ferme paix est la meilleure chose

Jean XXI, avant de monter sur le trône pontifical, trouvait le loisir de composer le *Trésor des pauvres, ou Manuel de l'Art de guérir.* L'introduction de l'algèbre, des chiffres arabes[1], l'invention, ou du moins l'admission générale de la boussole[2], signalent encore cette époque comme une des plus importantes pour les destinées de l'humanité.

Mais c'est bien plus encore dans l'art que se manifeste le génie créateur de ce siècle : car c'est lui qui voit éclore cette douce et majestueuse puissance de l'art chrétien, dont l'éclat ne devait pâlir que sous les Médicis, lors de

à pourchasser, nous prierons celui qui est fontaine de paix, c'est à savoir Jésus-Christ le fils, et celle qui puise en ladite fontaine, paix toute fois qu'il lui plaît pour ses amis, c'est-à-dire sa benoîte mère sainte Marie, en telle manière qu'ils nous veuillent donner et envoyer paix, comme ils savent que métier nous est au sauvement des âmes, Notre-Seigneur, selon son pouvoir et selon sa miséricorde; lequel pouvoir peut tout, et laquelle miséricorde n'est comparable à nulle autre miséricorde, et ce nous octroie-t-il par la prière de sa très-douce mère. Amen. »

N'est-il pas cruel de penser que, pendant si longtemps, les auteurs catholiques eux-mêmes, sur la foi de Fleury et de Boileau, ont traité de ténébreuse et de barbare l'époque où tout, jusqu'à des traités de jurisprudence, était ainsi imprégné par la foi et l'amour chrétien ?

Ceux qui voudraient en savoir plus long sur Beaumanoir, trouveront des détails curieux dans un excellent article de M. Laboulaye, inséré dans la *Revue de Législation*, t. XI, année 1840.

[1] Elle eut lieu en Italie, sous Frédéric II, par Léonard Tibonacci, et en France, sous saint Louis.

[2] Voyez la *Bible Guyot*, du temps de Philippe Auguste.

ce qu'on appelle *la Renaissance*, et qui fut en effet la renaissance de l'idolâtrie païenne dans les lettres et les arts [1]. C'est le treizième siècle qui commence, avec Cimabuë et la cathédrale de Cologne, cette longue série de splendeurs qui ne finit qu'à Raphaël et au Dôme de Milan. L'architecture, le premier des arts pour la durée, la popularité et la sanction religieuse, devait être aussi le premier à subir la nouvelle influence qui s'était développée chez les peuples chrétiens, le premier où s'épanouiraient leurs grandes et saintes pensées. Il semble que cet immense mouvement des âmes que représentent saint Dominique, saint François et saint Louis, ne pouvait avoir d'autre expression que ces gigantesques cathédrales qui paraissent vouloir porter jusqu'au ciel, au sommet de leurs tours et de leurs flèches, l'hommage universel de l'amour et de la foi victorieuse des chrétiens. Les vastes basiliques des siècles précédents leur paraissent trop nues, trop lourdes, trop vides, pour les nouvelles émotions de leur piété, pour l'élan rajeuni de leur foi. Il faut à cette vive flamme de la foi le moyen de se transformer en pierre, et de se léguer ainsi à la postérité. Il faut aux pontifes et aux architectes quelque

[1] On connaît l'exclamation du pape Adrien VI en arrivant à Rome après la mort de Léon, à la vue de toutes les statues antiques qu'on avait déterrées : *Proh! idola Barbarorum!* Elle était, certes, dictée autant par un juste sentiment de l'art chrétien que par l'émotion pieuse du chef de l'Église catholique.

combinaison nouvelle qui se prête et s'adapte à toutes les nouvelles richesses de l'esprit catholique ; ils la trouvent en suivant ces colonnes qui s'élèvent vis-à-vis l'une de l'autre dans la basilique chrétienne, comme des prières qui, en se rencontrant devant Dieu, s'inclinent et s'embrassent comme des sœurs : dans cet embrassement, ils trouvent l'ogive. Par son apparition, qui ne devient un fait général qu'au treizième siècle, tout est modifié, non pas dans le sens intime et mystérieux des édifices religieux, mais dans leur forme extérieure. Au lieu de s'étendre sur la terre comme de vastes toits destinés à abriter les fidèles, il faut que tout jaillisse et s'élance vers le Très-Haut. La ligne horizontale disparaît peu à peu, tant domine l'idée de l'élévation, la tendance au ciel. A dater de ce moment, plus de cryptes, plus d'églises souterraines; la pensée chrétienne, qui n'a plus rien à craindre, se produira tout entière au grand jour. « Dieu ne veut plus, » dit le *Titurel*, le plus grand poëme de l'époque, et où se trouve formulé l'idéal de l'architecture chrétienne, « Dieu ne veut plus que son « cher peuple se rassemble d'une manière timide et « honteuse dans des trous et des cavernes[1]. » Comme

[1] Boisserée, *Essai sur la description du temple du Saint-Graal*, dans le troisième chant du *Titurel*. Munich, 1834. Ce savant, déjà illustré par sa *Cathédrale de Cologne*, a rendu un nouveau service à l'art par la publication que nous citons.

il a voulu donner tout son sang pour Dieu dans les croisades, *ce cher peuple* veut maintenant donner toutes ses fatigues, toute son imagination, toute sa poésie, pour qu'on fasse à ce même Dieu des palais dignes de lui. D'innombrables beautés fleurissent de toutes parts dans cette germination de la terre fécondée par le catholicisme, et qui semble reproduite dans chaque église par la merveilleuse végétation des chapiteaux, des clochetons et des fenestrages. Nous serions entraîné mille fois trop loin, si nous entrions dans le détail de tout ce que cette transformation de l'architecture, au treizième siècle, a valu au monde de grandeur et de poésie. Il faut nous borner à constater que la première et la plus complète production, au moins en Allemagne, de l'architecture dite *gothique* ou ogivale, a été l'église bâtie sur le tombeau de *la chère sainte Élisabeth*[1], avec le produit des offrandes de la foule de pèlerins qui y affluaient. Il nous faut aussi rappeler au moins les noms de quelques-unes des immortelles cathédrales qui s'élevaient en même temps sur tous les points de l'Europe chrétienne, et qui, si elles ne furent pas toutes achevées alors, eurent leur plan tracé par la main d'hommes de génie, qui ont dédaigné de nous laisser leur nom; ils

[1] M. Moller, célèbre architecte allemand de nos jours, a publié un ouvrage spécial in-folio sur cette église. (Voyez le ch. XXXI de notre histoire.)

aimaient trop Dieu et leurs frères pour aimer la gloire. C'étaient, en Allemagne, après Marbourg, Cologne (1246) [1], l'église-modèle, où la confiance des générations fidèles a été trahie par leur postérité, mais qui, restée suspendue dans sa gloire, est comme un défi jeté à l'impuissance moderne; Cologne, qui forme, avec Strasbourg et Fribourg, la magnifique trilogie gothique des bords du Rhin. En France, Chartres dédiée en 1260, après un siècle et demi de persévérance; Reims (1232), la cathédrale de la monarchie; Auxerre (1215), Amiens (1228), Beauvais (1250), la Sainte-Chapelle et Saint-Denis, la façade de Notre-Dame (1223). En Belgique, Sainte-Gudule de Bruxelles (1226) et l'église des Dunes, bâtie par quatre cents moines en cinquante ans (1214-62). En Angleterre, Salisbury, la plus belle de toutes (1220); une moitié d'York (1227-60), le chœur d'Ély (1235), la nef de Durham (1212), et l'abbaye nationale de Westminster (1247). En Espagne, Burgos et Tolède, fondées par saint Ferdinand (1228); et presque toutes ces œuvres colossales, entreprises et menées à fin par une seule ville ou un seul chapitre, tandis que les plus puissants royaumes d'aujourd'hui seraient hors d'état, avec toute leur fiscalité, d'en achever une seule. Victoire majestueuse et consolante de la foi et de l'humilité sur l'orgueil

[1] Les dates entre parenthèses marquent le commencement des travaux.

incrédule, victoire qui étonnait dès ce temps-là même les âmes simples, et arrachait à un moine ce cri de noble surprise : « Comment se fait-il que dans des cœurs si humbles il y ait un si fier génie [1] ? »

La sculpture chrétienne ne pouvait que suivre les progrès de l'architecture, et commençait dès lors à porter ses plus beaux fruits. Ces belles rangées de saints et d'anges qui peuplent les façades des cathédrales, sortent alors de la pierre [2]. On voit s'introduire l'usage de ces tombes où apparaissent, dormant du sommeil des justes, l'époux à côté de l'épouse, leurs mains quelquefois entrelacées dans la mort comme elles l'avaient été dans la vie ; ou encore la mère couchée au milieu de ses enfants : ces statues si graves, si pieuses, si touchantes, empreintes de toute la placidité du trépas chrétien, la tête soutenue par de petits anges, qui semblent avoir recueilli le dernier soupir ; les jambes croisées, quand on avait été à la croisade [3]. Les reliques des saints que l'on avait rapportées en si grand nombre de Byzance conquise, ou que fournissait sans cesse la gloire des élus contemporains, étaient une occasion perpétuelle de travail

[1] Et mirum in tam humili corde potuisse inesse tam magnum animum. *Vita Hugonis abb.*, ap. Digby, Mores Catholici.

[2] Warton, *Essay on gothic architect.*

[3] Bloxam, *Monumental architect. sculpt.*, p. 141. Les plus anciens exemples sont ceux de Guillaume Longue-Épée à Salisbury, des fils de saint Louis à Royaumont.

pour la sculpture et l'orfévrerie catholiques. La châsse si richement décorée de sainte Élisabeth est un monument de la fécondité de ces arts, inspirés alors par une piété fervente. Celle de sainte Geneviève valut à son auteur, Raoul l'orfévre, les premières lettres de noblesse qui furent données en France; et c'est ainsi que, dans la société chrétienne, l'art a triomphé, avant la richesse, de l'inégalité de la naissance.

Quant à la peinture, quoiqu'elle ne fît que naître, déjà elle annonçait son glorieux avenir. Les vitraux, qui devenaient d'un usage universel, lui offraient un champ nouveau, en versant sur toutes les cérémonies du culte une nouvelle et mystérieuse lumière. Les étonnantes miniatures du *Missel* de saint Louis et des *Miracles de la Sainte Vierge*, par Gauthier de Coinsy, qu'on voit à la Bibliothèque royale, montrent ce que pouvait déjà produire l'inspiration chrétienne. En Allemagne commençait déja à poindre cette école si pure, si mystique du bas Rhin, qui devait, plus que toute autre, unir le charme et l'innocence de l'expression à l'éclat du coloris. Et déjà la popularité de cet art naissant était si grande, que l'on ne cherchait plus l'idéal de la beauté dans la nature déchue, mais bien dans ces types mystérieux et profonds dont d'humbles artistes avaient puisé le secret au sein de leurs contemplations religieuses[1].

[1] Wolfram d'Eschenbach, un des plus célèbres poëtes de l'Alle-

Nous n'avons pas encore nommé l'Italie ; c'est qu'elle mérite une place à part dans cette trop rapide énumération. En effet, cette patrie éternelle de la beauté devançait et surpassait déjà le reste du monde dans le culte de l'art chrétien ; Pise et Sienne, encore aujourd'hui si belles dans leur mélancolie et leur abandon, servaient de berceau à cet art et préparaient les voies à Florence, qui devait en être la première capitale. Quoique déjà peuplées depuis un siècle d'admirables édifices, Pise ciselait le délicieux bijou de Santa-Maria della Spina (1230), et préparait le Campo-Santo[1], monument unique de la foi, de la gloire et du génie d'une cité chrétienne ; Sienne voulait bâtir une nouvelle cathédrale (1225) qui devait tout surpasser, si elle avait pu être achevée[2]. Dans ces deux villes, Nicolas Pisan[3] et son illustre famille fondaient cette sculpture si vivante et si pure qui donnait du cœur à la pierre, et ne devait finir qu'avec la chaire de Santa-Croce à Florence. Giunta de Pise et Guido de Sienne annoncent en même temps, dans la peinture,

magne à cette époque (1220), pour donner une idée de la beauté d'un de ses héros, dit que les peintres de Cologne ou de Maestricht n'auraient pu le faire plus beau. Ap. Passavant, Kunstreise, p. 403.

[1] Le plan en fut conçu en 1200 par l'archevêque Ubaldo, et ne fut exécuté qu'en 1278.

[2] Rumohr, *Italiænische Forschungen*, t. II, p. 127.

[3] Fleurit de 1207 à 1330 : ses chefs-d'œuvre sont la chaire du baptistère de Pise, celui du dôme de Sienne, et le tombeau de saint Dominique à Bologne.

l'école grave et inspirée qui devait sitôt grandir sous Cimabuë et Giotto, et toucher au ciel avec le bienheureux moine de Fiesole. Florence accueillait une œuvre de Cimabuë comme un triomphe, et croyait qu'un ange était venu du ciel pour peindre cette tête vraiment angélique de Marie dans l'Annonciation, que l'on y vénère encore[1]. Orvieto voyait s'élever une cathédrale digne de figurer au milieu de celles du Nord (1206-1214) ; Naples avait sous Frédéric II son premier peintre et son premier sculpteur[2] ; enfin Assise élevait dans sa triple et pyramidale église, au-dessus du tombeau de saint François, le sanctuaire des arts en même temps que d'une irrésistible ardeur pour la foi. Plus d'un Franciscain se distinguait déjà dans la peinture ; mais l'influence de saint François sur les artistes laïques fut désormais immense : ils semblaient avoir trouvé le secret de toute leur inspiration dans le développement prodigieux qu'il avait donné à l'élément de l'amour ; ils placèrent désormais sa vie et celle de sainte Claire à côté de celle du Christ et de sa mère, dans le choix de leurs sujets[3] ; et l'on vit tous les peintres célèbres de ce siècle et du suivant aller lui payer leur tribut, en ornant de leurs peintures la basilique d'Assise. C'était près de

[1] A l'église des Servites ; elle fut peinte selon la légende de 1252.
[2] Tommaso da Stefani et Nicolas Masuccio.
[3] Rumohr, t. II, p. 213.

là aussi que devait naître l'école mystique de l'Ombrie, qui, dans le Pérugin et dans Raphaël avant sa chute, a atteint le dernier terme de la perfection de l'art chrétien. On eût dit que, par une douce et merveilleuse justice, Dieu avait voulu accorder la couronne de l'art, la plus belle parure du monde, au lieu de la terre d'où s'étaient élevés vers lui les plus ferventes prières et les plus nobles sacrifices [1].

Si l'art était déjà si riche au temps dont nous parlons, et répondait si bien au mouvement des âmes, que n'aurions-nous pas à dire de la poésie, sa sœur? Jamais, certes, elle n'a joué un rôle aussi populaire et aussi universel qu'alors. L'Europe semblait un vaste atelier de poésie, d'où sortait chaque jour quelque œuvre, quelque cycle nouveau. C'est qu'à part l'abondance des inspirations, les peuples commençaient à user d'un instrument qui devait prêter une force immense au développement de leur imagination. En effet, cette première moitié du treizième siècle, que nous avons déjà vu tant produire, fut aussi l'époque de la floraison, de

[1] Tout ce que nous venons d'indiquer sur la peinture et l'art en général, et surtout sur l'influence que saint François a exercée, se trouve établi et éloquemment développé dans le livre que M. Rio a publié depuis la 1re édition de l'*Histoire de sainte Élisabeth*, et qui est intitulé *De la Peinture chrétienne en Italie*. Cet ouvrage a déjà effectué une salutaire révolution dans l'étude et l'appréciation de l'art tant en France qu'en Italie.

l'expansion de toutes les langues vivantes de l'Europe, celle où elles commencèrent toutes à la fois à produire des monuments qui nous sont restés. Des traductions de la Bible [1], des recueils de législation [2], faits pour la première fois dans les idiomes modernes, prouvent leur importance croissante. Chaque peuple se trouva ainsi avoir à sa disposition une sphère d'activité toute neuve pour sa pensée, où le génie national put se dégager à l'aise. La prose se forma pour l'histoire, et l'on vit bientôt des chroniques faites pour le peuple, et souvent par lui, prendre place à côté de ces chroniques latines, si longtemps méprisées, et qui renferment cependant tant d'éloquence, tant de beautés tout à fait inconnues au latin classique [3]. Cependant la poésie conserva longtemps la suprématie que lui donnait son droit de primogéniture. On la voit dès lors, dans presque tous les pays de l'Europe, se revêtir de toutes les formes que l'on s'est longtemps figuré comme réservées à la civili-

[1] En castillan, par ordre du roi Alphonse; en français, par Guyart Desmoulins.

[2] Voyez plus haut, p. 86, pour les recueils de droit français et allemands.

[3] Nous n'en saurions citer de meilleur exemple que la vie de sainte Élisabeth, par Théodoric de Thuringe : les fréquentes citations que nous en ferons pendant le cours de notre récit pourront en donner une idée au lecteur. Parmi les principaux historiens latins de cette époque, il faut citer Saxo Grammaticus pour les royaumes scandinaves, le P. Vincent Kadlubek, pour la Pologne, et le cardinal Jacques de Vitry, pour les croisades.

sation païenne ou moderne. L'épopée, l'ode, l'élégie, la satire, le drame lui-même, ont été aussi familiers aux poëtes de cette période qu'à ceux des siècles d'Auguste et de Louis XIV. Et quand on lit leurs œuvres avec la sympathie qu'entraîne une foi religieuse identique à la leur, avec l'appréciation impartiale d'une société où l'âme dominait à un si haut point la matière, avec une indifférence assez facile à concevoir pour les règles de la versification moderne, on se demande ce qui a donc été inventé de nouveau par les écrivains des siècles plus récents : on cherche ce que la pensée et l'imagination ont gagné en échange des purs trésors qu'elles ont perdus. Car, il faut le savoir, tous les sujets dignes d'un culte littéraire ont été chantés par ces génies méconnus, et glorifiés par eux devant leurs contemporains; Dieu et le ciel, la nature, l'amour, la gloire, la patrie, les grands hommes, rien ne leur a échappé. Il n'est pas un secret de l'âme qu'ils n'aient découvert, pas une mine du sentiment qu'ils n'aient exploitée, pas une fibre du cœur humain qu'ils n'aient remuée, pas une corde de cette lyre immortelle dont ils n'aient tiré des accords délicieux.

Pour commencer par la France, sa langue, formée par les trouvères du siècle précédent, et peut-être par les sermons de saint Bernard, était déjà devenue une richesse nationale; mais sous saint Louis elle prit cet

ascendant européen qu'elle n'a jamais perdu depuis. Tandis que le maître du Dante, Brunetto Latini, écrivait son *Tesoro*, espèce d'Encyclopédie, en français, parce que c'était, selon lui, la langue la plus répandue en Occident, saint François chantait le long des routes des cantiques en français[1]. La prose française, qui devait être l'instrument de saint Bernard et de Bossuet, ouvrait avec Villehardouin et Joinville la série de ces grands modèles qu'aucune nation n'a surpassés ; mais la poésie, comme partout alors, était bien plus féconde et plus goûtée. Nous ne dirons rien de la littérature provençale des troubadours, quoique la critique moderne ait daigné lui laisser sa réputation, et quoiqu'elle fût encore dans tout son éclat au treizième siècle, parce que nous croyons qu'elle ne renferme aucun élément catholique, qu'elle s'est bien rarement élevée au-dessus du culte de la beauté matérielle, et qu'elle représente, sauf quelques exceptions, la tendance matérialiste et immorale des hérésies méridionales de cette époque. Tout au contraire, dans la France du Nord, à côté des fabliaux et de certaines œuvres lyriques qui se rapprochaient trop du caractère licencieux des troubadours, l'épopée nationale et catholique y apparaissait dans toute sa splendeur.

[1] On raconte même que son nom de François lui fut donné au lieu de celui de son père, à cause de sa grande habitude de la langue française.

Les deux grands cycles où se concentre la plus haute poésie des siècles catholiques, celui des épopées carlovingiennes, et celui de la Table Ronde et du Saint-Graal, inaugurés au siècle précédent par Chrestien de Troyes, se peuplèrent alors de ces *romans* dont la popularité était immense. Le *roman de Roncevaux*, dans la forme où nous le possédons aujourd'hui, ceux de *Gérard de Nevers*, de *Partenopex de Blois*, de *Berthe aux grands pieds*, de *Renaud de Montauban*, des *Quatre Fils d'Aymon*, ces transfigurations des traditions françaises sont toutes de cette époque; comme aussi ceux du *Renart* et de la *Rose*, qui ont conservé plus longtemps une certaine vogue. Plus de deux cents poëtes, dont les œuvres nous sont restées, florissaient dans ce siècle [1] : un jour peut-être les catholiques s'aviseront d'aller chercher dans leurs œuvres quelques-unes des plus charmantes productions de la muse chrétienne, au lieu de croire, sur la parole de l'adulateur Boileau, que la poésie ne vint en France qu'avec Malherbe. Il nous faut bien nommer parmi eux Thibaut, roi de Navarre, qui a chanté la Croisade et la sainte Vierge avec un si pur enthousiasme, qui a mérité les éloges du Dante, et qui léguait son cœur, en mourant, aux pauvres Clarisses qu'il avait

[1] Voyez leur énumération dans l'*Histoire littéraire de France*, t. XVI et XVII; Rochefort, *État de la Poésie française*; P. Paris, le *Romancero français*.

fondées à Provins : son ami Auboin de Sézanne ; Raoul de Coucy, dont le nom au moins est resté populaire, tué à la Massoure, sous les yeux de saint Louis ; le prieur Gauthier de Coinsy [1], qui a élevé à la gloire de Marie un si beau monument dans ses *Miracles ;* puis cette femme d'origine inconnue, mais à qui son talent et le succès national qu'elle obtint ont valu le beau nom de Marie de France ; enfin, Rutebeuf, qui ne crut pas pouvoir trouver d'héroïne plus illustre à chanter que notre Élisabeth. En même temps Étienne Langton, que nous avons déjà vu primat d'Angleterre et auteur de la grande Charte, entremêlait de vers ses sermons, et écrivait le premier drame connu des modernes, dont la scène est dans le ciel, où la Justice, la Vérité, la Miséricorde et la Paix discutent le sort d'Adam après sa chute, et où Jésus-Christ vient les réconcilier [2]. Nous ne faisons ici que jeter un regard fugitif sur une époque où la poésie jouait un rôle si populaire dans les mœurs françaises, que saint Louis ne dédaignait pas d'admettre à sa table royale des ménétriers ou poëtes ambulants, et que ces mêmes hommes avaient le droit de s'affranchir de tout péage moyennant une chanson.

[1] Né en 1177, mort en 1236.

[2] Delarue, *Archæologia*, t. XIII. On regarde Jean Bodel d'Arras comme le plus notable poëte dramatique de cette époque ; son beau drame, intitulé *Jeu de saint Nicolas*, nous a été révélé par M. Onésime Leroy, dans son ouvrage sur les mystères.

En Allemagne, le treizième siècle est le moment le plus brillant de cette admirable poésie du moyen âge. C'est l'aveu unanime des nombreux savants qui ont réussi un moment à la rendre de nouveau populaire dans ce pays. Et nous le disons avec une conviction profonde, nulle poésie n'est plus belle, nulle n'est empreinte d'une telle jeunesse de cœur et de pensée, d'un enthousiasme si ardent, d'une pureté si sincère : nulle part enfin les nouveaux éléments que le Christianisme a déposés dans l'imagination humaine, n'ont remporté un plus noble triomphe. Que ne pouvons-nous rendre un hommage plus éclatant aux délicieuses émotions que son étude nous a values, lorsque, pour connaître sous toutes ses faces le siècle d'Élisabeth, nous avons ouvert les volumes où dort cette merveilleuse beauté! Avec quelle surprise, quelle admiration avons-nous vu tout ce que la grâce, la finesse, la mélancolie semblent réserver à la maturité du monde, réuni à la naïveté, à la simplicité, à l'ardente et grave piété des premiers âges! Tandis que la famille des épopées de race purement germanique et scandinave s'y développe à la suite des Niebelungen [1], de cette magnifique Iliade des races germaines, le double cycle français et breton dont nous avons parlé plus haut, y trouve des interprètes sublimes

[1] Ce poëme célèbre, dans la forme où nous le possédons, date des premières années du treizième siècle.

dans des poëtes qui savaient, tout en conservant le fond des traditions étrangères, marquer leurs œuvres d'une nationalité incontestable. Leurs noms sont encore presque inconnus en France, comme l'étaient il y a trente ans ceux de Schiller et de Goethe ; mais ils ne le seront peut-être pas toujours. Le plus grand d'entre eux, Wolfram d'Eschenbach[1], a donné à son pays une admirable version du *Parceval*, et la seule que le monde possède du *Titurel*[2], ce chef-d'œuvre du génie catholique, qu'il ne faut pas craindre de placer, dans l'énumération de ses gloires, aussitôt après la *Divine Comédie*. A côté de lui, Godefroi de Strasbourg publie le *Tristan*, où se résument les idées des siècles chevaleresques sur l'amour, ainsi que les plus belles légendes de la Table Ronde ; et Hartmann de l'Aue, l'*Iwain*, en même temps que la légende exquise du *Pauvre Henri*, où ce poëte chevalier prend pour héroïne une pauvre fille de paysan, et se plaît à réunir en elle tout ce que la foi et les mœurs de son temps pouvaient donner d'inspirations sur le dévouement et le sacrifice, le mépris de la vie et de ses biens, l'amour du ciel. Combien d'autres épopées religieuses et nationales, qu'il serait maintenant inutile même de nommer[3] ! Mais le génie lyrique n'était pas

[1] Florissait de 1215 à 1220.
[2] L'original français de ce poëme, par Guyot de Provins, est perdu.
[3] Telles sont le *Wigalois*, par Wirnt de Gravenberg, vassal de l'aïeul

moins abondant, sur ce riche sol de l'Allemagne, que le génie épique. La pédante et ignorante critique des siècles incrédules n'a pas réussi à effacer les souvenirs nationaux de cette brillante et nombreuse phalange de chantres d'amour (*Minnesænger*)[1], qui sortit, de 1180 à 1250, des rangs de la chevalerie allemande, ayant à sa tête, par la naissance, l'empereur Henri VI, mais, par le génie, Walter de Vogelweide, dont les écrits sont comme le miroir de toutes les émotions de son temps, et le résumé le plus complet de cette ravissante poésie. Aucun de ses rivaux et de ses contemporains n'a réuni à un plus haut degré aux affections de la terre, à un patriotisme zélé et jaloux, l'enthousiasme des choses saintes, l'enthousiasme pour la croisade où il avait été combattre, et par-dessus tout pour la Vierge-Mère, dont il a chanté la miséricorde et les douleurs mortelles avec une tendresse sans égale. On voit bien chez lui que ce n'était pas seulement l'amour humain, mais encore l'amour céleste et toutes ses richesses, dont la science lui avait mérité, à lui et à ses pareils, leur titre de *Chan-*

d'Élisabeth, et qui accompagna son mari à la croisade; *Guillaume d'Orange*, que le beau-père d'Élisabeth demanda à Wolfram d'Eschenbach; *Floire et Blanchefleur*, par Conrad de Flecke; le *Chant de Roland*, par le poëte Conrad; *Barlaam et Josaphat*, par Rodolphe de Hohenems, etc.

[1] La principale collection de leurs œuvres est à la Bibliothèque royale à Paris, dans le manuscrit dit de Manesse. Elle renferme les vers de *cent trente-six* poëtes. M. le professeur Hagen, de Berlin, en a publié une édition excellente, avec les additions les plus précieuses.

tres d'Amour. Marie, partout reine de la poésie chrétienne, l'était surtout en Allemagne : et nous ne pouvons nous empêcher de nommer, parmi ceux qui lui ont offert dans leurs vers le plus pur encens, Conrad de Wurtzbourg, qui, dans sa *Forge dorée*, semble avoir voulu concentrer tous les rayons de tendresse et de beauté dont elle avait été entourée par la vénération du monde catholique. Et, comme pour nous rappeler que tout dans ce siècle doit nous rattacher à sainte Élisabeth, nous voyons les sept chefs de ces poëtes épiques et de ces chantres d'amour s'assembler en concours solennel à la cour de Thuringe, chez leur protecteur spécial le landgrave Hermann, beau-père de notre sainte, au moment même de sa naissance : les chants qui furent le produit de la rencontre de cette brillante pléiade forment, sous le nom de *Guerre de la Wartbourg*, une des manifestations les plus éclatantes du génie germanique, et un des trésors les plus abondants du mysticisme légendaire du moyen âge, en même temps qu'une couronne de poésie pour le berceau d'Élisabeth.

On voit partout des têtes couronnées parmi les poëtes de cet âge; mais, dans la péninsule Ibérique, ce sont les rois qui guident les premiers pas de la poésie. Pierre d'Aragon est le plus ancien troubadour d'Espagne. Alphonse le Savant, fils de saint Ferdinand, et qui mérita avant François Ier le titre de *Père des lettres*, historien

et philosophe, fut aussi poëte : on n'a guère de vers espagnols plus anciens que ses cantiques à la Vierge, et le touchant récit qu'il fit, en langue gallicienne, de la guérison miraculeuse de son père[1]. Denis Ier, roi de Portugal, est le premier poëte connu de son royaume. En Espagne, commençait avec le plus vif éclat cette admirable effusion de splendeur chrétienne qui s'y est prolongée bien plus longtemps qu'en aucune autre contrée, et ne s'éclipsa qu'après Calderon. Tandis que la poésie légendaire y jetait une douce lumière dans les œuvres du bénédictin Gonzalo de Berceo[2], chantre vraiment inspiré de Marie et des saints de sa patrie, on voit surgir l'épopée espagnole dans ces fameuses *Romances*[3], qui forment pour l'Espagne une gloire à part, qu'aucune autre nation ne saurait lui disputer; où sont enregistrées toutes les luttes et les beautés de son histoire, qui ont doté le peuple de souvenirs immortels, et qui ont réfléchi tout ce qu'il y avait d'éclat et de prestige dans l'élégance et la galanterie des Maures, sans jamais perdre ce sévère caractère catholique qui consacrait en Espagne, plus que partout, la dignité de l'homme, la féaulté du vassal et la foi du chrétien.

[1] Voy. *Act. SS.* Bolland. Maii, t. VII.

[2] 1198-1268. Ses œuvres ont été publiées par Sanchez, t. II.

[3] Celles du *Cid*, regardées comme les plus anciennes, ne sauraient, d'après les meilleurs juges, avoir été composées avant le treizième siècle.

L'Italie ne vit naître le Dante qu'à la fin de la période[1] que nous envisageons; mais elle l'annonçait noblement. La poésie, moins précoce qu'en France et en Allemagne, ne commença qu'alors à jaillir de son sein, mais ce fut avec une abondance prodigieuse[2]. Sur tous les points de cette noble et féconde terre, s'élèvent des écoles de poëtes, comme bientôt devaient s'élever des écoles d'artistes. En Sicile, la muse italienne a son premier berceau[3]; elle y paraît pure, animée, amoureuse de la nature, délicate, sympathisant vivement avec le génie français, qui devait deux fois faire de la Sicile son apanage, mais toujours profondément catholique[4]. A Pise et à Sienne, elle est plus grave, plus solennelle, comme les beaux monuments que ces villes ont conservés. A Florence et dans les villes environnantes, elle est tendre, abondante, pieuse, en tout digne de sa patrie[5]. C'était une véritable légion de poëtes, qui avait pour chefs l'empereur Frédéric II, les rois Enzio et

[1] Il naquit en 1265.

[2] Il faut voir le recueil intitulé : *Poeti del primo secolo*, c'est-à-dire du treizième, où l'on trouve des chefs-d'œuvre bien faits pour déconcerter ceux qui se figurent que la poésie italienne n'a commencé qu'avec le Dante.

[3] C'est du moins l'avis du Dante, *De Vulg. Eloq.*, I, 12; et de Pétrarque, *Trionfo d'amore*, v. 35.

[4] Voyez le beau chant à l'Hostie de Guglielmotto d'Otrante, en 1256.

[5] Il nous faut surtout citer les charmantes poésies du Notajo d'Oltrarno (1240); on les trouve dans Crescimbeni et les *Rime antiche*.

Mainfroy ses fils, son chancelier Pierre des Vignes[1]; puis Guittone d'Arezzo, poëte si profond et quelquefois si éloquent et si touchant, loué avec ardeur par Pétrarque et imité par lui; enfin Guido Guinicelli, que le Dante n'a pas hésité à proclamer son maître[2]. Mais tous avaient été devancés et surpassés par saint François d'Assise[3] : son influence devait vivifier l'art, son exemple devait enflammer les poëtes. Tout en réformant le monde, Dieu lui permet d'user le premier de cette poésie qui allait produire le Dante et Pétrarque. Comme c'était son âme seule qui lui inspirait ses vers, et qu'il ne suivait aucune règle, il les faisait corriger par le frère Pacifique, qui était devenu son disciple, après avoir été le poëte lauréat de Frédéric II; et puis tous deux s'en allaient le long des chemins, chantant au peuple ces hymnes nouveaux, et lui disant qu'ils étaient les musiciens de Dieu, qui ne voulaient d'autre salaire que la pénitence des pécheurs. Nous les avons encore ces chants radieux où le pauvre mendiant célébrait les merveilles de l'amour d'en haut, dans la langue du

[1] On lui attribue le premier sonnet italien.

[2] *Purgat.*, cant. VI.

[3] Nous devons rappeler ici le beau travail de M. Gœrres, intitulé *Saint François d'Assise troubadour*, traduit dans la *Revue européenne* de 1833. Il n'y a point de vers italiens dont on puisse avec certitude fixer la date avant ceux de saint François. Nous avons parlé plus haut des beaux poëmes de saint Bonaventure.

peuple, et avec une passion qu'il craignait lui-même de voir accuser de folie.

Nullo donca oramai più mi riprenda,
Se tal amore mi fa pazzo gire.
Già non e core che più si difenda,
D' amor si preso, che possa fuggire.
Pensi ciascun come cor non si fenda,
Fornace tal come possa patire...
Data m' è la sentenzia,
Che d' amore io sia morto.
Già non voglio conforto,
Se non morir d' amore...
Amore, amore grida tutto 'l mondo;
Amore, amore ogni cosa clama...
Amore, amore tanto penarmi fai,
Amore, amore nol' posso patire :
Amore, amore tanto mi ti dai,
Amore, amore, ben credo morire :
Amore, amore tanto preso m' hai,
Amore, amore, famm' in te transire :
Amore dolce languire,
Amor mio desioso,
Amor mio dilettoso,
Annegami in amore[1].

Non, jamais cet amour, qui était, comme nous l'avons vu, toute sa vie, n'a poussé un cri si enthousiaste, si

[1] Rime di san Francesco, dans Crescimbeni, Commentarij della volgar poesia.

vraiment céleste, si pleinement détaché de la terre : il l'était tellement, que non-seulement les siècles suivants n'ont jamais pu l'égaler, mais qu'ils n'ont pas même su le comprendre. On connaît mieux ce célèbre cantique à son frère le soleil, composé après une extase où il avait reçu la certitude de son salut. A peine échappé de son cœur, il va le chanter sur la place publique d'Assise, où l'évêque et le podestat allaient en venir aux mains. Mais, aux accents de cette lyre divine, la haine s'éteint dans les cœurs, les ennemis s'embrassent en pleurant, et la concorde renaît, ramenée par la poésie et la sainteté[1].

Enfin, la plus haute et la plus belle des poésies, la liturgie, produit en ce siècle quelques-uns de ses chefs-d'œuvre les plus populaires; et si saint Thomas d'Aquin lui donne le *Lauda Sion*, et tout l'admirable office du Saint Sacrement, c'est un disciple de saint François, Thomas de Celano, qui nous lègue le *Dies iræ*, ce cri de sublime terreur; et un autre, le B. Jacopone, qui dispute à Innocent III la gloire d'avoir composé, dans le *Stabat Mater*, le plus beau chant qu'ait inspiré la plus pure et la plus touchante des douleurs.

Nous voici revenus à saint François, et on peut dire que cette époque, dont nous avons entrepris d'esquisser

[1] *Act. SS.* Oct., t. II.

les traits les plus saillants, peut se résumer tout entière dans les deux grandes figures de saint François d'Assise et de saint Louis de France.

L'un, homme du peuple, et qui fit pour le peuple plus que n'avait encore fait personne, en élevant la pauvreté à la dignité suprême, en la prenant pour condition et pour sauvegarde d'une influence toute nouvelle sur les choses du ciel et de la terre; investi de cette vie surnaturelle du Christianisme, qui a si souvent conféré la souveraineté spirituelle aux derniers de ses enfants; jugé par ses contemporains comme l'homme qui avait marché le plus près des traces du Christ; enivré pendant toute sa vie d'amour divin; et, par la toute-puissante vertu de cet amour, orateur, poëte, législateur, conquérant.

L'autre, laïque, chevalier, pèlerin, croisé, roi ceint de la première couronne du monde, brave jusqu'à la témérité, n'hésitant pas plus à exposer sa vie qu'à courber sa tête devant Dieu; amoureux du danger, de l'humiliation, de la pénitence; champion infatigable de la justice, de l'opprimé, du faible; personnification sublime de la chevalerie chrétienne dans toute sa pureté, et de la véritable royauté dans toute son auguste grandeur. Tous deux dévorés de la soif du sacrifice, du martyre; tous deux perpétuellement préoccupés du salut de leur prochain; tous deux marqués de la croix du

Christ, François dans les glorieuses plaies qui lui sont communes avec le Crucifié, et Louis dans ce *milieu du cœur où gît l'amour* [1].

Ces deux âmes si identiques dans leur nature et leur tendance, si bien faites pour se comprendre et se chérir, ne se rencontrèrent jamais sur la terre. Mais une pieuse et touchante tradition veut que saint Louis soit allé en pèlerinage au tombeau de son glorieux contemporain, et qu'il y ait trouvé un digne successeur de saint François dans un de ses disciples les plus vénérés, le B. Ægidius. L'histoire de leur rencontre donne trop bien la mesure du siècle dont nous traitons, pour qu'on ne nous pardonne pas de la répéter ici. Saint Louis étant donc venu d'Assise au couvent de Pérouse, où demeurait Ægidius, le fait prévenir qu'un pauvre pèlerin demandait à lui parler. Mais une vision intérieure révéla aussitôt au frère que ce pèlerin n'était autre que le saint roi de France. Il court au-devant de lui, et dès qu'ils se voient, quoique ce soit pour la première fois, ils se jettent à genoux tous deux au même moment, et, s'embrassant tendrement, ils demeurent longtemps appuyés sur le cœur l'un de l'autre, et confondus dans ce baiser d'amour et d'effusion intime, sans échanger une seule parole. Après être restés ainsi embrassés pendant très-

[1] Mitten an daz herze, dâ diu liebe lîget. WALTHER VON DER VOGELWEIDE; ed. Lachmann, p. 42.

longtemps, toujours à genoux et dans un profond silence, ils se détachent l'un de l'autre, se lèvent, et s'en retournent, le roi à son royaume, le moine à sa cellule[1] Mais les autres frères du couvent ayant découvert que c'était le roi, allèrent faire de grands reproches à Ægidius. « Comment, lui dirent-ils, peux-tu être si grossier, lorsqu'un si saint roi vient de France exprès pour te voir, que de ne pas lui dire une seule parole? » « Ah! mes frères bien-aimés, leur répondit le Bienheureux, ne vous étonnez pas si ni moi ni lui nous n'avons pu parler, car dès que nous nous sommes embrassés, la lumière de la divine sagesse m'a révélé tout son cœur, et lui a révélé tout le mien; et ainsi, en nous regardant dans nos deux cœurs, nous nous connaissions bien autrement que si nous nous étions parlé, et avec une bien autre consolation que si nous avions voulu rendre par des paroles ce que nous sentions, tant la langue humaine est incapable d'exprimer les secrets mystères de Dieu[2]! »

[1] Esce di cella è corre alla porta... insieme con grandissima divozione inginocchiandosi, s' abbracciarono insieme, e bacciaronsi con tanta dimestichezza, siccome per lungo tempo avessono tenuta grande amistade insieme; ma per tutto questo non parlava nè l'uno nè l'altro, ma stavano cosi abbracciati, con quelli segni d' amore caritativo, in silenzio. E stati che furono per grande spazio nel detto modo senza dirsi parola insieme, si partirono l' uno d' al'altro, e santo Lodovico se n' andò al suo viaggio, e frate Egidio si tornò alla cella. *Fioretti di S. Francesco*, cap. XXXIV; chronique célèbre de la fin du treizième siècle.

[2] O frate Egidio, perche sei tu stato tanto villano... Carissimi frati

Touchant et admirable symbole de cette intelligence secrète, de cette victorieuse harmonie qui unissait alors les âmes supérieures, les âmes saintes, comme un pacte éternel et sublime.

On peut dire aussi que ces deux grandes âmes se sont complétement rencontrées et unies dans une âme de femme, dans celle de cette sainte Élisabeth, dont le nom s'est déjà trouvé tant de fois sous notre plume. Ce brûlant amour de la pauvreté qui enflammait le séraphin d'Assise, cette volupté de la souffrance et de l'humiliation, ce culte suprême de l'obéissance se rallume tout à coup dans le cœur d'une jeune princesse qui, du sein de l'Allemagne, reconnaît en lui son modèle et son père. Cette immense sympathie pour la passion d'un Dieu fait homme, qui envoyait saint Louis, pieds nus, à vingt-quatre ans, au-devant de la sainte couronne d'épines, qui le forçait d'aller deux fois sous la bannière de la

non vi maravigliate de cio, imperocche nè io a lui, ne egli a me poteva dire parola, perocchè si tosto come noi ci abbraciammo insieme, la luce della divina sapienza rivelò e manifestò a me il cuero suo, et a lui il mio, e così per divina operazione ragguardandoci ne' cuori cio ch'io volea dire a lui, ed egli a me, troppo meglio cognoscemmo, che se noi ci avessimo parlato colla bocca, e con maggiore consolazione, che se noi avessimo voluto esplicare con voce quello che noi sentivamo nel cuore, per lo diffetto della lingua umana, la quale non puo chiaramente esprimere li misterj segreti di Dio... *Fioretti*, ecc.

Croix chercher en Afrique la captivité et la mort; cette soif d'une vie meilleure qui le faisait se débattre contre sa famille et ses amis pour abdiquer la couronne et se cacher sous l'habit de cordelier; ce respect de la pauvreté qui lui faisait baiser la main de tous ceux à qui il donnait des aumônes; ses larmes si abondantes, sa douce familiarité avec Joinville, et jusqu'à sa vive tendresse conjugale : tout cela se retrouve dans la vie d'Élisabeth, qui ne fut pas moins sa sœur par toutes les émotions et toutes les sympathies intimes de sa vie, que par leur engagement commun sous la règle de saint François.

Il a été établi, de nos jours, que le treizième siècle a été remarquable par l'influence croissante des femmes sur le monde social et politique [1]; qu'elles y dirigèrent souverainement les affaires de plusieurs vastes États [2]; et que chaque jour on leur rendait, dans la vie publique et la vie privée, plus d'hommages. C'était la suite inévitable de ce culte de la sainte Vierge, dont nous avons plus haut constaté les progrès. Il faut tenir compte, dit un poëte du temps, à toutes les femmes de ce que la mère de Dieu a été femme [3]. En effet, comment les rois

[1] Michelet, *Hist. de France*, t. II, p. 544.

[2] Blanche de Castille; Isabelle de la Marche, qui dirigeait toute la politique du roi Jean sans Terre, son époux; Jeanne, comtesse de Flandre, qui réclama le droit d'assister, comme pair de France, au sacre de saint Louis.

[3] Frauenlob, poëme du treizième siècle.

et les peuples auraient-ils pu la prendre chaque jour pour médiatrice entre son fils et eux, mettre sous sa sanction toutes leurs œuvres, la choisir pour objet spécial de leur plus ardente dévotion, sans reporter une partie de cette vénération sur le sexe dont elle était la représentante auprès de Dieu, et le type régénéré? Puisque la femme était si puissante au ciel, il fallait bien qu'elle le fût aussi sur la terre. Mais tandis que d'autres princesses apprenaient à partager avec les rois les droits du commandement suprême, la fille du roi de Hongrie, issue d'une race de saintes, et dont l'exemple devait en tant produire, montrait qu'il y avait encore pour les femmes une royauté des âmes au-dessus de toutes les pompes de la terre ; et c'est en l'exerçant, sans le vouloir et à son insu, qu'elle a conquis sa place dans l'histoire.

Sa vie, si courte qu'elle fût, présente une réunion peut-être unique des phases les plus diverses, des traits à la fois les plus aimables et les plus austères que puisse renfermer la vie d'une chrétienne, d'une princesse et d'une sainte. Toutefois, dans les vingt années qui s'écoulent depuis le jour où on l'apporte dans un berceau d'argent à son fiancé, jusqu'à celui où elle expire sur le grabat d'hôpital qu'elle a choisi pour lit de mort, il y a deux parties bien distinctes, sinon dans son caractère, du moins dans sa vie extérieure. La première est toute

chevaleresque, toute poétique, faite pour enchanter l'imagination autant que pour inspirer la piété. Du fond de la Hongrie, de cette terre à moitié inconnue, à moitié orientale, frontière de la chrétienté, qui se présentait sous un aspect mystérieux et grandiose aux imaginations du moyen âge[1], elle arrive au sein de la cour de Thuringe, la plus brillante et la plus poétique de toute l'Allemagne. Pendant son enfance, sa vertu précoce est méconnue, sa piété méprisée; on veut la renvoyer ignominieusement à son père; mais son fiancé lui garde une inébranlable fidélité, la console des persécutions des méchants, et, dès qu'il est maître de ses États, se hâte de l'épouser. Le saint amour d'une sœur se mêle dans son cœur à l'ardente tendresse de l'épouse pour celui dont elle a partagé l'enfance avant de partager la couche, et qui rivalise de piété et de ferveur avec elle : un abandon plein de charme, une naïve et délicieuse confiance, président à leur union. Pendant tout le temps de leur vie conjugale, ils offrent l'exemple le plus touchant et le plus édifiant d'un mariage chrétien : et l'on peut

[1] La fameuse Berthe la Débonnaire, femme de Pepin, mère de Charlemagne, principale héroïne du cycle des épopées carlovingiennes, était aussi fille du roi de Hongrie. Voyez *li Reali di Francia*, et le roman de *Berthe aux grands pieds*, édit. de M. P. Paris. Floires, ce héros d'une des épopées les plus populaires du moyen âge, *Floires et Blanchefleur*, était héritier du trône de Hongrie. Voyez Mss. de la Biblioth. roy., fonds Saint-Germain des Prés, nº 1989.

affirmer que parmi toutes les saintes aucune n'a offert, au même degré qu'Élisabeth, le type de l'épouse chrétienne. Mais, au milieu du bonheur de cette vie, des joies de la maternité, des hommages et de l'éclat d'une cour chevaleresque, son âme s'élance déjà vers la source éternelle de l'amour par la mortification, l'humilité, et la plus fervente dévotion ; et les germes de cette vie supérieure déposés en elle se développent et s'épanouissent dans une charité sans limites, dans une sollicitude infatigable pour toutes les misères des pauvres. Cependant l'irrésistible appel de la croisade, le devoir suprême de délivrer le tombeau de Jésus, entraîne loin d'elle son jeune époux, après sept ans de la plus tendre union : il n'ose lui révéler ce projet secret encore, mais elle le découvre dans un épanchement de familiarité intime. Elle ne sait comment se résigner à ce dur destin : elle le suit et l'accompagne bien au delà des frontières de son pays ; elle ne peut s'arracher de ses bras. Au désespoir qui déchire son âme lors de ces adieux si touchants, et lorsqu'elle apprend la mort prématurée de son époux bien-aimé, on reconnaît tout ce que ce jeune cœur renfermait d'énergie et de tendresse ; précieuse et invincible énergie, digne d'être consacrée à la conquête du ciel ; tendresse profonde et insatiable dont Dieu seul pouvait être le remède et le prix.

Aussi, cette séparation une fois consommée, tout

change dans sa vie, et Dieu prend la place de tout dans son âme. Le malheur se plaît à l'accabler : elle est brutalement chassée de sa résidence souveraine; elle erre dans la rue avec ses petits enfants, en proie à la faim et au froid, elle qui avait nourri et soulagé tant de pauvres; nulle part elle ne trouve un abri, elle qui avait donné asile à tant d'infortunes. Mais quand ces injures sont réparées, elle n'en est pas plus réconciliée avec la vie mondaine. Restée veuve à vingt ans, elle dédaigne la main des plus puissants princes : le monde lui fait mal; les liens de l'amour mortel une fois brisés, elle se sent blessée d'un amour divin[1]; son cœur, comme l'encensoir sacré, se ferme à tout ce qui vient de la terre, et ne reste ouvert que du côté du ciel[2]. Elle contracte avec le Christ une seconde et indissoluble union; elle le recherche et le sert dans la personne des malheureux : après leur avoir distribué tous ses trésors, toutes ses possessions, quand il ne lui reste plus rien, elle se donne

[1] Hæc sancto amore saucia. *Hymne du Bréviaire romain pour les saintes femmes.*

[2] Li cuers doit estre
Semblans à l'encensier,
Tous clos envers la terre,
Et overs vers le ciel.

Le Séraphin, poëme mss. de la Biblioth. roy., n° 1862. Ce poëte inconnu semble avoir ainsi devancé la magnifique expression de Bossuet, lorsqu'il dit du cœur de madame de la Vallière, *qu'il ne respirait plus que du côté du ciel.*

elle-même à eux, elle se fait pauvre pour mieux comprendre et mieux soulager la misère des pauvres; elle consacre sa vie à leur rendre les plus rebutants services. C'est en vain que son père, le roi de Hongrie, envoie un ambassadeur pour la ramener auprès de lui. Ce seigneur la trouve à son rouet, décidée à préférer le royaume du ciel à toutes les splendeurs royales de sa patrie. En échange de ses austérités, de sa pauvreté volontaire, du joug de l'obéissance sous lequel elle brise chaque jour tout son être, son divin époux lui accorde une joie et une puissance surnaturelles. Au milieu des calomnies, des privations, des mortifications les plus cruelles, elle ne connaît pas une ombre de tristesse; un regard, une prière d'elle suffisent pour guérir les maux de ses frères. A la fleur de son âge, elle est mûre pour l'éternité, et elle meurt en chantant un cantique de triomphe qu'on entend répéter aux anges dans les cieux.

Ainsi, dans les vingt-quatre années de sa vie, nous la voyons tour à tour orpheline étrangère et persécutée, fiancée modeste et touchante, femme sans rivale pour la tendresse et la confiance, mère féconde et dévouée, souveraine puissante bien plus par ses bienfaits que par son rang; puis veuve cruellement opprimée, pénitente sans péchés, religieuse austère, vraie sœur de charité, épouse fervente et favorite du Dieu qui la glorifie par des miracles avant de l'appeler à lui; et, dans toutes les

vicissitudes de la vie, toujours fidèle à son caractère fondamental, à cette parfaite simplicité, qui est le plus doux fruit de la foi et le plus fragrant parfum de l'amour, et qui a transformé sa vie tout entière en cette céleste enfance à laquelle Jésus-Christ a promis le royaume du ciel.

Tant de charme, tant d'intérêt dans la brève existence mortelle de cette jeune femme, ne sont pas la création d'un poëte ou le fruit d'une piété exagérée par l'éloignement des temps : ils sont tout au contraire garantis par toute l'autorité de l'histoire. La profonde impression que la destinée et les héroïques vertus d'Élisabeth ont faite sur son siècle, s'est manifestée par le soin tendre et scrupuleux avec lequel on a recueilli et répété de génération en génération les moindres actions de sa vie, les moindres paroles qui lui échappaient, et mille traits qui portent la lumière jusque dans les derniers replis de cette âme si naïve et si pure. Il nous est ainsi donné, à six siècles de distance, de rendre compte de cette bienheureuse vie avec tous les détails familiers et intimes qu'on ne s'attend guère à trouver que dans des mémoires écrits d'hier, et avec des circonstances si poétiques, si romanesques même, qu'on a de la peine à ne pas y voir d'abord les résultats d'une imagination exaltée, et qui s'est plu à embellir de tous ses attraits une héroïne de roman. Et cependant leur authenticité historique ne saurait être soupçonnée ; car la plupart de

ces détails, recueillis en même temps que ses miracles, et vérifiés par de solennelles enquêtes aussitôt après sa mort, ont été enregistrés, par de graves historiens, dans les chroniques nationales et contemporaines qui font foi pour tous les autres événements du temps[1]. Aux yeux de ces pieux narrateurs qui écrivaient comme agissait la société où ils vivaient, sous l'empire exclusif de la foi, une si belle victoire du Christ, tant de charité et de sollicitude pour le pauvre peuple, et des manifestations si éclatantes de la puissance de Dieu, opérées par un être si faible et si jeune, apparaissaient comme un doux champ de repos au milieu des batailles, des guerres, et des révolutions politiques.

Et non-seulement cette vie si poétique et en même temps si édifiante est certifiée par l'histoire, mais elle a reçu une sanction bien autrement haute ; elle a été environnée d'un éclat qui fait pâlir et les prestiges de l'imagination, et la renommée du monde, et toute la popularité que peuvent donner les historiens et les rhéteurs ; elle a été ornée de la plus belle couronne qui soit connue des hommes, de la couronne de *sainte!* Elle a été glorifiée par le culte du monde chrétien. Elle a été dotée de cette popularité de la prière, la seule éternelle, la seule universelle, la seule qui soit décernée à la fois par les savants et les riches, et par les pauvres,

[1] Voyez plus loin l'*Indication des Sources historiques.*

les malheureux, les ignorants; par cette immense masse d'hommes qui n'ont ni le temps ni l'esprit de s'occuper des gloires humaines. Et pour ceux chez qui l'imagination domine, quel bonheur de sentir que tant de poésie, tant de traits charmants où se peint tout ce que le cœur humain saurait éprouver de plus frais et de plus tendre, peuvent être rappelés, glorifiés, non plus dans les pages de quelque roman ou sur les planches d'un théâtre, mais sous les voûtes de nos églises, au pied des saints autels, dans l'effusion de l'âme chrétienne aux pieds de son Dieu!

Peut-être, égaré comme on l'est souvent par cette partialité involontaire qu'on éprouve pour ce qui a été le but d'une étude et d'un attachement de plusieurs années, nous sommes-nous exagéré la beauté et l'importance de notre sujet. Nous ne doutons pas que, même à part toute l'imperfection de notre mise en œuvre, plusieurs ne trouvent que ce siècle si reculé n'a rien de commun avec le nôtre; que cette biographie si détaillée, que cette peinture de mœurs depuis si longtemps surannées, n'offre aucun résultat profitable et positif aux idées religieuses de nos jours : les âmes simples et pieuses pour qui seules nous écrivons en jugeront. L'auteur de ce livre s'est fait à lui-même une objection grave : séduit d'abord par le caractère poétique et légendaire qu'offre au premier aspect la vie d'Élisabeth, il s'est trouvé

comme à son insu, à mesure qu'il avançait, aux prises avec l'étude d'un admirable développement de la force ascétique qu'engendre la foi, avec la révélation des plus profonds mystères de l'initiation chrétienne : il a dû se demander alors s'il avait bien le droit d'entreprendre une œuvre pareille, si le récit des sublimes triomphes de la religion ne devait pas être réservé à des plumes dont cette religion puisse s'honorer, ou qui du moins lui soient exclusivement vouées. Il lui a bien fallu reconnaître qu'il n'avait pour cela aucune mission; et ce n'a plus été qu'en tremblant qu'il a achevé un travail qui semble ne s'accorder ni avec sa faiblesse, ni avec son âge, ni avec son caractère laïque.

Et cependant, après de longues hésitations, il s'est laissé entraîner par le besoin de donner quelque suite à des études prolongées et consciencieuses, et par le désir de présenter aux amis de la religion, comme à ceux de la vérité historique, le tableau fidèle et complet de la vie d'une sainte des anciens jours, d'un de ces êtres qui résumaient en eux toutes les croyances et les plus pures affections des siècles chrétiens; de les peindre autant que possible avec les couleurs de leur époque, et de les montrer dans tout l'éclat de cette complète beauté avec laquelle ils se présentaient à l'esprit des peuples du moyen âge.

Nous n'ignorons pas que, pour reproduire une vie

pareille dans toute son intégrité, il faut aborder de front tout un ordre de faits et d'idées qui est depuis longtemps frappé de réprobation par la vague religiosité des derniers temps, et qu'une piété sincère mais craintive a trop souvent écarté de l'histoire religieuse : nous voulons parler des phénomènes surnaturels qui sont si abondants dans la vie des saints, qui ont été consacrés par la foi sous le nom de miracles, et flétris par la sagesse mondaine sous le nom de légendes, de superstitions populaires, de traditions fabuleuses. Il s'en trouve un grand nombre dans l'histoire d'Élisabeth. Nous avons cherché à les reproduire avec la même scrupuleuse exactitude que nous avons mise dans le récit de tout le reste de sa vie. La seule pensée de les omettre, ou même de les pallier, de les interpréter avec une adroite modération, nous eût révolté. C'eût été à nos yeux un sacrilége, que de voiler ce que nous croyons la vérité pour complaire à l'orgueilleuse raison de notre siècle : c'eût été une inexactitude coupable, car ces miracles sont racontés par les mêmes auteurs, constatés par la même autorité que tous les autres événements de notre récit; et nous n'aurions vraiment pas su quelle règle suivre pour admettre leur véracité dans certains cas, et la rejeter dans d'autres. C'eût été enfin une hypocrisie, car nous avouons sans détour que nous croyons de la meilleure foi du monde à tout ce qui a jamais été raconté de plus mira-

culeux sur les saints de Dieu en général, et sur sainte Élisabeth en particulier. Ce n'est pas même une victoire sur notre faible raison qu'il nous a fallu remporter pour cela; car rien ne nous paraît plus raisonnable, plus simple pour un chrétien, que de s'incliner avec reconnaissance devant la miséricorde du Seigneur, quand il la voit suspendre ou modifier les lois naturelles dont elle a été seule créatrice, pour assurer et glorifier le triomphe des lois bien autrement hautes de l'ordre moral et religieux. N'est-il pas doux et facile de concevoir combien des âmes de la trempe de celles d'Élisabeth et de ses contemporains, exaltées par la foi et l'humilité bien au-dessus des froids raisonnements de la terre, épurées par tous les sacrifices et toutes les vertus, habituées à vivre d'avance dans le ciel, offraient à la bonté de Dieu un théâtre toujours préparé; combien aussi la foi ardente et simple du peuple appelait, et, si on l'ose dire, justifiait l'intervention fréquente et familière de cette force toute-puissante que nie, en la repoussant, l'orgueil insensé de nos jours!

Aussi est-ce avec un mélange de respect et d'amour que nous avons longtemps étudié ces traditions innombrables des générations fidèles, où la foi et la poésie chrétienne, où les plus hautes leçons de la religion et les plus délicieuses créations de l'imagination se confondaient dans une union si intime, qu'on ne saurait

comment les décomposer. Même si nous n'avions pas le bonheur de croire avec une entière simplicité aux merveilles de la puissance divine qu'elles racontent, jamais nous ne nous sentirions le courage de mépriser les innocentes croyances qui ont ému et charmé des millions de nos frères pendant tant de siècles : tout ce qu'elles peuvent renfermer même de puéril s'exalte et se sanctifie à nos yeux, pour avoir été l'objet de la foi de nos pères, de ceux qui étaient plus près du Christ que nous; et nous n'avons pas le cœur de dédaigner ce qu'ils ont cru avec tant de ferveur, aimé avec tant de constance. Loin de là, nous confesserons hautement que nous y avons mainte fois trouvé secours et consolation; et nous ne sommes pas les seuls : car si partout les gens qui se disent éclairés et savants les méprisent, il y a encore des refuges où ces douces croyances sont restées chères aux pauvres et aux simples. Nous avons trouvé leur culte chez les habitants de l'Irlande, du Tyrol, de l'Italie surtout, et même de plus d'une province française; nous les avons recueillies sur leurs lèvres et dans les larmes qui coulaient de leurs yeux; elles ont encore un autel dans le plus beau des temples, dans le cœur du peuple. Nous oserons même le dire : il manque quelque chose à la gloire humaine des Saints qui n'ont pas été entourés de cette popularité touchante, qui n'ont pas reçu, en même temps que les hommages de l'Église, ce

tribut d'humble amour et d'intime confiance qui se paye sous le chaume, au coin du feu de la veillée, de la bouche et du cœur des simples et des pauvres. Élisabeth, dotée par le ciel d'une simplicité si absolue, et qui, au milieu des splendeurs de son rang, préférait à toute autre société celle des gens malheureux et méprisés du monde; Élisabeth, l'amie, la mère, la servante des pauvres, ne pouvait être oubliée par eux; et c'est ce doux souvenir qui explique quelques-uns des plus charmants récits que nous aurons à répéter.

Mais ce n'est point ici le lieu d'approfondir cette grave question de la foi due aux miracles de l'histoire des saints; il nous suffit d'avoir énoncé notre point de vue personnel : eût-il été tout différent, il n'aurait pu nous dispenser, en écrivant la vie d'Élisabeth, d'exposer tout ce que les catholiques ont cru sur elle, et de lui tenir compte de la gloire et de l'influence que ses miracles lui ont valu aux yeux des fidèles. Dans toute étude du moyen âge, la foi implicite du peuple, l'adhésion unanime de l'opinion publique, donnent à toutes les traditions populaires, inspirées par la religion, une force qu'il est impossible à l'historien de ne pas apprécier. De sorte qu'en laissant même de côté leur valeur théologique, on ne saurait méconnaître, sans aveuglement, le rôle qu'elles ont joué de tout temps dans la poésie et dans l'histoire.

Quant à la poésie, il serait difficile de nier qu'elles en renferment une mine inépuisable; c'est ce qu'on reconnaîtra chaque jour davantage, à mesure qu'on reviendra aux sources de la véritable beauté. Quand même il faudrait se résigner à ne regarder la légende que comme la *mythologie chrétienne,* selon l'expression méprisante des grands philosophes de nos jours, encore nous paraîtrait-elle une source de poésie bien autrement pure, abondante et originale, que la mythologie usée de l'Olympe. Mais comment s'étonner de ce qu'on lui ait longtemps refusé tout droit à une influence poétique? Les générations idolâtres qui avaient concentré tout leur enthousiasme sur les monuments et les inspirations du paganisme, et les générations impies qui ont décoré du nom de poésie les muses souillées du dernier siècle, ne pouvaient certes donner le même nom à ce fruit exquis de la foi catholique ; elles ne pouvaient lui rendre qu'un genre d'hommages, c'était de l'insulter et d'en rire, comme elles l'ont fait.

Sous le point de vue purement historique, les traditions populaires, et notamment celles qui se rattachent à la religion, si elles n'ont pas une certitude mathématique, si ce ne sont pas ce qu'on appelle des faits positifs, en ont eu du moins toute la puissance, et ont exercé sur les passions et les mœurs des peuples une influence bien autrement grande que les faits les plus incontestables

pour la raison humaine. A ce titre elles méritent assurément l'attention et le respect de tout historien sérieux et solidement critique.

Il doit en être de même pour tout homme qui s'intéresse à la suprématie du spiritualisme dans la marche de la race humaine, qui élève le culte de la beauté morale au-dessus de la domination exclusive des intérêts et des penchants matériels ; car, il ne faut pas l'oublier, au fond des croyances les plus puériles, des superstitions les plus risibles qui ont pu régner quelque temps chez des populations chrétiennes, il y avait toujours la reconnaissance formelle d'une force surnaturelle, et une protestation généreuse en faveur de la dignité de l'homme déchu, mais non pas sans retour. Partout et toujours elles gravaient dans les convictions populaires la victoire de l'esprit sur la matière, de l'invisible sur le visible, de la gloire innocente de l'homme sur son malheur, de la pureté primitive de la nature sur sa corruption. La moindre petite légende catholique a gagné plus de cœurs à ces immortelles vérités que toutes les dissertations des philosophes. C'est toujours le sentiment de cette glorieuse sympathie entre le Créateur et la créature, entre le ciel et la terre, qui se fait jour à travers les siècles; mais tandis que l'antiquité païenne l'avait balbutié, en donnant à ses dieux tous les vices de l'humanité, les âges chrétiens l'ont proclamé en élevant l'huma-

nité et le monde régénérés par la foi à la hauteur du ciel.

Dans les siècles dont nous parlons, de pareilles apologies eussent été bien mal placées. Alors personne dans la société chrétienne ne doutait de la vérité et de la douceur ineffable de ces pieuses traditions. Les hommes vivaient dans une sorte de tendre et intime familiarité avec ceux d'entre leurs pères que Dieu avait manifestement appelés à lui, et dont l'Église avait proclamé la sainteté. Cette Église, qui les avait placés sur ses autels, ne pouvait certes pas s'offenser de ce que ses enfants vinssent en foule, et avec une infatigable tendresse, apporter toutes les fleurs de leur âme et de leur imagination à ces témoins de l'éternelle vérité. Ils avaient déjà reçu la palme de la victoire; ceux qui combattaient encore ne se lassaient pas de les féliciter, d'apprendre d'eux la science du vainqueur. D'ineffables affections, de salutaires patronages se formaient ainsi entre les saints de l'Église triomphante et les humbles combattants de l'Église militante. On choisissait à son gré dans ce peuple glorifié un père, un ami, une amie; et sous son aile on marchait avec plus de confiance et de sécurité vers l'éternelle lumière. Depuis le roi et le pontife jusqu'au plus pauvre artisan, chacun avait une pensée spéciale dans le ciel : au sein des combats, dans les dangers et les douleurs de la vie, ces saintes amitiés exerçaient

toute leur influence consolatrice et fortifiante. Saint Louis, mourant au delà des mers pour la Croix, invoquait avec ferveur l'humble bergère qui était la protectrice de sa capitale. Les preux Espagnols, accablés par les Maures, voyaient saint Jacques se mêler à leurs rangs, et, retournant à la charge, changeaient aussitôt leur défaite en victoire. Les chevaliers et les nobles seigneurs avaient pour modèles et pour patrons saint Michel et saint Georges, pour dames de leur pieuse pensée, sainte Catherine et sainte Marguerite; et s'il leur arrivait de mourir prisonniers et martyrs pour la foi, ils songeaient à sainte Agnès, à la jeune fille qui avait aussi ployé sa tête sous le fer du bourreau [1]. Le laboureur voyait dans les églises l'image de saint Isidore avèc sa charrue, et de sainte Nothburge, la pauvre servante tyrolienne, avec sa faucille. Le pauvre artisan, l'homme livré aux durs travaux, rencontrait à chaque pas ce colossal saint Christophe succombant sous le poids de l'enfant Jésus, et retrouvait en lui le symbole de ces rudes labeurs de la vie, dont le ciel est la moisson. L'Allemagne surtout était fertile en ce genre de croyances; et on le conçoit sans peine encore aujourd'hui, en étudiant son vieil esprit si naïf et si pur, en y trouvant cette ignorance du sarcasme,

[1] Et lors me seignai, et m'agenoillai au pié de l'un d'eulz, qui tenoit une hache danoise à charpentier, et dis : « Ainsi mourut sainte Agnès. » *Joinville.*

du rire moqueur qui flétrit toute poésie, en sondant sa langue si riche, si expressive. Nous ne finirions jamais si nous essayions de spécifier les innombrables liens qui attachaient ainsi le ciel à la terre, si nous pénétrions dans cette vaste sphère où toutes les affections et tous les devoirs de la vie mortelle se trouvaient mêlés et entrelacés à d'immortelles protections, où les âmes même les plus délaissées et les plus solitaires trouvaient tout un monde de consolations et d'intérêts, à l'abri de tous les mécomptes d'ici-bas. On s'exerçait ainsi à aimer dès ce monde ceux qu'on devait aimer dans l'autre : on comptait retrouver au-delà de la tombe les saints protecteurs du berceau, les douces amies de l'enfance, les fidèles patrons de l'existence tout entière; on n'avait qu'un vaste amour qui réunissait les deux vies de l'homme, et qui, commencé au sein des orages du temps, se prolongeait à travers les gloires de l'éternité.

Mais toutes ces croyances et toutes ces tendres affections, qui s'élançaient du cœur de l'homme de ces temps-là vers le ciel, se rencontraient et se fixaient toutes sur une image suprême. Toutes ces pieuses traditions, les unes locales, les autres personnelles, s'éclipsaient et se confondaient dans celles que le monde entier répétait sur Marie. Reine de la terre autant que reine du ciel, pendant que tous les fronts et tous les cœurs étaient inclinés devant elle, tous les esprits étaient inspirés par

sa gloire; tandis que le monde se couvrait de sanctuaires, de cathédrales élevées en son honneur, l'imagination de ces générations poétiques ne tarissait pas dans la découverte de nouvelles perfections, de nouvelles beautés, au sein de cette beauté suprême. Chaque jour voyait éclore quelque légende plus merveilleuse, quelque nouvelle parure que la reconnaissance du monde offrait à Celle qui lui avait rouvert les portes du ciel, qui avait repeuplé les rangs des Anges, qui avait ôté aux hommes le droit de se plaindre du péché d'Ève; à l'humble ancèle couronnée par Dieu de la couronne que Michel avait arrachée à Lucifer en le jetant dans les enfers[1]. « Il faut bien, » lui disait-on avec une délicieuse simplicité, « il faut bien que tu nous exauces; nous avons tant de bonheur à t'honorer[2]! » « Ah! s'écrie Walter, chantons toujours cette douce Vierge à qui son Fils ne sait rien refuser. Voilà notre consolation suprême; c'est que dans le ciel on fait tout ce qu'elle veut[3]! » Et, pleine d'une inébranlable confiance en l'objet de tant d'amour, convaincue de sa vigilance maternelle, la Chrétienté s'en remettait à elle de toutes ses peines et de tous ses dan-

[1] Expressions du poëme de la *Guerre de Wartbourg*, du temps de la naissance de sainte Élisabeth, et d'autres des douzième et treizième siècles.

[2] Cantique en l'honneur de Marie, dans Hoffman, *Histoire des Chants de l'Église en Allemagne*, p. 102.

[3] Walt. v. d. Vogelweide, I, 126.

gers, et se reposait dans cette confiance, selon la belle image d'un poëte contemporain de sainte Élisabeth :

Endormie est la périllée,
Mais nostre Dame est éveillée...
Oncques ne fut la glorieuse
Ne someillanz ne pareceuse...
Et nuit et jor la Virge monde
En esveille est por tot le monde.
S'ele dormait une seule hore,
Toz li monz ce desous de sore
Trebucherait, por les meffetz
Que nous fesons et avons fez [1].

Dans l'esprit de ces siècles, où il y avait une si grande surabondance de foi et d'amour, deux fleuves avaient inondé le monde; il n'avait pas seulement été racheté par le sang de Jésus, il avait aussi été purifié par le lait de Marie, par ce lait qui avait été la première nourriture de Dieu sur la terre, et qui lui avait rappelé le ciel [2]; il avait sans cesse besoin de l'un et de l'autre; et, comme le dit un pieux religieux qui a écrit avant nous la vie d'Élisabeth : « Tous ont le droit d'entrer dans la famille de Jésus-Christ, quand ils font un excellent usage

[1] Miracles de la Vierge, par le prieur Gautier de Coinsy, Mss. de la Bib. roy., n° 20.

[2] Salvatorem sæculorum, ipsum Regem angelorum, sola Virgo lactabat ubere de cœlo pleno. *Office de l'Église pour les matines de la Circoncision, lect.* VIII.

du sang de leur Rédempteur et de leur père, et du laict de la sacrée Vierge, leur mère; oui, de ce sang adorable qui encourage les martyrs, qui enchante leurs douleurs... et de ce laict virginal qui adoucit nos amertumes en apaisant la colère de Dieu[1].» Et encore, il faut le dire, l'enthousiasme de cette filiale tendresse ne suffisait pas à ces âmes si pieuses envers la Vierge-Mère : il fallait un sentiment plus tendre, s'il était possible, plus intime, plus encourageant, le plus doux et le plus pur que l'homme puisse concevoir. Après tout, Marie n'avait-elle pas été une simple mortelle, une faible femme qui avait connu toutes les misères de la vie, qui avait passé par la calomnie, et l'exil, et le froid, et la faim? Ah! c'était plus qu'une mère, c'était une sœur que chérissait en elle le peuple chrétien! Aussi la conjurait-on sans cesse de se rappeler cette fraternité si glorieuse pour la race exilée; aussi un grand saint, le plus passionné de ses serviteurs, n'hésitait pas à l'invoquer ainsi : «O Marie,

[1] *Vie de sainte Élisabeth*, par le R. P. Apollinaire; Paris, 1660, p. 41. Un délicieux tableau d'un des peintres les plus accomplis qu'ait inspirés l'art chrétien, Francesco Francia de Bologne, a consacré cette pensée deux siècles avant la pieuse exclamation que nous citons. Il a représenté saint Augustin debout, ayant à sa droite Marie qui offre le sein à son divin enfant, et à gauche Jésus sur la croix : d'une main il tient cette inscription : *Hic ab ubere lactor*; et de l'autre : *Hic a vulnere pascor*; et au-dessus de sa tête : *Positus in medio, quo me vertar nescio : Dicam ergo : Jesus Maria, miserere.* Ce tableau est à la pinacothèque de Bologne.

lui dit-il, nous te supplions comme Abraham suppliait Sara dans la terre d'Égypte... O Marie, ô notre Sara, dis que tu es notre sœur, afin qu'à cause de toi Dieu nous veuille du bien, afin que par ta grâce nos âmes vivent en Dieu. Dis-le donc, ô notre très-chère Sara, dis que tu es notre sœur; et à cause d'une telle sœur, les Égyptiens, c'est-à-dire les démons, auront peur de nous; à cause d'une telle sœur, les anges viendront se ranger en bataille à nos côtés; et le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit, nous feront miséricorde à cause d'une sœur telle que toi [1]. »

C'est ainsi qu'ils aimaient Marie, ces chrétiens d'autrefois. Mais quand leur amour avait embrassé le ciel et sa mère, et tous ses bienheureux habitants, il redescendait sur la terre pour la peupler et l'aimer à son tour. La terre qui leur avait été assignée pour séjour, cette belle créature de Dieu, devenait aussi l'objet de leur féconde sollicitude, de leur affection ingénue. Des hommes

[1] Obsecrare possumus Mariam sicut Abraham obsecravit Saram, dicens : Dic, obsecro, quod soror mea sis, ut bene mihi sit propter te, et vivet anima mea ob gratiam tui. O ergo Maria, o Sara nostra, dic quod sis soror nostra, ut propter te bene nobis sit a Deo, et ob gratiam tui, vivant animæ nostræ in Deo. Dic, inquam, charissima Sara nostra, quod sis soror nostra, ut propter talem sororem Ægyptii, id est dæmones, nos revereantur, ut etiam propter talem sororem angeli nobis in acie conjungantur, ut insuper propter talem sororem Pater et Filius et Spiritus sanctus nostri misereantur. *S. Bonaventura*, *Speculum Mariæ*, *lect.* IX.

qu'on nommait alors, et peut-être à bon droit, savants, étudiaient la nature avec le soin scrupuleux que des Chrétiens devaient mettre à l'étude des œuvres de Dieu; mais ils ne pouvaient se résoudre à en faire un corps sans vie supérieure; ils y cherchaient toujours des relations mystérieuses avec les devoirs et les croyances de l'homme racheté par son Dieu; ils voyaient dans les mœurs des animaux, dans les phénomènes des plantes, dans le chant des oiseaux, dans les vertus des pierres précieuses, autant de symboles des vérités consacrées par la foi[1]. De pédantes nomenclatures n'avaient pas encore envahi et profané le monde reconquis au vrai Dieu par le Christianisme. Quand, dans la nuit, le pauvre levait les yeux au ciel, il y voyait, au lieu de la voie lactée de Junon, le chemin qui guidait ses frères au pèlerinage de Compostelle, ou celui que suivaient les Bienheureux pour aller au ciel. Les fleurs surtout offraient un monde peuplé des plus charmantes images, un langage muet qui exprimait les sentiments les plus tendres et les plus vifs. Le peuple se rencontrait avec les docteurs pour donner à ces doux objets de son attention journalière les noms de ceux qu'il aimait le plus, les

[1] L'étude de la nature, sous ce point de vue, était très-répandue au treizième siècle, comme on peut voir dans le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais, et par la foule de *Bestiaires*, de *Volucraires*, de *Lapidaires*, qui parurent en vers et en prose vers ce temps. Elle est d'ailleurs empreinte dans toute la poésie de cette époque.

noms des Apôtres, de ses Saints favoris, ou des Saintes dont l'innocence et la pureté semblaient se réfléchir dans la pure beauté des fleurs. Notre Élisabeth eut aussi sa fleur, humble et cachée, comme elle voulut toujours être[1]. Mais Marie surtout, cette fleur des fleurs, cette rose sans épines, ce lis sans tache[2], avait une innombrable quantité de fleurs que son doux nom rendait d'autant plus belles et plus chères à son peuple. Chaque détail des vêtements qu'elle avait portés sur la terre était représenté par quelque fleur plus gracieuse que les autres : c'étaient comme des reliques partout éparses et sans cesse renouvelées. Les grands savants de nos jours ont cru mieux faire de substituer à son souvenir celui de Vénus[3]. La sympathie était censée réciproque; la terre

[1] On appelle en Allemagne *Elisabethsblumchem*, ou Fleurette d'Élisabeth, le *Cystus Helianthemum*.

[2] *Lilium sine macula*, *rosa sine spinis*, *flos florum*, expressions des anciennes liturgies de l'Église, mille fois répétées par les poëtes de tous les pays aux douzième et treizième siècles. *O vaga mia rosa*, dit encore saint Alphonse de Liguori dans ses *Canzoncine in onore di Maria santissima*.

[3] Par exemple, la fleur qui dans toutes les langues de l'Europe s'appelait *le Soulier de la Vierge*, a été nommée *Cypripedium Calceolus*. Citons encore un exemple notable du grossier matérialisme qui distingue ces nomenclatures brutales. Tout le monde connaît cette charmante fleur bleu de ciel « dont les lobes arrondis semblent « un feston d'azur autour d'une auréole d'or, » que les Allemands nomment *Ne m'oubliez pas*, et qui en France avait reçu le nom de *Plus je vous vois, plus je vous aime*, et plus généralement encore celui de *Yeux de la sainte Vierge*. Le pédantisme moderne a rem-

devait de la reconnaissance pour cette association à la religion de l'homme. On allait, dans la nuit de Noël, annoncer aux arbres des forêts que le Christ allait venir[1] : *Aperiatur terra, et germinet Salvatorem.* Mais, en revanche, elle devait donner des roses et des anémones au lieu où l'homme versait son sang, et des lis là où il laissait tomber des larmes[2]. Quand une sainte mourait, toutes les fleurs des environs devaient se faner en même temps, ou s'incliner sur le passage de son cercueil[3]. On conçoit cette ardente fraternité qui unissait saint François à la nature entière animée et inanimée, et qui lui arrachait des cris si plaintifs et si admirables. Tous les chrétiens avaient alors plus ou moins le même sentiment; car la terre, aujourd'hui si dépeuplée, si stérilisée pour l'âme, était alors imprégnée d'une beauté immortelle. Les oiseaux, les plantes, tout ce que l'homme rencontrait sur son passage, tout ce qui avait vie, avait été marqué par lui de sa foi et de son espérance. C'était un vaste royaume d'amour et de science aussi; car tout avait sa raison, et sa raison dans la foi. Comme ces

placé ces doux noms par celui de *Myosotis scorpioïde*, c'est-à-dire, en propres termes, *Oreille de souris à physionomie de scorpion!* Et voilà ce qu'on appelle le progrès des sciences! Voyez l'excellent essai de M. Charles Nodier sur les *Langues de convention*, dans ses *Notions de Linguistique*.

[1] Cela se fait encore dans le Holstein. Grimm, Mæhrchen.

[2] Grimm. Deutsche Sagen.

[3] Légende de sainte Jeanne de Portugal.

rayons brûlants qui, partis des plaies du Christ, avaient imprimé les sacrés stigmates sur les membres de François d'Assise, ainsi des rayons partis du cœur de la race chrétienne, de l'homme simple et fidèle, avaient été imprimer sur chaque particule de la nature le souvenir du ciel, l'empreinte du Christ, le sceau de l'amour.

Oui, il y a eu dans le monde comme un immense volume, où cinquante générations ont écrit pendant douze siècles leurs croyances, leurs émotions, leurs rêves, avec une tendresse et une patience infinies : non-seulement chaque mystère de la foi, chaque triomphe de la Croix y avait sa page, mais encore chaque fleur, chaque fruit, chaque bête des champs y figurait à son tour. Comme dans les anciens missels, comme dans les grands antiphonaires des vieilles cathédrales [1], à côté des brillantes peintures où sont tracées avec une inspiration si chaleureuse et si profonde à la fois les grandes scènes de la vie du Christ et des Saints, on y voyait le texte des lois de Dieu et de sa divine parole, encadré par toutes les beautés de la nature ; tous les êtres animés s'y retrouvaient pour chanter les louanges du Seigneur, et des Anges sortaient à cette fin du calice de chaque fleur. C'était là la *Légende*, la lecture des pauvres et des simples, l'Évangile paré à leur usage, *Biblia pauperum !*

[1] Par exemple à la bibliothèque du Dôme de Sienne, à Saint-Laurent de Nuremberg, etc.

Leurs yeux innocents y lisaient mille beautés dont le sens est aujourd'hui à jamais perdu ; le ciel et la terre leur y apparaissaient peuplés de la plus douce science ; ils pouvaient bien chanter d'une voix sincère : *Pleni sunt cœli et terra gloria tua.*

Qui pourrait calculer combien la vie s'est appauvrie depuis lors? Qui songe aujourd'hui à l'imagination des pauvres, au cœur des ignorants?

Oui, le monde était alors enveloppé par la foi comme d'un voile bienfaisant qui cachait les plaies de la terre, qui devenait transparent pour les splendeurs du ciel. Aujourd'hui, c'est autre chose : tout est à nu sur la terre, tout est voilé dans le ciel.

Il fallait, pour vêtir le monde de cette parure consolante, l'union complète et sans réserve des deux principes qui s'alliaient si merveilleusement dans Élisabeth et dans son siècle, la simplicité et la foi. Aujourd'hui, comme chacun le sait et le dit, elles ont disparu de la société en masse : la première surtout a été extirpée complétement, non-seulement de la vie publique, mais aussi de la poésie, de la vie privée et domestique, des rares asiles où l'autre est restée. Ce n'a pas été sans une profonde habileté que la science athée et la philosophie irréligieuse des siècles modernes ont prononcé leur divorce avant de les condamner à mourir. Lorsque leur sainte et délicieuse alliance eut été brisée, ces deux cé-

lestes sœurs n'ont pu que s'embrasser encore dans quelques âmes méconnues, dans quelques populations éparses et oubliées; et puis elles ont marché séparément à la mort.

Cette mort, il n'est pas besoin de le dire, n'a été qu'apparente, n'a été qu'un exil. Elles ont gardé au sein de l'Église impérissable le berceau d'où elles étaient sorties pour peupler et décorer le monde : tout homme peut les y retrouver; tout homme peut aussi ramasser sur leur route les immortels débris qu'elles y ont semés, et qu'on n'a pas encore pu anéantir. Le nombre en est si grand, la beauté si éclatante, qu'on serait tenté de croire que Dieu ait permis à dessein que tous les charmes extérieurs du Catholicisme tombassent un moment dans l'oubli, afin que ceux qui lui demeureraient fidèles au milieu des épreuves modernes eussent l'ineffable bonheur de les découvrir eux-mêmes, et de les révéler de nouveau.

Il y a là tout un monde à reconquérir, pour l'histoire et pour la poésie : la piété même y retrouvera des trésors. Qu'on ne nous reproche point de remuer des cendres à jamais éteintes, de fouiller d'irréparables ruines : ce qui serait vrai des institutions humaines ne saurait l'être des objets de notre étude, du moins selon la foi des catholiques; car s'il est vrai que l'Église ne meurt pas, rien aussi de ce qu'elle a une fois touché de sa main, inspiré de son souffle, ne saurait mourir pour

toujours. Il suffit qu'elle y ait déposé un germe de son propre principe, un rayon de l'invariable et immuable beauté qu'elle a reçue avec la vie ; s'il en a une fois été ainsi, c'est en vain que les temps s'obscurcissent, que la neige des hivers s'amoncelle : il est toujours temps de déterrer la racine, de secouer quelque poussière moderne, de briser quelques liens factices, de la replanter dans quelque bonne terre, pour rendre à la fleur le parfum et la fraîcheur des anciens jours.

Il nous serait pénible qu'on pût croire, par suite des idées que nous venons d'exposer, que nous sommes d'aveugles enthousiastes du moyen âge ; que tout nous y semble admirable, digne d'envie et sans reproche ; et que, dans le siècle où nous sommes destinés à vivre, les nations ne soient plus guérissables comme autrefois[1]. Loin de nous la pensée de nous consumer en de stériles regrets, et de perdre la vue à force de verser des larmes sur le sépulcre des générations dont nous avons hérité ! Loin de nous la pensée de ramener des temps à jamais passés ! Nous savons que le Fils de Dieu est mort sur la croix pour sauver l'humanité, non pas pendant cinq ou six siècles, mais pendant toute la durée du monde. Nous ne pensons pas que la parole de Dieu ait reculé, ni que son bras soit raccourci. La mission de l'homme pur est

[1] *Sanabiles fecit nationes terræ.* Sap. I, 14.

restée la même ; le chrétien a toujours son salut à faire et son prochain à servir. Nous ne regrettons donc, tout en les admirant, aucune des institutions humaines qui ont péri selon la destinée des choses humaines, mais nous regrettons amèrement l'âme, le souffle divin qui les animait, et qui s'est retiré des institutions qui les ont remplacées. Ce n'est donc pas la stérile contemplation du passé, ce n'est pas le dédain ni le lâche abandon du présent que nous prêchons : encore une fois, loin de nous cette triste pensée ! Mais comme l'exilé, banni de ses foyers pour être resté fidèle aux lois éternelles, envoie souvent une pensée d'amour à ceux qui l'ont aimé et qui l'attendent dans la patrie ; comme le soldat, combattant sur des plages lointaines, s'enflamme au récit des batailles que ses aïeux y ont gagnées ; ainsi qu'il nous soit permis à nous, que notre foi rend comme exilés au milieu de la société moderne, d'élever nos cœurs et nos regards vers les bienheureux habitants de la céleste patrie, et, humbles soldats de la cause qui les a glorifiés, de nous enflammer aussi au récit de leurs luttes et de leurs victoires !

Nous ne savons que trop tout ce qu'il y avait de souffrances, de crimes, de plaintes dans les siècles que nous avons étudiés ; comme il y en a toujours eu, comme il y en aura toujours, tant que la terre sera peuplée d'hommes déchus et pécheurs. Mais nous croyons qu'il y a,

entre les maux de ces siècles et ceux du nôtre, deux incalculables différences. D'abord l'énergie du mal rencontrait partout une énergie du bien qu'elle semblait augmenter en la provoquant au combat, et par qui elle était sans cesse vaincue avec éclat. Cette glorieuse résistance avait son principe dans la force des convictions qu'on reconnaissait, dans leur influence sur la vie entière : dire que cette force n'a pas diminué à mesure que la foi et la pratique religieuse se sont retirées des âmes, ce serait assurément contredire l'expérience de l'histoire et les souvenirs du monde. Nous sommes loin de contester d'éclatants progrès sous certains rapports, mais nous dirons avec un éloquent écrivain de nos jours, dont les paroles montrent assez que sa partialité pour les temps anciens ne doit pas être suspecte : « Certainement la moralité est plus éclairée aujourd'hui ; est-elle plus forte?... Qui ne tressaille de joie en voyant la victoire de l'égalité?... Je crains seulement qu'en prenant un si juste sentiment de ses droits, l'homme n'ait perdu quelque chose du sentiment de ses devoirs. Le cœur se serre quand on voit que, dans ce progrès de toutes choses, la force morale n'a point augmenté [1]. »

Puis, ces maux dont le monde souffrait et se plaignait alors avec raison étaient plutôt matériels que moraux. Le corps, la propriété, la liberté corporelle, étaient ex-

[1] Michelet, *Histoire de France*, t. II, p. 622.

posés, blessés, foulés plus qu'ils ne le sont aujourd'hui en certains pays ; nous le voulons bien. Mais l'âme, mais la conscience, mais le cœur étaient sains, purs, hors d'atteinte, libres de cette affreuse maladie intérieure qui les ronge de nos jours. Chacun savait ce qu'il avait à croire, ce qu'il pouvait connaître, ce qu'il devait penser de tous ces problèmes de la vie et de la destinée humaine, qui sont aujourd'hui autant de supplices pour les âmes, qu'on a réussi à paganiser de nouveau. Le malheur, la pauvreté, l'oppression, qui ne sont pas plus extirpés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient alors, ne se dressaient pas devant l'homme de ces temps-là comme une horrible fatalité dont il était l'innocente victime. Il en souffrait, mais il les comprenait : il en pouvait être écrasé, mais non pas désespéré ; car il lui restait le ciel, et l'on n'avait encore intercepté aucune des voies qui conduisaient de la prison de son corps à la patrie de son âme. Il y avait une immense santé morale qui neutralisait toutes les maladies du corps social, qui leur opposait un antidote tout-puissant, une consolation positive, universelle, perpétuelle dans la foi. Cette foi, qui avait pénétré le monde, qui réclamait tous les hommes sans exception, qui s'était infiltrée dans tous les pores de la société comme une séve bienfaisante, offrait à toutes les infirmités un remède sûr, simple, le même pour tous, à la portée de tous, compris par tous, accepté par tous.

Aujourd'hui, le mal est encore là ; il est non-seulement présent, mais connu, étudié, analysé avec un soin extrême : la dissection serait parfaite, l'autopsie exacte ; mais, avant que ce vaste corps devienne un cadavre, où sont les remèdes ? Ses nouveaux médecins ont usé quatre siècles à le dessécher, à en exprimer cette séve divine et salutaire qui faisait sa vie. Que va-t-on y substituer?

C'est qu'il est temps maintenant de juger le chemin qu'on a fait faire à l'humanité, et les voies par où on l'a menée. Les nations chrétiennes ont laissé détrôner leur mère; ces mains tendres et puissantes qui avaient un glaive pour venger toutes leurs injures, un baume pour guérir toutes leurs plaies, elles les ont vues chargées de chaînes : sa couronne de fleurs lui a été arrachée, et on l'a trempée dans l'acide du raisonnement jusqu'à ce que chaque feuille en soit tombée, flétrie et perdue. La philosophie, le despotisme et l'anarchie l'ont promenée captive devant les hommes, en l'abreuvant d'insultes et d'ignominie; puis ils l'ont enfermée dans un cachot qu'ils appellent son tombeau, et à la porte duquel ils veillent tous trois.

Et cependant elle a laissé dans le monde un vide que rien ne saurait combler; ce ne sont pas seulement les âmes restées fidèles qui pleurent ses malheurs, ce sont toutes les âmes non encore souillées qui demandent à respirer un autre air que celui qui est devenu mortel

par son absence; ce sont toutes celles qui n'ont pas perdu le sentiment de leur dignité et de leur immortelle origine, qui demandent à y être ramenées; ce sont surtout les âmes tristes qui cherchent partout en vain un remède à leur tristesse, une explication de leur désenchantement, qui ne trouvent partout que la place vide et saignante des anciennes croyances, et qui ne veulent et ne peuvent pas être consolées, *quia non sunt!*

Eh bien! nous le croyons fermement, un jour viendra où l'humanité demandera à sortir du désert qu'on lui a fait; elle demandera qu'on lui répète les chants de son berceau; elle voudra respirer les parfums de sa jeunesse, approcher ses lèvres altérées du sein de sa mère, afin de goûter encore, avant de mourir, ce lait si doux et si pur dont son enfance a été abreuvée. Et les portes de la prison de cette mère seront brisées par le choc de tant d'âmes souffrantes; elle en sortira plus belle, plus forte, plus clémente que jamais. Ce ne sera plus la naïve et fraîche beauté de ses jeunes années, après le sanglant enfantement des premiers siècles; ce sera la grave et sainte beauté de la femme forte, qui a relu l'histoire des martyrs et des confesseurs, et qui y a ajouté sa page. On verra dans ses yeux la trace des larmes, et sur son front la ride des souffrances; elle n'en paraîtra que plus digne d'hommages et d'adoration à ceux qui auront souffert comme elle.

Elle reprendra sa course glorieuse, course nouvelle, dont la route n'est connue que de Dieu ; mais, en attendant que le monde lui redemande de présider à ses destinées, ses enfants fidèles savent qu'ils peuvent recevoir d'elle chaque jour des secours et des consolations infinies. Aussi, fils de la lumière, ils ne trembleront pas devant ce qu'un monde sans foi appelle sa décadence; au milieu des ténèbres qu'il accumule autour d'eux, ils ne se laisseront ni éblouir ni entraîner par aucun des météores trompeurs de la nuit orageuse. Calmes et confiants, ils resteront les regards fixés avec un inébranlable espoir sur cet éternel Orient, qui ne cesse jamais de briller pour eux, et où les générations, assises dans l'ombre de la mort, découvriront aussi un jour l'unique et sacré soleil prêt à inonder de ses victorieuses clartés l'ingratitude des hommes.

Du reste, loin de nous l'ambition de résoudre ce qu'on appelle le problème du siècle, de donner la clef de toutes les contradictions de l'intelligence moderne! Ces grandes pensées sont loin de notre faible cœur. Nous osons même croire que tous les projets qu'elles ont enfantés sont frappés d'une stérilité radicale. Les systèmes les plus vastes, les plus hardis que la sagesse humaine a mis au jour, et qu'elle a voulu substituer à la religion, n'ont jamais pu intéresser que les savants, ou les ambitieux, ou tout au plus les heureux du monde. Mais la

grande majorité du genre humain ne comptera jamais dans ces catégories. La grande majorité des hommes est souffrante, souffrante de douleurs morales autant que de maux physiques. Le premier pain de l'homme est la douleur, et son premier besoin est d'en être consolé. Or, lequel de ces systèmes a jamais consolé un cœur affligé, peuplé un cœur désert? lequel de ces docteurs a jamais enseigné à essuyer une larme? Seul, depuis l'origine des temps, le Christianisme a promis de consoler l'homme des inévitables afflictions de la vie, en purifiant les penchants de son cœur : et seul il a tenu sa promesse. Aussi pensons-nous qu'avant de songer à le remplacer, il faudrait commencer par pouvoir chasser la douleur de la terre.

Telles sont les pensées dont nous avons été animé en écrivant la vie d'Élisabeth de Hongrie, qui a beaucoup aimé et beaucoup souffert, mais dont la religion a épuré toutes les affections et consolé toutes les souffrances. Nous offrons à nos frères dans la foi ce livre, étranger autant par son sujet que par sa forme à l'esprit du temps où nous vivons. Mais la simplicité, l'humilité, la charité, dont nous voulons raconter les merveilles, sont, comme le Dieu qui les inspire, au-dessus des temps et des lieux. Puisse seulement cette œuvre porter dans quelques âmes simples ou tristes un reflet des douces émotions que nous avons éprouvées en

l'écrivant! puisse-t-elle monter vers le trône éternel comme une humble et timide étincelle de cette vieille flamme catholique, qui n'est pas morte dans tous les cœurs!

1er mai 1836, anniversaire de la Translation de sainte Élisabeth[1].

[1] Elle eut lieu à pareil jour, il y a six siècles, en 1236.

INDICATION DES SOURCES HISTORIQUES

QU'ON A CONSULTÉES

POUR ÉCRIRE LA VIE DE SAINTE ÉLISABETH

En cherchant à élever à la gloire si douce et si pure de *la chère sainte Élisabeth* cet humble monument, nous avons dû renoncer à tout mérite d'invention ou de création : le seul honneur que nous ayons ambitionné est celui d'être regardé comme un traducteur scrupuleux et un compilateur fidèle des monuments de la foi de nos pères. Une pieuse exactitude est la seule qualité à laquelle nous croyons avoir des droits ; c'est pour les constater que nous insérons ici une liste de toutes les sources historiques où nous avons puisé pendant trois ans de recherches et de voyages entrepris dans ce seul but, et où chacun pourra vérifier les citations que nous avons faites. On nous reprochera peut-être le grand nombre et l'étendue de ces citations ; nous y avons été forcé pour justifier la minutie et la familiarité de certains détails, de certains discours que nous avons trouvés dans d'anciens écrivains peu connus en France, dont les uns étaient contemporains de la Sainte ou de sa postérité immédiate, dont les autres ont exploité la riche mine des traditions de la piété popu-

laire, et n'ont pas cru devoir rejeter tout ce qui ne s'accordait pas avec la raison ou les mœurs de leur époque. Nous ne nous dissimulons pas qu'on trouvera une grande différence entre cette manière d'écrire l'histoire des Saints et celle qui a été employée, surtout en France, depuis deux siècles. Mais c'eût été faire violence à notre conscience et à notre foi que de suivre une autre méthode. A ceux qui croiraient trouver dans nos pages la trace d'une érudition exagérée, nous nous estimerons heureux de pouvoir donner une faible idée du zèle, de la patience, et surtout de la conscience avec laquelle les historiens allemands d'aujourd'hui, sans distinction de religion, labourent le champ si fécond et encore si inexploré de l'histoire des siècles chrétiens. Quant aux lecteurs que le caractère poétique ou romanesque de quelques passages pourrait inquiéter sur notre sévère véracité, nous ne pouvons que les renvoyer aux auteurs dont l'énumération suit, ainsi qu'à tous les monuments authentiques sur l'histoire des Saints en général, antérieurs à l'époque des mutilations et des altérations modernes. Nous nous sommes imposé pour règle, en transcrivant les annales de la vie de notre Sainte, de ne rien ajouter, mais aussi *de ne rien supprimer*. Nous avons observé cette règle avec la plus scrupuleuse fidélité. Nous pouvons déclarer solennellement qu'il n'y a pas un seul détail ni une seule parole attribuée à l'un des personnages de cette histoire, qui ne soit pas textuellement extraite des monuments imprimés ou manuscrits, investis d'une autorité suffisante à nos yeux. Qu'il nous soit permis de répéter à ce propos, et de nous appliquer à nous-même, les expressions du premier biographe de la Sainte, heureux de pouvoir, à cinq siècles de

distance, parler avec la même foi et la même simplicité : « Je « prends à témoin Dieu et ses saints anges, que dans ce petit « livre je n'ai rien mis qui n'ait été recueilli dans les écrits « des auteurs approuvés, ou que je n'aie appris de personnes « religieuses et d'une véracité éprouvée. J'avoue, en outre, « que je suis bien indigne d'exposer ces grandes et sublimes « œuvres de la grâce ; je souhaite et j'espère qu'il viendra « quelqu'un qui, en lisant cette histoire, en aura pitié, et « lui consacrera une érudition et une éloquence plus digne « d'elle que la mienne[1]. »

I

IMPRIMÉS

1° ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS DE LA SAINTE, OU ANTÉRIEURS A LA RÉFORME.

1. *Epistola magistri Conradi de Marburch ad Papam, de vita B. Elisabeth.* Imprimé dans les Σύμμικτα de Léon Allatius, et dans le tome IX des *Analecta Hassiaca* de J. P. Kuchenbeker, Marbourg, 1735, d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Upsal en Suède (*Ep. Conr. Marb.*)[2].

[1] Testificor coram Deo et electis angelis ejus, me nihil in hoc libello posuisse nisi quæ ex scriptis probatorum habere potui, et nisi ea, quæ a personis religiosis et multum veracibus intellexi... Postremo fateor me indignum inculte et semiplene hæc sublimia et grandia gratiæ opera protulisse, optans et sperans aliquem successurum, qui hæc legens et miserans, eruditiori stylo et elegantiori eloquentia corrigens emendabit. *Theod. Thuring. Prologus in librum de vita beatæ Elisabeth.*

[2] Ces mots entre parenthèses sont les abréviations dont nous nous servirons pour indiquer les auteurs des passages cités dans les notes du texte de notre histoire.

Cette lettre, écrite par le prêtre que le pape Grégoire IX avait donné pour directeur et protecteur à sainte Élisabeth, précède l'énumération des miracles opérés par l'invocation de la Sainte aussitôt après sa mort, recueillis et transmis au Souverain Pontife par les commissaires qu'il avait désignés à cet effet, avant de procéder à la canonisation. Cette lettre est courte, et ne traite guère que de l'époque du veuvage d'Élisabeth.

2. *Libellus de dictis quatuor Ancillarum S. Elisabethæ, sive Examen miraculorum et vitæ ejus.* Imprimé dans la collection des *Scriptores rerum Saxonicarum*, de J. B. MENCKEN, in-folio. Leipzig, 1728, tome II, page 2007 (*Dict. IV Ancill.*).

C'est ici la source la plus ancienne et la plus authentique de renseignement sur notre Sainte. C'est le procès-verbal des dépositions faites par ses quatre suivantes ou demoiselles d'honneur, lorsqu'elles furent interrogées par les commissaires du Saint-Siége en 1234, trois ans après la mort de sainte Élisabeth. Ces quatre témoins étaient : 1° *Guta* ou *Judith*, qui fut attachée à la duchesse alors qu'elle n'avait que cinq ans, et qui prit l'habit de Saint-François avec elle; 2° *Ysentrude de Hirselgau*, qui devint dame d'honneur de la duchesse quand elle eut quinze ans, et qui était sa plus intime amie; 3° *Élisabeth*, qui lui fut donnée pour servante dans sa retraite de Marbourg; et 4° *Irmengarde*, sœur grise, qui vécut aussi avec elle à Marbourg. Leurs dépositions furent recueillies dans la forme où nous les possédons, par un anonyme; ou bien, selon le savant Basnage, écrites par elles-mêmes. Cet admirable et touchant récit a servi de base à tous les historiens postérieurs.

3. *Hæc est forma de statu mortis Lantgraviæ de Thuringiâ*, ex

MS. Liesbornensi, apud Martene et Durand, *Collectio amplissima*, etc. — Pars i, p. 1254-56 (*Mart.*).

Récit détaillé de sa mort et de quelques-uns de ses miracles, tout à fait contemporain; car l'auteur dit qu'il ne veut pas raconter sa vie avant de voir ce que Dieu compte faire dans l'avenir de sa servante, c'est-à-dire avant qu'elle soit canonisée. Elle mourut en 1231, et fut canonisée en 1235.

4. *Bonaventuræ sermo de sancta Elisabeth*. Imprimé dans ses œuvres, édition de Mayence, 1609, in-folio, tome iii, page 289 (*S. Bonaventure*). Le Saint confirme et répète dans son discours plusieurs des détails contenus dans le récit des quatre suivantes.

5. *Theodorici Thuringi, ordinis Prædicatorum, libri octo de S. Elisabeth, Andreæ regis Hungariorum filia*. Imprimé dans le *Thesaurus monumentorum* de H. Canisius, tome iv de l'édition de 1725, p. 116-152. Des suppléments fort importants ont été publiés par Mencken, tome ii, page 1987; et par Struvius, *Act. litter.*, tome ii, fasc. 1. Une version allemande a été imprimée en 1520 à Erfurt, mais est devenue fort rare. Elle existe en manuscrit à la bibliothèque de Cassel, avec des additions assez précieuses. Il y a des versions flamandes à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles (*Theod.*).

Théodoric, né à Apolda, en Thuringe, en 1229, deux ans avant la mort de sainte Élisabeth, était prêtre et religieux de l'ordre de Saint-Dominique, dont il a aussi écrit une vie fort estimée. Il dit dans son prologue, qu'ayant commencé à étudier la vie de sainte Élisabeth, et ayant trouvé que la lettre de Conrad au Pape et la déposition des quatre suivantes n'étaient ni assez complètes ni assez explicites, il s'est livré à de longues recherches, et a fait de nombreux voyages pour re-

cueillir de nouveaux documents, avant de se mettre à l'œuvre[1]. Ce ne fut qu'en 1289, par conséquent cinquante-huit ans après la mort de la Sainte, qu'il commença à mettre en ordre ses matériaux et à écrire. Il indique lui-même la méthode qu'il a suivie. *Incomposita et sparsa composui, inordinata ordinavi, ornavi prout potui, impolita. Multa interserui et apposui... Quædam sicut in scriptis reperi, de verbo ad verbum posui ; et nonnulla etiam variavi, et universa et diversa in unum colligens hoc opusculum compilavi. Pertractavi autem mente mea, solus omnia conscribens, emendandoque rescribens plurima sæpius, caligantibus oculis, manu mea.* Il cite le discours sur sainte Élisabeth, d'un dominicain nommé Otton, *doctissimi et devotissimi viri*, dont nous n'avons pu trouver aucune trace ; mais il ne cite pas le récit du moine Berthold, aumônier du mari de sainte Élisabeth, dont nous parlerons plus loin, aux sources manuscrites, et qu'il a cependant copié ou traduit textuellement dans ses quatre premiers livres.

L'œuvre de Théodoric est la plus importante et la plus complète qu'ait inspirée notre sainte. A part l'incontestable mérite de l'ordre chronologique et méthodique qu'il a introduit dans les divers récits qui existaient de sa vie, il est impossible, ce nous semble, d'écrire avec plus de charme, une plus tendre piété, un enthousiasme plus sincère. Son style répond à son âme; et, sauf quelques passages, tout son ouvrage peut être cité comme un des monuments les plus complets de cette belle latinité chrétienne, qui avait son éloquence et surtout sa poésie tout à fait indépendantes de celles de la latinité païenne, et, à notre avis, souvent d'une plus haute beauté.

La version allemande est aussi empreinte d'un charme remarquable.

[1] Voyez le passage déjà cité, p. 8 de l'Introduction.

6. *De sancta Helisabeth*, légende de la fameuse collection des vies des Saints, intitulée *Aurea legenda Sanctorum quæ lombardica hystoria nominatur, compilata per fratrem Jacobum de Voragine*, et si souvent imprimée au XVe siècle. (*Leg. Aur.*)

Jacques de Voragine était dominicain, et mourut en 1298. Il était donc du même siècle que notre Sainte. Aussi lui a-t-il consacré une place plus étendue qu'à la plupart des autres saints; mais son récit ne contient que peu de détails qui ne soient pas dans Théodoric.

7. *Volgarizzamento della vita di santa Elisabetta di Ungheria: testo antico Toscano ora per la prima volta stampata.* Modena, 1848.

C'est une version italienne de la Vie de notre Sainte, telle que la donne *la Légende dorée*. Elle a été trouvée dans les manuscrits de la bibliothèque Magliabecchiana, à Florence, et publiée avec des notes par M. Marc-Antonio Parenti.

8. *Auctor Rhytmicus de vita S. Elisabethæ, landgraviæ Thuringiæ, è codice bibl. ducalis Saxo-Gothan.* Apud. MENCKEN, *Script. Rer. Saxonicar.*, tome II, page 2034. (*Vit. Rhyt.*)

Poëme de quatre mille cinq cents vers, divisés en quarante-huit chants. On le regarde comme une traduction ou une nouvelle version en dialecte thuringien d'un poëme latin que Tentzel (Supplem. Hist. Gothan., II, pag. 536) croit être du XVe siècle, mais que Mencken, qui l'a le premier publié, fait remonter au XIIIe siècle. Bodmer et Grœter (Bragur, t. VI, page 127) ont soutenu que ce poëme était l'ouvrage du chanoine Rothe, auteur de la Chronique de Thuringe (voy. no 8), qui vivait au XVe siècle : ils fondent leur opinion sur le préambule d'un manuscrit, dont le double existe à Munich. Nous avons examiné ce passage, qui manque dans le texte donné

par Mencken, et nous croyons que Rothe n'y est indiqué que comme traducteur.

Der mann der ditt buchlyn *gedutschet* hat, etc.

Il est parlé, dans le dernier chant, de la mort du landgrave Raspon, qui arriva en 1246, comme d'un événement contemporain. Le caractère intérieur de l'ouvrage prouve d'ailleurs suffisamment son antiquité.

Ce poëme est une source aussi précieuse et aussi intéressante que la Chronique de Théodoric. Quoiqu'il ne soit pas peut-être aussi complet et aussi méthodique que celle-ci, il donne infiniment plus de détails sur toutes les parties de la vie de la Sainte qui y sont traitées. Rien ne semble échapper au narrateur, et il en résulte une abondance de renseignements inappréciables pour la connaissance de l'époque en général, du genre de vie des cours, des opinions populaires, etc. Les discours sont simples, touchants et naturels; les localités désignées avec le plus grand soin, les dates fixées avec exactitude; enfin tout y porte le sceau de la véracité et de la contemporanéité.

9. *Monachi Isenacensis vulgò* JOHANNIS ROTHE, *Chronicon Thuringiæ vernaculum*. Apud MENCKEN, *Script. Rer. Saxonic.*, tome II, p. 1633-1824 (*Rothe*).

Ce Rothe était de Luxembourg[1], et chanoine de Notre-Dame à Eisenach. Il a dédié son ouvrage à Anne, femme du duc

[1] Une notice sur Rothe, insérée dans les *Annales de la Société historique de Iéna*, prétend, d'après un manuscrit des archives de cette ville, qu'il était non de Luxembourg, mais de Creutzbourg en Thuringe. — Cette question a été l'objet d'une savante dissertation de M. Namur, secrétaire de la Société archéologique de Luxembourg, publiée dans le tome XV du *Bulletin du Bibliophile belge*.

Guillaume, qui régna de 1445 à 1483. Son dialecte, qui est un mélange confus du haut et du bas allemand, est assez difficile à comprendre. Son œuvre est surtout précieuse par la liaison qu'elle établit entre la biographie de sainte Élisabeth et l'histoire nationale de Thuringe, ainsi que par les détails qu'elle renferme sur la personne et la conduite du duc Louis, mari de la Sainte. Les différences qu'il y a sur plusieurs points entre le récit de cette chronique et celui du poëme nº 7, montrent assez que tous deux ne sauraient être du même auteur.

10. *Legende von sant Elsebetenn*, dans la grande légende dite *Passional,* imprimée par *Knoblauch* à Strasbourg, en 1517, in-fol. (*Passional*).

Cette même légende se trouve à part dans deux manuscrits de la bibliothèque de Munich, nos 218 et 735, datés l'un de 1476, et l'autre de 1486, mais dont le langage est plus ancien d'un siècle environ, ce qui fait remonter au moins au XIVe siècle l'origine de ce récit. Il est tout à fait indépendant des sources que nous avons énumérées jusqu'ici : c'est la tradition populaire dans toute sa naïveté. On y trouve une foule de détails qu'on chercherait en vain ailleurs, et plusieurs des traits les plus touchants et des plus charmantes paroles de notre Sainte.

11. *Sermo de sancta Elisabeth,* dans le *Thesaurus novus de Sanctis, Nurnberg,* 1487, *Serm.* CLV.

Panégyrique de la charité de la Sainte et de sa vie contemplative, sur le texte : *Vendidit omnia quæ habuit et emit eam.* Il y a quelques beaux passages.

12. *Pomerium sermonum de sanctis hyemales et estivales, editi*

per fratrem PELBARTUM DE TEMESWAR, *divi ordinis Sancti Francisci*. A la fin du volume, on lit : *Impressi ac diligenter emendati expensis circumspecti viri archibibliopolæ Joannis Rynman de Oringaw : in officina industrii Henrici Gran. Finiunt feliciter anno salutis nostræ mille quingentesimo quindecimo, mense octobri;* in-folio sur deux colonnes. — Pray en indique une autre édition de Haguenau, 1501.

Les sermons XCVI, XCVII, XCVIII sont consacrés à notre Sainte. On n'y trouve aucun fait nouveau : c'est un commentaire assez sec de la légende telle que Théodoric la donne, sans la moindre trace de quelques traditions spéciales à la Hongrie.

13. *Vita illustris ac divæ Elisabeth, regis Hungarorum filiæ, conscripta stilo elegantissimo opera Christi Sacerdotis* JACOBI MONTANI *Spirensis*, insérée dans la grande collection de Surius, intitulée *De Probatis Sanctorum historiis*, etc., tome VI. *Coloniæ Agrippæ*, 1851.

Ce n'est guère qu'une amplification de Théodoric, en latin de la renaissance. L'édition originale, très-rare, mais imprimée à Ruremonde, qui se trouve parmi les documents recueillis par les Bollandistes à Bruxelles, contient une dédicace de l'auteur aux frères de Marbourg, datée des ides de mai 1511, et dans laquelle il annonce qu'il a composé cet ouvrage l'automne de l'année précédente. Cet ouvrage a aussi été inséré en entier, avec des notes, dans l'*Historia Seraphica* de Sedulius; Anvers, 1615.

14. *Annales de Hainaut, par* JEAN LEFÈVRE, publiées à la suite de l'*Histoire de Hainaut, par* JACQUES DE GUYSE, d'après des manuscrits de la Bibliothèque royale, par M. le marquis de Fortia d'Urban, en 1834 et 35 (*Jean Lefèvre*).

Le livre XLVI, c. 22 et suivants, de ces annales, contient une version française de la légende de sainte Élisabeth, par Jacques de Voragine, d'un style attrayant, et à laquelle le savant éditeur a joint des notes et des observations nombreuses.

Nous omettons à dessein plusieurs auteurs, tels que Vincent de Beauvais, etc., qui n'ont parlé de sainte Élisabeth que d'une manière incomplète et abrégée dans le cours de leurs écrits.

2° ÉCRIVAINS POSTÉRIEURS A LA RÉFORME.

A. CATHOLIQUES.

15. *Sermo de sancta Elisabeth vidua*, ap. *Sermones* JODOCI CLICHTOVEI *Neoportuensis*, etc. Paris, 1534, in-4°.

16. ANTONII BONFINII *Rerum Ungaricarum Decades quatuor, cum dimidio*. Francof., 1581.

L'histoire de sainte Élisabeth y est racontée assez superficiellement, et avec toute l'emphase des savants de la renaissance.

17. *Annales Minorum, seu trium ordinum a S. Francisco institutorum, a R. P.* LUCA WADDINGO *Hiberno*, etc. Deuxième édition; Rome, 1732, in-folio, t. I et II (*Wadding*).

La vie de sainte Élisabeth occupe une grande place dans les deux premiers volumes de cette magnifique histoire. L'auteur a ajouté, aux détails qu'il a pris dans Théodoric et le livre des quatre suivantes, des renseignements précieux sur les liaisons de la Sainte avec saint François et son ordre; il a pu les puiser aux sources spéciales de l'histoire franciscaine, qui sont malheureusement restées inaccessibles pour nous.

18. JUSTUS LIPSIUS, *Diva virgo Hallensis*. Opera, tom. II, p. 808.

Opuscule consacré par ce savant et pieux écrivain à l'histoire d'une image miraculeuse qui a appartenu en premier lieu à sainte Élisabeth, et que sa fille Sophie a apportée en Brabant, où elle est encore aujourd'hui très-vénérée dans l'église de Hal.

19. *Bavaria sancta, descripta a* MATHÆO RADERO, *de societat. Jesu. Monaci*, 1615. (*Rader.*)

Bon résumé de sa vie dans le premier volume de cette intéressante collection.

20. *Corat verhael van het leven der heyligen van S. Franciscus oirden met haer levende figuren, ut diversche historie schryvers genomen deur den E. P. Broeder Cornelius* TIELMANS, *guardiaen van der Minderbroederen binnen Aken. s'Hertogen-Bosch*. Scheffer, 1620, in-8° goth., fig., 257 pl., sans les préf. et les approbations.

Cet ouvrage, consacré à l'exaltation de l'ordre de Saint-François, contient, pag. 132-142, la vie de sainte Élisabeth de Hongrie.

Cette vie est ornée d'un portrait, et terminée par un acrostiche destiné à célébrer l'esprit d'humilité de la sainte :

E lisabeth s'coninex dochter van hongarijen gheblooren
L atende gelt ende goet, heeft de armoede vercoren,
I n verscheyden deuchden heeft se haeren tyt overghebracht,
S yt naevolghers ghy Rycken, van t'gheene sy heeft veracht,
A rmoede was haer vrient, en haer seer aengenaem,
B oude gasthuysen om d'arme menschen t'ontfaen :
E n siecken te troosten, te genesen van haer smerte,
T ytelicke goederen sy daer voor mildelyc versette,
H ier voor heeft sy veccreghen de glorie hier boven.

21. *La vie de sainte Élisabeth, fille du roi de Hongrie, duchesse de Thuringe, première religieuse du tiers ordre de Saint-François, recueillie par le R. P.* Apollinaire; *revue, corrigée et augmentée par le R. P.* Jean-Marie, *du même ordre.* Paris, 1660. (*P. Apoll.*)

Écrit avec ferveur et enthousiasme, mais avec trop de déclamation et de développements superflus.

22. *La vie de sainte Élisabeth, etc., par le* P. Archange, *religieux pénitent du troisième ordre de Saint-François.* Paris, 1692. (*P. Arch.*)

Préférable quant à la forme au précédent ouvrage, et animé du même esprit de piété et d'affectueuse dévotion envers la Sainte. Tous deux ont pris pour base les auteurs latins datés plus haut, et ignoraient absolument les récits allemands. Le P. Archange, tout en omettant un grand nombre de détails très-bien constatés, en a ajouté plusieurs, souvent touchants et édifiants, mais que nous n'avons pas reproduits, dans l'ignorance des sources où il avait pu les puiser.

23. *Auserlesenes history Buch... von den lieben Gottes heiligen, etc.* (Livre d'histoires choisies sur les chers saints de Dieu), par le P. Martin de Kochem, de l'ordre des Capucins. Augsbourg, 1732. (Première édition, 1692.) (*Kochem.*)

La 53e histoire de ce recueil, 2e partie, tom. II, pag. 802 à 836, est consacrée à notre Sainte. Quoique le pieux auteur n'ait guère fait que reproduire en allemand la vie de la Sainte par Montanus, telle qu'elle se trouve dans Surius, il a répandu sur sa traduction un charme si pur, et entremêlé ses récits de prières si touchantes et d'élans du cœur si sincères vers celle dont il transcrivait les peines et les vertus, qu'il est impossible de le lire sans en être profondément touché et édifié.

— Nous avouons que de toutes les vies des saints que nous avons rencontrées, il n'en est point auxquelles nous ne préférions les légendes de cet humble capucin.

24. *Histoire des Ordres monastiques*, par le P. HELYOT. Paris, 1718, tom. VII, pag. 287-293.

25. *Vita S. Elisabethæ viduæ, landgraviæ Thuringiæ, ducis Saxoniæ, Hassiæ principis et comitis Palatinæ, nec non D. Margaritæ Virginis, quarum illa Andreæ et hæc Belæ IV Hungariæ regum filiæ erant, MSS. codicibus erudita, ac præviis dissertationibus illustrata, studio* GEORGII PRAY, *S. J. sacerdotis.* Tyrnaviæ, 1770.

Dans ce volume, le savant Jésuite Pray a donné, d'après un manuscrit différent de ceux qui avaient servi à Canisius, une nouvelle édition de l'œuvre de Théodoric, avec le supplément relatif aux miracles de la Sainte. Une dissertation préliminaire en douze chapitres complète la biographie d'Élisabeth, mais ne renferme que fort peu de détails originaux. (T. E.)

26. *Die legende der H. Elisabeth,* von JOHANN GRAF MAILATH, dans l'Annuaire de l'histoire nationale, publié par Hormayr, année 1822.

M. le comte Mailath, connu par ses recherches sur l'histoire de Hongrie, patrie de sainte Élisabeth et la sienne, s'est borné à reproduire la légende telle qu'elle se trouve dans la plupart des ouvrages précités. On est en général étonné de l'absence totale de renseignements sur sainte Élisabeth, dans les historiens anciens et modernes de Hongrie, à l'exception du seul Bonfinius.

B. PROTESTANTS.

27. ADAMI URSINI *Molybergensis chronicon Thuringiæ vernaculum*, apud MENCKENII, *Script. Rer. Saxonic.* Tom. III. (*Ad. Ursin.*)

Cette chronique, terminée en 1547, se distingue par l'omission protestante des miracles de la Sainte, qui a cependant vivement préoccupé l'imagination du narrateur : on y trouve des détails précieux sur sa personne et celle du duc Louis, ainsi que sur plusieurs traits de leur histoire.

28. *Diva Elisabetha magnifice coronata; Christliche Ehrengedæchtniss der H. Elisabeth, in zwei Predigten, von* J. B. HAPPEL (curé luthérien de l'ordre Teutonique). Marburg, 1645. (*Happel.*)

Ce sont deux sermons en l'honneur de la Sainte, curieux comme provenant d'un écrivain luthérien, et cependant pénétré d'admiration pour elle.

29. GEORG. MICHEL PFEFFERKORN. *Auserlesene Geschichte von der berühmten Landgrafschaft Thüringen*, etc., 1684.

C'est une histoire générale de Thuringe, qui renferme l'histoire de notre Sainte, mais sans détails nouveaux.

30. J. J. WINKELMANN, *Beschreibung der Fürstenthümer Hessen, etc.* (Description historique de la Hesse). Bremen, 1698, in-f°. (*Winkelm.*)

La 6e partie de cet excellent ouvrage contient l'histoire du duc Louis et de sainte Élisabeth, telle qu'elle était devenue nationale dans ces contrées ; elle y est racontée avec une naïveté, une recherche de détails et une sympathie qui font

de cette version une des meilleures à consulter, après les sources primitives. L'auteur cite nommément un manuscrit intitulé *Thesaurus antiquitatum Thuringicarum*, écrit en [illegible] par Henri [illegible], et qui existait encore en 1696. Nous avons fait de vains efforts pour le retrouver dans les bibliothèques actuelles de la Hesse et de la Thuringe.

30. [illegible] *Historia Eisenacensis*, etc. Francfort, [illegible].

31. [illegible] *[illegible] Eisenach*, [illegible].

32. Joh. Mich. Koch, *Historische Erzählung von dem Schloss Wartburg bei Eisenach*, etc. 17[illegible].

33. *Das im Jahr 17[illegible] lebende und schwebende Eisenach*, von Johann Limberg, 17[illegible].

Ces quatre ouvrages sont spéciaux pour l'histoire de la ville d'Eisenach et du château de Wartbourg, où Elisabeth passa les vingt premières années de sa vie. Ils renferment une foule de traditions, de détails, de dates, d'inscriptions, et autres monuments relatifs et à elle et à son mari, qui ne se trouvent que là. Le dernier (n° 33) est surtout curieux et amusant.

35. *Bina sanctarum Elisabetharum* (celle de Schœngau, morte en 1056, et la nôtre), *veluti illustrissimarum sæc. XI et XII, testium veritatis evangelicæ in Hassia memoria monumentis et nummis declarata*, à J. A. Liebknecht, etc. Giesse, 1729.

Quelques renseignements utiles.

36. J. H. VON FALCKENSTEIN *Thuringische chronik*, 3 vol. Erfurt, 1738.

37. J. G. A. GALLETTI, *Geschichte Thüringens*. Gotha, 1783.

38. *Thüringische Geschichte aus* SAGITTARIUS *hinterlassenen Papieren*, etc. 1787.

Ces trois ouvrages, plus ou moins empreints de l'esprit du dix-huitième siècle, ne sont importants que pour la chronologie et les événements contemporains de la vie d'Élisabeth.

39. *Elisabeth die heilige, Lanagræfin von Thüringen und Hessen, etc., von* Dr KARL WILHELM JUSTI. 1re édition, Zurich, 1797; 2e édition, Marbourg, 1835 (*Justi*).

Nous devons un tribut de reconnaissance sincère à M. le Dr Justi, surintendant (évêque) de l'église luthérienne à Marbourg, dont les écrits et les savants entretiens nous ont fourni nos premiers renseignements sur l'histoire de notre Sainte, et qui a consacré une grande partie de sa vie à remettre en lumière les vertus et la gloire d'Élisabeth. Dans son ouvrage, il a utilisé avec une grande exactitude tous les monuments antérieurs, dont il donne une description très-détaillée. Tout en regrettant dans son ouvrage quelques omissions dictées par la sagesse moderne, et en y déplorant les erreurs et les préjugés anticatholiques auxquels la position de cet écrivain l'exposait naturellement, on ne peut qu'admirer l'érudition et le zèle qu'il a déployés en l'honneur d'une héroïne des temps catholiques; et on pourrait même souhaiter à beaucoup de catholiques modernes d'avoir le même tendre respect que ce prélat luthérien pour les anciennes gloires de leur Église.

La seconde édition du livre du docteur Justi, publiée

trente-huit ans après la première, renferme des additions précieuses et considérables, fruit de ses travaux pendant cet intervalle. En outre, dans un recueil annuel, intitulé *Die Vorzeit* (le Passé), il a inséré, en 1823, un excellent abrégé de la vie de sainte Élisabeth; en 1824 et 26, des descriptions très-complètes de son église et de son tombeau à Marbourg.

40. J. C. S. THON, *Schloss Wartburg*, etc., 4e édition. Eisenach, 1826.

Important pour l'histoire et la topographie des lieux où Élisabeth a vécu.

41. *Histoire généalogique de la maison de Hesse*, par le baron de TURKHEIM. Strasbourg, 1819.

Bons éclaircissements sur plusieurs points obscurs de ses relations de famille.

42. *Geschichte von Hessen, von* CHRISTOPH ROMMEL. 1820.

Résumé assez superficiel, sauf sur Conrad de Marbourg.

43. *Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit* (Histoire des empereurs de la maison de Hohenstaufen et de leur époque), par FRÉDÉRIC DE RAUMER.

Dans le 3e volume de cet excellent ouvrage, M. Raumer a rendu pleine justice à notre Sainte, ainsi qu'à son mari, et raconte leur vie avec tout le détail que comportaient les bornes de son histoire [1].

[1] M. J. Ph. Stædtler, qui a publié dès 1836 une traduction allemande de notre histoire, en l'enrichissant de plusieurs additions précieuses dont nous profiterons pour l'édition présente, cite neuf différentes vies de la Sainte, sous forme de roman ou de lectures édifiantes, imprimées, de 1828 à 1831, à Munich, Erfurth, Passau, Augsbourg, Iéna, Coblentz, Eisenach et Vienne. Aucune d'elles n'offre de ressources pour l'historien.

II

MANUSCRITS

1. *Das Leben des edeln tuginthaftin lantgraven Ludewigis der de was elich gemahel unde wert der heiligin hochgebornen Frouwin Elizabeth... das beschrebin hat er Berlt sin cappellan der yme heymelich gewest ist von joggent bis yn synen tod* (Vie du noble et vertueux landgrave Louis, qui était l'époux légitime et le seigneur de la sainte et très-noble dame Élisabeth, écrite par sire Berthold, son chapelain, qui a été intime avec lui depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort). Manuscrit allemand double à la bibliothèque de Gotha, n° 53. Autre exemplaire à celle de Cassel. (*Berthold Ms.*)

Cette biographie, infiniment précieuse par le caractère de son auteur, témoin oculaire de la plupart des événements qu'il raconte, se place naturellement au premier rang des sources de notre histoire. Elle offre, pour tout ce qui se rapporte au duc Louis et à la vie conjugale d'Élisabeth, les mêmes garanties d'authenticité et d'exactitude que les dépositions des quatre suivantes pour le temps de son veuvage. Les dialogues y sont plus fréquents que dans aucun autre récit. Elle a été évidemment connue et copiée par Théodoric, qui n'en parle cependant jamais. Il est surprenant qu'un manuscrit aussi précieux n'ait jamais été imprimé. On croit que ce Berthold, qui accompagna le duc Louis à la croisade, était moine du monastère de Reynhartsbrunn, dont il parle très-souvent

2. *Vita S. Elisabethæ landgraviæ, a fratre* CÆSARIO, *sacerdote*

in monasterio vallis Sancti Petri. Ce précieux document, dû à un écrivain célèbre de l'ordre de Cîteaux, connu sous le nom de *Cæsarius Heisterbacensis*, et mort en 1237, six ans après sainte Élisabeth, est indiqué d'une manière très-superficielle par Leibnitz, *Introd. in Script. rer. Brunsv.*, t. II, p. 47; et Harzheim, *Bibliot. Coloniens.*, p. 45. M. Justi dit, dans sa dernière édition, qu'il n'a pu en constater l'existence. Nous l'avons découvert parmi les matériaux rassemblés par les Bollandistes pour la continuation des *Acta Sanctorum*, et aujourd'hui déposés à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles. La copie qui s'y trouve a été transcrite par le P. Gamans en 1638, sur un manuscrit de la collégiale de Münstereiffel, près Coblentz, et envoyée par lui aux Jésuites d'Anvers. Dans le prologue, ou épître dédicatoire adressée aux frères de l'Ordre Teutonique à Marboug, Cæsarius leur raconte que maître Conrad, directeur d'Élisabeth, lui avait conseillé, avant sa mort, d'écrire la vie de sa pénitente, et que ses amis les religieux de Marbourg lui en ayant fait la demande, il a rédigé le texte qu'il leur envoie d'après les récits que lui a faits frère Christian, moine de son propre couvent, qui revenait d'assister à la translation de la Sainte (en 1236). Sa réputation d'auteur et de choniqueur estimé (grâce à ses *Historiæ memorabiles*) lui avait sans doute valu la prière que lui adressaient les religieux de Marbourg, lesquels pouvaient mieux que personne vérifier l'exactitude de son travail. Il serait difficile, comme on le voit, pour un écrit contemporain, d'offrir plus de garanties de fidélité. *Quia*, dit-il, *sancta illa humiliter et simpliciter in hoc mundo vixit*, il annonce que son style sera conforme à cette simplicité, et sans aucune fleur de rhétorique. Son récit est presque en tout conforme aux dépositions des quatre suivantes, qu'il semble copier, mais renferme en outre des renseignements très-curieux, et

la confirmation authentique de plusieurs détails touchants que les poëtes et les légendaires des siècles suivants ont rapportés, sans indiquer qu'ils les avaient pris dans cet auteur contemporain.

3. *Der lieben frowen sant Elysabeten der landgrefin leben* (Vie de la chère dame sainte Élisabeth la duchesse). Manuscrit allemand, nº cv, de la célèbre bibliothèque palatine de Heidelberg, envoyé à Rome par le duc Maximilien de Bavière en 1622, et rapporté à Heidelberg en 1815 (*Cod. Pal. Heid.*)

L'écriture de ce manuscrit est du xvᵉ siècle, selon M. Wilken; mais l'auteur est évidemment, d'après plusieurs passages de son récit, contemporain de la Sainte. Il se dit Franciscain, et suit en général la version des quatre suivantes, en y ajoutant plusieurs détails relatifs aux relations d'Élisabeth avec saint François, et d'autres empruntés au récit de Berthold. Nous sommes convaincu que ce manuscrit n'est que la traduction du manuscrit latin souvent cité par Wadding, dans ses *Annales Minorum*, comme ouvrage d'un Franciscain contemporain, qu'il qualifie ainsi, tome ii, p. 217 : *Anonymus coævius qui* SE VIDISSE *vel ab aliis certâ fide accepisse, quæ de sancta femina scripsit, testatur*. Ce manuscrit latin était à Louvain du temps de Wadding; nous avons fait de vains efforts pour le trouver dans les bibliothèques de cette ville.

4. *Cy encommence la vie de sainte Élisabeth, fille au roi de Hongrie*. Manuscrit nº 7633 de la Bibliothèque royale à Paris, écriture du xivᵉ siècle. (*Rutebeuf.*)

C'est l'histoire en vers français de notre Sainte, par le célèbre trouvère Rutebeuf, l'un des poëtes les plus féconds de notre ancienne littérature, qui fleurit pendant la dernière moitié du xiiiᵉ siècle, et mourut en 1310. Il se nomme luimême dans les vers suivants :

Dont Rutebeuf a fait la rime.
Ce Rutebeuf rudement rime,
Et sa rudesse en sa rime a...

Il dit que messire Érard l'a requis de composer ce poëme,

Et toute traire
De latin en rime fransoise,

en l'honneur de la reine Isabelle, femme du roi, Thibaut de Navarre. La Sainte y est toujours nommée *Isabelle*. Il dit ensuite :

Ceste estoire
Qui est venue de Hongrie,
Si est le procès et la vie
D'une dame que Ihesu Criz
Aima tant (ce dit li est escriz),
Qu'il l'apela à son servize.
De lei lit on en sainte église ;
Si com hon tient le lit Abel,
Doit on tenir sainte Ysabel
A sainte, à sage et à senée.
Vers Dieu ce fut si asenée,
Que toz i fu ses cuers entiers,
Et sa tendue et ses mestiers...

Il suit principalement les dépositions des quatre suivantes, avec quelques détails de plus. Il termine ainsi :

Or prions donques à celi (celle)
A cui tant bien faire abeli,
Que pour nos deprist à celui
Dieu qui ne refuse ne lui,
Et por la proiere enproit cele
Qui fut et sa meire et sancelle (son ancelle)
Qu'il nos otroie cele ioie
Queil a ceste dame otroie.
Explicit. Dieix en soit loetz.
Dites amen, vos qui loeiz.

Outre l'incontestable mérite poétique de cette œuvre, il est pour nous un monument authentique et contemporain de l'effet produit en France par les vertus et les miracles de la Sainte allemande [1].

5. *Chi commenche de sainte Yzabiel.* Manuscrit du XIII[e] siècle, de la bibliothèque du Roi à Paris, fonds Saint-Germain des Prés, n° 1862. (*Le moine Robert.*)

Encore un poëme en vers français en l'honneur de sainte Élisabeth, par un auteur contemporain (comme le montre l'écriture seule du manuscrit), qui se nomme lui-même dans ces vers qui terminent son œuvre :

Je vos requier, si vos agrée,
Ke vos nous vouliez otroier
Ke Ihu Crist voelliez proier,
Ki sires est de tout le monde,
Ke celui face net et monde
Ki a ceste istoire rimée,
Et ensi dite et compassée ;
Ke tels oeuvres face en sa vie
Kil en ait gloire deservie ;
Ke Dieix eskience d'estre en duel
Frere Robert de Camblinmuel.

Ce religieux poëte, sur la vie duquel nous n'avons point de détails, a surtout reproduit la légende franciscaine (n° 3), et le récit de Césaire de Heisterbach (n° 2) : il a rendu avec beaucoup de grâce et de charme tous les traits et les paroles de la Sainte rapportés par ce dernier, surtout la conversation nocturne avec son mari (V. p. 266 de notre histoire). Il a particulièrement appuyé sur l'union et la tendresse conjugale des deux époux.

[1] Ce poëme a été imprimé depuis par M. Achille Jubinal, dans son édition complète des œuvres de Rutebeuf.

6. *Sente Elsebet Leben.* Poëme allemand aux archives de Darmstadt, de 221 pages, écrit au XIVe siècle, mais dont le langage semble remonter au XIIIe. Une portion assez notable en a été imprimée dans la collection intitulée *Diutiska,* publiée par le professeur *Graff* de Berlin. (*Cod. Darmst.*)

C'est une reproduction en vers des récits de Théodoric et de Berthold, avec quelques détails de plus.

7. *Von sente Elysabethen.* Poëme allemand, dans une grande légende rimée de la bibliothèque de Strasbourg, fonds des Johannites. A, 77, sur parchemin, écriture du XIVe siècle. (*Cod. Argent.*)

La vie de notre Sainte occupe les feuilles 179 à 203 de ce volume in-fol., que le savant professeur Massmann regarde comme le troisième volume d'une collection générale de légendes en vers. Ce petit poëme contient peu de détails nouveaux; mais il est délicieux par le style et la pensée, plein de naïveté et de véritable poésie.

8. *Von sente Elsebethen.* Légende en prose de la Sainte dans la collection manuscrite de HERMANN DE FRITZLAR, intitulée *Leben der Heiligen Prædigten,* et datée de 1345 et 1349, à la bibliothèque palatine de Heidelberg, n° CXIII et CXIV. (*Herm. Fritz.*)

Imprimé en partie par le professeur Massmann dans ses *Denkmæhler,* 1827. C'est un abrégé fort court, mais qui renferme quelques traits originaux et précieux.

9. *Vita beate Elizabeth.* Manuscrit de la bibliothèque du Vatican, n° 4401, ff. 20 à 27, sur parchemin, reliure aux armes des Borghèse, écriture du XIVe siècle. (*Cod. Vatic.*)

Ce récit est extrait, à ce que dit l'auteur, des dépositions

officielles envoyées à Rome; on y retrouve, en effet, une partie de celles de Guta et d'Isentrude. Il est très-incomplet, semble avoir servi de thème à un professeur, et finit par une série de détails et quelques réflexions dignes d'attention. Nous en citerons le préambule, à cause de son originalité.

« Cum multi discant verba scholæ et pauci verba vite, decrevimus vitam Beate Elyzabeth eo dictamine Christi fidelibus referendam. Quod cognovimus relatione testium juramentis mediantibus a reverendis dominis et magistris eam conscriptam ac summo pontifici et cardinalibus universis recitatam, et hoc digne, quia spiritalis homo dijudicat omnia, ut a nemine judicetur. Omne opus sanum trina provenit consideratione : primum, an liceat; deinde, an deceat; postremo, an expediat. Decebat ergo : et revera expediens fuerat ut hac compilatione conversationis famule Dei inquisitores nobis potius verbis simplicibus inpendent scientiam morum, quam scientiam litterarum. Auscultantes ideo karissimi silete. Et hæc salutaria audite cum quiete. Est igitur silentium in tribus valde bonum : servat pacem primo, dat vim orationum, et bone conscientie fugat detrimentum quæ plus custodienda est quam aurum et argentum. Ecce jam incipimus. Videte nomen mite. Fac imitari Domine in honorem hujus vitæ. »

10. *Vita S. Elisabethæ Hungariæ reginæ.* Manuscrit de la bibliothèque Laurentienne à Florence, Plut. XXVII. Cod. I, n° 18. Indiqué par Montfaucon, Biblioth. manusc., n° 292. (*Cod. Flor.*)

C'est la version de la légende dorée, avec quelques additions.

11. *Legende der H. Elisabeth und St. Gertraud ir mutter*, dans la *Chronique* manuscrite dite d'*Andechs*, à la bibliothèque de Munich, Cod. Germ. 218.

On y trouve des détails curieux sur la reine Gertrude, mère d'Élisabeth.

12. *Historia ecclesiastica Isenacensis, per M.* NICOLAUM REBHAHN, datée de 1621, à la bibliothèque du gymnase à Eisenach.

Cet auteur, quoique surintendant luthérien à Eisenach, a recueilli d'une manière assez complète toutes les traductions de la piété catholique sur notre Sainte. Il déclare que *partim fabulosa sunt, partim superstitionem resipiunt,* mais qu'il racontera tout ce qu'il sait, en laissant au lecteur chrétien le soin de juger.

13 JOH. WALDCSCHMIDT, *Commentatio succincta de vita et factis M. Conradi de Marpurg, confessoris divæ Elisabethæ,* etc. Collection de pièces manuscrites en latin du XVIIe siècle, à la bibliothèque de Cassel. *Hassiaca,* fol. nº 112.

Matériaux rassemblés pour une œuvre qui n'a probablement jamais été terminée.

14. *Leben Mag. Conradi von Marburg,* par *J. N.* SCHMINKIUS, bibliothèque de Cassel. *Hass.* 4º, nº 136.

Brouillon d'une vie détaillée de Conrad et de sainte Élisabeth, accompagnée de plusieurs pièces curieuses, mais tout imprégnée de la haine la plus fanatique contre le catholicisme.

15. Parmi les matériaux et documents manuscrits rassemblés par les jésuites d'Anvers, dits Bollandistes, pour la continuation de leur collection des *Acta Sanctorum*, et qui se trouvent en ce moment très-bien coordonnés et reliés, par ordre de date, à la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles,

ceux relatifs à sainte Élisabeth occupent les deux tiers d'un volume in-folio consacré aux saints du 19 novembre. En voici l'énumération complétée par les soins scrupuleux de M. Stædler (*MS. Bolland. Brux.*) :

1. Copie de la déposition des quatre suivantes.

2. Note sur des fondations attribuées à la Sainte dans la cathédrale de Cambray.

3. Narration latine et anonyme du miracle des vêtements, raconté dans notre chapitre XI.

4. Vie de la Sainte en latin, divisée en trois parties, envoyée de Münstereiffel, et que le P. Gamans avait d'abord prise pour celle de Cæsarius; ce n'est qu'une refonte, en latin classique, des anciennes sources.

5. Vie de la Sainte en latin, extraite d'un MS. de la bibliothèque de Louvain, écrite en 1320; reproduction, pleine d'emphase et de digressions, de Théodoric et des quatre suivantes, divisée en deux livres, dont le premier renferme la vie, et le second les miracles.

6. Suppléments à la vie écrite par Théodoric : ce sont les mêmes qui ont été imprimés par Mencken et Struve.

7. Plusieurs chapitres sur les instructions données à la Sainte par un ange, envoyées par le P. Gamans en 1641.

8. Vie de la Sainte par Cæsarius Heisterbacensis : voyez plus haut n° 2 de cette division.

9. *Brevis vita S. Elisabethæ Thuringiæ,* sans importance.

10. Lettre de Conrad au pape, suivie de l'énumération des miracles, telle qu'elle a été imprimée depuis.

11. Correspondance des Pères Kritgradt et Willeman, en

mission en Allemagne, avec les pères Bollandus et Papebroch à Anvers, sur les différents manuscrits et monuments relatifs à la Sainte, qui existaient à Wetzlar, Aldenberg et Hemsberg, etc., en 1642, 1697 et 1698.

12. Diverses légendes, hymnes, proses et homélies sur elle, extraites d'anciens Bréviaires, Missels, etc. Nous en reproduirons quelques-unes dans l'appendice.

13. Note sur le lieu de sépulture de la duchesse Sophie de Brabant, fille de la Sainte.

14. Description de la médaille de la Sainte, publiée par Reyher dans ses *Monumenta Landgraviorum Thuringiæ*, Gothæ, 1692.

15. *Revelationes beatæ Mariæ factæ beatæ Elisabeth, filiæ regis Hungariæ.* L'un des plus précieux monuments de notre histoire. Cet extrait a été envoyé d'un monastère d'Allemagne dont nous n'avons pas su déchiffrer le nom.

16. Vie de la Sainte par Théodoric, avec quelques variantes de la version imprimée par Canisius, et des additions précieuses, copiée sur un livre de chœur de l'église Sainte-Marie de Wetzlar, et envoyée par le P. Wilman, en 1696.

Nous n'avons pas cru devoir comprendre dans cette énumération toutes les chroniques latines et allemandes, ni toutes les vies des saints plus ou moins détaillées, où il est question de sainte Élisabeth, et que nous avons consultées : le nombre en eût été immense. Le P. Giry, de l'ordre des Minimes, dans sa *Vie des Saints*, publiée au XVII[e] siècle, disait que plus de cent auteurs avaient traité cette vie; et l'on peut hardiment porter aujourd'hui ce nombre au triple.

Mais il y a quelques ouvrages spécialement consacrés à

notre Sainte, et qui sont restés, malgré toutes nos recherches, inconnus pour nous. Ce sont surtout :

1° Le manuscrit latin du Franciscain contemporain, cité par Wadding comme étant de Louvain. (V. plus haut n° 14 des imprimés, et 3 des manuscrits.)

2° *Thesaurus antiquitatum Thuringicarum*, de H. CROLACHIUS, MS. de 1553.

3° H. HANCKINS, *Angli, Soc. Jes., Historia de S. Elisabetha.* Paris, 1532, 8°.

4° Enfin, Henri de Gand, dit le Docteur solennel, dans son livre intitulé *Catalogus virorum illustrium*, écrit au XIIIe siècle pour servir de supplément au Catalogue d'écrivains ecclésiastiques de saint Jérôme, continué par Sigebert de Gemblours, dit à propos de GÉRARD, moine de Saint-Quentin, à Lille : « Scripsit plurima miracula, quæ B. Elisabeth de Thuringia, « post mortem suam dicitur fuisse operata. » Cité par M. Huet dans ses excellentes *Recherches sur la vie et la doctrine de Henri de Gand.* Gand, 1838, p. 196. Ce même Gérard et son livre sont aussi indiqués par le P. Lelong dans son *Histoire du diocèse de Laon*, 1783, p. 422.

On verra par la date de plusieurs ouvrages cités ici, et dans les notes de l'*Histoire de sainte Élisabeth*, que l'auteur n'a pu en avoir connaissance qu'après la publication de la 1re édition du livre, en 1836. On a cru inutile d'indiquer, par un signe spécial, les additions faites aux éditions subséquentes.

HISTOIRE

DE

SAINTE ÉLISABETH

DE HONGRIE

DUCHESSE DE THURINGE

Respondens Jesus dixit : Confiteor tibi, Pater Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.

S. Matth., xi, 25.

CHAPITRE PREMIER

COMMENT LE DUC HERMANN RÉGNAIT EN THURINGE, ET LE ROI ANDRÉ EN HONGRIE, ET COMMENT LA CHÈRE[1] SAINTE ÉLISABETH PRIT NAISSANCE ET FUT TRANSPORTÉE A EISENACH.

Quasi stella matutina in medio nebulæ.

ECCLI. L, 6.

Élisabeth fut fille d'ung noble roy, et fut noble de lignage ; mais elle fut plus noble par foy et par religion, et sa très-noble lignée elle l'ennoblit par exemple, elle l'esclaircit par miracle, elle l'embellit par grace de sainteté.

JEAN LEFÈVRE, *Ann. de Hainaut*, l. XLVI.

Parmi les princes qui régnaient en Allemagne au commencement du treizième siècle, il n'y en avait point de plus puissant ni de plus renommé que Hermann, landgrave[2] de Thuringe et de Hesse, et comte palatin de Saxe. Le courage et les talents qu'il avait reçus avec l'héritage de son illustre père, Louis *le Ferré*, l'un des princes les plus remarquables

[1] Nous avons cru pouvoir conserver la naïve qualification dont se servent tous les anciens écrivains allemands qui ont parlé de notre sainte, depuis Tauler et Suso jusqu'au P. Martin de Kochem : *die libe H. Elisabeth.*

[2] Le titre de *landgraf* n'a point d'équivalent exact en français, surtout au féminin ; mais comme le rang et l'autorité des princes qui l'ont porté étaient en tout semblables à ceux des ducs, nous avons en général rendu les termes de *landgraf* et *landgræfin* par ceux de *duc* et *duchesse,* qui se trouvent d'ailleurs employés dans ce sens par quelques auteurs allemands de cette époque. Voy. les Mss. de Heidelberg.

du moyen âge[1]; la protection spéciale du pape Innocent III[2]; sa proche parenté avec l'empereur Frédéric Barberousse dont il était neveu, avec le roi Ottocar de Bohême, et les maisons de Saxe, de Bavière et d'Autriche; la position de ses vastes États au centre de l'Allemagne, qui s'étendaient depuis la Lahn jusqu'à l'Elbe : tout lui assignait un grand rôle politique. Bien qu'il ne fût pas au nombre des sept électeurs du Saint-Empire Romain, c'était cependant son influence qui déterminait leur choix, et son alliance était regardée comme décisive pour le succès des divers prétendants à la couronne impériale. Il fut ainsi plus d'une fois l'arbitre des destinées de l'Empire. « Quand il se trouve un roi trop court ou trop « long, dit un poëme contemporain, ou peu fait pour réjouir « le pays et tout le monde, le seigneur de Thuringe lui ôte « sa couronne et la donne à qui il veut[3]. » C'était principalement à lui que le célèbre empereur Frédéric II avait dû son élection en 1211.

Ce n'était pas seulement sa puissance qui lui attirait le respect de l'Allemagne : il se distinguait encore par sa générosité sans bornes, son instruction et sa piété. Il ne se couchait jamais sans avoir entendu ou fait lui-même une lecture tirée de l'Écriture sainte. Il avait étudié dans sa jeunesse à Paris, qui était alors le sanctuaire suprême de la science sacrée et profane[4]. Il en avait rapporté un amour très-vif pour la poésie : pendant tout son règne, il fit recueillir avec

[1] Voy. Appendice n° 1.

[2] Innoc. III, ép. VI, 42. Philippe Auguste lui demanda une de ses filles en mariage. Schultz et Schannat. Ord. guelph. cod. prob. n° 105.

[3] Singerkriec uf Wartburg. st. VI.

[4] Civitas Parisiensis... fons hortorum et puteus aquarum vivarum, irrigabat universæ terræ superficiem, panem delicatum, et delicias præbens regibus : et universæ Dei Ecclesiæ, super mel et favum ubera dulciora propinans. Jac. de Vitriaco. Hist. Occid. cap. VII.

soin les poëmes héroïques des anciens Germains, et entretenait à cette fin plusieurs écrivains occupés à transcrire les chants des vieux maîtres[1]. Vivant à l'époque où la poésie catholique et chevaleresque jetait en Allemagne son plus pur éclat, il en comprit toute l'immortelle beauté. S'il ne put, comme l'empereur Henri VI et beaucoup d'autres princes et seigneurs de son temps, prendre place parmi les chantres d'amour (*Minnesænger*), et entendre comme eux répéter ses vers dans les châteaux et les chaumières, nul d'entre eux du moins ne le surpassa en admiration du *Gai savoir*, en munificence et en affection envers les poëtes ; ils formaient sa société habituelle, et étaient l'objet de sa plus vive sollicitude. Sa cour était en quelque sorte leur patrie à tous, et pendant toute sa vie orageuse il ne démentit jamais cette prédilection de ses jeunes années[2]. Aussi ont-ils célébré à l'envi sa gloire et ses qualités; car son nom se trouve dans le *Titurel*, le *Parcifal*, et tous les monuments les plus populaires de la poésie nationale : aussi Walther von der Vogelweide, le plus grand poëte de cette période, a-t-il dit de lui[3] : « Les autres « princes sont tous très-cléments, mais nul n'est si généreux « que lui ; il l'était autrefois, et il l'est encore... Nul ne souffre « de ses caprices... La fleur de Thuringe brille à travers la « neige ; son été et l'hiver de sa gloire sont doux et beaux « comme son printemps. »

Il arriva en l'an 1206 que le duc Hermann, se trouvant à son château de Wartbourg, au-dessus de la ville d'Eisenach,

[1] Paulini Annales Isenac. p. 30.

[2] C'est grâce à lui que Henri de Veldeck put achever son *Énéide*, la plus ancienne épopée allemande qui nous ait été conservée.

[3] Ed. Lachmann, p. 35 :

Der Dürnge bluome schinet dur den snè
Sumer und winter blüet sin lop als in den ersten jaren.

réunit à sa cour six des poëtes les plus renommés de l'Allemagne, savoir : Henri Schreiber, Walther von der Vogelweide, Wolfram d'Eschenbach, Reinhart de Zwetzen, qui étaient tous quatre des chevaliers d'ancienne lignée ; Bitterolf, officier de sa maison ; et enfin Henri d'Ofterdingen, simple bourgeois d'une famille pieuse d'Eisenach[1]. Une rivalité violente se déclara bientôt entre les cinq poëtes de noble naissance, et le pauvre Henri, qui était au moins leur égal en talent et en popularité. La tradition les accuse d'avoir voulu même attenter à sa vie, et raconte qu'un jour qu'ils fondirent tous ensemble sur lui, il ne put leur échapper qu'en se réfugiant auprès de la duchesse Sophie (car le duc lui-même était en course), et en se cachant dans les plis de son manteau[2]. Pour vider leur différend, ils convinrent de se livrer un combat public et définitif, en présence du duc et de sa cour, et avec l'assistance du bourreau, la corde à la main, qui devait pendre, séance tenante, celui dont les chants seraient reconnus inférieurs à ceux de ses rivaux[3] ; montrant ainsi que la gloire et la vie étaient à leurs yeux inséparables. Le duc consentit à cette condition, et présida à cette lutte solennelle qui retentit dans toute l'Allemagne, et à laquelle vinrent assister une foule de seigneurs et de chevaliers. Ils chantèrent tour à tour, et sous les formes les plus variées, l'éloge de leurs princes favoris, les grands mystères de la religion, le mariage légitime de l'âme avec le corps après la résurrection, l'inépuisable clémence de Dieu, la puissance

[1] Une tentative récente a été faite par M. de Spaun, pour revendiquer au profit de l'Autriche la naissance et la gloire de ce poëte célèbre, et pour lui attribuer la rédaction du poëme des Nibelungen. Voyez *Heinrich von Ofterdingen und das Nibelungen Lied.* Linz. 1840.

[2] Under iren mantell er kroch. — (Vita Rhyt. § II.)

[3] Decretum est ut jam accersito spiculatore, præsentique funem tenenti, pars devicta daretur suspendenda. Tentzell. Supplem. II. Hist. Goth. p. 520.

du repentir, l'empire de la Croix, et surtout les gloires de Marie, la bien-aimée de Dieu, neuf fois plus belle que la miséricorde, qui est elle-même plus belle que le soleil. Ces chants, recueillis par l'auditoire, se sont conservés jusqu'à nos jours, sous le titre de *la Guerre de la Wartbourg* [1]. Leur collection forme encore aujourd'hui un des monuments les plus importants de la littérature germanique, à la fois comme un trésor des croyances anciennes et populaires, et comme irrécusable témoignage du rôle immense que jouait la poésie dans la société, la science et la foi de ce siècle. Il fut impossible de décider du mérite des ménestrels rivaux, et il fut convenu que Henri d'Ofterdingen irait chercher en Transylvanie le célèbre maître Klingsohr, tellement expert dans les sept arts libéraux et surtout en astronomie et en nécromancie, que les esprits mêmes étaient obligés, disait-on, d'obéir à sa science, et que le roi de Hongrie lui faisait une pension de trois mille marcs d'argent pour prix de ses services. Un délai d'un an fut accordé à Henri pour faire ce voyage; et, au jour marqué, il se trouva aux portes d'Eisenach avec le grand savant [2].

Tandis que toute la chevalerie allemande avait les yeux fixés sur cette lutte dont la mémoire devait se perpétuer jusqu'à la postérité la plus éloignée, le Seigneur, toujours ja-

[1] *Der Singerkriec uf Wartburg*. Le principal manuscrit de ce précieux recueil existe à Iéna, accompagné de mélodies contemporaines : il a été publié en 1830 par M. Ettmüller.

[2] Une tradition populaire, mentionnée par les historiens, veut que, le délai étant expiré moins un jour avant qu'ils pussent partir de Transylvanie, Klingsohr se fit transporter, ainsi que son client, en une seule nuit, jusqu'à Eisenach, dans la cour du meilleur aubergiste. Henri, en s'éveillant, entendit les cloches de Saint-Georges qui sonnaient matines, et reconnut leur son : aussitôt il se leva, et, ayant regardé autour de lui, il se vit à Eisenach, ce dont il remercia Dieu sur-le-champ. Voyez surtout Vita Rhytmica, § v.

loux de la gloire de ses élus, l'avait destinée surtout à entourer d'une auréole de poésie et de gloire populaire le berceau d'une de ses plus humbles servantes.

En effet, Klingsohr, s'étant logé à Eisenach chez l'aubergiste Henri Hellgreff, à gauche de la porte Saint-Georges[1], descendit, le soir même de son arrivée, dans le jardin de son hôte, où se trouvaient plusieurs seigneurs de Hesse et de Thuringe, venus exprès pour le voir, ainsi que des officiers de la cour du prince, et beaucoup d'honnêtes bourgeois de la ville, qui, selon la coutume encore existante de la bonne Allemagne, y buvaient le coup du soir[2]. Ces braves gens l'entourèrent, et lui demandèrent de leur apprendre quelque chose de nouveau : sur quoi il se leva, et se mit à contempler les astres avec attention pendant longtemps. Puis il leur dit : « Je vous apprendrai quelque chose de nouveau et de « joyeux aussi ; je vois une belle étoile qui se lève en « Hongrie, et qui rayonne de là à Marbourg, et de Mar- « bourg dans le monde entier[3]. Sachez que cette nuit « même il est né à monseigneur le roi de Hongrie une « fille qui sera nommée Élisabeth, qui sera donnée en « mariage au fils du prince d'ici, qui sera sainte, et dont la « sainteté réjouira et consolera toute la chrétienté[4]. » Les assistants entendirent ces paroles avec une grande joie : et le lendemain, de grand matin, les chevaliers montèrent à

[1] Rothe, Cronic. Thuring. p. 1699.

[2] Und trunken den abunt trang. — Ibid.

[3] Passional. fol. 57.

[4] Theodor. Thur. c. 1. Rothe, loco citato. — Vita Rhyt. § v, etc., etc. Il serait sans doute superflu de déclarer ici que nous nous inclinons devant la proscription prononcée par l'Église, notamment dans l'admirable bulle de Sixte-Quint, *Cœli et terræ creator Deus*, contre tout ce qui touche à l'astrologie ; mais nous n'avons pas dû passer sous silence une tradition invétérée, et qui est reproduite par tous les écrivains.

la Wartbourg pour les redire au landgrave, qu'ils rencontrèrent comme il allait à la messe. Ils ne voulurent pas le retenir, et l'entendirent avec lui [1]; mais aussitôt qu'elle fut finie, ils lui racontèrent ce qui s'était passé la veille. Le prince en fut surpris ainsi que toute sa cour; et ayant demandé aussitôt son cheval, il alla lui-même, avec une nombreuse escorte, chercher maître Klingsohr, et le mena avec lui à la Wartbourg. On lui rendit les plus grands honneurs, surtout les prêtres, qui le traitèrent en évêque, dit un contemporain [2]. Le landgrave le fit dîner à sa table; et après le repas, ils parlèrent longtemps ensemble. Le prince, chez qui l'anxiété paternelle était déjà éveillée, lui demanda comment allaient les affaires de Hongrie, ce qu'entreprenait le roi, s'il était encore en paix avec les infidèles, ou si la guerre avait recommencé [3]. Klingsohr satisfit en détail à sa curiosité: après quoi il s'occupa du grand procès qui l'avait amené à Eisenach. Il présida au nouveau combat qui s'engagea, et réussit à calmer la haine des rivaux de Henri son client, et à faire reconnaître publiquement son mérite. Il retourna ensuite en Hongrie, comme il était venu, c'est-à-dire, selon la tradition populaire, en une seule nuit.

Or, la Hongrie était alors gouvernée par le roi André II, dont le règne était aussi agréable à Dieu qu'à ses peuples [4].

[1] Vita Rhytmica, § v.

[2] Ibid.

[3] Ibid.

[4] Bonfinius, Decad., lib. VIII. S'il faut en croire un poëme français de cette même époque, la langue française était dès lors très-cultivée à la cour de Hongrie, par l'entremise de précepteurs et de gouvernantes venues de France :

Tout droit à celui tems que ci je vous devis,
Avoit une coutume ens el Tyois païs
Que tout li grand seignor, li conte et li marchis,
Avoient, autour eus, gent françoise tourdis

Illustré par ses guerres contre les nations infidèles qui entouraient les frontières de son royaume, il l'était plus encore par sa profonde piété et par sa générosité envers l'Église et les pauvres. Quelques-unes de ces vastes mines d'or qui enrichissent encore aujourd'hui la Hongrie, furent découvertes sous son règne, et le peuple fidèle ne manqua pas d'y voir une récompense accordée par Dieu à ses vertus. Ses mineurs vinrent lui raconter un jour qu'en fouillant les flancs d'une montagne, ils avaient entendu une voix leur crier de prendre courage, parce que ce roc renfermait une masse d'or inépuisable que Dieu destinait au roi André, pour le récompenser de sa piété et de sa charité. Le roi se réjouit grandement de la faveur divine, et profita de sa nouvelle richesse pour fonder des églises et des couvents, et pour augmenter ses aumônes [1].

Il avait pour épouse Gertrude de Méranie ou d'Andechs, de la maison peut-être la plus illustre de l'empire à cette époque. Elle descendait en droite ligne de Charlemagne, et possédait les plus belles provinces du midi de l'Allemagne. Le père de Gertrude, Berchtold III, était duc de Méran et de Carinthie, margrave d'Istrie et souverain du Tyrol. Son frère Berchtold IV avait refusé, en 1198, la couronne impériale que les princes lui offraient unanimement. Une de ses sœurs, Hedwige, depuis canonisée, était duchesse de Silésie et de Pologne; et une autre, Agnès, fut l'épouse, célèbre

Pour apprendre françois leurs filles et leurs fils.
Li rois et la royne et Berte o le cler vis
Sorent près d'aussi bien le françois de Paris,
Comme se ils fussent nés el bour à Sainct-Denis.

Berthe aux grands Pieds, éd. de M. Paris.

Il est donc probable que sainte Élisabeth savait le français et le parlait.

[1] Vita Rhyt., § 11.

par sa beauté et ses malheurs, de Philippe-Auguste, roi de France[1]. Gertrude ne le cédait pas à son époux en piété. Les historiens vantent son courage et son âme virile[2]. Le plus tendre amour unissait ces deux nobles époux[3].

En l'an 1207, au jour et à l'heure annoncés par Klingsohr à Eisenach, la reine Gertrude[4] donna le jour à une fille, qui reçut sur les fonts le nom d'ÉLISABETH[5]. La cérémonie de son baptême se fit avec une très-grande magnificence : on la porta à l'Église sous un dais qui était ce qu'on avait pu trouver de plus beau à Bude, où était alors un des principaux entrepôts du luxe oriental.

Dès le berceau, cette enfant prédestinée donna des gages de la destinée sublime que Dieu lui réservait : les noms consacrés par la religion furent les premiers mots qui frappèrent son attention, les premiers aussi qu'elle voulut bégayer à mesure que sa langue se déliait; et lorsqu'elle put parler, ce ne fut longtemps que pour réciter des oraisons. Elle prêtait une attention surprenante aux premiers enseigne-

[1] Voyez le tableau généalogique de la famille maternelle d'Élisabeth, dans l'Appendice, n° II.

[2] Theod., lib. I, c. II.

[3] Le moine Robert. Mss.

[4] Tous les historiens allemands sont d'accord pour placer le lieu de la naissance de sainte Élisabeth à Presbourg; mais Pelbartus de Temeswar, prédicateur hongrois du quinzième siècle, dans son discours *de Laudibus S. Elisabethæ*, dit expressément que ce fut à Saros-Patak : « Elisabeth... dum nata fuisset in oppido Saros-Patak, et in deliciis nutrita. » Cette opinion est adoptée dans la nouvelle édition du *Chronicon Budense*, ed. Joseph Podhrsdeczky, Budæ, 1838, p. 196, ainsi que par le comte Jean Mailath, dans le Historiche Taschenbuch, de 1825. — Saros-Patak est une ancienne ville appartenant aux rois de Hongrie, dans le comitat de Zemplein; elle appartient aujourd'hui aux princes de Bretzenheim.

[5] En hongrois, *Erzsebèt* ou *Erzsi*; selon l'étymologie hébraïque, ce nom signifie *pleine* ou *rassasiée de Dieu*. C'est le sens adopté par le pape Grégoire IX dans la bulle de canonisation.

ments de la foi qu'on lui donnait, bien qu'assurément une lumière intérieure éclairât déjà pour elle ces saintes vérités. A l'âge de trois ans, à ce qu'assurent les historiens, elle exprimait sa compassion pour les pauvres, et s'efforçait de subvenir à leurs misères par des dons[1]. Toute sa vie était ainsi déjà en germe dans cette vie du berceau, dont le premier acte était une aumône, et la première parole une prière : aussi semble-t-elle avoir été dès lors admise par Dieu à posséder les grâces qu'elle devait plus tard si abondamment distribuer sur la terre. A peine eut-elle vu le jour, que les guerres où était engagée la Hongrie cessèrent : les dissensions intérieures mêmes se calmèrent. Cette tranquillité passa bientôt de la vie publique à la vie privée; les violations de la loi de Dieu, les excès, les blasphèmes devinrent moins fréquents; et le roi André vit se combler tous les désirs que pouvait former un roi chrétien[2]. Les âmes simples et pieuses ne manquèrent pas dès lors de remarquer la coïncidence de cette paix et de cette prospérité subite avec la naissance d'un enfant chez qui la piété était si précoce : et lorsqu'on vit plus tard se réaliser d'une manière si éclatante les promesses de ses premières années, les Hongrois aimaient à se rappeler que jamais enfant royal n'avait apporté plus de grâces à sa patrie[3].

Cependant le duc Hermann n'avait rien négligé pour savoir si la prédiction de Klingsohr s'était accomplie, et si une princesse était née en Hongrie au jour qu'il avait indiqué. Et

[1] Le P. Apollinaire, p. 36, 37, 39. « Nous remarquons, dit à ce sujet le bon religieux, que le vent qui se lève au poinct de l'aurore a plus de durée que celuy qui ne commence à souffler que sur le soir... Ces premiers mouvemens de la grace n'estoient, ce semble, que de douces agitations d'un vent matinal. »

[2] Es gieng seinen vatter nach allen seinem willen. — Passion. f. 57.

[3] Ibid.

lorsqu'il eut appris non-seulement sa naissance, mais encore les marques de dévotion qu'elle donnait déjà, et le bonheur qu'elle semblait avoir apporté du ciel à son pays, il conçut le plus vif désir de voir la prédiction s'accomplir tout entière, et son jeune fils[1] devenir l'époux d'Élisabeth[2]. Les voyageurs qui arrivaient de temps à autre de cette contrée, qui n'était guère plus isolée qu'aujourd'hui du reste de l'Europe, lui apportaient souvent des détails sur la fille du roi André. Un jour surtout, un moine, qui venait de Hongrie, lui raconta qu'étant aveugle depuis quatre ans, il avait été subitement guéri par l'attouchement de la jeune princesse. — « Toute la Hongrie, dit-il au duc, se réjouit de cette enfant, « car elle a apporté la paix avec elle ! »

C'en fut assez pour décider Hermann à envoyer auprès du roi de Hongrie une ambassade composée de seigneurs et de nobles dames, pour lui demander la main d'Élisabeth, au nom de son fils Louis, et pour l'amener avec eux, s'il était possible, en Thuringe. Il choisit pour cette mission le comte Reinhard de Muhlberg, Gauthier de Varilla, son échanson, et madame Berthe, veuve d'Egilolf de Beindeliben, qui était, au dire des chroniqueurs, connue pour sa sagesse et sa modestie, et en outre belle, pieuse et honorable en tout[3]. Elle eut pour compagnes deux nobles et belles demoiselles, et deux écuyers. Les ambassadeurs avaient une suite d'au moins trente chevaux. Tout le long de leur route ils furent reçus par les princes et les prélats dont ils traversaient les terres, avec la distinction que méritait leur propre rang et celui de leur seigneur. Parvenus heureusement à Presbourg, ils y

[1] Né en 1200.

[2] Ach mœcht das kind meinem sun werden. — Passion. f. 57.

[3] Vita Rhyt., § VIII.

trouvèrent une hospitalité royale[1], et, dès le lendemain de leur arrivée, des messes en grand nombre[2].

Lorsqu'ils eurent exposé au roi l'objet de leur mission, celui-ci assembla son conseil pour délibérer sur la demande du duc de Thuringe. Klingsohr l'appuya avec chaleur : dans un discours qui peut servir de tableau de l'état de la Thuringe à cette époque, il fit longuement valoir les richesses et la puissance de Hermann ; il énuméra les douze comtes qui étaient ses vassaux, sans compter les barons et les chevaliers, les bonnes forteresses qui défendaient son pays ; il raconta combien ce pays lui avait paru fertile, bien cultivé, entouré de belles forêts, garni d'étangs poissonneux ; combien aussi le peuple était aisé, buvant force bière et mangeant du bon pain blanc[3]. Il fit ensuite le plus grand éloge du caractère personnel du duc, et ajouta que son fils lui avait paru réunir toutes les qualités qu'on pouvait demander à son âge. La reine Gertrude se prononça également en faveur de la demande du duc, et le roi, cédant à son influence, consentit à se séparer de sa fille chérie. Mais avant de la laisser partir, il voulut célébrer une fête en son honneur ; et ayant convoqué tous les chevaliers de sa cour et leurs dames, il ordonna des réjouissances brillantes : les jeux, les danses, la musique surtout et les chants des ménestrels durèrent trois jours, au bout desquels les ambassadeurs thuringiens demandèrent congé au roi. On apporta la petite Élisabeth, qui n'avait que

[1] Jucunde et regaliter sunt recepti. — Theod. I, 1.

[2] Des morgens dae sie aufgestunden
Der messen sie gnug funden.
Vita Rhyt., § VIII.

[3] Dicke bier trinken die bawr...
Weis brot zu essen ist oer sete.
Vita Rhyt., § VIII.

quatre ans, enveloppée d'une robe de soie brodée d'or et d'argent : on la coucha dans un berceau d'argent massif, et on la remit ainsi aux Thuringiens. Le roi dit au sire de Varila : « Je confie à ton honneur de chevalier ma consola« tion suprême. » La reine vint aussi en pleurant lui recommander son enfant; à quoi le chevalier répondit : « Je la tiendrai volontiers en ma garde, et lui serai fidèle à toujours [1]. » Il tint parole, comme nous verrons.

Avant de quitter Presbourg, les ambassadeurs reçurent du roi et de la reine des présents d'une richesse infinie, tant pour eux-mêmes que pour être transmis au duc Hermann, comme dot de la princesse. Les narrations contemporaines énumèrent avec détail ces présents [2], en disant expressément que jamais on n'avait rien vu d'aussi précieux ni d'aussi beau en Thuringe [3]. D'où l'on peut conclure que ce mariage a signalé l'introduction en Allemagne d'un nouveau développement de l'industrie et du luxe de l'Orient, qui, à une époque aussi reculée, ne saurait être sans importance pour l'histoire de l'art et de l'industrie germanique [4]. La reine ajouta mille marcs d'argent, en promettant que, si elle vivait, elle doublerait cette somme de son trésor privé.

Les ambassadeurs partirent enfin; ils étaient venus avec deux voitures, ils s'en retournaient avec treize, tant leur ba-

[1] Passion. f. 67. Adam Urs., p. 1279.

[2] Cod. Darmst.; Vita Rhyt., § VIII; Cod. Palat. Heid. CV.

[3] Theod., I, 2.

[4] On voyait parmi ces présents beaucoup de vases ciselés en or et en argent, des cassettes d'ivoire sculpté, des diadèmes, des guirlandes de pierres précieuses, des bagues et des ceintures garnies de bijoux, en outre de nombreux vêtements et des garnitures de lit en soie pourpre. Ensuite une baignoire d'argent, pour faire pendant au berceau de la princesse ; enfin, six chevaux d'une grande beauté, valant plus de mille florins, et destinés par le roi à l'usage spécial de sa fille. — Theod., l. c. Vita Rhyt., l. c.

gage s'était accru. Le roi leur avait confié treize nobles demoiselles de Hongrie pour servir de compagnes à sa fille, et qui furent toutes dotées et mariées en Thuringe par le duc Hermann[1].

Leur voyage de retour se fit sans encombre. Dès que le duc Hermann et la duchesse Sophie eurent reçu la nouvelle de leur approche et du succès de leur mission, ils se mirent à genoux, et bénirent Dieu de ce qu'il avait exaucé leurs vœux. Puis ils descendirent aussitôt de la Wartbourg à Eisenach pour y recevoir leurs envoyés, que Dieu avait si bien conseillés[2]. La joie d'avoir obtenu une jeune duchesse leur avait à peu près fait perdre la tête, à ce que dit un des chroniqueurs officiels de leur cour[3]. Ils conduisirent tout le cortége dans l'auberge d'Hellgref, où Klingsohr avait fait sa prédiction, et qui était la meilleure du temps[4]. Là, le landgrave prit la petite Élisabeth entre ses bras, et, la serrant contre sa poitrine, il remercia encore Dieu de la lui avoir accordée[5]. Puis il remonta à la Wartbourg pour y préparer les logements; mais la duchesse Sophie passa toute la nuit auprès de l'enfant. Le lendemain matin, elle la conduisit au château, où le duc avait rassemblé toute sa cour, et où il fit inviter les principaux bourgeois d'Eisenach et leurs femmes, afin qu'ils pussent voir l'enfant que Dieu et le roi de Hongrie

[1] Hermann Fritz. 113.

[2] Die Got wol hatte berateun.
Vita Rhyt., § IX.

[3] Sie wussten nicgt was sy solden.
Vor grosser freude die sy hatten.
Ibid.

[4] Des beste herberg dy zu der zeit.
Ibid.

[5] Passional. f. 57.

lui avaient envoyé. On célébra solennellement les fiançailles de la princesse, âgée de quatre ans, avec le jeune duc Louis qui en avait onze, et on les coucha l'un à côté de l'autre, dans le même lit[1]. Puis il y eut, comme à Presbourg, des banquets, des danses et des fêtes somptueuses, où la poésie, qui était la principale magnificence de la cour de Thuringe, brilla de son éclat accoutumé[2].

A dater de cette époque, Élisabeth ne quitta plus celui qui devait être plus tard son époux, et qu'elle nomma dès lors son frère. Touchante et salutaire coutume des âges et des familles catholiques, que cette commune éducation donnée à ceux dont la vie devait être toujours commune; inspiration bienfaisante qui confondait dans le cœur de l'homme le pur nom de sœur avec le nom sacré d'épouse; qui faisait que rien n'était perdu dans la vie; qui utilisait toutes les fraîches et fugitives émotions de la fraternité au profit des graves et longs devoirs du mariage; qui s'emparait tout d'abord de ce qu'il y a d'impétueux et d'ardent dans le cœur humain pour le calmer et le sanctifier; enveloppant ainsi dans les liens d'un seul et même amour ce que la vie a de plus pur et ce qu'elle a de plus intime, ses souvenirs les plus doux et ses affections les plus saintes !

[1] Sponso puero infantula apposita est. — Theod., I, 2.

[2] Getantz twart dae und gesprungen
Manch frœlich lydichen gesungen.
Vita Rhyt., § IX.

CHAPITRE II

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH HONORAIT DIEU DANS SON ENFANCE.

Elegit eam Deus et prælegit.
OFF. DES SAINTES FEMMES.

V ans avoit d'aage droit
Sainte Ysabiaux la Dieu aimée,
La fille le roi de Hongrie,
Quant a bien faire commensa.
RUTEBEUF, *Mss. Bibl. roy.* 7633.

Du sein de la même famille dont la Providence éloignait ainsi la petite Élisabeth, deux causes vinrent contribuer à développer de bonne heure dans son âme les précieuses dispositions que l'on y avait reconnues dès le berceau. Elle avait en premier lieu un exemple illustre de l'union de toutes les vertus chrétiennes avec la majesté souveraine dans sa tante maternelle, Hedwige, duchesse de Pologne, qui devait mériter plus tard le culte des fidèles, et dont la piété austère et fervente était dès lors un titre de gloire pour sa famille, et un sujet d'édification qu'Élisabeth sut comprendre et imiter [1].

Mais, outre l'influence de cet exemple, Dieu permit qu'un malheur imprévu vînt jeter une ombre de tristesse sur les premiers jours de sa vie, et lui faire comprendre tout d'abord la fragilité des grandeurs mondaines. Deux ans après qu'elle

[1] Melancht. Chron. l. v. ep. Liebknecht, p. 29 et 37.

eut été transportée de Hongrie en Thuringe, sa mère, la reine Gertrude, périt de la mort la plus cruelle, assassinée à la fleur de l'âge par les sujets de son époux. La cause de sa mort est diversement racontée : selon quelques-uns, elle fut immolée par le Ban de Croatie et de Dalmatie, qui voulut venger ainsi l'honneur de sa femme, outragée par le patriarche Berchtold, frère de la reine[1] : mais, selon une version beaucoup plus authentique, elle fut victime d'une conspiration dirigée contre les jours de son mari, et, pour lui donner le temps de fuir, elle se livra aux coups des conjurés[2]. Cette funeste nouvelle parvint bientôt aux oreilles d'Élisabeth, et tous les historiens s'accordent à regarder l'impression qu'elle en reçut comme une des principales sources des graves pensées et de la profonde piété qui se faisait jour dans toutes les actions de cette enfant.

Dès qu'elle fut arrivée, le landgrave choisit sept demoiselles des plus nobles familles de sa cour et à peu près du même

[1] Bonfin. Dec. IV, lib. VII, p. 284. — Dlugosz. — Engel, Geschichte Ungarns.

[2] Elle dit au roi, en lui conseillant de fuir :

Et iou en la garde de Dieu
Remanrai, qui garde est de tous.
De moi ne me chaut, fors de vous.
Le moine Robert, Mss. Bibl. roy. 1862.

Cette seconde version est celle des écrivains contemporains, notamment de Cæsarius de Heisterbach, qui écrivait du vivant même des deux frères de la reine, mais bien loin de leur influence, et qui s'exprime ainsi : « Quorum sororem rex Ungariæ matrimonio sibi junctam dum plurimum amaret, et ejus gratia Teutonicos quorum multitudo in regno Ungariæ est, foveret et exaltaret, Ungari zelo ducti et invidiæ stimulis agitati, ipsum regem cum omni domo sua, uxore scilicet et liberis, gladio exstinguere conati sunt. Quod ubi regina reperit, magis de viro quam de se sollicita, præparatas insidias per fugam illum evadere hortabatur. Ipsa vero se gratiæ Dei committens, ab Ungaris coronam martyrii innocentia sua promeruit. »

âge que sa future belle-fille, parmi lesquelles était sa propre fille Agnès, pour la faire élever avec elle. Une d'elles, Guta, qui n'avait que cinq ans, un an de plus qu'Élisabeth, resta à son service jusqu'à peu de temps avant sa mort; et lorsque Dieu l'eut rappelée à lui, et que le bruit de sa sainteté eut attiré l'attention de l'autorité ecclésiastique, cette même Guta, interrogée publiquement, raconta les souvenirs de son enfance. C'est à sa déposition, soigneusement conservée et transmise au saint-siége, que nous devons la connaissance des détails que nous allons donner sur l'emploi des premières années de notre Élisabeth.

Dès cet âge si tendre, toutes ses pensées, toutes ses émotions paraissent s'être concentrées dans le désir de servir Dieu et de mériter le ciel [1]. Toutes les fois qu'elle le pouvait, elle entrait dans la chapelle du château, et là, en se couchant au pied de l'autel, elle faisait ouvrir un grand psautier, bien qu'elle ne sût pas encore lire [2]; puis, pliant ses petites mains et levant les yeux vers le ciel, elle se livrait avec un recueillement précoce à la méditation et à la prière.

En jouant avec ses compagnes, et par exemple en sautant sur un pied, elle faisait en sorte que toutes fussent obligées de se diriger vers la chapelle [3]; et quand elle la trouvait fermée, elle en baisait avec ferveur la serrure, la porte et les murs extérieurs, par amour pour le Dieu voilé qui y reposait. Dans tous ses jeux, c'était toujours la pensée de Dieu qui la dominait : elle espérait gagner pour lui [4], car elle donnait tout ce qu'elle gagnait à de pauvres filles, en leur impo-

[1] Cœlestibus prout poterat intendebat. Theod., I, 3.

[2] Cum esset quinquennis et litteras omnino ignoraret. Dict. IV. Ancill., p. 2012.

[3] In uno pede saliens puellas versus capellam fugabat. Dict. IV. Ancill., l. c.

[4] Spem vincendi et lucrandi in Deo ponebat. Ibid.

sant le devoir de réciter un certain nombre de *Pater* et d'*Ave*. Elle y cherchait sans cesse des occasions de se rapprocher de Dieu; et lorsqu'elle avait éprouvé quelque obstacle à faire autant de prières et de génuflexions qu'elle aurait voulu, elle disait à ses petites compagnes : « Couchons-nous par terre, pour voir qui de nous est la plus grande. » Puis s'étendant successivement à côté de chacune des petites filles, elle profitait de ce moment pour s'humilier devant Dieu et réciter un *Ave*. Devenue épouse et mère, elle se plaisait à raconter ces innocentes ruses de son enfance [1].

Souvent aussi elle conduisait ses amies au cimetière, et leur disait : « Souvenez-vous que nous ne serons un jour que pous-« sière. » Puis, arrivant devant le charnier, elle disait : « Voici les os des morts : ces gens ont été vivants comme « nous le sommes, et sont maintenant morts comme nous le « serons; c'est pourquoi il faut aimer Dieu. Mettons-nous « à genoux, et dites avec moi : Seigneur, par votre mort « cruelle et par votre chère mère Marie, délivrez ces pau-« vres âmes de leur peine; Seigneur, par vos cinq plaies « sacrées, faites-nous sauves. » C'étaient là, dit un auteur, ses danses et ses jeux [2]. Ces enfants récitaient la prière avec elle, et bientôt, éblouis par l'ascendant qu'elle prenait

[1] Mensuremus nos quæ nostrum sit longior... Sicut et ipsa postmodo adulta pluribus recognovit. Ibid.

Sachiez ia ne fust en ce leu
Cele ioast a queilque geu
Que sesperance et sa memoire
Ne fust à Dieu, le roi de gloire ;
Car se li içoit le fuer
A Dieu avoit fichié le cuer.
Rutebeuf, Mss. 7633, p. 29.

[2] Ce fus ses droits entendemens,
Ses geux et ses esbatemens.
Rutebeuf, l. c.

sur eux, ils racontèrent que l'enfant Jésus venait souvent la trouver, la saluait tendrement, et jouait avec elle. Mais elle leur défendit sévèrement de dire de pareilles choses [1].

Hors de ses récréations, elle cherchait à apprendre le plus de prières qu'elle pouvait. Tous ceux qui voulaient lui parler de Dieu et de sa sainte loi lui devenaient chers par cela seul [2]. Elle s'était assigné un certain nombre d'oraisons à réciter par jour; et lorsqu'elle avait été empêchée de remplir cet engagement volontaire avant la nuit, et que ses suivantes l'obligeaient de se mettre au lit, elle ne manquait jamais de s'en acquitter tandis qu'on la croyait endormie, se souvenant, comme David, du Seigneur sur sa couche [3]. Elle sentait déjà le prix de la modestie qui est ordonnée aux vierges chrétiennes, et arrangeait toujours son voile de manière à ce qu'on vît le moins possible ses traits enfantins [4].

La charité sans bornes qui devait plus tard s'identifier avec sa vie même enflammait déjà son âme prédestinée. Elle distribuait aux pauvres tout l'argent qu'elle recevait de ses parents adoptifs, ou qu'elle pouvait leur dérober sous un prétexte quelconque [5]. Elle allait sans cesse dans les offices et dans les cuisines du château pour y ramasser quelques restes qu'elle portait avec soin aux pauvres affamés, ce qui ne laissait pas que d'éveiller déjà contre elle le mécontentement des officiers de la maison ducale [6].

Plus elle grandissait, et plus elle croissait en vertu et en

[1] Passional. fol. 57.

[2] Vita Rhyt., § IX.

[3] Et ab ancillis lectum ingredi cogeretur. Mss. Florent. 151. — Memor fui tui super stratum meum. Ps. LXII, 17.

[4] Passional. l. c.

[5] Harpagatam a parentibus vafre pecuniam pie miserabilibus erogasse. Bonfinii Dec. Hung. IV, l. VII, 284.

[6] Cod. Heidelb. 2. Les manuscrits de Heidelberg racontent à cet endroit

piété, plus elle vivait en elle-même, recueillie en la présence de Dieu, qui se plaisait dès lors à la parer de ses grâces.

L'usage voulait à cette époque que les princesses et les jeunes filles de haut parage [1] tirassent au sort parmi les saints Apôtres un patron spécial. Élisabeth, qui avait déjà choisi la sainte Vierge pour sa protectrice et son avocate suprême [2], avait aussi une vénération et, comme le dit un manuscrit, une amitié singulière pour saint Jean l'Évangéliste, à cause de la pureté virginale dont cet Apôtre était le type [3]. Elle se mit donc à prier avec chaleur Notre-Seigneur de faire en sorte que le sort lui assignât saint Jean : après quoi elle alla humblement avec ses compagnes à l'élection. On se servait à cette fin de douze cierges, sur chacun desquels était écrit le nom d'un apôtre, et que l'on mêlait ensemble sur l'autel, où chaque postulante allait en choisir un au hasard. Le cierge qui portait le nom de saint Jean échut tout d'abord à Élisabeth : mais, ne se contentant pas de ce premier accomplissement de ses vœux, elle fit renouveler deux fois l'épreuve, et toujours avec le même résultat. Se voyant ainsi comme recommandée à son apôtre bien-aimé par une manifestation spéciale de la Providence, elle sentit accroître sa dévotion envers lui, et fut fidèle à ce culte pendant toute sa vie : jamais elle ne refusait ce qu'on lui demandait au nom de saint Jean, qu'il s'agît ou de pardonner une injure ou de conférer un bienfait [4].

de sa vie le miracle des roses, que des autorités plus sûres nous portent à ne placer que plusieurs années plus tard. Voyez chapitre VIII.

[1] Secundum consuetudinem dominarum. Dict. IV. Ancill. 2013.

[2] Cod. Florent., p. 154. Ann. de Hainaut, l. XLVI, c. XXII.

[3] Johannes evangelista
Dirme herzen lac vil na
An sunderlicher vruntschaft.
Cod. Argent., f. 190.

[4] Theod., l. 4. Rutebeuf, Mss., p. 30.

Placée sous ce patronage sacré, la pieuse enfant y vit un nouveau motif de se rendre digne du ciel, et de redoubler par conséquent de pratiques chrétiennes et de privations volontaires. Elle ne négligeait jamais de sanctifier le nom du Seigneur par une grande réserve dans ses paroles. Les dimanches et les fêtes, elle laissait de côté quelque partie de ses ornements, préférant honorer Dieu par l'humilité de son esprit plutôt que par l'éclat de sa parure. Guta nous apprend qu'en ces occasions elle ne mettait ni gants, ni manchettes lacées comme on en portait alors, si ce n'était après la fin de la messe [1].

Tous les jours elle cherchait quelque moyen de briser sa volonté dans les petites choses, pour s'habituer aux grands sacrifices. Dans ses jeux, quand elle gagnait et que le succès la rendait toute joyeuse, elle cessait tout à coup, en disant : « Maintenant que je suis en veine de bonheur, je vais m'ar-« rêter pour l'amour de Dieu. » Elle aimait à danser, selon la coutume universelle du pays où elle était élevée ; mais lorsqu'elle avait fait un tour, elle disait : « C'est assez d'un « tour pour le monde ; je me priverai des autres en l'hon-« neur de Jésus-Christ [2]. »

Cependant le jeune Louis, son fiancé, était sans cesse auprès d'elle, et Élisabeth se trouvait avec plaisir auprès de lui : elle l'appelait *mon cher frère* ; et lui l'appelait *ma mie* et aussi *ma chère sœur* [3].

[1] Nec chirothecas, nec manicas consuendo stringere consuevit. Dict. IV. Ancill. 2013... Gebrisene ermele... Cod. Pal. Cv. Antequam missarum solemnia complerentur. Cod. Flor. 151.

[2] Modo in optimo successu pro Deo demittam... sufficit mihi unus pro mundo circuitus, reliquos pro Jesu Christi nomine intermittam. Dict. IV. Ancill. l. c.

[3] So hiess er sie bul und meine liebe schwester. Passion., 57.

Telle fut la première enfance de cette jeune fille[1] : le Seigneur lui réservait une destinée pure et éclatante devant lui ; mais il avait compté le nombre de ses jours, et il voulait bientôt l'appeler à prendre place dans le ciel. Aussi daigna-t-il lui ouvrir tout d'abord le trésor de ses grâces spéciales. Sa vie devait être trop courte pour laisser place à ces grandes révolutions intérieures qui ont signalé la vie et la conversion de quelques-uns des Saints les plus illustres. Aucun orage de cœur ne vint obscurcir le rayon céleste qui la conduisit du berceau à la tombe. Tout devait se répondre et se suivre dans sa carrière bénie. Ce n'est pas la seule des servantes du Seigneur qui ait rendu un témoignage précoce à sa miséricorde et à sa puissance : et certes il n'y a point, pour des yeux chrétiens, de clarté plus douce que l'aube de ces grandes lumières dont la destinée est d'éclairer le ciel et la terre.

[1] Cil bien de cele douce enfance
Faisoient au monde demontrance
De plus grans biens a en avant
Ki puis li sont venu devant.
Le moine Robert, Mss. 1862.

CHAPITRE III

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH EUT A SOUFFRIR POUR DIEU AVANT SON MARIAGE.

> Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua. Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos.
>
> Ps. cxxv, 7, 8.

Élisabeth avait à peine atteint sa neuvième année, lorsque le père de son fiancé, le landgrave Hermann, vint à mourir (1216). Une nuit, il avait vu en songe que les cadavres des suppliciés exposés aux lieux des exécutions hors la porte d'Eisenach, s'étaient tout à coup transformés en vierges blanches, et que ces vierges s'étaient dirigées vers son lit, ayant à leur tête Notre Dame et sainte Catherine qu'il chérissait particulièrement, lesquelles lui avaient dit : « Il faut que sur ce « site même tu nous bâtisses une maison, et que tu y mettes « des vierges qui nous appartiendront, et alors nous te réu- « nirons à nous sous peu[1]. » Le duc exécuta fidèlement ce mandat. Il fonda au lieu indiqué un couvent de femmes sous l'invocation de sainte Catherine, y installa pour première abbesse une jeune veuve, Imagina, duchesse de Brabant[2], et

[1] Rothe, Chron. Thur. 1702.

[2] Rothe rapporte que comme cette première abbesse, étant veuve, ne pouvait plus, en prenant le voile, recevoir la couronne des vierges, toutes les religieuses qui firent leurs vœux en même temps y renoncèrent par amour d'elle, et que cet usage se maintint depuis. Cet auteur ajoute qu'Élisabeth assista à cette cérémonie à l'âge de huit ans.

désigna ce sanctuaire pour être le lieu de sa propre sépulture et de celle de ses descendants [1]. Après quoi il mourut, et fut enterré comme il l'avait ordonné. Le jeune Louis, à peine âgé de seize ans [2], hérita de son père, dont il était le fils aîné; ses deux frères puînés, Henri Raspon et Conrad, reçurent chacun un apanage et le gouvernement d'une partie des États du landgrave, selon l'usage de la maison de Thuringe.

La mort de Hermann fut un malheur pour Élisabeth. Ce prince illustre et pieux avait continué à l'aimer avec tendresse, à cause de sa piété précoce : il l'avait toujours traitée comme sa propre fille [3], et personne de son vivant n'eût osé porter obstacle aux pratiques religieuses de la jeune princesse. Mais après sa mort il n'en fut plus de même. Bien que Louis, qu'elle regardait comme son fiancé et son seigneur [4], fût devenu souverain du pays, sa jeunesse le laissait encore en quelque sorte sous la dépendance de sa mère, la duchesse Sophie, fille du célèbre Otton de Wittelsbach, duc de Bavière. Cette princesse voyait avec déplaisir l'extrême dévotion d'Élisabeth, et lui en témoignait souvent son mécontentement. La jeune Agnès, sœur de Louis, qui était élevée avec sa future belle-sœur, et que son éclatante beauté avait rendue plus facile à séduire par les vanités du monde, lui reprochait sans cesse avec amertume ses habitudes humbles et retirées. Elle lui disait sans détour qu'elle n'était faite que pour devenir une femme de chambre [5] ou une servante. Les autres

[1] Ce couvent, sépulture de la majeure partie des souverains catholiques du pays, fut supprimé à la réformation, puis changé en théâtre par le duc Jean-Georges II. Aujourd'hui ce site est occupé par l'auberge *zum Stern*. Thon Schloss Wartburg. § 72.

[2] Il était né le 28 octobre 1200. Galletti. Hist. Thur. II.

[3] Kochem, p. 805.

[4] Erin herren und fridil. Rothe, l. c.

[5] Gurteill maydt. Vita Rhyt. § IX.

jeunes filles de grande maison, qui étaient les compagnes des deux princesses, voyant qu'Élisabeth prenait chaque jour moins de part à leurs jeux, à leurs danses et à leur vie gaie et frivole, répétaient ce qu'elles entendaient dire à Agnès, et se moquaient ouvertement d'elle. Enfin les officiers les plus influents de la cour ducale, sans égard pour sa royale naissance, son sexe et son extrême jeunesse, ne rougissaient pas de la poursuivre par des dérisions et des injures publiques [1]. Tous s'accordaient à dire qu'il n'y avait rien en elle qui ressemblât à une princesse.

En effet, Élisabeth montrait une sorte d'éloignement pour la société des jeunes comtesses et des nobles demoiselles qu'on élevait avec elle : elle recherchait beaucoup plus celle des humbles filles de quelque bourgeois d'Eisenach, et même celle des filles attachées à son service [2]. Elle aimait surtout à s'environner des enfants des pauvres femmes à qui elle distribuait ses aumônes. Les injures dont elle était l'objet ne servirent qu'à lui rendre plus doux et plus cher cet humble entourage. Du reste, elle ne laissa surnager dans son cœur aucun sentiment d'orgueil ou d'amour-propre blessé, ni même d'impatience. Ce premier essai de l'injustice des hommes et des misères du monde devint comme un nouveau lien entre Dieu et elle : elle y puisa de nouvelles forces pour le servir et l'aimer. Comme le lis entre les épines, dit un de ses historiens, l'innocente Élisabeth fleurissait et germait au milieu des amertumes, et répandait autour d'elle le doux et fragrant parfum de la patience et de l'humilité [3].

[1] Potentes quidam secretarii... amaris verborum injuriis eam afficiebant, et protervis insultationibus ejus teneritudinem perturbabant. Theod. I, 5.

[2] Cum ancillis semper et pedisequis. Ibid.

[3] Velut lilium inter spinas, innocens Elisabeth florens et germinans pungebatur aculeis, sed humilitatis ac patientiæ fragrans suavitatis diffundebat odorem. Ibid.

Elle donna vers ce temps un exemple de cette humilité, que tous les narrateurs de sa vie ont soigneusement rapporté. C'était le jour de l'Assomption, jour où il y avait de grandes indulgences dans les églises consacrées à la sainte Vierge, et où on lui faisait l'offrande des fruits et des grains de l'année[1]. La duchesse Sophie dit à Agnès et à Élisabeth : « Descendons dans la ville, à Eisenach ; allons à l'église de notre « chère Dame, entendre la belle messe des chevaliers Teutoniques, qui l'honorent spécialement. Peut-être y entendrons nous prêcher sur elle[2]. Mettez vos plus beaux habits et vos couronnes d'or[3]. » Les deux jeunes princesses, s'étant parées comme elle l'avait ordonné[4], descendirent avec elle à la ville, et étant entrées dans l'église, allèrent s'agenouiller devant un prie-Dieu en face d'un grand crucifix. A la vue de cette image du Sauveur mourant, Élisabeth ôta sa couronne, et, la posant sur son banc, elle se prosterna par terre sans autre ornement de tête que ses cheveux[5]. La

[1] De là le nom de *Wurtzweyh*. Voy. Haltaus, Calendarium Germanicum.

[2] Dae singen schœne messen die deutschen herren
Die unser lieben frawen tag sonderlich erenn
Dae predigt man von ir ouch villeichten.
Vita Rhyt. § XIV.

[3] Decenter compositæ et auro et gemmis coronatæ. Theod. I, 5.

[4] Le Mss. de Darmstadt décrit à ce propos en détail le costume que portaient Élisabeth, Agnès, et deux autres demoiselles élevées avec elle. « Toutes les quatre, » y est-il dit, « avaient la même parure, des vêtements d'une même couleur, des bandeaux dans les cheveux, des bracelets, des ornements sur la poitrine, une tunique et un surcot ou manteau, un bandeau et un voile. »

Borsen und harbant,
Bratchen und forspan,
Surkot und kidele an.
Huben and hullen.
An stirnen unde an nüllen.

[5] Und legt sich in iren blossen haer.
Vita Rhyt. l. c.

duchesse, en la voyant ainsi, lui dit brusquement: « Qu'avez-« vous donc, mademoiselle Élisabeth? Qu'allez-vous faire de « nouveau? Voulez-vous encore faire rire tout le monde de « vous? Les demoiselles doivent se tenir droites, et ne pas se « jeter par terre comme des folles, ou de vieilles nonnes qui « se laissent tomber à la manière des rosses fatiguées. Ne « pouvez-vous pas faire comme nous, au lieu de faire comme « les enfants mal élevés? Est-ce que votre couronne est trop « lourde? A quoi sert de rester ployée en deux comme un « paysan [1]? » Élisabeth se leva, et répondit humblement à sa belle-mère: « Chère dame, ne m'en voulez pas. Voici « devant mes yeux mon Dieu et mon roi, ce doux et miséri-« cordieux Jésus, qui est couronné d'épines aiguës; et moi « qui ne suis qu'une vile créature, je resterai devant lui cou-« ronnée de perles, d'or et de pierreries! ma couronne serait « une dérision de la sienne [2]. » Et aussitôt elle se mit à pleurer amèrement, car l'amour du Christ avait déjà blessé son tendre cœur [3]. Elle se recoucha sur son banc comme auparavant, laissa parler Sophie et Agnès tant qu'elles voulurent,

[1]
...... Jungfrau Elisabet......
Wolt ir uns nu ein newes machen...
Dae unser die leute lachen...
In der weysen als die alden nonnen
Die dae sein also gar fawell
Das sie niederfallen wie ein muder gaull...
Ist euch der krantzs zu schwere wurden...
Und liegt kromb als ein gebawer.
Vita Rhyt. § xiv.

[2]
Liebe frau nu verargt mir das nicht...
Wie der suesse und der milde
Mit scharffen dornen ist gekrœnt.
Von meyner kron wirt er gehœnt.
Ibid.

[3] Vulneraverat jam tunc charitas tenerum cor, gladiusque dominicæ passionis pertransierat animam ejus delicatam. Theod. l. c.

et continua à prier avec tant de ferveur, qu'ayant mis un pan de son manteau devant ses yeux, elle le trempa de ses larmes[1]. Les deux princesses, pour éviter aux yeux du peuple un contraste fâcheux, se virent obligées de faire comme elle, et de se tirer le manteau devant les yeux: ce qu'il leur aurait été tout aussi agréable de ne pas faire, ajoute le chroniqueur[2].

De pareils traits ne pouvaient servir qu'à envenimer la haine qu'elle inspirait déjà aux âmes profanes. Cette haine semble s'être propagée de plus en plus, à mesure qu'elle grandissait; et lorsqu'enfin elle eut atteint l'âge nubile, ce fut comme une explosion générale de persécutions et d'injures de toute la cour de Thuringe. Les parents du landgrave, ses conseillers, ses principaux vassaux, tous se déclarèrent contre elle[3]. Ils disaient hautement qu'il fallait la renvoyer à son père, et reprendre la parole donnée; qu'une pareille béguine[4] n'était pas faite pour leur prince; qu'il lui

[1] Vita Rhyt. § XIV.

[2] Sie hetten als gerne von ir gesehenn
Das es vor den leuten nicht war geschehen.
Ibid.

[3] A cognatis proximis, vassalis et consiliariis sponsi sui... manifestas persecutiones perpessa est. Theod. I, 6.

[4] Eine solche begina wir ane nicht eben.
Vita Rhyt., § XII.

Dans la première moitié du treizième siècle, précisément au temps d'Élisabeth, on vit naître dans la plupart des villes de France et d'Allemagne des associations de vierges ou de veuves sous le nom de *béguines*, qui faisaient les vœux de religion et s'astreignaient à toutes les pratiques de la vie monastique, sauf la clôture. Elles restaient dans leurs familles ou dans des quartiers qui leur étaient spécialement réservés sous le nom de *béguinages*, comme ceux qu'on voit encore aujourd'hui à Gand et à Bruges. Elles prirent bientôt sainte

fallait une épouse bien alliée, riche, et de mœurs vraiment royales; qu'il ferait beaucoup mieux de se marier à la fille d'un prince voisin qui pourrait lui donner des secours en cas de besoin, tandis que le père d'Élisabeth était trop éloigné pour cela, de même que pour venger l'injure faite à sa fille, s'il la ressentait: mais que, du reste, il paraissait déjà l'avoir oubliée, et ne lui avait point envoyé le supplément de dot que sa mère avait promis[1]. Les compagnons intimes du jeune duc profitaient de toutes les occasions pour l'exciter à laisser là Élisabeth, à la renvoyer dans sa Hongrie, parce qu'elle était trop timide et réservée[2]. La duchesse mère faisait tous ses efforts pour qu'elle fût obligée de prendre le voile dans quelque couvent de femmes[3]. Agnès surtout la poursuivait de ses mépris et de ses injures: elle lui répétait sans cesse qu'elle avait manqué sa vocation en ne devenant pas servante[4]. « Mademoiselle Élisabeth, lui dit-elle un jour, « si vous vous figurez que monseigneur mon frère vous « épousera, vous vous trompez fort; ou bien il faudra que « vous deveniez tout autre que vous n'êtes[5]. »

C'étaient de pareils propos qu'il lui fallait entendre chaque jour. Elle sentit profondément toute l'amertume de sa position; elle se voyait à peine sortie de l'enfance, et déjà sans soutien, sans amis, sans consolation humaine, exilée en quelque sorte de sa patrie, privée de la protection paternelle, au milieu d'une cour étrangère, exposée sans défense

Élisabeth pour patronne, et transformèrent ainsi en titre de gloire pour l'humble princesse le nom que lui appliquaient ses ennemis comme une injure.

[1] Vita Rhyt. § XII.

[2] Ettmüller. Krieg uf die Wartburg, p. 196.

[3] Domina Sophia satagebat operose... Theod. I, 6.

[4] Eine dienst mayt were an ir vertorben. Vita Rhyt. l. c.

[5] Frawlein Elisabeth wan ihr gedencket meinen herrn bruder, etc. Kochen., p. 805.

aux insolences et aux persécutions des ennemis de Dieu et des siens. Elle en reconnut d'autant mieux que sa vie ne devait être qu'un pèlerinage dans ce monde instable[1]. Elle eut recours à son Dieu : elle lui confiait sa douleur en silence et lui ouvrait tout son cœur. Elle cherchait à confondre sa propre volonté avec celle de ce père céleste, et le suppliait d'accomplir cette très-aimable volonté en elle par toutes les épreuves qu'il jugerait convenables[2]. Puis, quand elle avait retrouvé sa paix et sa résignation aux pieds du crucifix, elle venait rejoindre ses femmes de chambre et les pauvres filles qu'elle s'était choisies pour compagnes, et redoublait de caresses envers elles[3], ce qui, d'un autre côté, faisait redoubler les invectives et les moqueries des deux princesses et des courtisans.

Ici, un de ses biographes interrompt son récit pour adresser à la sainte cette prière :

« O très-chère sainte Élisabeth ! j'honore ta vertueuse jeunesse, et je m'afflige avec toi de tes mépris et de tes persécutions. Que n'ai-je passé aussi saintement que toi mes pre-

[1] Die juncfrawe erkande
Daz si ellende were
Von ir fader huse hie.
Ie baz ie baz erkande sie.
In leide unde ouch in pine
Daz si eine pilgerin
In dirre unsteden welde was.
Cod. Darmst.

[2] Medullitus ingemiscens confugit ad Dominum. Theod. l. c.

Unde klagte ime ir leyt in dem stillen
Und gab iren willen in seinen willen.
Vita Rhyt. § XII.

. . . Und bevalch sich unsern Hern mit gantzem hertzen... das er sinen allerliebstein willen mit ir in allen dingen vollebrehte. Cod. Heid. C v.

[3] Mit in ir kosen si geflnc. Cod. Darmst.

mières années ! que n'ai-je souffert aussi patiemment que toi toutes mes contrariétés ! Je te supplie, par ton enfance bienheureuse, d'anéantir ma malice enfantine ; et, par ton héroïque patience, de m'obtenir le pardon de mon impatience et de toutes mes fautes [1]. »

[1] P. Martin a Kochem. p. 806.

CHAPITRE IV

COMMENT LE JEUNE DUC LOUIS FUT FIDÈLE A LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH, ET COMMENT IL L'ÉPOUSA.

> Lætare cum muliere adolescentiæ tuæ...
> In amore ejus delectare jugiter.
>
> PROV., V, 18, 19.

Le Dieu juste qui avait accueilli les prières et les larmes de sa fille Élisaheth, ne tarda pas à la récompenser de sa soumission et de sa patience. Seul, au milieu de toute sa cour, le jeune duc Louis ne s'était pas laissé prévenir contre elle; et, trompant l'espoir et l'attente de tous[1], il resta fidèle à celle qu'il avait regardée, dès son enfance, comme sa fiancée. Son amour pour elle augmentait chaque jour; et bien que, probablement par égard pour sa mère, il ne jugeât point à propos de la manifester publiquement, cette pure et sainte affection n'en jetait pas moins les plus profondes racines dans son cœur. Les sarcasmes et les exhortations de sa mère le trouvèrent aussi sourd que les conseils de ses faux amis et la voix des passions. Il voyait avec joie et admiration ce qui attirait à Élisabeth les injures du monde, sa modestie extrême, l'absence de toute pompe dans ses vêtements, sa piété, sa charité : il pensait en lui-même qu'il serait heureux

[1] Contra spem et opinionem omnium. Dict. IV. Anç. 2013.

d'apprendre d'elle ces vertus[1]. Son chapelain Berthold, qui a écrit sa vie, ne doute pas que Dieu, par une inspiration secrète, n'eût tourné son cœur vers la royale exilée[2]. Car ce n'était pas seulement comme son épouse et d'un amour humain et conjugal qu'il l'aimait, mais comme une sœur en Jésus-Christ, et avec une affection qui semblait versée dans son cœur par la main du Très-Haut[3]. Plus les méchants l'obsédaient de conseils perfides, et plus il se sentait l'âme pénétrée de fidélité et de tendresse pour cette innocente étrangère; plus il la voyait haïe par les autres à cause de sa vertu et de sa piété, et plus il éprouvait le besoin de l'aimer et de la défendre[4]. Bientôt il profita de toutes les occasions qui s'offraient à lui pour pouvoir, sans offenser sa mère, aller la consoler secrètement dans ses moments de tristesse[5]. Dans cette solitude, sans autre témoin que Dieu, qui avait déjà béni cette sainte union, ils se parlaient de leur secret et mutuel amour; et le prince cherchait, par ses paroles tendres et encourageantes, à adoucir les blessures que d'autres avaient faites à cette jeune âme[6]. Aussi trouvait-elle dans ces douces relations un inexprimable soulagement[7]. Toutes les fois qu'il faisait des courses un peu lointaines et qu'il passait par des villes marchandes, il y achetait quelque objet qui lui parais-

[1] Das wolde er von in lernen. Vita Rhyt. § XIV.

[2] Occulte inspiratione sua ad dilectionem exulis reginæ cor et affectum principis inclinavit. Theod. ex Berthold. Mss. p. 41.

[3] Sunder mit einer ingegossener gœtlichen liebe und minne in Got. Cod. Heid. CV, 6.

[4] Ibid.

[5] Sponsum suum mœroris et tristitiæ in omnibus habuit consolatorem occultum. Dict. IV. Ancill. 2013.

[6] Ut in solitudine secreti et mutui amoris loqueretur ad cor ejus dulciter, dicens sibi verba bona, verba consolatoria. Theod. l. c.

[7] Dasselbig halff sie sere nu. Vita Rhyt. § XII.

sait rare ou précieux, pour en faire présent à sa fiancée. Jamais il ne revenait les mains vides : c'était, ou un chapelet de corail, ou un petit crucifix, ou une image pieuse, ou bien un couteau, une bourse, des gants, des bijoux pour orner la poitrine, des chaînes ou des épingles d'or, quelque chose enfin qu'elle n'avait point encore [1]. A son retour, elle allait joyeusement au-devant de lui pour le saluer; alors il la prenait dans ses bras et la caressait avec tendresse; puis il lui donnait ce qu'il lui avait apporté, comme un gage de son amour et un signe qu'il avait pensé à elle en route [2].

Une fois cependant que le duc avait été accompagné dans sa course par plusieurs seigneurs étrangers, qui ne le quittèrent pas jusqu'à son retour, il oublia d'apporter à Élisabeth son présent accoutumé [3]. La princesse, rendue défiante par la persécution et l'injustice, ressentit vivement cet oubli que

[1] Irgend in eine grosse statt
Dae man kostliche dinge feyl hat...
Als pater noster von corallen...
Oder ein seuberlich creutzicheu,
Oder was der anders mochte geseiu
Das sie vor hatte nicht...
...... Ein messer odir ein peuttel
Odir hentschue, vorgespan, nolden keyt.

Vita Rhyt. § XII.

[2] Zu warzeichen das er an sie gedacht...
Und wenn er danne heim kaem
An seinen arm er sie nam
Wen sie guetlich zu ime gieng
Und iue nach iren sitten empfieng
Dae gab er is was er bracht hatte
Also er mit ir seine liebe bestatte.

Ibid.

Ab initio sollicitus erat, cum aliunde rediret, eam allatis xeniis honorare, et amplexibus delinire. Theod. I, 6. Suppl. ap. Mss. Bolland. Bruxell.

[3] Adam Ursin. 1279.

ses ennemis remarquèrent aussi avec joie, et dont ils se vantèrent comme d'un symptôme de changement dans les dispositions de Louis. Ayant rencontré le sire Gaultier de Varila, grand échanson, qui l'avait ramenée de Hongrie, à qui le roi son père l'avait spécialement confiée, et qui avait toujours combattu de son mieux les intrigues des autres courtisans, elle ne put s'empêcher de découvrir sa peine à ce vieil ami. Le bon chevalier se montra touché de son affliction, et lui promit d'en parler à son seigneur. Il en eut bientôt l'occasion, le duc l'ayant pris avec lui à une partie de chasse dans les environs de la Wartbourg. Comme ils se reposaient ensemble couchés sur l'herbe dans un certain bois d'où l'on voyait devant soi l'Inselberg, la plus haute montagne de Thuringe[1], le sire Gaultier dit au duc : « Vous plaît-il, « monseigneur, de répondre à une question que je vais vous « faire ? » A quoi le bon prince répondit : « Parle en toute « confiance, et je te dirai tout ce que tu voudras. — Or « donc, reprit le chevalier, que pensez-vous faire de made- « moiselle Élisabeth que je vous ai amenée ? La prendrez- « vous pour épouse, ou bien vous dégagerez-vous de votre « parole et la renverrez-vous à son père[2] ? » Alors Louis se leva aussitôt, et étendant la main vers l'Inselberg : « Vois- « tu, dit-il, cette montagne qui est devant nous ? eh bien ! si « elle était d'or pur depuis la base jusqu'au sommet, et que « tout cela dût m'appartenir à condition de renvoyer mon « Élisabeth, jamais je ne le ferais. Qu'on pense et qu'on dise « d'elle tout ce qu'on voudra, moi je dis ceci : Je l'aime, et « je n'aime rien de plus ici-bas. Je veux avoir mon Élisabeth.

[1] Ettmüller. Krieg uf Wartburg, p. 196.

[2] Placeat tibi ut loquar ad te, domine mi... Loquere confidenter, et ego quidquid tibi conveniens fuerit revelabo. Hic ergo, inquit miles, obsecro mi, etc. Theod. I, 7. Vita Rhyt. § XII.

« Elle m'est plus chère, par sa vertu et sa piété, que toutes « les terres et toutes les richesses du monde [1]. — Je vous « supplie, monseigneur, dit alors Gaultier, de me permettre « de lui redire ces paroles. — Dis-les-lui, répondit le duc, « dis-lui que jamais je n'écouterai ce qu'on me conseillera « contre elle, et donne-lui ceci comme un nouveau gage de « ma foi. » Ce disant, il fouilla dans son aumônière et en tira un petit miroir à double fond, monté en argent, où se trouvait au-dessous de la glace une image de Notre-Seigneur crucifié [2]. Le chevalier se hâta d'aller retrouver Élisabeth, lui répéta ce qu'il avait entendu, et lui remit le miroir. Elle se mit à sourire avec une grande joie [3], et remercia beaucoup le sire Gaultier de ce qu'il lui servait ainsi de père et d'ami [4]; puis elle ouvrit le miroir, et ayant vu l'image de Jésus-Christ, elle le baisa avec amour et le pressa contre son cœur [5].

Le moment allait, du reste, bientôt arriver où Louis tiendrait sa parole de chrétien et de prince, et où Élisabeth serait récompensée de sa patience et consolée de ses épreuves. En 1218, le jour de Saint-Kilian, le duc, ayant accompli sa

[1] Da erhob sich Ludwig : « Und wenn der Emserberg eitel gold ware, und ich ihn haben sollte wenn ich meine Elsbeth verstiesse... » Ettmüller. Krieg uf Wartburg, p. 196. — Elisabeth ego diligo, ejusque matrimonio nihil præpono... Theod. I, 7. — Man sage was man sage, so spreche ich das. Sy est mir lieb unde uff dissem ertriche ich nichts lieber habe. Berth. Mss. 42. — Ich wil myn Elysabeth haben... Cod. Heid. 7.

[2] Proferens de bursa sua... speculum duplex argenteis inclusum sedibus; una parte simplex vitrum, et in parte altera imaginem præferens Crucifixi. Theod. l. c. Les miroirs de cette sorte ont été usités en Allemagne jusque dans les derniers temps. Selon Raumer, Hist. des Hohenstaufen, t. v, ce miroir était monté en ivoire, et venait d'Orient.

[3] Conceptum gaudium risu jucundissimo propalavit. Theod. l. c.

[4] Vita Rhyt. § XII.

[5] Adam Ursin. 1279.

dix-huitième année, se fit armer chevalier dans l'église de Saint-Georges d'Eisenach, avec plusieurs autres jeunes seigneurs; l'évêque de Naumbourg vint y bénir leurs épées [1]. Il n'y eut pas de prince étranger : Louis avait déclaré qu'il ne voulait tenir sa chevalerie que de Dieu et de ses féaux [2]. L'année suivante fut occupée en partie par une guerre qu'il eut à soutenir contre l'archevêque Sigefroy de Mayence, qui, par suite de certains démêlés avec le duc Hermann, avait excommunié son fils. Mais celui-ci étant entré inopinément en Hesse, y ravagea les possessions du prélat et de ses amis, et l'obligea à demander la paix. Une conférence eut lieu à Fulde le jour de Saint-Boniface de l'année 1219; le landgrave y fut formellement absous, et une réconciliation complète eut lieu. De retour de cette première campagne, Louis proclama son intention d'épouser sa fiancée, et imposa en même temps silence à toutes les injures, à tous les conseils pervers dont elle avait été victime. Nul n'osa plus combattre une volonté aussi décidée, et l'astuce des hommes se trouva désormais impuissante pour séparer plus longtemps deux âmes que Dieu avait unies dans ses conseils éternels. Admirez, dit leur historien, admirez comment cet heureux jeune homme et ce chaste époux, en se mariant, reste sourd aux conseils des impies et étranger à la soif de l'or, sachant que c'est une bonne épouse qui est cette bonne part promise par le Seigneur à l'homme qui a fait le bien sur la terre [3].

[1] Vita Rhyt. § XII.

[2] Nicht andirs wolde her sine ritterschaft enpfaen, danne von gothe unde synen mannen. J. Rothe. Chr. Th. 1703.

[3] Nullus deinceps ausus est nuptiis et matrimonio Elisabeth verbis vel consiliis contra ire..... nec valuit hominis separare astutia quod Dei providentia conjunxit..... Intuere juvenem felicem sponsumque pudicum..... quoniam *pars bona*, etc. Theod. I, 8.

Ce fut en 1220 que le mariage fut célébré au château de Wartbourg avec beaucoup de pompe. Le duc y invita tous ses comtes de Hesse et de Thuringe, et une foule de chevaliers et d'écuyers. Tous les convives furent logés à ses frais dans la ville d'Eisenach. D'un commun accord, les seigneurs remirent l'honneur de conduire la mariée à l'église au comte Meinhard de Mühlberg et au sire de Varila, qui l'avaient été chercher, neuf ans auparavant, en Hongrie, et qui devaient maintenant mettre en quelque sorte le sceau à leur voyage [1]. Elle fut en outre accompagnée par toutes les nobles dames et demoiselles du pays. Les chroniqueurs ne parlent pas des sentiments avec lesquels toute cette noblesse vit le triomphe de celle qui avait été si longtemps l'objet de ses dédains et de ses persécutions. Ils nous vantent en revanche l'harmonieuse musique de la messe, le luxe des festins et des danses, et l'éclat du tournoi, qui dura trois jours, et où se distinguèrent plusieurs jeunes chevaliers [2]. Après ces trois jours de fête, les seigneurs et leurs dames reprirent successivement la route de leurs châteaux, et l'ordre habituel recommença à régner dans le vaste manoir de Wartbourg. Les deux jeunes époux se retrouvèrent appartenant désormais l'un à l'autre [3]. Louis avait vingt ans, Élisabeth n'en avait que treize; tous deux innocents par le cœur encore plus que par l'âge, tous deux

[1] Das sye die reyse nun vollent volbrechten. Vita Rhyt. § XV.

[2] Ibid.

[3] Quelques auteurs, et notamment les manuscrits de Heidelberg, racontent qu'Élisabeth ne se résolut qu'avec beaucoup de peine au mariage; qu'elle désirait consacrer sa virginité au Seigneur, et qu'il fallut pour vaincre sa résistance l'avis de plusieurs prêtres savants, qui lui prouvèrent qu'elle ne pouvait rompre l'engagement contracté par son père. Cette version est contredite par celle de la plupart des auteurs les plus avérés et les plus rapprochés des événements. Ce ne fut que plus tard qu'elle manifesta à son confesseur des idées de cette nature. Voyez chapitre XIII.

unis par l'esprit et la foi encore plus que par la chair, ils s'aimèrent en Dieu, nous dit-on, d'un incroyable amour, et c'est pourquoi les saints anges demeuraient autour d'eux[1].

[1] Sanctus cum sancta, innocens cum innocente, et non tam carnale quam spirituale connubium sortiti, invicem se in caritate Domini, supra quam credi valeat, dilexerunt. Theod. 1, 8. Der heilige Engel was zwischen an eyn bote. Berth. Mss. 44. Darum woneten die Engel bey inen. Passional. 59.

CHAPITRE V

COMMENT LE DUC LOUIS, MARI DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH, ÉTAIT AGRÉABLE A DIEU ET AUX HOMMES.

Erat vir ille simplex et rectus, ac timens Deum, et recedens a malo.

JOB, I, 1.

L'époux que Dieu avait destiné dans sa miséricorde à sa pieuse servante, et qu'elle aimait avec une tendresse si profonde et si réservée à la fois, était assurément digne d'elle et de son amour. Tous les historiens de Thuringe et de notre Sainte sont d'accord pour tracer de lui le portrait le plus attrayant; et, à l'exception de son glorieux homonyme saint Louis de France, l'histoire de son siècle n'offre pas un prince qui, si jeune encore, ait possédé à un si haut point toutes les vertus du chrétien et du souverain.

La noblesse et la pureté de son âme se manifestaient à tous dans son extérieur. Sa mâle beauté était célèbre parmi ses contemporains. Tous les auteurs vantent la parfaite proportion de sa taille, la fraîcheur de son teint, ses blonds et longs cheveux, l'expression sereine et bienveillante de son visage [1]. Plusieurs croyaient voir en lui une ressemblance frappante

[1] Er was nicht ze lang noch ze kurz
In einer rechten messe hab ich gehœrt
Rot schœne waren Ime seyne wangen,
Gele was das haar an seinem heubte

avec le portrait que la tradition avait conservé du Fils de Dieu fait homme[1]. Le charme de son sourire était irrésistible. Sa démarche était noble et digne; sa voix, d'une extrême douceur. Nul ne pouvait le voir sans l'aimer[2]. Ce qui le distingua surtout dès ses plus jeunes années, ce fut une pureté d'âme et de corps à laquelle il ne laissa jamais porter la plus légère atteinte. Il était modeste et pudique comme une jeune fille[3]: il rougissait facilement; il observait dans ses paroles la plus grande réserve[4]. Ce ne fut pas seulement dans ses premières et innocentes années qu'il sut préserver le trésor de cette pureté; elle n'était pas chez lui le fruit d'une jeunesse dérobée à tout danger, ou bien d'émotions fugitives, de résolutions sincères, mais destinées à s'évanouir avec le premier orage des sens : c'était une volonté ferme et enracinée qui devint la règle de sa vie entière; c'était une résistance inflexible aux tentations les plus fréquentes et les plus dangereuses. Livré à lui-même au moment d'entrer dans l'adolescence, maître à seize ans d'une des principautés les plus riches et les plus puissantes de l'Allemagne, entouré de tous les prestiges du pouvoir, du luxe, de la vie agitée de cette époque, entouré surtout de perfides

Und sein lachen guttlich laute
In seinem geben gieng er aufgericht.

Vita Rhyt. § I.

Extulit eum mediocris staturæ decens valde proceritas et gratiosi vultus serenitas, speciosi forma præ filiis hominum imagine repræsentans. Theod. II, 1. Id. apud Adam Ursinus. Cod. Darmst. Rothe.

[1] Cod. Darmst. p. 385.

[2] Eloquio dulcis. Theod. II, 3. Susse war er mit der Red. Vita Rhyt. § XII. Mit schonen fœrstlichen geberden... es was nymant der en sach. her worde eme gunstig. Roth. Chr. Thur, 1702.

[3] Schamhaftig als eine Junckfraw. Ad. Ursinus, 1278.

[4] Rothe, 1703.

conseillers, de flatteurs avides de voir périr sa vertu, jamais il ne fléchit, jamais il ne ternit de l'ombre la plus légère la fidélité qu'il avait promise à Dieu, à lui-même, et à celle qu'il aimait en Dieu [1]. Qu'il nous soit permis à ce propos de reproduire ici deux traits que les écrivains contemporains ont racontés avec détail, et qui nous semblent de nature à édifier les âmes simples.

Peu de temps après la mort de son père, comme il était un jour avec sa mère, la duchesse Sophie, au château d'Ebersberg, un certain seigneur voulut mettre à l'épreuve sa jeune innocence. Ayant trouvé, dans le village voisin d'Auerbach, une jeune fille d'une beauté remarquable, il la fit venir au château, et la conduisit à la chambre du prince. Il fallait pour cela traverser une cour où la petite Élisabeth jouait en ce moment avec ses compagnes. A la vue de cette étrangère qu'on menait chez son fiancé, elle se mit à pleurer; et lorsqu'on lui demanda la cause de ses larmes, elle répondit: « Parce qu'ils veulent prendre l'âme précieuse de mon « frère, et la perdre [2]. » Cependant le jeune duc reposait sur son lit pendant la chaleur du jour, quand il entendit frapper à sa porte; aussitôt, sautant à bas de sa couche et nu-pieds, il alla ouvrir. La jeune fille entra avec le chevalier; après qu'ils se furent assis: « Damoiselle, » dit Louis, « que venez-« vous faire ici? — Je n'en sais rien, monseigneur, » répondit-elle [3]. Alors le chevalier lui dit : « Je vous l'ai ame-

[1] Apud omnes. Qui cum adolescens esset adeo castus exstitit et pudicus, ut plerique eum matrimonio reputarent inhabilem. Theod. II, 1.

[2] Erat beata Elisabeth parvula, ludens in area cum coævis suis puellis... Quia volunt pretiosam animam fratris mei capere et damnare. Ibid. 2.

[3] In meridie composuerat se namque ad quiescendum in lectulo... expergefactus de stratu suo nudis pedibus exiliens, ostium aperuit... Cumque consedisset... Domicella, ad quid venisti? At illa : Nescio, domine, ad quid veni. Ibid. — Le titre de *domicellus, domicella*, dérivé du français, se donnait aux

« née pour que vous en fassiez votre plaisir. » A ces mots, le pieux et prudent prince appela un de ses chambellans, et lui dit d'apporter trois marcs d'argent pur. Dès qu'il les eut reçus, il les donna à la jeune fille en lui disant : « Baissez « votre voile, belle jeune fille, et prenez ce faible présent en « guise de bénédiction, afin que vous puissiez retourner avec « joie dans votre famille[1]. » Puis prenant à part l'indigne chevalier, il lui ordonna de reconduire cette jeune fille à ses parents, en la préservant de toute atteinte. « S'il lui arrive « la moindre chose, » ajouta-t-il, « je te promets que je te « ferai pendre[2]. » Le narrateur dit qu'il taira le nom de ce malheureux chevalier pour éviter le scandale[3]. Élisabeth, voyant partir sitôt l'étrangère, essuya ses larmes, et s'en réjouit en remerciant Dieu.

Une autre fois, comme il regardait par une fenêtre à Eisenach sur une place où l'on dansait, un des assistants lui montra la femme d'un bourgeois de la ville qui se faisait remarquer par sa beauté et sa grâce ; il ajouta que si elle lui plaisait, il se chargeait de la rendre favorable à ses vœux. Le prince se retourna vers lui vivement irrité : « Tais-toi, » dit-il, « si jamais tu oses souiller mes oreilles par un pareil « langage, je te chasserai de ma cour. Comment oses-tu me « proposer de devenir complice d'un crime que je puis être « appelé à juger et à punir tous les jours[4]? »

pages et aux filles d'honneur des grandes maisons. Voyez du Cange et Segusius. Saint François, dans ses Opuscules, dit que Jésus-Christ sur la terre eut pour *domicella* la pauvreté.

[1] Expende, speciosa virgo, velum capitis tui, et hoc munusculum pro benedictione de manu mea accipe, ut ad tuos cum gaudio revertaris. Theod. II, 2.

[2] Absque contradictione suspendio te faciam interire. Ibid.

[3] Propter scandalum. Ibid.

[4] Hujus amplexu si volueris, mi domine, frui te faciam. Tunc vehementer iratus princeps : Obmutesce, etc. Id. III, 5. Rothe, 1711. Celui-ci fixe la

Une vertu si rare et si courageuse ne pouvait avoir pour fondement que la foi la plus active, et la pratique de tous les devoirs imposés par l'Église. On célébrait chaque jour, en sa présence, les saints mystères, et il y assistait avec une dévotion exemplaire. Il était le défenseur le plus zélé des droits de l'Église et des monastères, bien qu'il sût parfaitement distinguer ces droits de l'intérêt personnel de quelques prélats, comme on l'a vu par la guerre qu'il soutint contre l'archevêque de Mayence. Mais quand c'était l'injustice brutale ou l'avidité de ses vassaux laïques qui troublait la vie paisible et bienfaisante des ministres du Seigneur, il montait aussitôt à cheval pour aller défendre, la lance au poing, la cause de Dieu et du pauvre peuple [1]. La société dans laquelle il semblait le plus se plaire était celle des religieux ; et le but ordinaire de ses courses, en temps de paix, était l'abbaye des Bénédictins de Reinhartsbrunn [2], où il avait choisi sa sépulture. Sa première visite, en y arrivant, était à l'hospice des pauvres et des pèlerins, qui était une partie essentielle de chaque monastère. Il cherchait à consoler les malades et les infirmes par sa présence et ses douces paroles, et leur laissait toujours, comme aumône, quelque partie de son riche vêtement ou d'autres petits objets [3]. De retour dans son château, il cherchait à reproduire dans sa vie quelques-unes des privations dont la vie religieuse lui avait donné l'exemple. Par esprit de pénitence, jamais il ne mangeait de mets salés ou épicés, et, ce qui contrastait étrangement avec les usages des

date de ce trait à l'année 1226. Plusieurs autres traits de cette nature sont rapportés par les historiens.

[1] Voyez chapitre XII.

[2] A six lieues d'Eisenach. — Adeundo frequentius scrutabatur curiosius. Theod. II, 6.

[3] Ibid.

princes allemands de cette époque, il ne buvait jamais de bière, et buvait du vin seulement quand il était malade [1].

Cette fidélité simple et naïve aux devoirs les plus rigoureux de la vie chrétienne ne servait qu'à rendre plus éclatantes en lui les qualités d'un preux chevalier et d'un prince sage et aimable. Aucun prince de son temps ne le surpassait en courage, ni même en force physique et en adresse dans les exercices du corps [2]. Il déploya ce courage dans une occasion que les historiens de l'époque ont commémorée avec soin. L'empereur lui avait fait présent d'un lion; et un matin que le duc, à peine vêtu [3] et sans armes ni défense quelconque, se promenait dans sa cour, il vit ce lion, qui s'était échappé de sa cage, courir sur lui en rugissant. Sans s'effrayer, il l'attendit de pied ferme, lui montra le poing, et le menaça de la voix en se fiant en Dieu. Le lion vint aussitôt se coucher à ses pieds en agitant la queue. Une sentinelle qui était sur le rempart, attirée par le rugissement de la bête, aperçut le danger de son maître, et appela du secours. Le lion se laissa enchaîner sans résistance, et bien des gens virent, dans cet empire exercé sur les animaux féroces, un gage évident de la faveur céleste, méritée par la piété du prince et la sainteté de la jeune Élisabeth [4].

A ce courage, dont la suite de ce récit offrira bien d'autres preuves, il joignait, au suprême degré, cette noble courtoisie que saint François d'Assise, son sublime contemporain, a nommée *la sœur de la Charité* [5]. Il portait à toutes les

[1] Vita Rhyt. § 1, et alii.

[2] Animo constans et virilis, exercitiis militaribus strenuus et agilis. Theod. III, 3.

[3] Linea tantum insuper injecta veste, stolaribusque indutus. Ibid.

[4] Rothe, p. 1714. Ce chroniqueur fixe l'époque de cet événement à l'an 1227.

[5] E la cortesia sirocchia della caritate..... Fioretti di S. Francisco, p. 68.

femmes un respect plein de pudeur. Il était envers tout le monde, et surtout envers ses inférieurs, d'une bienveillance, d'une affabilité qui ne se démentaient jamais [1]. Il aimait à faire plaisir aux gens [2]. Jamais il ne blessait ni ne repoussait personne par son orgueil ou sa froideur. Une gaieté douce et franche, une familiarité aimable présidaient à toutes ses relations intimes et domestiques. Ses chevaliers et ses écuyers se louaient de sa générosité; les comtes et les seigneurs qui venaient à sa cour y étaient traités par lui avec les plus grands égards et tous les honneurs dus à leur rang [3].

A ces vertus chevaleresques il ajoutait toutes celles d'un souverain chrétien. La seule passion véhémente que tous ses historiens lui reconnaissent était celle de la justice; il l'aimait avec énergie et dévouement, et cet amour lui donnait toute la sévérité nécessaire pour punir les violateurs de ses lois. Il éloigna de sa cour et priva sans rémission, de leurs charges ou emplois, les seigneurs qui opprimaient leurs vassaux, ou même qui étaient orgueilleux envers les pauvres [4], ainsi que tous ceux qui se laissaient emporter à des actes de violence, ou qui lui adressaient des dénonciations fausses ou malicieuses. Les blasphémateurs et les hommes qui ne rougissaient pas de faire entendre en sa présence des paroles impures, étaient aussitôt condamnés à porter pendant un certain temps un signe public d'ignominie [5]. Inflexible envers

[1] Ad omnes fœminas reverens exstitit et verecundus. Cunctisque generaliter affabilis, tractabilis et amabilis. Theod. III, 5.

[2] Und machte den leuten gern freude. Vita Rhyt. l. c.

[3] Familiaribus socialis et jucundus. Theod. l. c. Tous les auteurs allemands vantent sa gaieté. — Gegen seinen Rittern war er mild und freigebig und freihlich, gegen den Grafen und Junckern ehrerbietig. Kochem. 85.

[4] Wer mit armen leuten hochfarth treib. Vita Rhyt. § XII.

[5] Selon quelques auteurs, c'était la figure d'un âne en bois que les écoliers portaient sur le dos, comme ils font encore aujourd'hui en Pologne.

ceux qui outragaient la loi de Dieu, il était indulgent et patient envers tous ceux qui lui manquaient à lui-même. Quand quelques-uns de ses serviteurs s'oubliaient avec lui, il se bornait à leur dire : « Chers enfants, ne le faites plus, « car vous affligez mon cœur[1]. » Dans toutes ses délibérations, il apportait une prudence éprouvée ; ses expéditions militaires, ses actes politiques montraient une habileté et une prévoyance qu'on n'aurait pas cru pouvoir s'unir facilement avec sa grande jeunesse et la simplicité de son caractère[2]. Il s'occupait avec zèle et assiduité de tous les travaux que lui imposait le gouvernement de ses États. Sa véracité était à toute épreuve, et sa moindre parole inspirait la même sécurité que le serment le plus solennel. On pouvait bâtir sur cette parole comme sur un rocher[3]. Plein de miséricorde et de générosité envers les pauvres, il témoignait une extrême sollicitude envers toutes les classes de son peuple. Il était aussi sévère pour les comtes et les plus grands seigneurs du pays, accusés de pillage ou d'oppression, que pour le moindre paysan[4]. Tous ceux qui se trouvaient lésés par qui que ce fût recouraient à lui en toute confiance, et ce n'était jamais en vain[5]. Nous le verrons plus d'une fois se mettre en cam-

[1] Passional. f. 57.

[2] Und that mit rate alle ding
Und mit grosser weysheit.
Fursichtig was er sollte beginnen.
Vita Rhyt. § XII

[3] Seyne wort waren also getraw
Das man wol mocht daruf bawn.
Vita Rhyt. § XII.

[4] Non comiti, non militi, civi sive rustico, si de prædo furto vel æque similibus vitiis accusati et convicti fuerant... parcere noluit... piis pius et malis durus erat. Cæsar Heist. Mss. Boll.

[5] Trost und hülfe hatten alle arme Luthe by Lantgrafin Ludewige. Rothe. 1709.

pagne pour venger les torts faits à ses plus humbles sujets. Sous un prince pareil, la prospérité morale et matérielle de la Thuringe ne pouvait que s'accroître ; aussi les chroniques du pays ont-elles célébré avec enthousiasme le bonheur dont il jouit pendant ce règne trop court, et les fruits abondants que porta l'exemple des vertus du souverain. La noblesse imita son chef, et l'on n'entendait plus les vassaux se plaindre des habitudes oppressives et belliqueuses auxquelles quelques seigneurs s'étaient livrés. Le peuple se montrait soumis et tranquille. L'union, la paix, la sécurité régnaient partout. Ce n'était, au dedans comme au dehors du pays, qu'une commune voix pour vanter et envier le bonheur que devait la Thuringe aux vertus du duc Louis [1].

En un mot, tout son caractère et toute sa vie peuvent se résumer dans la noble devise qu'il s'était choisie dès ses premières années : *Piété, Chasteté, Justice* [2]. Il a justifié plus que personne la glorieuse croyance des siècles catholiques, qui reconnaissait une analogie fondamentale entre la chevalerie et le sacerdoce ; pour qui les véritables chevaliers étaient les prêtres armés de la justice et de la foi, comme les prêtres étaient les chevaliers de la parole et de la prière.

[1] Fuerunt tunc nobiles veraces et pacifici, milites suis stipendiis contenti, reliqui de populo humiles et quieti..... bonorum omnium abundantia .... ubique habitabant homines confidenter. Theod. III, 4.

[2] Pie, caste, juste. — Apud omnes.

CHAPITRE VI

COMMENT LE DUC LOUIS ET LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH VIVAIENT ENSEMBLE DEVANT DIEU DANS LE SAINT SACREMENT DU MARIAGE.

> Pars bona, mulier bona, in parte timentium
> Deum dabitur viro pro factis bonis.
>
> ECCLI. XXVI, 3.

> Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa.
>
> CANT. IV, 9.

Un prince qui offrait un si parfait modèle du preux chrétien ne pouvait recevoir ici-bas de récompense plus douce et plus belle que l'amour d'une sainte[1]. On a vu comment notre Élisabeth n'avait conservé de lien avec la vie de ce monde que cet amour qu'elle associait à de si religieuses pensées. Louis, de son côté, ne démentit jamais la tendre fidélité de ses premières années.

Elle avait, du reste, tout ce qui peut toucher et séduire un jeune cœur. Parée devant Dieu de sa piété et de son humilité,

[1] Sel porvit li dous Jhucrist
Kilui dona feme de pris,
Feme sainte religieuse,
Bone cremetans et honteuse...
Maisons et terres et avoirs
Viennent de par le père à soirs (ses héritiers),
Mais de Dieu vient tot proprement
E de son douch porvéement
Savoirs et feme de bones meurs :
C'est grans trésors et précieus.

Le moine Robert. Mss. 1862.

elle était encore parée devant les hommes de tous les attraits corporels. Les historiens qui ont conservé son portrait la représentent comme étant d'une beauté régulière et parfaite [1] : sa personne tout entière ne laissait rien à désirer; son teint était brun et pur [2], ses cheveux noirs, sa taille d'une élégance et d'une grâce sans rivale, sa démarche grave et pleine de noblesse et de majesté [3]. Ses yeux surtout semblaient un foyer de tendresse, de charité et de miséricorde [4]. Il est facile de voir que dans cette beauté terrestre il se peignait un reflet éclatant de l'immortelle beauté de son âme.

Mais ce n'était pas sur les sentiments éphémères d'une admiration et d'un attrait purement humain que ces deux jeunes époux avaient élevé l'inaltérable union de leurs cœurs. C'était sur une foi commune, et sur la sévère pratique de toutes les vertus que cette foi enseigne, de tous les devoirs qu'elle impose. Malgré sa grande jeunesse et la vivacité presque enfantine de son amour pour son mari, Élisabeth n'oubliait jamais qu'il était son chef, comme Jésus-Christ est le chef de l'Église, et qu'elle devait lui être soumise en tout comme l'Église à Jésus-Christ. Elle joignait donc à son ardente affection pour lui un grand respect; elle obéissait avec empressement au moindre signe, au moindre mot venu de lui; elle mettait un

[1] Corpore valde speciosa erat. Mss. Bolland. Brux.

[2] S. Elisabeth was wollkommen an dem leybe, braun au dem angesichte und schœn, ernst ym wandel, etc. Adam Urs. 1278.

[3] La nature lui avait encore été plus libérale que la fortune. Elle était de la plus riche et de la plus belle taille du monde, et l'on voyait quelque chose de si noble, de si grand et de si majestueux dans son port, qu'il était impossible de la regarder sans l'admirer. Il n'y avait pas de plus belle personne au monde... Le P. Archange, p. 82, d'après Jac. Montanus Spirens. cap. v. Le comte Mailath, dans l'Hist. Taschenbuch de 1822, répète à peu près les mêmes expressions d'après une chronique anonyme.

[4] Ad Ursin. l. c.

soin scrupuleux à ce qu'aucune de ses actions, de ses paroles les plus insignifiantes ne pût le blesser ou même l'impatienter [1]. Le joug auquel elle se soumettait était du reste, comme le veut l'Église, un joug d'amour et de paix [2]; car Louis lui accordait pleine liberté dans l'exercice des œuvres de piété et de miséricorde qui seules l'intéressaient; il l'encourageait et la soutenait même dans ces salutaires exercices avec une pieuse sollicitude; il se bornait à l'arrêter quand son zèle lui semblait l'entraîner trop loin, en lui adressant des avertissements toujours dictés par une affectueuse prudence, et toujours reçus avec docilité [3].

Toutes les nuits, la jeune épouse, profitant du sommeil vrai ou feint de son mari [4], ou se dérobant à ses caresses [5], sortait du lit conjugal et s'agenouillait à côté, priait longuement en pensant à la sainte crèche, et remerciait Dieu de ce qu'il avait daigné naître à minuit, dans le froid et la misère, pour la sauver, elle et tout le genre humain [6]. Souvent son mari s'éveillait, et, craignant qu'elle ne fût trop délicate pour se livrer impunément à de telles pénitences, il la priait de cesser : « Chère sœur, lui disait-il, ménage-toi, et repose-toi « un peu [7]. » Puis il lui prenait la main, et la tenait ainsi jus-

[1] Maritum ardentissimo amore complexa est, reverenter coluit, ad omnia dicta ejus, ad singulos nutus attendit, seduloque cavit ne verbulo aut gestu ullo eum offenderet aut bilem ipsi moveret. Rebhahn, Hist. eccl. Mss.

[2] Préface de la Messe du mariage.

[3] Beneficiorum ejus dulcis fautor, fidelis exhortator... fervorem ejus nimium suavi prudentia temperavit. Theod., III,

[4] Singulis noctibus... marito quandoque dormiente vel etiam dissimulante. Theod., II, 1.

[5] A nocturnis sponsi dilecti amplexibus se evellens... ut dilectiorem eo quem in molli strato reliquerat in cœlis se habere demonstraret. Cod. Vatic. p. 26.

[6] Passional. 58.

[7] Liebe Schwester, schone dich selbst und lege dich an deine ruche. Berth. Capl. Mss.

qu'à ce qu'elle se fût recouchée, ou que lui-même se fût endormi, laissant sa main dans celle de sa femme; et alors elle mouillait souvent des larmes de sa ferveur cette main chérie qui semblait vouloir la retenir sur la terre [1]. Cependant jamais il n'employa la contrainte pour l'obliger de cesser ces œuvres de piété, dont il se félicitait et se réjouissait au fond du cœur [2]. Ysentrude, la suivante la plus confidentielle d'Élisabeth, a raconté aux juges ecclésiastiques un trait qui prouve l'indulgence de Louis. La duchesse, pour ne pas s'oublier dans le sommeil, et en même temps pour ne pas troubler celui de son mari, avait chargé une de ses filles d'honneur de l'éveiller à une certaine heure, en la tirant par le pied. Il arriva une fois qu'Ysentrude se trompa et tira le pied du duc, qui se réveilla subitement, mais qui, devinant la cause de cette interruption, se recoucha sans donner le moindre signe d'impatience [3].

Il voyait bien, dit son historien, qu'elle aimait Dieu de tout son cœur, et cette pensée le rassurait [4] : et elle, de son côté, se confiait en la piété et en la sagesse de son époux, et ne lui cachait aucune de ses mortifications [5], sachant que jamais il n'interviendrait entre elle et son Sauveur. Aux témoignages si fréquents qu'ils se donnaient de leur mutuelle tendresse, tous deux mêlaient de douces exhortations à avancer ensemble sur le chemin de la perfection : cette sainte

[1] Manum ejus castissimus juvenis sua tenuit manu. Theod., l. c. — Etwene so nam er ir hant in sine hant und enslief... Cod. Palat., 12. — Elle lui mouillait souvent le corps de ses larmes. Ann. Hain, l. XLVI, cap. XXIII.

[2] Congaudebat enim vir pius sanctis ejus moribus. Theod., l. c.

[3] Traxit dominum per pedicam qui crus suum in partem dominæ duxerat. Cod. Vatic. t. XXIII. — Evigilans, conjugisque devotionem cognoscens, sustulit patienter. Dict. IV. Ancill. 2015.

[4] Wenn er sach das sy Got lieb hatte. Vita Rhyt. § XII.

[5] Kochem. p. 805.

émulation les fortifiait et les maintenait dans le service de Dieu; ils savaient ainsi puiser, au sein de l'ardent amour qui les unissait, le sentiment et le charme de l'Amour suprême [1].

Le caractère grave et pur de leur affection se révélait surtout par la touchante habitude qu'ils conservèrent toujours de s'appeler *frère* et *sœur,* même après leur mariage, comme pour perpétuer le souvenir de leur enfance passée ensemble, et pour confondre leur vie tout entière dans un seul attachement.

Le bonheur d'être ensemble était pour eux si indispensable, le chaste attrait qui les portait l'un vers l'autre si puissant, l'alliance de leurs âmes si intime, qu'ils ne pouvaient souffrir de rester séparés l'un de l'autre, même pendant l'espace de temps le plus court [2]. Aussi, quand le duc faisait des courses qui ne fussent pas trop lointaines, il prenait toujours sa chère Élisabeth avec lui [3], et elle l'accompagnait avec bonheur, bien qu'elle eût souvent à parcourir ainsi des chemins âpres et dangereux, à franchir des distances considérables, à braver de violents orages. Mais ni les gelées, ni la neige, ni l'excessive chaleur, ni les inondations, ne pouvaient l'arrêter [4], tant elle tenait à n'être pas éloignée de celui qui jamais ne l'éloignait de Dieu.

Il arrivait cependant quelquefois que Louis était obligé,

[1] Miro se affectu diligentes, et se invicem ad Dei laudem et servitium dulciter invitantes et confortantes. Dict. IV. Ancill. 2019. Déposition d'Ysentrude, reproduite dans une des leçons de l'ancien office de la Sainte. Voyez Appendice, n° X.

[2] Pudici amoris mutuæque societatis, dulcedine affecti abesse ab invicem non patiebantur diutius vel longius. Theod. II, 1.

[3] Nahme er seine Liebste allzeit mit sich. Kochem. 808.

[4] Quamvis tellus aut gelu inhorresceret, aut nivibus tegeretur, aut immodicis caloribus patesceret, aut imbrium præcipiti lapsu maderet. Wadding. Ann. II.

par ses devoirs de souverain, d'entreprendre des voyages au loin, de sortir de ses États, et de ne pas emmener sa femme. Mais ces courtes àbsences devenaient elles-mêmes des occasions de consolider leur tendresse et leur mutuelle fidélité. C'était le moment que choisissaient les amis du mal pour suggérer au jeune prince de s'abandonner aux penchants de la chair, et pour ménager à sa pureté et à son amour pour Élisabeth d'éclatants triomphes. Un jour, quelques-uns de ses chevaliers lui dirent : « Monseigneur, pourquoi ne faites-« vous pas comme les autres princes et seigneurs? Vous ne « pouvez pas être toujours avec votre dame, ni résister tou-« jours aux exigences de votre jeunesse. » Il se tut d'abord; mais comme ils insistaient toujours, il leur répondit avec colère : « Messeigneurs, si vous désirez mes bonnes grâces, « ayez soin de ne jamais plus me tenir un pareil langage : « j'ai une femme, et je suis tenu de lui garder ma foi [1]. »

De son côté, Élisabeth, dès que son mari était parti, se dépouillait de ses vêtements de princesse et se revêtait du costume des veuves, en se voilant la tête comme elles. Elle restait ainsi pendant toute la durée de son absence, attendant son retour dans la prière, les veilles et les plus sévères mortifications [2]. Mais dès qu'on venait lui annoncer l'approche de son époux, elle s'empressait de se parer avec tout le soin et l'éclat que pouvait exiger son rang. « Ce n'est pas, » disait-elle à ses suivantes, « par complaisance charnelle ou par vanité

[1] Domine, cur non facitis sicut cæteri principes et nobiles? Raro esse potestis cum domina vestra, et juventuti vestræ difficile est continere. Quare ergo puellis non utimini? — Et tacuit ille. Quod verbum, cum aliquo tempore repeterent, commotus respondit : « Vos, domini, sicut diligitis gratiam meam, « cavete ne de cætero faciatis mihi mentionem hujus verbi : uxorem habeo, « cui fidem servare teneor. » Cæsar Heisterb., ap. Mss. Bolland.

[2] Vigiliis, orationibus et verberibus noctes deducens. Theod., II, 5.

« que je me pare ainsi, Dieu m'en est témoin, mais seule-
« ment par charité chrétienne, afin d'ôter à mon frère toute
« occasion de mécontentement ou même de péché, si quelque
« chose lui déplaisait en moi; afin qu'il n'aime que moi dans
« le Seigneur, et que Dieu, qui a conservé notre union sur la
« terre, nous donne à tous deux l'union de la vie éter-
« nelle [1]. »

Puis elle allait au-devant de lui avec la joie naïve d'un enfant, et tant qu'ils étaient ensemble, elle faisait tous ses efforts pour plaire à ses yeux et à son cœur [2]. Au repas, elle ne pouvait se résoudre à prendre une place loin de son époux, et allait toujours s'asseoir à ses côtés, ce qui était déjà alors expressément contraire à l'usage observé par les dames du haut parage [3]. En cela elle ne satisfaisait pas seulement au besoin d'être le moins possible éloignée de lui, mais elle sentait que, par sa présence, elle mettrait un frein aux discours légers des jeunes chevaliers [4]. Rien ne pouvait, en effet, être plus propre à imposer aux âmes mondaines que la vue de tant de vertu dans deux êtres si jeunes. Unis ainsi par une concorde sainte, pleins d'humilité et de pureté devant Dieu, pleins de charité et de bonne volonté envers les hommes, pleins d'amour l'un envers l'autre, mais d'un amour qui les entraînait tous deux vers Dieu, ils offraient au ciel et à la terre le plus doux et le plus édifiant spectacle, et d'avance ils

[1] Ornare decenter et regaliter se consuevit. « Non pro carnis libidine et mentis elatione, sed pure pro Christi caritate... Si quid forsan ei in me displiceret, ut me solam in Domino affectu maritali diligat et licito... æternæ vitæ consortium pariter exspectemus. » Dict. iv. Ancill. 2015. Déposition d'Ysentrude.

[2] Ut præsenti gratiosam se offerret et amabilem. Theod., II, 5.

[3] Contra morem aliarum sublimium feminarum. Theod., II, 5.

[4] Herm. Fritz. Mss. Heidelb.

réalisaient le charmant tableau que le plus grand poëte catholique a tracé d'un mariage céleste :

> La lor concordia e i lor lieti sembianti,
> Amore e maraviglia e dolce sguardo
> Faceano esser cagion de' pensier santi.
>
> DANTE, *Parad.*, c. XI.

CHAPITRE VII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH MORTIFIAIT SON CORPS.

Or a la dame ainsi vescu
Et de sa vie a fait escu
Por l'ame deffendre et couvrir,
Et por saint paradix ouvrir.

RUTEBEUF, Mss. f. 34.

Voilà donc notre jeune princesse en possession de ce bonheur des premiers ans, de ces douces joies du matin de nos jours, qu'aucune joie plus tardive ne peut remplacer, qu'aucune douleur aussi ne peut faire oublier. Dans nos faibles cœurs, leur absence obscurcit toute la vie, et leur mémoire suffit pour adoucir les plus cruelles misères. Aussi Dieu donne-t-il le plus souvent à sa créature cette rosée matinale, pour qu'elle sache résister au poids et à la chaleur du jour. Mais Élisabeth, dont les yeux intérieurs étaient fixés sur le ciel, tout en acceptant ce bonheur avec un tendre abandon, en comprenait le danger; et pour cette âme d'élite, c'était une sorte d'épreuve dont il lui fallait triompher.

Elle sentait que la grâce que Dieu lui avait accordée en l'unissant à celui qu'elle avait tant aimé ici-bas l'obligeait à une fidélité d'autant plus zélée, à une reconnaissance d'autant plus ardente envers son bienfaiteur céleste. Bien qu'assurément sa jeune conscience ne dût pas être chargée de très-graves reproches, elle ne se rappelait pas moins que, devant la stricte justice de Dieu, les âmes les plus fidèles ne

sont que des serviteurs inutiles [1], et qu'on ne peut s'imposer assez de sacrifices pour mériter le salut. Dès lors elle commença, dans l'humilité de son âme, à amasser cette surabondance de grâces et de mérites qui est, selon la douce et consolante doctrine de l'Église, pour les Saints de Dieu une gloire si éclatante, pour les fidèles un trésor si riche et un refuge si sûr.

Elle chercha d'abord à dompter sa chair par les veilles. Nous avons vu avec quelle sévérité persévérante elle savait se mortifier sur ce point, et avec quel mélange de sollicitude et d'indulgence son pieux époux la voyait se lever d'auprès de lui pour se rapprocher de Dieu. Mais souvent, malgré sa bonne volonté, Élisabeth, au milieu de ses prières, ne pouvait résister au sommeil, et s'endormait sur le tapis à côté du lit, sa main dans la main de son mari; ses femmes, en la trouvant ainsi étendue lorsqu'elles entraient le matin, lui en faisaient des reproches, et lui demandaient si elle ne ferait pas tout aussi bien de dormir dans son lit qu'au pied de son lit: « Non, » disait-elle; « si je ne puis pas prier toujours, je « puis du moins me mortifier en m'éloignant de mon bien- « aimé. Je veux que ma chair soit domptée; elle ne peut que « gagner à faire ce que l'âme veut [2]. »

Quand son mari était absent, elle veillait toute la nuit avec Jésus, l'époux de son âme [3]. Mais ce n'étaient pas seu-

[1] Cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : Servi inutiles sumus. S. Luc, XVII, 10.

[2] Licet semper orare non possim, tandem hanc carni meæ violentiam inferam, quod evellar a prædilecto marito meo. Dict. IV. Ancill., l. c. Cod. Pal., 13.

Je veux que la chair ait damage
En ce quele soffrir ne puet
A faire ce que l'ame esluet.

Rutebeuf, Mss. f. 32.

[3] Jean Lefèvre. Ann. Hain., liv. XLVI, c. XXIX.

lement des pénitences de ce genre que s'infligeait la jeune et innocente princesse. Sous ses plus beaux habits, elle portait toujours contre sa peau un cilice[1]. Tous les vendredis, en mémoire de la Passion douloureuse de Notre-Seigneur, et pendant le Carême tous les jours, elle se faisait donner en secret la discipline avec sévérité, afin, dit un historien, « de rendre à Nostre-Seigneur, qui fut flagellé, aulcune recompensation[2], » et reparaissait ensuite devant sa cour avec un visage joyeux et serein. Plus tard, même ce fut la nuit que, se levant d'auprès de son époux, elle entrait dans une chambre voisine, où ses suivantes étaient obligées de la frapper durement; puis, rassurée contre elle-même et sa propre faiblesse par ces austères pénitences, elle revenait auprès de son mari, avec qui elle redoublait de gaieté et d'amabilité[3]. C'est ainsi, dit un poëme contemporain, qu'elle cherchait à s'approcher de Dieu et à briser les liens de sa prison de chair, comme une valeureuse guerrière de l'amour du Seigneur[4]. Mais elle avait pour règle de ne pas souffrir que ces secrètes austérités exerçassent une influence fâcheuse sur ses relations habituelles, ou la rendissent triste et morose. Elle ne faisait même nulle difficulté de prendre part aux fêtes et aux réunions mondaines où sa position lui assignait en quelque sorte un rôle; et, comme l'a dit un grand et aimable saint, digne à tous les égards de la juger et de la com-

[1] Rothe. Chr. Thur. 1704.

[2] Ann. Hain., l. c.

[3] Lacerabat duris verberibus carnem puella innocens et pudica. Lætam coram hominibus se ostentans... Ad lectumque mariti reversa hilarem se exhibuit et jucundam. Theod., II, 1.

[4] Dar uz si menlich enprach
Sich als ein Kempfinne
Unseres Herren minne.
Cod. Argent. fol. 199.

prendre, « elle jouoit et dansoit parfois, se trouvant ès assemblées de passe-temps, sans intérêt de sa dévotion, laquelle étoit bien enracinée dedans son âme; si que, comme les rochers qui sont autour du lac de Riette croissent étant battus des vagues, ainsi sa dévotion croissoit parmi les pompes et les vanités auxquelles sa condition l'exposoit[1]. » Elle détestait toute espèce d'exagération extérieure dans les œuvres de piété, toute affectation de douleur, et disait de ceux qui prenaient en priant un visage triste ou sévère : « Ils ont l'air de « vouloir épouvanter le bon Dieu; qu'ils lui donnent donc « ce qu'ils peuvent gaiement et de bon cœur[2]. »

Elle ne négligeait, du reste, aucun moyen d'offrir à Dieu le tribut de son humilité et de son obéissance. Elle avait pour confesseur maître Conrad de Marbourg, dont nous parlerons plus tard, et envers qui son mari lui avait permis de contracter un vœu d'obéissance en tout ce qui ne serait pas contraire à l'autorité maritale : or Conrad, qui s'était élevé contre la perception de certains impôts dont le produit était destiné à couvrir les dépenses de la table royale, avait prescrit à sa pénitente de ne se nourrir que des mets qu'elle saurait positivement provenir des biens propres de son mari, et non pas des redevances de ses propres vassaux, qu'il regardait comme étant trop souvent le produit d'extorsions injustes, et contraires à la volonté de Dieu[3]. Le cœur compatissant de la jeune duchesse adopta avec empressement cette pensée,

[1] Saint François de Sales, Introduction à la vie dévote, 3e partie, chapitre XXXIV.

[2] Videntur Dominum quasi deterrere; dent Deo quod habent cum hilaritate et jucunditate. Dict. IV. Ancill., 2031. Déposition d'Irmengarde. Voyez aussi Cod. Heidelb.

[3] Ut abstineret de iis quæ de officiis et quæstu officiatorum proveniebant, non utens cibis, nisi sciret de reditibus et justis bonis mariti provenisse. Dict. IV. Ancill., 2014.

qu'elle mit à exécution avec la sévérité la plus scrupuleuse; elle en était quelquefois embarrassée, puisque, comme nous l'avons dit, elle tenait à rester assise auprès de son mari pendant ses repas. Ce pieux prince ne mit, du reste, aucun obstacle à ses désirs; et lorsque trois des filles d'honneur de la duchesse demandèrent la permission de suivre l'exemple de leur maîtresse, il la leur accorda sur-le-champ, en ajoutant : « Je ferais bien volontiers comme vous, si je ne « craignais les médisances et le scandale; mais, avec l'aide « de Dieu, moi aussi je changerai bientôt de genre de vie [1].» Plein d'un tendre respect pour la conscience de sa femme, il l'avertissait lui-même avec un doux et affectueux empressement quand il y avait des mets qui n'entraient pas dans sa règle; comme aussi, lorsqu'il savait que tout provenait de son propre bien, il la pressait de manger. Mais Élisabeth osait à peine toucher à un plat quelconque, craignant toujours que ce ne fût le fruit des amères sueurs du pauvre [2]. Elle avait cependant soin de dérober aux yeux du monde ce qu'elle faisait pour l'amour de Dieu; et lorsqu'elle était assise à la table du duc, au milieu de ses chevaliers et des officiers de sa cour, elle avait recours à mille petits manéges pour qu'on ne pût s'apercevoir de ses privations. Elle feignait de surveiller le service avec une grande sollicitude, donnait des ordres fréquents aux domestiques, parlait à chaque convive, lui offrait à boire; quelquefois même elle coupait en

[1] Hoc et ego libens facerem, nisi aliorum detractiones et scandala formidarem. Adjuvante autem Domino, statum meum cito aliter ordinabo. Ipse etiam pius et dulcis maritus... dum quicquam scrupulosum fuit appositum, præmunivit eam, ne ejus ex hoc tenera conscientia turbaretur. Theod., II, 2. Kochem., p. 807.

[2] Fürchtend selbige speisen wæren von den sauren Schweis der armen Unterthanen verschafft worden. Kochem., l. c.

petits morceaux le pain ou les autres mets qu'on plaçait devant elle, et les disposait par-ci par-là pour leur donner l'air de restes[1]. Elle se levait ainsi souvent affamée et altérée de la table la plus abondante; ses demoiselles d'honneur, compagnes de sa pénitence, racontent que quelquefois elle était réduite, pour toute nourriture, à du pain sec ou à quelques petits gâteaux qu'elle recouvrait de miel : un jour à un très-grand festin, elle ne put se réserver que cinq tout petits oiseaux qu'elle abandonna, presque en entier, à ses suivantes, car leurs privations la préoccupaient beaucoup plus que les siennes propres[2]. Une autre fois, comme elle allait rejoindre son mari à la Diète de l'Empire, elle ne trouva rien dont elle pût manger en conscience, qu'un morceau de gros pain noir, et si dur, qu'elle fut obligée de le faire ramollir dans de l'eau chaude; mais comme c'était jour de jeûne elle s'en contenta, et fit en ce même jour, avec ce seul repas, seize lieues à cheval[3].

Une tradition gracieuse montre combien Dieu adoucissait pour elle, et même d'une manière matérielle et sensible, ce que ces privations pouvaient avoir de rude et de pénible. Un jour, pendant l'absence de son mari, elle mangeait seule, chez elle, son pauvre repas, composé de pain sec et d'eau.

[1] Nunc principem alloquitur, nunc his lautiores buccellas apponit, nunc illis poculum... nunc statoribus ancillisve negotium aliquod injungit... Wadding, Ann. Minor., t. II. Panem aliosque cibos frangendo et hinc et inde disponendo se comedere simulabat. Theod., II, 2.

[2] Solis quinque tortulis melle conditis, solo plerumque pane contenta... Quinque aviculas minutissimas... ex quibus parum reservans reliquam pedisequis misit. Dict. IV. Ancill. 2015.

[3] Maritum secutura ad magnam diætam, ubi erat... Tantum grossum nigrum panem et durum quem in calida aqua simplici mollefactum comedebat... Hoc prandio illa die cum suis contenta... Et sic equitabant eodem die octo milliaria theutonica quæ large faciunt *triginta* Italica. Dict. IV. Ancill. l. c. Cæsarius et le Ms. du Vatican disent avec raison *quadraginta Italica*.

Le duc, étant survenu à l'improviste, voulut, en signe d'amitié, boire dans son verre : il y trouva, à sa grande surprise, une liqueur qui lui sembla être le meilleur vin qu'on pût boire au monde. Il demanda aussitôt à l'échanson d'où il l'avait pris, et celui-ci répondit qu'on n'avait servi à la duchesse que de l'eau. Louis ne dit plus rien ; mais, selon l'expression aussi pieuse que juste d'un narrateur, il eut *assez d'esprit*[1] pour y voir une marque de la faveur divine, et une récompense des sacrifices que s'imposait sa femme.

Souvent elle parcourait les offices du château avec ses suivantes, et s'informait avec le plus grand soin de l'origine de tous les mets et de toutes les boissons. Quand elle avait trouvé quelque viande permise, elle disait à ses demoiselles : « Vous ne mangerez que cela ; » ou bien quand c'était une boisson licite, comme du vin des vignes de son mari, elle disait : « Ne buvez que cela. » Mais quand elle trouvait qu'il n'y avait rien qui pût l'inquiéter, elle se mettait à battre des mains avec une joie enfantine, en s'écriant : « Aujourd'hui cela va bien, nous pouvons manger et boire[2]. » Elle pouvait avoir alors quinze ans, et avait conservé l'enfance de l'esprit et du cœur, tout en se rendant digne du ciel par des vertus bien au-dessus de son âge.

Un genre de vie si rigoureux et si contraire à tous les usages de son rang attira sur la duchesse l'improbation et les reproches publics de toute sa cour ; le duc lui-même n'était pas épargné, à cause de sa tolérance pour ce qu'on regardait

[1] Do hete er witze also genuc... Cod. Argent. p. 200.

[2] Scrutabatur curiosius... Dum officinas circumiret, utpote domina domesticæ curæ particeps.... Wadding, Ann. Min., t. II. Frequenter quærens de serviciis villicorum... potum licitum forte de vineis mariti sui... Cod. Vatic. t. XXIII. Exultans et plaudens manibus cum hilaritate, dixit : « Bene nobis hodie, comedemus et bibemus. » Dict. IV. Ancill. 2015.

comme les extravagances de sa femme. Tous deux se résignaient avec patience et indulgence à ces jugements profanes, aimant mieux plaire à Dieu qu'aux hommes.

Cependant la jeune princesse trouva bientôt un nouveau champ pour exercer son zèle et son amour de la mortification. Un jour de grande fête, elle descendit, selon l'usage, de la Wartbourg à Eisenach, revêtue d'un costume somptueux, couverte de bijoux et la tête ceinte de la couronne ducale [1], accompagnée de sa belle-mère et d'une suite nombreuse, et se rendit à une des églises de la ville. Elle avait coutume, toutes les fois qu'elle entrait dans une église, de porter sur-le-champ ses regards vers le crucifix [2]; c'est ce qu'elle fit encore cette fois : et ayant vu l'image de son Sauveur, nu, couronné d'épines, les mains et les pieds percés de clous, elle se sentit pénétrée de componction comme autrefois dans son enfance [3], et, rentrant en elle-même, elle se dit : « Voilà « ton Dieu suspendu à une croix, et toi, créature inutile, tu « es couverte de vêtements précieux. Sa tête est couronnée « d'épines, et toi, tu as une couronne d'or. » Et, au même moment, vaincue par sa pieuse compassion, elle s'évanouit et tomba par terre. Les assistants, effrayés, la relevèrent, la portèrent à l'entrée de l'église pour lui donner de l'air, et lui jetèrent de l'eau bénite sur le visage [4]. Elle revint bientôt à elle; mais, à compter de ce moment, elle prit la résolution

[1] Pretiosissimis vestibus, monilibus gemmisque multis ornata et diademate aureo coronata. Theod. II, 3.

[2] Oculos semper in introitu ecclesiæ ad crucem dirigere solebat. Ibid.

[3] V. plus haut, p. 213.

[4] En pendet Deus tuus nudus, et tu homo inutilis vestibus pretiosis operiris. Spinis caput ejus pungitur, et tuum caput redimitur auro... Cecidit exanimis effecta... Ad ostium ecclesiæ propter refrigerium portaverunt, et reclinantes eam, faciem ejus aqua benedicta, quæ aderat, consperserunt. Theod. l. c.

de renoncer à toute parure quelconque, hormis les cas où l'exigeraient les obligations de son rang ou la volonté de son mari. Dans les dépositions de ses suivantes, on trouve le détail de plusieurs des objets qui faisaient alors partie de la toilette d'une princesse, et qu'elle ne voulut plus porter. Elle renonça, par exemple, aux étoffes teintes, aux voiles de couleur éclatante pour la tête, aux manches étroites et plissées qui paraissent avoir été un grand luxe de cette époque, aux bandeaux de soie qui retenaient les cheveux, enfin aux robes trop longues et traînantes[1]. Lorsqu'elle se trouvait dans la nécessité de revêtir ses habits de cérémonie, elle conservait sous l'or et la pourpre des vêtements de simple laine et son cilice qu'elle ne quittait jamais ; aussi, dans les solennités publiques, offrait-elle toujours l'union de la dignité et de la modestie d'une princesse chrétienne[2]. Elle recommandait cette modestie chrétienne aux nobles dames qui venaient lui rendre visite, les exhortait instamment à renoncer au moins en cela aux vanités du siècle, et leur envoyait même des modèles de vêtements qu'elle croyait leur convenir[3]. Ses efforts ne furent pas sans fruit; plusieurs de ces dames, touchées par l'exemple de cette jeune femme à peine mariée, renoncèrent aux superfluités mondaines, et quelques-unes d'entre elles firent même vœu de continence perpétuelle.

O sainte simplicité, candeur des premiers âges, tendresse naïve et pure des anciens jours, revivrez-vous jamais ? Faut-il

[1] Coloratis peplis, fucatisque velaminibus capitis, manicis consutitiis nimis strictis, crinalibus sericisque zonis pro ornatu capillis implicitis, longis vestibus... Dict. IV. Ancill. p. 2016. V. aussi le manuscrit de Darmstadt.

[2] Modesto semper et christianæ religioni congruo processit habitu, quantum principalis dignitas permittebat. Theod. II, 3.

[3] Dans et mittens eisdem exemplaria, quibus salvis bonis moribus uti possent. Theod. l. c. Adhuc existens juvencula viro noviter copulata. Theod. l. c.

croire que vous soyez éteintes et mortes pour toujours? Et s'il est vrai que les siècles ne sont dans la vie du monde que comme les années dans celle des hommes, ne reviendrez-vous pas, après un si long et si sombre hiver, ô doux printemps de la foi, rajeunir le monde et nos cœurs?

CHAPITRE VIII

DE LA GRANDE CHARITÉ DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH ET DE SON AMOUR POUR LA PAUVRETÉ.

> Da pauperi, ut des tibi : da pauperi micam, ut accipias totum panem ; da tectum, accipe cœlum ; da res perituras, ut accipias æternas mensuras.
>
> S. PETRUS CHRYSOLOGUS, Sermo 8 de jejun. et eleem.

> In te misericordia, in te pietate,
> In te magnificenza, in te s' aduna
> Quantunque in creatura è di bontate.
>
> DANTE, Parad., c. XXXIII.

Tandis qu'Élisabeth imposait un joug si rigoureux à ses sens, et se traitait elle-même avec une sévérité si soutenue, son cœur débordait de charité et de miséricorde envers ses frères malheureux. La tendre pitié qui l'avait toujours animée dès son enfance prenait chaque jour le nouveau développement qui devait en si peu de temps la conduire à mériter ce glorieux et doux surnom de *Patronne des pauvres*, sous lequel la chrétienté la vénère aujourd'hui. La générosité envers les pauvres était un des traits les plus distinctifs de l'époque où elle vivait, notamment chez les princes; mais on remarquait que chez elle la charité ne provenait pas de l'influence de sa naissance, et moins encore du désir de mériter des éloges ou une reconnaissance purement humaine, mais bien d'une inspiration céleste et intérieure. Dès le ber-

ceau, elle n'avait jamais pu supporter la vue d'un pauvre sans que son cœur en fût comme percé de douleur[1]; et maintenant que son époux lui avait accordé la liberté la plus entière pour tout ce qui touchait à l'honneur de Dieu et au bien du prochain[2], elle s'abandonnait sans réserve à son penchant naturel pour soulager les membres souffrants du Christ. C'était sa pensée de chaque jour, de chaque moment[3]; c'était aux pauvres qu'elle consacrait tout ce superflu qu'elle refusait aux habitudes de son sexe et de son rang; et, malgré les ressources que la charité de son mari mettait à sa disposition, elle donnait si rapidement tout ce qu'elle avait, qu'il lui arriva souvent d'être réduite à se dépouiller elle-même de ses vêtements, pour avoir de quoi soulager les malheureux.

Une si touchante abnégation de soi ne pouvait manquer de frapper le cœur et l'imagination du peuple; aussi raconte-t-on dans les anciennes chroniques qu'un jour de jeudi que la duchesse descendait en ville, richement habillée et couronnée, elle rencontra une foule de pauvres sur son passage, et leur distribua tout ce qu'elle avait d'argent avec elle; puis quand elle eut tout donné, elle en vit un qui lui demanda l'aumône d'un ton plaintif; elle gémit de n'avoir plus rien à lui donner; mais, pour ne pas le contrister, elle ôta un de ses gants, qui était richement brodé et orné de bijoux, et le lui donna. Un jeune chevalier qui la suivait, ayant vu cela,

[1] Arm mensche nummer ane gesach
Si in bette sunder ungemach
Unde iamerlichen Schmerzen
Mit jme in irme Herzen.
Cod. Darmst.

[2] Theod. II, 6.

[3] Eleemosynisque et misericordiis pauperum insistens, in justificationibus Domini exercebatur die ac nocte. Ibid.

alla aussitôt rejoindre le pauvre, et lui acheta le gant de la duchesse, qu'il attacha sur son casque en guise de cimier, comme un gage de la protection divine. Et il eut raison ; car, à dater de ce moment, il s'aperçut que dans tous les combats, dans tous les tournois, il triomphait toujours de ses adversaires, et n'était jamais vaincu lui-même. Il alla plus tard à la Croisade, où ses exploits lui acquirent un grand renom. De retour dans sa patrie et sur son lit de mort, il déclara qu'il attribuait toute sa gloire et tous ses succès au bonheur qu'il avait eu de porter pendant toute sa vie un souvenir de la chère sainte Élisabeth [1].

Mais ce n'était pas par des présents ni avec de l'argent que la jeune princesse pouvait satisfaire à son amour pour les pauvres du Christ; c'était bien plus par ce dévouement personnel, par ces soins tendres et patients, qui sont assurément aux yeux de Dieu comme à ceux des malheureux la plus sainte et la plus précieuse aumône. Elle se livrait à ces soins avec la simplicité et la gaieté extérieure qui ne la quittaient jamais [2]. Quand des malades venaient invoquer sa charité, après qu'elle leur avait donné ce qu'elle pouvait, elle s'informait de leur demeure, afin d'aller les y voir. Et alors aucune distance, aucune difficulté du chemin ne l'arrêtait; elle savait que rien ne fortifie le sentiment de la charité comme d'approfondir les misères humaines dans ce qu'elles ont de plus matériel et de plus positif. Elle pénétrait dans les huttes les plus éloignées de son château, les plus repoussantes par la saleté et le mauvais air ; elle entrait dans ces asiles de la pauvreté avec

[1] Rebhahn. Hist. Eccles. Isenac. Mss. — Passional, f. 59. Selon ce dernier, ce n'était pas un gant, mais une des manches de sa robe ; selon d'autres auteurs, c'était son écharpe.

[2] Omnia caritatis opera in maxima hilaritate et vultus constantia exhibebat. Theod. II, 6.

une sorte de dévotion et de familiarité à la fois; elle y apportait elle-même ce qu'elle croyait être nécessaire à leurs tristes habitants; elle les consolait bien moins encore par ses dons généreux que par ses douces et affectueuses paroles [1]. Quand elle trouvait qu'ils étaient endettés et sans moyen de s'acquitter, elle se chargeait de payer leurs dettes avec ses propres deniers [2]. Les pauvres femmes en couche étaient surtout l'objet de sa compassion; toutes les fois qu'elle le pouvait, elle allait se mettre à côté de leurs misérables lits, les assistait et les encourageait [3]; elle prenait leurs nouveaux-nés entre ses bras avec un amour de mère, les couvrait d'habits qu'elle avait faits elle-même, et les tenait souvent sur les fonts baptismaux, afin que cette maternité spirituelle pût lui fournir un motif de plus pour les aimer et les soigner pendant toute leur vie [4]. Quand un de ses pauvres mourait, elle venait, dès qu'elle le pouvait, veiller auprès du corps, l'ensevelissait de ses propres mains, souvent avec les draps de son propre lit [5], assistait à ses obsèques; et l'on voyait avec ad-

[1] Und wenne siechen zu ire kament... so frogete si denne wo ir herberge were daz sie kunde dar kommen. Cod. Heidelb. p. 18. Quantumcumque distabant hospitia et quantumlibet via esset lutosa vel aspera, eos visitabat. Theod. II, 6. — Viles camerulas familiariter subintrans... nec sordes abhorrens... Cod. Florent. 155. — Und trostete sie mit almusen und mit süssen worten. Cod. Heidelb., 10.

Ceulx sermonoit sainte Ysabiaux,
Les moz lor dizoit doulx et biaux
De pacience et de salut.
Rutebeuf, Mss., p. 33.

[2] Cod. Heidelb., 10.

[3] Ibid. — Theod. l. c.

[4] De sacra fonte eos lavavit, ut compaternitatis occasione liberius eis benefacere posset. Theod. l. c.

[5] Jean Lefèvre, l. XLVI, c. 24.

miration cette noble souveraine suivre avec humilité et recueillement le pauvre cercueil du dernier de ses sujets [1].

Rentrée chez elle, elle employait ses loisirs, non pas aux délassements délicats de la richesse, mais, comme la femme forte de l'Écriture, à des travaux pénibles et utiles; elle filait de la laine avec ses demoiselles d'honneur, et en faisait ensuite de ses propres mains des vêtements pour ses pauvres, ou pour les religieux mendiants qui vinrent à cette époque s'établir dans ses États [2]. Elle se faisait souvent accommoder pour tout repas des légumes à dessein mal cuits, sans sel, sans assaisonnement quelconque, afin de savoir par expérience comment les pauvres étaient nourris; et elle les mangeait avec une grande joie [3].

On a vu plus haut comment elle souffrait sans cesse la faim, pour ne pas user de la nourriture qu'elle croyait être le fruit du travail injustement exigé de ses pauvres sujets; mais elle ne bornait pas à ces scrupules purement personnels son zèle pour la justice et sa tendre sollicitude pour les malheureux. Lorsque, dans l'exercice des soins domestiques de sa maison, elle découvrait la trace de quelque violence, de quelque tort commis à l'égard des pauvres gens de la campagne, elle allait sur-le-champ le dénoncer à son mari, et cherchait elle-même à le compenser autant que le permettaient ses moyens [4]. Comme si ces touchantes vertus étaient l'apanage imprescriptible de la maison de Hongrie, on les

[1] Eorum funera propriis manibus contrectabat, et ipsorum obsequiis devote manebat. Cod. Florent. 155.

[2] Manum mittens ad fortia fusum apprehendit regis filia, et cum pedissequis suis lanam filabat..... pauperum vestes, insuper catechumenorum egenorum propriis manibus consuebat.

[3] Herm. Fritzl. Mss. Heidelb.

[4] Vim vel injuriam passis pro viribus satisfieri laborabat. Theod. II, 6.

retrouve presque deux siècles plus tard dans une jeune et illustre souveraine, fille, comme notre Élisabeth, d'un roi de Hongrie, dans Hedwige, élue à treize ans reine de Pologne, qui effectua par son mariage avec Jagellon l'union de la Pologne et de la Lithuanie, et qui mourut à vingt-huit ans en odeur de sainteté (1399), après avoir été renommée comme la plus belle[1] et la plus courageuse princesse de son temps. Digne d'être de la race d'Élisabeth par l'immense pitié de son cœur, elle a laissé dans les annales de son pays une des plus délicieuses paroles qui aient jamais échappé à l'âme d'une chrétienne. Des pauvres paysans étant venus tout en pleurs se plaindre à elle que les domestiques du roi leur avaient enlevé tous leurs bestiaux, elle courut chez son époux, et en obtint la restitution immédiate; après quoi elle dit : « Le bétail leur est rendu, mais qui rendra leurs « larmes[2] ? »

Élisabeth aimait à porter elle-même aux pauvres, à la dérobée, non-seulement l'argent, mais encore les vivres et les autres objets qu'elle leur destinait. Elle cheminait ainsi chargée par les sentiers escarpés et détournés qui conduisaient de son château à la ville et aux chaumières des vallées voisines. Un jour qu'elle descendait, accompagnée d'une de ses suivantes favorites, par un petit chemin très-rude que l'on montre encore[3], portant dans les pans de son manteau du pain, de la viande, des œufs et d'autres mets, pour les

[1] In orbe universo parem in forma non habere credita est. Dlugosz. x.

[2] Etsi pecora colonis reddimus, quis illis effusas lacrymas restituet? Ibid. — Dans l'appendice n° III, nous avons cherché à tracer une esquisse de la vie de la reine Hedwige, que quelques auteurs ont nommée sainte, mais qu'il ne faut pas confondre avec sainte Hedwige, tante d'Élisabeth.

[3] Il se nomme encore, comme aux jours d'Élisabeth, du nom très-expressif de *Kniebrechen*, casse-genou.

distribuer aux pauvres, elle se trouva tout à coup en face de son mari qui revenait de la chasse. Étonné de la voir ainsi ployant sous le poids de son fardeau, il lui dit : « Voyons ce que vous portez ; » et en même temps ouvrit, malgré elle, le manteau qu'elle serrait, tout effrayée, contre sa poitrine ; mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eût vues de sa vie : cela le surprit d'autant plus que ce n'était plus la saison des fleurs[1]. S'apercevant du trouble d'Élisabeth, il voulut la rassurer par ses caresses ; mais il s'arrêta tout à coup en voyant apparaître sur sa tête une image lumineuse en forme de crucifix. Il lui dit alors de continuer son chemin sans s'inquiéter de lui, et remonta lui-même à la Wartbourg, en méditant avec recueillement sur ce que Dieu faisait d'elle, et emportant avec lui une de ces roses merveilleuses, qu'il garda toute sa vie. A l'endroit même où cette rencontre eut lieu, à côté d'un vieil arbre qui fut bientôt abattu, il fit élever une colonne surmontée d'une croix, pour consacrer à jamais le souvenir de celle qu'il avait vue planer sur la tête de sa femme[2].

1 In ireu mantelu und kruegen
Wan sy waren beid woll beladen
Mit fleysche, eyern und fladen
Er sprach *Lasset sehen was traget ihr*
Und deckte ine auf ire mentell schier.
Vita Rhyt., § XXI.

Do waren iz alles rote rosen und wizze... die schœnster die er je gesach und waz doch zu der zit in dem jare das jeman kein rosen haben mohte. Cod. Heidelb. CXIII et CXV.

2 Alser mit ine begunde ze kosen...
Ir erschrecken war ime leydt...
Da erschien im zu den gezeiten, etc.
Vita Rhyt., l. c.

Hermann de Fritzlar, le manuscrit des Franciscains, et Pelbartus de Temeswar dans son sermon XCVI, reportent ce miracle au temps de sa pre-

Parmi tous les malheureux qui attiraient sa compassion, ceux qui occupaient la plus large place dans son cœur étaient les lépreux, que le caractère spécial et mystérieux de leur infortune rendit, pendant tout le moyen âge, l'objet d'une sollicitude mêlée d'affection et de frayeur[1]. Élisabeth, à l'instar de plusieurs saints et princes illustres de son temps, se plaisait à triompher de ce dernier sentiment, et à mépriser toutes les précautions qui séparaient extérieurement de la société chrétienne ces êtres marqués de la main de Dieu. Partout où elle en voyait, elle allait les trouver, comme s'il n'y avait aucune contagion à craindre, s'asseyait à leurs côtés, leur tenait des discours tendres et consolants, les exhortait à la patience et à la confiance en Dieu, et ne les quittait qu'après leur avoir distribué d'abondantes aumônes[2]. « Vous « devez, leur disait-elle, à bonne chère souffrir ce martyre ; « vous ne devez en avoir ni deuil ni colère. Quant à moi, je

mière enfance. Selon eux, un jour qu'elle sortait des cuisines avec des vivres qu'elle avait dérobés pour les pauvres, elle rencontra son père ou son beau-père, qui lui dit : « Chère petite, que portes-tu là ? » Elle répondit : « Des roses pour me faire une guirlande. » — « Voyons ces roses, » dit-il. Et, en effet, il n'y avait que cela. Nous avons préféré suivre la majorité des auteurs et la tradition générale, qui appliquent ce miracle à sa vie conjugale, et y font intervenir son mari. C'est, du reste, le plus célèbre et le plus populaire des miracles de notre sainte : elle a été souvent représentée, par les peintres et les sculpteurs catholiques, avec des roses dans son manteau. On cultive encore des roses en grande quantité autour de son église à Marbourg, comme aussi sur la Wartbourg. Le peuple de ces deux lieux, quoique protestant, a conservé avec amour cette légende. Nous l'avons entendu raconter par un paysan des environs de Marbourg, le 29 juin 1834, avec le détail de la rose prise et gardée par le landgrave, que nous n'avions trouvé dans aucun auteur.

Le même miracle est attribué à sainte Élisabeth de Portugal, petite-nièce de notre sainte, et à sainte Rose de Viterbe.

[1] Voyez plus loin les détails à ce sujet, chapitre XXV.

[2] Ubicumque tales reperit assidens illis consolabatur, exhortans ad patientiam, etc. Theod. Cod. Heid. CXIII et CXV.

« suis certaine que si vous prenez en patience cet enfer que « Dieu vous envoie en ce siècle, vous serez sauvés et quittes « de l'autre enfer. Or, sachez que c'est un grand mérite [1]. » Ayant rencontré un jour un de ces infortunés qui souffrait en outre d'une maladie à la tête, et dont l'aspect était repoussant au plus haut degré, elle le fit venir en secret dans un endroit retiré de son verger, et lui coupa elle-même ses affreux cheveux, lava et pansa sa tête, qu'elle tenait sur ses genoux : ses demoiselles d'honneur l'ayant surprise dans cette étrange occupation, elle leur sourit sans rien dire [2].

Un jour de Jeudi-Saint, elle rassembla un grand nombre de lépreux, leur lava les pieds et les mains, puis, se prosternant devant eux, elle baisa humblement leurs plaies et leurs ulcères.

Une autre fois, le landgrave étant allé passer quelques jours à son château de Naumbourg, qui était au centre de ses possessions septentrionales et voisines de la Saxe, Élisabeth resta à la Wartbourg, et employa le temps que son mari devait être absent à soigner avec un redoublement de zèle les pauvres et les malades, à les laver elle-même, à les vêtir des habits qu'elle leur avait faits, malgré le mécontentement qu'en témoignait hautement la duchesse-mère Sophie, qui était restée avec son fils depuis la mort de son mari. Mais la jeune duchesse ne tenait que fort peu de compte des plaintes de sa belle-mère. Parmi ces malades il y avait alors un

[1] Rutebeuf, Mss. de la Bibl. roy., p. 44.

[2] Mendicum horrendum aspectu capitis infirmitate laborantem, secrete assumsit, caputque ejus in sinu suo reclinans, horridos capillos ipsius sanctis manibus totondit, etc... Supervenientibus correpta pedissequis ridebat et tacebat. Theod. II, 6. Cod. Heid.

Et elle ne savoit que dire,
Se prenoit par amours à rire.

Rutebeuf, p. 31, Mss.

pauvre petit lépreux, nommé Hélias ou Hélie, dont l'état était si déplorable, que personne ne voulait plus le soigner. Élisabeth seule, le voyant abandonné de tous, se crut obligée de faire plus pour lui que pour tout autre; elle le prit, le baigna elle-même, l'oignit d'un onguent salutaire, et puis le coucha dans le lit même quelle partageait avec son mari[1]. Or il arriva justement que le duc revint au château pendant qu'Élisabeth était ainsi occupée. Aussitôt sa mère courut au-devant de lui, et, comme il mettait pied à terre, elle lui dit : « Cher fils, viens avec moi ; je veux te montrer une belle « merveille de ton Élisabeth. » — « Qu'est-ce que cela veut « dire ? » dit le duc. — « Viens seulement voir, » reprit-elle ; « tu verras quelqu'un qu'elle aime bien mieux que « toi. » Puis le prenant par la main, elle le conduisit à sa chambre et à son lit : « Maintenant, regarde, cher fils ; ta « femme met des lépreux dans ton propre lit, sans que je « puisse l'en empêcher : elle veut te donner la lèpre ; tu le « vois toi-même. » En entendant ces paroles, le duc ne put se défendre d'une certaine irritation, et enleva brusquement la couverture de son lit[2]. Mais au même moment, selon la

[1]
Den zy batte schmirte zwueg
Darnach sy ine in ir bette trueg
Dae sy mit irem Herrem inne lag.
Vita Rhyt. § xx.

[2] Und alz er von syme pherde getrad do quam syn muthir.

Ein wunder will ich zeigen dir
Das deine Elisabeth treibt an...

Do sprach her : « Was ist daz ? » Dosprach sie : « Komme und siche... einen den sy viel lieber hat dan dich... »

Sy nam den son bey seyner hant...
« Dae wirdestu vergiftet von
Nu sych selber zu mein lieber sœn. »
Sein gemueth was ime etwas scharff
Des bettes decke er aufwarf.
Vit. Rh. xx. Rothe, 1707. Passion. 59.

belle expression de l'historien, le Tout-Puissant lui ouvrit les yeux de l'âme, et, au lieu du lépreux, il vit la figure de Jésus-Christ crucifié, étendu dans son lit[1]. A cette vue, il resta stupéfait ainsi que sa mère, et se mit à verser des larmes abondantes, sans pouvoir d'abord proférer une parole. Puis se retournant, il vit sa femme qui l'avait suivi tout doucement pour calmer sa colère contre le lépreux : « Élisabeth, » dit-il aussitôt, « ma bonne chère sœur, je te « prie de donner bien souvent mon lit à de pareils hôtes : je « t'en saurai toujours bon gré; ne te laisse arrêter par per- « sonne dans l'exercice de tes vertus[2]. » Ensuite il se mit à genoux, et dit à Dieu cette prière : « Seigneur, ayez pitié « de moi, pauvre pécheur; je ne suis pas digne de voir « toutes ces merveilles, je ne le reconnais que trop ; aidez- « moi à devenir un homme selon votre cœur et votre divine « volonté[3]. »

Élisabeth profita de la profonde impression qu'avait faite cette scène sur le duc, pour obtenir de lui la permission de construire un hospice à mi-côte du rocher que domine le château de Wartbourg, sur le site occupé depuis par un couvent de Franciscains. Elle y entretint, à dater de ce moment, vingt-huit pauvres malades ou infirmes, choisis parmi ceux

[1] Tunc aperuit Deus interiores principis oculos, viditque in thoro suo positum Crucifixum. Theod. II, 6.

[2] Und begeguet seyne Elisabeth
Dy ime nach hatte geschrietten
Auf das sy versunet seinen Zorn
Und der sieche bliebe unverworn.
Vita Rhyt. § xx.

Elyzabeth, myn liebe swester, sulche geste soltu vehil dicke yn myn bette legen, das ist mir wol zu dancks. Berth. Capl. 7.

[3] Passional, f. 57.

qui étaient trop faibles pour grimper jusqu'au château même[1]. Tous les jours elle allait les visiter, et leur porter elle-même à manger et à boire.

Vivant ainsi avec les pauvres et pour eux, il n'est pas étonnant que Dieu lui ait inspiré ce saint amour de la pauvreté qui a illustré les âmes les plus riches de ses grâces. Tandis que, sorti du peuple, François d'Assise ouvrait au monde comme une nouvelle porte du sanctuaire par où se précipitaient avec ardeur toutes les âmes avides d'abnégation et de sacrifices, Dieu suscitait au milieu de la chevalerie allemande cette fille de roi, qui, à quinze ans, sentait déjà le désir de la pauvreté évangélique lui brûler le cœur, et qui confondait l'orgueil et la magnificence de ses pairs par un profond et souverain mépris de tous les biens terrestres[2]. Il semblait lui marquer ainsi la place qu'elle se hâta de prendre, dans le culte de l'Église et l'amour du peuple chrétien, à côté du Séraphin d'Assise. En toute la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, elle avait su dessécher dans son cœur jusqu'aux dernières racines des gloires mondaines[3]. « Elle, » dit un ancien écrivain, « elle qui estoit en souve-« raine gloire, questoit l'estat de povreté afin que le monde « n'eust rien propre en elle, et qu'elle fust povre comme « Jésus-Christ l'avoit esté[4]. »

Elle ne pouvait se défendre d'associer son époux bien-aimé

[1] Dy nicht mœchten gehn noch kriechen
Gein Wartburg wan es was zehoch.
Vita Rhyt. § xx.

[2] Evangelicæ desiderium paupertatis Spiritui sancto in ejus dulciter accensum præcordiis fortiter æstuabat. Theod. II, 7.

[3] Intra semetipsum spiritu pauper mendicitatem præ iis omnibus affectabat... Flore juventutis vernabat in corpore, sed mundanæ gloriæ flos decidens ejus aruit in corde. Ibid.

[4] Jean Lefèvre, l. xlvi, c. 23.

à toutes ses secrètes et saintes rêveries, à tous les élans de son imagination enfantine vers une vie à la fois plus simple et plus conforme à la perfection évangélique. Une nuit qu'étant couchés ensemble ils ne dormaient pas, elle lui dit : « Sire, si cela ne vous ennuie pas, je vous dirai une pensée que j'ai sur le genre de vie que nous pourrions mener pour mieux servir Dieu. » « Dites-le donc, douce amie, » répondit son mari ; « quelle est votre pensée à ce sujet? » « Je « voudrais, » dit-elle, « que nous n'eussions qu'une seule charrue de terre, qui nous fournirait de quoi vivre, et environ « deux cents brebis ; et alors vous pourriez labourer la terre, « mener les chevaux, et souffrir pour Dieu ces travaux ; et « moi j'aurais soin des brebis et je les tondrais. » Le landgrave se mit à rire, et lui répliqua : « Eh ! douce sœur, si « nous avions tant de terre et tant de brebis, il me semble « que nous ne serions guère pauvres ; et bien des gens nous « trouveraient encore trop riches[1]. »

Mais charmé de la tendre simplicité de sa femme, il ra-

[1] Une nuit gisoient
Ensemble en lor lit, et villoient
Si dist : Sire, ne vous anuit,
Je dirai mon pense danuit...
Douce amie, dites le donc...
Je volroie moult doucement
Une seule kerue avoir
De terre dont nous vesquissions.
Et ij cens brebis ensement ;
Qu'il vous couenroit abatier
La terre, et mener les chevaux.
Et souffrir por Dieu les travaus.
Et iou d'autre part overroie
As brebis, et les tondroie...
— Landegraue dist en riant.
Par la simplece qu'il savoit,
Que sa feme en son cuer avoit :
E, douce suer, si nous aviens, etc.

Le moine Robert, Mss. 1832

conta lui-même, peu de jours après, cette causerie intime à son ami l'archevêque Théodore de Trèves, et c'est de ce prélat que la tenait l'historien qui nous l'a conservée[1].

D'autres fois c'était avec ses suivantes, qui étaient aussi ses amies, qu'elle parlait longuement des joies de la pauvreté; et souvent dans ses épanchements familiers avec elles, la jeune princesse, aussi enfant par le cœur que par l'âge, cherchait à réaliser, au moins en image, ses pieux désirs. Dépouillant ses habits royaux, elle se revêtait d'un misérable manteau de couleur grise, réservé aux pauvres et aux vilains, couvrait sa tête d'un voile déchiré, et marchait devant ses compagnes comme une pauvresse, en feignant de mendier son pain; puis, comme avertie par une inspiration céleste du sort que Dieu lui réservait, elle leur disait ces paroles prophétiques: « C'est ainsi que je marcherai lors« que je serai pauvre et dans la misère, pour l'amour de « mon Dieu[2]. »

« O mon Dieu! » s'écrie saint François de Sales en racontant ce trait à sa chère Philothée, « que cette princesse « était pauvre en sa richesse, et qu'elle était riche en sa pau« vreté[3]! »

Nous l'avouons de bon cœur, dans la vie de cette sainte, que nous avons étudiée avec tant d'amour, rien ne nous semble plus touchant, plus digne d'admiration et d'envie que cette simplicité enfantine qui pourra appeler sur quelques lèvres

[1] Sicut a Domino Theodorico didici, venerabili archiepiscopo Trevirensi, cum nocte quadam simul in lecto jacerent et vigilarent, etc... Cæsar. Heist. ap. Mss. Bolland.

[2] Coram ancillis in palatio... vili pallio se induens... processit tanquam paupercula... tanquam præsago corde sui futuri status prophetissa, dixit ad ipsas: « Sic incedam cum pro Deo meo miserias sustinebo. » Theod. II, 7.

[3] Introduction à la vie dévote, p. III, c. 15.

le sourire du dédain. A nos yeux, ce naïf abandon à toutes ses impressions, ces sourires, ces pleurs si fréquents, ces joies et ces inquiétudes de petite fille, ces jeux innocents de l'âme qui se repose au sein de son Père céleste, mêlés à des sacrifices si pénibles, à des pensées si hautes, à une si fervente piété, à une charité si active, si dévouée, si ardente, offrent le charme le plus doux et le plus puissant. Dans un temps comme le nôtre surtout, où les fleurs se flétrissent sans que les fruits puissent mûrir, où la simplicité est morte dans les cœurs et dans la vie privée tout autant que dans la vie sociale et publique, un chrétien ne saurait étudier sans émotion et sans envie comment s'est développée et révélée l'âme de cette Élisabeth, dont la courte vie n'a été qu'une longue et céleste enfance, qu'une perpétuelle obéissance à la parole dite par le Seigneur, lorsque, prenant un petit enfant et l'ayant placé au milieu de ses disciples, il leur dit : « *En* « *vérité je vous le dis, si vous ne devenez comme ces petits* « *enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des* « *cieux*[1]. »

[1] Amen dico vobis, nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. S. Matt. XVIII, 3.

CHAPITRE IX

DE LA GRANDE DÉVOTION ET HUMILITÉ DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH.

Mittet radicem deorsum, et faciet fructum sursum.

IV REG. XIX. 30.

Assez se fit dou siècle l'estrange,
A Dieu servir veut son cuer mettre,
Car si comme tesmoigne la lettre
Vertus planta dedans son cuer...
Tous vices de sa vie osta
De Dieu sest (sait) : qui tel hoste a
Ne peut ameir Dieu par amors.
Escole fu de bones mors,
Essample fu de penitence,
Et droit miraouers d'innocence.

RUTEBEUF, Mss

Il était impossible qu'Élisabeth pût se livrer à l'amour du prochain avec un si merveilleux dévouement, sans que l'amour de Dieu eût inondé et maîtrisé son cœur. Pour aimer ses frères autant et plus qu'elle-même, il fallait bien qu'elle aimât Dieu par-dessus toutes choses. Aussi la voyons-nous chaque jour faire de nouveaux progrès dans cette science sublime; chaque jour l'humilité, qui avait été la première compagne de son enfance, croissait dans son âme, et remplissait cette sainte demeure; car elle s'y trouvait à merveille, selon l'expression d'un de ses poétiques biographes [1]. Chaque jour,

[1] Demuth die viel hohe tugend
Hete ir gevolget uzer ingent,

aidée par cette divine amie, elle apprenait mieux à dompter tout ce qu'il lui restait de terrestre dans le cœur ; de sorte que, malgré son extrême jeunesse, malgré les devoirs de son état et les distractions de sa position, elle était parvenue à un degré de repos et de confiance en Dieu que les plus grands saints auraient pu envier.

Pour y arriver comme pour s'y maintenir, elle n'avait pas eu de secours plus efficace et plus constant que la pratique fidèle des commandements de l'Église, et la fréquentation des sacrements que cette mère inépuisable en bienfaits offre à tous ses enfants. Elle communiait très-souvent, quoique toujours avec crainte et respect [1]. Élisabeth comprenait avec toute l'intelligence de la foi le prix ineffable de ces trésors. Elle assistait aux offices divins avec un respect mêlé de crainte et d'amour, et avec un empressement sans égal. A peine entendait-elle sonner la cloche qui annonçait l'office, qu'elle volait en quelque sorte à l'église [2], et cherchait toujours à y arriver avant ses suivantes ; aussitôt arrivée, elle faisait à la dérobée plusieurs génuflexions accompagnées de prières ferventes, comme des confidences secrètes à son Père céleste [3].

Pendant la messe, elle cherchait à témoigner par des actes

Und wuchs an ir von tage zu tage
Wann ir was sere wol mit ir.
Cod. Argent.

[1] Libenter et frequenter communicare studuit, cum timore tamen et reverentia, tanto sacramento se indignam reputans. Cæsarius ap. Mss. Bolland.

[2] ...... Si gemach gerne vloch
Als man di glocken en zoch.
Cod. Argent.

[3] Ancillas celeri gressu ad ecclesiam præveniens, genuflexiones faciebat occulte... Theod. II, 10. — Ut quasi quibusdam clandestinis orationibus aliquam Dei gratiam impetraret. Cod. Flor. 152.

d'humilité extérieure la tendre reconnaissance que lui inspirait le sacrifice toujours renouvelé de la Victime innocente et suprême [1]. Obligée, par égard pour la présence de son époux et pour ne point scandaliser les fidèles, de se revêtir d'un costume conforme à son rang, elle manifestait l'humilité de son cœur par la modestie et la réserve de sa tenue; comme aussi en se dépouillant, en présence des autels, de tous les ornements qu'elle pouvait déposer et reprendre sans gêne, comme, par exemple, sa couronne ducale, ses colliers, ses bracelets, ses bagues et ses gants [2]. C'est ce qu'elle faisait surtout pendant la lecture de l'Évangile, et au moment de la consécration et de la communion. Or il arriva un jour [3] que pendant le canon de la messe, comme elle priait avec ferveur, les mains modestement jointes et cachées sous son manteau, et son voile relevé afin de pouvoir contempler la sainte hostie [4], une lumière céleste vint l'entourer. Le prêtre qui était à l'autel, homme d'une vie et d'une renommée très-saintes, vit, au moment de la consécration, le visage de la duchesse réfléchir une splendeur si grande, qu'il en fut tout ébloui; et, jusqu'à la communion, il se trouva entouré des rayons qui jaillissaient autour d'elle, comme s'il avait été en plein soleil [5]. Pénétré de surprise, il rendit gloire à Dieu de ce qu'il avait manifesté par une lumière visible et merveilleuse la lumière intérieure de cette âme sainte, et raconta plus tard ce qu'il avait vu.

[1] Flagrabat enim erga sacramentum fervore omnium medullarum. Theod. II, 10

[2] Theod. l. c.

[3] En 1224, selon la chronique de Thuringe, par Rothe.

[4] Plicatis sub chlamyde manibus. Theod. l. c. Montanus, cap. 10.

[5] Rothe, Chron. Thur., 1707. Vidit faciem ejus claritate nimia divinitus illustratam, tanquam solem radios lucifluos emittentem, etc. Theod. l. c.

Elle mettait la plus grande sollicitude à observer les préceptes de l'Église sur les fêtes. Elle consacrait le saint temps de carême par le jeûne habituel, quoique son âge l'en dispensât, ainsi que par des prières et des aumônes plus nombreuses. Mais rien ne saurait exprimer la ferveur, l'amour, la vénération pieuse avec laquelle elle célébrait ces jours sacrés où l'Église rappelle aux fidèles, par des cérémonies si touchantes et si expressives, le mystère douloureux et ineffable de notre Rédemption [1]. Le Jeudi-Saint, imitant le Roi des rois, qui à pareil jour, s'étant levé de table, déposa ses vêtements [2], la fille des rois de Hongrie, ôtant tout ce qui pouvait lui rappeler les pompes mondaines, se revêtait de l'habit ordinaire des pauvres mendiants, et, chaussée d'une sorte de brodequins qui paraît avoir été réservée alors aux malheureux, allait à pied faire la visite des églises [3]. Ce même jour elle lavait humblement les pieds de douze pauvres, quelquefois de lépreux [4], et leur donnait à chacun douze pièces d'argent, un habit de drap, et un pain blanc.

Elle passait toute la nuit du Jeudi au Vendredi-Saint en prières, et dans la contemplation de la Passion de Notre-Seigneur. Dès l'aurore du jour de la consommation du sacrifice divin, elle disait à ses suivantes : « C'est aujourd'hui un jour « d'humiliation pour tous; je veux qu'aucune de vous ne me « témoigne le moindre respect [5]. » Vêtue du même costume

[1] Festivitates quoque, quibus nostræ redemptionis beneficia recoluntur, quanta veneratione adoraverit, qua caritate amplexa fuerit, qua pietate susceperit, qua fide coluerit, quis digne enarrabit! Theod. II, c. 11.

[2] Surgit a cœna, et ponit vestimenta sua. Joan. XIII, 4.

[3] Calceis cruri alligatis utens. Quis unquam de regis filia audivit talia? Theod. l. c.

[4] Voyez p. 254.

[5] Hodie dies humiliationis est; nullam a vobis volo mihi reverentiam exhiberi. Theod. l. c.

que la veille, et se conformant en tout à la coutume des pauvres femmes du pays, elle mettait dans sa robe quelques petits paquets de linge grossier, un peu d'encens et de tout petits cierges [1]; puis se rendait nu-pieds, au milieu de la foule, dans toutes les églises; et, s'agenouillant devant chaque autel, elle y déposait un paquet de linge, de l'encens, et un cierge; après quoi elle se prosternait humblement, et passait au prochain autel. Quand elle avait ainsi achevé le tour d'une église, elle sortait sur la place, et distribuait de larges aumônes aux pauvres; mais comme on ne la connaissait pas, on la foulait impitoyablement dans la presse, comme toute autre femme du peuple [2].

Des personnes de sa cour lui reprochaient de faire à l'église, en cette occasion solennelle, des offrandes si mesquines, tandis que, comme princesse et souveraine, il lui appartenait de donner l'exemple de la munificence [3]; mais l'instinct céleste de son cœur lui disait qu'un pareil jour était mieux fêté par l'humilité que par toute autre vertu. Elle faisait violence à la générosité excessive de sa nature, pour pouvoir d'autant plus complétement se confondre avec les petits et les humbles, et offrir à Dieu ce sacrifice d'un cœur contrit et humilié, qu'il a promis de ne jamais mépriser.

A la fête des Rogations, qui était à cette époque célébrée par des réjouissances mondaines, et surtout par un grand luxe de parure, la jeune duchesse s'adjoignait toujours à la procession, vêtue de grosse bure et nu-pieds. Pendant les

[1] Ordinavit more pauperum in gremio suo lini fasciculos plurimos parvulos et plenum thure vasculum, de ceraque lumina parva multa. Theod. II, 11.

[2] Ad singula fasciculum lini parvulum et thus cum lumine modico obtulit. Et inclinans humiliter discessit..... Ibat sic, et comprimebatur tanquam una de populo. Ibid.

[3] Ibid.

sermons des prédicateurs, elle prenait toujours place parmi les plus pauvres mendiantes, et suivait ainsi en toute humilité, à travers les champs, les reliques des Saints et la Croix du Sauveur [1]. Car, dit un de ses contemporains, toute sa gloire était dans la Croix et la Passion du Christ; le monde était crucifié pour elle, et elle était crucifiée au monde [2].

Aussi le Dieu qui s'est lui-même nommé le Dieu jaloux ne pouvait souffrir que le cœur de sa fidèle servante fût envahi, même pour un moment, par une pensée ou par une affection purement humaine, quelque légitime qu'en pût être l'objet. Un trait remarquable rapporté par le chapelain Berthold, et répété par tous les historiens, nous montre jusqu'où Élisabeth et son époux portaient ces saints et délicats scrupules qui sont comme le parfum qui s'exhale des âmes élues. Une fois, tous les deux s'étaient fait saigner en même temps, et, selon la coutume d'alors, le duc avait réuni à cette occasion les chevaliers des environs, pour se réjouir avec eux et leur donner des fêtes pendant plusieurs jours [3]. Un de ces jours, comme ils assistaient tous à une messe solennelle dans l'église Saint-Georges d'Eisenach, la duchesse, oubliant la

[1] Cum quidam contra sanctorum decreta facientes pretiosis et delicatis vestibus decorantur, ipsa princeps regis filia laneis induta, nudis pedibus processionem Crucis et sanctorum reliquias sequebatur, et in prædicatorum stationibus semper inter pauperrimas se locabat. Theod. II, 11.

[2] Cod. Pal. Heid.

[3] Sie hatten beide gelassen zu einem mal. Herm. Fritz. — C'était, au moyen âge, une affaire importante et solennelle que de se faire saigner : quand l'opération réussissait heureusement, on en remerciait Dieu, et on se réunissait avec ses amis dans un festin. Les princes et seigneurs en faisaient le prétexte de grandes réjouissances. Pour les époux et les fiancés, c'était l'occasion d'un usage touchant. Le jeune homme allait chez celle qu'il aimait, lui demander du bon sang. La fiancée baisait et bénissait la plaie. Le bienheureux Henri Suso demandait ce bon sang à la sainte Vierge. Voy. sa Vie, éd. Diepenbrock, p. 130.

sainteté du sacrifice, fixa ses regards et sa pensée sur son époux bien-aimé qui était auprès d'elle, et resta longtemps à le contempler, en se laissant entraîner avec abandon à l'admiration de cette beauté et de cette amabilité qui le rendait si cher à tous [1]. Mais quand elle fut revenue à elle-même, au moment de la consécration, le divin Époux de son âme lui manifesta combien cette préoccupation purement humaine l'avait offensé; car, lorsque le prêtre éleva l'hostie consacrée pour la faire adorer au peuple, elle vit entre ses mains le Seigneur crucifié et ses plaies toutes saignantes [2]. Consternée par cette vision, elle reconnut aussitôt sa faute, et tomba le visage contre terre, toute baignée de larmes, devant l'autel, pour en demander pardon à Dieu. La messe étant finie, le landgrave, habitué sans doute à la voir ensevelie dans ses méditations, sortit avec toute sa cour; et elle resta seule et ainsi prosternée jusqu'à l'heure du dîner. Cependant le repas préparé pour les nombreux convives étant prêt, et personne n'osant troubler la duchesse dans sa prière, le duc lui-même vint la trouver, et lui dit avec une grande douceur : « Chère « sœur, pourquoi ne viens-tu pas à table, et pourquoi « nous fais-tu attendre si longtemps [3]? » A sa voix, elle leva la tête et le regarda sans rien dire; et lui, voyant ses yeux rouges comme le sang, à cause de l'abondance et de la violence de ses larmes [4], lui dit, tout troublé : « Chère sœur,

[1] Aliquantisper a divinis abstracta amabilis ac dilecti mariti intuitu suspensa, quadam humanæ affectionis dulcedine ducebatur. Th. III, 8. — Do er bi ir stund de vil ir an ein gedanc von yme wanne er waz ein schone furste des libes. Herm. Fritz.

[2] Vidit Christum crucifixum per manus sacerdotis guttas sanguinis distillantem. Theod. l. c.

[3] Tunc ipse dulcissimus princeps accedens. Theod. l. c. — Liebe swester, was ist dy sache das du nicht zu tische kommst, etc. Berth. Mss.

[4] Vidit oculos ejus sanguineo colore turbidos præ amaritudine lacrymarum. Qui nimio dolore percussus..... Theod. l. c.

« pourquoi as-tu tant pleuré, et si amèrement? » Et aussitôt s'agenouillant à côté d'elle, et ayant écouté son récit, il se mit à pleurer et à prier avec elle [1]. Après un certain temps, il se leva, et dit à Élisabeth : « Ayons confiance en Dieu; je « t'aiderai à faire pénitence et à devenir meilleure encore « que tu n'es [2]. » Mais comme il vit qu'elle était trop accablée de tristesse pour pouvoir paraître au milieu de la cour, il essuya ses propres yeux, et alla rejoindre ses convives, tandis que la duchesse continuait à pleurer sa faute [3].

Cette jeune et pieuse princesse avait donc reçu du ciel le *don des larmes* [4], de ces larmes douces et rafraîchissantes qui révèlent au fond de l'âme la présence d'un trésor inépuisable de grâces et de consolations d'en haut. Les compagnes de sa vie racontent que ses larmes, quelque abondantes qu'elles fussent, n'altéraient en rien la beauté de son visage [5]. Ce n'était pas, du reste, une grâce qui lui fût spéciale; c'était tout son siècle, tout le peuple catholique de ces temps heureux, qui la possédait, en même temps que sa foi ardente et simple. Elles en connaissaient la précieuse vertu, ces ferventes générations qui honoraient d'un culte si touchant la divine larme que Jésus avait laissée tomber sur le sépulcre de son ami [6].

[1] Liebe swester warumbe hast du alszo sere geweynt unde szo bitterlich. Berth. Mss... Totus in lacrymas resolutus. Theod.

[2] Lat uns frolich seyn in Gote, ich will dir helfen buzzen und besseren. Herm. Fritz.

[3] Repressis lacrymis, detersaque facie, inter convivas lætus apparuit et serenus. At mulier timens Deum perduravit in fletibus. Theod. l. c.

[4] Habebat gratiam lacrymarum. Dict. IV. Ancill. — Da mihi gratiam lacrymarum. S. August. Medit. passim.

[5] Fluebant tanquam de fonte, vultu ejus serenissimo et jucundissimo existente. Dict. IV. Ancill.

[6] On voit encore à Vendôme, dans la belle église de la Trinité, l'autel où était vénérée la *sainte Larme*, c'est-à-dire une de celles que Jésus avait versées sur le tombeau de Lazare (*et lacrymatus est Jesus,* Joan. XI, 35), avec

Il y avait des larmes au fond de toute la poésie [1] et de toute la piété des hommes du moyen âge. Ce *sang de l'âme*, comme disait saint Augustin [2], cette *eau du cœur*, comme l'appellent nos vieux romans [3], coulait à flots de leurs yeux; c'était pour les âmes simples et pieuses en quelque sorte une formule de prières, un culte à la fois intime et expressif [4], une tendre et silencieuse offrande qui les associait à toutes les douleurs et à tous les mérites de Jésus-Christ et de ses Saints, à tous les hommages de l'Église. Comme la B. Dominique du Paradis, on lavait avec ses larmes les souillures de son âme [5]; comme sainte Odile, on rachetait avec elles les péchés de ceux que l'on avait chéris en ce monde [6]; recueillies par les anges qui

cette inscription : Ad bustum amici Christus olim flens dedit testem hanc amorisque et doloris lacrymam. L'illustre Mabillon a publié un traité spécial pour défendre l'authenticité de cette sainte relique, qui a été contestée par Thiers, écrivain presque oublié aujourd'hui, grâce au ciel, mais dont l'influence a été très-funeste.

[1] Voy. les *Contes* de Grimm, la *Légende de sainte Catherine et du chevalier*, etc., etc.

[2] Quidam sanguis animæ. Serm. 351, n° 7.

[3] *Berthe aux grands pieds*, édit. de M. Paulin-Paris.

[4] Dabat pro cantu lacrymas plebs ignara canendi. S. Bernard., Oper. ed. Mabill., t. II, p. 11, 97.

[5] L'aveva il signore ammaestrata à lavar l' anima sua : dopo esser lavata e ornata ritiravasi con il pensiero di lavarsi il cuore all' orazione; e una mattina mentre con simplicità puerile pregrava Dio con molte lagrime, che le mostrasse quest' anima, che doveva lavare, le fu mostrata l' anima sua dentro del suo cuore in forma di bella e graziosissima bambina : onde tal gusto ne concepì, che versò dagl' occhi molte lagrime per l'allegrezza, e da esse vedendo bagnato il suo benduccio, lo fregò sopra il lato del cuore, intendendo che non con altra acqua che con le lagrime delle penitenza, si puo lavare l' anima propria. Borghigiani, *Intera Narrazione*, etc., t. I, p. 18.

[6] Elle racheta l'âme de son père en pleurant cinq jours et cinq nuits, au point d'en devenir aveugle. C'est pourquoi elle est la patronne des maux d'yeux. On montre encore sur le mont Saint-Odile, en Alsace, la chapelle des Larmes (Zæhren-Capelle), où elle fit ce sacrifice, et une fontaine dont les

les portaient aux pieds du Père des miséricordes, elles étaient comptées par lui comme un don précieux de repentir et de saint amour [1].

Et ce n'était pas seulement les faibles femmes, ce n'était pas seulement le peuple ignorant qui ressentaient ainsi la douceur et la puissance des larmes : il suffit d'ouvrir au hasard un historien de ces siècles, pour voir à chaque page comment les princes, les rois, les chevaliers, les armées entières s'épanchaient en pleurs sincères et involontaires. Tous ces hommes de fer, tous ces preux invincibles portaient dans leur poitrine un cœur tendre et naïf comme celui des enfants. On ne leur avait point encore appris à flétrir l'innocence naturelle de leurs sentiments, ou à en rougir. Ils n'avaient point encore desséché et glacé dans leurs âmes la source des émotions simples, pures et fortes, de cette rosée divine qui féconde et embellit la vie. Qui ne se souvient des sanglots et des larmes immortelles de Godefroy et des premiers Croisés, à la vue de ce tombeau du Christ qu'ils avaient conquis après de si merveilleux exploits et de si dures épreuves? Plus tard, Richard Cœur-de-Lion pleurait amèrement à la vue de Jérusalem, qu'il ne pouvait sauver [2]; et le confesseur de saint Louis raconte de son pénitent, que « quand l'on disoit en la « létanie ces mots : Biau sire Dieux, nous te prions que tu « nous doignes fontaine de larmes [3]; li saint roi disoit dévo« tement : O sire Dieux, je n'ose requerre fontaine de

pèlerins viennent encore de bien loin chercher l'eau, souveraine pour les maux d'yeux.

[1] Une pauvre femme pleurait un jour ses péchés dans une église : l'évêque qui était à l'autel vit une colombe qui venait recueillir ses larmes et les porter au ciel. Grimm., t. III, p. 40.

[2] Joinville, p. 116, éd. 1761. Voy. aussi l'admirable scène des Croisés et des Vénitiens en 1204 racontée par Villehardouin.

[3] Dans les anciennes litanies, à dater du neuvième siècle, et dans celles

« larmes; ainçois me souffisent petites gouttes de larmes à « arouser la sécherèce de mon cuer... Et il reconnut à son « confesseur privément que aucune foiz lui donna notre Sire « larmes en oraison; lesquelles quand il les sentoit courre « par sa face souef (doucement) et entrer dans sa bouche, « elles lui sembloient si savoureuses et très douces, non pas « seulement au cuer, mais à la bouche[1]. »

qui sont encore au Bréviaire parisien, on trouve le verset suivant : *Ut compunctionem cordis fontemque lacrymarum nobis dones, te rogamus*, etc.

[1] Le confesseur, p. 324, ap. Michelet, *Hist. de France*. Le Bréviaire franciscain, dans l'office de saint Louis, vante aussi son assiduité à pleurer : *lacrymarum assiduitas*.

CHAPITRE X

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH FUT CONNUE ET CHÉRIE DU GLORIEUX SAINT FRANÇOIS, ET COMMENT ELLE EUT POUR DIRECTEUR MAITRE CONRAD DE MARBOURG.

De paupertatis horreo
Sanctus Franciscus satiat
Turbam Christi famelicam,
In via ne deficiat ;
Iter pandit ad gloriam,
Et vitæ viam ampliat.
Pro paupertatis copia
Regnat dives in patria,
Reges sibi substituens,
Quos hic ditat inopia.

ANTIENNE DU BRÉVIAIRE FRANCISCAIN.

Ce que nous avons déjà raconté d'Élisabeth suffit, ce semble, pour faire comprendre la sorte de parenté qu'il y avait entre son âme et celle de ce glorieux pauvre du Christ qui illuminait alors l'Italie des rayons de sa miraculeuse puissance. Dieu ne voulait pas que cette alliance intérieure restât stérile ou ignorée; elle devait, au contraire, être féconde en consolations pour sa fidèle servante, et en bénédictions pour toute la chère Allemagne. Une remarquable analogie existait déjà dans leur vie extérieure. L'année 1207, celle-là même qui avait vu naître Élisabeth au sein des grandeurs souveraines en Hongrie, avait vu renaître à Dieu saint François; au moment où elle, fille d'un roi puissant et petite-

fille de Charlemagne, venait au monde environnée de tout l'éclat de la royauté, lui, fils du marchand Bernardone, renonçait à son pauvre avoir, à sa famille, à son honneur, pour l'amour de Dieu; et, battu, emprisonné par son père, délivré de ses liens par l'amour de sa mère, couvert de boue et de huées par ses concitoyens, il se dépouillait de son dernier vêtement pour aller seul et nu à la conquête du monde[1]. Élisabeth n'avait pas eu besoin de cette seconde naissance; elle s'était trouvée tout d'abord préparée pour le ciel, et, dès le berceau, son cœur innocent avait pu offrir un champ fertile et pur à ces semences de force et de vie que la main de François allait répandre sur l'univers chrétien, et dont Dieu lui réservait le privilége d'être une des premières et des plus illustres dépositaires.

Il ne nous appartient pas de raconter ici la merveilleuse histoire des triomphes de saint François en Italie, à dater du moment où il commença ses prédications; il faut nous borner aux faits qui se lient directement à la destinée d'Élisabeth. Au bout de quelques années, la commotion imprimée par la parole du nouvel apôtre aux âmes endormies et attiédies devint si générale, le bouleversement qu'elle opérait dans toutes les relations sociales et privées si violent, qu'il lui fallut aviser aux moyens de régulariser et de modérer la force dont Dieu lui permettait de disposer. A chaque pas, il rencontrait une foule de maris qui voulaient abandonner leurs femmes et leurs enfants pour se consacrer avec lui à la pauvreté et à la prédication évangélique, et de femmes qui se montraient prêtes à renoncer à leurs devoirs d'épouses et de mères, pour peupler les monastères où Claire, sa rivale et sa sœur, présidait aux austérités des pauvres Clarisses. Placé

[1] Hélyot, Histoire des ordres religieux, t. VII. Wadding. Annal. Minor. t. I. Marc. de Lisbonne, Chron., etc., etc. Acta sanctor. Oct. t. II.

dans la pénible alternative ou d'étouffer les germes salutaires qui se développaient dans tous ces cœurs, ou d'entretenir une révolte dangereuse contre des liens consacrés par Dieu même, il eut recours à un moyen terme que le ciel devait bénir comme toutes ses autres œuvres : à cette foule avide de lui obéir il promit une règle de vie spéciale qui associerait à ses religieux, par une communauté de prières, de bonnes œuvres et de pénitence, les chrétiens engagés dans la vie domestique, sans rompre des liens consacrés par Dieu même. Il donna d'abord cette règle de vive voix à plusieurs fidèles des deux sexes qui s'empressèrent de la mettre en pratique, surtout à Florence et dans les villes voisines. Chaque jour ils se félicitaient d'avoir trouvé le moyen de renoncer, même hors de l'enceinte des monastères, aux joies dangereuses et aux superfluités du monde. François voyant la ferveur et le nombre toujours croissant des membres de cette association, leur donna le nom de *Pénitents du Tiers-Ordre*, comme formant la troisième branche de sa famille, où figuraient déjà les Frères Mineurs dont il était le chef direct, et les religieuses de sainte Claire. En 1221, il écrivit et publia la règle qu'il leur avait prescrite. D'après ses principales dispositions, il fallait, pour être admis dans l'Ordre, si l'on était marié, le consentement de l'époux conjoint ; il fallait, en outre, avoir réparé les torts de toute nature qu'on avait pu commettre, et s'être réconcilié publiquement avec tous ses ennemis. Tout en ne quittant ni sa famille ni son état, on ne devait se vêtir que d'habits d'une couleur grise et obscure, et ne point porter d'armes, si ce n'était pour la défense de la patrie ou de l'Église[1]. On devait s'abstenir d'assister aux fêtes, aux danses, à toute réjouissance profane ; outre les abstinences et les jeûnes pres-

[1] On pouvait être dispensé de ces deux articles, lorsque des devoirs de position y autorisaient.

crits par l'Église, ne pas manger de chair le lundi ni le mercredi, et jeûner depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël, ainsi que tous les mercredis et vendredis de l'année; entendre la messe tous les jours; communier aux trois grandes fêtes de Pâques, de Pentecôte et Noël; réciter chaque soir quelques prières spéciales, visiter les frères et les sœurs de l'Ordre dans leurs maladies, et assister à leurs obsèques. Cette règle, comme on le voit, n'établissait qu'une sorte d'association ou de confraternité pieuse, et nullement un ordre monastique. Ce ne fut que plus tard que le Tiers-Ordre, en adoptant l'usage des vœux solennels, prit cette dernière forme, qu'il conserve encore aujourd'hui dans les pays où il existe[1].

L'immense et rapide propagation de l'Ordre de Saint-François est un des faits les plus remarquables, les mieux constatés de cette époque; et l'on peut croire que l'Église fut surtout redevable de ces progrès à l'association du Tiers-Ordre. Un nombre infini de chrétiens des deux sexes s'y affilièrent chaque jour; l'Italie, la France et l'Allemagne furent successivement envahies par cette armée nouvelle. Il fallut en tenir compte dans les affaires du siècle, car les ennemis de l'Église s'aperçurent bientôt des puissants obstacles qu'ils allaient rencontrer dans une organisation qui embrassait des fidèles de tout âge, de tout rang et de toute profession, le guerrier comme le marchand, le prêtre comme le juriste, le prince comme le paysan; et où l'obligation d'une pratique sévère et minutieuse des devoirs de la religion resserrait nécessairement le lien d'affection et d'obéissance qui les unissait à l'immortelle épouse du Christ, tout en les laissant au milieu de la vie sociale et mondaine, pour y développer à leur

[1] Hélyot, t. VII.

aise ce dévouement et cet amour fraîchement rallumés dans leurs cœurs. Aussi entendit-on l'empereur Frédéric II se plaindre publiquement qu'il trouvait dans ce Tiers-Ordre une entrave à l'exécution de ses projets contre le saint-siége; et son chancelier Pierre des Vignes raconte dans ses lettres que la chrétienté tout entière semblait y être entrée, et que, grâce à cette institution et à ses progrès, le pouvoir du ciel était devenu dès ce monde plus redoutable et plus avantageux que celui de la terre [1].

Ce fut en 1221, l'année même où saint François publiait la règle du Tiers-Ordre, que ses religieux s'établirent définitivement en Allemagne [2]. Ils ne pouvaient certes trouver nulle part plus de sympathie et d'encouragement que chez la jeune et pieuse duchesse de Thuringe. Aussi leur donna-t-elle bientôt toutes les marques d'un dévouement zélé, et

[1] P. Apolin. Vie, p. 148. Hélyot, VII, p. 22.

[2] La première tentative des Franciscains en Allemagne, qui eut lieu en 1216, ne fut pas heureuse. Le grave Wadding, historien officiel de l'Ordre, raconte à ce sujet une histoire extraite des chroniques manuscrites des provinces de Saxe, de Strasbourg et de basse Germanie, qu'il avait sous les yeux. « Les premiers religieux, dit-il, qui furent chargés de cette mission ne savaient de la langue allemande qu'un seul mot, *ja* (oui). Dans la première ville où ils entrèrent, et où leur costume étrange attira une grande foule autour d'eux, on leur demanda s'ils voulaient un gîte et quelque nourriture ; ils répondirent *ja*, et, se voyant très-bien traités par suite de cette réponse, ils résolurent de l'employer dans toutes les occasions (*Præfatam responsionem cuicunque interrogationi accommodare statuerunt*). Malheureusement, quelqu'un s'avisa de leur demander si par hasard ils étaient hérétiques, et s'ils venaient prêcher en Allemagne une autre foi que la foi catholique ; à quoi ils s'empressèrent de répondre : *Ja, ja*. Aussitôt on les chargea de liens et on les jeta en prison ; et, après avoir été accablés de coups et de mauvais traitements de toute sorte, ils furent chassés ignominieusement du pays. Ils retournèrent immédiatement en Italie, où leur récit inspira une telle frayeur aux autres frères, qu'ils suppliaient le Seigneur, dans leurs prières, de les délivrer de la barbarie des Teutons : Ut illos a sævitia Teutonicorum liberare dignaretur. » Wadding, 1216, IX.

tout l'appui qui était en son pouvoir. Elle commença par fonder au sein même de sa capitale, à Eisenach[1], un couvent de Franciscains avec une église, dès les premiers temps de leur introduction en Allemagne. Elle choisit ensuite pour confesseur le frère Rodinger, l'un des premiers Allemands qui eussent embrassé la règle séraphique[2], religieux distingué par son zèle, et qui lui conserva pendant toute sa vie un attachement sincère. Par suite de ces relations nouvelles, tout ce qu'elle entendait raconter sur François lui-même enflamma son jeune cœur d'une ardente affection pour lui, et une sorte d'entraînement irrésistible l'excitait à marcher sur les traces de ce modèle suprême de toutes les vertus qu'elle estimait le plus. Elle le choisit dès lors pour son patron et son père spirituel[3]. Ayant connu par ses nouveaux hôtes l'existence du Tiers-Ordre en Italie et dans les autres pays où la famille de saint François s'était déjà étendue, elle fut frappée à son tour des avantages qu'offrait à une chrétienne fervente cette affiliation. Elle pouvait y voir une sorte de consécration spéciale donnée aux mortifications et aux pieuses pratiques qu'elle s'était imposées de son propre mouvement : elle demanda donc humblement à son mari la permission de s'y faire agréger; et l'ayant obtenue sans peine, elle s'empressa de contracter ce premier lien avec le saint qui devait bientôt la voir venir régner à côté de lui dans le ciel. Elle fut la première en Allemagne qui s'associa au Tiers-Ordre[4]; elle en observa la règle avec une scrupuleuse fidélité; et l'on peut croire que l'exemple d'une princesse si haut placée par son

[1] Theod. lib. VI, c. 1. P. Archange, p. 116 et 122.

[2] Wadding, 1221, IX. P. Archange, p. 122, 134.

[3] Ipsa sancta cujusdam sincerissimæ dilectionis continua teneritudine trahebatur ad ipsum pauperem patrem Franciscum. Wadding, t. II, p. 159.

[4] Hélyot, t. VII, p. 289. Le P. Archange, 115.

rang et si renommée par sa piété ne fut pas sans influence sur la rapide extension de cette institution.

François fut bientôt informé de la précieuse conquête que ses missionnaires avaient faite en la personne d'Élisabeth [1]. Il apprit en même temps et son affiliation à son Ordre, et l'attachement qu'elle lui portait, et les touchantes vertus par lesquelles elle édifiait et bénissait la Thuringe. Il en fut pénétré de reconnaissance et d'admiration, et en parlait souvent avec le cardinal protecteur de son Ordre, Hugolin, neveu d'Innocent III, et depuis pape lui-même, sous le nom de Grégoire IX. Celui-ci, qui devait plus tard veiller à la sécurité d'Élisabeth sur la terre et consacrer sa gloire dans le ciel, lui portait déjà un affectueux intérêt; et ce sentiment ne pouvait qu'être augmenté par la sympathie qu'il trouvait chez la duchesse pour cet apôtre, dont il était le principal soutien, ainsi que l'intime et tendre ami [2]. Il ne put donc que fortifier François dans ses sentiments affectueux envers elle. L'humilité exemplaire dont cette princesse si jeune encore offrait le modèle, son austère et fervente piété, son amour de la pauvreté, formaient souvent le sujet de leurs conversations familières [3]. Un jour, le cardinal recommanda au saint de faire passer à la duchesse un gage de son affection et de son souvenir; et en même temps il lui enleva des épaules le pauvre vieux manteau dont il était couvert, en lui enjoignant de l'envoyer sur-le-champ à sa fille d'Allemagne, à l'humble Élisabeth, comme un tribut dû à l'humilité et à la pauvreté vo-

[1] Ibid.

[2] Erant enim ambo, antistes scilicet et sanctus, secreta familiaritate et intimo amore a multis diebus conjuncti. Wadding, 1226, p. 61.

[3] Dictus pontifex cum prædicto sancto super auditis aliquando de ipsius famulæ Dei Elisabethæ sanctitate tam famosa, paupertate tam stricta, et humilitate tam profunda familiariter conferebat. Ibid.

lontaire dont elle faisait profession, et en même temps comme un témoignage de reconnaissance pour les services qu'elle avait déjà rendus à l'Ordre[1]. « Je veux, dit-il, que, puis- « qu'elle est pleine de votre esprit, vous lui laissiez un pareil « héritage qu'Élie à son disciple Élisée[2]. » Le saint obéit à son ami, et envoya à celle qu'il pouvait nommer à si bon droit sa fille ce modeste présent, accompagné d'une lettre où il se réjouissait avec elle de toutes les grâces que Dieu lui avait conférées, et du bon usage qu'elle en faisait[3].

Il est facile de concevoir la reconnaissance avec laquelle Élisabeth reçut ce don si précieux à ses yeux; elle le prouva par le prix qu'elle attacha toujours à sa possession; elle s'en revêtait toutes les fois qu'elle se mettait en prières pour obtenir du Seigneur quelque grâce spéciale[4]; et lorsque plus tard elle renonça sans réserve à posséder quoi que ce soit en propre, elle trouva moyen de conserver ce cher manteau de son pauvre père jusqu'à sa mort[5]. Elle le légua alors, comme son plus précieux bijou, à une amie. Il fut depuis conservé avec le plus grand soin, comme une relique doublement sainte, par les chevaliers teutoniques à Weissenfels, au diocèse de Spire; et le frère Berthold, célèbre prédicateur de ce siècle, raconta aux juges du procès d'Élisabeth qu'il l'avait souvent vu et touché avec vénération, comme la glorieuse

[1] Propriis manibus de scapulis B. Francisci rapuisse dicitur, volens et præcipiens eidem ut ipsum humillimæ filiæ suæ Teutonicæ Elisabethæ, tanquam suæ voluntariæ paupertati et humilitati proprium, aptum et debitum transmittere non tardaret. Wadding, 1226, p. 61.

[2] In signum gratitudinis multorum beneficiorum in suos sectatores collatorum. Ibid. Cod. Heid. cv, p. 23.

[3] P. Archange, p. 123.

[4] Cod. Heidel. p. 62. Wadding, l. c.

[5] P. Apoll. Vie, p. 148. Cod. Heidel. l. c.

bannière de cette pauvreté qui avait vaincu le monde et toutes ses pompes dans tant de cœurs[1].

C'est à l'ombre de cette bannière qu'Élisabeth va recueillir dans le scret de son âme les forces requises pour remporter plus tard sur le monde et sur son propre cœur les victoires éclatantes que Dieu lui réserve ; ce sera désormais unie par un lien intime et filial à l'homme séraphique, qu'elle va faire de nouveaux pas dans cette voie étroite et épineuse qui conduit à l'éternelle gloire, et qu'il lui faudra franchir en si peu d'années.

Cependant, à peine âgée de dix-sept ans, elle vit s'éloigner son confesseur franciscain, le père Rodinger, qui avait guidé ses premiers pas sur la trace de saint François[2].

Il fallut songer à le remplacer ; et le duc, qu'Élisabeth consulta dans cet embarras, et qui était affligé de ce qu'elle ne lui paraissait pas assez instruite dans l'Écriture sainte et la science de la religion[3], écrivit au Pape, et lui demanda un guide savant et éclairé pour sa femme. Le souverain pontife lui répondit qu'il ne connaissait nul prêtre plus pieux ni plus docte que maître Conrad de Marbourg, qui avait étudié à Paris[4], et qui exerçait alors les fonctions de commissaire apostolique en Allemagne. En effet, maître Conrad jouissait alors de la plus haute estime parmi le clergé et les fidèles. Il brillait en Allemagne, disent les contemporains, comme un astre éclatant[5]. Il joignait à une vaste science des mœurs

[1] Velut felicissimum paupertatis vexillum. Wadding, 1226, p. 61 ex Mss. Lovanensi.

[2] Hélyot, t. VII, p. 289.

[3] Nun was sie nit geleert daz was irem herrn gar layd. Passional. f. 58.

[4] Voyez plus haut, p. 193, et la note.

[5] Velut clarum sidus in Alemannia præfulsit. Theod. III, 12 ; Rothe, p. 1715.

d'une pureté exemplaire, et une pratique constante de la pauvreté évangélique[1]. Il avait renoncé non-seulement à tous les biens temporels auxquels sa noble naissance lui donnait des droits, mais encore à toute dignité et à tout bénéfice ecclésiastique; ce qui l'a fait ranger par plusieurs historiens dans l'un des ordres mendiants qui se propageaient alors dans le monde chrétien, mais il paraît plus probable qu'il resta toujours prêtre séculier[2]. Son extérieur était simple, modeste, et même austère; son costume, strictement clérical; son éloquence exerçait une puissante influence sur les âmes. Monté sur un petit mulet, il parcourait toute l'Allemagne[3]. Partout où il portait ses pas, une foule immense de prêtres et de laïques le suivaient, pour recueillir de sa bouche le pain de la divine parole[4]. Il inspirait partout l'amour ou la crainte, selon qu'il s'adressait à des chrétiens fervents, ou à des populations déjà infestées par l'hérésie[5]. Le grand Innocent III lui avait confié les fonctions de commissaire du saint Office en Allemagne, avec la mission spéciale de combattre les progrès menaçants de l'hérésie des Vaudois, des pauvres de Lyon et autres analogues, qui s'étaient introduites dans les pays d'outre-Rhin, et promettaient à l'Église les mêmes malheurs que dans la France méridionale. Il était en même temps chargé de prêcher la croisade, et sut plus

[1] Eruditus scientia, conversatione purus, vita evangelica.... Divitias et possessiones temporales et beneficia ecclesiastica habere noluit. Theod. III, 12.

[2] Voy. dans Justi, Elisabeth die heilige, p. 126, 129, de longues recherches sur cette question, ainsi que sur la famille dont on le croit issu.

[3] Parvissimo subvectus mulo, totam pene circuivit prædicando Alemanniam. Cæsarius Heisterb. ap. Mss. Boll.

[4] Simplici, modesto et humili, clericali habitu contentus, gravis in moribus et maturus, aspectu austerus... Prædicabat per totam Teutoniam... Et sequebatur eum cleri et populi innumera multitudo. Theod. l. c.

[5] Metuebant eum utpote virum sanctum et justum omnes, alii amore, alii timore. Theod. l. c.

d'une fois réchauffer la tiédeur germanique pour ces expéditions sacrées, avec une ardeur et une constance dignes d'Innocent lui-même [1]. Les deux successeurs de ce pontife, Honorius III et Grégoire IX, lui continuèrent ces fonctions; et il se rendit digne de toute leur confiance par la persévérance, le zèle et l'indomptable courage qui présidèrent à sa carrière. Pendant les vingt années qu'elle dura, il ne recula devant aucun obstacle, devant aucune opposition, quelque redoutable qu'elle pût être; les princes et les évêques eux-mêmes n'échappèrent pas plus que les plus pauvres laïques à sa sévère justice, lorsqu'ils lui parurent le mériter; et l'on peut attribuer à cette impartialité absolue la grande popularité qu'il sut acquérir dans l'exercice de ses pénibles fonctions [2]. Il était, dit un contemporain, le dénonciateur redoutable de tous les vices, la terreur de tous les tyrans, et l'infatigable persécuteur des hérétiques [3]. Il finit par être victime, comme nous le verrons, de sa sévérité : mais la mort violente qui lui fut infligée par ceux qu'il avait poursuivis ne lui valut pas les honneurs suprêmes décernés par le saint-siége à saint Pierre Parentice et à saint Pierre de Vérone, morts comme lui vers la même époque, martyrs de la foi.

Conrad, qui était probablement déjà connu du duc Louis avant de lui avoir été spécialement recommandé par le Pape, lui inspira bientôt tant de confiance et de vénération, qu'il

[1] Chron. Ursperg. ad ann. 1227. Innumerabiles signans. Cæsarius, Heisterb. ap. Mss. Boll.

[2] Auctoritatem magnam sibi comparaverat in populis, et animi constantia præditus, ita animosus factus est, ut neminem timeret, tantique esset ei rex vel episcopus, quanti pauper laicus. Gest. Archiep. Trevirensium ad ann. 1231. — Bonis Christianis gratus et benignus, pravis autem et perfidis in judicando justus et districtus fuit. Theod. III, 12.

[3] Vitiorum acerrimus invector, tyrannorum terror, et hæreticorum.... indefessus persecutor. Cæsarius, l. c.

investit, par un acte solennel scellé par lui et ses frères, ce simple prêtre du soin de conférer aux sujets les plus dignes tous les bénéfices ecclésiastiques sur lesquels il exerçait les droits de patronat ou de collation. C'était la meilleure réponse qu'il pût faire aux exhortations que Conrad lui avait adressées sur la sollicitude scrupuleuse qu'il devait mettre à l'exercice d'un droit si important pour le salut des âmes: « Quand vous conférez, » lui avait dit le zélé prédicateur, « une église ou un autel (c'est-à-dire un bénéfice attaché à « la desserte d'un autel) à un prêtre ignorant ou indigne, vous « faites un plus grand péché que si dans un combat vous « tuiez cinquante ou soixante hommes de vos propres « mains [1]. » Louis le pria ensuite de se charger de la direction spirituelle de sa femme, et Conrad y consentit autant par égard pour la piété du prince que pour la recommandation du Souverain Pontife [2].

Quand la jeune duchesse, qui n'avait encore, comme nous l'avons dit, que dix-sept ans, sut qu'un homme si renommé par sa sainteté et sa science allait lui consacrer ses soins spéciaux, elle en fut pénétrée d'humilité et de reconnaissance. Elle se prépara à ce qu'elle regardait comme une faveur céleste par des jeûnes et des mortifications nouvelles. Elle disait souvent : « Pauvre femme pécheresse que je suis, je « ne suis pas digne que ce saint homme ait soin de moi. « Mon Dieu! combien je vous remercie de vos grâces [3] ! » Lorsqu'on l'avertit de l'approche de Conrad, elle alla au-devant de lui et se jeta à genoux, en disant: « Mon père « spirituel, daignez me recevoir pour votre fille en Dieu !

[1] Rothe, 1716, l. c.

[2] Passional. f. 58.

[3] Ich armes sundiges weib ich bin nit wirdig das mein der heilig man sol pflegen. Herr ich dank dir deiner genaden. Passional. f. 58.

« Je suis indigne de vous; mais je me recommande à vous « pour l'amour de mon frère [1]. » Conrad, voyant dans cette humilité si précoce et si profonde chez une jeune et puissante princesse le présage de la gloire future de son âme, ne put s'empêcher de s'écrier : « O Seigneur Jésus, que de mer« veilles vous faites dans les âmes qui sont à vous ! » et il témoigna à plusieurs reprises la joie que lui faisait éprouver cette rencontre [2]. Il devint son confesseur à dater de cette époque, et se dévoua avec son zèle accoutumé à la culture de cette plante précieuse qu'il était chargé de faire croître pour le ciel. Bientôt l'instinct de la vie spirituelle se développa avec tant de force dans l'âme d'Élisabeth, ses élans vers la perfection de la vie chrétienne devinrent si fréquents et si vifs, que Conrad la trouva un jour, à ce qu'il écrivit lui-même au Pape, tout en larmes, et se plaignant amèrement de ce que ses parents l'avaient destinée à l'état du mariage, et de ce qu'elle n'avait pu traverser cette vie mortelle en conservant la fleur de sa virginité pour l'offrir à Dieu [3]. Cependant, a remarqué un de ses historiens, malgré ces regrets inspirés par sa ferveur, elle n'en témoignait pas un amour moins tendre ni moins ardent à son mari [4]. Celui-ci, en revanche, bien loin de gêner ses progrès dans la voie où Conrad l'engageait, y coopérait de son mieux. Il n'hésita pas à lui permettre de faire un vœu d'obéissance complète à tout ce que son confesseur lui prescrirait, et qui ne serait pas con-

[1] Mein geystlicher vatter empfahe mich deiner tochter durch Gott. Ich binn dein nit wurdig und lass dir mein bruder empfohlen seyn. Passional. f. 58.

[2] « O herr Christus was würckest du mit den deiner » und was fro. Ibid.

[3] Ipsam querulantem reperivi, quod aliquando fuerit conjugio copulata, et quod in virginali flore vitam præsentem non poterat terminare. Ep. Conr. Marb. ad Papam, p. 109. Voy. aussi Cod. Pal. Heid., Wadding, etc.

[4] Nec tamen ob hoc segniore maritum dilectione prosecuta est. Wadding, t. II, p. 32. Quem quamvis præcordialis amoris affectu diligeret. Theod. II, 1.

traire aux droits et à la juste autorité du mariage[1]. Elle ajouta le vœu de continence absolue, dans le cas où elle deviendrait veuve[2]. Elle fit ces deux vœux en 1225, étant âgée de dix-huit ans, avec une certaine solennité, entre les mains de maître Conrad, dans l'église des religieuses de Sainte-Catherine à Eisenach, qu'elle affectionnait particulièrement. Elle mettait dans l'observation de ce vœu d'obéissance la plus grande fidélité, et cette humilité sans réserve qu'elle ne démentait jamais, en offrant à Dieu tous les sacrifices qui pouvaient le plus lui coûter[3]. Nous avons vu plus haut avec quelle délicatesse et quelle scrupuleuse exactitude elle se conformait à la prohibition que Conrad lui avait faite relativement à l'usage des mets de la table ducale, dont l'origine lui paraissait entachée d'injustice envers le pauvre peuple[4]. Fidèle à l'inflexible rigidité de son caractère, et ne voyant en elle qu'une simple chrétienne, il ne tempérait par aucun ménagement le joug volontaire qu'elle s'était imposé, et la traitait dès lors avec une sévérité qui ne pouvait qu'augmenter ses mérites devant Dieu. Un jour il la fit appeler, pour qu'elle l'entendît prêcher; mais elle se trouva en ce moment retenue par sa belle-sœur, la margravine de Misnie, qui était venue lui faire visite, et ne se rendit pas à son invitation[5]. Irrité de sa désobéissance, et de ce qu'elle avait ainsi manqué de gagner l'indulgence de vingt jours que le Pape avait accordée à tous ceux qui assisteraient à ses sermons[6],

[1] Lege et jure matrimonii sibi salvo. Theod. III, 12.

[2] Si contingeret eam supervivere mortuo marito suo. Dict. IV. Ancill. 2014.

[3] Custodivit ergo mulier sancta obedientiam strictam et humilem, sicut voverat, propter Deum. Theod. l. c.

[4] Voyez p. 247.

[5] Accidit ergo ut... per marchionissam Misnensem, viri sui sororem, quæ supervenerat, tunc præpedita non veniret. Theod. l. c.

[6] Cod. Darmst. p. 394. — Kuchenb. coll. III, ap. Rommel, Geschichte von Hessen, t. III.

il lui fit dire que désormais il renonçait à avoir soin de son âme. Mais le lendemain matin elle courut auprès de lui, et le conjura avec les plus vives instances de revenir sur cette cruelle résolution, et de lui pardonner sa faute. Il la refusa d'abord avec dureté ; enfin elle se prosterna à ses pieds, et, après l'avoir longtemps supplié dans cette posture, elle obtint enfin sa grâce, moyennant une sévère pénitence qui lui fut imposée, ainsi qu'à ses filles d'honneur, auxquelles Conrad imputa une portion de sa désobéissance, et qui reçurent une rude discipline [1].

Il nous est resté un monument précieux de la direction spirituelle que Conrad exerçait sur son illustre pénitente, dans les douze maximes qu'il lui avait données comme résumé de sa règle de conduite, et que les chroniqueurs ont soigneusement conservées. Nous les transcrivons textuellement :

1. Souffrez patiemment les mépris au sein de la pauvreté volontaire.

2. Donnez à l'humilité la première place dans votre cœur.

3. Renoncez aux consolations humaines et aux voluptés de la chair.

4. Soyez miséricordieuse en tout envers le prochain.

5. Ayez toujours la mémoire de Dieu au fond de votre cœur.

6. Rendez grâces à Dieu de ce que, par sa mort, il vous a rachetée de l'enfer et de la mort éternelle.

[1] Mandavit ei servus Dei quod... deinceps gerere nollet curam. At illa sequente die festinans venit, recipique in gratiam postulavit : quod dum renueret vir serius et severus, ad pedes ejus humiliter se prosternens filia regis, veniam impetravit. Ancillas vero ejus durius verberibus castigavit. Theod. III, 12. — Quibus culpam imposuit, usque ad camisiam spoliatæ, bene sunt adeo verberatæ. Dict. IV. anc. 2017.

7. Puisque Dieu a tant souffert pour vous, portez aussi patiemment la croix.

8. Consacrez-vous tout entière, corps et âme, à Dieu.

9. Rappelez-vous souvent que vous êtes l'œuvre des mains de Dieu, et agissez par conséquent de manière à être éternellement avec lui.

10. Pardonnez et remettez à votre prochain tout ce que vous désirez qu'il vous remette ou pardonne; faites pour lui tout ce que vous désirez qu'il fasse pour vous.

11. Pensez toujours comme la vie est courte, et que les jeunes meurent comme les vieux; aspirez donc toujours à la vie éternelle.

12. Déplorez sans cesse vos péchés, et priez Dieu de vous les pardonner[1].

[1] Contemptum in spontanea paupertate patienter ferto. 2. Humilitatem tibi cordi esse sinito. 3. Missum fac humanum solatium et carnis voluptates. 4. Esto misericors erga proximum. 5. Semper Deum in pectore tuo habeto, et ejus memento. 6. Gratias Deo agito quod morte sua te ab inferis et æterna morte redemit. 7. Quia Deus multa pro te passus est, et tu crucem patienter ferto. 8. Totam te, corpus et animam tuam, Deo consecrato. 9. Ad animum sæpe revocato te manuum Dei opus esse, et propterea operam dato, ut in æternum cum Deo esse possis. 10. Quidquid volueris ut faciant tibi homines, et tu eis facito. 11. Semper cogitato quam brevis sit humana vita, quodque tam juvenes, quam senes moriantur. Ideoque, semper ad cœlestem vitam aspirato. 12. Semper doleto de peccatis tuis, Deumque rogato, ut illa tibi remittat. Topplus, Beschreibung der Stadt Eisenach. Rebhahn, Hist. Isen. eccl. Mss. f. 56, etc., etc.

CHAPITRE XI

COMMENT LE SEIGNEUR SE PLUT A MANIFESTER SES GRACES EN LA PERSONNE DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH.

Sancti tui, Domine, florebunt, et sicut odor balsami erunt ante te.

ANT. DU COMMUN DES APOTRES ET MARTYRS.
Brev. Romain.

Après avoir ainsi tracé les traits généraux de la vie d'Élisabeth pendant toute la durée de son union avec le duc Louis, il nous faut retourner aux premiers temps de son mariage, pour raconter quelques-uns des incidents qui ont varié l'uniformité de cette vie, et qui ont été en même temps des preuves touchantes de la faveur de Dieu envers son humble servante.

En 1221, peu de temps après les noces de la duchesse, le roi André son père, qui s'était croisé quelques années auparavant, et qui revenait d'une expédition glorieuse en Égypte[1], apprit de bonne source que le mariage de sa fille s'était accompli, et qu'elle était devenue réellement duchesse de Thuringe. Pour mieux s'assurer du fait, il chargea quatre magnats de sa cour, qui allaient en pèlerinage à Aix-la-Chapelle[2], de passer à leur retour par la Thuringe, et de lui

[1] Elle avait duré trois ans (1218-1221), pendant lesquels les croisés avaient pris Damiette, Héliopolis, etc. Bonfin. Decad. lib. VII.

[2] Depuis le règne du roi saint Étienne, les Hongrois avaient coutume de se rendre en très-grand nombre au pèlerinage d'Aix-la-Chapelle, pour y vénérer

apporter des renseignements précis sur sa fille, sur son genre de vie, sur l'état de sa cour et du pays qu'elle habitait, et pour l'inviter en même temps à venir accompagnée de son mari en Hongrie, pour réjouir les vieux jours de son père, car il avait grande envie de les voir tous deux [1]. Les magnats, après avoir accompli leur pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame d'Aix-la-Chapelle, prirent en effet pour revenir la route de Thuringe, au lieu de celle de Franconie, et arrivèrent un jour à la Wartbourg. Le landgrave les reçut avec empressement, mais il lui vint aussitôt à l'esprit que sa femme n'avait pas de vêtements convenables pour paraître devant ses convives; qu'elle avait déjà découpé ses habits de noces pour leur donner une forme mieux adaptée à sa modestie [2], et qu'il

les grandes reliques que Charlemagne y avait déposées. En 1374, ou, selon d'autres, en 1382, le roi Louis de Hongrie s'y rendit lui-même avec une suite pompeuse, et y bâtit une chapelle dite *des Hongrois*, qu'il dota richement, en l'honneur, est-il dit dans l'inscription, *de la sainte Vierge, de sainte Anne, de saint Étienne, saint Émeric, saint Ladislas, sainte Élisabeth, et des autres saints de Hongrie.* Les pèlerins de cette nation ont joui, jusqu'à la révolution, de priviléges très-importants. On sait que, de nos jours même, ce saint pèlerinage continue à être très-fréquenté à l'époque de l'ostension des grandes reliques, qui a lieu tous les sept ans. En 1839, il y est venu cinquante-quatre mille pèlerins. Il est vrai qu'en 1496 il y en eut cent quarante-deux mille en un seul jour.

[1] Der erfure zu Hungern in deme lande
Von einem manne guter hande...
Er wolde wissen obs also were...
Und wie es des Kœnigstochter gienge
Ob ir leben were geringe
Oder ob ire herrschaft wurde gross
Und ob sie mochte zu ine keeme
Und iren Herre mit ir neme
Uf das er sie beide beschawet.
Vita Rhyt. § xvi.

[2] Ire brautkleider hatte sie zeschuitten
Und demutig gemacht nach irem sytten.
Ibid.

n'y avait plus le temps d'en commander de nouveaux. Plein de sollicitude à cet égard, il l'alla trouver dans sa chambre, et lui dit : « Ah ! chère sœur, voilà des gens de la cour de « ton père qui arrivent ; je suis sûr qu'ils viennent pour sa- « voir quel genre de vie tu mènes avec moi, et pour voir si « tu as vraiment un train de duchesse. Mais toi, comment « vas-tu paraître devant eux ? Tu t'occupes tant de tes pau- « vres, que tu t'oublies toi-même ; tu ne veux jamais porter « que de ces misérables habits qui nous font honte à tous « deux. Quel déshonneur pour moi quand ils iront dire en « Hongrie que je te laisse manquer d'habits, et qu'ils t'ont « trouvée dans un état si pitoyable ! Et voilà que je n'ai plus le « temps de t'en faire faire d'autres qui conviendraient à ton « rang et au mien [1]. » Mais elle lui répondit doucement : « Mon « cher seigneur et frère, que cela ne t'inquiète pas, car je « suis bien résolue à ne jamais mettre ma gloire dans mes « vêtements ; je saurai bien m'excuser envers ces seigneurs, « et je m'efforcerai de les traiter avec tant de gaieté et d'af- « fabilité, que je leur plairai tout autant que si j'avais les « plus beaux habits [2]. » Et aussitôt elle se mit en prières, et

[1] Ach liebe schwester er dae sprach
Deynes vaters dyner die sein kommen
Nu weys ich wol, etc...
Sie wollen dich nue beschawin
In eren als eine lantgræfin.
Nu wilt du tragen jamerliche kleider...
Das mus ich gar sere klagen
Das sy dahime davon sagen
Das ich dir lasse kleider gebrechen.

Vita Rhyt. § XVI.

Das du dich mit armen leuthen also sere bekummerst, das du din selber vergissist. Rothe, Chr. 1074. — Tempus ut tibi in ornatu provideam non habeo... Theod. lib. II, c. 8.

[2] Liebir Herre und Bruder... Rothe, l. c. Non magni pendas hoc quia in vestitu proposui nunquam gloriari. Theod. l. c.

demanda à Dieu de la rendre agréable à ses amis; puis, s'étant habillée le mieux qu'elle pouvait, elle alla rejoindre son mari et les envoyés de son père. Non-seulement elle les enchanta par la cordialité de son accueil, par la douceur et l'aménité de ses manières, par sa beauté éclatante et fraîche comme l'aube du jour [1]; mais, à la grande surprise du duc et à la grande admiration des étrangers, elle leur parut vêtue d'habits de soie magnifiques, et enveloppée d'un manteau de velours d'azur, tout parsemé de perles du plus grand prix [2]. Les Hongrois dirent que la reine de France n'aurait pas su être aussi richement parée [3]. Après un brillant festin, le duc fit beaucoup d'instances pour engager ses convives à rester plus longtemps avec lui; mais comme ils s'excusèrent sur ce que leurs compagnons de pèlerinage ne voudraient pas les attendre, il descendit avec eux à la ville, y défraya toute la dépense que leur suite y avait faite, et les accompagna jus-

Ich will mich
Also frolich und behaglich machen
Das ich ine also wol mag behagenn
Also ich schone kleider hette getragen.
Vita Rhyt. § xvi.

[1] Et fu taut bele et colorée
Comme rose est la matinée.
Moine Robert.

[2] Vit. Rh. — Mss. Darmstadt. — Kochem, p. 808. — Hyacinthini coloris vestibus quæ margaritis erant pretiosissimis adornatæ. Theod.

[3] .... Eine Kœnigin von Frankreich
Nicht mochte getragen eren gleich.
Vita Rhyt. l. c.

Dans tous les monuments du moyen âge, c'est toujours la reine de France qui est posée comme le type de la beauté et de la magnificence. En Italie, de même.

Ben mi rassembra reina di Franza
Poiche dell' altre mi par la più gente (gentile),
Guido Guinicelli.

qu'à une certaine distance. Puis il revint en toute hâte auprès de sa femme, et lui demanda comment elle avait fait pour se vêtir ainsi. Élisabeth lui répondit avec un pieux et doux sourire : « Voilà ce que sait faire le Seigneur quand « cela lui plaît[1]. »

Plusieurs auteurs rapportent une version différente de ce miracle[2]. Ils disent que, comme le bruit des vertus d'Élisabeth se répandait partout, un puissant seigneur (selon quelques-uns, c'était l'empereur lui-même) vint à traverser les États du Landgrave. Celui-ci alla au-devant de lui, et voulut le recevoir dans son château. Mais l'étranger refusa d'accepter son invitation, à moins que le duc ne lui promît en même temps de lui faire voir la duchesse, et de le laisser parler avec elle. Louis y consentit volontiers, et emmena le seigneur à la Wartbourg. Après un grand festin, le seigneur rappela au duc sa promesse; celui-ci envoya dire à Élisabeth, qui était dans sa chambre à prier, de venir lui parler. Mais elle avait, selon sa coutume, donné aux pauvres tous ses habits et toutes ses parures; de sorte qu'elle fit répondre en secret à son mari qu'elle le priait humblement de l'excuser pour cette fois, parce qu'elle n'avait pas de costume convenable pour paraître devant ses hôtes. Mais le seigneur insistant toujours, Louis se leva de table et alla la supplier lui-même de venir, en lui faisant quelques doux reproches de ce qu'elle ne lui avait pas obéi tout d'abord. Elle répondit qu'elle le suivrait sur-le-champ. « Beau doux sire, » ajouta-t-elle, « j'irai et je ferai votre volonté; car ce serait une grande folie « à moi de vous contredire en rien. Je suis vôtre, sire, je « vous suis donnée, je vous ai loyalement obéi, et doréna-

[1] Pie subridens : Talia, inquit, scit Dominus operare. Theod. lib. II, c. 8.

[2] Ce sont : le manuscrit franciscain de Heidelberg, celui des Bollandistes à Bruxelles, le poëme du frère Robert à la Bibliothèque royale, le Passional, etc.

« vant je ferai aussi toute votre volonté; car vous êtes, après « Dieu, mon Seigneur[1]. »

Puis quand il fut sorti, elle se mit à genoux et dit : « Sei-« gneur Jésus-Christ, père très-clément et très-fidèle, doux « consolateur des pauvres et de tous ceux qui sont en peine, « ami et auxiliaire fidèle de tous ceux qui se confient en toi, « viens à l'aide de ta pauvre servante, qui s'est dépouillée « de toute sa parure pour l'amour de toi. » Aussitôt un ange lui apparut, et lui dit : « O noble épouse du Roi des « cieux, voici ce que Dieu, que tu as tant aimé, t'envoie du « ciel, en te saluant avec une tendre amitié[2]; tu te vêtiras « de ce manteau et tu te couronneras de cette couronne, en « signe de ta gloire éternelle. » Elle remercia Dieu, mit la couronne et le manteau, et se rendit à la salle du festin. En la voyant si richement habillée et si belle, tous les convives furent effrayés, car son visage brillait comme celui d'un ange. Elle s'assit au milieu d'eux, et les salua avec cordialité et gaieté; puis elle leur tint des discours plus doux que le miel; tellement qu'ils se trouvèrent plus nourris de ce qu'elle leur disait que par tous les mets du festin[3]. Le seigneur,

[1]
Biau doux sire, iou irai,
Et votre volonté ferai ;
Car grant folie ie feroie
Se de riens vous contredisoie.
Vostre sui ; si vous sui donée,
Et loiauté vous ai portée,
Et ferai des or en avant,
Sire, trestot votre commant ;
Car ie ne le dois contredire,
Vous estes, apres Dieu, me sire.

Le moine Robert, Mss.

[2] Sponsa cœlestis regis... Jesus Christus, quem toto corde et tota anima dilexisti, amicabiliter te salutans..... Mss. Bolland.

[3] Das sie me gespiset und getrostet wurdent geistlichen dennes von aller der wirthschaft. Mss. Heid. n° cv, p. 16, 17.

enchanté d'avoir vu cette Élisabeth qu'il désirait tant connaître, prit congé; le duc l'accompagna pendant un certain temps, puis revint en toute hâte auprès de sa femme, et lui demanda d'où elle avait eu cette parure. Elle ne put le lui cacher. Alors le pieux prince s'écria : « En vérité, c'est un bien « bon Dieu que le nôtre! Il y a du plaisir à servir un maître « si bon, qui vient si fidèlement au secours des siens. Moi « aussi je veux dès à présent être à toujours et de plus en « plus son varlet[1]. »

L'année suivante, en 1222, conformément à l'invitation que les envoyés du roi André leur avaient faite en son nom, le duc Louis conduisit Élisabeth en Hongrie. Il confia la garde de ses États, pendant son absence, aux comtes de Muhlberg, de Gleichen et autres, et se fit accompagner des comtes de Stolberg, de Schwartzbourg, de Besenbourg, de Beichlingen et d'une foule de seigneurs, parmi lesquels on remarquait Rodolphe de Varila, fils du sire Gauthier, qui avait été chercher Élisabeth en Hongrie onze ans auparavant. Il avait succédé à son père, non-seulement dans ses fonctions de grand échanson, mais surtout dans son féal dévouement à la duchesse. Celle-ci avait pour compagnes dans ce voyage les épouses des comtes que nous venons de nommer, et un grand nombre de nobles dames et demoiselles. Le roi André reçut sa fille et son gendre avec une vive joie; ils restèrent assez longtemps à sa cour, et assistèrent à beaucoup de fêtes et de tournois qui furent donnés en leur honneur, et où les chevaliers thuringiens se distinguèrent particulièrement.

[1] Werlichen er ist ein gutter Got : es ist gut eime so getruwen, etc... Nu wil ouch von diseme tage sin knecht fürbaz iemer me sin. Mss. Heid. nº CV, p. 16, 17. Passional. f. 59. M. Stædtler, dans sa traduction allemande de notre histoire, cite plusieurs textes qui rapportent à l'impression faite sur le duc par ce miracle, sa résolution de prendre la croix.

Ils assistèrent aussi aux secondes noces du roi, qui se remaria avec Yolande de Courtenay, fille de l'empereur français de Constantinople. André, à cette occasion, les combla de présents, et leur donna surtout des pierres précieuses de la plus grande valeur. Tous les chevaliers, toutes les dames de leur suite, et jusqu'aux moindres domestiques, reçurent du roi des dons très-riches. Il fit même construire une voiture d'une forme particulière, pour contenir tout l'or et les bijoux que sa fille devait emporter avec elle. Quand le moment du départ fut arrivé, le roi les mena à une grande chasse, car le duc Louis était grand chasseur[1]. Puis ils se séparèrent, et le duc ramena heureusement en Thuringe sa femme, sa suite, et ses nouvelles richesses[2].

Quelques temps après son retour, le duc maria sa sœur, la belle Agnès, compagne d'enfance d'Élisabeth, à Henri, duc d'Autriche[3]; et soit à cette occasion, soit pour fêter son retour dans ses États, il donna à la Wartbourg un grand festin, auquel il convia tous les comtes et les principaux seigneurs de son duché, avec leurs femmes. Comme on allait se mettre à table, on remarqua l'absence de la duchesse, qui n'était point venue, selon la coutume, prendre de l'eau pour se laver les mains avec les hôtes de son mari[4]. Ils déclarèrent tous qu'ils ne voulaient point commencer jusqu'à ce que la duchesse ne fût arrivée. Cependant Élisabeth, en venant de l'église à la salle du festin, avait vu couché sur les mar-

[1] Landgraf Ludewig ein beutmeister was... Vit. Rhyt. XVII.

[2] Rothe, p. 1705. Vit. Rhyt. XXVII.

[3] Agnès fut grand'mère de ce jeune Frédéric, duc de Bade-Autriche, qui mourut sur l'échafaud avec Conradin de Souabe.

[4] Das sie nicht mit irem jungfrawe queme
Und wasser mit dem Herre nehme.
Vita Rhyt. § XIX.

ches de l'escalier un pauvre malheureux presque nu, et d'un air si malade et si faible, qu'elle s'étonna de ce qu'il avait pu, dans un pareil état, monter de la ville au château [1]. Dès qu'il l'aperçut, il la conjura de lui donner quelque aumône en l'honneur du Christ. Elle lui répondit qu'elle n'en avait pas le temps, qu'elle n'avait du reste plus rien à donner, mais qu'elle lui enverrait à manger du festin. Mais le pauvre insistait toujours avec de grands cris pour qu'elle lui donnât quelque chose sur-le-champ, jusqu'à ce que la duchesse, se laissant vaincre par la pitié, ôta le précieux manteau de soie dont elle était couverte, et le jeta au mendiant. Celui-ci l'ayant pris, le roula à la hâte, et disparut subitement [2]. Élisabeth n'ayant plus que sa robe sans manteau, ce qui était tout à fait contraire à l'usage du temps [3], n'osa plus entrer dans la salle du festin, et retourna dans sa chambre, où elle se recommanda à Dieu. Mais le sénéchal, qui avait vu tout ce qui s'était passé, alla aussitôt le raconter au duc devant tous les convives, en lui disant : « Voyez, Monseigneur, si ce que notre « très-chère dame la duchesse vient de faire est raisonnable ! « Tandis que tant de nobles seigneurs sont ici à l'attendre, « elle s'occupe d'habiller les pauvres, et vient de donner son « manteau à un mendiant [4].» Le bon landgrave dit en riant : « Je vais voir ce qui en est ; elle nous viendra tout de

[1] Rothe Chron. 1705.

[2] At ille magis et magis clamabat.... quod ille mira celeritate complicans abscessit. Theod. II, 9.

[3] Da stund sie in irem rucken baer
Und das zu der zeit ungewœhnlich
Das sy also zu tische setze sich...
Vita Rhyt. § XIX.

[4] Judicat nunc Dominus meus, si rationi sit consonum, quod conjux ejus prædilecta Domina nostra, etc. — Tunc mitissimus princeps subridens dulciter... Theod. l. c.

« suite[1]. » Quittant pour le moment ses hôtes, il monta chez elle et lui dit : « Sœur bien-aimée, ne viens-tu pas dîner « avec nous? nous serions depuis longtemps à table, si nous « ne t'avions attendue[2]. » « Je suis toute prête à faire ce que « tu veux, mon frère chéri, » répondit-elle. « Mais où est « donc, » reprit le duc, « le manteau que tu avais en allant « à l'église? » « Je l'ai donné, mon bon frère, » dit-elle ; « mais, si cela t'est égal, je viendrais comme je suis. » A ces mots, une de ses femmes de chambre lui dit : « Madame, en « venant ici j'ai vu votre manteau pendu à un clou dans « l'armoire ; je vais vous le chercher. » Et aussitôt elle revint avec le même manteau que le pauvre venait d'emporter. Élisabeth se mit un instant à genoux, et remercia Dieu à la hâte[3]. Puis elle alla au festin avec son mari. Tandis que tous les chevaliers, et notamment le duc d'Autriche et sa jeune épouse, se livraient à la joie, le landgrave Louis était sérieux et recueilli, car il pensait en lui-même à toutes ces

[1] Und sprach : Ich muss das besehen
Sy sall gleichwohl ze uns gehen.
V. R.

[2] Veniesne ad prandendum nobiscum, dilecta? Theod. l. c. — Swester wast ist das das du nicht will zu tische kommen. Vit. Rhyt. — Cod. Darmst.

[3] Parata sum ut vis, frater dilectissime. Theod. l. c.

Bruder ich hab ihn vergeben
Ich komme also, ists dir ebenn...
Zu hant die Gurtell mayd dae sprach
Fraw ewern besten mantell ich sach
Itzund uf dem rycke hangen
Als ich zu ench kaem gegangen
Den hole ich euch wolt irs han. —
Sy sprach : « Hole ine heer, so gae ich dann ; »
Sy kniet dae uf die erden nyder
Und dancket Gotte gar geschwinde.
Vit. Rhyt. § XIX.

grâces si nombreuses que Dieu conférait à son Élisabeth [1]. « Qui pourrait douter, » ajoute un de ses pieux et naïfs historiens, « que ce ne fût un ange du ciel qui rapporta le manteau, et le Christ lui-même qui prit la figure d'un mendiant nu, pour éprouver sa bien-aimée Élisabeth, comme autrefois le glorieux saint Martin [2]? Il avait ainsi paré sa chère fleur Élisabeth, ce lis de pureté et de foi, comme n'avait pu l'être Salomon dans toute sa gloire [3]. »

Mais Dieu réservait à ce noble et pieux couple une grâce encore plus douce et plus chère à leurs cœurs. La plus précieuse bénédiction du mariage ne pouvait être refusée par le Tout-Puissant à ces deux époux, qui offraient à tous les yeux le modèle d'une union chrétienne. Il donna donc à sa fidèle servante la grâce de la fécondité, comme pour la récompenser dès ici-bas de la pureté de son âme et de son corps.

En 1223, Élisabeth, étant âgée de seize ans, devint mère pour la première fois. A l'approche de ses couches, elle s'était fait transporter au château de Creuzburg, sur la Werra, à quelques lieues d'Eisenach. Elle y était bien plus tranquille qu'à la Wartbourg, et s'y trouvait encore plus rapprochée de son mari, qui était allé tenir les états de la Hesse à Marbourg [4]. Beaucoup de nobles dames vinrent pour l'assister, et la veil-

[1] Und Lantgraf Ludwig vil sere
Der bedachte dy gotliche ere
Dy seyner Elisabet was gescheen.
Ibid.

[2] Rothe. Chr. Thur. 1706. Vit. Rhyt. l. c. xxi.

[3] Sic Pater cœlestis suum lilium Elisabeth vestivit, quomodo nec Salomon in omni gloria sua potuit operiri. Theod. l. c. Ce manteau fut conservé jusqu'au quinzième siècle chez les Franciscains d'Eisenach, qui en avaient fait un ornement pour la messe.

[4] Dae meinte sye weren irem herre nae
Und were ouch geruhet dae.
Vit. Rhyt.

lèrent nuit et jour. Le 28 mars, trois jours après l'Annonciation de Notre-Dame, elle mit au monde son premier-né. Le duc n'avait pas pu quitter à temps Marbourg, ce fut là qu'on vint lui annoncer qu'il lui était né un fils. Louis, au comble de la joie, récompensa richement le messager, et partit sur-le-champ pour aller rejoindre la jeune mère. Il arriva assez à temps pour voir baptiser l'enfant, et lui donna le nom de Hermann, en mémoire de son père. Pour manifester la satisfaction que lui causait la naissance de ce fils, il fit construire en pierre le pont de bois qui conduisait à la ville de Creuzburg [1]. Ce pont existe encore avec une belle chapelle gothique consacrée à saint Liboire, évêque du Mans.

Un an après (1224), la duchesse étant à la Wartbourg, d'où le duc n'avait pas voulu lui permettre de s'éloigner [2] afin qu'il pût être toujours auprès d'elle, accoucha d'une fille qui fut nommée Sophie, comme la duchesse-mère. Cette princesse épousa depuis le duc de Brabant, et fut la tige de la maison actuelle de Hesse.

Élisabeth eut encore deux autres filles; la seconde fut également nommée Sophie, et la troisième, née après la mort de son père, Gertrude : toutes deux furent consacrées à Dieu dès le berceau, et prirent le voile des épouses du Seigneur.

Fidèle en tout à l'humilité et à la modestie qu'elle s'était prescrites, Elisabeth conserva scrupuleusement ces vertus au milieu des joies de la maternité, comme elle l'avait fait au milieu des magnificences souveraines. Après chacune de ses couches, quand le moment de ses relevailles était arrivé, au lieu d'en faire, comme c'était l'usage, l'occasion de fêtes et de réjouissances mondaines, elle prenait son

[1] Rothe. Chron. — Berth. Capp. Mss. — Winkelmann.

[2] Der lantgraf. wollt sie nirgent lasse. Vit. Rhyt. xx.

nouveau-né entre ses bras, sortait secrètement du château, vêtue d'une simple robe de laine [1] et nu-pieds, et se dirigeait vers une église éloignée, celle de Sainte-Catherine, située hors des murs d'Eisenach. La descente était longue et rude, le chemin rempli de pierres aiguës qui déchiraient et ensanglantaient ses pieds délicats [2]. Elle portait elle-même pendant le trajet, son enfant, comme avait fait la Vierge sans tache; et, arrivée à l'église, elle le posait sur l'autel avec un cierge et un agneau, en disant : « Seigneur Jésus-« Christ, je vous offre, ainsi qu'à votre chère mère Marie, « ce fruit chéri de mon sein [3]. Voici, mon Dieu et mon « Seigneur, que je vous le rends de tout mon cœur, tel « que vous me l'avez donné, à vous qui êtes le souverain et « le père très-aimable de la mère et de l'enfant. La seule « prière que je vous fais aujourd'hui et la seule grâce que « j'ose vous demander, c'est qu'il vous plaise recevoir ce « petit enfant, tout baigné de mes larmes, au nombre de vos « serviteurs et de vos amis, et lui donner votre sainte béné-« diction [4]. »

[1] A son retour, elle donnait toujours la robe qu'elle avait portée à une pauvre mère récemment accouchée comme elle-même. Theod., Jean Lefèvre, etc.

[2] Ibat siquidem per difficilem castri descensum, via dura et saxosa... Theod. II, 5. Das ire fuss blüteten. Passional. 58.

[3] Herr J. C. ich opfre dir und deiner lieber Mutter Marie mein allerliebste Frucht. Passion. l. c.

[4] Le P. Archange. p. 112. ex Wadding.

CHAPITRE XII

COMMENT LE BON DUC LOUIS PROTÉGEAIT SON PAUVRE PEUPLE.

> Liberabit pauperem a potente, pauperem cui non erat adjutor.
>
> Ps. LXXI, 12.

> Indutus est justitia ut lorica, ut galea salutis in capite ejus : indutus est vestimentis ultionis, et opertus est quasi pallio zeli...
>
> Quia ego Dominus diligens judicium, et odio habens rapinam.
>
> Is. LXI, 17 ; LIX, 8.

Dans la vie de ces deux saints époux, tout démontre la profonde sympathie qui les unissait, et à quel point ils étaient dignes l'un de l'autre. Nous avons vu la duchesse employer toute l'énergie et l'ingénieuse tendresse de son âme au soulagement des malheureux qui se trouvaient à sa portée; il nous reste à montrer comment le duc Louis consacrait son courage et ses talents militaires à la défense des intérêts du peuple que Dieu lui avait confié. Cet amour inné de la justice, que nous avons signalé déjà comme sa principale vertu, lui donnait un sentiment si profond des droits de ses sujets, et une sympathie si généreuse pour leurs injures, que ces motifs seuls le déterminaient à des expéditions lointaines et coûteuses, dont la cause étonnait profondément ses voisins et ses vassaux [1].

Ainsi, en 1225, le duc apprit que quelques-uns de ses

[1] Nu merket was der milder togintsamer forste arbeit und koste umme syne armen luthe willen. Rothe, p. 1712.

sujets, qui trafiquaient avec la Pologne et les autres pays slaves, avaient été volés et dépouillés auprès du château de Lubantsk ou Lubitz, en Pologne. Il demanda au duc de Pologne, pour ces infortunés, une réparation qui lui fut refusée. Alors il convoqua, pour le jour de la Dispersion des Apôtres [1], une armée considérable de Hessois, de Thuringiens et de Franconiens, en y comprenant les chevaliers de l'Osterland. Il la conduisit secrètement jusque sur les bords de l'Elbe, sans annoncer le but de sa marche. Arrivé à Leipzig, il s'y adjoignit les chevaliers saxons de son palatinat, et beaucoup d'hommes d'armes de la Misnie, car il était tuteur du jeune margrave de cette province, son neveu. Alors seulement il déclara qu'il comptait aller jusqu'en Pologne, pour assiéger le château de Lubantsk, et venger l'injure faite à ses pauvres sujets. Ce fut un étonnement général parmi les chevaliers, qui ne pouvaient concevoir qu'il voulût aller si loin pour une simple affaire de négociants [2]. Comme il ne se laissait ébranler par aucune de leurs remontrances, beaucoup d'entre eux eurent envie de se retirer; mais la honte, et peut-être la crainte de sa sévérité, les retint. Force leur fut donc de le suivre jusqu'en Pologne, où il entra à la tête de son armée, et précédé d'une avant-garde de trois mille cinq cents hommes d'élite, qui arrivèrent trois jours avant lui devant Lubantsk. Ils brûlèrent la ville et investirent le château en l'attendant. Le duc de Pologne fut

[1] Cette fête, qui se trouve dans les anciens calendriers dès le neuvième siècle, était fixée au 15 juillet. Elle avait pour but de célébrer le départ des apôtres pour leurs différentes missions après l'ascension de N.-S. et la descente du Saint-Esprit. Elle se célèbre encore en Allemagne et dans les diocèses de la Lorraine.

[2] Do sie das vernamen, do wunderte sich das gantze heer solches zuges von dem herrn. Ettichen weren gerne daheymen bleiben, etc. Adam Ursinus, p. 1283.

extrêmement surpris d'apprendre qu'un landgrave de Thuringe était venu de si loin envahir son pays, à la tête d'une si puissante armée [1], et lui envoya des offres de satisfaction pécuniaire; mais Louis les repoussa, en lui disant qu'il aurait dû les faire lorsqu'il lui en écrivit à l'amiable, avant de se mettre en campagne; et qu'il ne voulait pas avoir fait une si longue route pour rien [2]. Puis étant arrivé devant Lubantsk, il en pressa vivement le siége. Le prince polonais lui envoya alors un évêque, pour lui adresser de nouvelles et plus fortes représentations. Cet évêque lui dit qu'il ne devait pas oublier que les Polonais étaient aussi de fameux guerriers, et que, s'il ne s'en retournait pas sans délai, le duc de Pologne viendrait le lundi d'ensuite avec toute son armée, et exterminerait tous ces Allemands. A quoi le landgrave reprit qu'il serait charmé de faire la connaissance du duc, et qu'il resterait huit jours après le lundi fixé, afin de voir un peu quelle sorte de gens c'étaient que les Polonais [3]. Mais ni le duc ni ses Polonais ne parurent. Après quelques assauts, le château se rendit; et Louis, après l'avoir rasé, s'en retourna chez lui, en laissant dans toute l'Allemagne orientale l'opinion la plus favorable sur sa justice, son courage, et son amour du pauvre peuple.

Quelque temps après, le duc se mit en campagne pour une cause qui parut encore plus insignifiante; mais cet incident donne une idée si juste de la bonté et de la popularité de son caractère, ainsi que des mœurs de cette époque, que nous le raconterons en détail. Deux ou trois ans auparavant, à la foire annuelle d'Eisenach, comme le duc était descendu dans la ville, et s'amusait à regarder les boutiques et les étalages, il

[1] Do verwunderte er sich dessen gar sehr das ein Landgraffe zu Duringen also mit solcher grosser macht aus fernen landen ihn suchte. Ibid.

[2] Ehr wolte sich nicht umbsonst so ein ferne reyse und zugk gethan. Ibid.

[3] Was die Polen vor Leute weren. Winkelmann, p. 259.

vit un pauvre colporteur qui n'avait qu'une fort petite pacotille, et qui vendait des dés, des aiguilles, des cuillers, des images de plomb, et de petits bijoux de femmes [1]. Le duc lui demanda s'il avait de quoi se nourrir avec ce petit négoce : « Eh ! Monseigneur, » répondit le colporteur, « j'ai honte « de mendier, et je ne suis pas assez fort pour travailler à la « journée ; mais si je pouvais seulement aller en sûreté d'une « ville à l'autre, je pourrais, avec la grâce de Dieu, gagner « ma vie avec ce petit magot, et même faire en sorte qu'au « bout de l'année il vaudrait une fois de plus qu'au commen- « cement [2]. » Le bon duc, touché de compassion, lui dit : « Eh bien ! je te donnerai mon sauf-conduit pendant un an ; « tu ne payeras ni octrois, ni péages dans toute l'étendue de « mon domaine. Combien estimes-tu ton paquet ? » — « Vingt schellings, » répondit le colporteur. « Donnez-lui « dix schellings, » dit le prince à son trésorier qui l'accompagnait, « et faites-lui expédier un sauf-conduit avec mon sceau. » Puis se retournant vers le colporteur : « Je veux me « mettre de moitié dans ton commerce ; promets-moi que tu « seras fidèle compagnon, et moi je te tiendrai quitte de tout « dommage [3]. » Le pauvre colporteur fut au comble de la joie, et se remit en course avec confiance et succès. Au nouvel an, il revint trouver son noble associé à la Wartbourg, et lui montra tout son paquet, qui s'était beaucoup accru. Le landgrave y prit quelques petits objets, qu'il donna à ses domestiques. A chaque premier jour de l'an, le colporteur revenait

[1] Und ginge dorch kortze wile, und besahe dy kræmer. Nu fant er gar eynen armen kremer mit eyme verlichin krame, der hatte fingirhute, naldin, drummen, floiten, blien, vorspan und leffelle. Rothe, p. 1709.

[2] Ich wolde mich von Gotes gnadinn wo von desseme kreme irnerin. Ibid.

[3] Ich wel din geselle werde mit der kremerie, globe mir getruwe gesellschaft, und ich will dich schadeloz halten. Rothe, l. c.

à la Wartbourg, pour faire part au prince des accroissements de son petit fonds, qui devint bientôt si considérable qu'il ne put plus le porter sur le dos. Aussi acheta-t-il un âne, fit deux ballots de sa marchandise, et se mit à faire des tournées de plus en plus longues et productives.

Or, il arriva que, vers la fin de l'année 1225, le colporteur avait été à Venise, où il avait acheté une foule d'objets étrangers et précieux : force bagues, bracelets et broches pour la poitrine des femmes, des couronnes et des diadèmes en pierres précieuses, des coupes et des miroirs en ivoire, des couteaux, des langues de couleuvres, des chapelets de corail, etc.[1]. Comme il se disposait à regagner la Thuringe, afin de se trouver à la Wartbourg pour la nouvelle année, selon sa coutume, il arriva à Wurtzbourg en Franconie, où il exposa en vente sa marchandise. Certains Franconiens qui vinrent la voir y trouvèrent plusieurs bijoux fort à leur gré, et qu'ils auraient bien voulu donner à leurs femmes ou à leurs amies[2], mais sans les payer cependant. C'est pourquoi ils firent guetter le départ du colporteur, et se mirent en embuscade pour l'attendre à quelque distance de la ville, puis fondirent sur lui comme il passait, et lui enlevèrent son âne et toute sa marchandise. Il eut beau leur montrer le sauf-conduit du landgrave de Thuringe, ils s'en moquèrent, et voulurent même le lier et l'emmener avec eux. Ce ne fut qu'avec peine qu'il s'échappa de leurs mains. Il s'en vint tout tristement à Eisenach trouver son seigneur et associé[3], et lui raconta son malheur. « Mon cher compère, » lui dit en riant le bon prince, « ne te mets pas tant en peine de la perte de notre marchandise; « prends un peu de patience, et laisse-moi le soin de la cher-

[1] Nattirne zcungen und corallen, pater noster, und derglichin. Ibid.
[2] Unde sy erin wibin unde amyen gebin woldin... Ibid.
[3] Und quam zcu syme herrin unde gesellin trurig. Ibid.

« cher[1]. » Aussitôt il convoqua les comtes, les chevaliers et les écuyers des environs, et même les paysans, qui combattaient à pied, se mit à leur tête, entra sans délai en Franconie, et dévasta tout le pays jusqu'aux portes de Wurtzbourg, en s'enquérant partout de son âne. A la nouvelle de cette invasion, le prince-évêque de Wurtzbourg lui envoya demander ce que voulait dire une semblable conduite. A quoi le duc répondit qu'il cherchait un certain âne à lui, que les hommes de l'évêque lui avaient volé[2]. L'évêque fit aussitôt restituer l'âne et son bagage, et le duc s'en retourna tout triomphant chez lui, à la grande admiration du pauvre peuple dont il prenait ainsi la défense.

Mais, pendant qu'il était ainsi occupé, il reçut de l'empereur Frédéric II l'invitation de venir le rejoindre en Italie. Il partit aussitôt, et franchit les Alpes avant la fin de l'hiver. Il fit avec l'empereur toute la campagne contre les Bolonais et les autres villes insurgées, et se trouva à la grande diète de Crémone à Pâques 1226. L'empereur fut si satisfait de son courage et de son dévouement, qu'il lui accorda l'investiture du margraviat de Misnie, dans le cas où la postérité de sa sœur Judith, veuve du dernier margrave, s'éteindrait, et en même temps celle de tout le pays qu'il pourrait conquérir en Prusse et en Lithuanie, où il nourrissait le projet d'aller porter la foi chrétienne[3].

[1] Do antwerte eme der milder forste lachinde, unde sprach : « *Myn liber geselle, betruwe dich nicht umme unsirn kram, und zuch ouch nergin.* » Ibid.

[2] Waz her damede meynete. Do antwerte der Lantgrafe, her suchte syneu esil, den eme syne man genommen hetten. Ibid.

[3] Ce projet fut exécuté peu d'années plus tard par l'ordre Teutonique, dont Conrad, frère du duc Louis, était l'un des principaux chefs ; on peut donc croire que les plans de l'époux d'Élisabeth n'ont pas été sans quelque influence sur cet événement, l'un des plus importants du moyen âge par ses suites. — Berthold. Mss. Goth. Sagittarius, etc.

CHAPITRE XIII

COMMENT UNE GRANDE DISETTE DÉVASTA LA THURINGE, ET COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH PRATIQUA TOUTES LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE.

Esurivi, et dedistis mihi manducare : sitivi, et dedistis mihi bibere : hospes eram, et collegistis me : nudus, et cooperuistis me : infirmus, et visitastis me : in carcere eram, et venistis ad me.

S. MATTH. XXV, 34-36.

A peine le duc fut-il parti pour aller se ranger sous la bannière impériale, qu'une affreuse disette se déclara dans toute l'Allemagne, et ravagea surtout la Thuringe. Le peuple affamé fut réduit aux plus dures extrémités : on voyait les pauvres se répandre dans les campagnes, dans les bois et sur les chemins pour arracher les racines et les fruits sauvages qui servaient ordinairement à la nourriture des animaux. Ils dévoraient les chevaux et les ânes morts, et les bêtes les plus immondes. Mais, malgré ces tristes ressources, un grand nombre de ces malheureux moururent de faim, et les routes étaient jonchées de leurs cadavres [1].

[1] Sie sich nereten von den kreuten
Und würtzeln grob als die schwein...
Knoten holzopffel und schleen...
Ouch haynbotten sy das alle assen
Pferde esel sy nicht vergassen...
Das assen sy alles ane brodt...

Vit. Rhyt. § XIII.

A la vue de tant de misères, le cœur d'Élisabeth s'émut d'une pitié immense. Désormais son unique pensée, son unique occupation, nuit et jour, fut le soulagement de ses infortunés sujets. Le château de Wartbourg, où son mari l'avait laissée, devint comme le foyer d'une charité sans bornes, d'où découlaient sans cesse d'inépuisables bienfaits sur les populations voisines. Elle commença par distribuer aux indigents du duché tout ce qu'il y avait d'argent comptant dans le trésor ducal, ce qui se montait à la somme énorme, pour cette époque, de soixante-quatre mille florins d'or, lesquels provenaient de la vente récente de certains domaines[1]. Puis elle fit ouvrir tous les greniers de son mari, et, malgré l'opposition des officiers de sa maison, elle en fit distribuer tout le contenu au pauvre peuple, sans en rien réserver. Il y en avait tant que, selon les récits contemporains, pour racheter seulement le blé qu'elle abandonna aux pauvres, il aurait fallu mettre en gage les deux plus grands châteaux du duché et plusieurs villes[2]. Elle sut cependant unir la prudence à cette générosité sans bornes. Au lieu de donner le blé par grandes quantités, qui auraient pu être inconsidérément employées, elle faisait distribuer chaque jour à chaque pauvre la portion qui pouvait lui être nécessaire[3]. Pour leur éviter toute dépense quelconque, elle faisait cuire dans les fours du château autant de farine qu'ils en pouvaient

[1] Rader, Bavaria Sancta. — Turckheim, Hist. généalog. de la maison de Hesse. Winkelmann, p. 260.

[2]
Das man meynt man muss gar gelosen
Beyd burge und etliche stete
Das man kunde vergelden damitte
Das korn und das brot allein.
Ibid.

[3] Theod. III, 9.

contenir, et servait elle-même le pain tout chaud aux malheureux [1]. Neuf cents pauvres venaient ainsi chaque jour lui demander leur nourriture, et s'en retournaient chargés de ses bienfaits [2].

Mais il y en avait encore un plus grand nombre que la faiblesse, la maladie ou les infirmités empêchaient de gravir la montagne où était située la résidence ducale ; et ce fut surtout pour ceux-ci qu'Élisabeth redoubla de sollicitude et de compassion pendant cette crise douloureuse. Elle portait elle-même au bas de la montagne, à quelques-uns qu'elle avait choisis parmi les plus infirmes, les restes de ses repas et de celui de ses suivantes, auxquels elles n'osaient presque plus toucher, de peur de diminuer la part des pauvres [3]. Dans l'hôpital de vingt-huit lits dont nous avons parlé, qu'elle avait fondé à mi-côte de la montée du château, elle plaça les malades qui réclamaient des secours particuliers, et elle l'organisa de telle sorte que, à peine un des malades était-il mort, son lit était sur-le-champ occupé par un autre venu du dehors [4]. Elle institua ensuite deux nouveaux hospices dans la ville même d'Eisenach, l'un sous l'invocation du Saint-Esprit, près la porte Saint-Georges, pour les pauvres femmes [5], et l'autre, sous celle de Sainte-Anne, pour tous les malades en général. Ce dernier existe encore [6]. Tous les jours sans

[1] Vit. Rhyt. xxvi.

[2] Sed et nongenti pauperes quotidie in conspectu ejus per ministros de consolatione eleemosynarum reficiebantur. Theod. III. 10.

[3] Theod. l. c.

[4] Infirmos et debiles plurimos, qui generalem eleemosynam exspectare non poterant... Ut uno mortuo continuo alter ejus utebatur lecto. Ibid.

[5] Selon quelques auteurs, la fondation de cet hôpital remonte à la première croisade ; mais dans tous les cas il fut agrandi par Élisabeth.

[6] L'inscription qu'on lit aujourd'hui sur la porte d'entrée, dit qu'il a été fondé par sainte Élisabeth en 1229 ; c'est probablement une erreur de date.

exception, et deux fois, le matin et le soir, la jeune duchesse descendait et remontait la longue et rude côte qui conduit de la Wartbourg à ces hospices, malgré la fatigue qu'elle en ressentait, pour y visiter ses pauvres et leur apporter ce qui leur était nécessaire ou agréable[1]. Arrivée dans ces asiles de la misère, elle allait de lit en lit, demandait aux malades ce qu'ils désiraient, et leur rendait les services les plus rebutants avec un zèle et une tendresse que l'amour de Dieu et sa grâce spéciale pouvaient seuls lui inspirer. Elle nourrissait de ses propres mains ceux dont les maladies étaient les plus dégoûtantes, faisait elle-même leurs lits, les soulevait et les portait sur le dos ou entre les bras sur d'autres lits, essuyait leur visage, leur nez et leur bouche avec le voile qu'elle portait sur la tête[2]; et tout cela avec une gaieté et une aménité que rien ne pouvait altérer. Bien qu'elle eût une répugnance naturelle pour le mauvais air, et qu'il lui fût ordinairement impossible de l'endurer, elle restait cependant au milieu de l'atmosphère méphitique des salles de malades, par les plus grandes chaleurs de l'été, sans exprimer la moindre répugnance, tandis que ses suivantes en étaient accablées, et murmuraient hautement[3].

« Pendant que le cœur bondissait d'horreur à toute sa « suite, dit à ce sujet un bon religieux du dix-septième siècle,

[1] Non obstante montis altitudine bis in die mane et vespere omnes infirmos suos personaliter visitavit. Dict. iv. Ancill. — Mit grossem arbeiten... Mss. de Heidelb.

[2] Abominabiles magis inter eos et debiles quosdam parit, quibusdam stravit, alios in humeros suos sustulit..... Hilariter manibus tractans eos, faciei ipsorum salivam, sputum, sordes oris et narium velo sui capitis detergebat. Theod. l. c.

[3] Et licet nullam corruptionem aeris ubicunque alias potuerit sustinere, infirmorum tamen etiam in æstivo tempore fœtores, quos ancillæ graviter et cum murmure vix tolerabant, ipsa sine horrore, etc. Theod. l. c.

« elle, cette princesse du paradis, se souriant, disait : « Quand « je viendrai au jugement de mon Dieu, et qu'on me deman- « dera si j'ai servi les pauvres : Oui, mon Seigneur, dirai-je, « aux enseignes que mes filles et servantes en ont eu sou- « vent mal au cœur[1]. »

Elle avait fondé dans un de ces hospices un asile particulier pour les pauvres enfants malades, abandonnés ou orphelins; ils étaient l'objet spécial de sa tendresse; elle les entourait des soins les plus doux et les plus affectueux. Leurs petits cœurs comprirent bientôt quelle douce mère le Seigneur avait daigné leur donner dans leur misère. Toutes les fois qu'elle venait au milieu d'eux, comme les petits oiseaux qui se cachent sous les ailes de leur mère[2], tous couraient au-devant d'elle, et s'attachaient à ses vêtements, en criant : *Maman*, *maman*[3] ! Elle les faisait asseoir autour d'elle, leur distribuait de petits présents, examinait l'état de chacun d'eux; elle témoignait surtout son affection et sa pitié à ceux d'entre eux dont les maux faisaient le plus horreur, en les prenant sur ses genoux et en les accablant de caresses[4].

Elle était non-seulement la bienfaitrice de tous ces infortunés, mais encore leur amie et leur confidente. Un pauvre malade lui ayant un jour raconté secrètement qu'il avait la

[1] Les apanages d'un cavalier chrétien, descrits en faveur de Hermann Philippe de Mérode, marquis de Trélon, etc., par le P. Matthieu Martin, religieux Minime. Mons, 1628.

[2] Quemadmodum pulli congregantur sub alis gallinæ, ita sub alis maternitatis ejus parvuli illi pauperes requiescentes fovebantur. Theod. l. c.

[3] Daz si gein ir liefen
Muter, muter riefen.
Cod. Darmst., p. 389.

[4] Sibi filialiter assidendo... scabiosos, infirmos, debiles, magis sordidos et deformes specialiter dilexit, capita eorum manibus attrectans et in sinu suo collocans. Theod. l. c.

conscience chargée du souvenir d'une dette qu'il n'avait point acquittée, elle le tranquillisa en lui promettant de s'en charger en son lieu, et accomplit aussitôt sa promesse [1].

Le temps qu'elle pouvait dérober à la surveillance des hospices, elle le consacrait à parcourir les environs de la Wartbourg, à distribuer des vivres et des secours aux pauvres qui ne pouvaient monter jusqu'au château, à visiter les moindres chaumières, à y rendre les services les plus bas et les plus étrangers à son rang. Un jour qu'elle entra dans la cabane d'un pauvre malade qui était tout seul, il lui demanda plaintivement du lait, en disant qu'il n'avait pas la force d'aller traire sa vache : aussitôt l'humble princesse entra dans l'étable, et se mit en devoir de traire de ses propres mains la vache du pauvre; mais l'animal, peu habitué à être manié par des mains aussi délicates, ne lui permit pas d'accomplir sa bienfaisante intention [2].

Elle s'efforçait de se trouver auprès du lit de mort des agonisants, afin d'adoucir leur dernière lutte, recueillait leur dernier soupir dans un baiser de fraternelle charité, et priait Dieu avec ferveur, et pendant des heures entières, de sanctifier la fin de ces infortunés, et de les recevoir dans sa gloire [3]. Plus que jamais elle était fidèle à son habitude de veiller aux obsèques des pauvres, et, malgré l'accroissement de la mortalité, on la voyait toujours accompagner leur dépouille au tombeau, après les avoir ensevelis de ses propres mains dans la toile qu'elle avait elle-même tissue à cet effet [4], ou bien

[1] Ibid.

[2] In loco secreto vaccam mulgere volebat... Sed vacca insolenter se habens non sustinuit. Dict. IV. Ancill. 2017.

[3] Passional, f. 60.

[4] Ad mortuorum pauperum sepulturam vestes propriis manibus fecit, ipsosque tractans et manibus tangens, eorum humiliter exequiis studuit interesse. Theod. l. c.

qu'elle prenait parmi ses vêtements. Elle découpa pour cet usage un grand voile blanc qu'elle portait habituellement[1]. Mais elle ne pouvait souffrir qu'on employât à ensevelir les riches des étoffes neuves ou précieuses, et exigeait qu'on y en substituât de vieilles, en donnant aux pauvres la valeur des étoffes neuves[2].

Les pauvres prisonniers n'échappèrent pas non plus à sa sollicitude : elle allait les visiter partout où elle savait qu'il y en eût, délivrait à prix d'argent autant qu'elle pouvait de ceux qui étaient détenus pour dettes, pansait et oignait les blessures que leurs chaînes avaient produites, puis se mettait à genoux à leur côté, et demandait avec eux à Dieu de veiller sur eux, et de les préserver de toute peine ou de tout châtiment futur[3].

Toutes ces occupations, si propres à faire naître dans l'âme humaine la fatigue, le dégoût et l'impatience, produisaient en elle une paix et une joie céleste. Tandis qu'elle répandait sur tant de ses pauvres frères les trésors de sa charité, elle avait le cœur et la pensée toujours élevés vers le Seigneur, et interrompait souvent ses bienfaisantes occupations pour lui dire à haute voix : « O Seigneur ! je ne peux pas assez vous « remercier de ce que vous me donnez l'occasion de recueillir « ces pauvres gens qui sont vos plus chers amis, et de ce « que vous me permettez de les servir ainsi moi-même. » Et un jour, comme elle faisait dans l'hôpital cette oraison jaculatoire, les pauvres crurent voir un ange qui lui apparaissait et qui lui disait : « Réjouis-toi, Élisabeth ; car toi aussi tu es « l'amie du Dieu tout-puissant, et tu brilles devant ses yeux « comme la lune[4]. »

[1] Ipsa velum lineum albissimum et magnum, etc. Ibid.
[2] Novis linteis et camisiis non sinebat involvi. Ibid.
[3] Passional, f. 60.
[4] Passional, f. 60.

D'autres signes merveilleux semblèrent prouver aux âmes simples et fidèles combien étaient agréables à Dieu la charité et l'humilité de cette princesse[1]. Un jour qu'elle avait été acheter à la ville quelques vases en poterie et plusieurs sortes d'anneaux et de jouets en verre pour les petits enfants pauvres qu'elle avait recueillis[2]; comme elle rentrait au château dans un chariot, tenant dans un pan de son manteau ces divers objets, la maladresse du conducteur fit verser la voiture, qui tomba, du haut d'un rocher, sur un amas de pierres. Cependant Élisabeth ne fut pas blessée, et même aucun des jouets qu'elle portait ne fut brisé. Elle alla aussitôt les distribuer à ses petits pauvres pour les réjouir[3].

Une autre fois, comme elle portait dans son tablier des vivres à un groupe de malheureux, elle vit avec inquiétude qu'elle n'en avait pas une quantité suffisante pour en donner à chacun, car il survenait à tout instant d'autres mendiants. Elle se mit alors à prier intérieurement, tout en distribuant ce qu'elle avait dans sa robe; et à mesure qu'elle en retirait des morceaux, elle les trouvait toujours remplacés par d'autres, et il lui en restait encore après avoir donné à chaque pauvre sa portion[4]. Elle s'en retourna au château en chantant avec ses compagnes les louanges du Dieu qui avait daigné lui communiquer sa vertu toute-puissante, conformément à sa promesse formelle[5] : *En vérité, je vous le dis*,

[1] Ipse autem pietatis amator Deus, in rebus vilibus opus suæ magnitudinis demonstravit. Theod. l. c.

[2] Parvulis suis infirmis vascula victilia, annulos vitreos et quædam alia puerorum jocalia opportuna xenia proprio pallio deferret. Ibid.

[3] De rupe altissima prærupta ceciderunt. Ecce licet ad petram allisa..... ab ipsa sunt pueris pro solatio distributa. Ibid.

[4] Vita Rhyt. § xxiii. Theod. l. c.

[5] Amen, amen dico vobis, qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet et majora horum faciet. Joan. XIV, v. 12.

celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et en fera encore de plus grandes.

Ce n'était pas seulement aux populations voisines de sa résidence qu'elle réservait ses soins et son amour : les habitants de toutes les parties, même les plus éloignées, des États de son mari, furent également l'objet de sa souveraine et maternelle sollicitude. Elle donna des ordres exprès pour que tous les revenus des quatre principautés que possédait le duc Louis [1] fussent exclusivement consacrés au soulagement et à l'entretien des pauvres habitants que la disette laissait sans ressources, et veilla strictement à l'exécution de cet ordre, malgré l'opposition de la plupart des officiers du duc. De plus, et comme pour tenir lieu des secours et des soins personnels que l'éloignement l'empêchait de donner elle-même à cette portion de ses sujets, elle fit vendre toutes ses pierreries, ses bijoux et autres objets précieux, et leur en fit distribuer le prix [2].

Ces dispositions furent continuées jusqu'à la moisson de 1226 ; alors la duchesse réunit tous les pauvres en état de travailler, hommes et femmes; leur donna des faux, des chemises neuves, des souliers pour que leurs pieds ne fussent pas meurtris ou déchirés par le chaume resté dans les champs [3], et les envoya à l'ouvrage. A tous ceux qui n'étaient pas assez forts pour travailler, elle distribua des vêtements qu'elle avait fait fabriquer ou acheter au marché à cet effet. Elle faisait toutes ces distributions de ses propres mains. A chaque pauvre qui s'en allait, elle faisait des adieux pleins d'affection [4], en lui donnant une petite somme; et lorsque

[1] La Thuringe, la Hesse, le Palatinat de Saxe et l'Osterland.

[2] Theod. l. c.

[3] Ne pedes in culmis offenderent. Dict. IV. Ancill. 2018.

[4] Valedicens autem recedentibus singulis dona obtulit. Theod. l. c.

l'argent lui manqua, elle prit ses voiles et ses robes de riche étoffe, et les partagea en leur disant : « Je ne veux pas que « vous vous serviez de ces objets comme d'une parure, mais « que vous les fassiez vendre pour subvenir à vos besoins, et « que vous travailliez selon vos forces ; car il est écrit : Que « celui qui ne travaille point ne mange point [1]. » Une pauvre vieille femme à qui la duchesse avait donné des chemises, des souliers et un manteau, en eut un tel saisissement de joie, qu'après s'être écriée qu'elle n'avait jamais de sa vie éprouvé un tel bonheur, elle tomba par terre comme une morte. La bonne Élisabeth, tout effrayée, s'empressa de la relever, et se reprocha comme un péché d'avoir compromis par son imprudence la vie de cette femme [2].

Nous avons visité avec un tendre respect et un soin scrupuleux les lieux qui furent le théâtre d'une charité si inépuisable, d'un dévouement si céleste. Nous avons suivi tous ces sentiers escarpés que foulait le pied de l'infatigable amie des pauvres ; longtemps nous avons promené nos regards sur le magnifique paysage que l'on contemple du haut de la Wartbourg, en songeant que les yeux bénis d'Élisabeth avaient aussi, pendant la plus grande partie de sa vie, contemplé cette vaste étendue de pays, et l'avaient embrassé tout entier d'un seul regard de cet amour qui n'a ni sa source ni sa récompense sur la terre. Hélas ! les monuments fondés par la royale aumônière ont tous péri ; le peuple l'a oubliée en même temps que la foi de ses pères ; quelques noms seuls ont résisté, et conservent pour le pèlerin catholique la trace de la sainte bien-aimée. Au château même de la Wartbourg, le

[1] Nolo quod his ad voluptatem, sed vendendo ad vestram utamini necessitatem et pro viribus justis laboribus insitatis : scriptum est enim : Qui non laborat, non manducet. Dict. IV. Anc. l. c.

[2] Theod. l. c.

souvenir de Luther [1], de l'orgueil rebelle et victorieux, a détrôné celui de l'humilité et de la charité d'Élisabeth ; dans l'antique chapelle où elle a si souvent prié, c'est la chaire du superbe hérésiarque que l'on montre aux voyageurs. Mais le site de cet hôpital qu'elle avait élevé à la porte de sa résidence ducale, comme pour ne jamais perdre de vue le comble des misères humaines au milieu des splendeurs de son rang, ce site modeste et caché lui a été laissé, et a conservé son nom. Cent ans après sa mort, en 1331, l'hôpital fut remplacé par un couvent de Franciscains fondé en son honneur par le landgrave Frédéric le Sérieux. A la réformation il fut supprimé, alors que dix-sept autres couvents et églises, dans la seule ville d'Eisenach, furent ruinés et pillés en un seul jour, et que les moines et les prêtres s'en allèrent deux à deux en chantant le *Te Deum*, au milieu des huées de la populace [2]. Le monument de la bienfaitrice du pays ne fut pas plus respecté que les autres, et les pierres en furent employées à réparer les fortifications du château. Mais il y est resté une fontaine, une source d'eau pure et fraîche qui s'écoule dans un simple bassin de pierre voûté, sans ornement quelconque, si ce n'est les nombreuses fleurs et les frais herbages qui l'entourent. C'était là que la duchesse lavait elle-même le linge des pauvres [3], et cela s'appelle encore *la Fontaine d'Élisabeth.* Tout autour se trouve une plantation touffue qui cache ce lieu à la plupart des passants ; puis quelques faibles débris

[1] Il y fut retenu secrètement par l'électeur de Saxe, son protecteur, à son retour de la diète de Worms, pour le mettre à l'abri de la sentence prononcée contre lui. Il nommait modestement cette retraite son île de Pathmos.

[2] En 1524. Voyez la touchante description qu'en fait l'historien protestant : *Bericht von der stadt Eisenach*, p. 189 et 229.

[3] Ou, selon quelques-uns, les pauvres eux-mêmes. Limperg. das im Jahr 1702 lebende und schwebende Eisenach, p. 220.

d'un mur d'enceinte; c'est ce que le peuple a nommé *le Jardin d'Élisabeth.*

Plus loin, à l'orient, au bas de la montagne que domine la Wartbourg, et entre cette montagne et l'ancienne chartreuse consacrée à la sainte en 1394 [1], on voit se déployer une vallée charmante arrosée par un paisible ruisseau qui coule au milieu de prairies pleines de roses et de lis; les flancs en sont ombragés par de vénérables chênes, débris des antiques forêts de la Germanie. Dans un de ses détours, cette vallée forme une gorge secrète et solitaire, où s'élève une pauvre chaumière qui était autrefois une chapelle. C'était là qu'Élisabeth donnait autrefois rendez-vous à ses pauvres, les amis de Dieu et les siens; c'était là qu'elle descendait, tendre, ingénieuse et infatigable, par des sentiers cachés, à travers les bois, chargée de vivres et d'autres secours, pour leur éviter la montée pénible du château, et aussi pour se dérober aux regards des autres hommes. Cette gorge solitaire s'appelle encore aujourd'hui *le Champ des Lis;* cette humble chaumière, *le Repos des pauvres* [2]; et toute la vallée portait naguère encore le doux nom de *Vallée d'Élisabeth.*

[1] Cette chartreuse, qui portait le nom d'Elisabethenhaus, a aussi été complétement rasée. Il n'en reste qu'une seule pierre, qui est un tombeau. Le site est occupé aujourd'hui par la maison de correction et le jardin botanique.

[2] *Elisabethenthal*, *Liliengrund*, *Armenruh* : Thon, Schloss Wartburg, et renseignements pris sur les lieux en juin 1834. Aujourd'hui la vallée a été débaptisée et s'appelle Marienthal, en l'honneur d'une grande-duchesse de Saxe-Weimar.

CHAPITRE XIV

COMMENT LE DUC LOUIS REVINT AUPRÈS DE SA FEMME, ET COMMENT IL RENDIT BONNE JUSTICE A SES CHERS MOINES DE REYNHARTSBRUNN.

Confidit in ea cor viri sui.

PROV. XXXI, 11.

In tribus placitum est spiritui meo... concordia fratrum, et amor proximorum, et vir et mulier bene sibi consentientes.

ECCLI. XXV, 1, 2.

Cependant le duc Louis, informé sans doute des maux qui affligeaient son pays, demanda congé à l'empereur pour retourner chez lui, et l'obtint. Il partit le 22 juin 1226, et s'en vint coucher à Crémone la veille de la Saint-Jean, comme on allumait des feux sur toutes les hauteurs [1]. Après avoir heureusement franchi les Alpes, il vint prendre gîte chez un prince que les historiens ne nomment pas, mais qui était son proche parent et son ami [2]. Il y fut reçu avec empressement et magnificence; et après un festin abondant, embelli par la musique et le chant, on le conduisit à sa chambre à coucher, où le prince, curieux d'éprouver la vertu de son hôte, avait fait placer dans son lit une jeune femme d'une grande

[1] Berthold. Mss.

[2] Cujusdam principis sui consanguinei proximi. Theod. VII, 5. Rothe, p. 1713. — C'était probablement un duc de Bavière de la maison de sa mère.

beauté [1]. Mais le jeune duc dit aussitôt à son fidèle échanson, le sire de Varila : « Éloigne tranquillement cette jeune femme, « et donne-lui un marc d'argent pour s'acheter un manteau « neuf, afin que le besoin ne la fasse plus s'exposer au « péché. Je te dis en toute sincérité que quand même l'a- « dultère ne serait pas un péché contre Dieu ni un scandale « aux yeux de mes frères, moi je n'y songerais jamais, uni- « quement pour amour de ma chère Élisabeth, et pour ne « pas la contrister ni troubler son âme [2]. » Le lendemain matin, comme le prince commençait à plaisanter à ce sujet, Louis lui répondit : « Sachez, mon cousin, que pour avoir « l'empire romain tout entier, je ne commettrais pas un tel « péché [3]. » Puis ayant continué sa route, il arriva le 2 juillet à Augsbourg, où il resta quinze jours pour faire valoir la cause du jeune Henri, fils de l'empereur, auprès du duc de Bavière, et pour obtenir de lui qu'il consentît à recevoir ce jeune prince à sa cour. Ayant réussi dans cette négociation, il repartit pour sa Thuringe, et passa le Mein à Schweinfurt, où il fut reçu avec de grands honneurs par la bourgeoisie; mais après souper on vint l'avertir que le comte Poppon de Henneberg, son plus mortel ennemi, projetait de l'attaquer et de le surprendre pendant la nuit. Pour éviter ce danger, il repartit aussitôt, voyagea toute la nuit, et arriva à la Wartbourg le lendemain, qui était un vendredi, vers l'heure de none [4].

[1] Ein allzcu subirlichis jungis wibichin. Rothe. — Muliercula quædam lecto ejus ab impudicis injecta est. Theod. l. c.

[2] Das sy einen nuwin rag mede gekouffe, und sich furbass vor den sunden hüt... Ich spreche das zcu dir in ganzer warheit, were, etc..., noch so welde ich es myner liebin Elisebethin zculiebe lassin, etc. Rothe, l. c. — Passional, f. 58.

[3] Passional, f. 60.

[4] Berthold, Mss. f. 65.

Cependant la nouvelle de l'approche du prince bien-aimé avait répandu dans toute la Thuringe une immense joie. Tous ces pauvres affamés voyaient, dans le retour de leur père et de leur généreux protecteur, comme le signal de la fin de leurs maux. Sa mère, ses jeunes frères se réjouirent aussi vivement; mais la joie d'Élisabeth surpassait celle de tous les autres [1]. C'était la première absence prolongée qu'avait faite cet époux qui lui était si cher, et qui seul la comprenait et sympathisait avec tous les élans de son âme vers Dieu et une vie meilleure. Elle seule aussi, avec ce merveilleux instinct que Dieu donne aux âmes saintes, avait sondé toute la richesse de l'âme de son époux, tandis que le reste des hommes lui attribuait toujours des sentiments et des passions semblables à celles des autres princes de son temps. Les principaux officiers de la maison ducale, et notamment le sénéchal et le maréchal, craignant la colère de leur seigneur quand il apprendrait l'emploi qui avait été fait de ses trésors et de ses provisions, allèrent au-devant de lui et lui dénoncèrent les folles largesses de la duchesse, en lui racontant comment elle avait, malgré tous leurs efforts, vidé tous les greniers de la Wartbourg, et dissipé tout l'argent qu'il avait laissé à leur garde [2]. Ces plaintes, dans un pareil moment, ne firent qu'irriter le duc, qui leur répondit : « Ma « chère femme se porte-t-elle bien? Voilà tout ce que je veux « savoir; que m'importe le reste! » Puis il ajouta : « Je « veux que vous laissiez ma bonne petite Élisabeth faire « autant d'aumônes qu'il lui plaît, et que vous l'aidiez plutôt

[1] Exultavit tota terra, principem suum cum inæstimabili gaudio suscipiens lætabunda. Gaudebat præcipue mater et fratres, sed jucundabatur domina Elisabeth super omnes. Theod. III, 11. D'après Berthold, Mss.

[2] Die schœsser und Haus Marschalk. Winkelmann, p. 260. — Mss. Darmst. — Vita Rhyt. § XXII.

« que de la contrarier; laissez-lui donner tout ce qu'elle « veut pour Dieu, pourvu seulement qu'elle me laisse Eise- « nach, la Wartbourg et Naumbourg. Dieu nous rendra tout « le reste quand il le trouvera bon. Ce n'est pas l'aumône « qui nous ruinera jamais[1]. » Et aussitôt il se hâta d'aller rejoindre sa chère Élisabeth. Quand elle le revit, sa joie ne connut plus de bornes; elle se jeta dans ses bras et le baisa mille fois de bouche et de cœur[2]. « Chère sœur, » lui dit-il aussitôt tandis qu'il la tenait embrassée, « que sont devenus « tes pauvres gens pendant cette mauvaise année? » Elle répondit doucement : « J'ai donné à Dieu ce qui était à lui, et « Dieu nous a gardé ce qui est à toi et à moi[3]. »

Une tradition ajoute que, comme le duc se promenait en long et en large avec elle dans sa grande salle, il vit entrer le blé de toutes parts, sous les portes, tellement qu'on marchait dessus. Ayant demandé au sénéchal d'aller voir d'où cela venait, celui-ci répondit que les coffres étaient tellement pleins de blé, que le grain en débordait, et ruisselait sur le plancher. Alors il remercia Dieu avec sa femme[4]. Puis le sire de Varila raconta à la duchesse ce qui s'était passé chez le prince, où la fidélité de son époux avait été mise à l'épreuve; et aussitôt elle se mit à genoux et dit : « Seigneur, je ne suis pas

[1] Des verdross den Herrn zu hœren und sprach : « Ist nun mein lieb frau gesundt so wird mir nichts. » Passional, f. 60. Lasset mein liebes Elisabethlein geben wen, wan und was sie geben wil... Winkelmann, 260. — Sinite, inquit piissimus, eam benefacere et quæcumque vult pro Deo dare, Warburg tantum et Nevenburg meæ ditioni servate. Theod. l. c. — Vita Rhyt. § XXII. Kochem, p. 813.

[2] Sy kusste in mit herzin unde mit munde mehr danne tusend stunde. Berthold, Mss. p. 66, témoin oculaire.

[3] Er umbfieng sie gar freuntlich und sprach : « Lieb schwester was soll dein arm gesind leben daz hert jar. Do antwort sie : Ich hab Got geben daz sein ist, das dein und das mein hat uns Got behalten. » Passional, l. c.

[4] Passional, f. 60.

« digne d'avoir un si bon mari; mais aidez-nous tous deux à « observer la sainteté du mariage, afin que nous puissions « vivre éternellement ensemble auprès de vous [1]. »

A peine revenu dans ses foyers, ce noble et pieux prince recommença à s'occuper des intérêts de ses sujets. Pendant qu'il veillait avec prudence et intelligence aux importantes négociations que l'empereur lui avait confiées malgré son extrême jeunesse, il avait toujours l'épée à la main pour défendre les moines et les pauvres. Ainsi, tout en servant de médiateur entre l'empereur et le roi Ottocar de Bohême, et en traitant du mariage de la fille de ce souverain avec le jeune roi des Romains Henri, il se mit à parcourir ses États pour découvrir et réparer tous les dommages qui avaient pu être commis pendant son absence envers le pauvre peuple [2]. Plusieurs chevaliers de l'Osterland qui avaient oppressé leurs vassaux et troublé la sécurité publique, prirent la fuite en apprenant son arrivée; il fit occuper leurs châteaux, et fit détruire de fond en comble ceux de Sultz et de Kalbenrück [3].

Il alla aussi le plus tôt possible visiter sa chère abbaye de Reynhartsbrunn. L'abbé se plaignit à lui de ce qu'un seigneur voisin, celui de Saltza, avait profité de son absence pour usurper un terrain appartenant aux religieux, sur la montagne dite Aldenberg, qui domine la vallée où le monastère est situé, et qu'il y avait bâti un réduit fortifié [4], d'où il vexait continuellement les religieux et leurs sujets. Ce fut un samedi soir que le landgrave arriva, et qu'il entendit cette plainte. Il fit aussitôt écrire au bailli de la Wartbourg

[1] Ibid., 58.

[2] Rothe, p. 1701. Adam Ursinus, p. 1286.

[3] Berthold, Mss. Ce chapelain, qui évidemment accompagna son seigneur dans toutes ses expéditions, nous en a laissé un récit détaillé.

[4] En bergfred. Rothe, 1712.

et à celui d'Eisenach qu'ils eussent à venir le trouver à l'abbaye le lendemain matin avant le jour, avec leurs hommes d'armes et des échelles pour escalader. Le dimanche, dès l'aube, il entendit une messe basse, dit à l'abbé de ne pas faire porter la croix ni chanter la grand'messe jusqu'à son retour, puis monta à cheval et alla au-devant de ses soldats, qu'il conduisit sur-le-champ à l'attaque du château. La surprise fut complète ; les murailles furent escaladées, et le sire de Saltza lui-même fait prisonnier ; le duc le fit enchaîner et mener à pied à l'abbaye : à peine arrivé, il fit sortir la croix et se mit à la suite de la procession habituelle de la messe, tandis que le chevalier usurpateur et ses soldats étaient conduits enchaînés devant la croix. Le chantre entonna le verset : *Domine, tu humiliasti sicut vulneratum superbum ;* et tous les religieux répondirent : *In brachio virtutis tuæ dispersisti inimicos tuos*[1]. Après la messe le duc fit jurer au sire de Saltza qu'il renoncerait à toute entreprise ultérieure contre le monastère, et puis le relâcha, après avoir donné l'ordre de raser immédiatement le château, qui avait été pris le matin[2].

Le bon prince redoutait par-dessus tout d'être à charge au monastère ; il y avait établi une cuisine et une cave spéciales pour l'usage de sa maison pendant le temps qu'il y passait, et il y laissait toujours en s'en allant des restes si considérables, que le couvent entier y trouvait de quoi se nourrir pendant trois jours[3]. Mais le dimanche de l'expédition contre le sire de Saltza, l'abbé le pria de prendre son repas avec

[1] Ps. LXXXVIII, 10.

[2] Berthold, Vie, Mss. p. 73. Rothe, p. 1712.

[3] Habuit etiam pro suis coquinam et cellerarium speciale, non passus servorum Dei officinas suis rebus vel servitiis occupari... quin imo de residuo conventus etiam per triduum pasceretur. Theod. III, 6.

lui et lui donna un riche et abondant festin. En se levant de table, le duc prit à part son trésorier, et lui ordonna de payer tout largement. Le trésorier alla trouver les moines et voulut leur donner cet argent; mais ils refusèrent opiniâtrément de le prendre, comme il convient à des religieux bien nés, dit l'aumônier qui nous a laissé le récit de cette scène. « Cher seigneur trésorier, » dirent-ils, « tout ce que nous « pouvons faire, pauvres moines que nous sommes, est à la « disposition de notre bon seigneur, et non-seulement au« jourd'hui, mais toutes les fois qu'il le désirera; nous ne vou« lons donc pas de son argent [1]. » Le trésorier n'insista pas, et partit avec le duc; mais celui-ci, à moitié chemin d'Eisenach, se retourna vers lui, et lui demanda s'il avait bien exécuté ses ordres. Le trésorier raconta ce qui s'était passé; à quoi le duc vivement irrité répondit: « Puisque tu n'as pas « voulu payer de mon argent ce que j'ai dépensé, tu le paye« ras du tien. » Et le pauvre homme fut obligé de retourner à Reynhartsbrunn, et de payer de sa propre bourse jusqu'au dernier liard [2].

Peu de temps après, l'abbé de ce même monastère fit savoir au duc que *certaines honorables gens* [3] de Franconie lui avaient enlevé une barrique de vin et six chevaux. Le duc leur écrivit pour les sommer de restituer sans délai le bien volé; et comme ils n'eurent aucun égard à sa réclamation, il entra aussitôt en Franconie à la tête d'une armée, ravagea les biens des coupables, et les obligea de venir nu-pieds, en chemise et la corde au cou, faire amende honorable au couvent. Il les relâcha ensuite, mais après qu'ils se furent en-

[1] Alse geistlichen leute wolgeboren... Liebe er kammermeister, was eben vermogin wir arme klosterbruder... Berthold. Mss. p. 73.

[2] Bis uf den understem pfenning. Ibid.

[3] Etzliche erbar luthe uz Frankenlande. Rothe, p. 1713.

gagés à envoyer au couvent une grande quantité de bon vin et plusieurs bons chevaux.

A peu près vers cette époque, il y eut une grande cour ou assemblée de princes à Merseburg, où se réunirent la plupart des seigneurs de Misnie, de Saxe, et de la Marche brandebourgeoise. Ceux de Hesse et de Thuringe s'y rendirent aussi, guidés par l'exemple de leur duc Louis, qui y mena son Élisabeth accompagnée d'une cour nombreuse. Un trait, qui peint bien les mœurs de l'époque, signala cette réunion. Un chevalier thuringien, très-renommé par sa valeur et sa piété, le sire Gauthier de Settelstædt, ami et officier de la maison du duc Louis, y suivit son suzerain; il conduisait avec lui une demoiselle d'une grande beauté, montée sur un destrier superbe, et avec un beau faucon sur le poing. Le long de la route, il s'arrêtait de trois en trois milles pour jouter contre tout venant, à condition que, s'il était désarçonné, son adversaire victorieux lui enlèverait son armure et ses équipages, le palefroi et le faucon de la demoiselle, et que la demoiselle elle-même serait obligée de se racheter moyennant un anneau d'or. Si, au contraire, le sire Gauthier avait le dessus, c'était le vaincu qui devait offrir un anneau d'or à la demoiselle. Il y eut de grandes contestations entre les chevaliers, à chaque halte du sire de Settelstædt, pour savoir qui aurait l'honneur de jouter avec lui; il fallut, pour les mettre d'accord, qu'il désignât chaque fois lui-même celui d'entre les concurrents qui devait engager le combat. Il fit ainsi le voyage de Merseburg et le retour sans être jamais vaincu; et en revenant en Thuringe, sa demoiselle avait à chaque doigt de ses deux mains un anneau payé par un chevalier vaincu [1]. Le sire Gauthier fit hommage des dix

[1] Und sie brachte also manch fingerleyn, als manchen finger sie an beyden henden hatte. Adam Ursin, p. 1287.

anneaux aux dames et aux filles d'honneur de la duchesse Élisabeth, ce qui les réjouit fort ; et toutes, ainsi que leur maîtresse, le remercièrent avec chaleur de sa générosité [1].

[1] Und teylete da die fingerleyn unter die Frauen und Junckfrawen, die mitt S. Elisabeth waren, und hatten davon grosse froligkeyt, und danketen den frommen Ritter, etc. Ibid.

CHAPITRE XV

COMMENT LE BON DUC LOUIS SE CROISA, ET DE LA GRANDE DOULEUR AVEC LAQUELLE IL PRIT CONGÉ DE SES AMIS, DE SA FAMILLE, ET DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH [1].

Osculantes se alterutrum, fleverunt pariter.

I REG. XX, 41.

Quo abiit dilectus tuus, o pulcherrima mulierum? Quo declinavit dilectus?

CANT. V, 17.

Et vous aussi, apprenez à quitter, pour l'amour de Dieu, l'homme qui vous est nécessaire et l'ami qui vous est si cher.

IMITATION, l. II, ch. IX.

La Thuringe ne jouit pas longtemps de la présence de son souverain chéri après son retour d'Italie ; et Élisabeth, qui avait vu revenir son époux auprès d'elle avec une joie si vive et si tendre, allait être bientôt condamnée à une séparation bien autrement longue et inquiétante. En effet, tout se préparait en Allemagne pour une croisade. L'empereur Frédéric II, cédant enfin aux sommations réitérées des souverains pontifes Honorius III et Grégoire IX, avait invité la noblesse et les fidèles de la chrétienté à se ranger sous la bannière de la Croix et à le suivre en Terre Sainte, pour

[1] Le duc Louis avait alors vingt-sept ans, et sainte Élisabeth en avait dix-neuf.

l'automne de l'année 1227. L'idée et le mot seul de croisade faisaient encore alors palpiter tous les cœurs, et remuaient de fond en comble les nations entières. Ces grandes et saintes expéditions exerçaient sur les âmes un attrait si puissant, qu'aucun vaillant chevalier, aucun chrétien pieux et fervent, ne savait comment s'y dérober. Le souvenir des exploits presque fabuleux de Richard Cœur de Lion, quarante ans plus tôt, vivait encore dans la mémoire de la chevalerie et dans celle du peuple. Le succès brillant et inespéré de la quatrième croisade avait ébloui l'Europe. On avait vu s'écrouler ce vieil empire de Byzance, qui n'avait jamais fait que trahir ou abandonner les chrétiens combattant pour la foi, mais qui occupait encore une place immense dans la vénération traditionnelle des peuples ; et sur ses ruines s'était élevé en un jour un nouvel empire, fondé par quelques seigneurs français et quelques marins de Venise. C'était plus qu'il n'en fallait pour émouvoir et ébranler toutes les imaginations, à part même des inspirations de la foi. Mais celles-ci n'avaient encore rien perdu de leur force. Le treizième siècle tout entier a été pénétré d'un ardent désir de sauver le tombeau du Christ et de courber l'Orient devant la Croix ; ce désir n'est mort qu'avec saint Louis. L'Allemagne, qui jusqu'alors n'avait pas été toujours la première à se lancer dans ces nobles dangers, se sentit subitement enflammée d'un enthousiasme qui s'est fait jour dans les chants des nombreux poëtes de cette époque. Walther von der Vogelweide, celui de tous qui a le mieux réfléchi les mœurs et les passions de son temps, et qui fit partie de cette croisade, a surtout compris et exprimé cet entraînement des âmes chrétiennes vers la terre que le sang du Christ avait arrosée. « Nous savons tous, » s'écrie-t-il avant de partir pour cette expédition, « comme cette noble et sainte terre est malheureuse, comme

elle est abandonnée et solitaire ! Pleure, Jérusalem, pleure ! Comme on t'a oubliée ! La vie se passe, la mort nous trouvera pécheurs. C'est dans les dangers et les épreuves que se gagne la grâce ; allons guérir les plaies du Christ, allons briser les chaînes de son pays. O reine de toutes les femmes, laisse-nous voir ton secours ! C'est là que ton fils fut assassiné ! c'est là qu'il s'est laissé baptiser, lui si pur, pour nous purifier ; c'est là qu'il s'est laissé vendre pour nous racheter, lui si riche, pour nous si pauvres ! c'est là qu'il a subi l'affreuse mort ! Salut à vous, lance, croix, épines ! Malheur à vous, païens ! Dieu veut venger par le bras des preux ses injures[1]. »

Ce sont les mêmes émotions qui dictaient à la même époque au royal poëte de Navarre, Thibaut de Champagne, quelques-uns de ses plus beaux vers, alors qu'il s'adresse à ses chevaliers et leur dit : « Sachez-le bien, seigneurs : qui ne s'en ira pas dans cette terre, où Dieu fut mort et vif, qui ne prendra pas la croix d'outre-mer, n'entrera qu'à grand'peine dans le paradis. Tout homme qui garde en soi quelque piété, quelque souvenir du haut Seigneur, doit chercher à le venger, à délivrer sa terre et son pays. Tous les vaillants bacheliers s'en iront, tous ceux qui aiment Dieu et l'honneur de ce monde, tous ceux qui veulent aller sagement à Dieu. Il ne restera que les morveux, les cendreux

[1] Jèrusalèm, nu weine
Wie di vergezzeu ist !...
Bi swœre ist gnade funden.
Nû heilent Kristes wunden...
Küngin ob alleu frouwen.
Diu kint wart dort werhouweu,...
Hie leit er deu grimmen tôt,
Er vil riche übr uns vil armen...
Wol dir, sper, kruiz unde dorn !
Wê dir, heiden ! etc., etc.

Walther von der Vogelweide. Ed. Lachmann, p. 15, 77, 79.

(*ceux qui restent dans la cendre au coin de leur feu*). Qu'ils sont aveugles ceux qui ne donnent à Dieu, dans toute leur vie, aucun secours, et qui pour si peu perdent la gloire du monde! Dieu, qui s'est laissé mettre à mort pour nous sur la croix, nous dira au jour où tous viendront : Vous qui m'avez aidé à porter ma croix, vous irez là où sont les anges; là vous me verrez, moi et ma mère Marie : mais vous, dont je n'eus jamais aucun service, descendez tous au fond des enfers. Douce dame, reine couronnée, priez pour nous, Vierge bienheureuse, et alors rien ne pourra nous nuire[1]. »

De pareils sentiments ne pouvaient trouver nulle part plus d'écho que chez le duc Louis de Thuringe, dont le poëte Walther avait été le vassal; nul ne pouvait être plus porté que lui à suivre son empereur et ses frères d'armes au secours de la Terre Sainte. Son éclatant courage, l'ardeur de sa foi et de sa piété, tout ce qu'il y avait dans cette âme de généreux, de fervent, de désintéressé, de chrétien en un mot,

[1] Ki a en soi pitié et remembrance
Au haut seignor, doit querre sa venjance,
Et delivrer sa terre et son païs...
Or s'en iront cil vaillant bacheler
Ki aiment Dieu, et l'onour de cest mont,
Ki sagement voelent à Dieu aler,
Et li morveus, li cendreus demourront :
Avugle sunt, de ce ne dout je mie,
Ki un secours ne font Dieu en sa vie,
Et por si pot per la gloire del mont...
Diex se laissa por nos en crois pener,
Et nous dira au jour, où tuit venront :
« Vos, ki ma crois m'aidates à porter,
« Vos en irez là où li Angèle sont,
« Là me verrez, et ma mère Marie ;
« Et vos, par qui je n'oi onques aie,
« Descendez tuit eu infer le parfont... »
Douce Dame, Roine corenée,
Proiez pour nos, Virge bien eurée,
Et puis après ne nos puit mescheoir.
Poésies du Roy de Navarre, chans. 54.

devait se réunir pour l'entraîner à prendre la croix, ou, comme on disait alors en Allemagne, à se parer de la *Fleur du Christ*[1]. A ces motifs personnels venaient se joindre les nobles exemples qu'il trouvait dans ses souvenirs de famille. Le frère et le prédécesseur de son père, Louis le Pieux, avait accompagné Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste en Palestine, et s'y était couvert de gloire[2]. Son beau-père, le roi André de Hongrie, avait passé plusieurs années de sa vie, sous le ciel de l'Orient, à combattre les infidèles. C'eût été déroger à sa noblesse que de rester dans ses foyers; aussi ne balança-t-il pas longtemps. S'étant rencontré, dans une de ses courses, avec le vénérable évêque Conrad de Hildesheim, il lui confia son dessein; et ayant reçu son approbation, il fit vœu de s'adjoindre à l'expédition qui se préparait, et prit la croix des mains de ce prélat.

Cependant, en revenant à la Wartbourg, il lui vint à l'esprit la pensée de la douleur et de la cruelle anxiété que sa bien-aimée Élisabeth ressentirait en apprenant sa résolution; et comme elle était d'ailleurs grosse de son quatrième enfant, il ne se sentit pas le courage de lui en parler. Il se décida à cacher son projet jusqu'au moment même de son départ, pour ne pas affliger d'avance celle qui l'aimait si ardemment, et ne pas compromettre sa santé[3]; et, au lieu d'attacher à découvert sur ses vêtements la croix qu'il avait prise, il se borna à la porter secrètement sur lui, tant qu'il lui fut possible de ne point publier son prochain départ.

[1] Hartmann von der Aue. I, 181.

[2] Un poëme allemand très-intéressant sur la croisade de ce prince se trouve dans l'histoire des croisades de Wilken, supplément n° II du t. IV.

[3] Ne uxor quæ eum tenerrimo diligebat affectu, hoc aspiciens, de futura ejus absentia anxia turbaretur. Theod. l. c.... — Wanne sy was schwanger. Berthold, Mss. n° 74.

Mais un soir qu'il se trouvait seul avec la duchesse et qu'ils étaient assis tout à côté l'un de l'autre, dans un moment de cette tendre et intime familiarité qui régnait entre eux, Élisabeth s'avisa de détacher le ceinturon de son mari, et se mit à fouiller dans l'aumônière qui y était attachée. Tout à coup elle en retira la croix que l'on fixait habituellement sur les habits des croisés : à cette seule vue, elle comprit le malheur qui la menaçait, et, saisie de douleur et d'effroi, elle tomba par terre sans connaissance[1]. Le duc désolé la releva, et chercha à la rappeler à elle et à calmer sa douleur par les paroles les plus douces et les plus affectueuses; puis lui parla longuement, en empruntant la voix de la religion et les expressions même des saintes Écritures, qui ne la trouvaient jamais insensible[2]. « C'est pour l'amour de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, » lui dit-il, « que je le fais; tu ne voudras « pas m'empêcher de faire pour Dieu ce que je serais obligé « de faire pour un prince temporel, pour l'empereur et « l'Empire, s'ils le voulaient[3]. » Après un long silence et beaucoup de larmes, elle lui dit : « Cher frère, si ce n'est « pas malgré Dieu, reste avec moi. » Mais il lui répondit : « Chère sœur, permets-moi de partir, car c'est un vœu « que j'ai fait à Dieu. » Alors, rentrée en elle-même, elle immola sa volonté à celle de Dieu, et lui dit : « Contre le « gré de Dieu, je ne veux pas te garder. Que Dieu t'accorde « la grâce de faire en tout sa volonté; je lui ai fait le sacri-

[1] Eyns abendis sie synen gœrtel begreif und begunste yn sunderlichen freund schaft yn syner taschen zu suchene... Und erschrack dass sie recht niedersank. Berthold, Mss. — Theod. l. c. — Kochem, etc.

[2] Der susse furst hub sie uf... Und trostete sy mit der heiligin schrift... Berthold, l. c... Cujus mœstitiam suavissimus princeps divinis monitis et dictis dulcibus delinivit. Theod. l. c.

[3] Rothe, p. 1716.

« fice de toi et de moi-même. Que sa bonté veille sur toi; « que tout bonheur soit avec toi à jamais ; ce sera ma prière « de chaque instant. Pars donc au nom de Dieu[1]. » Après un nouveau silence, ils parlèrent de l'enfant dont elle était enceinte, et ils résolurent tous deux de le consacrer à Dieu dès sa naissance. Dans le cas où ce serait un fils, ils convinrent qu'on le ferait entrer à l'abbaye de Ramersdorf; mais si c'était une fille, dans le monastère des Prémontrées d'Altenberg près Wetzlar.

Le duc n'ayant plus de motif pour garder le secret de sa décision, la fit connaître à tous ses sujets. Il annonça en même temps que cette expédition aurait lieu à ses propres frais, et qu'il ne ferait aucune levée extraordinaire d'argent sur son peuple[2], heureux de voir restituer ainsi au Seigneur une partie des bienfaits qu'il en avait reçus. Après avoir pourvu aux préparatifs militaires qu'exigeait son projet, il convoqua les états du pays à une assemblée solennelle qui se tint à Creutzburg. Il leur exposa en détail son projet, et prit avec eux les mesures nécessaires pour la bonne administration du pays en son absence. Il exhorta vivement les seigneurs à gouverner le peuple avec douceur et équité, et à faire régner la justice et la paix entre eux et leurs vassaux[3]. Avant de quitter l'assemblée, il lui adressa les paroles suivantes, qu'il prononça d'une voix très-douce[4] : « Chers et féaux

[1] Lieber bruder seys nit wider Gott so belib bey mir... Liebe schwester gune mir daz ich hin far wann ich hab es gelobt... Do gab sy iren willen in Gotes willen und sprach... Got gebe dir seinen willenn zu thun, ich habe dich und mich geopfert. In dem namen solt du reitten. Passional, f. 59, 60.

[2] Ut nullus exactione qualibet gravaretur, considerans quod de manu Domini omnia quæ habebat acceperat, etc. Theod. l. c.

[3] Diligenter hortabatur ut populum cum tranquillitate et æquitate regerent, ut ipsi cum subditis suis in pace et justitia remanerent. Theod. l. c.

[4] Ce discours nous a été conservé par son aumônier Berthold, qui ne quitta

« frères d'armes, barons et nobles chevaliers, et vous, tout « mon peuple fidèle, vous savez que du vivant de mon sei- « gneur père, de pieuse mémoire, notre pays a eu des « guerres cruelles et de longs troubles à subir. Vous savez « tous combien mon seigneur père a enduré de peines, de « traverses et de fatigues, pour se défendre contre les enne- « mis puissants qu'il s'était faits, et pour préserver ses États « d'une entière ruine. Il a réussi à force de courage et de « générosité, et son nom est devenu redoutable à tous. « Mais à moi, Dieu m'a accordé, comme à Salomon, fils de « David, la paix et des jours tranquilles. Je ne vois autour « de moi aucun voisin que j'aie à craindre, comme aussi au- « cun d'eux n'a à redouter de ma part des violences illégi- « times. Si j'ai eu quelques démêlés par le passé, je suis « maintenant en paix avec tout le monde, grâce au Seigneur « qui donne la paix. Vous devez tous reconnaître ce bien- « fait, et en remercier Dieu; quant à moi, par amour de ce « Dieu qui m'a comblé de ses grâces, pour lui en témoigner « toute ma gratitude et pour le salut de mon âme, je veux « maintenant aller dans le pays d'Orient pour y consoler la « chère chrétienté qui y est opprimée, et pour la défendre « contre les ennemis du nom et du sang de Dieu[1]. Je ferai « cette expédition lontaine à mes propres dépens, et sans vous « imposer à vous, mes chers sujets, aucune charge nouvelle.

pas le prince pendant les dernières années de sa vie. V. le Mss. de Gotha. — Theod. et Winkelmann le donnent en l'abrégeant. Son authenticité ne peut être suspecte. On ne connaissait pas assez alors les classiques pour songer à imiter leurs harangues.

[1] Meine liebe getreuen, etc... Winkelmann, n° 262. — O commilitones, barones, magnati, etc... Christo concedente pacem... Ego autem pro caritate ejus et salute nostro. Theod. l. c. — Gott zu ehren, seiner lieben und unterdruckten Christeinheit in den Morgenlaendern zu Trost und Rettung wider die Feinde seines namens und Bluts. Winkelm. ex Berth.

« Je recommande à la protection du Très-Haut ma bonne « et bien-aimée épouse, mes petits enfants, mes chers frères, « mes amis, mon peuple et mon pays, tout ce que je quitte « enfin de bon cœur pour l'honneur de son saint nom. Je « vous recommande fortement de garder la paix entre vous « pendant mon absence; je veux surtout que les seigneurs se « conduisent chrétiennement envers mon pauvre peuple. « Enfin, je vous demande en grâce de prier beaucoup Dieu « pour moi, qu'il me défende de tout malheur pendant ce « voyage, et qu'il me ramène sain et sauf au milieu de vous, « si toutefois telle est sa très-clémente volonté; car, avant « tout, je me soumets, moi et vous, et tout ce que j'ai, à la « volonté de sa divine majesté[1]. » Dans ces touchantes paroles se révèlent à nous toutes les profondeurs de ce qu'on nommait alors le *Mystère de la Croisade*[2], mystère de foi, de dévouement et d'amour, qui sera toujours impénétrable pour les froides intelligences des siècles sans foi. En entendant cette harangue, si digne d'un prince chrétien, toute l'assemblée fut profondément émue; l'on vit les plus vaillants chevaliers accablés de douleur; des pleurs et des soupirs nombreux exprimèrent l'anxiété que causait le départ du jeune et bien-aimé souverain.

Le duc choisit ensuite avec une grande prudence les divers officiers qu'il voulait mettre à la tête de ses provinces, et désigna les magistrats de ses villes parmi les bourgeois les plus sages et les plus sûrs[3]. Il mit ordre à toutes les affaires par-

[1] « Rogo igitur omnes vos ut oretis... Si suæ placuerit pietati quia super omnia, me et vos mihi subditos substerno suæ sincerissimæ pietatis majestati. » His auditis conturbati sunt nobiles et milites robustos obtinuit dolor... Theod. l. c.

[2] Le Chronicon Halberst. nomme la croisade *mysterium*. Hurter, Hist. d'Innocent III, liv. VI, note 213.

[3] Rothe, p. 1716.

ticulières de sa maison, et recommanda spécialement sa chère Élisabeth à la sollicitude de sa mère, de ses frères et de tous ses officiers. « Je sais bien, » lui dit alors le cellérier, « que « madame la duchesse donnera tout ce qu'elle trouvera, et « qu'elle nous réduira à la misère [1]. » A quoi Louis répondit que cela lui était égal, et que Dieu saurait bien remplacer tout ce qu'elle donnerait.

Pour mieux associer son peuple aux impressions qui lui dictaient sa résolution de partir, il fit représenter à ses frais à Eisenach, par des acteurs pris parmi le clergé, un drame qui reproduisait toutes les scènes de la passion et de la mort de Notre-Seigneur. On conçoit l'enthousiasme que devait produire sur les imaginations pures et vives de cette époque un tel genre de solennités dramatiques. Celle-ci fut si frappante par son exactitude, qu'il jugea à propos de la faire répéter une seconde fois [2].

Il alla aussi visiter tous les couvents d'Eisenach, même ceux de religieuses, leur demanda leur bénédiction, leur distribua de riches aumônes, et se recommanda à leurs prières. Puis il partit d'Eisenach, accompagné de sa femme, de sa mère, de ses enfants et de ses frères, et alla d'abord à

[1] Ich waiss wol dass mein frauw allez daz kingibt daz sy hat und wirt uns bringen in grosse not... Passional, f. 60.

[2] Bis in signum suæ magnæ devotionis in castra Isennacka per clericos traditionem Salvatoris, passionem et mortem, ac si ea oculis præsentialiter intuerentur, præsentari fecit, ejusdem ludi omnes expensas solvens, sicut ab illis didici, qui præsentes erant. Cæsar. Heisterb. ap. Mss. Boll. — Nous n'avons pas besoin de nous étendre sur l'importance de ce fait pour l'histoire dramatique du moyen âge. On sait que des représentations dramatiques du même genre ont encore lieu dans la haute Bavière. Tous les sept ans, on joue la passion de N. S., devant une foule nombreuse et très-recueillie, dans le canton dit *Ammergau*. Nous avons nous-même assisté en 1834 à une *Passion* jouée en plein air, par les habitants de Mittewald. La représentation dura toute une grande journée d'été.

Reynhartsbrunn, au monastère qu'il chérissait par-dessus tous, et auquel il était attaché par les liens d'une dévotion spéciale et de la plus douce familiarité[1]. Après y avoir assisté à l'office, comme les moines sortaient du chœur à la fin de complies, pour recevoir selon l'usage l'eau bénite, le bon prince se plaça à côté du prêtre qui aspergeait, et à mesure que chaque religieux passait, il l'embrassait affectueusement; il n'y eut pas jusqu'aux tout petits enfants de chœur qu'il ne soulevât dans ses bras, pour imprimer sur leurs fronts innocents un baiser paternel[2]. Pénétrés de tant de bonté, les religieux fondirent en larmes, et pendant un temps on n'entendit que le bruit étouffé des sanglots et des soupirs que leur arrachait la pensée de l'absence de leur protecteur[3]. Le duc se laissa gagner par l'émotion, et versa lui-même des pleurs; une sorte de pressentiment funèbre vint s'emparer de lui, et il leur dit : « Ce n'est pas sans raison que vous pleurez, « très-chers amis; car je sais que, quand je serai parti, des « loups rapaces fondront sur vous, et que leur dent meur- « trière vous tourmentera cruellement. Quand vous serez « malheureux, appauvris, vous verrez que vous avez perdu « en moi un défenseur et un souverain comme il s'en trouve « peu. Mais je sais aussi pour sûr que le Très-Haut, se sou- « venant de mon pèlerinage, vous ouvrira les entrailles de « sa miséricorde; et je le lui demande pour maintenant et « toujours de tout mon cœur[4]. » Puis il les quitta, et eux le

[1] Sibi prædilectum monasterium, ad quod singulari devotione et familiari dulcedine ducebatur. Theod. l. c.

[2] Tempore completorii... Benignus princeps astans et sacerdoti aspergenti, sigillatim senes cum junioribus salutavit, pusillos quoque in ulnas suas accipiens impressit dulciter omnibus oris sui osculum. Ibid.

[3] Tum omnes tam grandi benignitatis exhibitione permoti in lacrymas proruperunt uberrimas... Ibid.

[4] Quos lamentantes aspiciens lacrymatus est stansque juxta illos... Dixit :

suivirent de leur pieuse affection et de leurs regards pleins de larmes [1].

Le duc, toujours accompagné de toute sa famille, se rendit de Reynhartsbrunn à Schmalkalde, où il avait donné rendez-vous aux chevaliers et autres qui allaient le suivre en Terre Sainte. C'était là qu'il devait prendre congé de ses proches, de sa femme, de tous ceux qu'il portait dans son cœur [2]. Dès qu'il y fut arrivé, il prit à part son frère Henri, et lui dit : « J'ai fait tout ce que je pouvais, avec l'aide de Dieu, pour « marcher dans les voies du salut de mon âme; et je ne me « souviens de rien qui puisse le compromettre, si ce n'est de « n'avoir pas encore détruit, comme mon père me l'avait « ordonné, le château d'Eyterburg, qui a été construit au « préjudice du monastère voisin. Je te supplie donc, très-« doux frère, de ne pas oublier de le renverser de fond en « comble, dès que je serai parti; cela profitera au salut de « ton âme [3]. »

Enfin le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, fixé pour le départ, étant arrivé, il fallut se séparer. Ce fut au milieu des chevaliers venus des extrémités de ses domaines, et du peuple qui se pressait pour voir une dernière fois son prince chéri, que Louis dut s'arracher des bras de tous ceux qu'il aimait. Il commença par bénir affectueusement ses deux frères, qui pleuraient tous deux [4]; il leur recommanda avec ferveur sa mère, ses enfants, et son Élisabeth. Ses petits enfants le tenaient par ses habits, l'embrassaient en pleurant,

« Non incassum, carissimi, lugetis et fletis ; scio enim quod post discessionem meam... » Ibid.

[1] Piis affectibus et lacrymosis aspectibus sequebantur. Ibid.

[2] Præcordiales sibi. Ibid.

[3] Vita Rhyt. § XXIV. Theod. l. c.

[4] Unde gebeinete da gar fruntlichin syne brudir beyde weinende. Rothe, 1716.

et lui faisaient leurs adieux en langage enfantin : « Bonsoir, « cher père; mille fois bonsoir, cher bon père au cœur d'or[1]. » Il ne pouvait retenir ses pleurs en les embrassant; et quand il se retourna vers sa bien-aimée Élisabeth, les sanglots et les larmes étouffèrent tellement sa voix, qu'il ne sut lui rien dire[2]. Alors l'entourant d'un de ses bras et sa mère de l'autre, il les tint ainsi toutes deux contre son cœur sans pouvoir parler, en les couvrant de ses baisers, et en versant d'abondantes larmes pendant plus d'une demi-heure[3]. A la fin il dit : « Ma mère chérie, il faut que je te quitte; je te laisse au « lieu de moi tes deux autres fils, Conrad et Henri; je te « recommande ma femme, dont tu vois l'angoisse[4]. » Mais ni la mère ni l'épouse ne voulaient se détacher de l'objet de leur amour, et le retenaient chacune de son côté. Ses frères et les autres chevaliers se pressaient confusément autour de ce groupe douloureux. Tous les cœurs étaient émus, tous les yeux humides, en voyant ce fils si pieux, cet époux si tendre et si fidèle, cherchant à se dérober aux derniers embrassements des êtres qu'il aimait le plus au monde, pour aller si loin servir Dieu au péril de sa vie. Le pauvre peuple mêlait sa douleur sincère et bruyante à celle des princes et des guer-

[1] Gutenacht lieber Vatter viel tausend, Gutenacht Herzguldener Vatter! Winkelm. ex Crolach. Mss.

[2] Darnach sine libin frauwin sente Elsebethin, der kunde er vor jamir kume zcugerede. Rothe, l. c.

[3]
Und nam an itziglichen arm eine
Und begunde also hitziglich zeweynen
Das er nicht gesprechen konde
Mehir dan bey einer halben stunde
Und kuste sye dae alle beide.
Vita Rhyt. § xxi.

[4]
Ich bevel dir ouch meine frawen
Dy mag man elende schawenn.
Ibid.

riers[1]. Ce n'était pas, du reste, la seule famille que déchirait la douleur de l'absence; il y avait là, parmi la foule des croisés qui devaient accompagner le duc, bien des pères, des maris, des frères, qui pleuraient et luttaient comme leur seigneur pour s'arracher à leurs familles et à leurs amis. Chacun semblait avoir réservé pour ce lieu ce moment de cruelle épreuve. Les Thuringiens, les Hessois, les Saxons, y étaient tous réunis par leur affliction comme par l'objet de leur expédition. Tant de liens ne pouvaient être brisés sans un effort surnaturel; l'on entendait de tous côtés des gémissements et des sanglots, des bruits confus et sourds, qui se confondaient dans une angoisse commune[2].

Cependant plusieurs, plus maîtres de leurs cœurs, ou bien qui s'étaient plus tôt éloignés de leurs proches, ou enfin assez isolés dans la vie pour n'avoir ni famille ni liens quelconques à briser, n'étaient dominés en ce moment solennel que par le caractère sacré de l'entreprise qu'ils allaient commencer. Ceux-ci, croisés et pèlerins avant tout, pendant que les autres pleuraient et se lamentaient, entonnèrent un hymne pour remercier Dieu, qui daignait les faire combattre en

[1] Mater tenens filium, uxorque maritum
In diversa pertrahunt et tenent invitum.
Fratres cum militibus velut compeditum
Stringunt...
Erat in exercitu maximus tumultus,
Cum carorum cernerent alternari vultus;
Flebant pariter senex et adultus,
Turbæ cum militibus, cultus et incultus.

Theod. l. c. — Il y a beaucoup plus de détails encore dans le manuscrit de Darmstadt.

[2] Tot honestos nobiles, tam diversas gentes
Cum Thuringis, Saxones illuc venientes,
Ut videntes socios suos abscedentes.

Erat ibi tunc mœstitudo maxima, luctus et planctus ingens, voces misera-

l'honneur de son saint nom. Le son de ces cantiques d'actions de grâces allait se mêler aux cris de deuil et aux gémissements qui retentissaient partout; et ainsi se trouvaient réunis par un contraste sublime l'exaltation de la joie qu'inspirait l'amour du Seigneur, et l'épanchement des intimes douleurs que ce même amour savait braver et vaincre [1].

Quand le duc put enfin se dégager des embrassements de sa mère, il se vit comme emprisonné par les chevaliers qui restaient, et par ce pauvre peuple auquel il était, à juste titre, si cher; chacun voulait le retenir, l'embrasser encore, lui prendre la main, ou au moins toucher ses vêtements : mais lui, étouffé par les larmes, ne répondait à personne [2]. Ce ne fut qu'après maint effort qu'il put se frayer un chemin vers l'endroit où l'attendait son coursier : s'étant jeté dessus, il se plaça au milieu des croisés, et partit en mêlant sa voix aux chants sacrés qu'ils répétaient en chœur [3].

Sa bien-aimée Élisabeth était encore auprès de lui, car elle n'avait pu se résigner à recevoir ses adieux en même temps que tous les autres, et elle avait obtenu de pouvoir l'accompagner jusqu'à la frontière de Thuringe. Ils chevauchaient ainsi à côté l'un de l'autre, le cœur accablé de tristesse [4]. Ne

biles, larga lacrymarum effusio cum rugitu anxio et clamore. Theod. ex Berthold. Mss. — Mss. de Darmstadt.

[1] Erat nihilominus devota illic mens, et vox grata benedicentium Deum, etc. Ibid. Gar minnesame liebe durch Godes liebe scheident. Cod. Darmst.

[2]
Amico luctamine cuncti certavere,
Quis eum diutius posset retinere.
Quidam collo brachiis, quidam inhærere
Vestibus; nec poterat cuiquam respondere.
Theod. l. c. — Vita Rhyt.

[3] In nomine Domini ipsum cordibus et vocibus collaudantes. Ibid.

[4] Seine hertzliebste Elisabeth aber wollte keinen abschied von ihm nehmen... Also ritten sie mit traurigem hertzen neben einander... Kochem.

sachant plus comment parler, la jeune duchesse ne faisait que soupirer [1]. Arrivée à la frontière du pays, elle n'eut pas le courage de le quitter là, et fit encore une journée de route à ses côtés, puis une seconde, vaincue et entraînée par la douleur et l'amour [2]. A la fin de cette seconde journée, elle déclara qu'elle ne savait pas si elle pourrait le quitter jamais, ou si plutôt elle n'irait pas avec lui jusqu'au bout [3]. Cependant il lui fallut enfin céder; et cet amour divin, qui est fort comme la mort, vainquit dans ces deux tendres et nobles cœurs l'amour de la créature [4]. Le sire de Varila, grand échanson, s'approcha du duc, et lui dit : « Monseigneur, il « est temps; laissez partir madame la duchesse : il faut bien « que cela soit [5]. » A ces mots, les deux époux fondirent en larmes, et s'embrassèrent en palpitant, avec des sanglots et des gémissements qui émurent tous les assistants [6]. Cependant le sage sire de Varila insistait, et cherchait à les séparer; mais ces deux âmes, qui s'étaient si tendrement et si intimement aimées, adhéraient l'une à l'autre avec une invincible

p. 815, 16. — Sequebatur non a longe, sed a prope corde mœstissimo mulier fidelissima principem dulcissimum, amantissimum conjugem... Theod. IV, 3.

[1] Sufzen ufte si began
Si begab irz herzen nit,
Mss. de Darmst.

[2] Tunc reversuram vis amoris et separationis dolor retinuit, et ad iter unius diei progredi compulit; sed nec ista suffecit progressio, processit adhuc discessionis impatiens, diei alterius iter complens. Theod. l. c.

[3] In obirschwenkliche liebe sy wuste nicht ob sy mit ime wolde addir ob sy wolde bliben. Mss. de Berthold, témoin oculaire.

[4] Rupit tamen moras affectionis fortis ut mors dilectio conditoris. Theod. ex Berth.

[5] Gnædiger Herre is ist zeyt : lasset unsre gnædige frowe wedderkeren : es muss doch syn. Berth. Mss. 80, témoin oculaire.

[6] Quis gemitus, quæ suspiria, qui singultus, quæ lacrymæ, quis motus vel strepitus cordis, ubi tam importuna et vehemens scissio, etc. Theod. ex Berth.

force dans ce moment suprême. A la fin Louis se surmonta, et donna le signal du départ. Il montra à la duchesse un anneau qu'il portait au doigt, et qui lui servait de cachet pour ses lettres secrètes[1]. « Élisabeth, » lui dit-il, « ô la plus chère « des sœurs! regarde bien cet anneau que j'emporte avec « moi, et où est gravé, sur un saphir, l'Agneau de Dieu avec « sa bannière : que ce soit à tes yeux un signe sûr et certain « pour tout ce qui me regarde. Celui qui t'apportera cette « bague, chère et fidèle sœur, et qui te racontera que je suis « en vie ou bien mort, crois à tout ce qu'il te dira[2]. »

Puis il ajouta : « Que le Seigneur te bénisse, chère petite « Élisabeth, sœur bien-aimée, mon doux trésor! que le Sei- « gneur très-fidèle garde ton âme et ton courage! qu'il bé- « nisse aussi l'enfant que tu portes sous ton cœur! nous en « ferons ce dont nous sommes convenus ensemble. Adieu; « souviens-toi toujours de notre vie commune, de notre « tendre et saint amour; ne m'oublie jamais dans aucune de « tes prières; adieu, je ne puis plus rester[3]. » Et il partit[4], laissant sa bien-aimée entre les bras de ses dames. Elle le suivit longtemps de ses regards; puis, à demi morte, tout inondée de larmes, et au milieu des lamentations de ses com-

[1] Quo pro secreto sigillo utebatur. Theod. ex Berth.

[2] Elisabet du allerliebste schwester... getruwe schwester. Vita Rhyt. — Rothe ex Berth. — Selon le Passional et plusieurs auteurs, au lieu d'emporter l'anneau avec lui, il le donna à Élisabeth; la pierre n'était pas un saphir, mais une hyacinthe qui avait la propriété de s'échapper de sa monture et de se briser lorsqu'il arrivait un malheur à la personne qui l'avait donnée. Pass., f. 60. Happel, Concio II, p. 23. Théodoric est équivoque sur ce point.

[3] Theod. l. c. — Vita Rhyt. § XXIV. — Rothe, 1717. Herzliebste Elisabethlein, herzallerliebste Schwester, mein edler schatz... bleibe eingedenk unsers chelichen Lebens und herzlich gepflogenen Liebe... gesegne dich der getreue almaechtige Gott... Crolachius, Mss. apud Winkelm., p. 264.

[4] Hæc dixit et abiit princeps a dilecta. Theod. l. c.

pagnes, s'en retourna vers la Wartbourg, portant dans son cœur le pressentiment qu'elle ne le reverrait plus [1].

Revenue dans ses tristes foyers, elle se dépouilla sur-le-champ de son costume royal, pour prendre, avec un trop juste désespoir, les habits de veuve, qu'elle ne devait plus quitter [2].

« Aujourd'hui, » dit un pieux franciscain qui a écrit la vie de sainte Élisabeth au temps de Louis XIV, » aujourd'hui où on

[1] Nach langem Nachsehen... die halbtodte Fürstin... es andete sie er würde nicht wieder kommen... Kochem, 817. — Et cum ea redeuntium lamentationes puellarum. Theod. l. c. — Cette scène si touchante est représentée parmi les vieilles peintures sur bois de l'église de Marbourg avec beaucoup de naïveté et de grâce.

[2] Nous ne pouvons nous défendre de rapprocher de ces adieux si touchants ceux d'un autre Louis, saint Louis de France, partant vingt ans plus tard pour la même sainte destination. M. P. Paris nous en a révélé le récit admirable qu'on lit dans la chronique de Reims (que son frère a depuis publiée) : « Quant li rois ot atourné sa voie, si prist s'eskerpe et son bourdon à Nostre Dame à Paris; et li canta sa messe li evesques. Et se mut de N. D. entre lui et la roïne et ses frères et lor femmes, deschaus et nus piés; et toutes les congrégations et li peuples de Paris les convoièrent jusques à S. Denis, en larmes et en plours. Et là prist li roi congiet à eux et les renvoia à Paris, et plora assés au départir. — Mais la roïne, sa mère, domoura avec lui, et le convoia trois jors, maleoit gré le roi, et li dist adont : « Bièle très douce mère, par celle foi que vous me devez, retournez dès ore mais. Je vous lais mes deux enfants en garde, Loéys, Philippe, et Ysabiel; et vous lais à garder le roiaume de France, et je sais de fi que il sera bien gardés et bien gouvernés. » A dont, li dist la roïne en plorant : « Biaus très dous fils, coment porra li miens cuers endurer la départie de moi et de vous? Ciertes, il sera plus dur que pierre, sé il ne fent en deus moitiés. Car vous m'avez esté li mieudres fils qui onques fust a mère. » A ce mot chéi pasmée, et li rois la redrecha et l'en leva, et prist congié à li en plorant; et la roïne se repasma, et fut une grande pièce en pamisons; et quant ele fu revenue, si dist : « Biaus tenres fius, jamais ne vous verrai; li cuers me le dist bien. » Et ele dist voir, car elle fut morte, avant qu'il revenist. Chronique de Reims, citée dans le Romancero français, p. 203.

trouve si peu de véritable amitié entre les personnes mariées, entre celles même qui paraissent avoir de la piété,... on s'étonnera peut-être de voir, en une princesse si intérieure et si austère, tant d'attachement pour le prince son époux[1]. » Nous ne suivrons pas ce bon religieux dans la défense qu'il s'est cru obligé de faire de ce trait si prononcé de la vie d'Élisabeth. Nous pourrions dire d'elle ce que disait saint Bernard de Marie : « Ne vous étonnez pas, mes chers frères, de ce que Marie a été nommée martyre par le cœur; pour s'en étonner, il faudrait oublier que saint Paul a regardé comme un des plus grands crimes des Gentils, qu'ils fussent sans affection[2]. » Mais il nous suffit de constater, d'après les nombreux détails que nous avons rapportés, que, de toutes les âmes que l'Église a couronnées de sa gloire, aucune n'a offert, à un tel point qu'Élisabeth, le type de l'*épouse;* aucune n'a réalisé au même degré qu'elle l'idée qu'on peut se faire d'un mariage vraiment chrétien; aucune n'a ainsi ennobli et sanctifié un amour humain, en le plaçant si haut dans un cœur tout inondé de l'amour de Dieu.

Ce n'était pas, du reste, un spectacle si rare dans ces temps de fortes et pures émotions, que cette union des affections légitimes de la terre avec la piété la plus fervente et la plus austère. Ce serait un doux et fécond travail, et nous le revendiquerons peut-être un jour, que de montrer combien, pendant les âges catholiques, les sentiments les plus tendres et les plus passionnés du cœur humain étaient en même temps sanctifiés et redoublés par la foi, et combien, en s'inclinant toujours devant la croix du Sauveur, l'amour, même

[1] Le P. Archange, p. 169, 170.

[2] Non miremini, fratres, quod Maria martyr in anima fuisse dicatur. Miretur qui non meminerit se audivisse Paulum inter maxima gentium crimina memorantem, quod sine affectione fuissent. S. Bern. Serm. de 12 stellis.

purement humain, puisait d'exaltation et d'énergie dans cette victoire permanente de l'humilité chrétienne sur l'orgueil et l'égoïsme. Les sentiments, moins variés, moins étendus, moins raffinés peut-être qu'aujourd'hui, étaient alors bien autrement profonds; et lorsqu'une fois la religion leur avait apposé le sceau de son immortalité, il s'y manifestait on ne sait quelle force intime et merveilleuse, et une sorte d'ineffable transfiguration, où venaient se réunir à la fois le calme de la durée et la fraîcheur de l'innocence, toute l'énergie de la passion avec toute la pureté et la simplicité de la religion. Tous ceux qui connaissent les monuments historiques et littéraires du moyen âge apprécieront la vérité de cette assertion. Aussi ce qui caractérise surtout la vie morale et intérieure de ces temps, c'est l'union inséparable des affections les plus ardentes et les plus vives avec leur consécration légitime; c'est d'y voir le devoir, l'obligation religieuse, devenir comme un élément essentiel des tendres épanchements du cœur. Ici encore, comme sous tant d'autres rapports, Élisabeth a été une personnification admirable et complète de son siècle. N'était-ce pas celui où saint Louis conservait, à travers toute sa vie, pour sa femme Marguerite, l'ingénieuse et passionnée tendresse de ses premières années[1]; où ce grand roi et ce grand saint, montrant l'anneau qu'il portait toujours, et sur lequel il avait fait graver ces trois mots : DIEU, FRANCE ET MARGUERITE, disait avec une délicieuse simplicité : *Hors cet anel, n'ai point d'amour?* N'était-ce pas encore le siècle où Édouard Ier d'Angleterre élevait ces quinze croix de pierre,

[1] V. Joinville, passim. — « Le grand saint Louis, » dit saint François de Sales, « également rigoureux à sa chair et tendre en l'amour de sa femme, fut presque blâmé d'être abondant en telles caresses; bien qu'en vérité il méritât plutôt louange de savoir démettre son esprit martial et courageux à ces menus offices requis à la conservation de l'amour conjugal. » Introduction à la Vie dévote, IIIe partie, c. 38.

dont les restes peuvent compter parmi les merveilles de l'art chrétien, aux lieux de repos du cercueil de sa bien-aimée épouse la reine Éléonore, pendant le trajet de la ville où elle mourut à Westminster? C'est sans doute la plus touchante et la plus magnifique pompe funèbre qui fut jamais; mais était-ce trop pour la femme qui, vingt ans auparavant, s'en allait partager les dangers de la croisade avec son époux, suçait de ses propres lèvres le poison qu'un fer sarrasin avait fait couler dans les veines d'Édouard, et lui sauvait ainsi la vie au péril de la sienne?

Mais chose vraiment remarquable, et qui n'a pas, que nous sachions, été justement appréciée jusqu'à présent, cette union se trouve aussi bien consacrée par la fiction que par la réalité, et les créations de l'imagination lui rendent un aussi éclatant hommage que les monuments de l'histoire. Toute la poésie contemporaine d'Élisabeth, ou antérieure à son époque, respire le même esprit. Ce ne fut que plus tard qu'un amour illégitime, ou même non consacré par l'Église, put intéresser[1]. Jusqu'alors il semble qu'il fallait toujours, dans l'histoire de deux cœurs, le mariage ou au moins les fiançailles, pour autoriser les âmes catholiques à s'émouvoir au récit des poëtes; l'amour et l'intérêt, bien loin de finir avec le mariage, comme dans les œuvres de l'imagination moderne, semblaient presque ne commencer qu'avec lui. La fidélité conjugale est en quelque sorte le pivot et le nerf de toute cette belle poésie. Les scènes les plus animées, les plus romanesques, sont celles qui se passent entre époux. Il n'en était pas seulement ainsi dans les légendes[2] et les poëmes

[1] Le *Tristan* est le premier grand poëme du moyen âge, où l'intérêt roule sur une passion condamnée par la religion. Il ne devint populaire, surtout en Allemagne, que vers le milieu du XIII[e] siècle.

[2] Telles sont, par exemple, la touchante légende de S. Alexis, qui se

spécialement consacrés aux sujets religieux; les œuvres en apparence purement chevaleresques et profanes portent l'empreinte de la même consécration du sentiment par le devoir. C'est de la femme, envisagée comme épouse fidèle et pieuse, que ces poëtes chevaliers traçaient l'apothéose dans ces vers si nombreux, où elle est presque divinisée, et où elle semble entrer en partage de la tendre vénération réservée à Marie [1]. Dans notre littérature nationale, le touchant et pudique amour de Roland et de sa fiancée Aude, dans le roman de Roncevaux; l'admirable histoire des malheurs de Gérard de Roussillon, si généreusement partagés par sa femme, suffiraient pour donner une idée du parti que nos poëtes ont su tirer de cette donnée toute chrétienne. En Allemagne, dans la patrie adoptive de notre Élisabeth, on peut dire qu'elle a été bien plus féconde et bien plus goûtée que partout ailleurs. On en voit l'exemple le plus brillant et le plus populaire dans les *Niebelungen*, dans Sigefroid et Chriemhilde, ces époux si beaux de naïveté, de candeur et de dévouement. Cette étoile de pur amour, qui éclaire les plus belles traditions historiques du pays, comme celles de Henri le Lion, de Florentia, de Geneviève de Brabant, du comte Ulric, est encore le foyer lumineux des grands poëmes des cycles chevaleresques. Parseval est tellement absorbé par la vue de trois gouttes de sang sur la neige, qui lui rappellent le teint rose et blanc de sa femme, qu'il méprise la gloire et les combats pour les contempler. L'épouse de Lohengrin, toutes les fois que son

trouve en allemand comme en italien; celles aussi de sainte Nothburge de Souabe, de sainte Mathilde, et les épisodes de Faustinianus et de Crescentia dans le *Kaiser Chronik*, publié par M. Massmann.

[1] Voyez, par exemple, le poëme du *Winsbeke*, dans Schiller, Thesaurus antiquit. Germ., ceux de Henri Frauenlob, qui dut son nom à ses beaux chants en l'honneur des femmes, plusieurs poëmes manuscrits à Heidelberg, etc.

mari s'éloigne d'elle, tombe en faiblesse et reste évanouie jusqu'à son retour. Dans le Titurel, quand deux fidèles époux se sont rejoints dans la mort, il sort de leur tombe commune deux belles vignes qui s'entrelacent et se soutiennent l'une l'autre. Doux et nobles symboles de ces saintes affections, qui ne donnaient à la terre que de charmantes fleurs, mais dont les racines et les fruits étaient ailleurs.

CHAPITRE XVI

COMMENT LE BON DUC LOUIS MOURUT EN ROUTE POUR LA TERRE SAINTE.

Consummatus in brevi explevit tempora multa : placita enim erat Deo anima illius : propter hoc properavit educere illum de medio iniquitatum.

SAP. IV, 13, 14.

Louis retrouva bientôt, en perdant de vue sa triste et chère Élisabeth, la joyeuse et confiante énergie qui présidait à ces lointaines expéditions, et cette sainte allégresse que puise la foi dans le sentiment des sacrifices qu'elle s'impose et des victoires qu'elle remporte [1].

Il menait avec lui l'élite de la chevalerie de ses États : cinq comtes, Louis de Wartbourg, Günther de Kefernburg, Meinhard de Muhlberg, Henri de Stolberg et Burkhard de Brandenberg; son échanson Rodolphe, sire de Varila; son maréchal Henri, sire d'Ebersberg; son chambellan Henri, sire de Fahnern ; son sénéchal Herman de Hosheim, et une foule d'autres barons et chevaliers [2]. Le nombre des fantassins qui le suivaient était petit, nous dit un chroniqueur, à cause de la grande distance qu'il y avait à parcourir. Cinq prêtres, et parmi eux son aumônier Berthold, qui a écrit sa

[1] Perrexit Dominus exsultans, ut gigas ad currendam viam... cum gaudio et jucunditate maxima. Theod. l. c.

[2] Leurs noms se trouvent, ainsi que tous ceux que nous venons de citer, dans Rothe, p. 1717. Voy. aussi Justi, p. 88, etc.

vie, étaient chargés de munir de messes, de confessions et d'autres secours spirituels, tous ces guerriers pendant leur expédition [1].

Outre ces comtes et seigneurs, qui étaient tous vassaux immédiats du duc Louis, il était accompagné, en sa qualité de chef des croisés de toute l'Allemagne centrale, d'une foule d'autres chevaliers de Souabe, de Franconie, et des bords du Rhin [2]. On remarque parmi eux le nom de ce comte Louis de Gleichen, si célèbre en Allemagne par ses aventures romanesques pendant cette croisade. Une tradition, enracinée et appuyée par de nombreuses preuves historiques, raconte qu'ayant été fait prisonnier en Palestine, et transporté en Égypte, il fut délivré par la fille du Soudan, Melechsala, à condition qu'il l'épouserait, quoiqu'il eût laissé en Thuringe sa femme, née comtesse d'Orlamunde. Il l'emmena avec lui à Rome, où il obtint, à ce qu'on prétend, l'autorisation du pape pour cette double union, et de là à son château de Gleichen, où les deux épouses vécurent dans la plus parfaite union [3].

Pourvu d'une si bonne compagnie, le duc prit route à travers la Franconie, la Souabe et la Bavière, franchit les Alpes du Tyrol, et, passant par la Lombardie et la Toscane, alla rejoindre l'empereur en Apulie. La réunion eut lieu

[1] Fünff frome priester, dy synen hoff mit messin unde mit bichtin unde mit andern gotlichin und nottichin dingen vorstehin solden. Rothe, l. c.

[2] Justi, p. 88. Dilich, Hess. Chr. II, p. 151.

[3] Cette histoire, déjà qualifiée dans une chronique du XV[e] siècle, de *historiam nominatissimam comitis de Gleichen*, a été l'objet de nombreuses discussions entre les savants et historiens allemands des deux derniers siècles, qui ont tour à tour combattu ou affirmé la réalité de ce double mariage. On peut en voir l'énumération dans Justi, p. 92-94. Le tombeau de ce comte, couché entre ses deux femmes, se voit dans la cathédrale d'Erfurth. Les traditions de la chevalerie française attribuent le même trait à Gilles de Trazegnies.

dans la ville de Troja, vers la fin d'août 1227. L'empereur y avait rassemblé une puissante armée: près de soixante mille hommes y campaient sous la bannière de la croix. Mais une épidémie s'était déjà déclarée au sein de ces troupes, et retardait leur embarquement. Cependant tout y était disposé. Le landgrave eut une conférence secrète avec l'empereur dans l'île de Saint-André, pour y traiter en détail de la conduite de l'expédition; car, malgré sa jeunesse, aucun prince n'inspirait plus de confiance à son suzerain comme à ses inférieurs. Aussitôt après cette conférence, les deux princes s'embarquèrent à Brindes, ayant recommandé à Dieu leur trajet par des prières solennelles et d'autres cérémonies religieuses. Mais dès que le duc Louis eut mit le pied sur son navire, il se sentit saisi d'une fièvre froide[1]. Au bout de trois jours, l'empereur lui-même, ne pouvant supporter la mer, fit relâcher à Otrante[2], où était l'impératrice[3]. Le duc l'y suivit, quoiqu'une grande partie de ses hommes eussent continué leur route vers la Palestine. Il rendit visite à l'impératrice avec le respect accoutumé ; mais sa fièvre redoubla de violence, et il put à peine regagner son vaisseau, où il fut obligé de s'aliter[4]. Le mal fit des progrès rapides, et bientôt il fallut renoncer à tout espoir de guérison[5]. Le duc fut le premier à reconnaître la gravité de son état, dicta aus-

[1] Vita Rhyt. § xxv.

[2] Il y tomba aussi malade, ou feignit de l'être, et licencia son armée ; ce qui lui valut l'excommunication du pape Grégoire IX.

[3] Yolande de Brienne, qui mourut peu après.

[4] Ad navim reversus lecto decubuit. Theod. IV, 4.

[5] Plusieurs historiens, Sigonius, de Reg. Ital., t. VII ; Platina, de Vit. Greg. IX, et Krantzius, lib. 7, disent que l'empereur fut véhémentement soupçonné d'avoir fait empoisonner le landgrave ; mais on a peine à admettre un pareil soupçon, qui paraît tout à fait sans fondement, d'après l'alliance intime et confidentielle qui existait entre tous deux.

sitôt son testament, et fit appeler le patriarche de Jérusalem pour qu'il lui apportât les derniers sacrements. Ce prélat vint, accompagné de l'évêque de Sainte-Croix, et lui administra l'extrême-onction. Puis, s'étant confessé avec humilité et une grande contrition de ses péchés, le prince fit assembler autour de son lit ses chevaliers, et reçut en leur présence le pain des forts avec la plus fervente dévotion et l'expression de la foi la plus vive[1].

Il ne se trouve ni dans le récit de son aumônier, qui assistait à ses derniers instants, ni dans aucun des historiens qui les ont racontés depuis, un seul mot qui puisse nous faire croire que ce saint et preux chevalier ait éprouvé un seul regret en quittant la vie. Ni sa jeunesse, dont il emportait la fleur dans sa tombe, ni sa patrie, dont il mourait éloigné, ni le pouvoir, dont il avait si noblement et pleinement usé, ni ses proches, ni ses enfants, qu'il avait eu à peine le temps de connaître, ni même cette Élisabeth, qu'il avait si fidèlement, si tendrement, si uniquement aimée, nul de tous ces biens ne paraît avoir enchaîné, même pour un instant, son âme avide du ciel. Au contraire, nous dit-on, il avait hâte de mourir ; et le bonheur d'avoir trouvé le trépas sous la bannière du Christ, à son service, à sa solde, pour ainsi dire[2], après avoir sacrifié tout pour cela, le dominait exclusivement, et ne laissait de place dans son cœur à aucun

[1] Rothe, p. 1717. — A cette époque on recevait toujours l'extrême-onction avant le saint Viatique. V. Vie de S. Malachie, par S. Bernard, c. 16 ; Bellarmin, *de Arte bene moriendi*, cap. 7, lib. 2 ; Manrique, Annales Cistercienses, I, p. 399, 400.

[2] Und starb als ein frommer Cristen
Der sein leben nicht wolt fristen,
Sondern durch Cristem verzeren...
In seynem dienst und an seynem soldt...
Vita Rhyt. § xxv.

souvenir, à aucun regret de la terre. Comme il n'avait vécu que pour Dieu et en Dieu, il lui sembla tout simple de mourir au premier moment voulu par Dieu, et au poste qui lui était assigné. Comme un docile et fidèle soldat, il reçut sans murmure le signal qui le rappelait avant la fin du combat. Celui qui avait versé tant de pleurs en quittant, pour un temps seulement, sa famille chérie; celui qui s'était arraché avec tant d'angoisse des bras d'une épouse qu'il pouvait espérer de bientôt revoir, n'a plus, en ce moment de complète et irréparable séparation, ni un soupir, ni une larme à lui donner. C'est qu'il avait bien pu gémir et pleurer d'être loin d'elle sur la terre; mais, à la porte du ciel, cette chère image ne pouvait se présenter à lui qu'au sein des joies futures de l'éternité bienheureuse.

Il se borna à charger ses chevaliers d'aller annoncer sa mort à sa famille et à son Élisabeth, en lui portant la bague qu'il lui avait montrée, et certaines paroles qui ne nous ont pas été conservées. Il supplia aussi, au nom de Dieu et de Notre-Dame, tous ses hommes qu'il voyait là, de penser à lui s'ils survivaient à leur sainte entreprise, de rapporter ses os en Thuringe, et de les enterrer à Reynhartsbrunn, où il avait choisi sa sépulture; comme aussi de ne jamais l'oublier dans leurs prières[1]. Quelque temps avant d'expirer, il vit une foule de colombes blanches qui remplissaient la chambre et voltigeaient autour de son lit. « Voyez! voyez! » dit-il, « ces colombes plus blanches que la neige. » Les assistants crurent qu'il délirait; un moment après, il dit: « Il faut que « je m'envole avec toutes ces belles colombes. » En disant ces mots, il s'endormit dans le Seigneur, quittant ce pèlerinage mortel pour rentrer dans l'éternelle patrie, et prendre place

[1] Ibid.

parmi les chevaliers de Dieu [1], le troisième jour après la Nativité de la Sainte Vierge [2], ayant à peine accompli sa vingt-septième année.

Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, son aumônier Berthold vit les colombes dont il avait parlé qui s'envolaient vers l'orient; il les suivit longtemps du regard, et ne s'étonna pas de ce que l'Esprit-Saint, qui était descendu sur le Fils de Dieu sous la forme d'une colombe, eût envoyé des anges sous ce blanc vêtement, pour aller chercher et conduire au soleil de la justice éternelle cette jeune âme qui avait conservé dans son pèlerinage mortel l'innocence et la candeur de la colombe [3]. Son visage, déjà si beau pendant sa vie, parut puiser une beauté nouvelle au sein de la mort; et l'on ne pouvait contempler sans admiration l'expression de foi satisfaite, de douce paix, de joie ineffable, qui se peignait sur ses joues pâles, avec cette placidité du trépas dont le charme est si profond et si pur [4].

Ce fut une affreuse douleur pour ceux qui l'avaient suivi si loin, de le voir mourir entre leurs bras dans tout l'éclat de

[1] « Videtisne columbas has super nivem candidas? » Ipsum fantasiis decipi putaverunt. Et ille post paululum iterum dixit eis : « Oportet me cum columbis istis splendidissimis evolare. » Quo dicto, in pace obdormiens, vir christianissimus pro Christi nomine exsul et peregrinus, Christi cruce signatus a peregrinatione vitæ præsentis rediens ad patriam, ad Dominum emigravit. Theod. l. c. — Do fur er zu den rittern Gottes. Passional, f. 61. — Dans les Heures françaises du moyen âge, on appelle souvent les anges *chevaliers*, *amis de Dieu*.

[2] 11 septembre 1227.

[3] Vidit easdem columbas ad orientem evolare, quas diuturno intuito sequebatur. Spiritus Sanctus, qui a, etc... ipse in candidissimis columbis angelicos spiritus misit, qui columbinum innocentis viri spiritum deducerent, etc. Theod. ex Berth. l. c. — On connaît la belle légende de saint Polycarpe, qui fut brûlé vif; son sang étouffa les flammes, et de ses cendres on vit sortir une colombe blanche qui s'envola vers le ciel. On vit de même une colombe sortir du bûcher de Jeanne d'Arc.

[4] Berth. Mss.

la jeunesse et de la valeur, et de se trouver sans chef dans une expédition si périlleuse. Elle fut encore plus vive pour ceux d'entre ses vassaux et frères d'armes qui l'avaient devancé, qui n'avaient pas eu le triste bonheur de veiller à ses derniers instants et de recevoir son dernier soupir, et à qui l'on alla annoncer en pleine mer la perte qu'ils avaient faite. Leurs cris de douleur et leurs longs gémissements fendirent les airs et retentirent sur les flots : « Las ! cher seigneur, » disaient-ils, « las ! bon chevalier, comment nous avez-vous « laissés ainsi exilés sur une terre étrangère ! Comment vous « avons-nous perdu, vous la lumière de nos yeux, le chef de « notre pèlerinage, l'espoir de notre retour ! Malheur à « nous [1] ! »

Ils revinrent aussitôt sur leurs pas. De concert avec ceux qui étaient restés à terre, ils firent tous le serment solennel d'exécuter les dernières volontés de leur bien-aimé prince, s'ils échappaient eux-mêmes aux dangers de la croisade. En attendant, ils célébrèrent avec solennité ses obsèques, et ensevelirent soigneusement son corps ; puis ils se remirent en route pour accomplir leur vœu.

[1] Factus est ploratus et ululatus multus, ut mare concussum tremere videbatur a vocibus plangentium clamore miserabili. O heu ! inquiunt, Domine, heu ! inclyte, quomodo a te in terra aliena exsules derelicti sumus ! Quomodo te amisimus, lumen oculorum nostrorum, ducem peregrinationis nostræ, spem reversionis nostræ ? Væ nobis ! Theod. l. c.

CHAPITRE XVII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH APPRIT LA MORT DE SON MARI ; ET DE SA GRANDE ANGOISSE ET TRIBULATION.

> Quo mihi avulsus es? quo mihi raptus a manibus, homo unanimis, homo secundum cor meum? Amavimus nos in vita : quomodo in morte sumus separati?... Omnino opus mortis, horrendum divortium. Quis enim tam suavi vinculo mutui nostri non pepercisset amoris, nisi totius suavitatis inimica mors?
>
> S. BERNARD, in Cant. serm. 26.

> Flebat igitur irremediabilibus lacrymis.
>
> TOB. X, 4.

Les seigneurs que le duc Louis avait chargés en mourant d'aller annoncer sa mort en Thuringe, avaient un long et difficile voyage à accomplir; et la funèbre nouvelle qu'ils avaient à rapporter dans leur patrie n'était pas de nature à leur faire accélérer leur marche. Ils n'arrivèrent en Thuringe que l'hiver déjà commencé. La jeune duchesse avait pendant cet intervalle donné le jour à son quatrième enfant, Gertrude, et ne put voir les messagers lorsqu'ils arrivèrent. Ce fut donc à la duchesse mère et aux jeunes princes Conrad et Henri qu'ils apprirent la perte si cruelle et si inattendue qui les avait frappés. Au milieu de la consternation générale que cette nouvelle répandit dans la famille et le peuple de l'illustre défunt, des hommes pieux et prudents s'occupèrent

de l'effet qu'elle pourrait produire sur la jeune mère, veuve sans le savoir [1]. Sophie elle-même retrouva un cœur de mère pour celle que son fils avait tant aimée : elle donna les ordres les plus sévères pour que personne ne laissât soupçonner à sa belle-fille le malheur qui l'avait frappée, et prit toutes les précautions nécessaires pour que ces ordres fussent fidèlement exécutés [2]. Cependant le temps nécessaire s'étant écoulé depuis ses couches, il fallut bien apprendre à cette tendre et fidèle épouse le malheur dont Dieu l'avait frappée; et ce fut la duchesse Sophie qui se chargea de cette douloureuse mission [3]. Accompagnée de plusieurs nobles et discrètes dames, elle alla trouver sa belle-fille dans son appartement. Élisabeth les reçut avec respect et affection, et les fit asseoir autour du lit de repos sur lequel elle était couchée, sans se douter le moins du monde de l'objet de leur visite [4]. Quand elles eurent toutes pris place, la duchesse Sophie lui dit : « Prenez courage, ma fille bien-aimée, et ne vous laissez pas « troubler par ce qui est arrivé à votre mari, mon fils, par la « volonté de Dieu, à qui, comme vous le savez, il s'était en-

[1] Providebat autem providentia piorum et discretorum... Theod. IV, 6.

[2] Vita Rhyt. § XXVI.

[3] Selon une autre version, appuyée sur plusieurs chroniques, ce fut la pierre de la bague que le duc lui avait laissée qui, en sautant hors de l'anneau à l'heure même où Louis expirait, fit concevoir à Élisabeth la première notion de son malheur. — On montre encore, chez le prince de Solms, au château de Braunfels, près Wetzlar, un anneau ayant appartenu à notre sainte, et qui renferme un grenat rompu par le milieu. C'est cette pierre qui, d'après la tradition locale, se serait brisée au moment de la mort de son mari.

[4] Assumtis quibusdam nobilibus et discretis matronis... Reverenter ab ipsa et benigne suscepta est. Theod. l. c.

Und hette keine achtong uf den ding
Sy satzen zich zu ir umb ir bette...

Vita Rhyt. l. c.

« tièrement abandonné [1]. » Élisabeth, voyant le calme de sa belle-mère qui lui disait ces mots sans pleurer, ne soupçonna pas toute l'étendue de son malheur; et, s'imaginant que son mari avait été fait prisonnier, elle répondit : « Si mon frère « est captif, avec l'aide de Dieu et de nos amis, il sera bientôt « racheté. Mon père, j'en suis sûre, viendra à notre secours, « et je serai bientôt consolée [2]. » Mais la duchesse Sophie reprit aussitôt : « O ma bien chère fille, soyez patiente, et « prenez cette bague qu'il vous a envoyée; car, pour notre « malheur, il est mort [3]. — Ah ! Madame, » s'écria la jeune duchesse, « que dites-vous? — Il est mort, » répéta la mère [4]. A ces mots Élisabeth devint pâle, puis toute rouge; laissant tomber ses bras sur ses genoux et joignant ses mains avec violence [5], elle dit d'une voix étouffée : « Ah ! Seigneur « mon Dieu ! Seigneur mon Dieu ! voilà que le monde en- « tier est mort pour moi, le monde et tout ce qu'il renferme « de doux [6]. » Puis, se levant éperdue, elle se mit à courir

[1] Forti animo esto, filia mea dilecta... Theod. — Rothe, 1718.

[2]
Umb das ire swiger...
One weynen ir das nicht konde gesage...
Vita Rhyt. l. c.

Si captivus detinetur frater meus, Dei et amicorum nostrorum adjutorio poterit liberari. Theod.

[3] Bis geduldig, du allerlibiste tochtir, und nim zu dir dis fingirlin, den her dir gesant had, wan her ist leidir gestorben... Rothe, 1718.

[4] Ey, frowe mein was saget ir. C. Darmst. Cui socrus « mortuus est. » Theod. l. c.

[5]
Dae wurde sie bleich und darnach rodt
Dy arm fylen ir in den schos...
Vita Rhyt. l. c.

Connodatos digitos super genua mittens. Theod. l. c.

[6] Ach herre Gotte, herre Gott, sie sprach... Vita Rhyt. — Mortuus est mihi mundus, et omne quod in mundo blanditur. Theod. l. c.

de toutes ses forces à travers les salles et les corridors du château, en criant : « Il est mort, mort, mort! » Elle ne s'arrêta que dans le réfectoire, où elle trouva devant elle un mur, contre lequel elle resta collée et baignée de larmes. Elle était comme folle [1]. La duchesse Sophie et les autres dames la suivirent, la détachèrent de la muraille qu'elle tenait embrassée, la firent asseoir, et essayèrent de la consoler. Mais aussitôt elle commença à pleurer et à sangloter avec violence, en prononçant des paroles entrecoupées : « Maintenant, » répétait-elle sans cesse, « maintenant j'ai tout « perdu : ô mon bien-aimé frère, ô l'ami de mon cœur, « ô mon bon et pieux mari, tu es donc mort, et tu m'as laissée dans la misère! Comment vivrai-je sans toi? Ah! pauvre veuve abandonnée, malheureuse femme que je suis! « Que celui-là qui n'abandonne pas les veuves et les orphelins me console! O mon Dieu, consolez-moi! ô mon Jésus, « fortifiez-moi dans ma faiblesse [2]! »

Cependant ses femmes vinrent la prendre, et voulurent la conduire dans son appartement; elle se laissa entraîner en chancelant; mais arrivée dans sa chambre, elle tomba la face contre terre sur le parquet [3]. Quand on l'eut relevée, elle recommença ses pleurs et ses lamentations. A son tour la duchesse Sophie s'abandonna à sa douleur de mère, et mêla

[1] Repente surgens cum fletu celeri gressu longitudinem palatii cum impetu pertransiit. Extra se namque posita mente usquequaque percurrisset, nisi paries obstitisset, cui adhæserat. Theod... Unde ging snellis gehins obir das muez huez hene, und ted also ab sy nicht mer redelichkeit hette und sprach : *Gestorbin*, *gestorbin*, *gestorbin*. Rothe, p. 1718.

[2] Ach mir armen trostelosin wetwen, ach mir enelindin frowin, nu troste mich der, der wetwen und weisin mit synen gnadin nicht vorlessit. Rothe, l. c. O mein hertzallerliebster Bruder, ach mein lieber frommer mann, bist du dann gestorben... ach wie wille ich kœnnen leben ohne dein gegenwart... O mein Jesus, staerke mich in meiner schwachheit! Kochem, p. 818.

[3] Ibid.

ses larmes à celles de sa belle-fille, comme firent aussi les nobles dames et demoiselles qui assistaient à ce triste spectacle. A leur exemple, toute la maison ducale, toute la population de ce château de Wartbourg où Louis avait passé presque toute sa courte vie, se livra sans réserve à la douleur qu'avaient retenue jusqu'alors les ménagements dus à l'état de la pauvre veuve. Le spectacle de la profonde angoisse de celle-ci ajoutait encore à l'impression produite par l'irréparable perte du souverain bien-aimé [1]. Pendant huit jours, ce ne furent, dans cette résidence, que larmes, gémissements et hurlements de douleur [2]. Mais ni cette abondante sympathie, ni aucun autre adoucissement, ne pouvaient calmer l'affliction d'Élisabeth : en vain cherchait-elle un remède à son désespoir. Et cependant il y avait auprès d'elle, dit son pieux historien, un consolateur tout-puissant [3], l'Esprit-Saint, le père des veuves, des orphelins, des cœurs brisés, qui mesurait ses épreuves à sa force, et qui songeait à la combler de ses grâces, en mettant le sceau à sa douleur.

En effet, voilà cette chère Sainte, que nous avons vue dotée, dans une union vraiment chrétienne, du plus riche bonheur de cette vie, la voilà veuve à vingt ans : voilà l'épouse aimante et tant aimée, condamnée désormais à l'épreuve souveraine de la solitude du cœur. Ce n'était point assez pour le divin Seigneur de son âme, de l'avoir initiée dès l'enfance aux traverses de la vie, à la calomnie et aux persécutions des

[1] Fluebant oculi omnium et madebant lacrymis super interitu viri tam amabilis, et compassione relictæ uxoris tam miserabilis. Theod. l. c.

[2] Alle gegenwertige mussten weinen und heulen. Kochem, l. c.

Bey den gantzen acht tagen
Gehort ny auf des grosse clagen.
Vita Rhyt. l. c.

[3] Aderat tamen qui pupillum suscipit et viduarum consolator internus, Spiritus sanctus... Theod. l. c.

méchants ; elle y avait conservé intacte sa tendre confiance en lui. Ce n'était pas assez de l'avoir tentée par l'éclat des grandeurs royales, par les hommages flatteurs d'une brillante chevalerie, par les joies intimes et la pure félicité de sa vie conjugale : au milieu de tout ce bonheur, elle avait toujours placé au premier rang, dans son cœur, la pensée du ciel; dans sa vie, le soulagement des misères de ses frères délaissés et souffrants. Tout cela ne suffit point encore aux exigences de l'amour divin : il faut, de plus, qu'avant d'entrer en partage des joies célestes, celle qui a soulagé tant de misères devienne à son tour la plus misérable, la plus délaissée des créatures : avant de voir s'ouvrir le trésor de la vie éternelle, il faut qu'elle meure chaque jour mille fois au monde et à tous les biens de la vie mondaine. Désormais jusqu'au dernier jour de son existence, des orages sans fin vont assaillir cette frêle plante ; et, par une faveur merveilleuse, mais facilement intelligible aux amis de Dieu, au lieu de se briser ou de se ployer affaissée contre terre, la voilà qui se redresse, s'épanouit de toutes parts, pour recevoir la rosée du ciel, et refleurir avec un éclat sans pareil. Si la perte d'un si tendre époux, si la ruine subite d'une union si sainte, a pu plonger pour un jour dans l'abîme du désespoir ce cœur prédestiné, bientôt de nouvelles et plus cruelles épreuves vont lui rendre toute sa force, tout son calme, et son invincible ardeur. Si elle a succombé un instant, percée d'outre en outre par la blessure d'un amour mortel, bientôt relevée, elle enveloppera tout son cœur d'une chaîne d'amour céleste, qu'elle attachera au trône du Très-Haut, et que rien ne pourra rompre ni relâcher. A mesure qu'elle approchera de la fin de sa carrière, l'exaltation de la victoire remplacera en quelque sorte chez elle le tranquille courage de ses luttes précédentes; elle aura le pressentiment et l'instinct du triomphe.

CHAPITRE XVIII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH FUT CHASSÉE DE SON CHATEAU AVEC SES PETITS ENFANTS, ET RÉDUITE A UNE EXTRÊME MISÈRE ; ET DE LA GRANDE INGRATITUDE ET CRUAUTÉ DES HOMMES ENVERS ELLE.

Vidi lacrymas innocentium ; et neminem consolatorem.
ECCL. IV.

Paupercula, tempestate convulsa, absque ulla consolatione...
ISAÏ. liv. II.

Egentes, angustiati, afflicti, quibus dignus non erat mundus.
HEBR. XI, 37, 38.

En commençant cette seconde partie de la vie d'Élisabeth avec sa vingtième année, nous ne pouvons nous défendre d'avertir le petit nombre de lecteurs qui nous auront suivi jusqu'ici, qu'ils vont voir disparaître désormais le peu d'attrait purement humain, de semblant romanesque qu'ils ont peut-être trouvé dans ce qui précède. Ce ne sera plus une jeune et naïve épouse, cherchant à confondre, dans l'innocente tendresse de son âme, le culte de son Père céleste avec les plus douces affections de la terre; ce sera une pénitente livrée à toute la grandeur de la vie ascétique, s'élançant hors des voies ouvertes à la piété commune des fidèles, déracinant de sa vie et brisant dans son cœur tout ce qui avait pu s'y

placer à côté de Dieu ; ce sera la veuve chétienne élevée à sa plus haute puissance, de plus en plus dépouillée d'elle-même, et arrivée enfin à un degré d'abnégation et de mortification spirituelle qui répugne profondément à l'intelligence comme au cœur, tels que la nature humaine nous les a donnés, et qui exige, pour être goûté et compris, à la fois toute la force et tout l'abandon d'une foi sans mélange.

La compassion dont nous avons vu la jeune veuve entourée pendant les premiers moments de son deuil, ne devait être ni longue ni efficace. Peu de temps s'écoula avant que la persécution et l'ingratitude ne vinssent ajouter toute leur amertume à la douleur qui remplissait son cœur. Tandis que, livrée tout entière à cette douleur, elle restait étrangère aux soins du gouvernement qui lui était dévolu par la mort de son mari et par la minorité de son fils encore enfant, d'anciennes inimitiés se réveillèrent contre elle, et profitèrent de cette occasion favorable pour accabler celle qui venait d'être frappée d'en haut, et pour envenimer la blessure que Dieu lui avait infligée [1]. Le duc Louis avait, comme on l'a vu, deux frères puînés, Henri et Conrad ; ces jeunes princes s'étaient laissé entourer d'hommes étrangers à tout sentiment de justice et d'honneur [2]. Ces conseillers iniques s'attachèrent surtout à séduire le landgrave Henri, dit Raspon, et à l'engager, au nom de ses propres intérêts, dans une lâche conspiration contre sa belle-sœur. Ils lui représentèrent que, conformément à l'antique loi du pays de Thuringe, la principauté tout entière devait rester indivise entre les mains de l'aîné des princes de la famille souveraine, qui seul devait se marier ; que si les puînés voulaient prendre femme, ils pou-

[1] Percussam a Deo persecuti sunt, et super dolorem vulneris ejus addentes... Theod. IV, 7, ex Psalm.

[2] Dei timoris et justitiæ, propriæ honestatis et disciplinæ obliti. Ib.

vaient tout au plus obtenir en apanage quelques domaines, et descendaient au rang de comtes, en restant toujours vassaux de leur aîné ; que, par conséquent, il était de la plus haute importance pour lui, Henri, de s'emparer immédiatement de l'autorité souveraine et des droits de l'aîné de la maison, en mettant de côté le fils du duc Louis [1], Hermann, et de se marier lui-même, pour que le pays restât à sa lignée. Ils n'osèrent, à ce qu'il paraît, lui conseiller d'attenter à la vie de l'héritier légitime ; mais ils le pressèrent d'expulser la veuve de son frère avec tous ses enfants, y compris le petit Hermann, non-seulement de la résidence souveraine de la Wartbourg, mais aussi d'Eisenach et de toutes les autres possessions souveraines. Si par hasard, ajoutaient-ils, cet enfant vivait, il serait trop heureux, arrivé à l'âge d'homme, de recevoir de son oncle un ou deux châteaux pour tout apanage [2]. En attendant, il fallait se hâter de l'éloigner, et pour cela chasser sa mère, la prodigue et bigote Élisabeth [3].

Le duc Henri eut le malheur de se laisser gagner par ces lâches conseils. La justice et l'honneur, dit le vieux poëte, s'enfuirent de son cœur [4], et il déclara la guerre à la veuve et à l'orphelin qu'il avait juré de protéger. Son jeune frère, Conrad, se laissa convaincre comme lui ; et, munis de leur double consentement, des courtisans félons coururent auprès de la duchesse Élisabeth, pour lui signifier la volonté de leur nouveau maître. Ils la trouvèrent auprès de sa belle-mère Sophie, qu'une douleur commune avait rapprochée d'elle.

[1] Vita Rhyt. § XXVII.
[2] So worde er fro das eme eyn sloz adir zcwey wordin. Rothe, p. 1729.
[3] Tanquam dissipatrix et prodiga. Leg. Aurea.
[4] Beyde die hubscheit und die zcucht
Dy teten von eme dy flucht
Vita Rhyt. l. c.

Ils commencèrent par l'accabler d'injures, lui reprochèrent d'avoir ruiné le pays, prodigué et épuisé les trésors de l'État, trompé et déshonoré son mari; et lui annoncèrent que, pour châtiment de ses crimes, elle était dépouillée de toutes ses possessions, et que le duc Henri, désormais souverain, lui ordonnait de sortir à l'instant même du château [1]. Élisabeth, étonnée de ces insultes et de ce message, essaya de fléchir ses grossiers ennemis, et les supplia humblement de lui accorder un délai. La duchesse Sophie, révoltée de tant de brutalité, prit sa belle-fille entre ses bras, et s'écria : « Elle restera avec moi; personne ne me l'arrachera. Où sont mes « fils? je veux leur parler. » Mais les émissaires lui répondirent : « Non, il faut qu'elle sorte d'ici à l'instant [2]; » et se mirent en devoir de séparer de force les deux princesses. Voyant que toute résistance était vaine, la duchesse Sophie voulut du moins accompagner la pauvre Élisabeth jusqu'à la porte extérieure du château. On refusa même à la souveraine détrônée la faculté d'emporter quoi que ce fût avec elle; mais elle trouva dans la cour ses petits enfants et deux de ses filles d'honneur qui devaient être expulsées en même temps, et qui nous ont conservé le récit de cette scène douloureuse. Arrivées à la porte du château, la duchesse Sophie embrassa de nouveau Élisabeth en versant d'abondantes larmes, et ne pouvait se décider à la détacher de son sein. La vue des enfants du fils qu'elle avait perdu, de ces orphelins condamnés à partager le sort de leur innocente mère, redoublait

[1] Leg. Aurea; Kochem, 819; P. Apollin. 287.

[2]
Dy mutter sprach : « Sy sulten dae oben pleiben
Mann solt sie nirgend von ihr treiben
Bys das ir soen ze ir queme. . »
Sy sprachen : « Sy soll und muss daevon »

Vita Rhyt. l. c.

l'affliction et l'indignation de leur aïeule [1]. Elle demanda de nouveau, et avec les plus vives instances, à voir ses fils Henri et Conrad, persuadée qu'ils ne résisteraient pas à ses supplications. Mais on lui répondit qu'ils n'étaient pas là; et, en effet, ils s'étaient cachés pendant l'exécution de leurs ordres, et n'avaient pas osé affronter les pleurs et les prières de leur mère, ni le spectacle des maux auxquels ils condamnaient leur belle-sœur. Enfin, après avoir longtemps mêlé ses larmes à celles d'Élisabeth, qu'elle tenait toujours embrassée, Sophie, chez qui, dit un narrateur, la douleur de la mort de son fils s'était tout entière renouvelée et augmentée de la honte qu'elle ressentait de la félonie des enfants qui lui restaient, Sophie se résigna à laisser partir sa belle-fille, en s'abandonnant aux transports de la plus violente affliction. Les portes du château où la jeune duchesse avait régné pendant tant d'années, se refermèrent derrière elle. Dans cette cour, dont à la vérité les plus nobles chevaliers étaient partis pour reconquérir le tombeau du Christ, il ne se trouva personne pour remplir le premier devoir de la chevalerie, et offrir asile ou secours à la veuve et aux orphelins. La fille des rois descendit seule et à pied, en pleurant, le sentier rude et escarpé qui menait à la ville. Elle portait elle-même entre ses bras l'enfant dont elle venait d'accoucher : les trois autres étaient conduits par ses filles d'honneur, qui la suivaient [2].

[1] Zusamen giengen dy zwey
Fraw Sophia und sand Elisabet
Dy kinder schrietten ouch damit
Es mocht Gott in dem hymmel erbarmen,
Etc., etc.
Vita Rhyt. l. c.

[2] Descendit ergo de sublimi filia regis, flens et tristis, per declivum montis .. Theod. l. c.

Ir kind trueg sy an iren armen... Vita Rhyt. l. c. Justi, p. 68. Les vieilles

C'était en plein hiver[1], et le froid était très-rigoureux[2]. Arrivée au bas de la montagne de Wartbourg, et étant entrée dans cette ville d'Eisenach qu'elle avait comme inondée de sa charité, elle y trouva des cœurs non moins impitoyables. En effet, le duc Henri avait fait proclamer dans la ville que quiconque accueillerait la duchesse Élisabeth ou ses enfants encourrait son très-grand déplaisir; et, par une ingratitude plus révoltante encore que la cruauté de cet ordre, tous les habitants d'Eisenach y obéirent : le désir de complaire au nouveau maître, peut-être aussi cette conscience des bienfaits reçus qui pèse si lourdement sur les âmes viles, l'emporta chez eux sur toutes les lois de l'humanité, de la piété, de la justice. En vain l'infortunée princesse alla-t-elle, toujours entourée de ses quatre petits enfants, frapper en pleurant à toutes les portes, à celles surtout des gens qui lui avaient auparavant témoigné le plus d'affection[3] : elle ne fut admise nulle part. Enfin elle s'en vint à une misérable taverne, d'où l'hôtelier ne put ou ne voulut pas la chasser; car elle déclara que cet endroit était commun à tout le monde, et qu'elle voulait y rester[4] : « On m'a pris tout ce « que j'avais, » disait-elle toujours en pleurant; « je n'ai

peintures de Marburg la représentent ainsi. Cependant M. Stædtler remarque avec raison que, d'après les Dicta IV Ancill., ses enfants paraissent ne lui avoir été apportés que le lendemain matin, du château à l'église où elle s'était réfugiée.

[1] Au commencement de l'année 1228.

[2] Rothe, l. c. Vita Rhyt.

[3] Weynende...
Dae sy niemend herbergen wolt
Dy ir vor freuntlich waren und holt.
Vita Rhyt. l. c.

[4] Der wirt konde sy nicht ausgetreiben
Sy wolt in der tabern bleiben
Dy allermeniglich gemein was.
Ibid.

« plus qu'à prier Dieu [1] ! » L'hôtelier lui assigna pour asile pendant la nuit, à elle et aux siens, une masure qui renfermait ses ustensiles de ménage, et où étaient logés ses pourceaux [2]. Il les fit sortir pour donner place à la duchesse de Thuringe, à la princesse royale de Hongrie. Mais, comme si ce dernier degré d'humiliation avait ramené subitement le calme dans son âme, à peine se trouva-t-elle seule dans ce réduit impur, que ses pleurs séchèrent, et qu'une joie surnaturelle descendit en elle, et la pénétra tout entière. Elle resta dans cette disposition jusqu'à minuit : à cette heure, elle entendit la cloche qui sonnait matines au couvent des franciscains, qu'elle avait elle-même fondé du vivant de son mari. Elle se rendit sur-le-champ à leur église; et, après avoir assisté à l'office, elle les pria de chanter le *Te Deum* pour rendre grâce à Dieu des grandes tribulations qu'il lui envoyait [3]. Son ardente piété, sa soumission absolue à la volonté divine, la sainte joie de l'âme chrétienne que son Père céleste daigne éprouver, son ancien amour de la pauvreté évangélique, reprirent alors sur elle tout leur empire, pour ne le reperdre jamais. Prosternée au pied des autels, pendant qu'au milieu des ténèbres de cette triste nuit ce

[1] Hom m'a tollu quanque j'avoie,
Dit la bonne dame en plorant.
De ce vais-je Dieu aorant.
Rutebeuf, f. 34.

[2] In qua erant vasa et supellectilia ipsius cauponis, et in qua fuerant porci illius. Dict. IV. Ancill. 2019. In ara porcorum pernoctare compulsa. Serm. S. Bonaventuræ.

[3] Mansit cum magna jucunditate spiritus... Media vero nocte surgens, ad matutinas fratrum minorum..., rogans eos ut hymnum decantarent angelicum : Te Deum laudamus, in tribulationibus suis glorians, et gratias agens Deo. Theod. l. c. — Ce couvent était situé au lieu où l'on voit aujourd'hui, sur la grande place d'Eisenach, l'ancien palais des ducs, la tour des cloches, et le jardin de Charlottenbourg.

chant d'allégresse si incompréhensible au monde montait vers le ciel, elle édifiait ses fidèles suivantes par la ferveur et l'humilité des élans de son âme vers Dieu. Elle le remerciait à haute voix de ce qu'elle était maintenant pauvre et dépouillée de tout, comme il l'était lui-même dans la crèche de Bethléem : « Seigneur, » disait-elle, « il faut que votre « volonté soit faite ! Hier j'étais duchesse, avec de grands et « riches châteaux; aujourd'hui me voilà mendiante, et per- « sonne ne veut me donner asile. Seigneur, si je vous avais « mieux servi pendant que j'étais souveraine, si j'avais fait « plus d'aumônes pour l'amour de vous, c'est maintenant « que je m'en féliciterais : malheureusement il n'en a pas « été ainsi[1] ! » Mais bientôt la vue de ses pauvres enfants tourmentés par la faim et le froid éveillait de nouvelles douleurs dans son tendre cœur : « J'ai mérité de les voir souf- « frir ainsi, et je m'en repens amèrement !... Mes enfants « sont nés princes et princesses, et les voilà affamés, et « n'ayant pas même de la paille pour se coucher[2] ! J'en ai le « cœur percé d'angoisse, à cause d'eux; quant à moi, vous « savez, ô mon Dieu ! que je suis indigne d'avoir été élue « par vous à la grâce de la pauvreté ! »

Elle resta assise dans cette église, entourée des siens, pendant tout le reste de la nuit et une partie du jour suivant : cependant l'intensité du froid, et la faim dont se plaignaient ses enfants, l'obligèrent d'en sortir, et d'aller de nouveau mendier un gîte et quelques aliments[3]. Elle erra longtemps en vain dans cette ville, où tant d'hommes avaient été nourris,

[1] Gestern was ich ein landgræffin und het burg und slot... Das habe ich leider night gethan. Passional, f. 61. — Happel, Concio, p. 25.

[2] Meine kind sein fürsten und fürstin und sein erhungert und ligen hye on alles stro. Das beschweret mir mein hertz... Ibid.

[3] Ad ecclesiam multum morabatur sedendo in ea... In multa frigoris asperitate nesciebat quo cum parvulis diverteret. Theod. l. c.

soignés, guéris, enrichis par elle [1] : enfin un prêtre, très-pauvre lui-même, eut pitié de cette sainte et royale misère; et, bravant la colère du landgrave Henri, il offrit à la veuve et aux enfants de son défunt souverain de partager son humble logis. Élisabeth accepta avec reconnaissance cette charité; il leur prépara des lits avec de la paille, et les traita selon sa pauvreté [2]; mais afin d'obtenir quelque chétive nourriture pour ses enfants et elle-même, elle fut obligée de mettre en gage des bijoux qu'elle avait sans doute sur elle au moment de son expulsion de la Wartbourg [3]. Cependant ses persécuteurs ayant appris qu'elle avait trouvé un asile, et persévérant dans leur acharnement, lui intimèrent l'ordre d'aller loger chez un des seigneurs de la cour qui lui avait témoigné le plus d'inimitié, et qui possédait à Eisenach une vaste habitation avec de grandes dépendances. Cet homme ne rougit pas d'assigner à la duchesse un réduit étroit, où il la renferma avec toute sa famille, en la traitant avec une grossièreté révoltante, et en lui refusant toute nourriture et même de quoi se chauffer : sa femme et ses serviteurs imitaient son exemple [4]. Élisabeth passa la nuit dans cet indigne lieu, toujours désolée par le spectacle des souffrances de ses enfants, que la faim et le froid rigoureux tourmentaient [5]. Le lendemain matin, elle

[1] Do ging die liebe S. Elsabet die arme leute dicke geherberget hatte unde gespisit, unde bad zcu Ysenache herberge spise und tranke... Rothe, p. 1729.

[2] P. Apollin., p. 299.

[3] Se suosque misere pascens pignoribus obligatis. Theod. l. c. Voyez aussi le Dicta IV Ancillarum, Rothe, le P. Apollinaire, Kochem, le manuscrit de Darmstadt et Justi, qui répètent et confirment tous ces détails.

[4] Quidam æmulus ejus habitationem habens in qua multæ structuræ et habitacula plurima... Quo cum jussa intrasset, in arcto loco compulsa est cum tota sua familia... Cui hospes et hospita ejusque familia... hostilitatis multa gravamina intulerunt. Theod. l. c.

[5] A merveille faisoit froit.
De ses enfans ot grant anuis,

ne voulut plus rester dans ce gîte si inhospitalier; en s'en allant elle dit : « Je vous remercie, ô murailles! qui m'avez « protégée pendant cette nuit, autant que vous le pouviez, « contre la pluie et le vent. Je voudrais, du fond de mon cœur, « remercier vos maîtres, mais en vérité je ne sais pas de « quoi [1]. »

Elle alla regagner l'ignoble asile qu'elle avait trouvé dans la taverne où elle était entrée la première nuit [2] : c'était le seul que ses ennemis ne lui enviassent point. Elle passait du reste la plus grande partie du jour et même des nuits dans les églises. « De là du moins, » disait-elle, « personne n'osera « me chasser, car elles sont à Dieu, et Dieu seul y est mon « hôte [3]. » Mais la misère à laquelle elle était réduite devait entraîner pour elle un sacrifice nouveau, et plus dur que tous les autres pour son cœur : elle qui avait recueilli et nourri tant d'orphelins, tant de pauvres enfants abandonnés, qui s'était plu à répandre sur eux encore plus que sur tous les autres indigents les trésors de sa miséricorde, qui avait été pour eux une mère si tendre, elle devait maintenant se voir forcée de se séparer de ses propres enfants, pour ne pas les condamner à subir avec elle dans leur jeune âge le dénûment

Car moult froit eurent a cele nuit,
Ains ne maugèrent ne ne burent
Tout come en cele maison furent.
Le moine Robert. Mss.

[1] Ich danke euch ihr Wænd, etc... Kochem, p. 821. Parietibus valedicens... Hominibus libens benedicerem, sed nescio unde. Dict. IV Ancill. p. 2019. Cod. Darmstadt.

[2] Iterum rediit in priorem sordidam domum in qua fuerat ab initio, nullum aliud valens habere hospitium. Dict. IV Ancill.

[3] Wen sy Gottes sein und gemein
Und Gott der herbergt sy darinne allein.
Vita Rhyt. § XXVIII.

et la misère; il lui fallut se priver elle-même de sa dernière consolation humaine [1]. Des personnes sûres, dont l'histoire ne nous dit pas le nom, ayant appris le sort où elle était réduite, lui offrirent de se charger de ses enfants, et elle dut accepter cette offre, sous peine de les voir chaque jour exposés à manquer des aliments qu'elle n'avait pas le moyen de leur assurer. Mais ce qui la décida surtout à cette séparation, dit un historien contemporain, ce fut la crainte d'être amenée à pécher contre l'amour de Dieu, par la vue des souffrances de ces êtres si ardemment aimés; car, ajoute-t-il, elle aimait ses enfants à l'excès [2]. Ils lui furent donc enlevés, et cachés séparément dans des lieux éloignés [3]. Rassurée sur leur sort, elle n'en devint que plus résignée au sien. Ayant mis en gage tout ce qu'elle avait d'objets précieux, elle chercha à gagner le prix de sa frugale nourriture en filant [4]. Quoique tombée elle-même dans une si profonde misère, elle ne pouvait s'habituer à ne pas soulager les misères d'autrui, et retranchait quelque chose de ses chétifs repas pour en faire une aumône aux pauvres qu'elle rencontrait [5].

Une si héroïque patience, une douceur si inébranlable, semblent avoir calmé la fureur de ses puissants persécuteurs, mais ne suffisent pas pour ouvrir à la pitié ou à la reconnaissance les cœurs des habitants d'Eisenach. Aucun trait de

[1] O stupenda et inscrutabilis Dei compensatio ! Quæ solebat pauperum parvulos ut mater nutrire et tanquam nutrix reficere, nunc pressa inopia, parvulos uteri sui... compulsa est a se propter alimoniam elongare. Theod. l. c.

[2] Das sie von ihrem leide nicht geirret wurde an unsers Herren liebe wanne si minnete ir kind gar sere. Cod. Palat. Heid. 21.

[3] Ad diversa loca et remota. Theod. l. c.

[4] Do versatzte die heilige frowe ere pfande, daz sy sich generete, unde span, und erbeite was sy kunde. Rothe, l. c.

[5] Id ipsum modicum quod habere poterat, ori suo subtrahens pauperibus erogabat. Theod. l. c.

compassion ou de sympathie de leur part ne se fait jour à travers les récits si détaillés qui nous sont restés de ces circonstances touchantes. Ils paraissent au contraire avoir montré combien il est vrai que l'ingratitude, comme toutes les autres basses inclinations de l'âme humaine, ne sait imposer silence aux souvenirs et aux remords qu'en renchérissant sur ses premiers torts par de nouveaux excès. Il y avait entre autres dans ce temps-là, à Eisenach, une vieille mendiante, affligée de plusieurs infirmités graves, qui avait été pendant longtemps l'objet de la générosité et des soins empressés et minutieux de la duchesse, devenue aujourd'hui mendiante à son tour [1]. Un jour que celle-ci traversait un ruisseau bourbeux qui coule encore dans une des rues d'Eisenach [2], et sur lequel on avait jeté quelques pierres étroites pour aider aux passants à le franchir [3], elle y rencontra cette même vieille, qui, s'avançant en même temps qu'elle sur ces pierres, ne voulut pas lui céder le pas, et, heurtant rudement la jeune et faible femme, la fit tomber tout de son long dans cette eau infecte. Puis, ajoutant la dérision à cette brutale ingratitude, la vieille lui cria : « Te voilà bien ! Tu n'as pas voulu vivre en duchesse « pendant que tu l'étais : te voilà pauvre et couchée dans la « boue ; ce n'est pas moi qui te ramasserai [4]. » Élisabeth, toujours patiente et douce, se releva de son mieux et se mit à rire aux éclats de sa propre chute, en disant : « Voilà pour

[1] Ægritudini per medicinales species... succurrebat. Theod. l. IV, c. 8.

[2] Ce ruisseau s'appelle, dans les anciens historiens, *rivus Coriarorum*, et sert encore aujourd'hui aux corroyeurs et aux teinturiers sous le nom de Lobersbach.

[3] Pro luti profunditate lapides erant transeuntibus collocati... vetula impegit proterva in mansuetam... Corruit ergo in lutum Dei famula omnino cum vestibus omnibus inquinata. Theod. l. c.

[4] Woltest du nicht ein Landgræffin sein... Lig in den kot, ich hilf dir nymer uff. Passional, p. 61.

« l'or et les pierreries que je portais autrefois [1]; » puis elle alla, dit son historien, pleine de résignation et d'une joie sans mélange, laver ses vêtements souillés dans une eau voisine, et son âme patiente dans le sang de l'Agneau [2].

Arrivé à cet endroit de son histoire, un naïf et dévot religieux que nous avons déjà cité s'écrie, avec une tendre compassion : « O ma pauvre chère sainte Élisabeth ! je souffre bien plus de ta misère que tu n'en as toi-même souffert; et je m'indigne avec une juste colère contre ces hommes ingrats et impitoyables, bien autrement que tu n'en as été indignée. Oh ! si j'avais seulement été là, comme je t'aurais accueillie, toi et les tiens, du fond de mon cœur ! avec quel amour je t'aurais soignée et j'aurais pourvu à tous tes besoins ! Qu'au moins ma bonne volonté te soit agréable ; et lorsque viendra ce jour redoutable où je paraîtrai seul et abandonné du monde entier devant Dieu, daigne venir au-devant de moi, et m'accueillir dans les tabernacles éternels [3] ! »

[1] Elevata multum risit... Theod. l. c. Das sey mir für daz das ich vor gold und edelgestein truck. Passional.

[2] Lavit cum gaudio vestes suas sordidas in flumine, et animam vero patientem in Agni sanguine. Theod. l. c. Ancien manuscrit cité par Justi, p. 81. Cet incident, conservé soigneusement par la tradition populaire, paraît avoir frappé même la postérité protestante. En effet, dans le XVIe ou XVIIe siècle on érigea une colonne à la place même où la Sainte était tombée dans le ruisseau, avec deux longues et ridicules inscriptions dans le goût classique, où l'on compare la pauvre Sainte aux Grâces !

Tres inter divas Charites, nymphasque sorores,
En ! quartum tenet hoc Elisabetha locum,
Etc., etc.

Cette colonne existait encore en 1738. Paullini. Ann. Isenac. p. 39. Falckeinstein. Chr. Thur. t. II, p. 693.

[3] O du liebe h. Elisabeth dein Elend gehet mir mehr zu Herzen, etc... O wære ich damals gegenwærtig gewesen, wie hertzlich gern wolte ich dich aufgenommen... P. Martinus à Kochem.

CHAPITRE XIX

COMMENT LE TRÈS-MISÉRICORDIEUX JÉSUS CONSOLA LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH DANS SA MISÈRE ET SON ABANDON, ET COMMENT LA TRÈS-DOUCE ET TRÈS-CLÉMENTE VIERGE MARIE VINT L'INSTRUIRE ET LA FORTIFIER.

Ego, ego ipse consolabor vos...
Is. LI, 12.

Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.
APOCAL. VIII, 17.

Au milieu de tant de tribulations, Élisabeth n'oublia pas un seul instant que c'était la main de Dieu qui les lui envoyait; et jamais son cœur ne s'ouvrit au murmure ni à la plainte [1]. Tout au contraire, uniquement livrée à la prière et à toutes les pieuses pratiques que l'Église offre avec une si maternelle générosité aux âmes affligées, elle y cherchait sans cesse le Seigneur, et ne tarda pas à le trouver. Il vint à elle avec toute la tendresse d'un père, prêt à transformer les épreuves qu'elle avait si noblement acceptées en ineffables consolations [2]. Celui qui a promis à ses élus *qu'il essuierait chacune de leurs larmes* [3], ne pouvait oublier son humble servante, prosternée

[1] Hæc omnia venerunt super eam ; nec oblita est Dei, et inique non egit... Theod. l. c.

[2] Quanto magis abundabant tribulationes, tanto abundabant consolationes. Ibid.

[3] Apoc. VIII, 7.

devant lui sous le poids de toutes les douleurs qui peuvent accabler une âme mortelle. Non-seulement il essuya ses larmes, mais il lui ouvrit les yeux, et lui permit de plonger d'avance ses regards dans les régions de lumière éternelle où sa place était déjà marquée.

Pendant qu'elle priait nuit et jour au pied des autels, des visions bienheureuses, de fréquentes révélations de la gloire et de la miséricorde céleste, vinrent récréer et rafraîchir son âme [1]. Ysentrude, la plus chérie de ses filles d'honneur [2], qui ne la quittait jamais, et qui avait voulu partager sa misère après avoir partagé sa splendeur, a raconté aux juges ecclésiastiques tous les souvenirs qu'elle avait conservés de ces merveilleuses consolations. Souvent elle remarquait que sa maîtresse entrait dans une sorte d'extase dont elle ne savait pas d'abord se rendre compte. Un jour surtout, pendant le carême, la duchesse étant allée assister à la messe, et s'étant agenouillée dans l'église, se renversa tout à coup contre le mur [3], et resta longtemps comme absorbée et élevée au-dessus de la vie temporelle, dans une contemplation profonde, les yeux immobiles et fixés sur l'autel jusqu'après la communion [4]. Lorsqu'elle revint à elle, sa figure portait l'empreinte d'un bonheur extrême. Ysentrude, qui avait suivi de l'œil tous ses mouvements, profita de la première occasion [5] pour la supplier de lui révéler la vision que sans doute elle avait eue. Élisabeth, toute joyeuse, lui répondit :

[1] Multas divinas revelationes quibus frequenter visitabatur horis diurnis et nocturnis in orationibus instituta. Theod. l. c.

[2] Nobilis illa et devota Ysentrudis, beatæ Elisabethæ præ aliis specialissima. Ibid. c. 9.

[3] Genibus flexis acclinata est parieti. Dict. IV Ancill. p. 2020.

[4] Fervore devotissimo ignita et super semetipsam mente et spiritu devota. contemplando diutissime defixos oculos habuit in altare. Theod. l. c.

[5] Post opportunitate nacta, etc. Ibid.

« Je n'ai pas le droit de raconter aux hommes ce que Dieu a « daigné me révéler; mais je ne veux pas te cacher que mon « esprit a été abreuvé de la plus douce joie, et que le Sei- « gneur m'a permis de voir par les yeux de l'âme d'admi- « rables secrets [1]. »

Après la dernière bénédiction, rentrée dans son chétif domicile, elle prit une légère collation, et, se sentant accablée de faiblesse et de lassitude, elle se coucha sur un banc en face de sa fenêtre, et appuya sa tête sur le sein de sa chère et fidèle Ysentrude. Celle-ci crut que la duchesse était malade et qu'elle voulait dormir; mais en restant ainsi couchée, elle tenait les yeux ouverts, et regardait fixement le ciel à travers les fenêtres ouvertes de son réduit [2]. Bientôt Ysentrude vit son visage s'animer; une sérénité céleste, une joie profonde et extrême s'y peignaient; un doux et tendre sourire animait ses lèvres [3]. Mais peu après ses yeux se fermèrent, et il en coula des ruisseaux de larmes [4]; puis ils se rouvrirent; la joie et le sourire reparurent [5] pour faire de nou-

[1] Cui felix Elisabeth, etc... Hoc tamen latere nolo quod anima mea suavissimo perfusa fuit gaudio et admiranda Dei secreta interiori conspexi mentis oculo. Ibid. Dict. IV Ancill.

[2] Cum ad illud suum humile de ecclesia rediisset hospitium, permodicum valde sumsit cibum. Post cibum debilis valde erat, erumpente sudore, in sinum Ysentrudis, tanquam ad quiescendum, se repit. Ibid. — Oculos defixos habebat versus fenestras apertas. Dict. IV Anc. l. c.

Vor muedigkeit legte sy sich nieder
Und ruegte auf einer banck
Ir mayt forchte sich sy wurd krank
Sy lag und sach zu deme fenster aus.
Vita Rhyt. § XXXIX.

[3] Serenata facie, magnaque hilaritate circumfusa dulcis in ejus ore risus apparuit et jucundus. Theod. l. c.

[4] Clausit oculos, fluebantque, tanquam rivi, ex ipsis lacrymæ infinitæ. Ibid.

[5] Interveniente morula apertis oculis lætus apparuit vultus ut prius et in ore risus. Ibid.

veau place aux pleurs; et elle resta ainsi jusqu'à l'heure des complies, toujours la tête appuyée sur le cœur de son amie, et plongée dans ces alternatives de joie et de tristesse, où cependant la joie semblait l'emporter de beaucoup [1]. Vers la fin de cette extase silencieuse, elle s'écria, avec un accent d'ineffable tendresse [2] : « Oui, certes, Seigneur, si tu veux être avec « moi, je veux être avec toi et n'être jamais séparée de toi. » Un instant après elle revint à elle, et Ysentrude la conjura de lui dire pourquoi elle avait ainsi ri et pleuré tour à tour, et ce que signifiaient les paroles qu'elle avait prononcées. Élisabeth, toujours pleine d'humilité, chercha encore à taire les grâces qu'elle avait reçues de Dieu. Enfin, cédant aux prières de celle qui l'aimait avec un si fidèle dévouement, et qui lui était depuis longtemps si chère : « J'ai vu, » dit-elle, « le ciel « entr'ouvert, et mon Seigneur, le très-miséricordieux Jésus, « a daigné s'abaisser vers moi et me consoler des tribula- « tions dont je suis accablée [3]. Il m'a parlé avec une extrême « douceur; il m'a appelée sa sœur et son amie. Il m'a fait « voir sa très-chère mère Marie, et aussi son bien-aimé « apôtre saint Jean, qu'il avait avec lui [4]. A la vue de mon « divin Sauveur, j'ai dû montrer ma joie et mon sourire : « quelquefois il détournait son visage de moi comme pour « se retirer, et alors je pleurais de ce que mes mérites étaient

[1] Fletum clausis oculis et risum ipsis apertis alternando usque ad horam completorii. Ibid. Sed multo plus immorans jucunditati. Dict. IV Ancill. l. c.

[2] In hæc affectuosa verba prorupit... Theod. l. c. — Ita, Domine, si tu vis esse mecum, et ego volo esse tecum, et nunquam volo a te separari. Dict. IV Ancill. l. c.

[3] Dilectæ dilectricis precibus respondit : « Vidi cœlum apertum, et Dominum meum Jesum dulcissimum inclinantem se ad me, et consolantem me de variis angustiis meis et tribulationibus... » Theod.

[4] Er hiess mich swester und freundinn... seinen lieben zwœlfboten Johannem. etc. Passionnal, 61.

« trop faibles pour me permettre de le voir longtemps [1].
« Mais lui, ayant eu pitié de moi, tourna encore une fois
« ses regards célestes sur moi, et me dit : *Élisabeth, si tu*
« *veux être à moi, je veux bien être à toi et n'être ja-*
« *mais séparé de toi*. Et aussitôt je lui ai répondu : Oui,
« oui, Seigneur, je veux être à toi et n'être jamais séparée
« de toi, ni en heur ni en malheur [2]. » Et dès lors ces paroles divines se gravèrent dans son cœur en traits de flamme, et l'éclairèrent d'une splendeur céleste [3]. Dans ce pacte sacré, dans cette intime et affectueuse union avec Jésus, le Dieu de la paix, le père des pauvres et des malheureux [4], elle put voir comme la fin de son veuvage, et comme de nouvelles et indissolubles fiançailles avec un époux immortel [5].

Ce ne fut pas du reste la seule fois que ce divin époux lui manifesta d'une manière sensible sa tendre et vigilante sollicitude. Un jour qu'elle avait été en butte de la part de ses persécuteurs à un affront dont la nature nous est restée in-

[1] Cum vero vultum tanquam recessurus averteret, flevi. Theod. — Das meine Tugend seynd alle zeit kleine... V. Rhyt. § XXXIX, « J'ay vu le chiel ouvers, et Jhesu Christ qui s'inclinoit débonnairement : sy estoie joyeuse de sa vision, et plorois de sa départie ; et me dist : Si tu veulx estre avoecques moy, se seray avoec toy. — Et je respondis si comme vous oystes. » Ann. de Haynaut, liv. XLVI, ch. 26.

[2] Qui misertus mei iterum vultum suum serenissimum ad me convertit, dicens : Elisabeth, si tu vis esse mecum... Ita Domine... et ego volo esse tecum... Theod. l. c. — In liebe noch in leide. Cod. Argent. — Cornelius à Lapide cite cette vision de sainte Élisabeth dans son Commentaire sur les Actes des Apôtres, c. VII, p. 151, ed. 1648.

[3] Sich gruben in ir herze
Mit stetter minne smerze
In vol luchtenden glaste...
Cod. Argent.

[4] Jesus, Deus pacis... pater pauperum... Litanies.

[5] O felix et firma pactio et fida desponsatio ! Theod. l. c. — C'était ainsi que Dieu l'initiait à cet état de l'âme que les mystiques appellent la vie d'union.

connue, mais tellement cruel que son âme, ordinairement si patiente, en fut bouleversée [1], elle chercha un refuge dans l'oraison : elle se mit à pleurer avec instance, et en pleurant beaucoup, pour tous ceux qui l'avaient insultée, en suppliant le Seigneur de leur conférer un bienfait pour chacune des injures qu'elle en avait reçues [2]. Comme elle se fatiguait à force de prier ainsi [3], elle entendit une voix qui lui disait : « Jamais tu n'as fait de prières qui me fussent aussi agréa- « bles que celles-ci ; elles ont pénétré jusqu'au fond de mon « cœur. C'est pourquoi je pardonne à tous les péchés que « tu as jamais commis de ta vie. » Et la voix lui fit alors l'énumération de tous ses péchés, en lui disant : « Je te par- « donne tel et tel péché [4]. » Élisabeth, étonnée, s'écria : « Qui êtes-vous qui me parlez ainsi ? » A quoi la même voix répondit : « Je suis celui aux pieds de qui Marie-Madeleine « est venue s'agenouiller dans la maison de Simon le lé- « preux [5]. » Plus tard, comme elle se désolait de ce qu'elle n'avait pas auprès d'elle son confesseur habituel, le Seigneur lui désigna pour confesseur le saint qu'elle avait spécialement préféré dans son enfance, et qu'elle avait toujours si vivement chéri, saint Jean l'Évangéliste. L'apôtre de l'amour lui apparut : elle se confessa à lui avec une mémoire plus fidèle, disait-elle, et une confusion plus grande de ses fautes,

[1] Die quadam fuerat facta sibi magna verecundia de qua multum turbata ivit ad orationem. Mss. Bollandist. Bruxell.

[2] Instantissime cum lacrymis rogare cœpit... Ut pro qualibet injuria unum gaudium rependere Deus dignaretur. Ibid.

[3] Cumque sic fatigata oraret...

[4] Nunquam ullas orationes fecisti sic mihi gratas sicut istæ fuerunt... Penetraverunt istæ ad intima cordis mei. Quapropter ego parco omnibus peccatis tuis quæ dixisti vel fecisti toto tempore vitæ tuæ. Et dinumerans omnia peccata sua, dicebat : Ego parco tali peccato tuo, etc. Ibid.

[5] Ego sum ad cujus pedes venit Maria Magdalena in domo Simonis leprosi. Ibid.

qu'elle n'en avait jamais éprouvée aux pieds d'un prêtre : il lui imposa une pénitence, et lui adressa des exhortations si tendres et si efficaces, que ses maux physiques lui en parurent soulagés, aussi bien que les plaies de son âme [1].

Il lui fut encore permis de pénétrer par de vives et fréquentes contemplations jusque dans les moindres détails de la passion douloureuse du Sauveur. Une fois, par exemple, qu'elle priait avec ferveur, elle vit intérieurement s'ouvrir devant elle une main resplendissante de blancheur et de lumière, mais extrêmement amaigrie, ayant les doigts très-longs et déliés, et au milieu de la paume une cicatrice profonde [2] : elle reconnut à ce dernier signe que c'était la main du Christ, et s'étonna de ce qu'elle était si maigre et si décharnée. La voix qu'elle connaissait lui répondit aussitôt : « C'est parce que j'étais épuisé la nuit par les veilles et les « prières, et le jour par mes courses à travers les villes et les « campagnes pour prêcher le royaume de Dieu [3]. » Elle vit encore le sang épais et trouble qui était sorti du flanc transpercé de Jésus crucifié [4], et s'étonna de ce qu'il n'était pas plus liquide ni plus pur : la même voix lui répliqua que c'était là l'effet du brisement de tous les membres divins, et des affreuses douleurs que le Fils de Dieu avait endurées par la suspension de son corps sur la croix.

[1] Cum esset desolata eo maximo quod confessoris copiam non haberet, summus pater dedit sibi beatum Johannem Evangelistam in confessorem... Miro modo omnium peccatorum suorum recordabatur et coram ipso magis verecundabatur quam coram aliquo de mundo... Ibid.

[2] Vidit mentalibus oculis ante se manum candidissimam et splendidissimam, sed macilentam : habebatque digitos longos et in palma magni lateris vulneris cicatricem. Ibid.

[3] Quia nocte vigiliis et orationibus, fatigabar et in die discurrebam, etc. Ibid.

[4] Vidit de Christi latere sanguinem largiter exire spissum et turbidum supra modum ; de quo cum plurimum miraretur audivit, etc. Ibid.

Toutes ces merveilleuses visions excitaient dans le tendre cœur d'Élisabeth une douleur excessive de ses péchés, dont l'expiation avait coûté tant de supplices à la victime souveraine. Comme elle versait un jour à ce sujet d'abondantes larmes, son divin consolateur lui apparut, et lui dit : « Ne « te tourmente plus, très-chère fille, car tous tes péchés te « sont remis ; moi j'en ai été puni dans tous les membres et « dans toutes les parties de l'être par où tu as pu offenser ton « Créateur. Sache que tu es pure de tout péché [1]. » « Si je « suis ainsi sanctifiée, » répondit Élisabeth, « pourquoi ne « puis-je cesser de vous offenser? » « Je ne t'ai pas sanc- « tifiée, » lui fut-il répondu, « au point de ne pouvoir plus « pécher ; mais je t'ai donné la grâce de m'aimer tellement « que tu aimes mieux mourir que de pécher [2]. »

Cependant l'âme si délicate et si humble d'Élisabeth, loin de puiser dans ces insignes faveurs de son Dieu une confiance excessive, semble au contraire n'y avoir vu qu'un motif de plus pour se mépriser elle-même, pour se défier de ses forces, pour exagérer à ses propres yeux son indignité. Pendant qu'elle foulait aux pieds les épreuves extérieures et les persécutions si cruelles dont elle venait d'être l'objet, elle trouvait en elle-même, dans les scrupules et les terreurs de son humilité, une source abondante d'amertume. Mais le Dieu à qui elle avait fait don exclusif de sa vie et de son cœur, veillait toujours sur ce trésor ; et comme s'il avait voulu lui faire goûter successivement toutes les consolations

[1] Die quadam dum peccata sua amarissime fleret, apparuit ei consolator Jesus... Noli, carissima filia, amplius angustiari, quia omnia peccata sunt tibi dimissa. Ego enim in omnibus membris et locis et partibus fui afflictus in quibus offendisti Creatorem tuum. Ibid.

[2] Si, inquit, ita sanctificata sum, quare non possum cessare vos offendere?... Non te sanctificavi quod peccare non posses, sed ratione gratiæ quam tibi dedi, qua me tam diligis ut mori magis eligas quam peccare.

qui sont l'apanage de ses enfants de prédilection, comme s'il avait voulu l'amener et l'unir à lui par les liens les plus doux et les plus puissants à la fois, il chargea celle que nous nommons chaque jour la santé des malades, le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, de guérir cette jeune âme toute languissante, malade et désolée d'un excès d'amour, et que cet excès même entraînait dans des fautes contre l'espérance et la foi. La reine du ciel devint désormais l'intermédiaire de toutes les grâces et de toutes les lumières que son divin Fils voulut répandre sur l'épouse qu'il s'était réservée depuis le berceau. Marie eut pour notre Élisabeth la même condescendance que pour sainte Brigitte et plusieurs autres saintes illustres dans la mémoire des chrétiens; elle lui apparut mainte fois pour l'instruire, l'éclairer et la fortifier dans les voies où Dieu l'appelait à marcher. Celle que l'Église nomme toujours *mère*, *souveraine*, *guide et maîtresse de tous les hommes* [1], ne dédaignait pas de guider chaque pas de cette jeune et humble amie de son Fils. La tradition détaillée de ces entretiens sacrés, recueillie d'après les récits d'Élisabeth elle-même, a été conservée à la postérité catholique dans les annales de l'ordre de Saint-François [2], et surtout dans les inappréciables documents rassemblés par les savants jésuites de Belgique, à l'effet d'achever leur collection des Actes des Saints [3]. Grâce à ces précieux monu-

[1] Patrocinio Virginis sanctissimæ implorato, quæ omnium mater est, domina, dux et magistra... Bref de Grégoire XVI à M. l'évêque de Rennes, du 5 octobre 1833.

[2] Luc Wadding, Ann. Minor., t. II, p. 169, d'après Marianus Florentinus. Il en est aussi question dans saint Bonaventure, Med. vitæ Christi, c. 3; saint Antonin, tit. 29, c. 19; Durand, l. 7 de Div. off. c. 4.

[3] Les travaux imprimés des Bollandistes s'arrêtent, comme on sait, au 15 octobre; mais ils avaient préparé et coordonné une foule d'extraits et de documents sur l'histoire des saints de tous les autres jours, jusqu'à la fin de

ments, il nous est permis d'admirer de loin la douce familiarité et la sollicitude maternelle avec laquelle Marie s'associait à toutes les émotions, à toutes les crises qui agitaient le cœur trop tendre et trop scrupuleux d'Élisabeth, et comment elle lui servait d'auxiliaire dans ces luttes intérieures, si fréquentes chez toutes les âmes prédestinées. Aussi ne craindrons-nous pas de reproduire, tout en les abrégeant, ces récits touchants, avec la confiance et la pieuse admiration qu'ils doivent exciter dans tout cœur vraiment catholique.

Rien ne saurait surpasser la douce condescendance qui présida à l'origine de ces célestes communications. Un jour que la veuve affligée cherchait intérieurement son bien-aimé avec ferveur et anxiété, sans pouvoir le trouver, sa pensée vint s'arrêter sur les causes de la fuite de Jésus en Égypte, et elle conçut un vif désir d'en être instruite par quelque saint moine [1]. Tout à coup la très-sainte Vierge lui apparut, et lui dit : « Si tu veux être mon élève, moi je serai ta maîtresse ;

l'année. Cette collection se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles. Ceux relatifs à sainte Élisabeth, recueillis par les Pères qui voyageaient *ad hoc* dans divers couvents d'Allemagne à la fin du dix-septième siècle, occupent les deux tiers d'un volume in-folio de pièces diverses consacrées aux saints du 19 novembre. Les passages que nous allons citer s'y trouvent sous la rubrique suivante : *Revelationes beatæ Mariæ factæ Elisabeth, filiæ regis Hungariæ.* Une note, qu'il nous a été impossible de déchiffrer, indique le nom du couvent où ce manuscrit a été trouvé ; mais la comparaison des écritures nous porte à croire qu'il a été copié et envoyé par le P. Wilman, qui a transmis plusieurs autres pièces du même volume, de Wetzlar et des environs, où il se trouvait en 1696. — M. Stædtler, dans sa traduction allemande de notre histoire, a reproduit ces révélations dans toute leur étendue : il croit qu'elles ont été rédigées par Marianus Florentinus, chroniqueur franciscain, mort en 1523, et cité à cette occasion par Wadding. Ann. Minorum.

[1] Die quadam... cum dilectum suum mente devota et anxie quæreret et non posset invenire, cœpit cogitare... Desiderans hoc ab aliquo sancto fratre audire... Mss. Bolland. Brux.

« si tu veux être ma servante, moi je serai ta dame [1]. » Élisabeth, n'osant se croire digne de tant d'honneur, dit : « Mais « qui êtes-vous, qui me demandez pour élève et pour ser- « vante [2]? » Marie répondit aussitôt : « Je suis la mère du « Dieu vivant, et je te dis qu'il n'y a point de moine qui « puisse mieux t'instruire là-dessus que moi [3]. » A ces mots, Élisabeth joignit les mains et les étendit vers la mère des miséricordes, qui les prit entre les siennes et lui dit : « Si tu « veux être ma fille, moi je veux être ta mère; et quand tu « seras bien instruite et obéissante comme une bonne élève, « une servante fidèle et une fille dévouée, je te remettrai entre « les mains de mon Fils. Évite toutes les discussions, et ferme « les oreilles à toutes les injures qu'on dit de toi. Souviens- « toi enfin que mon Fils s'est enfui en Égypte pour échapper « aux embûches d'Hérode [4]. »

Cependant une si éclatante faveur ne suffit point pour tranquilliser complétement Élisabeth; sa défiance d'elle-même ne fit qu'augmenter; mais la mère qui l'avait si généreusement adoptée ne devait plus l'abandonner. Le jour de sainte Agathe (5 février [5]), comme elle pleurait amèrement sa désobéissance aux instructions de sa divine maîtresse, cette douce consolatrice se trouva tout à coup à ses côtés, et lui dit : « O ma fille! pourquoi cette violente affliction! je ne t'ai pas

[1] Si vis esse mea discipula, ego ero tua magistra : si vis esse mea ancilla, ego ero tua domina. Ibid.

[2] Quæ es tu, quæ me petis in discipulam et ancillam? Ibid.

[3] Ego sum mater Filii Dei vivi, et dico tibi quod nullus frater est qui de eo te sciat melius informare. Ibid.

[4] Illa manus junxit et perrexit quas inter suas recepit Beata Virgo... « Si vis esse filia, ego volo esse tua mater; et quando eris bene instructa... ego te mittam in manus Filii mei. Fuge contentiones... Recordare quod Filius meus, etc. Ibid.

[5] Probablement de l'année 1228.

« choisie pour ma fille afin de te faire tant de mal. Ne te dé« sespère pas, parce que tu n'as pas pleinement observé mes « préceptes; je savais bien d'avance que tu y manquerais. Dis « une fois la salutation que l'Ange m'a adressée, et cette of« fense te sera entièrement remise [1]. »

Quelques jours plus tard, à la fête de sainte Scholastique (10 février), Élisabeth pleurait encore, en sanglotant avec violence [2]; son infatigable consolatrice vint à elle, accompagnée cette fois de saint Jean l'Évangéliste, l'ami spécial et le patron d'enfance de notre Élisabeth. « Tu m'as choisie, » lui dit Marie, « pour maîtresse et pour mère, et tu t'es donnée « toi-même à moi; mais je veux que ce choix de ta part soit « publiquement confirmé, et c'est pourquoi j'ai amené avec « moi mon bien-aimé Jean [3]. » Élisabeth joignit alors de nouveau les mains, et les mit entre celles de la reine du ciel, comme une vassale entre celles de sa suzeraine, et lui dit : « Faites de moi, Madame, tout ce qu'il vous plaira, comme « votre servante [4]. » Puis elle confirma cette donation qu'elle avait faite d'elle-même par serment, et saint Jean en dressa l'acte [5].

Une nuit, pendant qu'Élisabeth récitait la Salutation An-

[1] In festo sanctæ Agathæ dum amarissime fleret... adfuit sibi vigilanti dulcissima consolatrix, et dixit : « O filia mea, quare te vehementer affligis? Non enim te elegi in filiam, ut te offendam ne desperes... Ego enim bene sciebam quod in ipsis offenderes. Sed dic semel meam salutationem, etc. Mss. Bolland. Bruxell.

[2] Dum sic fleret quod a clamoribus non se continere posset. Ibid.

[3] Cœlestis imperatrix advenit... Tu me elegisti in magistram et matrem, et te ipsam tradidisti mihi; sed ego volo quod ista tua electio instrumento publico confirmetur, et ideo mecum dilectum meum Johannem duxi. Ibid.

[4] De me tanquam de ancilla vestra, sicut vobis placet, faciatis, domina. Ibid.

[5] Donationem juramento firmavit, et beatus Johannes de hoc instrumentum fecit. Ibid.

gélique, celle à qui elle adressait cette prière bénie lui apparut, et lui dit entre autres choses : « Je veux t'apprendre « toutes les prières que je faisais pendant que j'étais dans le « temple... Je demandais surtout à Dieu de l'aimer lui-même, « et de haïr mon ennemi. Il n'y a pas de vertu sans cet amour « absolu de Dieu, par lequel la plénitude de la grâce descend « dans l'âme ; mais après y être descendue, elle n'y reste pas, « et s'écoule comme de l'eau, à moins que l'âme ne haïsse « ses ennemis, c'est-à-dire les péchés et les vices. Celui donc « qui sait bien conserver cette grâce d'en haut doit savoir « coordonner cet amour et cette haine dans son cœur [1]. Je veux « que tu fasses tout ce que je faisais. Je me levais au milieu « de chaque nuit, et j'allais me prosterner devant l'autel, où « je demandais à Dieu d'observer tous les préceptes de sa loi, « et je le suppliais de m'accorder les grâces dont j'avais besoin « pour lui être agréable. Je lui demandais surtout de voir le « temps où vivrait cette vierge très-sainte qui devait enfanter « son Fils, afin que je puisse consacrer tout mon être à la « servir et la vénérer [2]. » Élisabeth l'interrompit pour lui dire : « O très-douce Dame, n'étiez-vous donc pas déjà pleine « de grâce et de vertus ? » Mais la sainte Vierge lui répondit : « Sois sûre que je me croyais aussi coupable et aussi misé- « rable que tu te crois toi-même ; c'est pourquoi je demandais « à Dieu de m'accorder sa grâce [3]. »

[1] Ego volo te docere omnes orationes quas ego faciebam dum starem in templo... Ab isto enim amore descendit omnis gratiæ plenitudo. Postquam autem descendit, non perseverat in anima, sed fluit ut aqua, nisi inimicos suos, id est, vitia et peccata habuerit odio, etc. Ibid.

[2] Volo te facere sicut et ego faciebam. Surgebam semper in noctis medio, etc... ut faceret me videre tempus in quo nata esset illa sanctissima virgo quæ Dei Filium pareret... Ibid.

[3] O dulcissima Domina, non eratis vos gratia et virtutibus plena?... Pro firmo scias quod ita me reputabam ream et vilissimam, sicut et tu... Ibid.

« Le Seigneur, » ajouta la très-sainte Vierge, « faisait de « moi ce que fait de sa harpe le musicien, qui en ordonne et « en dispose toutes les cordes pour qu'elles rendent un son « agréable et harmonieux, et qui ensuite en joue pendant « qu'il chante. C'est ainsi que Dieu avait mis d'accord avec « son bon plaisir mon âme, mon cœur, mon esprit, et tous « mes sens [1]. Ainsi réglée par sa sagesse, j'étais souvent em- « portée jusque dans le sein de Dieu par les anges; et là je « goûtais tant de joie, de douceur et de consolation, que je ne « me ressouvenais plus d'avoir jamais vu le jour dans ce « monde. J'étais en outre si familière avec Dieu et les anges, « qu'il me semblait avoir toujours vécu avec cette cour glo- « rieuse [2]. Puis, quand il plaisait à Dieu le Père, les anges « me reportaient au lieu où je m'étais mise en prière. Lorsque « je me retrouvais sur la terre, et que je me rappelais où « j'avais été, ce souvenir m'enflammait d'un tel amour de « Dieu, que j'embrassais la terre, les pierres, les arbres et « toutes les choses créées, par affection pour leur créateur. « Je voulais être la servante de toutes les saintes femmes qui « habitaient le temple; je souhaitais d'être soumise à toutes « les créatures, par amour pour le Père suprême, et ceci « m'arrivait sans cesse [3]. Tu devrais faire de même. Mais toi

[1] De me faciebat Dominus sicut citharista de cithara multarum cordarum, qui, etc..., et postea cantat cum ipsa. Sic Deus meam animam. etc... Ad suum beneplacitum concordaverat.

[2] Sic ipsius sapientia ordinata, ad sinum Dei Patris portabar ab angelis, et ibi recipiebam tantam consolationem et gaudium, etc... Tantam insuper familiaritatem habebam cum Deo et angelis suis quod videbatur mihi semper stetisse in illa curia gloriosa.

[3] Reversa in terram... ex hac recordatione divini amoris ignita incendio, terram et lapides, ligna et creaturas amplexabar et osculabam illius amore qui ipsas creaverat, et videbatur mihi esse ancilla omnium dominarum quæ erant in templo, et optabam subjici omnibus creaturis propter amorem supremi Patris. Ib. — Les mêmes expressions à peu près dans Wadding, l. c.

« tu discutes toujours, en disant : *Pourquoi m'arrive-t-il de* « *telles faveurs, quand je suis indigne de les recevoir?* Et « puis tu tombes dans une sorte de désespoir, et tu ne crois « pas aux bienfaits de Dieu [1]. Aie soin de ne plus parler ainsi, « car cela déplaît beaucoup à Dieu ; il peut donner, comme « un bon maître, ses bienfaits à qui il veut, et, comme un « sage père, il sait bien à qui ils conviennent. Enfin, » lui dit en terminant la divine institutrice, « je suis venue à toi par « une grâce spéciale ; je te suis donnée pour cette nuit ; inter- « roge-moi en toute sécurité, je répondrai à tout [2]. » Élisabeth n'osa d'abord pas user de cette faculté ; mais Marie l'ayant une seconde fois exhortée à l'interroger, elle hasarda cette question : « Dites-moi donc, Madame, pourquoi vous « aviez un si violent désir de voir la vierge qui devait enfan- « ter le Fils de Dieu [3] ? » Alors la sainte Vierge lui raconta comment, en cherchant à se consoler de l'absence des grâces surnaturelles dont elle venait de parler, elle avait été conduite par la lecture des prophètes à cette idée ; comment elle avait résolu de consacrer à Dieu sa virginité, afin d'être plus digne de servir cette vierge prédestinée ; comment enfin Dieu lui avait révélé que cette vierge n'était autre qu'elle-même [4].

Quelque temps après, comme Élisabeth priait avec ferveur, sa tendre mère lui apparut de nouveau, et lui dit : « Ma fille, « tu crois que j'ai eu toutes ces grâces sans peine, mais il n'en

[1] Sed tu semper litigas, dicens : *Quare*, etc... et in quadam desperatione cadens, beneficia Dei non credis. Cave ne ulterius sic dicas... Ipse enim sicut bonus et sapiens dominus, etc... Ibid.

[2] Ego veni ad te de speciali gratia ; hac nocte, data sum tibi. Interroga igitur secure, quia de omnibus respondebo. Ibid.

[3] Dicite mihi, Domina, quam ob causam cœpistis vos tanto desiderio, etc. Ibid.

[4] Nous avons renvoyé à l'Appendice n° v le texte de ce récit, trop long pour être inséré ici.

« est pas ainsi. En vérité, je te dis que je n'ai pas reçu de « Dieu une seule de ces grâces sans beaucoup de peine, sans « une prière continuelle, un ardent désir, une profonde dé- « votion, beaucoup de larmes et d'épreuves [1]. Sois certaine « qu'aucune grâce ne descend dans l'âme que par l'oraison et « la mortification du corps. Lorsque nous avons donné à Dieu « ce que nous pouvons par nous-mêmes, quelque peu que ce « soit, il vient lui-même dans notre âme en portant avec lui « ces dons suprêmes qui font en quelque sorte défaillir l'âme, « et lui ôtent la mémoire de tout ce qu'elle a pu faire d'a- « gréable à Dieu. Elle devient alors plus vile et plus mépri- « sable à ses propres yeux que jamais [2]. Et que doit faire « l'âme alors? Rendre dévotement grâces à Dieu de ces fa- « veurs. Quand Dieu voit que l'âme s'humilie et le remercie, « il lui fait des promesses si hautes qu'elles dépassent infini- « ment tous les vœux secrets de l'âme [3]. C'est ainsi qu'il en « a agi envers moi quand il m'a envoyé son archange Ga- « briel. Qu'ai-je fait alors? je me suis agenouillée, et en joi- « gnant les mains j'ai dit : *Voici la servante du Seigneur : « qu'il me soit fait selon sa parole.* Alors Dieu me donna « son Fils et les sept dons du Saint-Esprit : et sais-tu pour- « quoi? parce que j'avais cru en lui et m'étais humiliée de- « vant lui [4]. Je te dis ces choses, ma fille, parce que je veux « que tu te corriges de ton défaut de foi et d'espérance. Lors-

[1] Filia, tu credis quod omnem gratiam habuerim sine labore; sed non est ita. Imo dico tibi, etc. Mss. Bolland. Brux.

[2] Postquam dederimus Deo quod per nos possumus, licet sint parva, ipse venit in animam secum, ferens illa altissima dona, etc. Ibid.

[3] Et quid debet facere anima? Quando videt Deus quod anima se ipsam humiliat, etc. Tunc facit tales et tantas promissiones, etc. Ibid.

[4] Ita faciebat mihi... Ego vero quid feci? genuflexi, et junctis manibus dixi... Tum donavit mihi, etc... Et scis quare fecit? Quia sibi credidi, et me ipsam humiliavi. Ibid.

« que le Seigneur t'aura fait une promesse, dis comme moi : « *Voici la servante*, etc., et reste dans la ferme foi et l'attente « de cette promesse, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie : et si « elle ne s'accomplit pas, dis-toi que tu as commis quelque « faute contre Dieu, par où tu as cessé de mériter ce qu'il t'a « promis [1]. »

Pendant la vigile de Noël, Élisabeth suppliait le Seigneur de lui donner la grâce de l'aimer de tout son cœur : la sainte Vierge lui apparut encore, et lui demanda : « Qui est-ce qui « aime Dieu? Toi, l'aimes-tu? » L'humble Élisabeth n'osa pas l'affirmer, et ne voulait pas le nier. Pendant qu'elle hésitait à répondre, Marie continua : « Veux-tu que je te dise « qui l'a aimé? le bienheureux Barthélemi l'a aimé, le bien- « heureux Jean et le bienheureux Laurent l'ont aimé; veux- « tu, comme eux, te laisser écorcher et brûler vive [2]? »

Élisabeth se taisait encore, et Marie reprit : « En vérité je « te dis, si tu consens à être dépouillée de tout ce qui t'est « cher, précieux ou aimable, et même de ta propre volonté, « moi, j'obtiendrai pour toi le même mérite qu'eut Barthé- « lemi lorsqu'on le dépouilla de sa peau. Si tu supportes pa- « tiemment les injures, tu auras le même mérite que Laurent « quand il fut brûlé; si tu ne réponds rien aux reproches et « aux injures, tu auras le même mérite que Jean lorsqu'on « voulut l'empoisonner : et dans tout cela je serai là pour « t'aider et te fortifier [3]. »

Un jour qu'Élisabeth pensait à toutes ces prières que la

[1] Hæc, filia, ideo tibi dico, quia de modica fide et spe quam habes volo quod te emendes... dicas : Aliquod contra Dominum feci, etc. Ibid.

[2] Quis est qui Deum diligit? Diligis tu eum? Vis ut ego dicam tibi quis eum diligit? Dilexit eum beatus... Visne tu dimittere te decoriari et exuri?

[3] In veritate dico tibi quod si tu dimiseris tibi conferri quicquid, etc... Ego acquiram tibi meritum quod habuit B. Bartholomæus pro decoriatione sua... Et ad omnia ista tecum ero adjuvans et confortans te. Ibid.

sainte Vierge lui disait avoir faites dans le temple, et qu'elle se demandait pourquoi cette âme immaculée avait sollicité des grâces qui ne lui manquaient pas, Marie vint elle-même lui répondre, avec une infinie douceur et une extrême familiarité[1] : « J'ai fait, » dit-elle, « comme l'homme qui veut « faire une belle fontaine. Il va au pied d'une montagne, et « il examine soigneusement d'où s'élancent les sources d'eau; « il creuse jusqu'à ce qu'il les ait trouvées, et puis il les di- « rige vers le lieu où il veut élever sa fontaine. Il orne et « purifie ce lieu pour que l'eau y reste pure et claire; il en- « toure sa fontaine d'un mur; il y construit une colonne, et « tout autour des canaux par où l'onde puisse s'échapper « à larges flots pour la consolation de tous[2]. J'en ai agi de « même; j'ai été à la montagne, quand je me suis mise à « étudier la loi. J'ai trouvé la source, quand la lecture et la « prière m'ont révélé que la source de tout bien est d'aimer « Dieu du fond du cœur. J'ai préparé l'emplacement, quand « j'ai conçu le désir d'aimer tout ce qu'il aimait. J'ai voulu « que l'eau fût claire et pure quand j'ai résolu de fuir et de « haïr le péché. Je l'ai entourée de murs lorsque j'ai insé- « parablement uni l'humilité, la patience et la mansuétude « par le feu de la charité, et que je les ai conservées ainsi « unies jusqu'à ma mort. J'ai élevé la colonne et construit « les canaux d'écoulement, quand je me suis posée comme « le refuge universel : car je suis toujours prête à verser les « consolations et les grâces d'en haut à grands flots sur tous « ceux qui m'invoquent pour eux-mêmes ou pour d'autres[3].

[1] Respondit Domina nostra cum multa jucunditate et lætitia et familiaritate.

[2] Ego feci sicut fecit homo qui vult facere pulchrum fontem. Vadit ad radices montis, etc... Circulariter collocat cannellas per quas egrediatur aqua largissime ad solatium singulorum.

[3] Sic ego faciebam. Tunc ego ivi ad montem quando studui discere legem. Tunc venam inveni quando, etc... Tunc muros erexi undique quando vir-

« Je t'ai révélé, » dit-elle en terminant, « très-chère fille, « toutes les prières que je faisais, afin que tu apprennes par « mon exemple à demander à Dieu avec confiance et hu- « milité tout ce qui te manque. Sais-tu pourquoi les vertus « ne sont pas également réparties entre les hommes? Parce « que les uns ne savent pas les demander avec autant d'hu- « milité, ni les conserver avec autant de soins que d'autres : « c'est pourquoi Dieu veut que celui qui en est dépourvu soit « aidé par celui qui les possède. Et moi je veux que tu puisses « prier avec ferveur et dévotion pour ton salut et pour celui « des autres [1]. »

Ces doux entretiens terminés, Élisabeth vit un jour un superbe tombeau couvert de fleurs, d'où sortit sa divine consolatrice pour s'élever au ciel au milieu d'anges innombrables qui la conduisaient entre les bras de son Fils ; un ange vint lui expliquer cette vision de l'Assomption [2], qui devait être à la fois une faveur d'en haut pour la soutenir dans ses malheurs actuels, et un doux présage de la gloire que Dieu lui réservait, comme à Marie, si elle restait jusqu'à la fin fidèle et docile à sa volonté.

L'humble servante du Christ, en racontant toutes ces merveilles, disait qu'elle les avait vues et entendues avec une évidence intime et si claire de leur réalité, qu'elle aimerait mieux mourir que de nier leur existence [3].

tutem humilitatis, patientiæ, benignitatis et mansuetudinis calore charitatis ignitas et conjunctas usque ad vitæ exitum inseparabiliter conservavi... Parata sum omnibus pro se vel pro aliis postulantibus subsidium et solatium impertiri gratissime.

[1] Propterea, charissima filia, orationes quas ego faciebam tibi revelavi... Scis quare virtutes non sunt æquanimiter datæ? Quia nescit una persona, etc... Dico tibi quia volo, te pro tua et aliorum salute orare sollicite et devote.

[2] Supplément au manuscrit de Théodoric, à Cassel.

[3] Quæ autem ita lucide audivit ancilla Christi et apertissime vidit prædicta, quod dicebat se potius mortem eligere quam negare, vera non esse. Mss. Boll.

C'est ainsi que Dieu commençait déjà à payer de retour sa fidèle servante. Il se donne lui-même pour époux à la veuve solitaire; à la jeune femme découragée et troublée, il donne pour maîtresse et pour mère celle qui est à la fois la mère des douleurs et des miséricordes; à l'âme qu'il a dépouillée de tous les biens de la terre, il ouvre dès ici-bas les impérissables trésors du ciel.

CHAPITRE XX

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH REFUSA DE SE MARIER UNE SECONDE FOIS, ET COMMENT ELLE CONSACRA SA ROBE DE NOCES A JÉSUS, L'ÉPOUX DE SON AME.

> Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi, qui pascitur inter lilia.
>
> CANT. VI, 2.

> La vraie veuve est en l'Église une petite violette de mars, qui répand une suavité non pareille par l'odeur de sa dévotion, et se tient presque toujours cachée sous les larges feuilles de son abjection ;... elle vient ès lieux frais et non cultivés, ne voulant être pressée de la conversation des mondains, pour mieux conserver la fraîcheur de son cœur contre toutes les chaleurs que lui pourrait apporter le désir des biens, des honneurs, ou même des amours.
>
> S. FRANÇOIS DE SALES, Introd. III, 2.

La triste position à laquelle avait été réduite une princesse d'une naissance si illustre, et alliée aux plus puissantes maisons du Saint-Empire, ne pouvait manquer d'exciter la compassion et l'intervention de ses parents dès qu'elle leur serait connue. La duchesse Sophie, après avoir fait de vains efforts auprès de ses fils pour adoucir le sort de la pauvre Élisabeth, fit annoncer en secret ses malheurs à sa tante Mathilde, abbesse de Kitzingen, sœur de la reine de Hongrie, sa mère. Cette pieuse princesse, pénétrée de douleur par ce récit, envoya sur-le-champ des messagers affidés avec deux voitures, pour chercher sa nièce ainsi que ses enfants, et les

conduire à l'abbaye[1]. Élisabeth, heureuse surtout de pouvoir se réunir à ses enfants qu'elle aimait si ardemment, accepta l'offre de sa tante, que ses persécuteurs n'osèrent sans doute pas contrecarrer, et se rendit, à travers les vastes forêts et les montagnes qui séparent la Thuringe de la Franconie[2], à Kitzingen, sur le Mein. L'abbesse la reçut avec une bonté maternelle et d'abondantes larmes[3]; elle lui assigna un logement convenable à son rang, et chercha à lui faire oublier les cruelles douleurs d'âme et de corps qu'elle avait eu à subir. Mais la jeune duchesse ne trouvait pas de plus douce consolation que celle d'adopter autant que possible les habitudes de la vie monastique, et témoignait souvent le regret de ce que le soin de ses enfants l'empêchait de s'astreindre à la règle comme une simple religieuse[4]. Cependant Egbert[5], prince-évêque de Bamberg, frère de l'abbesse Mathilde, de la duchesse Hedwige de Pologne et de la reine Gertrude, et par conséquent oncle maternel d'Élisabeth, ayant appris ses malheurs et son arrivée à Kitzingen, crut que son séjour prolongé dans ce monastère, avec sa famille, ne convenait ni à sa position ni aux habitudes d'une maison religieuse, et l'invita à venir dans ses États. La docile princesse lui obéit, peut-être à regret, et en laissant aux soins de sa tante sa seconde fille Sophie, à peine âgée de deux ans, laquelle prit ensuite le voile dans l'abbaye qui avait été le berceau de son enfance. Le prélat fit à sa nièce un accueil qui dut la con-

[1] Vita Rhyt. § xxix.

[2] Cette chaîne est connue sous le nom de *Thuringerwald* et *Rædelgebirge*.

[3] Und mit weynenden armen umbfangen. Vita Rhyt. l. c.

[4] Ibid.

[5] Ce prélat mourut en 1235 ou 1237 : on voit sa tombe à la cathédrale de Bamberg; il est représenté sur sa pierre sépulcrale, en haut-relief, *de profil*, et la main levée pour bénir. Cette disposition de profil est assez rare dans les tombeaux du moyen âge.

vaincre et de son affection pour elle, et du respect que lui inspiraient de si grands malheurs [1]. Il lui proposa de la faire conduire en Hongrie, auprès du roi son père; mais elle refusa, probablement à cause du triste souvenir de la mort de sa mère Gertrude. Il lui assigna alors pour résidence le château de Bottenstein [2], en lui donnant une maison montée selon son rang, et dont elle devait disposer à son gré [3]. Elle s'y rendit avec ses enfants et ses fidèles suivantes, Ysentrude et Guta, qui avaient noblement partagé avec elle toutes ses épreuves; et dans ce tranquille asile elles reprirent nuit et jour leurs exercices de piété. Mais l'évêque, voyant que la duchesse était encore toute jeune, puisqu'elle n'avait que vingt ans, et en outre d'une beauté remarquable [4], se souvenant d'ailleurs du précepte de saint Paul [5], conçut le projet de la remarier. Selon plusieurs auteurs, il espérait la faire épouser à l'empereur Frédéric II [6], qui venait de perdre sa seconde femme, Yolande de Jérusalem. L'empereur lui-même, d'après un récit contemporain, nourrissait un vif désir d'épouser Élisabeth [7]. L'évêque se rendit auprès d'elle

[1] Ipsam benigne et reverenter susceptam, cum omni honestate caritateque pertractavit. Theod. V, 1.

[2] Ou *Pottenstein*, château et bourg de l'évêché de Bamberg, sur la Putlach, entre Forchheim et Bayreuth, dans une contrée fort montagneuse. Il y en a une vue dans Merian, *Topographia Franconiæ*, p. 30, et une gravure moderne de *Lang*. V. aussi *Handbook for Southern Germany*.

[3] Elle était composée de deux demoiselles d'honneur, deux gentilshommes, deux femmes de chambre, et deux autres serviteurs. Élisabeth s'était opposée à ce que sa maison fût plus nombreuse. Rothe, p. 1720. Vita Rhyt. § xxix.

[4] S. Elisabeth war damahls nur 20 jahr alt, schœn von gestalt, etc. Kochem, 821.

[5] Adolescentiores viduas volo nubere. I. Tim. v, 11.

[6] Cod. Heidelb. 21. — Fritsche Closener, Strassburgischer Chronik. p. 123. Stuttgard, 1842.

[7] Er wolte si gerne zu der e genommen han... Ibid, p. 34.

pour lui communiquer ce dessein : il lui dit qu'il voulait la marier à un seigneur bien autrement illustre et puissant que son défunt époux [1]. Elle lui répondit, avec une grande douceur, qu'elle préférait rester seule pendant le reste de sa vie, et servir Dieu seul [2]. Le prélat lui soutint qu'elle était encore trop jeune pour embrasser un tel genre de vie : il lui rappela les persécutions qu'elle avait eu à souffrir, et lui fit entrevoir la possibilité de leur renouvellement quand il viendrait à mourir ; car, bien qu'il eût résolu de lui léguer Bottenstein et ses dépendances, une fois dans la tombe, il ne pourrait plus la protéger contre les attaques des méchants [3]. Mais Élisabeth ne se laissa pas ébranler ; un poëte français nous a conservé sa réponse : « Sire, » lui dit la belle et pieuse princesse, « j'ai eu pour seigneur un mari qui m'a « tendrement aimée, qui a toujours été mon loyal ami ; j'ai « eu part à ses honneurs et à sa puissance ; j'ai eu beaucoup « de bijoux, de richesses et de joies de ce monde ; j'ai eu « tout cela ; mais j'ai toujours pensé ce que vous-même « savez bien, que la joie du monde ne vaut rien. C'est pour- « quoi je veux quitter le siècle, et payer à Dieu ce que je lui « dois, les dettes de mon âme. Vous savez bien que toutes « les aises mondaines ne produisent que douleurs et tour- « ments, et la mort de l'âme. Sire, il me tarde beaucoup « d'être en la compagnie de Notre-Seigneur ; je ne lui de- « mande plus qu'une chose sur la terre : j'ai deux enfants « de mon seigneur [4], qui seront riches et puissants ; je serais « bien joyeuse et bien reconnaissante envers Dieu, s'il m'ai-

[1] Ibid.

[2] Gar gutlich sie das widersprach, etc. Vita Rhyt. l. c.

[3] Ibid.

[4] Elle parlait de ceux qui n'étaient pas destinés à la vie monastique, de son fils Hermann et de sa fille aînée Sophie.

« mait assez pour les amener à lui[1]. » Il ne paraît pas que la duchesse lui ait objecté alors le vœu de continence perpétuelle qu'elle avait fait du vivant de son mari, pour le cas où elle lui survivrait[2]; mais elle s'en entretenait souvent avec ses filles d'honneur, qui avaient fait ce vœu en même temps qu'elle, et qui craignaient que l'évêque n'employât sa puissance pour le leur faire violer[3]; elle cherchait à leur faire prendre courage, et leur garantissait sa propre persévérance à tout prix. « J'ai juré, » disait-elle, « à Dieu et à mon sei-« gneur mari, quand il était en vie, que jamais je n'appar-« tiendrais à aucun autre homme. Le Dieu qui lit dans les

[1] La bone dame sainte et bele...
Ains li a dit en grand doucher :
Sire, iou ai eu signor
Ki estoit mes loiaux amis ;
Et ses honors et grans delits
Ai eu, et mainte richece,
Maint bel ioel, mainte liece.
Tout çou en iou, mais ie pensai
Autre chose que vous dirai :
Vous meismes le savez bien,
Joie del monde ne valt rien...
Par çou voel le siecle laissier,
Et ce que doi a Dieu paier.
C'est lame que li doins daoite...
Sire, moult longuement me tarde
Que soie en la compaignie
Nostre signor accompaignie.

De mon signor ai ij enfans ;
Chascun sera riche et puissans ;
Je seraie lie et joyeuse
Et envers Dieu très gracieuse,
S'il m'avoit faite tel amor
Quils fuissent à mon creator.

Le moine Robert. Mss. 1862.

[2] V. page 293.

[3] Episcopi potentiam formidantes, cum ea super hæc querulando cum lacrymis loquerentur. Theod. l. c.

« cœurs, et qui y découvre les plus secrètes pensées, sait que « j'ai fait ce vœu avec un cœur simple et pur, et une entière « bonne foi. Je me confie en sa miséricorde; il est impos-« sible qu'il ne défende pas ma chasteté contre tous les « projets des hommes, et même toutes leurs violences. Ce « n'est pas un vœu sous condition, et dans le cas seulement « où cela plairait à mes parents et à mes amis, mais bien un « vœu spontané, libre et absolu, de me consacrer tout en-« tière, après la mort de mon bien-aimé, à la gloire de mon « créateur. Si l'on ose, au mépris de la liberté du mariage, « me livrer à un homme quelconque, je protesterai devant « l'autel ; et si je ne trouve pas d'autre moyen d'échapper, » je me couperai secrètement le nez, afin de devenir un « objet d'horreur à tous les hommes [1]. » Cependant elle n'en était pas moins inquiète, et la volonté bien arrêtée de l'évêque lui annonçait qu'elle aurait de rudes combats à soutenir pour rester fidèle à son Dieu et à sa conscience. Une grande tristesse s'empara d'elle : elle eut recours au Consolateur suprême, et, agenouillée à ses pieds, baignée de larmes, elle le supplia de veiller à la conservation du trésor qu'elle lui avait consacré [2]. Elle s'adressa ausssi à la reine des vierges, qui lui avait été donnée pour mère. Tous deux ne dédaignèrent pas de la rassurer, et de ramener la paix

[1] Ich habe gote gelobet unde myme herriu, do her lebete, das ich vort nummer mannis mehr schuldig werdin wel. Rothe, p. 1730. — Inspector cordium et absconditorum cognitor Deus novit votum... de puro corde et simplici et fide non ficta processisse... Neque enim conditionatum... sed spontaneum, absolutum ac liberum edidi votum servandæ post mortem dilecti mei integerrimæ castitatis ad gloriam conditoris. Verum etsi contra libertatem matrimonii... occulte nasum proprium meis truncarem manibus, ut sic me omnis abhorreret homo turpiter maculatam. Theod. l. c.

[2] Pavens et tremens periculum confugit ad Dominum, et ipsius custodiæ castitatem suam lacrymosis orationibus commendabat. Ibid.

dans son cœur. Elle se trouva bientôt tranquillisée, et animée d'une confiance sans bornes dans la protection céleste [1].

C'est sans doute à cette époque de la vie d'Élisabeth qu'il faut rapporter le récit que des traditions locales ont conservé jusqu'à nos jours de quelques voyages qu'elle entreprit, soit pour échapper aux importunités de son oncle, soit dans un but de dévotion et de pieuse curiosité. Ce mobile suffisait, à une époque où les intérêts matériels ne dominaient pas encore l'humanité, pour mettre en mouvement, malgré la difficulté des communications, plus d'hommes peut-être que n'en remuent la cupidité ou l'ennui des voyageurs modernes. Les pauvres, les infirmes, les femmes même, ne résistaient pas à l'envie de prier dans un sanctuaire célèbre, de vénérer les restes d'un saint spécialement chéri, de recueillir pour leurs vieux jours les doux souvenirs de quelque pèlerinage fait sous la protection de Dieu et des saints Anges. Élisabeth alla deux fois ainsi à Erfurt, ville célèbre par le nombre et la beauté de ses monuments religieux, et située au centre des domaines de son époux, quoique appartenant à l'archevêché de Mayence. Elle y choisit pour séjour un couvent de filles repenties [2], et passa plusieurs jours dans une retraite absolue. En partant, elle leur laissa le simple verre dont elle s'était servie à ses

[1]
Cele qui tant le pot ameir
Rendit grace a Dieu lou peire
Et a la soie douce meire
De ce qu'ainsi la conseillie
De terreir cest aparillie.

Rutebeuf, fol. 35.

[2] Dites les *Dames blanches*, aujourd'hui remplacées par les Ursulines. On y montre une chambrette qui donne sur l'église, et qu'on croit avoir été occupée par elle.

modestes repas, et que l'on y vénère encore aujourd'hui comme un souvenir de sa bonté et de son humilité [1].

Elle alla aussi vers cette époque visiter le château de ses ancêtres maternels, à Andechs, situé sur une éminence voisine des Alpes qui séparent la Bavière du Tyrol. Ce château ancien et fameux venait d'être transformé par le margrave Henri d'Istrie, autre oncle d'Élisabeth, en un monastère de Bénédictins [2], illustré depuis par la possession de quelques-unes des plus précieuses reliques de la chrétienté, et par les nombreux miracles qui s'y rattachent. Élisabeth vint s'associer par sa présence à la pieuse fondation qui devait à jamais honorer sa famille. Du haut de la sainte montagne elle put contempler cette belle Bavière, riche alors de la double beauté de la nature et de la religion, toute parsemée de monastères célèbres [3], les uns cachés au sein des forêts antiques, les autres se mirant dans l'onde pure et calme des lacs de cette contrée; tous foyers de la civilisation chrétienne du pays, et qui devaient pendant bien des siècles encore offrir un inviolable sanctuaire à la science, un asile doux et sûr aux âmes avides de repos et de prière, et une hospitalité sans bornes aux nombreux pèlerins qui suivaient cette grande route des royaumes du nord aux tombeaux des apôtres. Que de fois aussi les regards de notre Élisabeth durent s'arrêter sur cette majestueuse chaîne des monts du Tyrol, derrière laquelle tout cœur catholique devine en tressaillant Rome et l'Italie! Elle venait accroître, à son insu, la vénération dont ces beaux lieux ont

[1] Le jour de la fête de notre sainte, on y fait boire toutes les jeunes élèves de la communauté. (Juin 1834.)

[2] Selon d'autres, de Chanoines réguliers de Saint-Augustin.

[3] Tels sont Diessen, sur les bords de l'Ammersee, fondée par sainte Mathilde, de la maison de Méran; Wessobrunn, célèbre par les manuscrits qu'on a trouvés dans sa bibliothèque; Steingaden, Polting, Rottenbuch, etc.

été entourés. Au pied du mont elle fit naître, par ses prières, une source si abondante qu'elle ne tarit jamais, même dans les années de la plus grande sécheresse, et en outre douée de plusieurs qualités salutaires. La pieuse princesse apportait encore avec elle, à ce lieu qui allait passer de la protection de sa famille à celle du Dieu tout-puissant, un doux et touchant souvenir de sa vie conjugale, qu'elle venait offrir dans sa simplicité au nouvel époux de son âme. C'était sa robe de noces, la robe qu'elle avait portée le jour de son mariage avec son bien-aimé Louis. Elle la déposa sur l'autel, et donna en même temps aux religieux une petite croix d'argent contenant des reliques des instruments de la Passion, sa *pax* ou le reliquaire qu'elle avait toujours porté sur elle, et plusieurs autres objets qui lui étaient chers. Peu d'années s'écouleront, et le nom de cette jeune veuve qu'on avait vue venir en humble pèlerine faire son offrande à ce sanctuaire naissant, remplira le monde chrétien de sa gloire, et la main du vicaire de Dieu l'inscrira dans le ciel. Faut-il s'étonner si dès lors les présents de cette sainte, qui appartenait à tant de titres à ces lieux sacrés, devinrent d'inappréciables reliques; et si même aujourd'hui, malgré les orages et les ténèbres des temps, le peuple simple et fidèle vient encore les vénérer et les baiser avec un respectueux amour [1]?

[1] Le monastère d'Andechs, lors de la sécularisation de tous les biens religieux par le roi Maximilien de Bavière, en 1806, fut vendu à un juif! Cependant l'église et le trésor des reliques ont été conservés : la robe de noces de sainte Élisabeth y sert d'enveloppe à trois hosties miraculeuses. Aux principales fêtes de l'année, de nombreux pèlerins s'y rendent ; les villages voisins y viennent processionnellement en chantant des litanies. Andechs est à huit lieues environ de Munich, près du beau lac de Staremberg : de la hauteur où est située l'église, la vue embrasse toute la chaîne des Alpes du Tyrol. Peu d'endroits en Allemagne sont plus dignes de la visite du voyageur catholique. Ceux qui pourraient s'y rendre sont priés de s'y souvenir devant Dieu de l'auteur de ce livre.

CHAPITRE XXI

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH REÇUT LES OSSEMENTS DE SON ÉPOUX BIEN-AIMÉ, ET COMMENT ILS FURENT ENTERRÉS A REINHARTSBRUNN.

Benedicti vos Domino, qui fecistis misericordiam hanc cum domino vestro Saül, et sepelistis eum.
II. REG. II, 5.

Requiem tibi dabit Dominus semper, et implebit splendoribus animam tuam, et ossa tua liberabit...
IS. LVIII, 11.

A peine Élisabeth fut-elle de retour à Bottenstein, qu'un messager de l'évêque vint l'appeler auprès de lui à Bamberg, afin d'y recevoir les restes de son mari, que les chevaliers thuringiens, de retour de la croisade, allaient y apporter[1]. En effet, les compagnons du duc Louis, comme nous l'avons vu, l'avaient enseveli à Otrante, et s'étaient ensuite mis en route pour la Syrie, afin de remplir leur vœu. Plusieurs d'entre eux, qui purent pénétrer jusqu'à Jérusalem, y firent des dons et des prières à son intention[2], comme il les en avait suppliés sur son lit de mort. En revenant de leur pèlerinage, ils repassèrent par Otrante, afin d'en emporter avec eux les dépouilles de leur souverain. Ils les déterrèrent, et trouvèrent

[1] Ecce subito venit nuntius episcopi... Theod. v. 2.

[2] Des historiens vont jusqu'à dire qu'on y célébra sa fête, parce que sa sainteté s'était déjà révélée par de nombreux miracles. Kesa, Chron. Manusc. citat. apud Wadding. Ann. Min. II, 166. — Script. rer. Hungar. I, 149.

que ses ossements étaient blancs comme de la neige, ce qui était à cette époque un signe que l'époux avait gardé une fidélité inviolable à son épouse [1]. Après avoir déposé ces restes précieux dans un riche cercueil, ils en chargèrent un cheval, et se mirent en route pour leur pays. Ils faisaient précéder le cercueil d'une grande croix d'argent ornée de pierreries, comme une marque de leur propre piété et de leur attachement envers leur maître [2]. Dans toutes les villes où ils s'arrêtaient pour passer la nuit, ils déposaient le cercueil dans une église ; ils le faisaient veiller par des religieux ou par des personnes pieuses qui chantaient les vigiles des morts et d'autres oraisons pendant toute la nuit. Ils ne repartaient le lendemain matin qu'après avoir fait célébrer une messe, et y avoir fait leur offrande. Pour peu que l'église fût cathédrale ou conventuelle, ils lui laissaient la draperie de pourpre qui recouvrait le cercueil, afin que le produit en fût appliqué à l'intention de l'âme du défunt. De mémoire d'homme on n'avait vu des obsèques plus solennelles [3].

Ils traversèrent ainsi toute l'Italie et l'Allemagne méridionale. Arrivés à quelque distance de Bamberg, ils firent prévenir de leur approche l'évêque, qui envoya aussitôt chercher la duchesse à Bottenstein. Il ordonna en même temps à tous les seigneurs et aux dignitaires de sa cour de se disposer à l'accueillir avec une bienveillante sympathie, et à l'entourer

[1] Apparuerunt ossa candida super nivem. Theod. l. c. — Das bedeut das er sein Ee recht gehalten hat. Passional, p. 61. On fit bouillir son corps pour séparer les os de la chair. Cette coutume fut interdite dans la suite par Boniface VIII, sauf le cas où le décès aurait lieu chez les infidèles. Signius, de Reliquiis, c. 38.

[2] Utpote Christianitatis cultores et sui domini fidelissimi amatores. Theod. l. c.

[3] Quis unquam imperatorum vel principum, vel etiam sanctorum tales legitur habuisse exequias? Ibid.

pendant la triste cérémonie du lendemain, de peur que ses forces ne l'abandonnassent[1]. Lui-même se rendit alors au-devant du corps, accompagné de tout son clergé, des religieux des divers monastères de la ville, des enfants des écoles, et suivi d'une foule immense de peuple, dont la voix se mêlait aux chants funèbres des prêtres et au son de toutes les cloches de la cité épiscopale. Plusieurs comtes et seigneurs des environs s'étaient joints au cortége, qui rentra dans la ville, et conduisit le corps jusqu'à la célèbre cathédrale où reposaient les corps sacrés de l'empereur saint Henri et de sainte Cunégonde[2]. On célébra pendant toute la nuit l'office des morts[3].

Le lendemain, Élisabeth, toujours accompagnée de sa fidèle Ysentrude et de Guta, fut conduite auprès de ces dépouilles chéries : on ouvrit le cercueil, et on lui permit de contempler les restes de son époux[4]. Ce qu'il y eut alors, dit un pieux narrateur de cette scène, ce qu'il eut alors de douleur et d'amour dans son cœur, celui-là seul peut le savoir, qui lit dans les cœurs de tous les enfants des hommes[5]. Toute l'affliction des premiers moments où elle apprit son malheur se renouvela dans son âme ; elle se précipita sur ces ossements, et les baisa avec transport[6] ; ses larmes furent si abondantes,

[1] Ut omnes nobiles et digniores in occursu funeris ejus assisterent lateri, et eam ne deficeret, confortarent. Ibid.

[2] Cette cathédrale existe encore, et a été récemment rendue à toute sa primitive beauté par le zèle du roi Louis de Bavière, qui en a fait enlever tous les autels, ornements, etc., de style classique, et les a fait remplacer, là où il y avait nécessité, par les œuvres de la nouvelle école catholique. Il en résulte que l'Europe ne renferme pas un monument plus pur et plus complet de l'architecture romane ou, selon les Allemands, byzantine.

[3] Rothe, p. 1731. Vita Rhyt., § xxx. Theod. l. c.

[4] Reserata sunt scrinia et ossa revelata. Theod.

[5] Quid tunc doloris et amoris in corde ejus fuerit, solus scire poterit is, qui novit corda omnium filiorum hominum. Ibid.

[6] Renovatus est dolor, commota sunt viscera, contremuerunt ossa... Theod. — Le P. Apollinaire, p. 338.

son agitation si cruelle, que l'évêque et les seigneurs qui assistaient à ce douloureux spectacle crurent devoir la calmer et essayer de l'en détourner. Mais elle se souvint de Dieu, et aussitôt toute sa force lui revint[1] : « Je vous rends grâce, « Seigneur, dit-elle, de ce que vous avez daigné écouter votre « servante, et exaucer le désir immense que j'avais de con- « templer les restes de mon bien-aimé, qui était aussi le « vôtre. Je vous rends grâce d'avoir ainsi miséricordieuse- « ment consolé mon âme affligée et désolée. Il s'était offert « lui-même, et moi aussi je vous l'avais offert, pour la dé- « fense de votre terre sainte; et je ne reviens pas sur ce sa- « crifice, bien que je l'aie aimé de toutes les forces de mon « cœur. Vous savez, ô mon Dieu! combien j'ai aimé cet « époux qui vous aimait tant : vous savez que j'aurais mille « fois préféré à toutes les joies du monde sa présence qui « m'était si délicieuse, si votre bonté me l'avait accordée : « vous savez que j'aurais voulu vivre toute ma vie avec lui « dans la misère, lui pauvre et moi pauvresse, et mendier « avec lui de porte en porte à travers le monde entier, seule- « ment pour avoir le bonheur d'être avec lui, si vous l'aviez « permis, ô mon Dieu! Maintenant je l'abandonne, et je « m'abandonne moi-même à votre volonté. Et je ne voudrais « pas, quand même je le pourrais, racheter sa vie au prix « d'un seul cheveu de ma tête, à moins que ce ne fût votre « volonté, ô mon Dieu[2]! »

[1] Memor Dei, resumpto spiritu, dixit... Theod. l. c.

[2] Sire, je te rends graces de ce que j'ay esté à recevoir les os de mon doulx homme, et tu as daignié conforter cette chetive. Sire, tu sces que je aymoie moult cestui qui t'aymoit. Jean Lefèvre, l. XLVI, c. 25. — Gratias tibi ago, Domine, quod ancillæ tuæ, ingens quod habui desiderium in aspectu ossium dilecti mei *viri dilecti tui*, adimplere... Ipsum tibi a semetipso et a me in subsidium terræ tuæ sanctæ oblatum non invideo, licet eum dilexerim ex corde. Tu scis, Deus, quod *ipsum te amantem multum amaverim*, quod ejus

Ce fut là le dernier cri de la nature vaincue, le dernier soupir des affections de la terre expirantes dans ce cœur de vingt ans, sous le joug de l'amour du ciel.

Ayant dit ces paroles, elle essuya le torrent de larmes qui l'avaient inondée [1], et sortit en silence de l'église. Elle alla s'asseoir dans un petit cloître planté d'herbe [2], attenant à la cathédrale, et fit prier les seigneurs thuringiens qui avaient ramené le corps de son mari, de venir l'y trouver. A leur approche, elle se leva humblement pour leur faire honneur, et les pria de prendre place à côté d'elle, parce qu'elle ne se sentait pas assez forte pour rester debout [3]. Elle leur parla ensuite longuement et avec une grande douceur ; elle les supplia, au nom de Dieu et de Jésus-Christ, de vouloir bien être les protecteurs de ses pauvres enfants et leur servir de tuteurs; elle leur raconta le cruel et indigne traitement dont ils avaient été, ainsi qu'elle-même, l'objet de la part des landgraves Henri et Conrad, et la misère qu'il leur avait fallu endurer à Eisenach. L'évêque vint à son tour confirmer le récit de sa nièce, et s'entretint en détail avec les chevaliers

desiderabilem præsentiam, mihi gratissimam, omnibus hujus mundi deliciis et gaudiis anteferrem, si ipsum mihi tua benignitas concessisset. Optaremque omni tempore vitæ meæ cum eo vivere tali conditione, *ut cum eo ipso paupere per totum mundum ostiatim paupercula mendicarem*, dummodo ejus frui contubernio de tuo beneplacito licuisset. Num vero ipsum et me tuæ voluntatis dispositioni committo. Nec enim, etiam si possem, eum ad vitam revocare minimo mei capitis capillo, præter tuum beneplacitum vellem. Theod. l. c. — Les passages en italique sont complétés par le manuscrit de la bibliothèque Laurentienne à Florence. Plut. XXVII, Cod. 1, n° 18. — Ces paroles se trouvent aussi presque textuellement dans la déposition des quatre demoiselles d'honneur et autres sources.

[1] Repressis lacrymarum fluminibus conticuit. Theod. l. c.

[2] In quodam pratello consedit. Ib. — Rothe, p. 1731.

[3] Reverenter et humiliter assurrexit... Assidere sibi faciens... Wan sy vormuchte nicht zcu stehene... Ibid.

des moyens de réparer les torts faits à la veuve et aux orphelins de leur souverain. Une vive indignation se manifesta parmi les pèlerins, lorsqu'ils eurent appris les injures de la jeune duchesse. Ils déclarèrent qu'ils la reconnaissaient toujours pour leur dame et maîtresse, et qu'ils la défendraient envers et contre tous [1]. Ils avaient à leur tête le noble et fidèle sire de Varila, le fils de celui qui, seize ans auparavant, avait été chercher, dans le palais des rois de Hongrie, la princesse qui était alors devant lui comme une veuve opprimée et trahie; il se rappela sans doute le serment que son père avait prêté au roi André de veiller sur sa fille. Ses frères d'armes et lui engagèrent le prélat à leur confier cette noble et malheureuse famille, qu'ils ramèneraient en Thuringe en même temps que les dépouilles mortelles du duc Louis; ils jurèrent qu'ils lui feraient rendre bonne et entière justice. Rassuré par leurs promesses et leur renommée de preux chevaliers, que leur récente croisade n'avait pu qu'accroître, l'évêque de Bamberg consentit sous cette condition à leur confier celle dont ils se constituaient les défenseurs; il ne paraît pas qu'il les ait entretenus de son projet d'un second mariage pour elle. Après avoir célébré lui-même en l'honneur du défunt une messe pontificale à laquelle toute la ville voulut assister, et avoir généreusement défrayé toutes les dépenses de ses hôtes pendant leur séjour à Bamberg, il leur donna congé ainsi qu'à la duchesse et à ses enfants. Le triste cortége se remit en route, et se dirigea vers l'abbaye de Reinhartsbrünn, où le pieux Louis avait voulu être enseveli [2].

Cependant le bruit de l'arrivée des restes du souverain bien-aimé s'était répandu en Thuringe, et avait profondément re-

[1] Utpote dominæ suæ. Theod. l. c. Vit. Rhyt. § xxx. Rothe.

[2] Ils partirent le matin, après avoir assisté à une messe de l'aurore. Rothe, 1731.

mué toute la contrée. Ce ne furent pas seulement la duchesse Sophie, mère de Louis, et ses frères Henri et Conrad, qui s'empressèrent d'aller à Rheinhartsbrünn pour le recevoir : ce furent tous les comtes et seigneurs, toute la noblesse du pays ; ce fut surtout le pauvre peuple que ce prince avait tant chéri et si énergiquement protégé. Une immense multitude, composée de riches et de pauvres, de bourgeois et de paysans, d'hommes et de femmes [1], se rassembla à Reinhartsbrünn pour rendre les derniers devoirs à celui qu'ils avaient vu partir si peu de temps auparavant pour aller chercher, en l'honneur de Dieu, sous un ciel étranger, la mort qu'il avait trop tôt trouvée. D'autres motifs contribuaient à grossir cette foule : le désir bien naturel de revoir les croisés qui avaient échappé aux dangers de la route, y conduisait tous ceux qui avaient parmi eux des parents ou des amis ; enfin, l'intérêt qu'on ne refusait pas partout, comme à Eisenach, à la duchesse Élisabeth ; les récits de ses malheurs et de son exil, qui avaient couru le pays ; le désir de savoir quel serait le sort de cette femme si jeune et sans défense, y amenaient beaucoup d'âmes pieuses et compatissantes [2]. Plusieurs évêques et abbés y étaient aussi venus pour honorer le noble champion de l'Église et du saint Sépulcre. Ces mêmes moines, dont il avait pris congé avec une si tendre affection et des pressentiments trop bien réalisés, avaient maintenant le triste devoir de lui rendre ces sacrés honneurs que l'Église réserve à ses enfants dociles. Ils allèrent au-devant de son corps,

[1] Occurrerunt comites et nobiles milites et de civitatibus, oppidis, et villis, divites et pauperes, utriusque sexus innumera multitudo. Theod.

[2]
Und ouch erfuren die mere
Wie es umb frau Elisabeth were...
Und was man mit ir wold tun...
Vita Rhyt. f. 30.

suivis par un nombreux clergé séculier et par tout le peuple, en chantant des psaumes et des cantiques que les larmes interrompaient souvent[1]. Les obsèques furent célébrées dans l'église de l'abbaye, en présence des deux duchesses et des deux jeunes landgraves : devant les restes de Louis, une douleur commune et également sincère les réunit. Toute la magnificence des cérémonies ecclésiastiques fut déployée, et se prolongea pendant plusieurs jours. Les regrets et les pleurs du peuple y furent comme une pompe nouvelle, et la plus belle de toutes. De généreuses offrandes à l'église[2], d'abondantes aumônes distribuées aux pauvres, furent un dernier hommage rendu à celui qui avait tant aimé les pauvres et tant respecté l'Église. Ses ossements, renfermés dans une châsse, furent placés dans une tombe de pierre, exhaussés de manière à rester exposés, par la suite, aux regards des fidèles. Ils furent l'objet de nombreux pèlerinages. L'amour du peuple et la reconnaissance des religieux lui valurent le surnom de Louis *le Saint*, sous lequel il est connu dans l'histoire, et que justifiait un grand nombre de guérisons miraculeuses qui eurent lieu à son tombeau et par son invocation[3]. Il en résulta qu'il fut pendant près de trois siècles l'objet d'un culte populaire, qui n'a cependant jamais été confirmé par l'autorité ecclésiastique. Mais en 1525, les paysans, soulevés par les doctrines des réformateurs protestants, pillèrent l'abbaye de Reinhartsbrünn, violèrent tous les tombeaux, arra-

[1] Cum lacrymosis modulationibus. Theod. l. c.

[2] Le landgrave Henri donna dix arpents de terre situés à Luthersborn aux religieux pour prix de ce service funèbre. Justi, Vorzeit de 1823, p. 286.

[3] A la vie manuscrite de ce prince, par son chapelain Berthold, qui se trouve à la bibliothèque de Gotha, on a joint une longue liste des miracles que la tradition lui attribuait, et dont les derniers sont du XV[e] siècle. Il y a même des hymnes et des prières en son honneur. On en trouvera deux à la fin de notre Appendice, n° VIII.

chèrent notamment les ossements du duc Louis de son cercueil, et se firent un jeu de se jeter ses restes sacrés à la tête les uns des autres [1]. Aujourd'hui le voyageur catholique peut encore voir la pierre brisée de son sépulcre, adossée à une église qui n'est plus catholique. En contemplant ce dernier monument d'une si noble mémoire, on ne pourra refuser un souvenir d'émotion et d'admiration à celui qui, si l'Église ne l'a pas compté parmi les saints, a du moins été le digne époux d'une sainte [2].

[1] Justi, Vorzeit de 1838, p. 378.

[2] Voyez le nº VI de l'Appendice, sur le monastère de Reinhartsbrünn et son état actuel.

CHAPITRE XXII

COMMENT LES CHEVALIERS DE THURINGE FIRENT REPENTIR LE DUC HENRI DE SA FÉLONIE, ET RENDRE JUSTICE A LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH.

Aperi os tuum muto, et causis omnium filiorum qui pertranseunt : aperi os tuum, decerne quod justum est, et judica inopem et pauperem.

PROV. XXXI, 8, 9.

Aussitôt la cérémonie des obsèques terminée, le sire de Varila rappela aux chevaliers croisés qui entouraient la duchesse Élisabeth, l'engagement qu'ils avaient pris envers l'évêque de Bamberg à l'égard de sa nièce. Ils se retirèrent à part pour en délibérer : « Il faut maintenant, » dit le sire Rodolphe, « tenir la foi que nous avons jurée à notre noble « prince et à notre dame Élisabeth, qui a déjà enduré tant de « misères; autrement, je crains bien qu'elle ne nous vaille « le feu éternel de l'enfer[1]. » Tous comprirent ce langage; car dans ce temps-là les plus braves guerriers n'avaient pas honte de se laisser guider par la pensée d'une autre vie dans l'accomplissement des devoirs de leur vie d'ici-bas. Ils résolurent donc d'une commune voix qu'ils adresseraient sur-le-champ de vigoureuses remontrances au landgrave Henri et à son frère, et chargèrent spécialement de cette difficile mission quatre chevaliers, dont les noms, dit l'historien, méritent d'être conservés avec une gloire immortelle[2]. C'était d'abord

[1] Ich furcht wir verdienen die ewigen hel an ir. Passional, fol. 61.

[2] Hæc sunt eorum nomina celebri semper memoria retinenda. Theod. V, 8.

le sire de Varila, grand échanson, qui devait porter la parole au nom de tous, comme le plus éloquent et le plus attaché à la duchesse par ses antécédents[1]; et, avec lui, Ludolphe de Berstetten, Hartwig de Herba et Gaulthier de Varila, parent de Rodolphe[2]. Précédés par eux, tous les chevaliers se rendirent auprès des jeunes princes, qu'ils trouvèrent avec leur mère, et qu'ils entourèrent. Le sire de Varila se tournant vers le duc Henri, lui adressa les paroles suivantes, qui ont été soigneusement et à juste titre enregistrées dans les chroniques du pays[3].

« Monseigneur, mes amis et vos vassaux, qui sont ici pré-« sents, m'ont prié de vous parler en leur nom. Nous avons « appris en Franconie et ici, en Thuringe, des choses telle-« ment blâmables sur votre compte, que nous en avons été « consternés, et que nous avons dû rougir de ce que, dans « notre pays et chez nos princes, il se soit trouvé tant d'im-« piété, tant d'infidélité, et un tel oubli de l'honneur[4]. Eh!

[1] Rothe, p. 1733.

[2] M. Stædtler croit que ce Gauthier n'était autre que le père de Rodolphe. et celui-là même qui avait été chercher Élisabeth en Hongrie. Il établit que ces deux chevaliers appartenaient à la famille Schenk de Vargel.

[3] Il est impossible de regarder ce discours comme une de ces compositions imaginaires dont les écrivains antiques, et, à leur instar, ceux de la renaissance, ornaient leurs récits. Il se retrouve presque textuellement le même dans trois narrations tout à fait différentes entre elles : celle de Théodoric de Thuringe, celle de Rothe, dans la Chronique de Thuringe, p. 1733, et celle de la Vita Rhytmica. La version la plus étendue, et qui est aussi la plus remarquable, comme faisant partie d'une histoire générale du pays, et non pas seulement d'une biographie de la Sainte, est celle de Rothe. C'est celle-ci que nous avons littéralement reproduite, en la complétant par les deux autres. C'est celle aussi qu'a adoptée M. de Raumer dans son excellente histoire des Hohenstaufen, t. III, p. 581, où il en proclame l'authenticité d'une manière victorieuse.

[4] Operuit confusio vultus nostros pro eo quod talis vitæ inhonestas et impietas est inventa... Eia! mi Domine, quid fecisti?... Theod. l. c.

« jeune prince, qu'avez-vous donc fait, et qui vous a donné « de tels conseils? Quoi! vous avez chassé ignominieusement « de vos châteaux et de vos villes, comme une femme perdue [1], « l'épouse de votre frère, la pauvre veuve désolée, la fille d'un « roi illustre, que vous auriez dû au contraire honorer et con- « soler. Au mépris de votre propre renommée, vous l'avez « livrée à la misère, et laissée errer comme une mendiante. « Pendant que votre frère va donner sa vie pour l'amour de « Dieu, ses petits orphelins, que vous deviez défendre et « nourrir avec l'affection et le dévouement d'un fidèle tuteur, « sont cruellement repoussés loin de vous, et vous les forcez « de se séparer même de leur mère, pour ne pas mourir de « faim avec elle [2]! Est-ce là votre piété fraternelle? est-ce là « ce que vous a appris votre frère, ce vertueux prince, qui « n'aurait pas voulu en agir ainsi avec le dernier de ses « sujets [3]? Non, un grossier paysan ne serait pas aussi félon « envers un de ses pareils [4]; et vous, prince, vous l'avez été « envers votre frère, pendant qu'il était allé mourir pour « l'amour de Dieu! Comment nous fierons-nous désormais « à votre fidélité et à votre honneur? Vous savez cependant « que, comme chevalier, vous êtes tenu de protéger les veuves « et les orphelins; et c'est vous-même qui outragez les or- « phelins et la veuve de votre frère! Je vous le dis tout bon- « nement, cela crie vengeance à Dieu [5]. »

La duchesse Sophie, en entendant les reproches trop bien

[1] Tanquam turpem. Ib.

[2] A matre propter inopiam separari et elongari oportuit. Ib.

[3] Wo waz uwir brudirliche truwe? diz had uch uwir brudir seligir nicht gelart... Rothe, l. c.

[4] Ein grober pawer wolt das nicht pflegen... Vit. Rhyt. l. c.

[5] Aus der munde ich dyses sprech...
Es spricht Got in deme hymmel an.
Ibid.

mérités qu'on adressait à son fils, fondit en pleurs. Le jeune duc, troublé et honteux, baissa la tête sans répondre [1]. Le grand échanson reprit aussitôt : « Monseigneur, qu'aviez-« vous à craindre d'une pauvre femme malade [2], abandonnée « et désespérée, seule, sans amis et sans alliés dans ce pays? « Que vous aurait fait cette sainte et vertueuse dame, quand « même elle serait restée maîtresse de tous vos châteaux? « Que va-t-on dire maintenant de nous dans les autres pays? « Fi! quelle honte! je rougis d'y penser [3]. Sachez que vous « avez offensé Dieu, vous avez déshonoré tout le pays de « Thuringe, vous avez terni votre propre renommée et celle « de votre noble maison [4]; et je crains, en vérité, que la « colère de Dieu ne s'appesantisse sur le pays, à moins que « vous ne fassiez pénitence devant lui, que vous ne vous « réconciliiez avec cette pieuse dame, et que vous ne resti-« tuiez aux fils de votre frère tout ce que vous leur avez « enlevé [5]. »

Tous les assistants s'étonnaient de l'extrême hardiesse des paroles du noble chevalier; mais Dieu sut s'en servir pour toucher un cœur depuis longtemps inaccessible aux inspirations de la justice et de la pitié [6]. Le jeune prince, qui était

[1] Slug daz houbit nedir. Rothe, l. c.

[2] An der kranckin verlassener betrubetin frowin. Rothe.

[3] Phi der schande... Roth, l. c. Ich scheme mich des nu ze reden. Vit. Rhyt. l. c.

[4] Deum irritasti, personam tuam inhonorasti. Thuringiam confudisti, famam tuam minuisti. Theod. l. c. — Rothe, etc.

[5] Nous avons donné au long cette harangue, afin de montrer quelle était la liberté de la noblesse chrétienne dans ces siècles que les historiographes de la monarchie absolue et de la démocratie ont appelés la *barbarie féodale*. Ils étaient certes bien en arrière de cette belle époque monarchique où le maréchal de Villeroy montrait à Louis XV enfant le peuple assemblé sous ses fenêtres, en lui disant : *Mon maître, tout cela est à vous.*

[6] Mirabantur quod tam audacter ad principem vir constantissimus loquebatur : sed vere merito probata virtus corripit insipientes. Theod. l. c.

resté muet jusque-là, fondit en larmes, et pleura longtemps sans répondre [1]; puis il dit : « Je me repens sincèrement de « ce que j'ai fait; je n'écouterai plus jamais ceux qui m'ont « conseillé d'agir ainsi : rendez-moi votre confiance et votre « amitié; je ferai volontiers tout ce que ma sœur Élisabeth « exigera de moi; je vous donne plein pouvoir de disposer « pour cela de ma vie et de mes biens [2]. » Le sire de Varila lui répondit : « C'est bien [3]! c'est le seul moyen d'échapper « à la colère de Dieu. » Cependant Henri ne put s'empêcher d'ajouter à voix basse : « Si ma sœur Élisabeth avait à elle « toute la terre d'Allemagne, il ne lui en resterait rien; car « elle la donnerait tout entière pour l'amour de Dieu [4]. » Mais Varila alla aussitôt, avec ses compagnons d'armes, raconter à la duchesse Élisabeth le résultat de ses remontrances, et lui annoncer que son beau-frère voulait se réconcilier avec elle, et lui rendre justice à tout prix. Lorsqu'ils commencèrent à parler des conditions qu'il fallait imposer au duc Henri, elle s'écria : « Je ne veux ni de ses châteaux, « ni de ses villes, ni de ses terres, ni de rien de ce qui peut « m'embarrasser et me distraire; mais je serai très-reconnaissante envers mon beau-frère s'il veut bien me donner, « sur ce qui m'est dû de ma dot, de quoi pourvoir aux dépenses que je veux faire pour le salut de mon bien-aimé « qui est mort, et pour le mien [5]. » Les chevaliers allèrent alors chercher le duc Henri, et l'amenèrent auprès d'Élisa-

[1] Resolutus in lacrymas multum flevit. Theod. Rothe, l. c.

[2] Rothe, l. c.

[3] Das ist recht. Roth.

[4] Sy gæb es all hyn umb Gottes willen. Passional, f. 61.

[5] Castra, civitates et oppida quibus implicari et distrahi oportet nolo. Verum pro his, quæ mihi jure debentur, respectu dotis, peto exhiberi de gratia fratris mei, quibus uti, habere et expendere ad votum libere mihi liceat pro salute dilecti mei defuncti, et propria. Theod. V, 9.

beth. Il vint, accompagné de sa mère et de son frère Conrad. En la voyant, il la supplia de lui pardonner tout le mal qu'il lui avait fait, et lui dit qu'il en avait de grands remords, et qu'il lui en ferait bonne et fidèle compensation. Sophie et Conrad joignirent leurs prières aux siennes. Pour toute réponse, Élisabeth se jeta dans les bras de son beau-frère, et se mit à pleurer [1]. Les deux frères et la duchesse Sophie mêlèrent leurs larmes aux siennes, et les vaillants guerriers ne purent non plus retenir les leurs à la vue de ce spectacle touchant, et au souvenir du doux et gracieux prince qui avait été le lien commun de toute cette famille, et qu'ils avaient perdu sans retour [2].

Les droits de ses enfants furent également assurés, et notamment celui du jeune landgrave Hermann, son premier-né, héritier légitime des duchés de Thuringe et de Hesse, dont la régence devait rester de droit, pendant sa minorité, entre les mains de l'aîné de ses oncles, le landgrave Henri. Tous ces arrangements étant conclus, les chevaliers croisés se séparèrent pour retourner dans leurs châteaux; et Élisabeth, ainsi que ses enfants, se mit en route, accompagnée de la duchesse Sophie, sa belle-mère, et des jeunes ducs, pour rentrer à la Wartbourg, dont elle avait été si indignement chassée [3].

L'évêque de Bamberg et les croisés thuringiens n'avaient pas été les seuls à prendre en main la cause de la jeune et sainte veuve. Un des princes les plus courageux et les plus renommés de l'Allemagne méridionale, Conrad de Bussuang, abbé du célèbre monastère de Saint-Gall, contribua

[1] . . . Unde nam sy gutlichin an synen arm unde do begonde dy selygen frowe alzo bitterlichin zu weynen..... Rothe, p. 1734.

[2] Rothe, p. 1736. Justi, Vorzeit de 1823, p. 269.

[3] On était à la fin de 1228 ou au commencement de 1229.

de tous ses efforts à faire rétablir Élisabeth dans ses droits. Les annales de cette abbaye souveraine rapportent que le prince-abbé agit de la sorte, en vertu d'un pacte conclu entre elle et lui, et par lequel il lui avait promis d'être son avocat sur la terre, à la condition qu'elle serait son avocate auprès de Dieu [1].

[1] Ild. v. Arx, Geschichte von S.-Gall. I, 351 ex Christ. Kuchmeister, in Casibus S.-Galli.

CHAPITRE XXIII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH RENONÇA A LA VIE DU SIÈCLE, ET S'ÉTANT RETIRÉE A MARBOURG, Y PRIT L'HABIT DU GLORIEUX SAINT FRANÇOIS.

Unam petii a Domino, hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ: ut videam voluptatem Domini... Quoniam abscondit me in tabernaculo suo...

Ps. XXVI, 4, 5.

Pro Francisci chordula,
Mantello, tunicula,
Purpuram deposuit.

ANCIENNE PROSE DE S. ÉLISABETH,
Missel franciscain.

Le duc Henri fut fidèle à sa parole; et pendant tout le temps qu'Élisabeth resta près de lui, il chercha par une conduite pleine d'affection et d'égards, à lui faire oublier les injures qu'il lui avait auparavant infligées. Il lui fit rendre tous les honneurs dus à son rang, et lui laissa pleine liberté pour tous ses exercices de piété et ses œuvres de charité [1]. Elle les reprit avec son ancienne ardeur. C'est à cette époque qu'on rapporte la fondation de l'hospice de Sainte-Marie-Madeleine, à Gotha, dont elle s'était déjà occupée du vivant de son mari, et qu'elle accomplit lors de son retour dans ses États [2]. Comme autrefois, son amour pour les pauvres rem-

[1] Theod. V, 10. Rothe, p. 1734.

[2] Cet hospice était situé sur la place du *Briel*, à Gotha. Paullini. Ann. Isenac, p. 38. Sagittarius. in memorab. Gothan. p. 7.

plissait dans sa vie toute la place que n'occupaient pas déjà la prière et la contemplation. Affranchie par son veuvage de l'obligation de paraître dans les fêtes et les cérémonies publiques, elle évitait également toutes les occasions de se trouver dans les assemblées des seigneurs et dans les réjouissances de la cour, qu'elle savait être trop souvent le fruit de l'oppression et des durs labeurs des malheureux. Elle préférait au faste des puissants du siècle l'humiliation du pauvre peuple de Dieu [1], et cherchait à s'associer à lui autant que possible par une pauvreté volontaire. Le spectacle d'une vie pareille offrait aux âmes mondaines une leçon trop sévère pour ne pas rallumer bientôt l'animosité des courtisans, et de ces indignes chevaliers qui avaient déjà rempli de tant d'amertume son enfance et les premiers temps de son veuvage. Pour se venger de son mépris pour les richesses et les plaisirs, qu'ils estimaient au-dessus de tout, ils affectaient de la mépriser elle-même. Ils dédaignaient de lui rendre visite ou de lui parler; et si par hasard ils la rencontraient, c'était pour eux une occasion de l'insulter, en l'appelant, à haute voix, *sotte* et *folle* [2]. Elle souffrait avec tant de bonheur ces outrages, son visage peignait si bien le calme et l'heureuse résignation de son âme, qu'ils s'avisèrent de lui reprocher d'avoir oublié déjà la mort de son mari, et de se livrer à une joie inconvenante. Les malheureux! dit un auteur du temps, ils ignoraient qu'elle possédait cette joie qui n'est pas donnée

[1] De præda et exactione pauperum, quæ sæpius in curiis principum fiunt, noluit victum habere. Dict. IV Ancill. 2028. Cognoscens... fastus principum et divitum de incommodis oppressionibus pauperum plerumque provenire, subduxit se, diligens magis affligi cum populo Dei et inter populare computari, quam regalibus divitiis interesse. Theod. l. c.

[2] Nec alloqui nec videre eam curarent. Dict. IV Anc., p. 2022... Insultabant autem et infamabant eam multipliciter, insanam et fatuam dicentes. Theod. c. 10.

aux impies [1]. La duchesse Sophie paraît elle-même s'être laissé entraîner par ces calomnies, et avoir manifesté à sa belle-fille sa surprise et son indignation; mais Élisabeth ne s'en émut pas, car le Seigneur, qui seul était tout pour elle, lisait dans son cœur [2].

D'un autre côté, les âmes pieuses et vraiment sages, dont elle était connue, appréciaient et admiraient son humilité. Elle obtint en outre, à cette époque, l'encouragement le plus doux pour une âme chrétienne, la protection la plus puissante pour une femme méconnue. Du haut de ce Saint-Siége, qui était alors le refuge assuré des faibles et des persécutés, une parole de père et d'ami vint la soutenir et l'honorer. Ce même cardinal Ugolin, que nous avons vu servir d'intermédiaire entre notre princesse et François d'Assise, devenu pape sous le nom de Grégoire IX, ayant appris ses malheurs et sa fidélité inébranlable dans les voies de Dieu, lui adressa plusieurs lettres, où il lui prodiguait toutes les consolations apostoliques. Il l'exhortait, par l'exemple des saints et les promesses de la vie éternelle, à persévérer dans la continence et la patience; il lui enjoignait de mettre toute sa confiance en lui, parce qu'il ne l'abandonnerait jamais tant qu'il vivrait; qu'au contraire, il la regarderait toujours comme sa fille, et prenait dès lors sa personne et ses biens sous sa protection spéciale [3]. Il lui accorda en même temps le privilége d'une église et d'un cimetière pour son hôpital

[1] Quod oblita mortis mariti gauderet, cum lugendum illi magis foret, ignorantes miseri, eam habere gaudium quod non datur impiis. Id.

[2] Passional, f. 61.

[3] Verum in tribulationibus suis post Deum consolatorem habuit dominum papam, Gregorium nonum, qui paterne ac benigne scriptis atque epistolis suis eam confortabat. Dict. IV Ancill., p. 2022. Se non deserturum eam, quoad viveret, sed ut filiam, cum omnibus quæ possideret, suæ defensioni vindicatam habiturum. Wadding, Ann. Minor. t. II, p. 288. Theod. l. c.

de Sainte-Marie-Madeleine, à Gotha [1]. Enfin, ce père tendre et vigilant ordonna à maître Conrad de Marbourg, qui était toujours investi des pouvoirs apostoliques en Allemagne, et qui venait de rentrer alors en Thuringe, de se charger absolument, et plus spécialement encore qu'il ne l'avait fait, de la direction spirituelle de la duchesse Élisabeth, et en même temps de sa défense contre ceux qui tenteraient de la persécuter [2].

Soit que ces exhortations du père commun des fidèles eussent donné à son courage une exaltation nouvelle, soit qu'elle ne fît qu'obéir à l'influence merveilleuse de la grâce divine dans son cœur, elle conçut bientôt la pensée et le violent désir d'une vie plus parfaite et plus rapprochée de Dieu. Bien qu'elle se fût assurément détachée autant que possible des pompes et des jouissances de son rang, cela ne suffisait pas encore à son ardeur; son âme avait encore trop de points de contact avec le monde, et ce monde lui faisait mal [3]. Après avoir longuement réfléchi sur tous les genres de vie qu'on pouvait mener pour se rendre agréable à Dieu, après avoir hésité entre les diverses règles monastiques qui existaient à cette époque, et la vie solitaire de recluse, le souvenir et l'exemple du glorieux séraphin d'Assise, dont elle était déjà fille comme pénitente du Tiers-Ordre, l'emporta dans son cœur; elle se sentait le même courage, le même amour de Dieu et de la pauvreté que lui; et elle se décida à embrasser sa règle dans toute sa rigidité primitive, et à aller comme lui et ses fervents disciples, après avoir fait l'abandon de tous ses biens, mendier de porte en porte ce qu'il lui fallait pour

[1] La bulle se trouve dans Sagittarius. Hist. Gothan. p. 234.
[2] Ep. Conrad Marb. ad Papam, p. 109, 110.
[3] Ir was in der werlde we. Cod. Argent., p. 200.

vivre[1]. Elle fit part de sa décision à maître Conrad, et lui demanda humblement son consentement. Mais ce prudent directeur repoussa cette pensée avec indignation, et lui fit une réprimande sévère, persuadé que son sexe et sa faiblesse lui interdisaient un tel genre de vie[2]. Elle insista avec la plus grande vivacité, et en versant des larmes abondantes; et comme il résistait toujours, elle le quitta en s'écriant: « Eh bien! vous verrez; je ferai quelque chose que vous ne « pourrez pas me défendre[3]. »

Voyant donc qu'elle ne pouvait vaincre la résistance de Conrad pour le moment, elle eut recours à d'autres voies pour satisfaire l'ardeur du zèle qui la dévorait. Le régent Henri, quelque opinion qu'il pût nourrir en lui-même sur les habitudes et les idées de sa belle-sœur, ne lui en témoignait pas moins extérieurement le respect et l'affection qu'il lui avait promis devant les cendres de son frère, et lui rendait en toute occasion des honneurs auxquels l'humble princesse se dérobait de son mieux[4]. Comptant sur ces bonnes dispositions, et après avoir passé environ une année au sein de sa famille, Élisabeth supplia le duc Henri de lui assigner une résidence où elle pût être entièrement livrée à elle-même et à son Dieu, et où rien ne pût la distraire de ses œuvres de piété et de charité. Henri, après avoir pris l'avis de sa mère et de son frère, lui céda en toute propriété la ville de Marbourg, en Hesse, avec toutes ses dépendances et les divers

[1] Trutinans in animo monasticam perfectionem... prælegit omnibus publicam mendicitatem, qua victui necessaria in nomine Domini peteret ostiatim. Theod. VI, 1.

[2] Indignanter et cum severitate eam repulit, humilitati et imbecillitati providens muliebri. Ibid.

[3] Cum multis lacrymis poposcit... Hoc faciam, hoc faciam, quod me non potestis prohibere. Conr. Marb. Epist. p. 111.

[4] Rothe, p. 1734.

revenus qui s'y rattachaient, à titre de douaire. Pénétrée de reconnaissance, elle remercia tendrement son beau-frère et sa belle-mère, en leur disant qu'ils faisaient beaucoup plus pour elle qu'elle ne méritait, et que cela était plus que suffisant pour tous ses besoins. Mais le landgrave lui promit, en outre, qu'il lui enverrait cinq cents marcs d'argent pour ses frais de premier établissement [1]. Maître Conrad ne paraît pas avoir approuvé cet arrangement, puisqu'il écrivit au pape que c'était malgré lui que la duchesse l'avait suivi dans sa patrie [2]. Mais il ne s'y opposa pas absolument; et elle profita de son prochain départ pour quitter la Thuringe, et pour aller se fixer avec son père spirituel dans cette ville que son nom devait désormais entourer d'une si douce et si pure renommée.

A son arrivée à Marbourg, et après qu'elle y eut nommé, en se conformant aux avis de maître Conrad, les officiers et baillis qui devaient administrer en son nom, le peuple de la ville se montra si empressé de rendre honneur à sa jeune souveraine, que son humilité en fut grandement blessée, et qu'elle se retira aussitôt dans un petit village, à une lieue de la ville, appelé Wehrda, sur les bords charmants de la Lahn, rivière qui coule à Marbourg [3]. En y entrant, elle choisit au

[1] Daz sy sich darmede zcu rathe gesetze zcu deme erstin... Rothe, l. c. Vit. Rhyt. § XXXII.

[2] Me licet invitum secuta est Marburch. Ep. Conr. ad Pap. Toutefois les dépositions des quatre suivantes disent que ce fut d'après l'ordre de Conrad qu'elle se rendit à Marbourg.

[3] Ce village existe encore, et le souvenir de sainte Élisabeth est encore à présent conservé par ses habitants protestants. Ils montrent une maison bâtie sur le site de la chaumière qu'elle habita, et qui était en 1834 occupée par un paysan nommé Schutz, et entourée d'un jardin de roses. Ce village offre un des plus beaux points de vue de la délicieuse campagne des environs de Marbourg.

hasard une chaumière abandonnée et en ruines pour lui servir d'habitation, afin de n'être à charge à aucun des pauvres habitants du village; car toute sa tendre sollicitude s'était déjà éveillée à l'égard de ses nouveaux sujets [1]. Pour se mettre à l'abri, il lui fallut se blottir sous la voûte d'un escalier ou d'une cheminée, en bouchant avec des branches d'arbre garnies de leur feuillage les ouvertures par où le vent et le soleil venaient l'incommoder. Elle y préparait elle-même quelques chétifs aliments, comme elle pouvait, en rendant grâces à Dieu. Ce misérable réduit ne la protégeait ni contre la chaleur ni contre le froid; la fumée surtout y incommodait gravement ses yeux. Mais elle souffrait avec joie toutes ces mortifications, en pensant à Dieu [2]. Pendant ce temps, elle se faisait construire à Marbourg, auprès du couvent des Frères Mineurs, une maisonnette de bois et de terre glaise [3], comme une cabane de pauvre, afin de montrer ainsi à tous les yeux que ce n'était point une riche princesse qui venait s'établir dans sa capitale, mais bien une simple et patiente veuve qui venait y servir le Seigneur en toute humilité. Dès que ce palais de l'abjection chrétienne fut achevé, elle alla s'y installer avec ses enfants et ses fidèles suivantes.

Cependant il lui fallait toujours une rupture encore plus éclatante et plus complète avec le monde, un lien plus intime et plus manifeste à la fois avec Dieu. Comme son confesseur s'obstinait à lui refuser la permission d'embrasser la règle

[1] Ne cuiquam esset oneri... Theod. VI, 2.

[2] Sub gradu cujusdam caminatæ... Umbraculum ad solis objectum de frondosis lignis casæ appodiatis faciens... Cibos quales habere poterat, ibidem parabat cum sua familiola... In omnibus gratias agens... solis ardorem ventorumque turbinosum insultum fumique molestiam, oculis ejus gravissimam in arcto loco miserabiliter quidem sed tamen cum gaudio sustinuit. Dict. IV Ancill. 2021.

[3] Materia luti et lignorum domuncula humilis. Ibid.

franciscaine dans toute son étendue, et de mendier son pain comme les religieuses de Sainte-Claire, elle voulut du moins se rapprocher autant que possible de cette vie qui lui semblait le type de la perfection évangélique. On a vu que, du vivant même de son mari, elle avait été agrégée au Tiers-Ordre de Saint-François. Elle résolut dès lors de donner à cette affiliation un caractère irrévocable et solennel; et, bien que jusqu'alors cette branche de la famille franciscaine n'eût point été regardée comme formant un ordre régulier et à proprement dire monastique, elle voulut faire profession publique, comme les religieuses cloîtrées, et renouveler solennellement les vœux de chasteté, d'obéissance et d'absolue pauvreté, qu'elle avait tant de fois faits dans son cœur[1]. Elle pouvait ainsi s'associer, selon la mesure de ses forces, à cette abnégation totale des biens terrestres, qui a mérité pendant tant de siècles à l'ordre séraphique l'éclatante protection de Dieu et la tendre admiration de l'univers chrétien. Maître Conrad approuva ce dessein, après lui avoir fait entendre que son vœu de pauvreté ne devait pas la priver, comme elle le vou-

[1] Hélyot, Hist. des Ordres religieux, t. VII, c. 38, p. 290. Élisabeth fut ainsi la première religieuse du Tiers-Ordre de Saint-François qui fît des vœux solennels. Du reste, cet ordre ne prit que plus tard un caractère tout à fait monastique, par l'adoption générale des trois vœux et de la clôture. On est peu d'accord sur la date exacte de cette transformation : elle est discutée dans Hélyot, c. XXX du t. VII. Mais les religieuses du Tiers-Ordre ont toujours pris sainte Élisabeth pour leur patronne spéciale, et plusieurs de leurs congrégations ont porté son nom, notamment en France avant la révolution, et encore aujourd'hui celles qui se consacrent au service des malades en Allemagne et en Bohême. Les religieuses hospitalières connues en France sous le nom de *Sœurs grises*, étaient toutes du Tiers-Ordre de Saint-François. Hélyot, VII, 301. Il existe encore aujourd'hui à Lyon un monastère de filles de Sainte-Élisabeth, qui a traversé tous les orages du temps, et où de nombreuses et ferventes religieuses s'appliquent à mener la vie cachée et inconnue dont leur auguste patronne leur a donné le modèle.

lait, de la libre disposition des biens qui provenaient de sa dot ou des terres que Henri lui avait cédées; mais qu'au contraire elle devait les consacrer elle-même, graduellement, au soulagement des pauvres, ainsi qu'au payement de certaines dettes que son mari avait laissées[1].

Elle n'en devait pas moins y renoncer en esprit, ainsi qu'à tous les autres biens et à toutes les autres affections du monde, même les plus légitimes. Pour remporter ce triomphe non-seulement sur le monde, mais sur elle-même, la pieuse Élisabeth savait qu'il lui fallait plus que sa propre volonté, plus que l'exemple de son protecteur saint François, ou des autres âmes saintes qui avaient marché dans cette voie avant elle; elle savait qu'il lui fallait avant tout la grâce d'en haut, et elle la demanda à Dieu, avec une ferveur inaccoutumée, pendant plusieurs jours avant sa prise d'habit. Elle racontait à son amie Ysentrude qu'elle suppliait sans cesse le Seigneur de lui accorder trois dons : d'abord le mépris complet de toutes les choses temporelles; puis le courage de dédaigner les injures et les calomnies des hommes; enfin, et surtout, la diminution de l'amour excessif qu'elle portait à ses enfants[2]. Après avoir longtemps prié dans cette intention, elle vint un jour, resplendissant d'une joie qui n'était plus de cette terre, trouver ses compagnes et leur dit : « Le Seigneur « a exaucé ma prière; voici que toutes les richesses et tous « les biens du monde, que j'aimais jadis, ne sont plus que « comme de la boue à mes yeux[3]. Quant aux calomnies des

[1] Cum possessionibus etiam renuntiare vellet, retraxit eam plus et prudens magister, volens ut de his, quæ ratione dotis habere poterat, et mariti solverentur debita, et egenis eleemosyna largiretur. Theod. VI, 1. — Wadding, II, p. 208. — Vita Rhyt. § XXXII.

[2] Ut puerorum dilectionem ei tolleret immoderatam... Déposition d'Ysentrude, ap. Dict. IV Ancill. p. 2022.

[3] Dominus audivit orationem meam. Et ecce omnes mundanæ posses-

« hommes, aux mensonges des méchants, au mépris que « j'inspire, je m'en sens toute fière et heureuse. Mes petits « enfants bien-aimés, les enfants de mon sein, que j'aimais « tant, que j'embrassais avec une si grande tendresse, eh « bien ! ces chers enfants eux-mêmes ne sont plus que des « étrangers pour moi ; j'en prends Dieu à témoin. C'est à lui « que je les offre, que je les confie ; qu'il en fasse sa sainte « volonté en tout. Je n'aime plus rien, plus aucune créature ; « je n'aime plus que mon Créateur [1]. »

Enflammée de cet héroïque amour, Élisabeth se crut assez bien disposée pour faire ses vœux et prendre l'habit consacré par ses glorieux modèles, saint François et sainte Claire. « Si je pouvais, » disait-elle, « trouver un habit plus pauvre « que celui de Claire, je le prendrais, pour me consoler de « ce que je ne puis entrer tout à fait dans son saint ordre ; « mais je n'en connais pas [2]. » Elle choisit pour cette cérémonie la chapelle qu'elle avait donnée aux Frères Mineurs, et le jour du vendredi saint [3]. C'était le jour où Jésus, dépouillé de tout pour l'amour de nous, fut attaché nu sur la croix, et où les autels, nus et dépouillés comme lui, rappellent aux fidèles la mémoire du sacrifice suprême ; c'était aussi le jour où Élisabeth voulait, à son tour, se dépouiller de tout et briser les derniers liens qui l'attachaient à la terre, afin de s'élancer plus légère, à la suite de l'époux de son âme, dans

siones... In calumniis quoque hominum et detractionibus malignorum, meique contemptu gratulor et delector. Theod. VI, 3.

[1] Ipsos etiam uteri mei dilectissimos parvulos, quos tenerrimo amplexu affectabam, jam velut alienos intueor, Deo teste ; ipsi eos obtuli et commisi, ipse de eis ordinet, et impleat suæ beneplacitum voluntatis... Nullam creaturam sed solum omnium diligo Creatorem. Ibid.

[2] Cod. Heidelb. p. 23.

[3] Probablement de l'année 1230 ; selon d'autres, 1229.

le chemin de la pauvreté et de la charité [1]. Ainsi donc en ce jour sacré elle vint, en présence de ses enfants, de ses amies et de plusieurs religieux franciscains [2], poser ses saintes mains sur la pierre nue de l'autel, et jurer de renoncer à sa propre volonté, à ses parents, à ses enfants, à ses alliés, à toutes les pompes et à toutes les joies de ce monde [3]. Pendant que maître Conrad célébrait la messe, le frère Burckhard, gardien des Frères Mineurs de la province de Hesse, qui la regardait comme sa fille et son amie spirituelle, lui coupa les cheveux, la revêtit de la tunique grise, et la ceignit du cordon, qui était la marque distinctive de l'ordre de Saint-François [4]. Elle conserva ce costume, allant en outre toujours nu-pieds jusqu'à sa mort [5]. A dater de ce moment, comme pour effacer toutes les marques de sa grandeur passée, elle fit substituer, sur le sceau dont elle se servait, la figure d'un Franciscain déchaussé, aux armoiries de sa famille et de son époux [6].

Guta, sa demoiselle d'honneur, qui avait été sa fidèle et

[1] Imitatrix Christi, ut nuda nudum paupertatis et caritatis gressibus sequeretur. Theod. l. c.

[2] Cod. Heidelb. f. 22.

[3] Ponens super nudum altare manus sacras, voluntati propriæ, parentibus, liberis et cognatis, omnibusque hujus mundi pompis renuntiavit. Theod. l. c.

[4] Frater Burchardus... ipsam tanquam filiam suam carissimam et amicam spiritualem feliciter totondit... Magistro Conrado missam celebrante eadem hora. Wadding, t. IV ex Man. Lov.

[5] Cod. Heidelb. p. 23. Ce narrateur contemporain ajoute que le roi de Hongrie Étienne, neveu de sainte Élisabeth, étant venu visiter un couvent à Strigonie, et ayant vu dans l'église un tableau où la sainte était représentée sans corde autour des reins, et avec des souliers, ordonna sur-le-champ de la faire repeindre avec une corde, et sans souliers. Nous verrons plus tard la grande influence que l'exemple d'Élisabeth exerça sur plusieurs princes et princesses de sa maison.

[6] Cod. Heidelb. cv, p. 23.

inséparable compagne depuis l'enfance, ne voulut point commencer maintenant à mener une vie différente de celle de sa chère maîtresse : elle prit en même temps l'habit du Tiers-Ordre, et renouvela solennellement le vœu de chasteté qu'elle avait fait quelques années auparavant, du vivant du duc Louis. Cette douce communauté de vie et d'intention assurait au moins à Élisabeth une consolation qu'elle se serait peut-être refusée, si elle en avait eu la conscience, et qui devait d'ailleurs ne lui être que trop tôt enlevée. Mais il lui fallut dès lors éloigner d'elle ses enfants, qu'elle se reprochait d'aimer avec tant de passion. Son fils Hermann, le premier-né, héritier des États de son père, et déjà âgé de six à sept ans, fut conduit au château de Creuzburg pour y rester sous bonne et sûre garde, jusqu'au moment où il pourrait prendre les rênes du gouvernement que son oncle tenait en attendant. Il est probable que le même lieu servit de résidence à sa fille aînée Sophie, déjà fiancée au jeune duc de Brabant. Sa seconde fille Sophie retourna à l'abbaye de Kitzingen, où elle devait prendre le voile, et où elle passa le reste de ses jours. La plus jeune de toutes, Gertrude, à peine âgée de deux ans, née depuis la mort de son père, fut envoyée au couvent des religieuses Prémontrées d'Altenberg, près de Wetzlar. Tout le monde s'étonna de ce que cette jeune princesse était placée dans une maison si pauvre et qui venait à peine d'être fondée, et l'on en fit de vifs reproches à Élisabeth; mais elle répondit que cela avait été convenu entre son mari et elle au moment de leurs adieux, et avant même la naissance de l'enfant : « C'est le ciel, » disait-elle, « qui nous a inspiré « de choisir ce monastère; car il veut que ma fille contribue à « l'avancement spirituel et temporel de cette sainte maison[1]. »

[1] Chronique manuscrite d'Altenberg, chez le prince de Solms à Braunfels,

Voilà donc son sacrifice accompli, son divorce avec la vie consommé, par un de ces efforts qui vont même au delà des prescriptions du devoir chrétien. Il ne lui reste plus rien à abdiquer, tout est mort pour elle dans le monde, et à vingt-deux ans elle peut dire, comme l'Apôtre : *Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi*[1].

C'est aussi là que le monde, et les princes de ce monde, qui l'avaient toujours poursuivie de leur haine, l'attendaient pour redoubler leurs attaques et leurs outrages. Ce ne fut plus qu'une voix chez les grands et les sages de ce temps-là pour insulter à cette épouse du Christ, et pour proclamer hautement sa folie[2]; et ils ne se trompaient pas, car elle avait compris et embrassé dans toute son étendue la folie de la Croix.

Ce qui se disait alors à la cour de Thuringe aura sans doute été bien souvent répété par beaucoup de ceux qui ont connu son histoire, et qui, tout en goûtant quelques frais et poétiques détails de ses premières années, auront été rebutés

citée par Justi Vorzeit, de 1823, p. 271. La prophétie de la sainte fut vérifiée ; car Gertrude, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus monastiques dans sa jeunesse, fut élue abbesse à vingt et un ans, et gouverna pendant cinquante ans avec une sagesse qui porta cette maison à un haut degré de prospérité. Elle y mourut en 1297. — L'abbaye d'Altenberg, située sur une hauteur qui domine la rive septentrionale de la Lahn, à une lieue de l'ancienne ville impériale de Wetzlar, sécularisée lors de la grande confiscation de 1803, sert aujourd'hui de résidence au prince de Solms-Braunfels. Ses bâtiments très-vastes, avec une grande église, sont conservés en entier : ils doivent dater de la fin du XVII[e] siècle. Un très-beau parc de haute futaie les entoure. La tombe de l'abbesse Gertrude existe encore dans l'église, et en fort bon état.

[1] Vivo autem, jam non ego : vivit vero in me Christus. Gal. II, 20.

[2] A magnatibus terræ contumelias, blasphemias et magnum contemptum sustinebat... Frequenter multorum detractionibus, odiis, pressuris, invidiis et calumniis subjacebat. Dict. IV Ancill. p. 2028.

à cette crise décisive de sa vie. Quoi! se sera-t-on dit, si jeune encore, ayant tant de devoirs à remplir, tant de bonheur légitime à goûter, aller choisir une existence si extraordinaire! s'imposer des douleurs si superflues! se dérober au soin de ses enfants, à toutes les obligations de la vie! Et tant d'autres raisonnements futiles, dont est si riche cette sagesse profane, qui ne sait que calomnier tout ce qui est au-dessus de son égoïsme ou de sa faiblesse.

Chrétiens! telles ne seront pas nos pensées à la vue du triomphe de notre héroïne chrétienne. Parce que nous sommes trop faibles pour l'imiter et la suivre, nous ne serons pas assez aveugles pour ne pas l'admirer. Nous nous inclinerons avec un tendre respect devant ces secrets de l'amour divin, devant cette obéissance absolue aux solennelles paroles du Sauveur : *Celui qui vient à moi, et qui ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même encore son âme, celui-là ne saurait être mon disciple*[1].

Que le monde l'insulte et la méprise, il ne faut pas s'en étonner; car, comme le Christ, elle a vaincu le monde. Dans cette guerre qu'il déclare dès le berceau à l'âme rachetée par le sang d'un Dieu, elle a noblement combattu. De sa jeune main, elle a ramassé sans crainte le gant qu'il lui avait jeté. Elle a engagé la lutte, non pas retirée loin de lui et à l'abri de ses coups, mais vivant au milieu de ses attaques et de ses innombrables piéges. A un âge où les yeux de l'âme, à peine entr'ouverts, rendent excusables tant de fautes, elle a déjà confondu toutes ses fausses hontes, tous ses préjugés, tous ses mensonges. Elle a dénié ses droits sur elle, désobéi à ses

[1] Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus. S. Luc, XIV, 26.

lois, bravé ses calomnies, méprisé ses mépris. Elle l'a vaincu partout et toujours; vaincu dans l'éclat des richesses et la pompe des cours, comme dans l'amertume de la faim et de la misère; vaincu dans les plus douces et les plus légitimes affections du cœur, comme dans ses plus dures épreuves, dans l'abandon, la solitude, la mort. Ni le lien conjugal, ni le sein maternel, ni la réputation, ce dernier bien terrestre, elle n'a rien épargné en elle. Et si maintenant elle se retire loin de son ennemi, c'est que, victorieuse, elle a fini son combat. Descendue tout enfant dans le champ de bataille, elle ne le quitte qu'après avoir terrassé et immolé son adversaire. Maintenant qu'elle a foulé aux pieds le serpent confondu, qu'il lui soit donc permis de déposer les armes, et d'aller attendre, au sein des mystérieuses joies de la pauvreté et de l'obéissance, le jour du triomphe éternel!

CHAPITRE XXIV

DE LA GRANDE PAUVRETÉ OU VÉCUT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH; ET COMMENT ELLE REDOUBLA D'HUMILITÉ ET DE MISÉRICORDE ENVERS TOUS LES HOMMES.

Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum. Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem.

PROV. XXXI, 19, 20.

Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.

S. MATTH. V, 40.

Elegi abjectus esse.

PS. LXXXIII, 11.

Élisabeth, restée seule avec son Dieu [1], voulut que la pauvreté volontaire qu'elle s'était imposée fût aussi réelle et aussi complète que possible; elle voulut que tout dans sa vie fût d'accord avec la hutte de bois et de terre qu'elle avait choisie pour demeure. Elle consacra donc tous les revenus, sans exception, dont maître Conrad l'avait forcée de garder la propriété nominale, au soulagement des pauvres et à des institutions charitables. N'ayant pu obtenir de son confesseur la permission de mendier son pain, elle résolut de gagner sa vie par le travail de ses mains [2]. Pour cela, elle ne pouvait

[1] Paupercula Elisabeth sola Deo soli derelicta. Theod. VI, 7.
[2] Victum manuum opere velut quæstuaria quærere. Id.

que filer; encore ne savait-elle pas filer le lin, mais seulement la laine[1]. Elle se faisait envoyer, du monastère d'Altenberg, la laine qu'elle mettait en œuvre, et qu'elle renvoyait toute filée aux religieuses : celles-ci lui remboursaient en argent la valeur de son travail, et souvent sans une équité parfaite[2]. Elle, au contraire, mettait un scrupule extrême à l'accomplissement de son travail. Un jour qu'elle avait reçu d'avance le payement d'une certaine quantité de laine qu'elle devait filer, maître Conrad lui fit dire de venir avec lui de Marbourg à Eisenach : voyant qu'elle ne pouvait achever entièrement sa tâche, elle renvoya au couvent le peu de laine qu'il lui restait à filer, avec un denier de Cologne, de peur qu'on ne l'accusât d'avoir gagné plus qu'elle n'avait mérité[3]. Elle travaillait du reste avec tant d'ardeur, que même lorsque son extrême faiblesse et ses fréquentes maladies l'obligeaient de rester au lit, elle ne cessait pas d'y filer. Ses compagnes lui arrachaient la quenouille des mains, afin qu'elle pût se ménager; mais alors, pour ne pas rester oisive, elle épluchait et préparait la laine pour la prochaine fois[4]. Elle déduisait, du faible produit de ses fatigues, de quoi faire quelques humbles offrandes à l'Église; et avec le reste elle pourvoyait à sa chétive nourriture. Rien de plus grossier, de plus insipide que ses aliments. Si on lui offrait quelque mets savoureux ou délicat, elle s'empressait de le porter aux pauvres de son hospice, sans en goûter jamais. Cependant elle

[1] Linum quidem fusare nesciebat. Lanam vero... Id.

[2] Minus accipiens, quam debuit. Id.

[3] Remisit unum denarium coloniensem cum lana aliquanta quam non filaverat, ne super debitum et eo quod labore non meruerat, quicquam haberet. Déposition d'Irmengarde. Dict. IV Ancill. p. 2027.

[4] Sæpius debilis et infirma, lectoque jacens, lanam fusabat, quandoque colum de manibus illius ut sibi parceret ancilla rapiebat... Lanam ad futuros labores trahendo et dissipando manibus præparabat. Ibid.

ne méprisait pas les conseils de la prudence chrétienne à ce sujet, et demandait à son médecin de lui indiquer exactement la limite possible de son abstinence, de peur qu'en l'exagérant elle ne s'attirât des infirmités illégitimes, qui la rendraient incapable de bien servir Dieu, et dont il lui demanderait un compte sévère[1] : elle était d'ailleurs très-souvent malade. Elle ne mangeait le plus souvent que des légumes les plus ordinaires, cuits dans l'eau pure et sans sel. Elle les préparait elle-même tant bien que mal[2]. Pendant qu'elle était ainsi livrée aux travaux de son petit ménage, elle ne cessait d'élever son âme et même ses yeux vers Dieu, dans la prière ou la méditation; et souvent, quand elle restait seule auprès du feu où cuisaient ses modestes aliments, ou quand elle s'en rapprochait pour se réchauffer, elle se laissait tellement absorber par la contemplation, que des étincelles ou des charbons tombaient sur ses pauvres vêtements, et les brûlaient sans qu'elle s'en aperçût, quoique ses campagnes, en rentrant, fussent suffoquées par l'odeur de l'étoffe brûlée[3].

Ses vêtements répondaient du reste à sa nourriture : elle portait une robe d'un gros drap non teint, dont les paysans et les pauvres seuls se servaient[4]. Cette robe, toute déchirée,

[1] Adeo circumspecta fuit, quod medicum ad hoc quærebat, ut eam sic diætaret, ne forsan nimis sibi detraheret et de subtractione indebita infirmitatem incurreret, per quam divino obsequio se subtraheret, et sic de nimia abstinentia Domino redderet rationem. Ibid. 2029.

[2] Cibos cum ancillis præparabat insipidos et insulsos ut sciebat... Leguminibus vel communibus oleribus sæpe in simplici aqua decoctis contenta erat. Theod. l. c. Déposition d'Irmengarde.

[3] Accidet multocius... ipsa manuum laboribus intendente, vel orationi instante... cum solitaria erat, ut flamma vel scintilla vestiunculas ejus attingens enormiter læderet, ea non advertente adustionem, donec ex ancillis rediret odorem ignis per sensum et olfactum suffocaret. Ibid.

[4] Vestis vilis et aspera. Theod. l. c. Eyn ermilichis kleid von ungeferwetin tuche und grob. Rothe.

surtout aux manches, était rapiécée avec des morceaux de différentes couleurs, et serrée autour de sa taille par une grosse corde. Son manteau, de la même étoffe que sa robe, étant devenu trop court, elle le rallongea avec une pièce d'une autre couleur [1]. Elle ramassait partout où elle en trouvait des morceaux de drap de toutes sortes de couleurs, avec lesquels elle raccommodait, de ses propres mains, les déchirures et les brûlures de ses habits, en travaillant de son mieux; mais elle ne savait pas bien coudre [2]. Elle ne craignait pas de sortir dans ce costume; ce qui enracinait d'autant plus l'opinion que les hommes profanes avaient conçue de sa folie, mais ce qui la faisait regarder par quelques âmes pieuses comme une seconde sainte Claire [3]. Elle se dépouillait même sans cesse de ces grossiers vêtements pour les donner aux pauvres, et restait à peine couverte; ce qui l'obligeait, dans les grands froids de l'hiver, à demeurer près de son petit foyer [4]; ou bien elle se cachait dans son lit entre deux matelas, sans toutefois s'en couvrir, et disait : « Me voici cou« chée comme dans mon cercueil. » Et cette nouvelle tribulation était pour elle une source de joie nouvelle [5].

[1] Tunica repetiata maxime in manicis, succincta chordula satis rudi... Wadding, II, 218, ex MS. Lovan. Tunicæ rapturas alterius coloris panno habuit emendatas... Pallium alterius coloris panno prolongatum. Theod. l. c. ex Dict. IV Ancill.

[2] Panniculos viles et abjectos cujusque coloris et undecunque collectos... Propriis manibus, ut poterat, jacturam incendii laris coquinæ restaurabat, veteresque scissuras... acu imperita... Ibid. — Confirmé par le témoignage de frère Gérard, provincial des Franciscains, qui allait souvent la voir, et qui déposa de tous ces faits. Wadding, 1229, n° 7.

[3] Cod. Heidelb., p. 22.

[4] Propter vestium penuriam algida, quia sibi eas subtrahens dederat pauperibus, igniculo appropriaret. Dict. IV Ancill. p. 2030.

[5] Inter duas culcitras, super neutrum tamen jacens, se celabat, et his verbis dicebat : Ego jaceo quasi in sarcophago; et erat gaudens in tribulatione. Ibid. 2028.

Au milieu de toutes ces privations, elle ne perdait rien de l'aménité de son caractère, ni de l'affabilité, de la bonté extrême et universelle qui l'avaient toujours distinguée. Depuis sa plus tendre enfance, elle avait toujours préféré la société des pauvres et des humbles à toute autre; et maintenant, retirée dans sa pieuse solitude, elle témoignait, non-seulement aux demoiselles d'honneur qui avaient voulu s'y associer, mais encore aux servantes que maître Conrad lui avait assignées, une tendre et douce cordialité. Elle ne voulut jamais qu'aucune d'elles, de quelque basse extraction qu'elle pût être, lui donnât aucun titre d'honneur, ou l'appelât autrement que par son nom de baptême, *Élisabeth* tout court, et en la tutoyant, comme si elle eût été leur égale ou leur inférieure [1]. Elle cherchait à les servir elle-même, plutôt qu'à en être servie. Cette fille de roi se plaisait à laver et à nettoyer, au lieu d'elles, la vaisselle et les ustensiles de son ménage. Afin de pouvoir se livrer en toute liberté à cette œuvre servile aux yeux des hommes, mais ennoblie aux yeux de Dieu par une humilité sublime, elle trouvait moyen d'éloigner ses servantes, en les chargeant de quelque commission au dehors. Quand elles rentraient, elles trouvaient que leur maîtresse avait fait tout leur ouvrage [2]. Après avoir préparé son repas avec elles, comme nous l'avons vu, elle les faisait manger à table à côté d'elle, et souvent dans sa propre assiette [3]. L'une d'elles, nommée Irmengarde, qui a raconté tous ces détails aux juges ecclésiastiques, confondue par tant

[1] Simplici suo nomine tantum, sicut coæquales vel inferiores consueverant vocitari. Theod. VI, 9. Tantum numero singulari : Tu, Elyzabeth. Dict. IV Ancill. p. 2029.

[2] Suis subserviens ollas, scutellas lavabat, patellas cæteraque vasa coquinaria mundabat suis manibus... ancillulas eo tempore de domo emittebat : quæ regressæ ipsam id agere vel egisse invenerunt. Theod. VI, 10.

[3] De sua scutella. Theod.

d'humilité de la part d'une princesse naguère si puissante, lui dit un jour : « Il est vrai, madame, que vous vous donnez « de très-grands mérites par votre conduite envers nous; « mais vous oubliez le danger que vous nous faites courir, « celui de nous gonfler d'orgueil, en nous faisant manger « avec vous et nous asseoir à vos côtés[1]. » A quoi la duchesse répondit : « Ah! puisqu'il en est ainsi, il faut que tu viennes « t'asseoir sur mes genoux; » et aussitôt elle la prit entre ses bras, et la fit asseoir comme elle l'avait dit[2].

Sa patience et sa charité étaient à toute épreuve : rien ne pouvait l'irriter, ni lui arracher une marque de mécontentement. Elle parlait souvent et longuement avec ses compagnes; la céleste douceur et la gaieté de son cœur débordaient dans ces entretiens intimes, qui n'en étaient pas moins profitables au salut de celles qui l'écoutaient[3]. Mais elle ne pouvait souffrir qu'on prononçât devant elle des paroles vaines et légères, ou bien empreintes de colère et d'impatience; elle les interrompait toujours : « Eh bien! disait-elle, où est donc « le Seigneur maintenant? » et elle reprenait les coupables avec une autorité pleine de grâce et de douceur[4].

Au milieu de cette vie, en apparence si dure et si humiliante, mais si glorieuse devant Dieu et si féconde en ineffables jouissances pour celle qui s'était donnée à lui tout entière, Élisabeth ne pouvait oublier ce qui était à ses yeux, après le soin

[1] Tu, domina, in nobis tuum meritum cumulas, nostrumque periculum perpendere dissimulas; quæ intumescere possumus, quod una tecum comedimus, et in tuo latere residemus. Dict. IV Ancill.

[2] Ad hæc ancilla ancillarum Christi : Ecce, inquit, oportet te in sinu meo sedere. Theod. l. c.

[3] Sermonibus affluens dulcibus et jucundis, et nihilominus utilitate fecundis. Ibid.

[4] Gratiosa auctoritate castigavit, dicens : *Ubi nunc Dominus?* Ibid. — Selon saint Bonaventure, *Ubi non est Dominus?*

du salut de son âme, le premier et l'unique intérêt de sa vie terrestre, le soulagement de ses frères affligés et pauvres. Ayant tout brisé, tout sacrifié pour trouver plus sûrement Jésus dans le ciel, elle ne pouvait négliger ses membres souffrants et épars sur la terre. Il ne lui suffisait pas d'avoir abandonné aux pauvres la jouissance exclusive de son patrimoine, au point de ne s'être pas même réservé de quoi subvenir aux premières nécessités de sa propre vie, ce qui avait obligé son directeur à imposer un frein à sa prodigalité [1]; il lui fallait encore, comme dans ses plus jeunes années, s'associer en tout aux maux des malheureux, panser elle-même les plaies de leur corps et de leur âme. A peine arrivée à Marbourg, son premier soin fut d'y faire construire un hôpital; elle le consacra à la mémoire de saint François d'Assise, d'après l'injonction du pape Grégoire IX. Ce pontife, qui venait de canoniser l'homme séraphique, crut devoir, à l'occasion de la translation de son corps, envoyer à sa royale et intrépide imitatrice un présent encore plus précieux que ce pauvre manteau qu'elle avait reçu naguère avec tant de reconnaissance : ce furent quelques gouttes du sang qui s'était échappé de son flanc, lorsqu'il reçut du ciel l'impression des divins stigmates [2]. Élisabeth reçut ce don sacré avec le même esprit qui avait inspiré au pape de le lui accorder, comme un gage nouveau de son alliance et de son affection pour celui de tous les hommes qui avait su, jusqu'alors, suivre de plus près le Sauveur du monde [3]. Elle ne crut pas

[1] Nimiam ei effusionem et prodigiam interdixit, eo quod nihil prorsus retineret, quin pauperibus erogaret. Theod. VII, 4. Quia nihil sibi retinuit in proprias necessitates... Quod illa ori proprio subtraheret, tantum quod deficeret ut aliis erogaret. Dict. IV Ancill. p. 2023.

[2] Wadding, II, 216.

[3] Ut strictius confederaret amicitiam, cultum et studium, etc. Ibid.

pouvoir mieux honorer cette sainte relique, qu'en la déposant dans l'asile des humaines misères auxquelles elle allait consacrer le reste de ses jours. Dès que cet hôpital fut achevé, elle y plaça le plus grand nombre possible de ses pauvres malades. Puis, chaque jour, accompagnée de ses deux fidèles amies et sœurs en religion, Guta et Ysentrude, elle y allait passer de longues heures à les panser, à les soigner, à leur administrer les remèdes prescrits, surtout à les consoler par les plus affectueuses exhortations, adaptées au genre de souffrance et à l'état spirituel de chaque malade[1]. Ce n'était plus seulement à l'instinct charitable de son âme, au besoin impérieux de soulager les maux de ses frères, qu'elle paraissait obéir; mais, comme si elle avait voulu chercher dans ces œuvres de miséricorde un dernier moyen d'immoler cette chair qu'elle avait déjà tant de fois vaincue, elle les transformait en mortifications et en austérités d'un genre nouveau et redoutable, et on ne peut savoir ce qui l'emportait le plus dans son cœur, ou de l'amour de son prochain, ou de la haine de ce corps de péché qui, seul, la séparait encore de son divin Sauveur. Elle n'était pas seulement la consolatrice des pauvres, elle devenait encore leur servante, et aucun service ne lui semblait trop rebutant, trop dur, trop vil; car chacun d'eux était pour elle la vivante image de l'époux céleste de son âme. Ceux des malades qui étaient le plus faits pour inspirer le dégoût, qui éloignaient et révoltaient tout le monde, devenaient aussitôt l'objet de sa sollicitude et de sa tendresse, et recevaient de ses royales mains les soins les plus rebutants. Elle les caressait avec une douce familiarité; elle baisait leurs ulcères et leurs affreuses plaies. De mémoire d'homme, on n'avait vu remporter un si merveilleux triom-

[1] Vita Rhyt. § XXXII.

phe sur toutes les répugnances des sens, ni unir à ce point l'ardeur et la persévérance dans la pratique du plus humble dévouement. Chacun restait stupéfait au spectacle d'une vie pareille, choisie de plein gré par une fille de roi, à peine âgée de vingt-deux ans, et dont l'histoire des saints elle-même n'offrait pas jusqu'alors d'exemple; mais l'esprit d'en haut lui avait inspiré dans toute son énergie cette sainte violence à qui le ciel a été promis [1].

De pareilles pratiques étaient loin de lui attirer une sympathie ou une approbation universelles, et il y avait même des personnes pieuses qui trouvaient qu'elle allait trop loin; mais elle savait trop bien se vaincre elle-même pour reculer devant l'opinion des hommes [2]. Un jour, en allant à l'église, elle rencontra un pauvre mendiant qu'elle ramena chez elle, et dont elle voulut aussitôt laver les pieds et les mains. Cette fois, cependant, cette occupation lui inspira un tel dégoût, qu'elle en frissonna; mais aussitôt, pour se dompter, elle se dit à elle-même : « Ah! vilain sac, cela te dégoûte; sache « que c'est une boisson très-sainte. » Et en disant ces mots, elle but l'eau dont elle venait de se servir, puis elle dit : « O mon Seigneur! quand vous étiez sur votre sainte croix, « vous avez bien bu le vinaigre et le fiel; je ne suis pas digne « d'une telle boisson; aidez-moi à devenir meilleure [3]. »

[1] Circa horridos et fœtidos et omnibus abominatos miseros inaudita a sæculis et stupenda ferebatur sancti Spiritus vehementia, et incredibili et miranda commanendi, contractandi, procurandique studiosissima diligentia... Nulla scriptura loquitur sanctorum quemquam tanta sedulitate tantaque familiaritate sordidissimorum infirmorum immunditias obsequiosis manibus contractasse, tamque indefesso corde omnibus misericordiæ operibus usque ad mortem insudasse. Theod. l. VII, c. 5.

[2] Apud quosdam autem pios reprehensibilis apparuit, nunc autem tanquam sol resplendet. Ibid.

[3] Do gieng es so unsauber dass es ir grauwet... O du unreiner sack widers-

Les lépreux, qui étaient surtout un objet d'horreur pour la plupart des hommes, à cause de la contagion si facile de leur affreuse maladie, étaient par cette raison même ceux qu'elle chérissait et qu'elle soignait le plus. Elle les lavait et les baignait elle-même, découpait des rideaux et d'autres étoffes précieuses pour avoir de quoi les essuyer et les envelopper à la sortie du bain [1]; elle faisait elle-même leurs lits, les couchait et les couvrait de son mieux [2]. « Oh! que nous « sommes heureuses, » disait-elle un jour à ses suivantes, « de pouvoir ainsi laver et vêtir Notre-Seigneur! » A quoi l'une d'elles répondit : « Il se peut que vous, Madame, vous « vous trouviez bien avec ces gens; mais je ne sais trop si « cela convient autant à d'autres [3]. » Cependant maître Conrad trouva que sa charité l'entraînait au delà des bornes de la prudence chrétienne, et il lui interdit de toucher et de baiser les ulcères des lépreux et des autres malades, de peur qu'elle ne gagnât elle-même leur maladie [4]; mais cette précaution manqua son but, car le chagrin que lui firent éprouver cette défense et la contrainte imposée à la compassion impétueuse de son cœur, fut tellement violent, qu'elle en tomba gravement malade [5].

Ce n'était pas, du reste, aux seuls maux physiques de ses frères que cette ardente disciple du Christ bornait sa compas-

teet es dir? es ist gar ein heyliger gschmack... Herr du tranckest an den heyligen creutz essich und gallen... Passional, f. 60.

[1] Leprosos et alios sordidos balneis lavabat... Velum lineum, quo domus consueverat ornari, rupit, et linteamina pauperibus balneatis stravit. Dict. IV Ancill. p. 2027.

[2] Balneatis sternebat, in lectos deponebat et tegebat. Theod. l. c.

[3] Quam bene nobis est quod Dominum nostrum sic balneis lavamus et tegimus!... Tibi, Domina, bene est cum istis : nescio si aliis ita est. Theod. l. c.

[4] A tactu et deosculatione ulcerum prohibebat. Id. — Timens nobilem ejus teneritatem infici vel corrumpi. Dict. IV Ancill. p. 2023.

[5] Cœpit infirmari nimio misericordiæ et compassionis motu perturbata. Ib.

sion et ses bienfaits : elle ne perdait jamais de vue la santé de leurs âmes et les remèdes spirituels. Elle mêlait aux tendres soins qu'elle leur rendait de pieuses et fréquentes exhortations ; elle veillait scrupuleusement à ce que les pauvres fissent baptiser leurs enfants le plus tôt possible, à ce que tous ses malades demandassent et reçussent les sacrements, non-seulement à leur dernière heure, mais dès leur entrée à l'hospice. Quoique son exemple dût ajouter tant de force à ses paroles, elle trouvait souvent de la résistance dans ces âmes aigries par le malheur, ou attiédies par un long éloignement des secours offerts par l'Église. Elle savait alors unir l'énergie du zèle chrétien à sa douceur habituelle[1]. Un jour, entre autres, un aveugle malade se présenta à l'hôpital, en demandant à y être reçu. Élisabeth se trouvait justement devant la porte avec maître Conrad[2] : elle consentit avec joie à son admission, à condition qu'il commencerait par guérir sa maladie intérieure en s'approchant du tribunal de la pénitence[3]. Mais l'aveugle, impatienté par son mal et par cette exhortation, se mit à jurer et à blasphémer, en traitant ces coutumes de superstitieuses[4]. Élisabeth, indignée, le reprit avec tant de véhémence, qu'il en fut subitement touché de contrition, et que, s'étant agenouillé, il se confessa sur-le-champ à maître Conrad.

Elle était loin de renfermer sa charité dans l'enceinte de cet hôpital, qui était son séjour favori : elle allait avec ses suivantes visiter les huttes de tous les pauvres de Marbourg

[1] Ibid. Theod. l. c.

[2] Contigit præ foribus adesse cum magistro Conrado Elisabetham... Wadding, II, 220.

[3] Modo prius ageret de animæ languore curando per confessionis sacramentum. Id.

[4] Superstitiosas has recipiendorum dicere conditiones... Ibid.

et des environs, et faisait porter en même temps de la viande, du pain, de la farine et d'autres objets [1], qu'elle distribuait elle-même aux malheureux. Elle pénétrait avec un touchant intérêt dans tous les détails de leurs tristes réduits, et examinait soigneusement leurs habits et leurs lits, afin de pouvoir subvenir à tout ce qui leur manquait [2]. Elle distribuait entre eux le produit de tous ses bijoux, de ses bagues, de ses voiles de soie, et de tous les ornements mondains qui lui étaient restés, et qu'elle avait fait vendre secrètement [3]. Là, aussi, elle se montrait empressée de leur rendre les services les plus intimes, de prévenir jusqu'à leurs moindres désirs [4]. Un jour d'hiver, par une très-forte gelée, un pauvre malade eut la fantaisie d'avoir du poisson; elle courut aussitôt à une fontaine voisine, en invoquant le secours de son pourvoyeur divin : « Seigneur Jésus-Christ, dit-elle, si vous le voulez « bien, donnez-moi du poisson pour votre pauvre malade. » Ayant ensuite puisé de l'eau, elle y trouva un gros poisson qu'elle se hâta de rapporter à son patient [5].

Quand elle rencontrait dans ses courses bienfaisantes quelques pauvres dont la misère, la faiblesse ou les souffrances lui paraissaient dignes d'une compassion tout à fait spéciale, ou que leur dévotion rendait d'autant plus sacrés à ses yeux, elle les faisait venir non-seulement à son hôpital, mais à sa propre et chétive demeure, s'y consacrait entièrement à leur

[1] Panes, carnes, farinam, aliaque victui necessaria. Ib. VI, 10.

[2] Diligenter lectos et vestes eorum respiciens visitabat. Id. ibid.

[3] Occulte aureos annulos, pepla serica, aliaque xenia secularia vendendo... Ibid.

[4] Quidquid desiderabant pauperes, studiose providebat. Déposition d'Irmengarde; Dict. IV Anc. p. 2027.

[5] Do iz sere gefroren waz... Herre Jhesu Christe ist iz din wille so gip mir vische dime siechen. Herm. Fritzl. — Procuratorem suum invocans Dominum Jesum Christum. Theod. VI, 4.

service, et les faisait manger à sa table. Conrad lui fit des remontrances à cet égard, mais elle lui répondit : « Oh ! non, « mon cher maître, laissez-les-moi : songez à mon ancienne « vie passée dans l'orgueil du monde; il faut guérir le mal « par son contraire : il me faut vivre maintenant avec les « humbles. Cette société me donne des grâces nombreuses. « Laissez-moi donc en jouir [1]. »

Elle prit entre autres chez elle un petit garçon, orphelin de père et de mère, paralytique de naissance, borgne, et, en outre, malade d'un flux de sang continuel. Ce pauvre être, abandonné et accablé de tant de misères, trouva en elle plus qu'une mère ; elle passait les nuits entières à le veiller et à lui rendre les services les plus rebutants, en le comblant de caresses et en le consolant par les plus tendres paroles [2]. Il mourut, et elle le remplaça aussitôt par une jeune fille que la lèpre avait atteinte et défigurée de la manière la plus horrible, au point que dans l'hôpital personne n'osait l'approcher, ni même la regarder de loin [3]. Élisabeth, au contraire, dès qu'elle la vit, vint près d'elle avec une pieuse vénération, comme si c'était le Seigneur lui-même qui se fût montré à elle sous ce voile de douleurs, et on vit la princesse, s'agenouillant devant la lépreuse, dénouer ses souliers et se mettre en devoir de la

[1] Do sprach sie : Eia liebe nein
Wizzet daz mir ir gemein, etc.
Dy lat micht alsus triben.
Cod. Argent. p. 201.

Dixit sibi necesse esse, taliter contraria contrariis curare. Ep. Conr. ad Papam.

[2] Quandoque sex vicibus, vel pluries, ad hujus ægritudinis requisita, brachiis sanctis noctibus deferens, suis manibus sordes abluebat. Theod. VI, 10. Eidem blandiendo loquebatur. Dict. IV Ancill. p. 2027.

[3] Quamdam fetidissimam leprosam et plenam ulceribus et sanie... quam quilibet a longe videre abhorruit. Déposition d'Irmengarde. 2027.

déchausser, malgré la résistance de l'enfant [1]. Après quoi elle lava et pansa ses ulcères, lui donna tous les médicaments prescrits, lui coupa les ongles des pieds et des mains, et l'entoura de soins si affectueux et si bienfaisants, que bientôt l'état de cette infortunée s'améliora. Après l'avoir fait transporter chez elle, Élisabeth faisait elle-même son lit et passait à ses côtés de longues heures, pendant lesquelles elle cherchait à la distraire en jouant avec elle, et à la consoler par des paroles pleines de douceur et de tendresse [2]. Cependant maître Conrad ayant appris cette conduite de sa pénitente, éloigna d'elle la jeune lépreuse, de peur qu'elle ne fût atteinte de la contagion, et même lui imposa, pour cet excès de zèle, une pénitence tellement sévère, qu'il crut devoir en témoigner plus tard son repentir au pape [3].

Mais Élisabeth, dont rien ne pouvait décourager l'infatigable ardeur, recueillit aussitôt après chez elle un jeune enfant atteint d'une maladie presque aussi révoltante que la lèpre, et qu'elle soignait et traitait avec une adresse et une expérience que la charité, cette science suprême, avait seule pu lui donner [4]. Elle le garda auprès d'elle jusqu'à sa mort.

Toutefois, les lépreux continuaient toujours à être l'objet de sa prédilection et en quelque sorte de son envie, puisque c'était, de toutes les misères humaines, celle qui pouvait le mieux détacher ses victimes de la vie. Frère Gérard, provin-

[1] Se prosternens coram illa, corrigias calceamentorum ejus solvit, et voluit tollere calceos ejus ; sed non permisit. Ibid.

[2] Lavabat, tegebat et medicamentis fovebat... Ungues manuum et pedum præcidit... Jucundabatur plurimum cum ea, et stravit lectum ejus et dulcissime illi pauperculæ loquebatur, et consolabatur eam. Ibid.

[3] Quo percepto (parcat mihi Dominus) quod verebar, eam inde inflci, gravissime castigavi. Ep. Conr. ad Papam, p. 113.

[4] Ejus in lavando et medicando, nescio a quo didicerit, curam gessit. Ep. Conrad.

cial des Franciscains d'Allemagne, qui était, après maître Conrad, le confident le plus intime de ses pieuses pensées, étant un jour venu lui rendre visite, elle se mit à parler longuement avec lui de la sainte pauvreté, et, vers la fin de leur entretien, elle s'écria : « Ah ! mon père, ce que je voudrais « avant tout et du fond de mon cœur, ce serait d'être traitée « en tout comme une lépreuse ordinaire. Je voudrais qu'on « fît pour moi comme on fait pour ces pauvres gens, une « petite hutte de paille et de foin, et que l'on y suspendît « devant la porte un linge, pour avertir les passants, avec un « tronc, afin qu'on pût y jeter quelque aumône [1]. » A ces mots, elle perdit connaissance et tomba dans une sorte d'extase, pendant laquelle le père provincial, qui la soulevait entre ses bras, lui entendit chanter des hymnes sacrés [2]; après quoi elle revint à elle.

Qu'il nous soit permis, pour expliquer cette prodigieuse parole de notre Sainte, d'introduire ici, dans notre récit, quelques détails sur la manière dont la lèpre et les infortunés qui en étaient atteints furent envisagés pendant les siècles catholiques [3]. Dans ces temps de foi universelle, la religion pouvait lutter de front avec tous les maux de la société, dont elle était la souveraine absolue; et à cette misère suprême elle avait opposé tous les adoucissements que la foi et la piété

[1] Sy rette mit ime von der heilgen armut und sprach : Ich beger von allem hertzen... als eine andern ussetzigen menschen... Cod. Heidelb. p. 31. C'était dans des huttes de cette sorte, comme on le verra plus loin, qu'on renfermait avec une certaine solennité religieuse les lépreux dont la guérison était reconnue impossible.

[2] Cod. Heid.

[3] Nous les devons pour la plupart à l'excellent ouvrage de M. Clément Brentano, sur les *Sœurs de Charité*, où l'on trouve une foule de renseignements précieux sur la charité catholique de toutes les époques.

savent enfanter dans les âmes chrétiennes. Ne pouvant anéantir les déplorables résultats matériels de ce mal, elle avait su au moins détruire la réprobation morale qui pouvait s'attacher à ses malheureuses victimes ; elle les avait revêtues d'une sorte de consécration pieuse, et les avait constituées comme les représentants et les pontifes de ce poids d'humaines douleurs que Jésus-Christ était venu soulever, et que tous les enfants de son Église ont pour premier devoir d'alléger chez leurs frères. La lèpre avait donc, à cette époque, quelque chose de sacré aux yeux de l'Église et des fidèles : c'était un don de Dieu [1], une distinction spéciale, une marque, pour ainsi dire, de l'attention divine. Les annales de Normandie racontent qu'un chevalier de très-illustre lignée, Raoul Fitz-Giroie, l'un des preux du temps de Guillaume le Conquérant, s'étant fait moine, demanda humblement à Dieu, comme une grâce particulière, d'être frappé d'une lèpre incurable, afin de racheter ainsi ses péchés, et qu'il fut exaucé [2]. La main de Dieu, du Dieu toujours juste et miséricordieux, avait touché un chrétien, l'avait frappé d'une manière mystérieuse, et inaccessible à la science humaine ; dès lors il y avait quelque chose de vénérable dans son mal. La solitude, la réflexion, la retraite auprès de Dieu seul, devenaient une nécessité pour le lépreux ; mais l'amour et les prières de ses frères le suivaient dans son isolement. L'Église avait su concilier la plus tendre sollicitude pour ces rejetons infortunés de son sein [3], avec les

[1] C'est l'expression dont on se sert dans les actes publics relatifs aux lépreux, jusqu'au milieu du seizième siècle. En 1541, maître Henri, organiste de Coblentz, pria le conseil de la ville d'accorder une place à l'hospice à son fils, *à qui Dieu tout-puissant a fait présent de la lèpre.* « Somit dem Ussatz von Gott dem almechtigen begabt. » Voyez d'autres exemples dans Brentano, p. 131, etc.

[2] Orderic Vital, l. III, p. 29, 70 ; éd. Leprévost.

[3] On trouve dans le cartulaire de l'abbaye de la Couture, au Mans, une

mesures exigées par le salut de tous, pour empêcher la contagion de s'étendre. Peut-être n'y a-t-il rien, dans sa liturgie, de plus touchant ni de plus solennel à la fois que le cérémonial dit *separatio leprosorum*, avec lequel on procédait à la séquestration de celui que Dieu avait frappé, dans les lieux où il n'y avait pas d'hospice spécialement consacré aux lépreux. On célébrait en sa présence la messe des morts; puis, après avoir béni tous les ustensiles qui devaient lui servir dans sa solitude, et après que chaque assistant lui eût donné son aumône, le clergé, précédé de la croix, et accompagné de tous les fidèles, le conduisait à une hutte isolée qu'on lui assignait pour demeure. Sur le toit de cette hutte le prêtre plaçait de la terre du cimetière, en disant : *Sis mortuus mundo, vivens iterum Deo!* « Meurs au monde, et renais à Dieu ! » Le prêtre lui adressait ensuite un discours consolateur, où il lui faisait entrevoir les joies du paradis et sa communauté spirituelle avec l'Église, dont les prières lui étaient acquises dans sa solitude plus encore qu'auparavant. Puis il plantait une croix de bois devant la porte de la hutte, y suspendait un tronc pour recevoir l'aumône des passants; et tout le monde s'éloignait. A Pâques seulement, les lépreux pouvaient sortir de leurs tombeaux, comme le Christ lui-même, et entrer pendant quelques jours dans les villes et villages, pour participer à la joie universelle de la chrétienté. Quand ils mouraient ainsi isolés, on célébrait leurs funérailles avec l'office des *Confesseurs non Pontifes.*

La pensée de l'Église avait été comprise par tous ses enfants. Les lépreux avaient reçu du peuple les noms les plus

bulle adressée directement par le pape Clément III, en 1189, à ses chers fils les lépreux de Sablé, *dilectis filiis leprosis de Sabolio*, où il leur accorde un cimetière à Solesmes, malgré l'opposition de l'abbé de la Couture, duquel dépendait le prieuré de Solesmes.

doux et les plus consolants; on les appelait *les malades de Dieu, les chers pauvres de Dieu, les bonnes gens*. On aimait à se rappeler que Jésus lui-même avait été désigné par l'Esprit-Saint comme un lépreux: *Et nos putavimus eum quasi leprosum*[1]; qu'il avait eu un lépreux pour hôte, lorsque sainte Marie-Madeleine vint lui oindre les pieds; qu'il avait choisi le lépreux Lazare pour symbole de l'âme élue; qu'il avait souvent pris lui-même cette forme pour apparaître à ses saints sur la terre[2]. En outre, c'était par suite des pèlerinages en Terre Sainte et des croisades, que la lèpre s'était le plus répandue en Europe; et cette origine ajoutait à son caractère sacré. Un ordre de chevalerie, celui de Saint-Lazare, avait été fondé à Jérusalem pour se consacrer exclusivement au soin des lépreux, et avait un lépreux pour grand maître[3]; et un ordre de femmes s'était voué au même but dans la même ville, à l'hospice Saint-Jean-l'Aumônier. Lorsque l'évêque Hugues de Lincoln, Franc-Comtois de naissance, et chartreux de religion, disait la messe, il admettait les lépreux au baiser de paix; et comme son chancelier lui rappelait que saint Martin guérissait les lépreux en les embrassant, l'évêque répondit: « Oui, le baiser de Martin guérissait la chair des « lépreux; mais moi, c'est le baiser des lépreux qui guérit « mon âme[4]. » Parmi les rois et les grands de la terre, notre Élisabeth ne fut pas la seule à honorer le Christ dans ces

[1] Isaïe, LIII, 4.

[2] Voyez les belles légendes de saint Julien, de saint Léon IX, pape, et surtout celle de Martyrius, racontée par saint Grégoire le Grand dans ses Homélies.

[3] Cet ordre fut transféré en France par saint Louis, et réuni depuis à celui du Mont-Carmel, comme en Savoie à celui de Saint-Maurice.

[4] Osculum Martini sanavit carnem leprosi; sed osculum leprosi sanat animam meam. Chron. Nicolai Trivetti. Ap. Spicileg. III, p. 179. Hurter, t. IV, p. 474.

successeurs de Lazare; des princes illustres et puissants regardaient ce devoir comme une des prérogatives de leurs couronnes. Robert, roi de France, visitait sans cesse leurs hôpitaux. Saint Louis les traitait avec une amitié toute fraternelle, les visitait aux Quatre-Temps, et baisait leurs plaies [1]. Henri III, roi d'Angleterre, faisait de même. La comtesse Sibylle de Flandre, ayant accompagné son mari Théodoric à Jérusalem, en 1156, alla passer le temps que le comte employait à combattre les infidèles, dans l'hospice de Saint-Jean-l'Aumônier, pour y soigner les lépreux. Un jour qu'elle lavait les plaies de ces infortunés, elle sentit, comme notre Élisabeth, son cœur se soulever contre une si dégoûtante occupation; mais aussitôt, pour se châtier, elle prit dans sa bouche de l'eau dont elle venait de se servir, et l'avala, en disant à son cœur : « Il faut que tu apprennes à servir Dieu dans ses « pauvres; c'est là ton métier, dusses-tu en crever. » Quand son mari quitta la Palestine, elle lui demanda la permission d'y demeurer, pour consacrer le reste de ses jours au service des lépreux. Son frère, Baudoin III, roi de Jérusalem, joignit ses prières à celles de cette héroïne de la charité; le comte résista longtemps, et ne consentit à se séparer de Sibylle qu'après avoir reçu du roi son beau-frère, pour récompense

[1] On se rappelle sa conversation avec Joinville, quand il demanda à celui-ci ce qu'il aimerait mieux, d'être lépreux ou d'avoir commis un péché mortel. Joinville répondit qu'il aimerait mieux en avoir fait trente, que d'être lépreux. Quand ils furent tous deux seuls, le saint roi reprocha à son ami cette réponse en ces termes : « Vous deistes comme hastis musarz (comme un étourdi); car « nulle si laide mezelerie (lèpre) n'est comme d'estre en pechié mortel, pource « que l'ame qui est en pechié mortel est semblable au dyable; pourquoy « nulle si laide mezelerie ne peut estre... Ci vous prie, tant comme je puis, « que vous métez votre cuer à ce, pour l'amour de Dieu et de moi, que vous « amissiez mieux que tout meschief avenist au corps, de mezelerie et de toute « maladie, que ce que le pechié mortel venist à l'ame de vous. » Joinville, éd. 1761, p. 6.

de son sacrifice, une relique inappréciable, une goutte du sang de Notre-Seigneur, recueillie par Joseph d'Arimathie, lors de la déposition de la croix. Il retourna donc seul dans sa patrie, emportant avec lui ce trésor sacré, qu'il alla déposer dans sa ville de Bruges ; et les pieux peuples de Flandre apprirent avec une grande vénération comment leur comte avait vendu sa femme au Christ et aux pauvres, et comment il leur rapportait, pour prix de ce marché, le sang de leur Dieu [1].

Mais ce sont surtout les saints du moyen âge qui ont témoigné aux lépreux un dévouement sublime. Sainte Catherine de Sienne eut les mains atteintes de la lèpre, en soignant une vieille lépreuse qu'elle voulut elle-même ensevelir et enterrer; mais, après avoir ainsi persévéré jusqu'au bout dans son sacrifice, elle vit ses mains devenir blanches et pures comme celles d'un nouveau-né, et une douce lumière sortir des endroits qui avaient été le plus attaqués. Saint François d'Assise et sainte Claire, sa noble compagne ; sainte Odile d'Alsace, sainte Judith de Pologne, saint Edmond de Cantorbéry, et plus tard saint François-Xavier et sainte Jeanne de Chantal, se plaisaient à rendre aux lépreux les plus humbles services. Souvent leurs prières obtenaient une guérison instantanée [2].

[1] On voit encore à Bruges, près de l'hôtel de ville, la belle chapelle dite *du Saint-Sang*, construite pour servir de sanctuaire à cette relique.

[2] Une tradition très-ancienne et profondément symbolique, fondée d'ailleurs sur les saintes Écritures, faisait regarder la lèpre comme le symbole le plus complet du péché, et comme ne pouvant être, par conséquent, guérie que par le sang innocent, de même que le péché originel de l'homme n'avait pu être racheté que par le sang innocent de l'Homme-Dieu. Cette tradition se retrouve dans une foule de légendes et de poésies du moyen âge ; c'est elle qui fait la base d'un des poëmes les plus célèbres de l'époque de sainte Élisabeth, *le Pauvre Henri*, par Hartmann von der Aue.

C'est au sein de cette glorieuse compagnie qu'Élisabeth avait déjà pris sa place, par les élans invincibles de son cœur vers le Dieu qu'elle voyait toujours dans la personne des pauvres. Mais en attendant qu'elle pût goûter avec eux les joies éternelles du ciel, rien ne suffisait sur la terre pour calmer l'ardeur de la compassion qui dévorait son cœur, ni pour guérir les langueurs de cette âme malade et déchirée par les souffrances de ses frères[1].

[1] Ipsa languens erat miserationis affectu et in dolore compassionis intrinsecus cruciata. Theod. VII, 5.

FIN DU TOME PREMIER

DE L'HISTOIRE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

HISTOIRE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.

DÉDICACE. 1

INTRODUCTION 3

INDICATION DES SOURCES HISTORIQUES. 155

CHAPITRE I. Comment le duc Hermann régnait en Thuringe, et le roi André en Hongrie; et comment la chère sainte Élisabeth naquit à Presbourg, et fut transportée à Eisenach 185

— II. Comment la chère sainte Élisabeth honorait Dieu dans son enfance 202

— III. Comment la chère sainte Élisabeth eut à souffrir pour Dieu avant son mariage 210

— IV. Comment le jeune duc Louis fut fidèle à la chère sainte Élisabeth, et comment il l'épousa. 219

— V. Comment le duc Louis, mari de la chère sainte Élisabeth, était agréable à Dieu et aux hommes. . 227

— VI. Comment le duc Louis et la chère sainte Élisabeth vivaient ensemble, devant Dieu, dans le saint sacrement du mariage. 236

— VII. Comment la chère sainte Élisabeth mortifiait son corps. 244

CHAP. VIII. De sa grande charité et de son amour pour la pauvreté 254
— IX. De sa grande dévotion et humilité 269
— X. Comment la chère sainte Élisabeth fut connue et chérie du glorieux saint François, et comment elle eut pour directeur maître Conrad de Marbourg 280
— XI. Comment le Seigneur se plut à manifester ses grâces en la personne de la chère sainte Élisabeth. . . 296
— XII. Comment le bon duc Louis protégeait son pauvre peuple 309
— XIII. Comment une grande disette dévasta la Thuringe, et comment la chère sainte Élisabeth pratiqua toutes les œuvres de miséricorde 315
— XIV. Comment le duc Louis revint auprès de sa femme, et rendit bonne justice aux moines de Reynhartsbrunn. 327
— XV. Comment le bon duc Louis se croisa, et de la grande douleur avec laquelle il prit congé de ses amis, de sa famille et de la chère sainte Élisabeth. 336
— XVI. Comment le bon duc Louis mourut en route pour la Terre Sainte 359
— XVII. Comment la chère sainte Élisabeth apprit la mort de son mari, et de sa grande angoisse et tribulation 366
— XVIII. Comment la chère sainte Élisabeth fut chassée de son château avec ses petits enfants et réduite à une extrême misère, et de la grande ingratitude et cruauté des hommes envers elle 372
— XIX. Comment le très-miséricordieux Jésus consola la chère sainte Élisabeth dans sa misère et son abandon, et comment la très-douce Vierge Marie vint l'instruire et la fortifier. 385

CHAP. XX. Comment la chère sainte Élisabeth refusa de se marier une seconde fois, et comment elle consacra sa robe de noces à Jésus, l'époux de son âme 405

— XXI. Comment la chère Sainte reçut les ossements de son époux bien-aimé, et comment ils furent enterrés à Reynhartsbrunn 414

— XXII. Comment les chevaliers de Thuringe firent repentir le duc Henri de sa félonie, et rendre justice à la chère sainte Élisabeth 423

— XXIII. Comment la chère Sainte renonça à la vie du siècle, et s'étant retirée à Marbourg y prit l'habit du glorieux saint François 430

— XXIV. De la grande pauvreté où vécut la chère sainte Élisabeth, et comment elle redoubla d'humilité et de miséricorde envers tous les hommes . . . 445

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE P.-A. BOURDIER ET Cie, RUE MAZARINE, 30.

ŒUVRES

DE M. LE COMTE

DE MONTALEMBERT

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME HUITIÈME

HISTOIRE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE

II

Paris. — Imp. de P.-A. Bourdier et Cᵉ, rue Mazarine, 30.

HISTOIRE

DE

SAINTE ÉLISABETH

DE HONGRIE

DUCHESSE DE THURINGE

PAR

LE COMTE DE MONTALEMBERT

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NEUVIÈME ÉDITION

> Ab antiquo scriptis non contentus, ipse quoque scripturire incepi, non ut scientiam meam, quæ pene nulla est, proponerem, sed ut res absconditas, quæ in strue vetustatis latebant, convellerem in lucem.
>
> GUILLELM. MALMESB., de GEST. REG. l. II. Prol.

TOME SECOND

SUIVI D'UNE NOTICE SUR SAINT ANSELME

PARIS

JACQUES LECOFFRE ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1861

HISTOIRE

DE

SAINTE ÉLISABETH

DE HONGRIE

DUCHESSE DE THURINGE

CHAPITRE XXV

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH REFUSA DE RETOURNER DANS LE ROYAUME DE SON PÈRE, AFIN D'ENTRER PLUS SUREMENT DANS LE ROYAUME DES CIEUX.

> Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsi propter amorem Domini mei Jesu Christi quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi.
>
> BRÉVIAIRE ROMAIN. Commun des saintes femmes.

> In nidulo meo moriar.
>
> JOB, XXIX, 18.

Cependant le roi de Hongrie, le père riche et puissant de cette pauvre infirmière[1], avait reçu, par les pèlerins hongrois

[1] Rex potens Hungariæ, pater hujus pauperculæ Elisabeth... Theod. VI, 8.

qui se rendaient à Aix-la-Chapelle et à d'autres sanctuaires sur le Rhin [1], la nouvelle de l'état de pauvreté et d'abandon où sa fille se trouvait réduite. Ils lui racontèrent combien ils avaient été choqués d'apprendre que leur princesse vivait sans honneurs, sans cour, et dans un dénûment complet. Le roi fut consterné et ému jusqu'aux larmes par leur récit; il se plaignit à son conseil de l'injure qu'on faisait à sa fille, et résolut d'envoyer un ambassadeur pour la ramener auprès de lui [2]. Il confia cette mission au comte Banfi [3]. Ce seigneur se rendit en Thuringe avec une suite très-nombreuse [4], et s'en vint d'abord à la Wartbourg. Il y trouva le landgrave Henri, à qui il demanda compte de la position extraordinaire de la duchesse. Le jeune prince lui répondit : « Ma sœur est « devenue tout à fait folle, tout le monde le sait : vous le « verrez vous-même [5]. » Il lui raconta ensuite comment elle s'était retirée à Marbourg, et toutes les extravagances qu'elle y faisait, ne vivant qu'avec des mendiants et des lépreux, et autres détails de cette sorte. Il démontra à l'ambassadeur que la pauvreté d'Élisabeth était tout à fait volontaire, et que, pour sa part, il lui avait garanti la possession de tout ce qu'elle pouvait désirer. Le comte, profondément étonné, se mit en route pour Marbourg. Lorsqu'il y fut arrivé, il demanda à l'aubergiste chez qui il était descendu ce qu'il fallait penser de la dame qu'on nommait Élisabeth, et qui était venue de Hongrie dans ce pays; pourquoi elle vivait dans la

[1] Vita Rhyt. § XXXIII.

[2] Ibid.

[3] Les auteurs contemporains nomment ce comte *Pamias* ou *Panias*, mais nous avons cru devoir adopter la correction proposée par M. le comte Mailath, savant Hongrois de nos jours.

[4] Cum multo comitatu. Theod.

[5] Meine schwester Elisabeten... die ist aller welt tœrinn werden... Passional, f. 62. Stultissimam Elisabeth... Koch, Festung Wartburg.

misère ; pourquoi elle avait quitté les princes de la famille de son mari ; s'il y avait pour cela quelque raison qui ne fût pas à son honneur [1]. « C'est une dame très-pieuse, » lui répondit l'hôte, « et pleine de vertus : elle est aussi riche « qu'on peut désirer l'être, car cette ville et tout son canton, « qui n'est pas petit, lui appartiennent en toute propriété ; et « si elle l'avait voulu, elle aurait trouvé bien des princes pour « l'épouser. Mais, par sa grande humilité, elle veut vivre « ainsi misérablement ; elle ne veut habiter aucune des mai- « sons de la ville, pour demeurer auprès de l'hôpital qu'elle « a bâti, car elle méprise tous les biens du monde. Dieu nous « a fait une grande grâce en nous envoyant une si pieuse « dame : tous ceux qui ont affaire à elle en profitent pour « leur salut. Elle ne se repose jamais dans ses œuvres de « charité ; elle est très-chaste, très-douce, très-miséricor- « dieuse, mais surtout plus humble que qui que ce soit [2]. » Le comte se fit aussitôt conduire auprès d'elle par l'auber- giste. Celui-ci entra d'abord, et lui dit : « Madame, voilà vos « amis qui sont venus vous chercher, à ce que je crois, et

[1]
Und fraget den wirt den mère
Wy es umb dy frawe were
Dy Elisabet were genant
Und dar kommen aus Hungernlandt...
Ob sy das lyes umb ire unere...

Vita Rhyt. l. c.

[2]
Sy is fromm und aller tugend woll...
Und wollte sy das haben gehabt
So wurden ir reicher fursten saet...
Wan Got der thut gutlich dyser stadt
Dy eine solche fromme Frau hat...
Von guten werken sy mimmer geruwet
Sy ist keusch barmhertzig und gutig
Und ubir alle frawen secht demutig.

Ibid.

« qui veulent vous parler[1]. » L'ambassadeur étant entré dans la hutte, et voyant la fille de son roi occupée à filer et tenant sa quenouille à la main, fut tellement saisi de ce spectacle, qu'il fit le signe de la croix et fondit en larmes[2]. Puis il s'écria : « A-t-on jamais vu la fille d'un roi filer de la laine[3]? » S'étant ensuite assis à côté d'elle, il lui dit comment le roi son père l'avait envoyé pour la chercher et la ramener dans le pays où elle avait vu le jour; il lui promit qu'elle y serait traitée avec tout l'honneur qui lui était dû, et que le roi la regardait toujours comme sa très-chère fille. Mais elle repoussa toutes ses prières : « Pour qui me prenez- « vous? » lui dit-elle ; « je ne suis qu'une pauvre pécheresse « qui n'ai jamais obéi à la loi de mon Dieu comme je le de- « vais[4]. — Qui vous a réduite à cet état de misère? » lui demanda le comte. — « Personne, » répondit-elle, « si ce n'est « le Fils infiniment riche de mon Père céleste, qui m'a appris, « par son exemple, à mépriser la richesse, et à chérir la pau- « vreté par-dessus tous les royaumes de ce monde[5]. » Et alors elle lui raconta toute sa vie depuis son veuvage, et ses intentions pour le reste de sa vie, et l'assura qu'elle n'avait à se plaindre de personne, qu'elle ne manquait de rien, et qu'elle était parfaitement heureuse[6]. Cependant le comte

[1] Der wirt sprach Fraw ewer freunde
Dy sint hier zu euch kommen. .

[2] Invenit filiam domini sui regis sedentem ad colum et lanam nere. Et præ admiratione signo se crucis consignans... Theod. l. c. Do weneyte er und flehete. Rothe, p. 1735.

[3] Acclamavit : Numquid hactenus visum est filiam regis lanam fusare? Theod.

[4] Wer wollen ir wenen der ich sey : ich bin ein arme sunderin und hab die gebot meines Gottes nie alsich von recht sol. Passional, f. 62.

[5] Wer ist der jenige, etc...? Diess hat niemand anderst gethan als der reicheste sohn des himmlischen Vatters welcher, etc. Kochem, p. 826.

[6] Vita Rhyt. l. c.

insistait toujours : « Venez, » lui dit-il, « noble reine, venez « avec moi, auprès de votre cher père, venez posséder son « royaume et votre héritage. — J'espère bien, » répliqua-t-elle, « que je possède déjà l'héritage de mon Père, c'est-à-« dire la miséricorde éternelle de notre cher Seigneur Jésus-« Christ[1]. » Enfin l'ambassadeur la supplia de ne pas faire à son père l'injure de mener une vie aussi méprisable, de ne pas l'affliger par une conduite aussi indigne de sa naissance. « Dites à mon seigneur père, » lui répondit Élisabeth, « que je me trouve plus heureuse dans cette vie méprisable « qu'il ne peut l'être dans sa pompe royale; et que, bien loin « de s'affliger à cause de moi, il doit plutôt se réjouir de ce « qu'il a un enfant au service du grand roi des cieux et de la « terre. Je ne lui demande qu'une chose au monde : c'est de « prier et de faire prier Dieu pour moi; et moi je prierai pour « lui tant que je vivrai[2]. »

Le comte, voyant tous ses efforts inutiles, la quitta avec une profonde douleur. Et la fille des rois de Hongrie reprit sa quenouille, heureuse de pouvoir réaliser d'avance les sublimes paroles que l'Église consacre au culte de celles qui, comme elle, ont renoncé à tout pour Jésus : *J'ai méprisé le royaume du monde et toute la pompe du siècle, pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ; c'est lui que j'ai vu que j'ai aimé, en qui j'ai cru et que j'ai préféré*[3].

[1] Du edle kœnigin far mit uns heim zu deinem lieben vater und besitz dein reich und sein erb. Do sprach sie : ich hoff ich besitz meines vaters erb unsers lieben Herrn J. C. in ewikeit. Passional.

[2] Saget meinem herrn vater dass ich in diesem meinem veræchtlichem stand besser zufrieden seye, etc... Kochem.

[3] Bréviaire romain : répons de l'office des saintes femmes.

CHAPITRE XXVI

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH DISTRIBUA TOUTE SA DOT AUX PAUVRES.

Si dederit homo omnem substantiam domus ejus pro dilectione, quasi nihil despiciet eam.

CANT. VIII, 7.

Calore charitatis
Calefacti pauperes
Juxta prunas nuditatis
Lætantur immemores.

ANTIENNE DE S. ÉLISABETH, dans le Bréviaire anc. des Dominicains.

Quelque persuadé que pût être le landgrave Henri de la folie de sa belle-sœur, il n'en crut pas moins devoir tenir les promesses qu'il lui avait faites : la crainte du pape, qui s'était constitué le protecteur d'Élisabeth, et l'influence de Conrad de Marbourg, qui était aussi grande sur lui qu'elle l'avait été sur son frère Louis, purent bien contribuer à cette fidélité[1]. Il lui envoya donc les cinq cents marcs d'argent qu'il lui avait promis lors de son départ de la Wartbourg, pour servir à ses frais d'établissement dans sa nouvelle résidence[2]. Cet accroissement de richesses ne parut à la charitable princesse qu'une

[1] Theod. VII, 1.
[2] Rothe, p. 1736.

occasion favorable pour réaliser un projet qu'elle nourrissait depuis longtemps, celui de se décharger définitivement du poids de tous ses biens, dont elle avait dû conserver la propriété, tout en se privant d'en jouir. Elle réalisa tous les biens dotaux que son beau-frère avait été obligé de lui restituer lors du retour des chevaliers croisés, et qui produisirent la somme, très-considérable alors, de deux mille marcs[1]. Elle cherchait, dit un de ses pieux historiens, à donner à ces richesses une mobilité conforme à la courte durée de la vie mortelle, et qui pût d'autant plus sûrement la conduire à l'immobile bonheur de la vie éternelle[2]. Elle fit de même vendre tous les bijoux et tous les ornements qui lui restaient de ceux que ses parents avaient envoyés avec elle de Hongrie, entre autres des vases d'or et d'argent, des étoffes brodées d'or, et divers objets garnis de pierreries du plus haut prix[3]. Tout l'argent qui provenait de cette vente ainsi que de celle de ses domaines fut entièrement distribué par elle aux pauvres en diverses fois, mais avec une profusion qui lui valut les injures d'un grand nombre de ceux qui n'avaient pas besoin de ses secours : on la traitait hautement de prodigue, de dissipatrice, et surtout de folle[4]. Mais elle n'était nullement émue de ces discours, et trouvait que c'était acheter à bon compte le salut éternel de son âme que de lui sacrifier ces

[1] Fere duo millia marcarum quæ pro sua dote habuit. Dict. IV Ancill. 2022.

[2] Omnia quæ habuit vendidit, pro rebus suæ dotis immobilibus res petens et acceptans mobiles, mobilem per mortem se cognoscens, de mobilibus sibi satagens æterna et immobilia promovere. Theod. l. c.

[3] Si qua ei residua fuerant ornamenta quæ in sua traductione de domo patris sui regis Hungariæ attulerat, aurea et argentea vasa plurima, sericos pannos auro intextos, pretiosos et multos, et corporis ornatum ex auro copioso et gemmis nobilissimis regaliter fabrefactum. Dict. IV Anc. 2022.

[4] Propter quod reputabant eam dissipatricem et prodigam, et cuncti appellabant eam insanam. Theod. l. c.

périssables richesses[1]. Quand elle eut reçu les cinq cents marcs que le duc Henri lui envoyait, elle résolut de les distribuer aussitôt aux pauvres en une seule fois et le même jour. Pour donner à sa charité une extension proportionnée à la grandeur de la somme dont elle voulait disposer, elle fit publier dans tous les lieux, à vingt-cinq lieues à l'entour de Marbourg, que tous les pauvres eussent à se réunir au jour fixé dans une plaine près de Wehrda, ce village où elle avait elle-même passé les premiers temps de sa pauvreté volontaire. Au jour indiqué on vit paraître plusieurs milliers de mendiants, d'aveugles, d'estropiés, d'infirmes et de pauvres des deux sexes [2], et, en outre, une foule nombreuse avide d'assister à un spectacle si merveilleux. Pour maintenir l'ordre au milieu de cette multitude, ainsi que pour établir une stricte justice dans la distribution des secours parmi les indigents, trop souvent impatients et désordonnés, la duchesse avait disposé un nombre suffisant d'officiers et de serviteurs robustes, avec ordre de faire rester chacun à la place qu'il occupait, de peur que quelques-uns ne trouvassent moyen, au préjudice de leurs compagnons, de recevoir deux fois l'aumône destinée à chaque pauvre [3]. Elle ordonna que tous ceux qui transgresseraient cette défense auraient les cheveux coupés sur-le-champ. Une jeune fille, nommée Hildegonde, remarquable par l'extrême beauté de sa chevelure, ayant été saisie comme elle s'éloignait du lieu où elle s'était d'abord placée, pour aller soigner sa sœur malade, on lui coupa les

[1] Divitiis in omnibus eleemosynarum opibus expensis emit regnum æternæ salutis. Thes. nov. de Sanctis. serm. 155.

[2] Pauperum, debilium, cæcorum et aliorum egentium infiniter utriusque sexus undique multitudo... Theod. VII, 2. Il y en eut douze mille, selon le Mss. des Bollandistes.

[3] Si quis de loco surgeret, vel aliis præjudicium faciens eleemosynam iterato accipere præsumeret. Ibid.

beaux cheveux qu'elle portait flottants sur ses épaules, selon l'usage des filles de Marbourg[1]. En se voyant ainsi traitée, la jeune fille se mit à pleurer et à se lamenter à haute voix, en protestant de son innocence[2]. On la mena à la duchesse, qui, après l'avoir félicitée de ce que la perte de sa chevelure l'empêcherait de prendre part désormais aux danses et aux réjouissances profanes[3], lui demanda, avec l'instinct profond des âmes saintes, si elle n'avait jamais conçu le projet de mener une vie meilleure. « Il y a longtemps, » répondit Hildegonde, « que je me serais consacrée au Seigneur en « prenant l'habit religieux, s'il ne m'avait pas trop coûté de « sacrifier la beauté de mes cheveux[4]. » A ces mots, Élisabeth, pleine de joie, s'écria : « Alors, je suis plus heureuse « de ce qu'on te les a coupés que je ne le serais si mon fils « était élu empereur des Romains[5]. » Elle prit ensuite chez elle cette pauvre jeune fille, qui, obéissant à l'avertissement qu'elle avait involontairement reçu en ce jour, se consacra au service de Dieu et des pauvres dans l'hospice de la duchesse.

Cependant la distribution des aumônes annoncées se faisait avec une grande régularité à toute cette multitude, par l'entremise de personnes sûres et fidèles qu'Élisabeth avait pré-

[1] Cet usage s'est conservé jusqu'au dix-septième siècle. P. Kochem, p. 827.

[2] Cœpit adolescentula alta voce ejulare. Theod.

[3] Bene, inquit, pro ea factum est, his capillis choreas de cætero non fræquentabit. Ibid.

[4] Dudum Domino in habitu religionis famulatum exhibuissem, si non me tantum cæsariei meæ claritas pulcherrima delectasset. Elle aurait péri, ajoute l'historien, comme Absalon, à cause de sa chevelure.

[5] Plus igitur gaudeo de tuorum præcisione capillorum quam de filii mei gavisura forem in Romanum imperatorem provectione. Theod. Selon le Passional, elle aurait dit : « Plus que si mon fils était pape, et ma fille impératrice. »

posées à cet office. Elle-même présidait à cette répartition, passait de rang en rang, et servait tous ces pauvres, les reins ceints d'un linge, comme Jésus-Christ avait servi ses disciples[1]. Elle errait au milieu de ce vaste assemblage d'hommes, toute glorieuse et heureuse de ce bonheur dont elle était la cause, le visage serein et tranquille, la joie dans le cœur, et sur les lèvres des paroles douces et affectueuses, adressées surtout aux indigents étrangers qu'elle voyait pour la première fois; mêlant une douce gaieté à sa compassion, une simplicité céleste à sa générosité sans bornes; trouvant à chaque pas qu'elle faisait de nouvelles consolations pour de nouvelles misères. Cette fille de roi se voyait enfin au milieu de la seule cour qui pût lui plaire : vraiment reine en ce jour par sa miséricorde, elle était là au milieu de son armée de pauvres comme une puissante souveraine sur son trône[2]; et, malgré le misérable costume qu'elle avait adopté, aux yeux éblouis de ceux dont elle soulageait la souffrance, elle parut resplendissante comme le soleil, et couverte de vêtements blancs comme la neige[3].

Les cinq cents marcs étant épuisés à l'approche de la nuit, et la lune s'étant levée avec éclat[4], les pauvres valides se remirent en marche pour retourner dans leurs différents foyers; mais un grand nombre de ceux qui étaient faibles ou malades ne purent repartir aussitôt, et se disposèrent à passer la nuit

[1] Ad similitudinem Domini linteo succincta per ordinem transibat et ministrabat eis. Mss. Bolland. Brux.

[2] Stabat medio regina gloriosa et inclyta, vultu placido, corde jucundo, miserans in hilaritate, tribuens in simplicitate. Ibat succincta inter miseros consolatrix miserorum. Gaudebat in exercitu pauperum filia principis. Gratulabatur in advenis et pupillis... Theod.

[3] Do erschinem ire kleider als die sun und waren weiss als der schnee. Passion. f. 61.

[4] Luna clara lucente. Dict. IV Anc. 2026.

dans divers recoins de l'hôpital et des bâtiments voisins[1]. Élisabeth les aperçut en rentrant, et, toujours dominée par son inépuisable compassion, elle dit aussitôt à ses suivantes : « Ah! voilà que les plus faibles sont restés : donnons-leur « encore quelque chose[2]. » Sur cela, elle fit donner à chacun d'eux six deniers de Cologne, et ne voulut pas que les petits enfants qui se trouvaient parmi eux reçussent moins que les autres[3]. Puis elle fit apporter du pain en grande quantité, et le distribua entre eux. Enfin, elle dit : « Je veux « donner à ces pauvres gens une fête complète; qu'on leur « fasse donc du feu[4]. » D'après ses ordres, on alluma de grands feux partout où ils étaient couchés, et on vint leur laver les pieds et les parfumer. Les pauvres, se voyant si bien traités, commencèrent à se réjouir hautement, et se mirent à chanter. Élisabeth, ayant entendu leurs chants de chez elle, fut émue jusqu'au fond de son cœur simple et tendre, et s'écria, toute joyeuse : « Je vous l'avais bien dit : il faut « rendre les hommes aussi heureux que possible. » Et aussitôt elle sortit pour aller prendre part à leur joie[5].

Vous l'avez donc étudié et connu, âme tendre et sainte, ce secret plein de charmes, le secret du bonheur d'autrui : si sévère et si impitoyable pour vous-même, vous avez été initiée à toute la plénitude de ce doux mystère. Ce bonheur terrestre, que vous aviez si complétement renié et exclu de votre

[1] Quique in angulis et in sepibus hospitalis. Theod.

[2] Ecce debiliores remanserunt, adhuc demus illis. Déposition d'Élisabeth, témoin oculaire. Dict. IV Ancill. 2026.

[3] Et noluit quod pueris minus daretur. Ibid.

[4] Volumus istis facere plenam jucunditatem. Fiat ergo eis ignis. Ibid.

[5] Cœperunt cantare pauperes et bene se habere... Ecce dixi vobis, quod lætos deberemus facere homines... Et ipsa gaudens erat cum gaudentibus. Ibid.

propre vie, vous saviez le rechercher et le conquérir avec une généreuse persévérance pour vos pauvres frères. Ah! combien nous sommes heureux de penser que dans le ciel, où vous recueillez maintenant le prix éternel d'une si fervente charité, vous êtes encore fidèle à cette pieuse sollicitude qui remplissait votre cœur sur la terre ! et qu'il nous est doux de savoir que les pauvres âmes qui vous implorent, dans leur tristesse et leur indigence d'ici-bas, ne seront pas délaissées par cette inépuisable pitié, qui n'aura certes fait que redoubler d'énergie et d'ardeur en participant à votre bienheureuse immortalité!

CHAPITRE XXVII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH APPRENAIT DE MAITRE CONRAD A BRISER EN TOUT SA VOLONTÉ.

> Melior est obedientia quam victimæ.
>
> I. Reg. xv, 22.
>
> Malheur à ceux qui dédaignent de s'abaisser avec les petits, parce que la porte du ciel est basse, et qu'ils n'y pourront passer !
>
> Imitation, l. III, ch. lviii.

On pourrait croire qu'il ne manquait rien à notre Élisabeth pour être arrivée au but qu'elle s'était si courageusement imposé, à l'amour exclusif de Dieu et de ses frères en Dieu, au mépris absolu du monde et de ses biens. Et néanmoins, dans ce merveilleux chemin de la perfection chrétienne, elle avait encore de redoutables obstacles à surmonter, de nombreuses victoires, et les plus difficiles de toutes, à remporter. Il ne lui suffisait pas d'avoir vaincu le monde et tout ce qui en elle pouvait y tenir : il lui fallait encore se vaincre elle-même dans l'asile le plus inexpugnable de la faiblesse humaine, dans sa volonté. Il fallait que cette volonté, quelque pure, quelque avide du ciel, quelque détachée qu'elle pût être des choses terrestres, ne s'élevât plus en rien par ses propres forces; mais qu'elle ployât sous chaque souffle de la volonté divine, comme un épi chargé de ses grains, jusqu'au

moment où le Moissonneur céleste la récolterait pour l'éternité.

Celui que le père commun des fidèles avait spécialement chargé de la conduite de cette âme précieuse, maître Conrad de Marbourg, qui savait apprécier tout ce dont elle était capable pour l'amour de Dieu, résolut de la conduire vers ce but suprême de la perfection évangélique par une voie qui certes répugnerait aux habitudes et aux idées de la plupart des Chrétiens de nos jours, mais qui n'excitait ni murmures ni même surprise à cette époque de naïve simplicité, d'abandon absolu, au moins dans l'intention, à tout ce qui pouvait ramener et enchaîner l'âme à Dieu [1]. Ce n'est pas d'ailleurs que nous prétendions justifier tout ce que nous allons raconter sur la conduite de Conrad envers son illustre pénitente : l'ardeur impétueuse de son zèle, dont il finit par être victime [2], a pu l'entraîner souvent au delà des bornes de la modération chrétienne; mais, outre que cette conduite est autorisée par de nombreux exemples à toutes les époques de la piété chrétienne, par les règles de plusieurs ordres d'une sainteté renommée, nous préférons, plutôt que de juger témérairement un homme pareil, simplement enregistrer la soumission toujours si entière de cette noble princesse, ambitieuse de courber en tout sa tête sous le joug de l'amour divin, et de suivre les traces de celui qui s'est fait obéissant pour nous jusqu'à la mort.

[1] Intelligens vir prudens discipulam Christi ad summæ perfectionis culmen velle conscendere, omne, quod ab hoc proposito retardare eam putavit amovere, et quod promovere credidit, studuit adhibere. Theod. VI, 6.

[2] Il fut tué, en 1233, par des chevaliers qu'il avait injustement punis comme hérétiques. Le pape Grégoire IX ne donna l'absolution à ses meurtriers que sous condition d'une très-sévère pénitence. Trithemius assure qu'il était regardé en Allemagne comme un persécuteur et un ennemi public. Chron. Mirsaug. ad an. 1233.

Maître Conrad, ayant donc résolu de dompter et d'anéantir dans l'âme d'Élisabeth le seul principe de complaisance humaine qu'il pût y découvrir encore, commença par attaquer sa volonté dans ce qu'elle avait à la fois de plus légitime et de plus enraciné, dans l'exercice des œuvres de miséricorde. Il mit un frein, bien cruel pour le cœur de la duchesse, à cette générosité dont nous venons de rapporter de si éclatantes preuves, en lui interdisant de donner à aucun pauvre plus d'un seul denier. Avant de se résigner à une restriction si dure, Élisabeth essaya de s'y dérober par plusieurs voies détournées, sans y désobéir positivement. Elle fit d'abord frapper des deniers, non plus de cuivre, mais d'argent, qui valaient chacun un schelling du pays [1]; elle les distribuait en guise de deniers ordinaires. Ensuite, comme les pauvres, habitués à ses largesses excessives, se plaignaient de la parcimonie de ses dons, elle leur disait : « Il m'est défendu de « vous donner plus d'un denier à la fois, mais il ne me l'est « pas de vous en redonner un chaque fois que vous revien« drez [2]. » Les mendiants ne faisaient pas faute de profiter de ce conseil; et après avoir reçu une première aumône, ils allaient faire une ou deux fois le tour de l'hôpital, et venaient ensuite redemander un second denier, que la duchesse leur donnait toujours; ils recommençaient à l'infini ce manége [3]. Au lieu d'être touché de ces ruses d'une âme dévorée par la charité, Conrad, les ayant découvertes, s'emporta plusieurs

[1] Telle est du moins une tradition très-générale, appuyée sur le nom qu'on a donné pendant plusieurs siècles à une monnaie d'argent nommée *Elisabethen pfennige*, *Elisabethen heller*, qui se trouve encore dans plusieurs collections numismatiques. Liebknecht, p. 85 ; Happel. Concio II ; Justi.

[2] Mir ist gebotten worden dass ich nicht mehr als ein pfennig auf einma gebe. Wan ihr aber über eine zeit wieder kommt... Kochem, p. 831.

[3] Giengen nur ein oder andermahl um das spital... Ibid. Sigillatim tribuit quod simul largiri non licuit. Theod. VII, 4.

fois contre elle jusqu'à lui donner des soufflets; mais elle souffrit cet outrage avec joie, car il y avait longtemps qu'elle désirait ardemment être associée en tout aux outrages qu'avait reçus son divin Sauveur avant de mourir pour elle [1].

Conrad lui défendit même de donner désormais de l'argent aux pauvres, sous quelque forme ou quelque prétexte que ce fût; mais il lui permit de leur distribuer du pain. Cependant, bientôt, comme elle trouvait moyen d'être encore prodigue malgré cette restriction, il lui prescrivit de ne plus donner des pains entiers, mais seulement de leur servir le pain par tranches [2]. Enfin, il finit par lui défendre de faire des aumônes quelconques, et ne laissa plus d'autre refuge à son ardente charité que le soin des malades et des infirmes : encore eut-il, comme nous l'avons vu, la précaution de lui interdire tout rapport avec ceux qui lui étaient les plus chers, avec les lépreux; et quand sa compassion lui faisait transgresser cette prohibition, il n'hésitait pas à la frapper sévèrement [3].

On peut se figurer la douleur d'Élisabeth en se voyant ainsi privée d'une liberté qui lui avait été pendant toute sa vie si précieuse et si nécessaire, et en trouvant cette barrière élevée entre son affectueuse pitié et les besoins des malheureux. Cependant elle comprit le nouveau devoir qui venait prendre la place de tous les autres; elle comprit que l'abnégation totale d'elle-même, dont elle avait fait vœu, devait entraîner aussi l'abnégation de tout ce qui lui offrait la moindre consolation humaine; et certes il y en avait d'ineffables pour elle dans l'aumône. Elle sut en faire le sacrifice, et obéir

[1] Ita ut alapas in faciem ei daret, quas tamen ex desiderio optaverat in memoriam alaparum Domini sustinere. Theod. l. c.

[2] Jubetur ne panes integros tribuat, sed panis particulas. Ibid.

[3] Voyez tome I, page 458, note 3.

sans murmure ; et bientôt elle devint très-savante dans cette science suprême, qui est pour le chrétien la science de la victoire [1].

Aucune fatigue, aucune peine ne lui semblait trop rude, lorsqu'il lui fallait se conformer aux volontés de celui qu'elle s'était habituée à regarder comme le représentant de la volonté divine envers elle. Aucune distance ne lui semblait trop longue à franchir pour accourir sans délai auprès de lui dès qu'il la faisait appeler [2]; et cependant il n'usait avec elle d'aucun de ces ménagements qu'on pouvait croire exigés par son sexe, son jeune âge, son rang : il ne s'appliquait en quelque sorte qu'à lui rendre dure et épineuse la voie du salut, afin qu'elle parût devant son Juge éternel revêtue de plus de mérites. « Ce lui faisoit le sainct homme, » dit un écrivain français, « pour lui froissier sa volonté : sy que elle esdrechat toute son amour en Dieu, affin qu'il ne lui souveinst de sa première gloire. Et en toutes choses elle estoit hastive de obeyr, et ferme à souffrir; sy que elle possedast son ame en patience, et sa victoire fut ennoblie par obedience [3]. » Cette obéissance était donc aussi prompte que complète, dans les choses de moindre importance comme dans les préceptes les plus graves. Un jour qu'elle s'était mise en route pour aller visiter un ermite qui demeurait dans le voisinage de Marbourg, maître Conrad lui envoya dire de revenir sur-le-champ; elle s'en retourna à l'instant même, et dit en souriant au messager : « Si nous sommes sages, nous devons « faire comme la limace, qui, dans les temps de pluie, rentre

[1] Fuit in omnibus obedientiæ peritissima. Dict. IV Anc. 2029. Vir obediens loquetur victoriam. Prov. XXI, 28.

[2] Ad loca quantumcumque distantia a magistro vocata sine mora citius veniebat. Theod. l. c.

[3] Jean Lefèvre, l. XLVI, c. 25.

« dans sa coquille : obéissons donc, et revenons sur nos « pas [1]. » Elle ne dissimulait pas la crainte que lui inspirait son directeur, non pas par lui-même, mais comme lieutenant de Dieu auprès d'elle. « Si je crains tellement, » disait-elle à ses suivantes, « un homme mortel, combien plus ne « faut-il pas trembler devant Dieu, qui est le Seigneur et « juge de tous les hommes [2] ! » Cette crainte était, du reste, toute spirituelle; car elle avait abdiqué sa volonté entre les mains de Conrad, principalement parce qu'il était pauvre et dépourvu de toute grandeur humaine, comme elle voulait être elle-même : « J'ai choisi, » remarquait-elle, « la vie des « pauvres sœurs, parce qu'elle est la plus méprisée de « toutes : si j'en avais connu une plus méprisée, je l'aurais « prise. J'aurais pu faire vœu d'obéissance à un évêque ou « à un riche abbé; mais j'ai préféré maître Conrad, parce « qu'il n'a rien, qu'il n'est qu'un mendiant, et qu'ainsi je « n'ai aucune ressource dans cette vie [3]. » Cependant maître Conrad continuait à user sans réserve du pouvoir qu'elle lui

[1] Nos simus similes testudini quæ tempore pluviæ se retrahit in domum suam : sic nos obediamus, retrahamus nos a via qua ire cœperamus. Déposition d'Irmengarde, 2029.

Amis bien pert que nos son sage,
Sor ne resamblons la limace.
Rutebeuf, p. 39.

[2] Sed in loco Dei, dicens : « Si hominem mortalem tantum timeo, quantum Dominus omnipotens est timendus qui est Dominus et judex omnium ! » Irmengarde, ibid.

[3] Vita sororum despectissima est, et si esset vita despectior, illam elegissem. Fecissem quidem uni episcoporum aut abbatum qui possessiones habent obedientiam, sed cogitabam melius facere mag. Conrado qui non habet, sed omnino mendicans, ut pœnitus in hac vita nullam haberem consolationem. Ibid. Il ne faut pas oublier que cette absolue pauvreté de Conrad était entièrement volontaire : il n'appartenait à aucun ordre mendiant, et c'était lui qui avait la disposition de tous les bénéfices ecclésiastiques de la Thuringe.

avait cédé sur sa personne. Se trouvant au couvent d'Altenberg, où était déjà placée sa fille Gertrude, il eut l'idée de l'y faire entrer elle-même, et il l'envoya chercher de Marbourg pour qu'elle vînt en délibérer avec lui. Elle se rendit aussitôt à ses ordres. Les religieuses du monastère, ayant appris son arrivée, demandèrent à Conrad la permission de la faire entrer dans la clôture, afin de la voir. Conrad, voulant mettre son obéissance à l'épreuve, et l'ayant déjà prévenue de l'excommunication qui était encourue par les personnes des deux sexes qui franchissaient la clôture, répondit : « Qu'elle entre, si elle veut [1]. » Mais Élisabeth prit ces paroles pour une autorisation, et entra dans l'enceinte prohibée. Conrad l'en fit bientôt sortir; et, lui ayant montré le livre où était inscrit le serment qu'elle avait fait de lui obéir en tout [2], il ordonna à un moine qui l'accompagnait de lui infliger en guise de pénitence, ainsi qu'à sa suivante Irmengarde, un certain nombre de coups avec un long et fort bâton qui se trouvait là [3]. Pendant cette exécution, Conrad chantait le *Miserere*. La duchesse subit sans murmure, et avec une soumission surnaturelle, cette humiliante punition d'un si léger délit; et peu de temps après, comme elle en parlait avec Irmengarde, à qui elle avait bien malgré elle attiré ce traitement, elle lui dit : « Il nous faut endurer patiemment de pareils châti-« ments; car il en est de nous comme des roseaux qui crois-« sent le long des rivières : quand la rivière déborde, le « roseau s'incline et se ploie, et l'inondation s'écoule sans le

[1] Intret, si vult. Ibid.

[2] Præparatum librum exhibuit ut juraret stare mandatis propter excommunicationem quam incurrit intrando claustrum. Ibid.

[3] Ut bene verberaret eas cum quadam virga grossa satis longa. Ibid. Irmengarde raconte en même temps qu'elle avait encore les marques de ces coups trois semaines après, et que sainte Élisabeth avait dû les conserver bien plus longtemps encore, quia acrius fuerat verberata.

« briser; après quoi il se redresse et se relève dans toute sa « vigueur, et jouit de sa nouvelle vie. Nous aussi, nous « devons quelquefois être ployées vers la terre et humiliées, « et puis aussitôt nous redresser avec joie et confiance [1]. »

Une autre fois, s'il en faut croire une tradition moins avérée [2], Conrad prêcha sur la Passion, afin qu'Élisabeth pût gagner, en assistant à son sermon, l'indulgence que le pape avait accordée à tous ceux qui écouteraient la parole de son commissaire. Mais, absorbée par le soin de deux malades nouvellement arrivés, elle se dispensa d'aller l'entendre. Le sermon fini, il la fit venir, et lui demanda où elle avait été, au lieu de venir l'écouter; et, avant qu'elle eût le temps de répondre, il la frappa avec violence, en lui disant : « Voilà pour « vous apprendre à venir une autre fois quand je vous ap- « pelle [3]. » L'humble et patiente princesse ne fit que sourire de cette rudesse, et voulut encore s'excuser; mais il la frappa de nouveau, et la blessa jusqu'au sang. Elle leva alors les yeux au ciel et les y tint fixés quelque temps, puis elle dit : « Seigneur, je vous remercie de m'avoir choisie pour ceci. » Ses femmes vinrent ensuite la consoler, et en voyant le sang couler à travers ses vêtements, elles lui demandèrent comment elle avait pu supporter tant de coups; elle leur répondit

[1] Oportet talia sustinere libenter, quia sic est de nobis ut de gramine quod crescit in flumine : fluvio inundante gramen inclinatur et deprimitur, et sine læsione ipsius aqua inundans pertransit. Inundatione cessante gramen erigitur, et crescit in vigore suo jucunde et delectabiliter. Sic nos quandoque oportet inclinari, humiliari, et postmodum jucunde et delectabiliter erigi. Ibid.

[2] Le trait que nous allons raconter ne se trouve pas dans les dépositions des quatre suivantes, ni dans les autres récits contemporains, mais dans la légende du Passional. Ce n'est peut-être qu'une version exagérée des faits précédents; mais nous n'avons pas cru pouvoir la supprimer.

[3] Ein andermall so komm wan ich dir ruff, und das hab dir darum... Passion. f. 59.

en souriant : « Pour les avoir endurés avec patience, Dieu « m'a permis de voir le Christ au milieu de ses Anges ; car « les coups du maître m'ont envoyée jusque dans le troi- « sième ciel [1]. » On rapporta cette parole à Conrad, qui s'écria : « Alors je me repentirai toujours de ne l'avoir pas en- « voyée jusque dans le neuvième ciel [2]. »

Nous le répétons : ce n'est point avec des idées de notre temps qu'il faut juger de pareilles scènes. Les habitudes de la vie ascétique, les mœurs chrétiennes, ne sont pas les mêmes à toutes les époques de l'Église : mais à aucune époque elles ne sauraient attirer le dédain ou le mépris des âmes pieuses et simples; car toujours elles ont offert à la charité, à l'humilité, à l'abnégation de soi, d'immortelles victoires à remporter, une pure et sainte gloire à conquérir.

Tandis que le Juge suprême pesait dans sa balance éternelle cette sévérité de son ministre, et cette invincible patience de son humble épouse, des hommes profanes trouvaient dans ces relations un aliment pour leur malignité, et préparaient à la pauvre Élisabeth l'occasion d'ajouter encore un nouveau sacrifice à tous ceux qu'elle pouvait déjà offrir à son époux céleste. Après qu'on l'eut décriée comme prodigue et folle, et qu'on eut proclamé partout qu'elle avait perdu l'esprit, on chercha à flétrir sa renommée par d'infâmes soupçons et d'insolents propos sur la nature de ses relations avec maître Conrad [3]. On disait hautement que ce prêtre avait séduit la jeune veuve du duc Louis, et qu'il l'a-

[1] Ich sahe daz mich der meister schlug bis in den driten chor. Passional, f. 59.

[2] So muss es mich ymer reuwen das ych sy nit schlug biss in den nündten chor. Ibid.

[3] Quidam perversi spiritus carnaliter sentientes... Cœperunt falsa suspicione appetere et verbis impiis infamare. Theod. VI, 5.

vait emmenée avec lui dans son pays pour y jouir avec elle de sa dot et de ses richesses[1]. La jeunesse de la duchesse, qui n'avait, comme nous l'avons dit, que vingt-deux ans lorsqu'elle se retira à Marbourg, pouvait donner une ombre de prétexte à ces calomnies. Elles parurent assez sérieuses au fidèle protecteur d'Élisabeth, au sire Rodolphe de Varila, pour motiver de sa part une démarche auprès d'elle. Le féal et prudent chevalier se rendit donc à Marbourg, et, s'approchant d'elle avec un grand respect, il lui dit : « Qu'il me soit « permis, madame, de vous parler sans détour, et sauf votre « respect[2]. » Élisabeth lui répondit humblement qu'elle voulait tout entendre. « Je supplie donc, » dit-il alors, « ma « chère dame de veiller à sa bonne renommée, parce que sa « familiarité avec maître Conrad a donné lieu, chez le vul- « gaire stupide et ignoble, à des opinions perverses et à des « propos inconvenants[3]. » Élisabeth, levant les yeux au ciel, et sans que son visage exprimât le moindre trouble, répondit : « Béni soit en toutes choses notre très-saint doux « Seigneur Jésus-Christ, mon unique ami, qui daigne « recevoir de mes mains cette chétive offrande : par amour « pour lui, et pour me donner à lui comme sa servante, « j'ai renié la noblesse de ma naissance, j'ai méprisé mes « richesses et mes possessions, j'ai terni ma beauté et ma « jeunesse; j'ai renoncé à mon père, à mon pays, à mes « enfants, à toutes les consolations de la vie; je me suis faite

[1] Si sprachen das ist meister Conrad
Dy frawen Elisabet entfuhrt hat...
Das wollen sy mit einander verzeren.
Vita Rhyt. § xxxii.

[2] Vir prudens... cum multa reverentia : Liceat mihi, domina, salva gratia vestra loqui cum vobis. Cui humiliter annuenti... Theod. l. c.

[3] Curam igitur habeat domina mea de bono nomine... Vulgus stultum et ignobile opinatur perverse et loquitur inverecunde. Ibid.

« mendiante. Je ne m'étais réservé qu'un seul petit bien, « mon honneur et ma réputation de femme. Mais voici qu'il « me le demande aussi, à ce que j'apprends, et je le lui « donne de bon cœur, puisqu'il daigne accepter comme un « sacrifice spécial celui de ma bonne renommée, et me « rendre agréable à ses yeux par l'ignominie. Je consens à « ne plus vivre que comme une femme déshonorée[1]. Mais, « ô mon cher Sauveur ! mes pauvres enfants qui sont encore « innocents, daignez les préserver de toute honte qui pour« rait retomber sur eux à cause de moi[2]. » Voulant toutefois rassurer le dévouement de son ancien ami, elle ajouta : « Pour vous au moins, sire échanson, n'ayez point de soup« çon sur moi; voyez mes épaules meurtries. » Elle lui montra alors des marques récentes des coups qu'elle avait reçus :

[1] Suspiciens in cœlum devote cum serenitate respondit : « Benedictus per omnia Dominus Deus noster Jesus Christus, qui hoc munusculum a me recipere dignatus est. Ego nobilitatem generis mei abnegans pro amore ejus ancillam me sibi tribui ; mundi divitias contemnens pauperculam me feci. Juvenile decus parvipendens deformavi, solum hoc muliebris honestatis ornamentum servare contenderam. Verum hoc in sacrificio suo, ut audio, a me dignatus est acceptare tanquam aliquid speciale volens me sibi placitum per infamiam et bonam famam. Theod. l. c.

O du suesser Herre Jesu Christ
Mein liebhaber du allein bist...
Vatter und mutter mand und kynt
Und alle ding dy nur trœstlich sind
Land und leute, burge und staete...
Ein kleines hatte ich mir behalden...
Soll ich der ouch nicht haben mehir
So will ich dyr sy ouch geben.
Und als ein verschmeets weib leben.

Vita Rhyt. § xxxii.

[2] Abir lieber Herre meine kyndt
Dy noch unverleumbt sind
Dy behuete vor schanden nue
Das ir inem von mir nicht kommen zu.

Ibid.

« Voilà, » dit-elle, « l'amour dont ce saint prêtre est animé « envers moi : ou plutôt, voilà comme il m'anime à l'amour » de Dieu [1]. » Union admirable, dit son historien, d'humilité, de patience et de pieuse prudence, qui, tout en rendant grâces à Dieu d'une ignominie non méritée, sait éloigner tout scandale du cœur du prochain [2].

Cependant, ce n'était pas seulement par ces sévérités extérieures et corporelles que Conrad exerçait sur elle l'autorité illimitée qu'elle lui avait concédée; il s'appliquait encore plus à briser et à meurtrir son cœur, et en arracher jusqu'aux dernières racines de toute affection, de toute préoccupation humaine, afin que l'amour et la pensée de Dieu pût l'envahir et le remplir tout entier. De toutes les jouissances de sa vie passée, Élisabeth n'avait conservé que la douce et ancienne habitude de vivre avec les amies de sa jeunesse, qui avaient partagé les grandeurs de son existence de souveraine, en qualité de ses demoiselles d'honneur; qui avaient mangé avec elle le pain de la misère, lors de son expulsion de la Wartbourg; et qui enfin, compagnes inséparables et fidèles, s'étaient associées à toutes les privations volontaires de sa vie religieuse, à toutes ses œuvres de miséricorde, à ses pénitences et à ses pratiques de piété. A son insu, peut-être, les relations de tendre et intime sympathie qui unissaient Élisabeth à ses fidèles amies, avaient dû adoucir pour elle bien des amertumes, alléger souvent le joug de tant de mortifications et d'épreuves; et ce jeune cœur, que nous avons toujours vu dévoré d'amour, et comme inondé d'une

[1] Ne autem vos, domine pincerna, aliquo suspicionis scrupulo laboretis, ostendens pudica fœmina lividas scapulas suas et cruentas : hic est, inquit, amor quo circa me sacerdos sanctus afficitur, vel potius me afficit amoris Dei. Theod. l. c.

[2] Theod. l. c.

charité prête à déborder sur tous les hommes, avait dû se livrer sans réserve à cette suave et pieuse consolation. Il ne pouvait y avoir d'intimité plus complète ni plus affectueuse que celle qui régnait entre la princesse et ses suivantes, comme nous le voyons à chaque ligne de leurs récits sur elle[1]. C'est ce doux et dernier lien que Conrad résolut de briser, de peur que par leurs conversations elles ne fissent naître dans le cœur de la duchesse quelque souvenir ou quelque regret de sa splendeur passée[2]. Il avait déjà congédié successivement toutes les personnes de son ancienne maison qui étaient restées auprès d'elle, et elle n'avait pu les voir partir sans exprimer la plus vive douleur[3]. Puis il en vint à ses deux amies. Ce fut d'abord le tour d'Ysentrude, qui était celle qu'Élisabeth aimait le mieux, et pour qui elle n'avait rien de caché; à qui elle avait toujours dévoilé toutes les secrètes pensées de son âme, avant comme depuis sa retraite du monde[4]. « Il lui fallut cependant, » raconte cette fidèle amie, « me voir chassée, moi, Ysentrude, qu'elle aimait par-dessus toutes les autres, et qu'elle ne laissa partir que le cœur accablé d'angoisse et avec des larmes infinies[5]. » Enfin Guta, qui avait été la compagne de son enfance dès

[1] Dans les dépositions qu'elles furent appelées à faire devant les juges commis par le Pape pour examiner la sainteté d'Élisabeth. C'est la source la plus authentique et la plus féconde où nous ayons pu puiser, à l'instar de Théodoric et de tous les autres historiens de la Sainte.

[2] Quia timebat nos aliquid de antehabita gloria secum tractare, et ex hoc eam temptari vel dolere. Dicta IV Ancill. p. 2023.

[3] Omnem familiam pristinam in qua delectari vel solatiari consueverat paulatim ac sigillatim ab ipsa repulit quos singulos cum dolore gemituque dimisit. Theod. IV, 6.

[4] Ita familiaris quod fuit conscia omnium secretorum ejus. Dict. IV Ancill. p. 2014.

[5] Et tandem me Ysentrudem ei prædilectam ab ipsa expulit, quæ cum multo cordis gravamine et infinitis lacrymis me dimisit. Ibid. p. 2022.

l'âge de cinq ans, qui depuis lors ne l'avait jamais quittée, et qu'elle aimait aussi avec la plus vive tendresse, fut renvoyée la dernière, au milieu des pleurs et des sanglots de la pauvre Élisabeth[1]. « Il lui sembla, » dit à ce propos un pieux historien que nous nous plaisons à citer, « il lui sembla que son cœur était déchiré en deux, et cette docile servante de Dieu en conserva la douleur jusqu'à sa mort. C'est ce que tout cœur fidèle comprendra facilement; car enfin il n'y a pas sur la terre de plus grande peine que lorsque des cœurs fidèles sont arrachés l'un à l'autre. O chère sainte Élisabeth! je rappelle à ta mémoire cette séparation, et, au nom de cette cruelle douleur que tu as ressentie alors avec tes plus chères amies, obtiens-moi la grâce de connaître combien j'ai mal fait de m'être tant de fois séparé de mon Dieu par le péché[2]! »

La victime, restée ainsi seule avec le Dieu auquel elle s'était immolée[3], n'eut pas même la consolation de cette solitude entière. Conrad remplaça ses compagnes chéries par deux femmes d'un genre fort différent. L'une était une fille du peuple, assez dévote, nommée Élisabeth, comme la duchesse elle-même, mais rude et grossière à l'excès, et si horriblement laide, qu'elle servait d'épouvantail aux enfants[4].

[1] Postremo Gutam... quam specialissime dilexit... cum multis fletibus ac suspiriis derelinquit. Theod. l. c.

[2] Als wann ihr Hertz mitten waere entzwey gerissen... Es mags ein jedes treue hertz leichtlich bey sich erachten, weil ja auf erden kein grœsseres leyd ist als wann treue Herzen sich von einander müssen scheiden. Ich erinnere dich dieses traurigen scheidens, o leibe H. Elisabeth, und bitte dich, etc... Kochem, p. 829.

[3] Remansit autem paupercula Elisabeth sola Deo soli derelicta... Theod. VI, 7.

[4] Und zemaels eyschlich gestalt
Des man mit ir wol fleubete dy kint.
Vita Rhyt. § xxxvi.

L'autre était une veuve, âgée, sourde, d'un caractère acariâtre et revêche, qui passait les jours et les nuits à se mettre en colère[1]. Élisabeth se résigna à ce changement si pénible dans ses habitudes avec une parfaite docilité, pour l'amour du Christ; et, toujours défiante d'elle-même, elle s'appliquait à avancer dans l'humilité par ses relations avec la grossière paysanne, et dans la patience, en subissant les invectives de la vieille femme colère[2]. Ces deux femmes la mettaient chaque jour à l'épreuve, et l'accablaient de mauvais traitements[3]. Loin de s'opposer à ce qu'elle se chargeât, par esprit de pénitence, des travaux et des soins domestiques qu'il leur appartenait d'accomplir, elles lui laissaient au contraire l'ouvrage le plus dur, comme de balayer la maison; et lorsque, en veillant au feu de la cuisine, la princesse, absorbée par ses contemplations religieuses, négligeait les chétifs mets qui s'y trouvaient, au point de leur faire sentir le brûlé, ses servantes ne craignaient pas de la reprendre aigrement[4] : et lui reprochaient de ne pas même savoir faire une soupe : et cependant, comme remarque le biographe que nous citions plus haut, elle n'avait jamais dû apprendre de sa vie à faire la cuisine[5].

[1]

Sy horte abir zemall kleine...
Sy zornet tag und nacht...
Ibid.

Virgine religiosa valde despicabili et quadam nobili vidua surda et valde austera. Ep. Conr. ad Pap.

[2]

Von der mayt wuchs ir dy demut...
Und von den weibe der alten
Lernet sy halden dy gedult.
Ibid.

[3] Per quas multas sustinuit oppressiones et coercitationes. Theod. VII, 4.

[4] Cum miserabilis cibus ejus neglectu adustionem saperet, pro hoc ancillarum correptionem cum gaudio sufferebat. Theod. VI, 7.

[5] Und rüpften ihr für dass sie nicht einmahl eine suppe kochen kœnte...

Ces mêmes femmes la dénonçaient impitoyablement à Conrad, toutes les fois qu'elles lui voyaient transgresser cette prohibition de faire l'aumône, que son âme compatissante avait tant de peine à subir, et lui attiraient ainsi de la part de son directeur des châtiments sévères[1]. Mais rien ne réussissait à la rendre infidèle, même pour un instant, même par un mouvement involontaire d'impatience, à l'inviolable soumission qu'elle avait jurée à celui qui lui semblait chargé de la conduire promptement et sûrement à la patrie éternelle. Sa docilité était si scrupuleuse, que lorsque ses anciennes et bien-aimées compagnes venaient quelquefois lui rendre visite, elle n'osait leur offrir quelque nourriture, ni même les saluer, sans en avoir demandé la permission à Conrad[2].

Enfin une dernière épreuve était réservée à cette âme à la fois si tendre et si dure contre toutes ses tendresses; ce devait être pour elle l'objet d'un dernier triomphe. On a vu comment elle s'était séparée de ses enfants, pour lesquels elle ressentait une affection dont l'amour divin avait seul pu dompter la violence. Cependant, il paraît que cette séparation n'avait été ni complète ni absolue, que le cœur maternel avait parlé trop haut; que si elle n'avait pas conservé avec elle une de ses filles ou même son fils, comme on pourrait le croire d'après certaines expressions de ses biographes[3], du

dan S. Elisabeth ihr lebtag nicht gekocht noch das kochen gelehrnt hatte... Kochem, p. 830.

[1] Accusata sic ab illis multa sæpius verbera a magistro pertulit. Theod. VII, 4.

[2] Amantissimis suis et intimis, dominæ Ysentrudi et sorori Gutæ, ad eam quandoque venientibus... Ibid.

[3] Selon la déposition d'Irmengarde, p. 2030, c'était *puerum ejus anni et dimidii habens :* mais son fils étant né en 1223, avait déjà quatre ans lorsqu'elle devint veuve. Théodoric (VII, 7) dit : *Parvulum uteri sui infantulum*,

moins elle faisait venir souvent un de ces chers enfants pour satisfaire, en le voyant, en le caressant, et en imprimant sur ce front innocent de nombreux baisers, aux exigences de sa tendresse de mère. Mais bientôt elle s'aperçut qu'il n'y avait plus de place dans son cœur pour deux amours; qu'elle ne pouvait impunément le partager entre Dieu et une créature quelconque. Elle vit que ces caresses et ces baisers trop prodigués au fruit de son sein, l'empêchaient de se livrer avec son assiduité habituelle à la prière[1]; elle craignit de trop aimer un autre être que Dieu; et, soit à l'instigation de maître Conrad, soit de son propre mouvement, elle fit éloigner pour toujours ce dernier vestige de bonheur terrestre[2].

Tant de victoires surnaturelles de cette grâce divine qu'Élisabeth reconnaissait pour son unique et absolue souveraine, ne pouvaient être longtemps méconnues. Ce n'était pas seulement dans le ciel que les attendait un prix ineffable : les hommes eux-mêmes se préparaient enfin à rendre hommage à cette héroïne de la foi et de la charité, et à récompenser ces enfants délaissés pour l'amour de Dieu, en reportant sur eux la tendre vénération qu'un siècle fidèle ne pouvait refuser aux rejetons d'une Sainte. A peine quelques années se furent-elles écoulées, qu'à la cour plénière tenue à Saumur par le roi Louis IX de France, on vit paraître un jeune prince allemand, âgé de dix-huit ans; il servait, en même temps que les comtes de Saint-Pol et de Boulogne, à la table de la reine, de la reine de France, qui fut de tout temps,

ce qui peut s'appliquer à une de ses filles. Wadding, qui a puisé à d'autres sources, dit, au contraire, que c'était son fils aîné : *Filium natu majorem*, II, 2, 7.

[1] Rutebeuf, p. 39.

[2] Jussit omnino elongari a se, ne nimis diligeret eum, et ne per eum impediretur in servitio Dei. Irmengarde, p. 2030. Theod. l. c.

CHAPITRE XXVIII

COMMENT LE SEIGNEUR FIT ÉCLATER SA PUISSANCE ET SA MISÉRICORDE PAR L'ENTREMISE DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH; ET DE LA VERTU MERVEILLEUSE DE SES PRIÈRES.

Fecit mihi magna qui potens est.

Luc, I.

Voluntatem timentium se faciet, et deprecationem eorum exaudiet.

Ps. CXLIV, 20.

Le terme approchait où Élisabeth allait trouver au sein de son Dieu l'immortelle récompense des épreuves de sa courte vie: mais avant de la rappeler à lui pour lui donner part à sa gloire, il plut au Tout-Puissant de l'entourer dès son vivant d'une auréole de céleste majesté, de l'investir, aux yeux des hommes qui l'avaient persécutée et calomniée, d'une puissance émanée de la sienne, et de déposer entre les mains de cette faible femme, qui avait su tellement dompter en elle-même la nature déchue, la force surnaturelle de vaincre et d'extirper chez ses frères toutes les misères qui sont la suite du péché.

Ce ne sera plus seulement par sa profonde compassion, par son affectueuse sympathie, par sa générosité sans limite, par ses fatigues et son dévouement, qu'on la verra soulager les maux des malheureux et porter sa part de tous leurs fardeaux: cette divine charité, pour qui il n'y a rien d'invin-

cible, et qui est devenue toute sa vie, recevra mainte fois d'en haut assez d'extension et de force pour qu'une seule parole, une seule prière échappée de sa bouche, dissipe et éloigne à jamais les souffrances qu'auparavant elle se bornait à partager et à adoucir. Désormais, lorsque la dévotion ou la charité la feront sortir de sa pauvre chaumière, ce sera pour faire resplendir non plus seulement sa propre pitié, mais souvent toute la puissance miséricordieuse que le Seigneur se plaît à déléguer aux âmes de son choix; et les nouveaux bienfaits qu'elle sèmera ainsi sur sa route, conservés avec des détails aussi touchants que précis dans la mémoire du peuple chrétien, seront pour nous le dernier et le plus éclatant témoignage de sa sainteté.

Il ne se passait pas de jour qu'elle n'allât deux fois visiter ses pauvres malades dans son hôpital, et leur porter les secours et les vivres qu'elle leur destinait[1]. Un matin, à l'entrée de cet hôpital, elle vit couché sur le seuil de la porte un jeune garçon estropié et difforme, étendu sans mouvement: c'était un pauvre enfant sourd-muet, et dont tous les membres avaient été tordus et contrefaits par une maladie cruelle, de sorte qu'il ne pouvait que se traîner sur ses pieds et ses mains, comme un animal[2]. Sa mère, qui en rougissait, l'avait porté en ce lieu et l'y avait abandonné, dans l'espoir que la

[1] Und nymmer keinen tag verlag
Sy gyng selbst zwir darein
Und brachte inen brod bier und wein.
Vita Rhyt. § XXXVIII.

[2] Es hat die giecht also gar zebrochenn
Das ime sein glied und knochen
Krumb stunden beyd aus und ein
Er lag dae vor ir als ein schwein...
Es kroch kaum auf allen vieren...
Ibid.

bonne duchesse aurait pitié de lui. En effet, dès qu'elle l'aperçut, elle le regarda avec anxiété, et se sentit pénétrée de douleur; elle lui dit, en se baissant vers lui : « Dis-moi, « cher enfant, où sont donc tes parents? qui t'a amené ici[1]?» Mais comme l'enfant n'avait pas l'air de l'entendre, elle répéta sa question d'une voix très-douce, en le caressant et en lui disant : « Mais de quoi souffres-tu donc? ne veux-tu « pas me parler[2]? » L'enfant la regarda alors, mais sans répondre. Élisabeth, ne sachant pas qu'il était muet, se figura qu'il était possédé par quelque démon, et sentant redoubler sa pitié, elle lui dit à haute voix : « Au nom de « Notre-Seigneur, je t'ordonne, à toi et à celui qui est en « toi, de me répondre, et de dire d'où tu viens[3]? » Aussitôt l'enfant se releva tout droit devant elle; la parole lui fut tout à coup rendue, et il lui dit : « C'est ma mère qui m'a amené[4]. »

[1] Sant Elisabet sach das kint an...
Dy was ir von hertzen leyt
Und sprach « Sage mir, du liebes kint... »

Inclinata ad eum, dixit statim : « Quis te huc adduxit, dilecte puer? » Theod. VII, 6.

[2] Elisabeth vero blandiens et pie responsum instantius requisivit. Ibid.

« Abir was ist dein Gebrech
Wiltu mir nicht zusprech. »
Vita Rhyt.

[3] Das kynt sy also ansach...
Dae deuchte sy es were besessen...
Das erbarmet dy frawe gar...
In der kraft unsers hern Jesu Christ
So gebiete ich dir und was bey dir ist...
Vita Rhyt.

[4] Zu hant stund das kynt dae uff...
Ibid.

Tunc apertum est os muti... et respondit, dicens : Mater mea me adduxit. Theod.

Il lui raconta ensuite qu'il n'avait jamais parlé ni entendu jusqu'alors; qu'il était né tel qu'elle l'avait vu, estropié et perclus de tout son corps : « Mais voilà, » dit-il en étendant ses membres l'un après l'autre, « voilà que Dieu m'a donné « le mouvement, la parole et l'ouïe; je dis des mots que je « n'ai jamais appris ni entendus de personne[1]. » Puis il se mit à pleurer et à remercier Dieu : « Je ne connaissais pas Dieu, » disait-il, « tous mes sens étaient morts; je ne savais pas ce « que c'était qu'un homme. Maintenant seulement, je sens que « je ne suis plus comme une bête; je sais maintenant parler « de Dieu. Bénie soit cette question de votre bouche qui m'a « obtenu de Dieu la grâce de ne pas mourir comme j'ai vécu « jusqu'à présent[2]! » A ces mots, qui peignaient si bien les premières émotions d'une âme qu'une parole toute-puissante venait de rendre au sentiment de Dieu et d'elle-même, Élisabeth vit bien que Dieu avait agi miraculeusement par son entremise; mais, toute troublée et effrayée de ce redoutable ministère, elle tomba aussitôt à genoux, et mêla ses pleurs en abondance à ceux de l'enfant qu'elle avait sauvé[3]. Après

[1] Seine glieder es nach in einander richt
Und sprach : « Gott hat mir gegebenn
Das ich kangesprechen und vernemen eben
Dy wort...
Der ich vor nit gelernet han. »
Ibid.

[2] Und huebe vor freuden an zeweinen
Darnach sprachs : « Ich wuste nicht umb Gott
Wan alle myne syn waren todt...
Und weyss nu von Gotte ze sagenn...
Gebenedeyt sey ewers mondes frage... »
Ibid.

[3] Sy erschrag und wuste nicht was sy thet
Und fiell danyder in ir gebet...
Und weynet mit dem kynde seer. .
Ibid.

avoir remercié Dieu avec lui de cette faveur, elle lui dit : « Retourne maintenant bien vite chez tes parents, et ne dis « pas ce qui t'est arrivé ; surtout ne parle de moi à personne ; « dis seulement que Dieu t'a secouru, et garde-toi bien nuit « et jour de tout péché mortel ; car autrement tu pourrais « bien retomber dans ta maladie. Souviens-toi toujours de ce « que tu as souffert jusqu'ici, et prie Dieu toujours pour « moi, comme je le prierai pour toi [1]. » Aussitôt elle s'échappa comme pour fuir cette gloire imprévue ; mais la mère de l'enfant survint à l'instant, et, toute stupéfaite de le voir debout et parlant, s'écria : « Qui t'a rendu la parole ? » A quoi l'enfant répondit : « Une douce dame en robe grise m'a « ordonné de lui parler au nom de Jésus-Christ, et j'ai trouvé « la parole pour lui répondre [2]. » La mère se mit à courir dans la direction qu'avait prise Élisabeth, et l'ayant aperçue qui fuyait de loin, elle la reconnut bien, et publia partout ce miracle [3].

Aussi, malgré la modestie d'Élisabeth, le bruit de la puissance dont Dieu l'avait rendue dépositaire se propagea au loin, et lui attira les supplications de l'infortune et de la douleur. Son invincible compassion l'empêchait de se refuser jamais aux désirs des pauvres qui l'invoquaient ; mais jamais non plus les grâces éclatantes que le Tout-Puissant répandait par ses mains ne la firent devenir infidèle à cette pro-

[1]
Und sprach : « Nu gang hinweg balde...
Du solt mich ouch den leuten nicht nennen.
Dan das dis Got geholffen hat...
Und bit ouch Gott allezeit für mich...
Ibid.

[2] Quis tibi loquelam concessit ?... Intravit quædam domina benigna qua allocuta, etc... Theod. l. c. — Eine frawe in growen gewande. Passional...

[3] Des kindes muter lief ir balde nach und sach sie wol vor ir einweg fliehen... und erkante sie wol. Ibid.

fonde et fervente humilité qui la rendait surtout agréable devant lui. Un jour un malade vint lui demander de le guérir, au nom du cher apôtre saint Jean, pour qui elle avait, comme nous l'avons vu, une dévotion toute spéciale. Après qu'elle eut prié pour lui, il se sentit guéri, et se jeta sur-le-champ à genoux devant elle pour la remercier; mais elle s'agenouilla aussitôt à côté de lui, et se mit à remercier ardemment Dieu de ce qu'il avait exaucé les prières de son cher apôtre saint Jean. « Et cependant, dit l'écrivain à qui nous empruntons ce trait, c'étaient les siennes que Dieu avait exaucées tout aussi bien que celles de saint Jean [1]. »

Une autre fois, un malheureux estropié des mains et des pieds lui cria : « O brillant soleil de clarté parmi toutes les « femmes, je suis de Reinhartsbrünn, où ton mari repose : « pour l'amour de son âme, viens à mon secours et guéris-« moi. » Au nom de son mari, émue par le souvenir de son doux et saint amour, elle s'arrêta et regarda avec une infinie tendresse celui qui l'invoquait ainsi ; et au moment même par la vertu de ce seul regard, le pauvre estropié se trouva guéri. Elle en remercia aussitôt le Seigneur [2].

Quelque temps après, comme elle était en marche pour se rendre au couvent d'Altenburg, un pauvre homme l'appela de loin, et lui dit : « Voilà douze ans que je suis possédé

[1] Das leyste sie gerne und williglich
In des lieben sant Johanus ehre...
Der sieche kniet vor sy nider
Und dancket ir des : und sy hinwieder
Knyte nieder uf die erdenn...
Got der erhorte sie beide schire
Beyd S. Johansen und Elisabet...
Vita Rhyt. § xxxiv.

[2] Aller weiber ein klare sünn hilf mir durch deines mannes seel wan ich bin von Reinhartsbrunn da er ligt... Do sah sy inn gar gutiglichen ann do ward er zu hanndt gesundt des dancket sy unser Hernn J. C. Passional, fol. 62.

« d'un malin esprit : laisse-moi toucher le bord de ta robe, « et il faudra alors qu'il me quitte. » Elle se détourna à l'instant, et alla se mettre à genoux à côté de lui au milieu de la route, et l'embrassa en le bénissant au nom de Jésus-Christ, et sur-le-champ le possédé se trouva délivré [1].

Enfin, un autre jour, elle s'était rendue à l'église qu'elle avait fait bâtir pour son hôpital, vers midi, qui était l'heure qu'elle préférait, parce que c'était celle où le soin des repas éloignait tous les fidèles, et où elle pouvait se livrer en toute liberté à sa dévotion [2]. Elle y vit un pauvre aveugle tout seul, qui marchait à tâtons autour de l'église : ses yeux étaient ouverts comme ceux de tout le monde, mais ses prunelles étaient flétries et vides [3]. Elle alla aussitôt à lui, et lui demanda ce qu'il faisait là tout seul, et pourquoi il errait ainsi dans l'Église [4]. Il lui répondit : « Je voulais aller à « cette chère dame qui console les pauvres gens, pour lui « demander de me faire quelque aumône au nom de Dieu ; « mais je suis d'abord venu faire ma prière dans cette « église, et j'en fais le tour afin de savoir comment elle est « grande et large, puisque j'ai le malheur de ne pas pou-

[1] Lass mich deinen saum berüren so muss der bœss geist weichen von mir. Do knyet sie nieder uff die strass und kusset das mensch... Ibid.

[2] Als sie viel gerne umb die zeit thet
Wan es darinne gar gereumig was.
Vita Rhyt. § xxxvii.

On sait qu'aujourd'hui encore, dans toute l'Italie, en Belgique, et dans une partie de l'Allemagne, les églises sont fermées depuis midi jusqu'à trois heures.

[3] Hatte er seine ougen offen weyt...
Und hatte dy ougen apffel verlorn
Dy waren ime verwelcket alsogar.
Vita Rhyt.

[4] Do fragete sy en, was er do tede alleyne, und also umme ginge... Rothe, Chr. Thur. p. 1736.

« voir la voir de mes yeux[1]. » « Aimerais-tu la voir, cette « église? » lui dit alors la compatissante Élisabeth[2]. « Si « Dieu le voulait, » répondit l'aveugle, « j'aimerais beau- « coup la voir; mais j'ai perdu la vue en naissant; je n'ai « jamais vu la lumière du soleil, je suis devenu le pri- « sonnier de Dieu[3]. » Puis il se mit à raconter toutes ses misères : « J'aurais bien voulu pouvoir travailler comme un « autre, » disait-il, « car je ne sers de rien à personne, ni à « moi-même : les heures les plus courtes me paraissent « bien longues; quand je suis avec les autres hommes qui « ont leurs yeux, je ne peux me défendre du péché de l'en- « vie : si je reste tout seul, je pleure mon malheur; car je « ne peux prier toujours, et même en priant je ne puis « m'empêcher d'y songer sans cesse[4]. » « C'est pour ton « bien, » répondit Élisabeth, « que Dieu t'a envoyé ce mal- « heur; tu aurais peut-être été entraîné à des excès; tu au- « rais plus péché qu'à présent[5]. » « Oh! non, » reprit l'a-

[1] Ich wolde zeu der liebin frowin, der armin luthe trosterynne, gehin, ob mir dy etwaz dorch Got geben wolde... Daz ich gewisse wi wit und groz desse kerche sy, der ich leider nicht besehin kan. Ibid.

[2] Woldistu sy icht gerne besehin? Ibid.

[3] Were es Gottes welle gewest, etc. Ibid.

Und bin worden Gotts gefangenn.
Vita Rhyt.

[4]
Dy kortzer stunden mir sere langenn
Wan ich mit bin under den leuten
So kan ich mit vor suenden nicht gehueten
Sitzsich dan ville alleine
So muss ich mein ungemach beweyne
Und kan ouch zu meinem gebete
Von den gedancken nicht bleiben stete.
Ibid.

[5]
Sy sprach : « Got der thuet es dir zu guet
Du wurdest zu wilde in deynem muete. »
Ibid.

veugle, « je me serais bien gardé du péché; je me serais « livré pour vivre à de durs travaux; je n'aurais pas eu mes « tristes pensées d'aujourd'hui[1]. » Élisabeth, vaincue par la pitié, lui dit alors : « Prie Dieu de te rendre la lumière, et « moi je le prierai avec toi[2]. » A ces mots, l'aveugle comprit tout à coup que c'était la sainte duchesse Élisabeth qui lui parlait; et tombant la face contre terre devant elle, il s'écria : « Ah! noble et miséricordieuse dame, ayez pitié de « moi[3]! » Mais elle lui enjoignit de nouveau de prier Dieu avec une entière confiance, et, s'agenouillant elle-même à quelque distance, se mit aussi à prier avec ferveur. Aussitôt la vue fut rendue à l'aveugle, et des yeux d'une beauté céleste vinrent remplir ses orbites creux et vides[4]. Il se leva, regarda autour de lui, et s'empressa d'aller vers Élisabeth : « Madame, » lui dit-il, « Dieu soit loué! sa grâce m'a favo- « risé : je vois tout bien et clair : vos paroles sont vérifiées. » Mais la pieuse princesse, qui savait unir toujours la prudente sollicitude d'une mère chrétienne à sa charité, lui dit : « Maintenant que la vue t'est rendue, songe à servir Dieu « et à éviter le péché : travaille et sois honnête homme, « humble et loyal en tout[5]. »

[1] Er sdrach. Das woll ich nimmer gethu...
Und mich der sawern arbeit neren...
Ibid.

[2] Bethe Gott das her dich irluchto, ich will dir herfinn buten. Rothe, l. c.

[3] Do duchte den blendin, daz er sente Elzebeth were, an dessin reden, unde sprach do : Ach gnedige frowe, irwarmet uch obir mich. Ibid.

[4] Daz eme... der nicht ougepphel hatte, schone ougin werdin. Ibid.

Dy ougen lœcher wurden ime voll.
Vita Rhyt. l. c.

[5] ... Er schœne umb sich sach...
Dae stundt er auf allzehaudt
Und ging zu ir...

La prière de cette humble servante du Seigneur, si puissante auprès de lui pour porter remède aux maux du corps, ne devait pas l'être moins pour assurer le salut des âmes.

Madame Gertrude de Leinbach, femme d'un noble chevalier des environs, étant venue un jour rendre visite à la duchesse, avait amené avec elle son fils, nommé Berthold, jeune homme de douze à quatorze ans, qui était magnifiquement vêtu, et qui paraissait se complaire beaucoup dans la recherche et l'élégance de ses habits[1]. Élisabeth, après s'être entretenue longtemps avec sa mère, se retourna vers lui, et lui dit : « Mon cher enfant, tu me parais t'habiller beaucoup « trop mondainement et trop somptueusement, tu tiens « trop à servir le monde. Pourquoi ne songes-tu pas plutôt « à servir ton Créateur? Tu ne t'en trouveras que mieux « d'âme et de corps. Dis-moi, cher enfant, crois-tu que ton « Seigneur et le mien portât des habits de cette sorte quand « il vint en toute humilité verser son sang pour nous[2]? » Le jeune homme lui répondit : « O madame, je vous supplie de

Und srach : « Fraw Got sey gelobet...
... Nu arbeit und bis ein frommer knecht
Und bis demutig und gerecht. »
Ibid.

1 Er was gecleit nach der welt
Kurtzs und enge sein kleit geschnitten
Er dauchte sich freudig und bieder.
Vita Rhyt. § xxxv.

2 Liebes kint...
Du kleidest dich viel zu werltlich
Und heldest dich viel zu zartlich
Und dynest der werlt alzu sere
Warumb dynest du nicht deynem schœpffere?

Es ginge dir allerzceid an leibe unde an sele deste baz. Sag mir, lieber jungling, trug mein Herr und der dein auch soliche kleider an... Rothe, p. 1735. Vita Rhyt. § xxxv. — Pass., f. 59.

« prier le Seigneur pour qu'il m'accorde la grâce de le ser« vir ! » « Veux-tu vraiment, » lui dit-elle, « que je prie « pour toi ? » « Oui, certainement. » « Alors il faut que tu « te disposes à recevoir cette grâce que tu désires, et je prie« rai bien volontiers pour toi. Allons ensemble à l'église, et « demandons-la tous deux[1]. » Il la suivit aussitôt à l'église, et se prosterna devant l'autel, ainsi que sa mère, à quelque distance du lieu où Élisabeth se mit à prier elle-même. Après que leur prière eut duré un certain temps, le jeune homme s'écria à haute voix : « O chère dame, cessez de « prier[2]. » Mais Élisabeth n'en continuait pas moins à prier avec ferveur. Alors Berthold se mit à crier plus fort : « Ces« sez, madame, de prier ; car je n'en puis plus, tout mon « corps est enflammé[3]. » En effet, une immense chaleur le pénétrait ; la fumée semblait s'exhaler de son corps ; sa mère et deux des suivantes de la duchesse, étant accourues à ses cris, trouvèrent ses vêtements tout baignés de sueur, et sa peau si brûlante, qu'elles pouvaient à peine la toucher[4]. Cependant Élisabeth priait toujours, jusqu'à ce que le jeune homme désespéré lui dit : « Au nom du Seigneur, je vous « conjure de ne plus prier ; car je suis consumé par le feu

[1] O domina mea, supplico vobis, ut oretis pro me, ut Dominus det mihi gratiam suam serviendi ei. At illa : Vellesne, ait, quod ego orarem pro te ? Et ille : Vellem utique... Oportet ut te ad gratiam Dei habiliter similiter orando... Theod. VII, 8.

Kom wir wollen in dy kirch gehen
Und wollen darumb flehen.
Vita Rhyt. § xxxv.

[2] O domina, cessate ab oratione. Theod. Liebe fraw... Vita Rhyt.

[3] Altius vociferari cœpit... Quia jam deficio. Theod. — Ich bin ubir min gantzes Leib entbrant. Vita Rhyt.

[4] Sudabat et fumabat... Invenerunt eum totum incaluisse vestesque nimio sudore madidas... Vix calorem manibus poterant tolerare. Theod. l. c.

« intérieur, et mon cœur va se briser en moi[1]. » Alors elle cessa sa prière, et Berthold se refroidit graduellement; mais le feu de l'amour divin que cette ardente charité d'Élisabeth avait fait descendre dans son jeune cœur, ne s'y éteignit plus; et il entra aussitôt après dans l'ordre de Saint-François[2].

De pareils exemples attirèrent à Élisabeth la charge de prier pour une foule d'âmes souffrantes qui avaient recours à sa puissante intervention : elle se rendait avec une pieuse humilité à leurs désirs, et, à l'instar du jeune Berthold, plusieurs, éclairés et calmés par suite de ses prières, embrassèrent la vie religieuse[3]. Cette douce et bienfaisante influence s'étendait même au delà des bornes de cette vie : ce secours si efficace était réclamé par les âmes qui n'avaient point encore expié toutes leurs fautes. Une nuit, elle vit en songe sa mère, la reine Gertrude, lâchement assassinée plusieurs années auparavant, qui vint s'agenouiller devant elle et lui dit : « Ma chère fille, bien-aimée de Dieu, je te supplie de « prier pour moi : car j'ai encore à expier les négligences « de ma vie. Souviens-toi de la douleur avec laquelle je t'ai « mise au monde, et aie pitié de mes souffrances actuelles; « demande à Dieu de les abréger, et d'envisager plutôt que « mes péchés la mort ignominieuse que j'ai subie, quoique « innocente. Tu le peux si tu veux; car tu es pleine de « grâce à ses yeux[4]. » Élisabeth s'éveilla en pleurant, se

[1] In nomine Domini oro... quia jam igne consumor. Theod. — Anders mir zerspringt mein herz in meinen Leib. Passional.

[2] Tous les auteurs fixent la date de ce trait à l'année qui précéda la mort de la Sainte. Discite, dit Théodoric à ce sujet, quo caritatis ardore fervebat, quæ calore suo fluxum secularis concupiscentiæ siccat, et ad amorem æternitatis inflammat.

[3] Contigit hoc frequentius et aliis, pro quibus ipsa Dominum exorabat. Ibid.

[4] Flexis genibus dixit : Mi dilecta filia, ora pro doloribus meis quæ adhuc

leva de son lit, et se mit sur-le-champ en prière. Après avoir prié avec ferveur pour l'âme de sa mère, elle se recoucha et se rendormit[1]. Sa mère lui apparut de nouveau, et lui dit : « Bénis soient le jour et l'heure où je te donnai la vie ! ta « prière m'a délivrée : demain j'entrerai dans le bonheur « éternel. Mais prie toujours pour ceux que tu aimes ; car « Dieu soulagera tous ceux qui t'invoqueront dans leurs « peines[2]. » Élisabeth se réveilla encore, le cœur tout réjoui de cette vision, et en versa des larmes de joie : puis fatiguée elle se rendormit d'un si profond sommeil qu'elle n'entendit pas la cloche des matines des frères mineurs, où elle avait coutume de se rendre, et ne s'éveilla qu'à prime. Elle alla aussitôt confesser sa paresse, et demanda à son directeur de lui infliger une pénitence[3].

Cette voix si pressante et si efficace pour obtenir la misé-

patior, quia negligenter vixi : potes enim. Theod. VI, 10. Du geminnete des almæchtigen Gottes... Gedanke der arbeit und not do ich dich gebar. Cod. Heidelb. 11.

Du vermagst zu thun woll
Du bist seyner gnaden und liebe voll.
Vita Rhyt. § xxxiv.

Voy. aussi Rothe, Chr. Thur., p. 1729.

[1] Evigilans Elisabeth surgit cum fletu, oravit devote et iterum dormivit. Theod. — Und gieng da wieder in ir bette. Vita Rhyt.

[2] Gebenedeyt si der tag und die stunde dae ich dich ie gebar. Cod. Heid.

Ich soll zu dem ewigen leben
Noch kommen ehir es wird tag...
So vergiss nymmer deine freunde.
Vita Rhyt.

Dicens orationem ejus cunctis eam invocantibus profuturam. Theod.

[3] Do wart sie so herzeclichen fro das si von freuden wart innencliche weinen : und entslief aber do von müde. Und entslief der bruder mettenglocken weder ir gewonheit.... Cod. Heidelb. Quelques auteurs placent cette vision à l'époque même de la mort de Gertrude, quand Élisabeth n'avait que sept ans. Nous avons suivi la version la plus accréditée.

ricorde du ciel, l'était aussi quelquefois pour la justice. Dans une de ses courses, Élisabeth, qu'on nommait à juste titre la nourrice des pauvres, avait trouvé une pauvre femme en travail [1] : elle la fit aussitôt transporter à son hôpital, et lui fit prodiguer tous les soins possibles. Elle voulut être marraine de l'enfant que cette femme mit au monde, et lui donna son doux nom d'Élisabeth. Chaque jour elle allait visiter la mère et la bénissait, et lui apportait toute sorte de secours [2]. Après l'avoir gardée ainsi un mois, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement rétablie, elle donna à la malheureuse des vivres et douze deniers de Cologne, avec un manteau et sa chaussure, qu'elle ôta de ses propres pieds; elle fit en outre envelopper la nouvelle-née dans une fourrure qu'elle ôta au manteau d'une de ses suivantes [3]. Mais cette mère dénaturée ne songea qu'à spéculer sur la prolongation de tant de générosité, au lieu d'en être touchée; et, après avoir pris congé de la duchesse le soir, elle partit de grand matin avec son mari, en abandonnant son enfant [4]. Cependant Élisabeth, que la pensée de ses chers pauvres ne quittait ni jour ni nuit, dit en entrant à l'église, avant matines, à une suivante : « J'ai quelque argent dans ma bourse, cela peut servir à

[1] Alée estoit esbatre un jour
Loing de son hospital trouva
Une fame qui travilla....
Rutebeuf, f. 37.

Nutrix pauperum Elisabeth... Theod. VII, 7.

[2] Benedicebat, pascens eam pie et dulciter. Ibid.

[3] Calceos quos de sanctis pedibus exuit, et pepla, lardum et farinam et duodecim nummos coloniensium, et puerum manicis, quas de pellicio famulæ tolli jusserat, involutum. Ibid. — Tellement que du pelichon de sa chamberière elle osta les manches, pour envelopper la petite fillette. Ann. Hainaut, XLVI, 26.

[4] Sero valefaciens dominæ beneficæ recessit mane cum marito, puero derelicto. Ibid.

« cette pauvre mère et à son enfant, va le lui porter[1]. » Mais la suivante revint lui dire qu'elle était partie en laissant son enfant : « Cours vite le chercher, et apporte-le-moi, » dit la bonne Élisabeth, « afin qu'il ne soit pas né« gligé[2]. » Cependant la justice fit sentir ses droits à ce cœur si plein de pitié; elle fit venir le juge de la ville, et lui ordonna d'envoyer des soldats à la recherche de la mère sur les différentes routes. Ils revinrent sans l'avoir trouvée; alors Élisabeth se mit en prière, et une de ses suivantes, qui redoutait la sévérité de maître Conrad quand il apprendrait cette histoire, dit à sa maîtresse de prier pour que Dieu fît découvrir la mère ingrate. Mais Élisabeth lui répondit : « Je ne sais rien demander à Dieu, si ce n'est que sa volonté « se fasse[3]. » Quelque temps après on vit arriver le mari et la femme, qui vinrent se jeter aux genoux de la duchesse et demander pardon de leur faute; ils déclarèrent en même temps qu'ils s'étaient sentis arrêtés dans leur marche par une force invisible qui les avait absolument empêchés de continuer, et les avait contraints de revenir sur leurs pas[4]. Personne ne douta que ce ne fût l'effet des prières de la duchesse; on ôta à la mère coupable tout ce qui lui avait été donné, pour le distribuer à d'autres pauvres plus dignes : mais Élisabeth, chez qui la pitié avait rapidement repris tout son empire, lui fit rendre d'autres souliers et des peaux pour l'envelopper[5].

[1] Mane cum esset in ecclesia ante inceptionem matutinarum... Habeo species quasdam in marsupio, quibus illa paupercula cum puero uti potest ad confortationem. Vade, et apporta illi. Dict. IV Ancill. 2026.

[2] Vade cito, apporta puerum, ne negligatur. Ibid.

[3] Nescio aliud petere a Domino, nisi quod ejus fiat voluntas. Ibid.

[4] Quod procedere nequaquam cum uxore sua poterat, unde quasi coactus rediit. Ibid.

[5] Miserta autem illius pauperculæ jussit dari ei calceos alios et pelles.

Cependant, au milieu de tant de preuves éclatantes de sa puissance auprès de Dieu, son extrême humilité prenait quelquefois l'apparence d'une sorte de défiance de la miséricorde divine. Elle éprouvait quelquefois de ces moments de découragement et de ténèbres intérieures, où les âmes les plus avancées dans la voie du ciel succombent sous le poids de leur vie mortelle; et alors son cœur, toujours dévoré d'amour, osait douter s'il trouverait en Dieu un amour proportionné à celui qu'elle avait concentré tout entier en lui. Son ancien confesseur, le P. Rodinger de Wurtzburg, étant venu lui rendre visite, elle alla se promener avec lui sur les bords de la Lahn, accompagnée de trois suivantes; dans ses épanchements avec ce vieil ami, qui sans doute lui inspirait moins de crainte que Conrad, elle lui dit : « Il y a une chose « qui me tourmente plus que tout, révérend père, c'est que « je doute un peu de l'affection de mon Créateur envers « moi : non pas qu'il ne soit infiniment bon et toujours pro- « digue de son amour, mais à cause de mes nombreux dé- « mérites qui me repoussent loin de lui, quoique je sois « tout enflammée d'amour pour lui[1]. » « Il n'y a là rien à « craindre, » lui répondit le père, « car la bonté divine est « si grande, qu'il est impossible de douter que Dieu n'aime « infiniment plus ceux qui l'aiment qu'il n'est aimé par « eux[2]. » « Comment donc, » reprit Élisabeth, » permet-il « que la tristesse ou la langueur de l'âme viennent m'éloi- « gner même pour un moment de lui, à qui je voudrais être

[1] Nihil adeo me torquet, religiose pater, quam quod aliquantulum diffidam de Creatoris mei erga me benevolentia : non quod eum summe bonum et sui amoris profusum ignorem, sed quod mea demerita multa esse comperiam, propter quæ repellar, quantumvis ego illius amore exardescam. Wadding, Ann. Min. II, 208, d'après Marianus.

[2] Ut omnino certum sit, eum plus satis redamare amantem. Ibid.

« toujours et partout unie[1]? » Le religieux lui répondit que c'étaient là les indices d'une âme non pas délaissée, mais préférée, et les sûrs moyens d'accroître l'amour; puis, lui montrant un bel arbre qui s'élevait sur le bord opposé de la rivière, il lui dit que cet arbre viendrait plutôt de lui-même sur la rive où ils marchaient ensemble, que Dieu ne le céderait en amour à l'une de ses créatures[2]. » A peine eut-il prononcé ces mots, que les assistants stupéfaits virent l'arbre dont il avait parlé traverser la rivière et changer de rive[3]. A ce signe merveilleux de l'amour divin, Élisabeth reconnut la puissance et l'éternelle véracité de celui qui avait dit à ses disciples : *Si vous aviez seulement de la foi comme un grain de senevé, vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi, et va te planter au milieu de la mer, et il vous obéirait*[4]. Et aussitôt elle se jeta aux pieds du père Rodinger, pour lui confesser le péché de la défiance, et en obtenir le pardon[5].

Pour donner d'ailleurs à sa prière une force aussi invincible que celle dont nous l'avons vue revêtue, Élisabeth n'avait pas eu de meilleur moyen que l'exercice perpétuel de cette faculté suprême; et, malgré les nombreuses et fatigantes œuvres de miséricorde qui auraient suffi pour remplir ses jours, elle trouvait de longues heures pour la méditation et la prière. Elle savait unir avec un rare bonheur la vie active et

[1] Vel ad momentum de velle, cui semper et ubique vellem inhærere? Ibid.

[2] Non derelictam, sed dilectæ hæc esse indicia... Prius arborem proceram, ad oppositam ripam plantatam, ad eam in qua coambulabant, transituram, quam Deus in amore reciproco cederet creaturæ. Ibid.

[3] Non omnino dixit cum... tota arboris moles transplantata fuit ad deambulationis locum. Ibid.

[4] Si habueritis fidem sicut granum sinapis, dicetis huic arbori moro : Eradicare et transplantare in mare, et obediet vobis. Luc, XVII, 6.

[5] Ad religiosi viri pedes prostrata, veniam suæ exoravit diffidentiæ. Wadding, l. c.

la vie contemplative. Après avoir, comme Marthe, pourvu avec une laborieuse sollicitude aux besoins de Jésus-Christ dans la personne de ses pauvres, elle venait s'asseoir comme Marie aux pieds de son Seigneur, pour se perdre dans la contemplation de ses grâces et de sa miséricorde [1]. « Je jure « devant Dieu, » écrivait son sévère confesseur au souverain pontife, « que j'ai rarement vu une femme plus contempla- « tive [2]. » Elle restait souvent pendant plusieurs heures de suite en prière, les yeux, les mains et le cœur élevés vers le ciel [3]. Elle passait souvent une partie des nuits dans l'église, malgré les prohibitions de Conrad, qui ne voulait point qu'elle se privât de son repos nécessaire. Comme elle ne se trouvait pas toujours assez seule ni assez libre dans les églises de Marbourg, elle aimait à aller faire ses prières dans les champs, sous la voûte du ciel, au milieu de cette nature dont chaque détail lui rappelait la grandeur et la clémence du Créateur. La tradition raconte que lorsqu'elle priait ainsi en plein air, et qu'il pleuvait, elle seule n'était pas mouillée [4]. Elle se réfugiait de préférence, dans ces courses pieuses, auprès d'une charmante fontaine, située dans un bouquet de bois au pied d'une montagne escarpée, peu éloignée du village de Schrœck, à deux lieues de Marbourg. Le chemin qui y conduisait était très-roide et dangereux; elle fit construire

[1] Tamquam sollicita et laboriosa Martha... Theod. VIII.

Si konde beides warten
Wol gelich und ebene
In eiuem heiligen lebene.
Cod. Arg. f. 201.

[2] Coram Deo dico, quod raro vidi mulierem magis contemplativam. Conr. Marb. ad Papam.

[3] Oculis, manibus, cordeque ad Deum suspensis... Theod.

[4] Rebhahn. Hist. eccl. Isenac. Mss. — Herm. Fritz. Mss. Heid. La tradition rapporte le même miracle à saint Pierre d'Alcantara.

une chaussée pavée, et éleva auprès de cette source pure une petite chapelle. Bientôt ce lieu champêtre et solitaire prit le nom de *Fontaine d'Élisabeth*, qu'il porte encore aujourd'hui [1]. Les plus mauvais temps ne pouvaient l'empêcher de se rendre à cette retraite chérie. Elle priait toujours en marchant; mais pendant toute la durée du trajet de Marbourg à sa fontaine, elle ne récitait qu'un seul *Pater*, tant sa prière était mêlée de réflexion et de contemplation [2].

Elle assistait avec une dévotion et une exactitude exemplaires à tous les offices divins; elle avait pour les Saints de Dieu une affectueuse vénération; elle écoutait les récits de leur vie avec un pieux intérêt, observait scrupuleusement leurs fêtes, et rendait à leurs reliques un culte plein de tendresse : sans cesse elle les honorait en faisant allumer des cierges et brûler de l'encens devant elles [3]. Après son ami spécial saint Jean l'Évangéliste, c'était pour sainte Marie-Madeleine qu'elle professait le plus d'affection [4]. La sainte Vierge était naturel-

[1] Le site est un des plus jolis de cette belle contrée. Le village de Schrœck est encore catholique, ayant appartenu jusqu'en 1802 à l'archevêché de Mayence. La fontaine existe encore; mais au lieu de la chapelle d'Élisabeth, on n'y voit plus qu'une sorte de temple classique, d'ordre dorique et ionique, élevé en 1596 par un landgrave protestant, avec une inscription très-longue et des plus ridicules, en style classique. Elle commence ainsi :

Si, viator, quis sim, quidve portem quæris?
Fons sum divæ Elisabeth...
Ad me venit sæpius
Deoque, naturæ et mihi grata, etc.

Happel. Conc. II, 22. Koch's Wartburg, p. 87. Justi, p. 266.

[2] Justi, p. 263. Il ajoute que, dans le pays de Marbourg, les paysans citaient ce trait comme exemple aux enfants qui bredouillaient en récitant leurs prières.

[3] Sacras eorum reliquias condigno et dulci amplectens amore, consuevit christiano more candelis ardentibus et thure accenso devote honorare. Theod. VII, 9.

[4] Cod. Argent., f. 201.

lement l'objet de sa fervente vénération; elle avait toujours avec elle quatre images de cette Reine du ciel, qu'elle conserva jusqu'à sa mort, et qu'elle légua à sa fille aînée Sophie[1]. Et cependant elle était loin d'attacher une trop grande importance à ces signes de dévotion extérieure, et savait parfaitement distinguer le prix purement matériel qu'on pouvait y trouver du sens intime et pur que la foi leur assigne. Ainsi, étant allée un jour visiter un monastère, comme les religieux réunis autour d'elle au nombre de vingt-quatre environ lui montraient avec une certaine complaisance des sculptures richement dorées qui ornaient leur église, elle leur dit : « En « vérité, l'argent que cela vous a coûté, vous auriez mieux « fait de l'employer à vous vêtir et à vous nourrir qu'à or- « ner ces murs; car vous devez porter toute cette sculpture « dans vos cœurs[2]. » Elle n'était pas moins sévère pour elle-même; car, comme on lui vantait un jour la beauté d'une image en l'engageant à l'acheter, elle dit : « Je n'ai nul besoin « d'une telle image, car je la porte dans mon cœur[3]. » C'est le même sentiment qui régnait dans l'âme d'un de ses plus

[1] Wadding, Ann. II, 224. Juste Lipse, Diva Virgo Hallensis. Sophie, depuis duchesse de Brabant, apporta ces quatre images avec elle en Belgique : l'une d'elles fut placée à Vilvorde, et devint célèbre par ses miracles sous le nom de *N.-D. de Consolation ;* la seconde, à Gravesande ; la troisième, chez les carmélites de Haarlem ; enfin la quatrième, dans la belle église gothique de Halle, près Bruxelles, où elle est encore aujourd'hui l'objet de la vénération publique et le but de nombreux pèlerinages. Juste Lipse, qui était, comme l'on sait, un des plus illustres savants du XVIe siècle, ne dédaigna pas de consacrer un ouvrage spécial à l'histoire de cette image, sous le titre de *Diva Virgo Hallensis :* il lui légua sa plume après avoir cessé d'écrire.

[2] Ecce melius posuissetis hanc expensam in vestibus vestris et victualibus quam in parietibus, quoniam hanc sculpturam ymaginum in corde vestro gerere deberetis. Dict. IV Ancill. 2031. Cette réponse a valu à notre Sainte le triste honneur d'être citée avec éloge par Luther dans ses *Tischreden.*

[3] Non habeo opus tali ymagine, quia eam in corde meo porto. Ibid.

illustres contemporains, quoique d'un caractère bien différent du sien, Simon, comte de Montfort, de qui saint Louis racontait avec admiration à Joinville que lorsqu'on vint lui dire « qu'il viensist veoir le corps de nostre Seigneur, lequel estoit « devenu en char et en sang entre les mains du prebstre, dont « ils estoient fort emerveillez, le comte leur dist : Allez-y, « vous autres qui en doubtez. Car, quant à moy, je crois « parfaitement et sans doubte... Pourquoy j'espère, pour le « croire ainsi, en avoir une couronne en paradis plus que les « anges, qui le voient face à face, pourquoy il faut bien qu'ils « le croyent[1]. »

L'image de Dieu était sans doute trop profondément gravée dans le cœur d'Élisabeth, trop perpétuellement présente à son amour, pour qu'elle eût besoin de ces secours que l'Église offre avec une généreuse pitié aux âmes ordinaires. Ravie sans cesse par la contemplation jusque dans la présence de la Divinité et de ses plus augustes mystères, elle perdait de vue les imparfaites figures que l'imagination humaine pouvait lui offrir des objets de sa foi. Plus elle avançait vers la fin de sa courte carrière, plus ses prières se transformaient en extases et en ravissements, et plus ces merveilleuses interruptions de la vie d'ici-bas se prolongeaient chez elle, comme pour lui préparer par une douce transition l'accès de la vie éternelle. A la fin, ce fut chaque jour et pendant plusieurs heures qu'elle quittait ainsi ce monde de douleurs et d'ennuis pour goûter d'avance les jouissances du ciel[2]. Le nombre des révélations, des visions, des entretiens surnaturels qu'elle eut à ces occasions fut immense; et quoiqu'elle s'attachât en général à

[1] Joinville, p. 181, éd. Petitot.

[2] Rapiebatur enim in excessum et extasim mentis, sed non erat in ejus raptu rara hora et brevis mora, verum multa frequentia et persistentia diuturna; siquidem per aliquot horas perduravit. Theod. VII, 10.

tenir cachées ces faveurs immortelles, elle ne pouvait les dissimuler entièrement à celles qui vivaient avec elle : sa joie et sa reconnaissance la trahirent maintes fois; et l'existence de ces communications miraculeuses fut toujours regardée par ses contemporains comme un fait incontestable [1]. Les anges du Seigneur étaient les intermédiaires habituels entre le ciel et cette âme élue [2] : non-seulement ils lui donnaient des avertissements et des instructions célestes, mais encore ils venaient la consoler de toutes ses épreuves et de tous les accidents même passagers de sa vie temporelle. Une fois entre autres qu'Élisabeth avait recueilli chez elle une pauvre femme malade, et l'avait soignée avec tendresse, cette malheureuse, étant rétablie, prit la fuite un jour de grand matin, en emportant avec elle tous les vêtements de sa bienfaitrice, qui, n'ayant plus rien pour se couvrir, fut obligée de rester nue au lit. Mais, loin de s'impatienter ou de se plaindre, elle se borna à dire : « Mon cher Seigneur, je vous remercie de « m'avoir rendue ainsi semblable à vous, car vous êtes venu « au monde nu et dépouillé de tout, et c'est ainsi que vous « avez été cloué à la croix [3]. » Aussitôt, comme autrefois lorsqu'elle avait donné d'elle-même tous ses habits aux pauvres, elle vit paraître un ange avec un beau vêtement, qu'il lui remit en disant : « Je ne t'apporte plus de couronne

[1] Non discredas nec mireris in his, quæ audis, luce enim clarius cuncta patent. Ibid.

[2] Angelicas visitationes, visiones et allocutiones, multas revelationes tam diebus quam noctibus habere meruit. Ibid. Le Mss. des Bollandistes à Bruxelles contient le discours d'un ange à la Sainte, en forme d'homélie, du reste assez peu remarquable.

[3] Dan sy bloss und nackent sass... und sprach mein lieber Herr du hast mich dir gelichet in dem van du kamest auch nackent und bloss in die welt und hingest auch nackent en den creutz, und danckelunsern Herrn der genaden. Passion. f. 62. Rebhahn. Hist. Isen. Eccl. Mss. p. 87.

« comme autrefois; car c'est Dieu lui-même qui veut te « couronner bientôt dans sa gloire[1]. »

Mais souvent aussi le divin époux de son âme, le maître unique de sa vie, Jésus lui-même, se montrait à elle face à face, accompagné d'une multitude de saints. Il la consolait par ses très-douces paroles et la fortifiait par sa vue[2].

Au sortir de ces entretiens célestes, son visage, au dire du grave Conrad, resplendissait d'une clarté merveilleuse, reflet de la splendeur divine qui avait rejailli sur elle, et ses beaux yeux lançaient des regards brillants comme les rayons du soleil[3]. Ceux-là seuls qui n'étaient point en péché mortel pouvaient la contempler sans être éblouis[4]. Si ces ravissements se prolongeaient pendant quelques heures, elle y puisait une si grande force, qu'elle n'avait plus ensuite besoin de nourriture, pas même la plus restreinte, pendant un très-long espace de temps. La nourriture de l'âme qu'elle y avait reçue suffisait à sa subsistance[5]. Elle ne vivait plus pendant le reste du jour qu'en celui en qui elle s'était transformée par l'amour[6]; elle n'avait, pour exprimer l'état où la lais-

[1] Ich bring dir kein kron mer als ich gethon habe, wann du leuchtest vor Got, der will dich selbst kronen mit seinen gœttlichen eern. Ibid. La légende ajoute qu'elle envoya aussitôt ce vêtement au couvent d'Aldenberg, pour l'échanger contre des haillons, dont elle se revêtit avec une grande joie.

[2] Ipsum quoque Dominum Jesum facie ad faciem... vidit, se benignissime alloquendo consolantem et apparendo confortantem. Theod. VII, 10.

[3] Frequentius viderunt faciem ejus mirabiliter fulgentem et quasi solis radios ex oculis ejus procedentes. Ep. Conr. Marb. ad Papam, p. 113. Splendida quippe fiebat facies ejus dum respiceret in eam Dominus. Theod.

[4] Passional, f. 61. Theod. VII, 10.

[5] Diutissime permansit quod nullo cibo corporali, sed modicissimo pascebatur. Reficiebatur namque intus invisibili mentis cibo. Theod. VII, 10. Conrad. Epist.

[6] Jam tota die transformata et transformans in dilectum. Additions au Mss. latin de Theod. à la Bibl. de Cassel.

saient ses entretiens célestes, d'autres paroles que le texte sacré : *Mon âme s'est fondue quand mon bien-aimé m'a parlé*[1].

Ainsi devait se justifier l'instinct prophétique qui lui avait fait choisir, tout enfant, pour patron, pour ami et pour modèle, ce bienheureux évangéliste qui avait reçu le *privilége de l'amour*, et qui en se reposant sur le cœur du Sauveur y avait lu tous les secrets du ciel[2].

Une joie divine s'était donc répandue sur toute sa vie, tout son être : aucune tribulation, aucune épreuve ne pouvait en troubler la paix et la douceur. On ne la vit jamais troublée ni irritée[3] : elle redoublait au contraire de gaieté dans ses contrariétés. Ceux qui la voyaient de plus près ne purent jamais distinguer sur son visage l'expression d'une peine quelconque[4], et cependant elle pleurait sans cesse, et le don des saintes larmes qu'elle avait reçu dès le berceau était devenu de plus en plus abondant à mesure qu'elle approchait de la tombe. Plus elle se sentait heureuse, et plus elle pleurait; mais ses pleurs coulaient comme d'une source tranquille et cachée, sans jamais rider son visage, sans altérer en rien ni la pure beauté ni la placidité de ses traits[5] : ils n'y ajoutaient qu'un charme de plus[6] : c'était le dernier

[1] Ibid. Anima mea liquefacta est ut dilectus locutus est. Cant. v, 6.

[2] Hic est beatissimus evangelista... qui privilegio amoris... meruit honorari. Iste est Joannes qui supra pectus Domini recubuit, beatus Apostolus, cui revelata sunt secreta cœlestia. Bréviaire romain.

[3] Nunquam enim, sicut lego, invenitur irata, vel turbata. Serm. S. Bonav.

[4] In tribulatione gaudens et jocundissima et patientissima ita quod nunquam visa est molestiam pati. Déposit. d'Irmengarde, p. 20[illegible]1.

[5] Quandoque ipsa maxime jocunda fuit maxime flevit, quod dictu mirabile videtur, simul gaudere et flere et nunquam cum flebat faciem in rugas, id est deformitatem vertebat, sed lacrymæ quasi de fonte, vultu ejus serenissimo et jocundissimo exstante, fluebant. Ibid.

[6] Hæc quadam vultus lætitia venustaret. Cod. Florent. 152.

épanchement d'un cœur auquel nulle parole ne pouvait plus suffire[1]. Certes, comme autrefois les larmes d'angoisse qu'un amour humain ou de cruelles persécutions avaient arrachées de ses yeux, ainsi ces larmes de joie surnaturelle qu'elle laissait tomber dans le calice de sa vie étaient recueillies goutte à goutte par son céleste époux, et devenaient les perles de la couronne éternelle qui lui était réservée dans les cieux[2].

[1] Ainçois cheoit la larme plainne.
Com li ruissiaux de la fontaine
Les larmes viennent ; c'est la fin
Dou cuer loiaul, et pur et fin.
Rutebeuf, Mss. p. 40.

[2] Théodoric résume ainsi toute cette partie de la vie de notre Sainte : Refulgebat in ea conversatio amabilis, actio humilis, habitus contemptibilis, affectio sancta, cogitatio sincera, mundum cor, conscientia bona, intellectus purus et simplex, fides non ficta, spes invicta, caritas perfecta, vita immaculata, contemplatio continuata. VII, 10. Il ajoute qu'il aurait encore une infinité de détails à raconter sur elle, mais que la crainte d'être trop prolixe lui impose silence.

CHAPITRE XXIX

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH, ÉTANT AGÉE DE VINGT-QUATRE ANS, FUT CONVIÉE AUX NOCES ÉTERNELLES.

> Jam hiems transiit, imber abiit et recessit: surge, amica mea, speciosa mea, et veni. Veni, sponsa mea, et coronaberis.
>
> CANT. II, 11, 14.

Deux années s'étaient à peine écoulées depuis que l'humble Élisabeth avait revêtu avec l'habit de Saint-François la force de mépriser toutes les joies de la vie, et de marcher vers le ciel par un chemin semé de tant d'épines; et déjà le Seigneur avait trouvé l'épreuve assez longue, la tâche laborieuse qu'elle s'était imposée suffisamment achevée. « Il or-« donna que celle qui avoit despité le royaume mortel, eust « le royalme des angèles[1]. » Comme le divin époux du cantique inspiré, il vint annoncer à sa bien-aimée que le triste hiver de sa vie, avec tous ses orages, était passé, et que l'aurore du printemps éternel allait se lever pour elle. L'année 1231 tirait à sa fin, année où l'ordre de Saint-François avait cédé au ciel ce glorieux saint Antoine de Padoue, l'honneur du Portugal et de l'Italie[2], et où le Tout-Puissant,

[1] Ann. Hainaut, l. XLVI, c. 27.

[2] Mort le 13 juin 1231.

jaloux d'augmenter encore l'armée de ses Saints[1], allait lui demander un nouveau sacrifice, et cueillir sa plus belle fleur. Une nuit qu'Élisabeth était couchée, partagée entre le sommeil et la prière[2], le Christ lui apparut au milieu d'une lumière délicieuse[3], et lui dit d'une voix très-douce : «Viens, « Élisabeth, ma fiancée, ma tendre amie, ma bien-aimée, « viens avec moi dans le tabernacle que je t'ai préparé de « toute éternité; c'est moi-même qui t'y conduirai[4]. » Dès son réveil, toute joyeuse de cette prochaine délivrance, elle se hâta de faire tous ses préparatifs pour cet heureux voyage; elle disposa tout pour son ensevelissement et son enterrement; elle alla visiter une dernière fois tous ses pauvres et tous ses malades; elle les bénit tous avec une joie immense, et partagea entre eux et ses suivantes tout ce qui lui restait à donner[5]. Maître Conrad était en ce moment même atteint

[1] Dae es Gotte behaget deme Herren
Das er dy schare wolt merenn
Seyner seligen in dem ewigen leben.
Vita Rhyt. § XL.

[2] Vit. Rhyt. § XL. — Als sy lag in erme innigin gebete. Rothe, p. 1736.

[3] Gar ein wunderschœn lichte.
Vita Rhyt.

[4] Vien, bien-aymée, au lieu qui est glorieusement appareillié. Jean Lefèvre, l. c.

Kom zu mir du ausserwelte braut
Kom du suesse innigklich
Und gehe frœlich in das ewige reich
Dae will ich dich selber angeleyten.
Vita Rhyt. l. c.

Du allirliebste frundynne myn. Rothe, l. c.

Vocavit eam dulciter loquens ei : Veni, dilecta mea, in præparata tibi tabernacula ab æterno. Theod. VIII, 1.

[5] Zu hant als es die morgen wart
Lyes sy bereytten auf der fart...
Und gieng zu allen iren sychen
Und gesegnet sy und was fro...
Vita Rhyt.

d'une grave maladie qui lui faisait souffrir les plus violentes douleurs. Il fit prévenir sa docile pénitente, et aussitôt elle courut chez lui, fidèle jusqu'au bout à sa mission de consolatrice et d'amie des malades[1]. Il la reçut avec beaucoup d'affection, et elle se lamenta beaucoup de le voir ainsi souffrant[2]. « Que deviendrez-vous, lui dit-il alors, madame et « chère fille, lorsque je serai mort? comment arrangerez-« vous votre vie? qui sera votre protecteur contre les mé-« chants, et qui vous dirigera vers Dieu[3]? » Mais elle lui répondit aussitôt : « Votre question est inutile; c'est moi « qui mourrai avant vous; croyez-m'en, je n'aurai pas « besoin d'un autre protecteur que vous[4]. »

Le quatrième jour après cet entretien, elle sentit la première atteinte du mal qui devait mettre un terme à la longue

[1]
Seyne pflegere er da bat.
Nach sant Elisabet giengen...
Sy kaem da gar schier gegangen...
Theod.

Intravit ad eum infirmorum consolatrix Elisabeth. Theod.

[2]
Und wart von ime gar gutlichen entpfangen
Sy klagt es were ir leyt
Das er lyede so grosse kranckheit.
Vita Rhyt.

[3] Quomodo, mi domina et filia, post mortem meam statum tuum proponis ordinare? Theod. — Und kegin Gothe schicken. Rothe.

Wer sal dan ewer vormunde worden
Das ir nicht werdet geleidigt...
Vita Rhyt.

[4] Conrad. Epist. ad Pap.

Ir habt umbsust gefraget
Ich sall ehir ersterben dan ir,
Verwahr das gleubet nu mir
Ich will keynen vormunden haben
Dan euch dieweil mir das Gott gaen.
Vita Rhyt. l. c.

mort de son existence terrestre, et la conduire à la vie véritable et éternelle[1]. Elle se vit forcée de se mettre au lit ; et elle y languit pendant douze ou quinze jours en proie à une fièvre ardente, mais toujours joyeuse et gaie, et occupée sans cesse à prier[2]. Au bout de ce temps, un jour que, retournée contre la muraille de sa chambre, elle semblait dormir, une de ses femmes, nommée comme elle Élisabeth, qui était assise à côté de son lit, entendit comme une douce et exquise mélodie qui s'échappait du gosier de la malade[3]. Un moment après, la duchesse changea de place, et, se tournant vers sa compagne, elle dit : « Où es-tu, ma bien-aimée ? » « Me « voici, » répondit la suivante, en ajoutant : « Oh ! ma- « dame, que vous avez délicieusement chanté[4] ! » « Quoi ! » lui dit Élisabeth, « as-tu aussi entendu quelque chose[5] ? » Et, sur sa réponse affirmative, la malade reprit : « Je te « dirai qu'un charmant petit oiseau est venu se poser entre « moi et la paroi, et il m'a chanté pendant longtemps d'une « manière si douce et si suave, et il a tellement réjoui mon « cœur et mon âme, qu'il m'a bien fallu chanter aussi[6]. Il

[1] Ægritudinem in qua ex hac luce subtracta mortem perdidit, et vitam æternam adiit. Theod. l. c.

[2] Elle estoit toujours lye, et ne cessa oncques de oraison. Ann. Hain. l. c.

[3] Après douze jours d'une fièvre ardente. P. Apoll., p. 475. — Per dies duodecim et amplius... Audivit quasi intra guttur ejus vocem dulcissimam. Theod. VIII, 2. — Elle ouït de suis doulche melodie. Ann. Hain. l. c. — Eynen unmassin sussin gesang. Rothe, l. c.

[4] Post pusillum convertens se ad ancillam (jacuerat enim ad parietem versus), dixit : Ubi es, dilecta mea ?... Adsum... O domina, quam dulciter cantasti !

[5] Hast du ouch etwas gehært ? Rothe, p. 1727. Et dixit : Etiam. Theod. l. c.

[6] Dico tibi quod inter me et parietem avicula quædam mihi jucundissime cantavit ; cujus dulcedine excitata, oportebat et me cantare. Theod. l. c. — Eyn schoner vogel gesessin hat, unde mir lange wele alzo sussiglichin gesungin had, daz sich myn sele und min herzce irfrowete. Rothe, l. c.

« m'a révélé que je mourrais dans trois jours[1]. » C'était sans doute, dit un ancien narrateur, son ange gardien qui venait, sous la forme de ce petit oiseau, lui annoncer la joie éternelle[2].

Dès ce moment, n'ayant devant elle que ce peu de temps pour se préparer à sa dernière lutte, elle ne voulut plus admettre auprès d'elle aucune personne séculière, pas même les nobles dames qui avaient coutume de lui rendre visite[3]. Elle congédia, en les bénissant une dernière fois, tous ceux qui venaient la voir habituellement[4]. Elle ne garda auprès d'elle, outre ses femmes, que quelques religieuses qui lui étaient spécialement attachées, son confesseur et le petit pauvre qui avait remplacé dans sa sollicitude le jeune lépreux que Conrad avait éloigné[5]. Comme on lui demandait pourquoi elle excluait ainsi tout le monde, elle répondit : « Je veux rester seule avec Dieu, et méditer sur le terrible « jour de mon jugement, et sur mon juge tout-puissant. »

Lors dit : Un oizeles chantoit
Leis moi, si qu'il matalentoit
De chanter, si que je chantai.
Rutebeuf, f. 40.

Ann. Hain. l. c. — Selon le récit contemporain inséré par Martène et Durand dans leur *Amplissima collectio*, t. I, p. 1254, sa fille entendit aussi ces chants : c'est la seule trace que nous ayons de la présence d'un de ses enfants à ses derniers instants.

[1] Rothe, l. c.

[2] Illa enim avicula... credimus fuisse ejus angelum qui fuerat ad sui custodiam deputatus, qui eidem æternum gaudium nuntiavit. Cod. Florent. p. 161.

[3] Nec etiam nobiles qui ad eam frequenter visitandi gratia venerant. Theod.

[4] Dy gesegnet sy und liess sie gehen.
Vita Rhyt.

[5] Iste puer, ea moriente, stratui suo assedit. Ep. Conr. Marb.

Puis elle se mit à prier en pleurant, et à invoquer la miséricorde de Dieu [1].

Le dimanche, veille de l'octave de la Saint-Martin (18 novembre 1231), après matines, elle se confessa à Conrad, qui était suffisamment rétabli pour l'assister. Elle prit son cœur entre ses mains, dit un manuscrit contemporain, et y lut tout ce qu'elle y pouvait lire; mais il n'y avait rien dont elle pût s'accuser, rien que la plus sincère contrition n'eût mille fois lavé [2]. Sa confession achevée, Conrad lui demanda quelles étaient ses dernières volontés à l'égard de ses biens et de ses meubles. « Je suis étonnée, » répondit-elle, « que « vous me fassiez une telle question; car vous savez que « lorsque je vous ai fait vœu d'obéissance, j'ai renoncé à « toutes mes propriétés, en même temps qu'à ma volonté, à « mes chers enfants, et à tous les plaisirs mortels; je n'ai « rien gardé que ce qu'il fallait, selon vos ordres, pour « payer des dettes et faire des aumônes; j'aurais voulu, « avec votre permission, déjà renoncer à tout, et vivre dans « une cellule avec la pitance quotidienne que les autres

[1] Volo de extremo districti judicii examine, et de meo omnipotenti judice meditari. Theod.

Sondern sich bekommern mit Gott allein
Und begunde bedencken und beweyne...
Das er seine barmherzigkeit uber sy wendet...
Vita Rhyt.

[2] Dy frowe ir herz vor sich nam
Dar uz sy laz unde laz
Mit bichte fwaz darinne waz
Doch bichte sy da nichtes nicht.
Cod. Argent.

Verum mundum cor nil recoluit quod non per veram compunctionem sæpius fuerit expurgatum. Theod. — Ipsa omnino nihil recogitavit quod pluries mihi confessa non esset. Conr. Marb. Ep.

« pauvres reçoivent[1]. Il y a longtemps que tout ce que je « paraissais posséder n'appartenait en réalité qu'aux pauvres; « distribuez donc entre eux tout ce que je laisse, excepté « cette vieille robe usée que j'ai, dans laquelle je veux qu'on « m'ensevelisse. Je ne fais point de testament; je n'ai « d'autre héritier que Jésus-Christ[2]. » Mais comme une de ses compagnes la suppliait de lui léguer un souvenir d'elle, elle lui donna le pauvre manteau de son père saint François, que le pape lui avait envoyé. « Je te lègue mon manteau, » lui dit-elle, « ne te soucie pas de ce qu'il soit tout déchiré, « rapiécété et misérable : c'est le plus précieux bijou que « j'aie jamais possédé. Je te déclare que chaque fois que j'ai « voulu obtenir quelque grâce spéciale de mon bien-aimé « Jésus, et que je me suis mise en prières couverte de ce « manteau, il a toujours daigné se rendre à mes vœux avec « une infinie clémence[3]. » Elle demanda ensuite à être enterrée dans l'église même de l'hôpital qu'elle avait fondé et dédié à saint François. Elle n'eut point d'autre pensée à donner aux funérailles qu'on lui ferait ici-bas, déjà tout

[1] Mirabiliter quæritis cum sciatis... quandocumque potero a vobis habere licentiam, omnia libentissime relinquam, ita quod de quotidiana eleemosyna vivam in recluso ab aliis pauperibus accipienda. Mart. p. 1254.

[2] Omnia quæ jamdudum videbar possidere erant pauperum... Præter vilem tunicam in qua sepeliri voluit. Testamentum non statuit : hæredem præter Christum habere noluit. Theod. VIII, 3. Conrad. Marb.

Einen bosen rock ich hie
In dem sal man nich begraben.
Cod. Argent.

[3] Cuidam sociæ petenti aliquid in morte... Mantellum meum, inquit, tibi relinquo... tibi teste conscientia fateor, quod dilectus meus Christus votis meis dulciter condescendere consuevit, quoties ipso mantello cooperta dulcissimam faciem Jesu conquirebam. Cod. Lov. ap. Wadding, p. 159. Du solt nit ansehen daz der mantel gepletzert krang und versmehet ist. etc. Cod. Heidelb. p. 32.

absorbée par l'anticipation de son entrée dans le ciel[1]. Après qu'elle se fut longuement entretenue avec Conrad, et qu'on lui eut dit la messe, vers l'heure de prime on lui apporta les derniers sacrements, qu'elle attendait avec une pieuse impatience. Qui pourrait savoir et juger avec quelle sincère tendresse, quelle pureté de cœur, quel ardent désir, quelle joie céleste elle reçut ce doux repas? Certes, celui-là seul qui daigna lui servir de guide et de viatique dans ce dernier voyage. Mais ce qui s'en manifestait au dehors suffisait pour révéler aux assistants la présence de la grâce divine dont elle était inondée[2]. Après avoir reçu l'extrême-onction, puis communié[3], elle resta immobile et silencieuse pendant toute la journée, jusqu'à l'heure des vêpres, absorbée dans la contemplation, et comme enivrée de ce sang de vie dont elle venait de s'abreuver pour la dernière fois sur la terre[4]. Puis tout à coup ses lèvres s'ouvrirent pour laisser échapper un torrent de pieuses et ferventes paroles : « Sa langue, auparavant si retenue à parler, répandait ses lumières avec profusion; mais avec telle prudence et telle efficace, que, bien que jamais elle n'eût tant discouru, il n'y avait pas une de

[1] Nec de pompa funeris cogitavit... Hæreditatem immarcessibilem, immortalitatis stolam, societatem angelicam et cœlestem quærens habitationem. Theod. l. c.

[2] Qua sinceritatis affectione, qua mentis puritate, quanto cordis desiderio et spirituali gaudio hoc suave et internum acceperit epulum, nullum æstimare posse arbitror, præter ipsum quem in hoc ipso conviatorem, viaticum, ducemque, quo pergebat itineris assumere digna fuit. Attamen quæ apparuerunt... interioris gratiæ exstiterunt certissima argumenta. Theod. l. c.

[3] Voy. tome Ier, note 1 de la page 362.

[4] Und liess sich oelen ouch damit...
Also lag sie stille bis zum vesperzeit...
Vita Rhyt.

Utpote... e sanguine vitæ, qui Christus est, meracissimo deebriata. Theod.

ses paroles de perdue. On remarqua que tout ce qu'elle avait appris des prédicateurs, ou dans les bons libres, ou compris dans ses ravissements, lui revint en mémoire pour en faire part à ses filles, avant que de mourir[1]. » Une source inconnue d'éloquence et de savoir avait tout à coup jailli dans cette âme au moment où elle prenait son vol vers les cieux. En reportant son esprit sur les saintes Écritures, elle y choisit le récit le plus propre à charmer la mémoire d'une âme aimante comme la sienne. Elle se mit à réciter tout au long l'évangile de la résurrection de Lazare[2], et s'épancha avec une abondance merveilleuse sur la visite que fit Jésus aux bienheureuses sœurs Marthe et Marie, lorsqu'il daigna s'associer à leur douleur, aller avec elles au tombeau de leur frère, et leur montrer sa tendre et sincère compassion en mêlant à leurs larmes ses larmes divines[3]. Arrêtant là sa pensée, elle se mit à disserter profondément, et à la grande admiration des assistants, sur ces larmes du Christ, ainsi que sur celles qu'il versa à la vue de Jérusalem, et pendant qu'il était en croix; ses paroles furent si vives, si poignantes, si enflammées, si propres à remuer jusqu'au fond des cœurs, que bientôt un torrent de pleurs s'échappa des yeux de tous ceux qui l'écoutaient[4]. La mourante s'en aperçut; et, comme

[1] Le P. Apollinaire, p. 477. — Loquebatur de optimis quæ in prædicatione audierat. Theod.

[2] Seriatim cœpit recitare evangelium de suscitatione Lazari. Martène, p. 1255.

[3] Tractans quemadmodum illis lacrymantibus collacrymatus flevit super mortuum, memoriam abundantiæ suavitatis Domini eructavit affectu et effecti. Theod. — Ut pariter ad sepulcrum ierit, ut denique lacrymas intimæ, verissimæque compassionis indices profuderet. Wadding. II, 271.

[4] Quomodo Dominus ter flevit, scilicet in suscitatione Lazari et super Jerusalem et in cruce. Mart. p. 1255. Profundam rei pulcherrimæ disputationem ingressa, cum stupore et admiratione præsentium, de iis Christi lacrymis tam

pour leur donner un doux avertissement, elle répéta les paroles qu'avait dites le Seigneur en marchant à la mort[1] : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; pleurez sur « vous-mêmes. » Son cœur, toujours si plein de compassion et de sympathie, tout en s'élançant vers le ciel, restait encore ouvert à ceux qu'elle avait aimés; elle songeait encore à soulager la douleur de ses suivantes, leur adressait les consolations les plus affectueuses, les appelait sans cesse : « Mes « amies, mes bien-aimées[2] ! » Après tous ces discours elle se tut, baissa la tête, et garda longtemps un complet silence[3].

Cependant, après un certain temps, sans qu'on vît ses lèvres s'entr'ouvrir, une harmonie d'une exquise suavité et doucement voilée se fit de nouveau entendre dans son gosier[4]. Comme on la questionnait à cet égard, elle répondit : « Ne les avez-vous pas entendus, ceux qui chantaient avec « moi? J'ai chanté comme j'ai pu avec eux[5]. » « Aucune

viva, tam aculeata, tam flammea, tamque ad imum spiritum penetrantia verba fecit, ut omnibus penitissime compunctas lacrymas excivit. Wadding. — Lacrymis resolutæ fleverunt. Theod. Conr. Marb.

[1] Sancta Dei ad mortem jam tendens, Domini ad mortem euntis verba dulcia memoravit... Theod.

[2] Domina mea beata Elizabeth jocundissimis verbis nobis loquebatur, vocans nos dilectas vel amicas. Dict. IV Anc. Déposition d'Élisabeth.

[3] Darnach sy mit dem houpte neigt
Eine lange weyle sie schweig...
Vita Rhyt.

[4] Tunc voces suavissimæ sine omni motu labiorum in ejus gutture audiebantur. Theod.
Dy was dunckell und nicht helle.
Vita Rhyt.

[5] Numquid audistis aliquos mecum decantantes? Dict. IV Anc. Qua potui facultate concinendi munus adjunxi, quos mirum, si non audistis. Wadd. 172.

Habt ir sy nicht gehoert
Dœ dy engele mit mir syngenn?
Vita Rhyt.

âme fidèle n'en doutera, » dit son historien ; « elle mêlait déjà sa douce voix aux chants de triomphe et aux délicieux concerts de l'armée céleste, qui attendait l'instant où elle entrerait dans ses rangs ; elle chantait déjà la gloire du Seigneur avec ses anges[1]. » Elle resta depuis la chute du jour jusqu'au premier chant du coq dans un état de joie expansive, d'expansion pieuse unie à la plus fervente dévotion[2]. Au moment de la victoire, elle célébrait à bon droit les combats à jamais terminés. Déjà sûre de sa glorieuse couronne, elle dit à ses amies, un peu avant minuit : « Que ferions-« nous, si notre ennemi le diable venait à paraître[3]? » Un instant après, elle s'écria d'une voix très-haute et claire : « Fuis, fuis, méchant! je t'ai renié[4]. » Bientôt elle dit : « Or, il s'en va : parlons maintenant de Dieu et de son « Fils[5]; que cela ne vous ennuie pas, ce ne sera pas long. » Vers minuit, son visage devint tellement resplendissant, qu'on pouvait à peine le regarder[6]. Au premier cri du coq,

[1] Hic nulli fidelium dubitare conceditur, quando cœlestium agminum ejus exitum præstolantium suavem ac mulcebrem, cui concinuerit tam dulciter. audierit harmoniam, cantans gloriam Domini cum ipsis. Theod.

[2] Quasi exultans et jubilans, eximiæque devotionis signa præferens et ostendens usque ad galli cantum. Theod.

[3] Tanquam jam secura in Domino... Quid faceremus, si se nobis inimicus humani generis diabolus ostenderet? Theod.

[4] Alta et libera voce... Fuge, fuge! Déposit. d'Élisabeth. Du bœser geist, wan ich hab dir widersagt. Passion. f. 62. Le Cod. Flor. dit que le démon était venu voir, selon son habitude à la mort des Saints, *si forte aliquod jus haberet;* mais que n'en ayant aucun sur Élisabeth, il lui fallut fuir honteusement. Cæsarius, Mss. Boll., rappelle l'exemple de S. Martin à ce propos.

[5]
Puis dit apres : Or s'en va cil.
Parlons de Dieu et de son Fil ;
Ni parler pas ne vos anuit.
Rutebeuf, p. 40.

[6] Passion. f. 62.

elle dit : « Voici l'heure où la Vierge Marie mit au monde « le Seigneur, et le présenta aux assistants. Parlons de Dieu « et de l'enfant Jésus; car voici minuit! voici l'heure où « Jésus naquit, où il fut couché dans la crèche, et où il créa « une nouvelle étoile que nul n'avait encore vue : voici « l'heure où il vint racheter le monde; il me rachètera « aussi : voici l'heure où il ressuscita les morts, et où il dé- « livra les âmes enchaînées; il délivrera aussi la mienne de « ce monde misérable[1]. » Sa joie et son bonheur croissaient à chaque instant. « Je suis faible, » disait-elle, « mais je ne « sens aucune douleur, pas plus que si je n'étais pas ma- « lade[2].... Je vous recommande tous à Dieu[3]. » Elle parla encore beaucoup, tout enflammée par l'Esprit-Saint; mais ses paroles, qui respiraient le plus tendre amour de Dieu, ne sont pas venues jusqu'à nous[4]. Enfin elle dit : « O Marie, « viens à mon secours!... Le moment arrive où Dieu ap- « pelle ses amis à ses noces.... L'époux vient chercher son « épouse[5]. » Puis, à voix basse : « Silence!... silence! » En

[1] Ecce instat hora in qua Virgo peperit Dominum, et intulit ad præsentes. Modo loquamur de Deo et puero Jesu, quia instat media nox, quando... novamque stellam... creavit quam nunquam aliquis priusvidit. Theod.

Der will mich nue ouch erlœsen...
Nu wirt uns ouch dy zeit kont
Dae Kristus von tode enstondt...
Also wœlle er meine seele in seine hende
Entpfahen von dysem elende.

Vita Rhyt. § XL.

[2] Jocundissima fuit... Licet debilis sim, nullius tamen infirmitatis molestiam sentio, vel dolorem. Theod. — Rothe, p. 1727.

[3] Omnes sibi assidentes Deo devotissime commendavit. Theod.

[4] Per totam diem illam et noctem... sacratissimis mentis affectionibus in Deum elevata, divinissimis quoque eloquiis et colloquiis spiritu inflammata. Theod. — Sponsi sui adventum præstolans cum eo, intratura ad nuptias. Cæsar. Mss. Bolland.

[5] O Maria, kumm mir zu helf! Passion. f. 52. Ann. de Hainaut. XLVI,

prononçant ces mots, elle baissa la tête comme dans un doux sommeil, et rendit en triomphe le dernier soupir[1]. Son âme s'envola au ciel au milieu des anges et des saints, qui étaient venus au-devant d'elle[2]. Un délicieux parfum se répandit aussitôt dans l'humble chaumière qui ne renfermait plus que sa dépouille mortelle[3], et l'on entendit dans les airs un chœur de voix célestes qui chantait avec une ineffable harmonie le sublime répons de l'Église qui résumait toute sa vie[4] : *Regnum mundi contempsi propter amorem Domini mei Jesu Christi, quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi.*

C'était dans la nuit du 19 novembre de l'année 1231 ; la Sainte avait à peine accompli sa vingt-quatrième année[5].

c. 27. — Tempus instat in quo omnipotens Deus eos qui amici sui sunt ad nuptias evocet. Cod. Flor. 160. — Es nahet der Brautigam, die Braut zu holen... Justi, Vorseit de 1823.

[1] Submissa voce omnibus qui circa ipsam erant silentium indixit, et ita quasi suavissime obdormiens exspiravit. Martène, p. 1255. Tandem jubilando requievit... inclinato capite expiravit. Theod.

[2] Occurrentibus et comitantibus angelis et sanctorum choris, ad regna evolavit sideria. Theod.

Des anges fut convoié
La sus en paradis celestre
Quant du siècle déguerpi l'estre.
Rutebeuf.

Dae wart also suesser roch geleyst
Als ob dy wurtz suf erdenn
Musten zu einer pulver werden.
Vita Rhyt. § XL.

[4] In aere quoque audita est... suavissima melodia... In nocte cantus deprehensæ sunt fuisse illius responsorii Regnum mundi, etc., sæpius repetiti. Petr. de Natalibus, f. 263, ed. 1514.

[5] Le manuscrit du prince de Solms, intitulé *Antiquitates monasterii Aldenbergensis*, raconte que la petite Gertrude, âgée de quatre ans, qui était alors à Aldenberg, dit ce même jour à ses compagnes : « J'entends sonner la cloche « des morts à Marbourg ; en ce moment même la chère dame ma mère sera « morte ! » Justi, Vorzeit, 1823, p. 806.

CHAPITRE XXX

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH FUT ENSEVELIE DANS LA CHAPELLE DE SON HOPITAL, ET COMMENT LES PETITS OISEAUX DU CIEL CÉLÉBRÈRENT SES OBSÈQUES.

Ecce quod concupivi, jam video : quod speravi, jam teneo ; ipsi sum juncta in cœlis, quem in terris posita, tota devotione dilexi.

ANTIENNE DE SAINTE AGNÈS, au Bréviaire romain.

A la différence de la plupart des gloires humaines, celle des élus de Dieu ne commence sur la terre, comme dans le ciel, qu'avec leur mort. Il semble que, dans sa paternelle sollicitude, le Seigneur ait voulu mettre toujours leur humilité sous la protection de l'oubli ou des injures de ce monde, jusqu'à ce que leur dépouille mortelle reste seule exposée à ses dangereux hommages. Aussi à peine l'âme de notre Élisabeth fut-elle allée chercher le riche repos du ciel [1], que son corps devint l'objet de la vénération qui lui avait été trop souvent refusée pendant sa vie ; et nous allons voir cette pauvre jeune veuve si longtemps persécutée, méprisée, calomniée, désormais préoccuper la pensée des fidèles et remuer tous les esprits catholiques, depuis le chef suprême de l'Église jusqu'aux plus humbles pèlerins de la pieuse Germanie.

[1] Migrante anima ad requiem opulentam. Theod. VIII, 6.

Après qu'elle eut rendu le dernier soupir, ses fidèles suivantes, et quelques autres femmes dévotes, lavèrent et ensevelirent son corps avec un grand respect pour tout ce qui restait de celle dont les derniers instants avaient si bien répondu à toutes les glorieuses victoires de sa vie antérieure. Elles lui donnèrent pour linceul cette pauvre robe déchirée qu'elle avait eue pour seule parure, et qu'elle-même avait désignée et désirée pour vêtement mortuaire[1]. Ce corps sacré fut ensuite transporté par les religieux Franciscains, accompagnés du clergé et du peuple, au milieu des chants funèbres et des larmes de tous, à l'humble chapelle de cet hôpital de Saint-François[2], qui devait être le premier théâtre de sa gloire, après avoir été celui de ses héroïques luttes pour l'amour de Dieu et de ses pauvres. Cette chapelle était celle-là même où elle avait coutume de prier, et de se livrer à tous ses exercices de dévotion[3].

Le bruit de sa mort s'étant bientôt répandu, on vit accourir tous les prêtres et les religieux des environs, notamment les moines de l'ordre de Cîteaux, et une foule immense de fidèles, tant riches que pauvres, afin de rendre les derniers devoirs à celle qui venait de recueillir si jeune encore le fruit de ses labeurs. Animés par cet instinct populaire qui est si souvent le sûr présage de la vraie renommée, et pressentant les honneurs dont l'Église entourerait bientôt ces dépouilles précieuses, les plus ardents songèrent déjà à se procurer des reliques de la sainte future. On se jeta sur sa bière; les uns

[1] Tunica, sicut desideraverat, induerunt... Theod. VIII, 4. In einem growen versmehten und bœsem rocke in dem sie got gedienet het. Da welte sie ouch innen sterben und begraben werden. Cod. Heidelb. f. 32.

[2] A religiosis et a clero et populo in capellam cum canticis et orationibus, et cum multis lacrymis deportatum est. Ibid.

[3] Justi, p. 189 et 220.

arrachèrent des morceaux de sa robe, les autres lui coupèrent les cheveux et les ongles; quelques femmes allèrent même jusqu'à lui couper le bout des oreilles et des seins[1]. Cependant la douleur causée par cette perte était générale; des larmes coulaient de tous les yeux; on entendait partout les gémissements et les lamentations des pauvres, des malades à qui ses tendres soins allaient à jamais manquer, et qui accouraient en foule pour voir une dernière fois leur bienfaitrice : ils la pleuraient tous ensemble, comme si chacun d'eux avait perdu sa mère[2]. Mais comment décrire l'angoisse et la désolation de tous ceux qui perdaient en elle un soutien ou un exemple[3]? Entre autres les religieux Franciscains, qui avaient en elle à la fois une sœur par la communauté d'habit et de règle, et une mère par la constante et efficace protection qu'elle leur avait accordée, déploraient sa perte avec une violente affliction. « Quand j'y pense, » dit celui d'entre eux qui nous a laissé la biographie de leur céleste amie, « quand j'y pense, j'ai bien plus envie de pleu- « rer que d'écrire[4]. »

L'amour et la dévotion du peuple exigea et obtint que ces dépouilles chéries restassent exposées pendant quatre jours entiers dans l'église, au milieu de la multitude des fidèles,

[1] Plurimi devotione accensi, particulas pannorum incidebant, alii rumpebant, alii pilos capitis incidebant et ungues. Quædam autem aures illius truncabat : etiam summitatem mamillarum ejus quidam præcidebant, et pro reliquiis hujusmodi sibi servabant. Dict. IV Ancill. 2032.

[2] O quantus dolor pauperum concurrentium! o quantus luctus omnium, quantaque præcipue lamenta infirmorum et egentium sunt audita! Ibid. Tanquam si mater omnium exstitisset. Theod. VIII, 5.

[3] Difficile esset singulorum dolorem, querelas et mœrorem explicare.

[4] Dann was von ir aller klage und jamer als gros das mich das gelustet zu weinende wen ich dar an gedenke denne ihtes iht zu schribende oder zu sagende. Cod. Heidelb. p. 32.

qui chantaient de pieux cantiques[1]. Le visage de la Sainte défunte était découvert, et offrait, aux regards avides de la contempler, le plus doux et le plus séduisant spectacle[2]. Sa jeune beauté y avait reparu avec toute sa fraîcheur et tout son éclat : l'incarnat de la vie et de la jeunesse se retrouvait sur ses joues[3]. Sa chair, au lieu d'être roidie par la mort, était tendre et flexible au toucher, comme si elle vivait encore[4]. « Avant de mourir, » dit un de ses historiens, « elle avait la figure comme l'ont ordinairement les personnes qui ont passé leur vie dans l'amertume et la douleur. Mais à peine eut-elle expiré, que son visage parut si poli, si vif, si majestueux et si beau, qu'on ne pouvait voir ce changement si subit qu'avec admiration, et qu'on eût dit que la mort, qui détruit tout dans les autres, n'était venue en elle que pour réparer non les ruines de la vieillesse et du temps, mais celles de la souffrance et de l'austérité, comme si la grâce, qui jusque-là avait animé son âme, eût voulu animer son corps à son tour. Il semblait qu'on y vît briller, à travers des ombres et des ténèbres de la mort, quelques-unes des beautés immortelles, ou que la gloire même eût répandu quelques rayons par avance sur une chair qu'elle devait toute couvrir un jour de lumière et de clarté[5]. »

Cette charmante tradition, qui veut que la beauté physique ait été rétablie et accrue dans le corps d'Élisabeth dès que son âme en fut délivrée, a été fidèlement suivie par l'ar-

[1] Exigente autem devotione populi... in medio multitudinis et psallentium. Theod.

[2] Erat non horror sed honor, non abominabile sed amabile, cernere mortuum corpus istud... Ibid.

[3] Sy bran under iren augen recht als ob sy lebt. Passional, f. 62.

[4] Inerat carni quædam, tanquam viveret, teneritudo, et in partem hinc et inde ad libitum contractantium leniter flectebatur. Theod. l. c.

[5] Le P. Archange, p. 478.

tiste inconnu qui a sculpté les principaux traits de sa vie sur les autels de Marbourg, et qui l'a représentée exposée sur sa bière, et bien autrement belle dans ce sommeil de la mort que dans tous les autres sujets.

Ce n'était pas seulement la vue que réjouissait en ce moment douloureux le corps sacré et délicat[1] de la jeune défunte : il s'en exhalait un suave et délicieux parfum, comme un doux symbole de la grâce et des vertus divines dont il avait été le dépôt et l'enveloppe[2]. Les âmes pieuses pouvaient se rappeler alors les paroles du sage, quand il dit que la mémoire du juste est comme un parfum admirable[3]. « Cette senteur si merveilleuse, » dit l'écrivain que nous venons de citer, « servit beaucoup à consoler les pauvres et tout le peuple de la perte qu'il venait de faire. Cette odeur céleste charmait doucement son ennui et arrêtait le triste cours de ses larmes et de ses regrets, par l'assurance qu'il recevait de ce gage miraculeux, que quoique la Sainte fût morte, elle serait encore, plus que lorsqu'elle était vivante, la mère charitable des pauvres, le refuge assuré des affligés, et que le sacré parfum de ses prières montant sans cesse jusqu'au trône de la majesté divine, il répandrait à tout moment sa force et sa vertu sur tous ceux qui l'invoqueraient en leurs besoins[4]. »

Le quatrième jour après sa mort, ses obsèques furent célébrées avec la plus grande solennité. Ce baume pur et précieux fut concentré dans un étroit cercueil; ce riche et res-

[1] Hoc sacrosanctum corpusculum. Theod. l. c.

[2] Quoniam fuit divinorum apotheca charismatum virtutum gratiarum alabastrum,... mirifica suavissimi odoris jucunditas prodiit, quæ mentes reficeret, sensum delectaret. Ibid.

[3] Eccli. XLIX, 1.

[4] Le P. Archange, p. 479-80.

plendissant bijou fut caché sous une humble pierre[1], dans la chapelle même de son hospice[2], en présence des abbés et des religieux de plusieurs monastères voisins, et d'une multitude immense que les prudents efforts du clergé pouvaient seuls contenir et régler[3]. La douleur de cette foule de chrétiens fut violente et bruyante. C'était certes le plus éclatant hommage que recevait en ce moment la Sainte défunte. Mais à leurs larmes abondantes et à leurs gémissements venait se mêler en même temps l'expression de sentiments plus féconds et plus dignes encore d'elle; car tous élevaient au ciel les accents d'une dévotion fervente, et de la pieuse reconnaissance qu'ils éprouvaient d'avoir reçu de Dieu un exemple aussi glorieux et d'aussi admirables avertissements[4].

Mais le Seigneur réservait à son amie un autre doux et touchant hommage. La nuit précédente, pendant qu'on chantait les Vigiles des morts, l'abbesse de Wechere[5], qui

[1] Post celebrata devotissime ac solemnissime missarum officia purissimum illud balsamum suo vasculo conceptum sepulturæ tradiderunt, gemmam pretiosissimam sub despectabili lapide reponentes. Theod. VIII, 6.

[2] Cette chapelle n'avait que 30 pieds de long et 10 de large. Elle servait aux malades. Une tradition constante y place la sépulture de notre Sainte, jusqu'à la construction de sa grande église. Mss. publié par Justi, Vorzeit de 1838.

[3] Theod. VIII, 6.

[4] Iterum fiebat multarum effusio uberrima lacrymarum. Factus est ploratus et ululatus. Infundebatur pectoribus compunctio, accendebatur piis devotionis oratio. Eratque omnibus in communi vox laudis et gratiarum actio. Ibid. — Quelques auteurs modernes rapportent ici l'épitaphe bizarre mise sur sa tombe avant sa canonisation :

Hic jacet Elisabeth. Si bene fecit, habet.

Pfefferkorn, Geschichte Thüringen, p. 147. Nous ne l'avons trouvée dans aucune des anciennes sources.

[5] C'est probablement *Wetter* que les récits contemporains ont voulu désigner sous ce nom. Wetter était une abbaye du diocèse de Mayence, aujourd'hui petite ville de la Hesse électorale, au nord de Marbourg.

était venue prendre part à la cérémonie funèbre, entendit une harmonie extérieure qui l'étonna vivement : elle sortit, accompagnée de plusieurs personnes, pour s'en assurer, et vit sur le toit de l'église, quoique ce fût en hiver, un nombre infini d'oiseaux d'une espèce inconnue jusque-là aux hommes, et qui chantaient avec des modulations si suaves et si variées, que tous les assistants en furent pénétrés d'admiration[1]. Ils semblaient vouloir célébrer à leur façon ces glorieuses funérailles[2]. C'étaient, disaient quelques-uns, des anges envoyés par Dieu pour convoyer l'âme de la chère Élisabeth au ciel, et qui étaient revenus pour honorer son corps par leurs chants de céleste allégresse[3]. « Ces petits oiseaux, » dit saint Bonaventure, « ont rendu témoignage à sa pureté en lui parlant leur langage lors de sa sépulture, et en chantant avec cette merveilleuse douceur sur sa tombe. Celui qui a parlé par la bouche d'une ânesse pour réprimer la folie d'un prophète, pouvait bien parler par celle des oiseaux pour proclamer l'innocence d'une Sainte[4]. »

[1] Audivit jocundissime decantare, et admirans ubi hoc esset, exivit ecclesiam... Dict. IV Ancill. l. c. — Visæ sunt aves infinitæ alias, nunquam visæ, hominibus cunctis incognitæ... Petr. de Natalibus, f. 263. Quæ tam suavi modulatione cantabant, et tanta varietate modos cantandi formabant, ut cunctos in admirationem adducerent. Cod. Flor. p. 160.

[2] Eoque ejus exequias quodammodo agere viderentur. Cod. Flor.

[3] Credimus fuisse angelos qui a Deo missi fuerunt, ut animam ejus in cœlum deferrent et corpus cœlestibus jubilationibus honorarent. Ibid.

[4] In signum puritatis, ei aviculæ suo modo locutæ sunt in sepultura ejus, canentes mira dulcedine supra locum... qui enim locutus est in asina ad corripiendam prophetæ vesaniam, loqui potuit in avibus, ad manifestandam Sanctæ innocentiam.

CHAPITRE XXXI

DES BEAUX MIRACLES OBTENUS DE DIEU PAR L'INTERCESSION DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH, ET COMMENT SON BEAU-FRÈRE, LE DUC CONRAD, S'OCCUPA DE LA FAIRE CANONISER.

In vita sua fecit monstra, et in morte mirabilia operatus est.

ECCL. XLVIII, 15.

Le Seigneur ne tarda pas à manifester la puissance miraculeuse qu'il voulait désormais attribuer à celle dont toute la vie mortelle n'avait été qu'un long acte d'humilité. A cet invincible amour qui avait préféré à tout sur la terre l'abjection et la misère, il se hâta de conférer, pour gage de sa victoire, le droit de disposer des richesses du ciel.

Dès le second jour après ses obsèques, un certain moine de l'ordre de Cîteaux vint s'agenouiller auprès de sa tombe pour lui demander du secours. Il y avait plus de quarante années que cet infortuné languissait en proie à une douleur intérieure, et rongé par une plaie secrète du cœur qui avait triomphé pendant toute sa vie de tous les remèdes humains[1]; mais, après avoir invoqué avec une foi entière la zélée consolatrice de toutes les souffrances, il se sentit tout à coup guéri et délivré du joug sous lequel il gémissait, et en ren-

[1] Qui a plaga cordis, ac mentis morbo, quo per quadraginta annos et amplius turbulentus langueral. Theod VIII, 6.

dit témoignage, sous la foi du serment, devant maître Conrad et le curé de Marbourg[1]. Ce fut la première guérison opérée par son intercession; et ce n'est pas sans un doux intérêt que l'on voit cette âme si tendre et si aimante, qui avait tant souffert pendant sa vie par les émotions de son cœur, choisir, pour premier objet de sa miséricordieuse intervention dans le ciel, une de ces cruelles épreuves intérieures que la médecine de l'homme ne sait ni guérir ni plaindre.

Peu après il vint à sa tombe un prélat d'une très-illustre naissance, et pourvu d'une haute dignité ecclésiastique; l'histoire ne nous a pas conservé son nom, mais elle l'accuse de s'être livré à tous les excès de la débauche, que le caractère sacré dont il était revêtu rendait d'autant plus odieux[2]. Souvent, vaincu par le remords et la honte, il avait recours au tribunal de la pénitence, mais sans fruit : à la première tentation il succombait de nouveau, ses rechutes n'en étaient que plus scandaleuses et plus déplorables. Cependant il luttait toujours contre sa faiblesse, et, tout souillé qu'il était, il s'en vint chercher des forces auprès du tombeau de la pure et simple Élisabeth. Il s'y mit en prière, et invoqua sa protection et son intercession en versant des torrents de larmes, et il resta pendant de longues heures absorbé par une ferveur sincère et une intime contrition[3]. Il ne cessa ses ar-

[1] Invocans in beata Elisabeth plena fide Dominum Jesum Christum..., per mœrentium consolatricem liberatus est. Ibid. Hoc juravit, me præsente et Plebano de Marburch. Conr. Ep. ad Papam, p. 113.

[2] Vir nobilis clari sanguinis ac sublimis prælationis, qui horrendis vitiis intricatus lubrico carnis miserabiliter et detestabiliter laborabat. l. c.

[3] Ad confessionis præsidium frequentius veniebat. Verum... rursus tempestate tentationis exorta, etc... Is pollutus et immundus et obscenis peccatorum sordibus, tanquam sus in volutabro volutatus, ad tumbam amatricis munditiæ, sanctæ Elisabeth, cum multa devotione recedens, lacrymarum fluvios

dentes supplications qu'après avoir acquis la conviction qu'elles étaient parvenues jusqu'aux oreilles divines, et que le Seigneur avait exaucé la prière que sa bien-aimée Élisabeth lui présentait au nom d'une pauvre victime du péché[1] : il se sentit, en effet, pénétré d'une force spirituelle, et supérieure à toutes les impulsions du vice; et dès ce moment, ainsi qu'il le déclara en se confessant à maître Conrad, l'aiguillon de la chair fut tellement dompté en lui, qu'il n'eut plus à combattre que de légères tentations dont il se rendait facilement maître[2].

Bien d'autres âmes souffrantes, et opprimées sous le joug du péché, apprenaient à le secouer auprès des restes de cette jeune femme qui, vivante, avait su si noblement le briser : on nous cite surtout parmi ceux qui venaient ainsi l'invoquer contre leurs propres faiblesses, et qui en furent guéris, des hommes dominés par l'orgueil, l'avarice, la haine et la colère[3]; et certes ils ne pouvaient suivre, pour sortir de leur servitude, un guide plus fidèle que celle qui s'était toujours humiliée au-dessous de tous, celle qui avait donné et son avoir et son être tout entier aux pauvres de Dieu, celle qui avait passé sa vie à aimer et à pardonner.

Mais ce n'étaient pas seulement les maux de l'âme qui trouvaient en elle une compassion efficace : les souffrances et les infirmités physiques qu'elle avait mis tant de sollicitude et de courage à soulager pendant sa vie, tout en per-

cum intima cordis fundens contritione, orationi non perfunctorie, sed diutissime cum fervore valido assistebat. Ibid.

[1] Nec destitit donec introiret clamor ejus in aures Altissimi. Precibus dilectæ suæ Elisabeth suscepit orationem tribulati pauperis. Ibid.

[2] Sensit sibi quamdam spiritualis consolationis superinfundi gratiam. . ex tunc stimulus carnalis lubricitatis sic in ipso exstinctus fuit, etc. Ibid.

[3] Aliis itidem spiritu superbiæ inflatis, aut iracundiæ, vel invidiæ stimulis agitatis, aut avaritiæ vinculo frenatis... Ibid.

dant avec elle les soins affectueux et empressés dont elle les avait entourés, gagnaient d'un autre côté à la nouvelle et plus abondante puissance dont Dieu l'avait investie, et possédaient désormais en elle un médecin céleste[1]. Un touchant récit montre combien elle fut rapidement appelée à exercer cette puissance bienfaisante, et comment son âme glorifiée restait fidèle à cette douce familiarité envers les humbles et les pauvres, qui avait répandu tant de charme sur ses relations d'ici-bas avec eux. Au monastère de Reinhartsbrunn, où reposait auprès de ses aïeux le duc Louis, il y avait un frère convers qui exerçait l'office de meunier : il était d'une très-fervente piété, et pratiquait de grandes austérités ; entre autres il portait une cuirasse de fer contre sa chair pour mieux la dompter[2]. La duchesse, dans les fréquentes visites qu'elle faisait à cette abbaye pour prier sur la tombe de son époux bien-aimé, avait distingué ce pauvre frère, et lui portait, à cause de la sainteté de sa vie, une affection toute spéciale[3]. Un jour surtout, l'ayant rencontré comme elle se rendait auprès de son tombeau chéri, elle lui parla avec beaucoup de tendresse, et exigea de lui la promesse qu'il y aurait entre elle et lui une communauté et une fraternité spirituelles ; en foi de quoi elle lui tendit la main et prit la sienne, malgré la résistance de l'humble religieux, qui rougissait dans sa simplicité de toucher la main d'une si illustre dame[4]. Quelque temps après, comme il était occupé à répa-

[1] Sunt nimirum et alia exterioris hominis curationi concessa, quibus coruscat nostra cœlestis medica Elisabeth beatissima incessanter. Ibid.

[2] Arte et exercitio serviebat officio molendini... Ad carnem loricam ferream gestans, corpus proprium affligebat. Ibid. c. 7.

[3] Hunc pro sua sanctitate speciali diligebat affectione. Ibid.

[4] Huic Dei famula devotissime se commendans, caritativæ fraternitatis ac communicationis exegit manualem, et accepit a viro renitente et humili spon-



rer les instruments de son métier, une aile du moulin le frappa inopinément, et lui fracassa tout le bras. Il souffrit cruellement de cet accident, mais attendit avec patience qu'il plût au Seigneur de le soulager[1]. Dans la nuit du 19 novembre, pendant que sa sainte et noble sœur rendait à Dieu son âme prédestinée, le frère meunier veillait et priait dans l'église de son abbaye, tout en gémissant de la douleur que lui causait son bras[2]. Tout à coup il vit apparaître, revêtue d'habits royaux et resplendissante d'une lumière inexprimable, la duchesse Élisabeth, qui lui dit avec sa douceur habituelle : « Que fais-tu, mon bon frère Volkmar, et com-« ment cela va-t-il[3]? » Quoique effrayé et ébloui d'abord par la clarté divine qui l'entourait, il la reconnut, et lui dit : « Mais, Madame, comment, vous qui étiez ordinairement « vêtue d'habits si misérables, avez-vous aujourd'hui des « robes si belles et si éclatantes[4]? » « Ah! » dit-elle, « c'est « que j'ai changé de condition[5]. » Et alors elle lui prit de nouveau la main droite, la même qu'il lui avait autrefois donnée en signe de fraternité et que le moulin avait brisée, et le guérit. Cet attouchement à la partie blessée lui ayant semblé douloureux, il s'éveilla comme d'un songe, et trouva sa main et son bras entièrement sains et rétablis. Il en remer-

sionem. Erubuit enim vir rusticus et justus, manum contingere excellentissimæ mulieris. Ibid.

[1] Multo dolore affectus consolationem a Domino cum patientia exspectabat. Ibid.

[2] In ecclesia sua vigilans et orans, et in doloribus suis gemens, residebat. Ibid.

[3] Electa Dei Elisabeth in visu apparuit regalibus induta, inæstimabilique claritate fulgens, et dulciter eum alloquens : Qualiter, inquit, agis, et quomodo vales, frater mi Volkmare?

[4] Quomodo, o Domina mi, quæ abjectis operiri solebas indumentis, nunc tam speciosis vestibus et splendidissimis amiciris?

[5] Ego mutavi statum meum.

cia aussitôt le Seigneur, et cette sœur qui avait songé tout d'abord à lui en entrant dans le ciel[1].

Mais de plus grands prodiges eurent lieu près de sa tombe, dès les premiers jours qui suivirent ses funérailles. Des malheureux atteints par de pénibles infirmités, des sourds, des boiteux, des aveugles, des insensés, des lépreux, des paralytiques, qui étaient venus, peut-être la croyant vivante encore, implorer sa générosité, s'en retournaient entièrement guéris, après avoir prié dans la chapelle où elle reposait. Les récits contemporains nous ont conservé le détail authentique de ces guérisons[2] : nous n'en citerons qu'une seule, telle qu'elle fut racontée, sous la foi du serment, aux juges apostoliques : elle donnera une idée des autres. Un homme de Marbourg, nommé Henri, et âgé de quarante ans, avait depuis quelque temps la vue si faible, qu'en marchant il prenait souvent les champs de blé pour le grand chemin, ce qui lui attirait les moqueries de ses camarades[3]. Enfin il devint tout à fait aveugle, et fut obligé de se laisser conduire partout où il voulait aller. Il se fit alors mener au tombeau de celle qu'on appelait déjà *l'heureuse Élisabeth*[4], et lui fit un vœu en lui offrant deux cierges. Les commissaires du saint-siége lui demandèrent de quelles paroles il s'était servi pour l'invoquer; il leur répéta celles-ci :

[1] Apprehensa dextera fratris, qua fraternitatem spoponderat, quam molendinum confregerat, sanavit eum. Qui ad tactum tanquam dolens expavens repente evigilavit... In suæ salutis procuratrice Dominum benedixit.

[2] On peut voir surtout dans le récit de la mort d'Élisabeth, inséré dans Martène, Collectio Amplissima, p. I, p. 1255-56, l'énumération des guérisons miraculeuses qui suivirent immédiatement son décès, avec la date du jour de chacune. On y remarque plusieurs personnes guéries de la rage.

[3] Ita ut sæpe, de via declinans, per media sata transiret, unde et comites itineris sui ipsum sæpe deridebant. Ep. Conr. Marburg. ad Pap., p. 136.

[4] Sepulcrum felicis Elisabeth visitans. Ibid.

« Chère dame sainte Élisabeth, guéris mes yeux, et je serai « toujours ton fidèle serviteur, et je payerai chaque année « de ma vie deux deniers à ton hôpital[1]. » Et aussitôt la vue lui revint plus claire qu'il ne l'avait jamais eue. C'était le quinzième jour après la mort de la Sainte[2].

Plus le bruit de ces prodiges se répandait dans les environs de Marbourg, et plus on voyait s'accroître la foule des malheureux de toute sorte qui venaient solliciter la guérison de leurs maux divers : la miséricorde divine ne faisait pas défaut à la foi du peuple chrétien, et chaque jour elle accordait, aux prières de ceux qui prenaient Élisabeth pour avocate, des grâces plus nombreuses et plus évidentes[3]. Ce n'était pas seulement des diocèses voisins de Mayence et de Trèves qu'on voyait accourir les malades et les âmes souffrantes; il en venait chaque jour des provinces plus éloignées, de Cologne, de Brême, de Magdebourg. Ceux qui se retiraient consolés ou guéris étaient aussitôt remplacés par de nouveaux venus qui s'en allaient bientôt tour à tour, annonçant les puissantes miséricordes du Seigneur à tous ceux qu'ils rencontraient en route. « J'y ai été moi-même vers « cette époque, » dit le moine Cæsarius, « et jamais de ma « vie je n'ai vu tant de monde à la fois qu'il y en avait alors « à Marbourg et dans les environs. On pouvait à peine se « frayer un chemin pour entrer dans l'église ou pour en « sortir[4]. »

[1] Requisitus quibus verbis ipsam invocavit, respondit : Cara domina sancta Elisabeth, sana oculos meos, et semper libenter tibi serviam, etc. Ibid.

[2] Requisitus de tempore, dixit, decimo quinto die post mortem prædictæ domnæ. Ibid.

[3] Catervatim veniens populus in variis miseriis; optatum consequuntur præsidium... cum instanti devotionis pulsanti janua gratiæ aperitur. Ibid.

[4] Aliis recedentibus, alii occurrebant, sanitatem consecuti, Dei virtutem venientibus nuntiabant... Ego circa idem tempus ibi fui, et non recordor me

Maître Conrad, attentif aux éclatants résultats d'une vie dont il se sentait en quelque sorte responsable, et dont il pouvait s'arroger à juste titre une partie de la gloire, n'hésita pas à faire connaître au pape Grégoire IX les merveilles dont la puissance divine entourait le tombeau de la glorieuse défunte, et la vénération toujours croissante du peuple, en lui proposant de constater et de déclarer solennellement ses droits à l'invocation des fidèles. Ce grand pape, qui malgré ses quatre-vingt-dix ans avait le cœur tout jeune d'amour et de sollicitude pour l'honneur de Dieu et de l'Église, qui avait déjà eu le bonheur de canoniser saint François d'Assise, et qui en cette même année avait inscrit à côté de lui dans le ciel son plus illustre disciple, saint Antoine de Padoue, répondit à la proposition de Conrad avec un affectueux empressement, mais en même temps avec une apostolique prudence. « Nous avons appris par ta lettre, » lui écrivait-il, « cher fils Conrad, avec des larmes d'une douce joie, comment ce glorieux ouvrier dont rien ne limite la puissance « a béni sa servante Élisabeth d'illustre mémoire, en son « vivant notre très-chère fille en Jésus-Christ et duchesse de « Thuringe; comment, de faible et fragile qu'elle était par « la nature, il l'a rendue, par le don de sa grâce, robuste et « inébranlable dans le culte de son nom divin; et comment, « après l'avoir admise dans l'assemblée des Saints, il mani« feste par des signes glorieux la béatitude qu'il lui a accor« dée [1]. » Toutefois le pontife, se souvenant que *tout ce*

in tota vita mea tantum simul vidisse populum, quantum in oppido Marburg et circa illud tunc temporis aspexi. Vix aliquis in ecclesiam sine magno labore intrare vel exire potuit. Cæsar. Heisterbach. ap. Mss. Bolland., dans un sermon cité tout au long par M. Stædtler, à la fin de sa traduction.

1. Sane cum lætitia dulcium lacrymarum concursibus comitatu, dilecte fili Conrade, ex litteris tuæ devotionis accepimus, quod ille artifex glorio-



qui reluit n'est pas or [1], et voulant lever tous les doutes des esprits soupçonneux, ordonna à l'archevêque de Mayence, à l'abbé d'Eberbach, et à maitre Conrad, de recueillir des témoignages publics et solennels sur tout ce qui, dans la vie de la duchesse, avait pu être agréable à Dieu et aux hommes, ainsi que sur les miracles qui avaient suivi sa mort [2], et, après avoir rédigé par écrit ces diverses dépositions et les avoir munies de leurs sceaux, de les envoyer à Rome par des messagers fidèles. Il prescrivit en même temps l'ordre et la méthode qu'il fallait suivre dans l'examen des témoins, en y mettant un soin et un esprit de détail qui prouvent toute la sollicitude et la sage réserve avec laquelle il entamait cette délicate matière [3].

Cependant l'archevêque Sigefroi de Mayence, dans le diocèse duquel étaient situés la ville de Marbourg et le tombeau d'Élisabeth, avait été également frappé par les merveilles que la bonté divine faisait éclater au sein de son troupeau [4]. A la prière de maître Conrad, et d'après une révélation qui lui fut faite dans une vision [5], il se rendit à Marbourg, et y consacra solennellement, le jour de la fête de saint Laurent

sus, etc... Voyez l'original de ce bref, dans toute son étendue, au nº VII de l'Appendice.

[1] Eo quod omne rutilum auri nomen non impetrat, nec ebur quodlibet nivem imitatur.

[2] Vitam et conversationem landgraviæ memoratæ, quibus Domino et hominibus sancitur placuisse, nec non miracula, etc.

[3] Testes legitimi... prius ab eis præstito juramento, diligenter examinentur, et interrogentur de omnibus quæ dixerint, quo modo sciunt, quo tempore, quo mense, quo die, quibus præsentibus, quo loco, ad cujus invocationem, et quibus verbis interpositis, etc., etc. Ex Wadding, t. II, p. 606. Voyez l'Appendice, nº VII.

[4] Vit. Rhyt. § XLI.

[5] Propter meam petitionem, quia evidenter hoc acceperat in revelatione. Ep. Conr. Marb., p. 108.

(10 août 1232), deux autels que les fidèles avaient construits en l'honneur d'Élisabeth dans l'église même où elle était enterrée[1]. Une immense multitude s'y était rassemblée, tant pour assister à cette cérémonie que pour écouter le sermon que maître Conrad devait prononcer en l'honneur de son illustre pénitente[2]. Pendant que celui-ci prêchait, il lui vint à l'esprit qu'il ne pourrait jamais y avoir d'occasion plus favorable pour satisfaire aux vœux du souverain pontife; et aussitôt, sans y avoir plus longtemps réfléchi[3], il enjoignit à tous ceux qui, parmi les auditeurs, auraient obtenu quelque guérison ou faveur céleste par l'invocation de la duchesse, de se présenter avec leurs témoins le lendemain, à l'heure de prime, devant l'archevêque de Mayence et les autres prélats qui étaient venus assister à la dédicace des autels. A l'heure fixée, on vit arriver un nombre considérable de personnes qui affirmaient toutes qu'elles avaient reçu des grâces par l'intercession d'Élisabeth. L'archevêque, étant pressé de retourner à cause de certaines affaires très-importantes, se borna à faire écrire les faits les plus remarquables et les mieux avérés : il ne put les sceller, pas plus que les autres prélats, parce qu'ils n'avaient pas leurs sceaux avec eux[4]. Maître Conrad copia mot à mot toute cette série de dépositions, en recueillit lui-même plusieurs autres, toujours sous la foi du serment; et après avoir relu l'ensemble à l'archevêque de

[1] Constructa sunt in ipsa capella ad laudem ejus duo altaria. Quæ venerabilis dominus... in die Sancti Laurentii dedicaret. Theod. VIII, 7.

[2] Cum ego illic magnam multitudinem populorum tam ad prædicationem quam ad dedicationem convocassem. Conr. Marb., p. 109.

[3] Infra cursum sermonis, sine omni consilio utique præhabito, vestræ sanctitatis in mente concipiens satisfacere desiderio... Ibid.

[4] Cum non modica turba convenissent; qui omnes asserebant... Domnus Moguntinus, quia ad alia quædam festinabat ardua negotia, magis evidentia fecit conscribi... quia ibi sua sigilla non habebant. Ibid.

Mayence et à l'abbé d'Eberbach, qui n'y trouvèrent rien à changer[1], il l'envoya au pape, en y ajoutant un résumé de la vie d'Élisabeth d'après ses propres souvenirs. Ce précieux monument nous a été conservé[2], et forme la source la plus ancienne où doive puiser l'historien de la Sainte.

Cette première énumération des miracles, transmise par maître Conrad, contient la narration détaillée de trente-sept guérisons subites et surnaturelles, rédigée conformément aux ordres du pape, avec les détails les plus précis sur les lieux, les dates et les personnes, ainsi que sur les formules de prières qui avaient été employées. La plupart de ces récits sont empreints, à nos yeux du moins, du plus touchant intérêt. On y voit que les infortunés qui avaient recours à elle lui parlaient toujours le tendre et familier langage que son extrême douceur et humilité avait autorisé pendant sa vie : « Chère sainte Élisabeth, » lui disait-on, « guéris ma jambe, « et je serai toujours ton zélé serviteur... » Ou bien : « Sainte « dame et duchesse Élisabeth, je te recommande ma pauvre « fille[3]. » « O bienheureuse Élisabeth ! » s'écriait une pauvre mère en ensevelissant le corps de son fils qui venait de mourir, « pourquoi ai-je perdu ainsi mon fils? Viens donc à « mon secours, et fais-le revivre. » Un instant après, le pouls de l'enfant recommença à battre, il revint à la vie, et, après avoir longtemps essayé de parler, il dit vers minuit :

[1] Series subnotata quam de verbo ad verbum compilatam ego Conradus humilis prædicator vobis proximo destinavi : nec quippiam nunc auditum movit conscientias nostrum trium ad variandum seu minuendum aliquid circa hanc seriam vel minuendum. Préambule de la lettre de Conrad, p. 108.

[2] V. Indication des sources, p. 157.

[3] Cara domina Elisabeth, sana me in crure meo, et semper libenter serviam tibi... Cara domina sancta Elisabeth, sana oculos meos... Sancta domina landgravia Elisabeth, meam filiam gratiæ tuæ recommendo... Ap. Conr. Marb., p. 137, 144.

« Où suis-je, bien-aimée? » Il ne reconnaissait pas encore sa mère[1].

Une autre pauvre mère, dont la fille était depuis cinq ans atteinte des plus cruelles infirmités, entre autres d'énormes tumeurs sur le dos et la poitrine, la fit porter au tombeau d'Élisabeth, et y resta avec elle deux jours en prière. Au bout de ce temps, voyant que ses prières n'étaient pas exaucées, elle murmura hautement contre la Sainte, en disant : « Puisque tu ne m'as pas exaucée, je détournerai tout le « monde de venir à ton sépulcre[2]. » Elle partit ensuite de Marbourg vivement irritée; mais, après avoir fait un mille et demi, les cris et la douleur de sa fille l'obligèrent de s'arrêter auprès d'une fontaine dans le village de Rosdorf; l'enfant s'y endormit quelques instants, et lorsqu'elle s'éveilla, elle dit qu'elle avait vu venir à elle une belle dame dont le visage était tout resplendissant, et dont les mains étaient toutes blanches et fines, et qu'elle avait doucement passé ses mains sur les parties les plus douloureuses de son corps, en lui disant : « Lève-toi et marche. » Et aussitôt la jeune fille s'écria : « O ma mère, voici que je me sens déli« vrée dans tout mon corps! » Elles retournèrent ensemble au tombeau pour y rendre grâces à la Sainte, et y laissèrent le panier dans lequel la malade avait été apportée[3].

[1] Beata Elisabeth, puerum meum quomodo sic amisi? Succurre, et fac quod spiritus ejus redeat intra ipsum... Et his dictis puer revixit... Et pulsus arteriarum vitæ redditæ indicium primum fuit... Impotens loqui usque ad noctis medium, et tunc dixit : Ubi sum, dilecta? et adhuc matrem non recognovit... Ibid, p. 126.

[2] Mater irata murmuravit contra dominam Elisabeth, dicens : Omnes avertam homines a visitatione sepulcri tui, quia non exaudisti me. Ibid, p. 120.

[3] Resedit juxta fontem... filia ex dolore corporis multum plorante... Obdormiens parum, cum evigilasset, dixit, se in somno quamdam domnam ad se venientem vidisse, cujus facies splendida, manus graciles et candidæ, quæ

Un jeune homme dont les jambes étaient paralysées, et qui avait en outre une cruelle douleur à l'épine dorsale, se fit transporter dans un chariot au tombeau de la duchesse, où le mal qu'il avait au dos fut guéri ; et comme on le ramenait chez lui, il dit : « Sainte Élisabeth, je ne retourne plus « chez toi, à moins que par ta miséricorde je ne puisse y « aller sur mes pieds ; mais j'irai bien, si tu me donnes cette « grâce[1]. » Quelques jours après, à la fête de la Toussaint, il se sentit guéri complétement, et put accomplir sa promesse.

Nous nous arrêtons, presque à regret, dans ces récits, qui sont des témoignages si précieux de la foi et des mœurs de cette époque. Ce recueil des dépositions ne put être terminé que dans les premiers mois de l'année 1233, et son envoi à Rome fut retardé par des causes qui nous sont restées inconnues. Avant qu'il eût lieu, Conrad avait péri victime de son zèle pour la foi. La hardiesse avec laquelle il accusait et poursuivait les seigneurs et les princes les plus puissants, lorsque leur foi lui semblait suspecte, avait depuis longtemps excité contre lui des haines et des rancunes redoutables, que la sévérité excessive et l'injustice évidente de quelques-uns de ses arrêts augmentaient chaque jour. Le 30 juillet 1233, comme il revenait de Mayence à Marbourg, il fut surpris près du village de Kappel par plusieurs chevaliers et vassaux du comte de Sayn, qu'il venait d'accuser d'hérésie : ils fondirent sur lui et l'égorgèrent. Les assassins voulurent épargner son disciple et compagnon, frère Gérard, franciscain ;

manibus suis lenivit corpus ejus in dorso et pectore, et dixit : Surge et ambula... O mater, ecce jam resolvor in toto corpore meo... Sportam, in qua puella portata fuerat, apud sepulcrum relinquentes. Ibid.

[1] Reductus in biga, unde venerat, ita dixit : Sancta Elisabeth, de cætero ad te non veniam, nisi, de tua misericordia, per me vadam : et ibo, si fuerit mihi data facultas. Ibid, p. 143.

mais celui-ci s'opposa à leur dessein, et embrassa si fortement le corps de son maître, qu'il leur fut impossible de tuer l'un sans l'autre[1]. Les corps de Conrad, de son ami et de douze autres prêtres et laïques, victimes des hérétiques, furent transportés à Marbourg, au milieu des regrets du peuple[2]. Il fut enterré dans la même chapelle que la sainte duchesse, sa fille en Jésus-Christ, et à peu de distance de sa pierre sépulcrale[3].

La mort de Conrad, qui avait veillé aussi fidèlement à la gloire posthume d'Élisabeth qu'à son salut pendant qu'elle vivait encore, fut un grand obstacle pour la canonisation que beaucoup de fidèles avaient désirée et espérée. Les pièces qu'il avait rassemblées furent négligées ou perdues, et le zèle qu'on avait témoigné pour cet intérêt populaire commença à se ralentir[4].

[1] Glutino caritatis corpori ejus adhærens simul cum eo periit : et qui in tota via sua se amaverant, in morte non sunt separati, in uno loco occisi, et uno loco sepulti, hoc est in basilica B. Elisabethæ. Cæsar. Heisterb. ap. Mss. Boll.

[2] Das volg klaget sy zumaelle sere.
Vita Rhyt.

Cf. Crolach. Thesaur. Antiq. Thuring. ap. Justi.

[3] Trith. in Chron. Hirsaug. — Broweri, Antiquit. Trevirens. Apud Justi, p. 153. Les meurtriers de Conrad furent d'abord absous par le concile de Mayence; mais le pape Grégoire IX, par sa bulle datée de Pérouse, des calendes d'août 1235, blâme sévèrement le concile de ce procédé; par une autre bulle, en date du même jour, il les absout lui-même moyennant une très-sévère pénitence. Labbe, Concilia, tom. XI, pars II, col. 2346 et 2347. — Toutes les circonstances relatives à la mort de maître Conrad sont relatées avec beaucoup de soin et d'impartialité dans un savant opuscule du docteur E. L. Th. Henke, intitulé : *Konrad von Marburg*, et publié à Marbourg en 1861. L'auteur remarque avec raison que la mort de Conrad mit un terme aux procédures inquisitoriales en Allemagne, où elles ne reparurent que lors des odieux procès de sorcellerie, au dix-septième siècle.

[4] Deinde neglecta vel deperdita acta processus... paululum remissus est fervor... Wadding, II, p. 364.

Toutefois le Seigneur ne tarda pas à susciter un nouveau et zélé défenseur de la gloire de son humble servante, et là même où cette protection semblait la plus inattendue. Des deux frères que le duc Louis, mari d'Élisabeth, avait laissés, et dont nous avons vu l'indigne conduite envers leur belle-sœur, l'un, Henri, gouvernait les duchés pendant la minorité du jeune Hermann, fils de Louis ; l'autre, Conrad, se livrait sans frein aux violences que pouvaient lui suggérer toutes les passions de la jeunesse. En 1232, à l'occasion d'une pénitence infligée par l'archevêque de Mayence à l'abbé de Reinhartsbrunn, protégé naturel de la maison de Thuringe, le landgrave Conrad fut tellement irrité contre le prélat, qu'il courut sur lui en plein chapitre à Erfurt, le prit par les cheveux, le renversa par terre, et l'aurait certainement poignardé, si ses serviteurs ne l'en eussent empêché. Mais, non content de ces excès, il se mit à ravager les possessions du siége de Mayence, et assiégea, entre autres lieux, la ville de Fritzlar. Il la prit d'assaut, et, pour se venger des dérisions grossières qu'il avait eu à essuyer de la part des femmes de la ville pendant le siége, il y fit mettre le feu, qui consuma la ville tout entière avec ses églises, ses couvents, et une grande partie des habitants[1].

Il se retira ensuite en son château de Tenneberg, près Gotha, où la main de Dieu ne devait pas tarder à le toucher. Un jour il y vit arriver une fille de joie, qui semblait tombée dans la plus profonde misère, et qui venait lui demander l'aumône. Le landgrave lui ayant reproché très-durement l'infamie de sa profession, l'infortunée lui répondit que c'était la misère seule qui l'y avait forcée, et lui fit un tableau si déchirant de cette misère, qu'il en fut ému au point de lui

[1] Dillich's Hess. Chronica. — Rothe, p. 1729. — Ad Ursin. 1289.

prometttre de subvenir dorénavant à tous ses besoins, à condition qu'elle renoncerait à sa vie criminelle. Cet incident produisit une profonde impression sur son âme; il passa la nuit suivante tout entière dans une agitation extrême, en réfléchissant combien il était plus coupable que cette malheureuse qu'il avait insultée, et que la seule pauvreté avait poussée dans le vice, tandis que lui, riche et puissant, faisait un si grand abus de tous les dons de Dieu. Le lendemain matin, il communiqua ses pensées à plusieurs de ses compagnons d'armes et de violence, et apprit avec surprise qu'ils avaient été agités par les mêmes réflexions : ils regardèrent aussitôt cette voix intérieure et simultanée comme un avertissement du ciel, et résolurent de faire pénitence et de changer de vie. Ils s'en allèrent d'abord pieds nus à un pèlerinage voisin, à Gladenbach, et de là à Rome, pour obtenir du pape même l'absolution de leurs péchés[1].

Arrivé à Rome (1233), le duc donna l'exemple de la pénitence la plus sincère et d'une fervente piété. Tous les jours il recevait à sa table vingt-quatre pauvres, qu'il servait lui-même. Le pape lui donna l'absolution, en lui imposant pour condition de se réconcilier avec l'archevêque de Mayence et tous ceux à qui il avait fait tort; de construire et de doter un monastère, au lieu de ceux qu'il avait brûlés; de faire publiquement amende honorable sur les ruines de Fritzlar, et enfin d'entrer lui-même dans un ordre religieux. Pendant qu'il se rapprochait ainsi de Dieu, le souvenir de son humble et sainte belle-sœur, de cette Élisabeth qu'il avait méconnue et persécutée, lui revint aussi dans la mémoire : il résolut d'expier ses torts envers elle en travaillant

[1] Sagittarius. — Teulhorn, geschichte der Hessen, III, p. 559. Histoire de l'Ordre Teutonique, I, p. 309.

à propager sa gloire ; et, dans les entretiens qu'il eut avec le souverain pontife, il lui parla en détail de sa grande sainteté, et demanda vivement sa canonisation[1].

A peine revenu en Allemagne (1234), il s'empressa d'accomplir toutes les conditions de son absolution. Il se rendit à Fritzlar, où ceux qui avaient échappé au massacre des habitants étaient revenus chercher un refuge auprès des ruines du principal monastère : il se prosterna tout de son long devant eux, et les supplia, pour l'amour de Dieu, de lui pardonner tout le mal qu'il leur avait fait[2]. Il fit ensuite une procession pieds nus et une discipline à la main ; il s'agenouilla devant la porte de l'église, et tendit la discipline à la foule des assistants, en invitant tous ceux qui voudraient à la prendre et à l'en frapper. Une seule vieille femme obéit à cette invitation, et lui donna sur le dos plusieurs coups, qu'il endura avec patience[3]. Il fit immédiatement reconstruire le monastère et l'église, et y établit des chanoines, en même temps qu'il concédait à la ville de Fritzlar d'importants privilèges. Il se rendit ensuite à Eisenach, où, de concert avec son frère Henri, il fonda un couvent de Frères Prêcheurs, sous l'invocation de saint Jean, mais à l'intention spéciale de sa belle-sœur Élisabeth, et pour expier ainsi sa participation aux cruelles épreuves qu'elle avait eu à souffrir dans cette même ville d'Eisenach, lors de son expulsion de la Wartbourg[4].

A dater de ce moment, il se dévoua aux intérêts de sa gloire avec le même zèle que le défunt Conrad. On pouvait croire d'ailleurs que c'étaient les prières de sa belle-sœur,

[1] Stetlichin hatte er ouch mit deme babste red von sente Elsebethin... Rothe, p. 1732.

[2] Ibid.

[3] Hist. de l'Ordre Teutonique, t. I, p. 310.

[4] Rothe, p. 1732.

unies à celles de son frère, qui lui avaient mérité la grâce de comprendre ses fautes, et de mépriser, comme on disait alors, *le monde dans sa fleur*[1]. S'étant décidé à entrer dans l'Ordre Teutonique, il prit l'habit et la croix de l'ordre dans l'église même de l'hôpital de Saint-François, fondé par Élisabeth à Marbourg ; il fit confirmer par son frère la donation qu'Élisabeth avait faite de cet hôpital, et des biens qui en dépendaient, à ces moines-chevaliers[2], et y ajouta toutes ses propres possessions en Hesse et en Thuringe. Il obtint en outre que cette donation fût sanctionnée par le pape, et que cet hôpital, devenu un des chefs-lieux de l'Ordre Teutonique, fût exempt de toute juridiction épiscopale et doté de plusieurs autres droits et prérogatives, le tout en l'honneur de la duchesse Élisabeth qui y reposait, afin, était-il dit dans sa supplique au pape, que ce corps sacré, déjà célèbre par la vénération des fidèles, jouisse du privilége de la liberté[3].

Cependant il insistait surtout auprès du pontife pour obtenir une reconnaissance solennelle de la sainteté de sa belle-sœur, et des grâces nombreuses que Dieu accordait chaque jour à son intercession. Le pape céda enfin à ses instances; et voulant, dit un contemporain, que la pieuse simplicité de

[1] Divinitus et precibus utriusque, fratris scilicèt et sanctæ Elisabethæ, permotus, mundum cum flore despexit. Serm. Cæs. Heist. ap. Mss. Bolland.

[2] Nous n'avons pu réussir à fixer précisément l'époque de cette donation dans la vie d'Élisabeth ; mais son existence est reconnue par tous les actes des pontifes et des papes relatifs à cette fondation. La légalité seule de cette donation avait été contestée par le duc Henri, parce qu'il n'avait entendu céder à Élisabeth que l'usufruit des domaines situés à Marbourg, et non la propriété absolue. Voyez Airmann, Historisch. diplomatischer Nachrichte von der ersten Ankunft des deutschen ordens zu Marburg, cité par Justi, p. 191-199.

[3] Pro reverentia beatæ memoriæ Elisabethæ landgraviæ, cujus corpus requiescit ibidem, ut sicut est celebre veneratione fidelium, sic prærogativa gaudeat libertatis. Wadding, t. II, p. 364.

l'Église militante ne fût pas trompée, si les faits avancés n'étaient pas prouvés, mais aussi que l'Église triomphante ne fût point frustrée de sa gloire, si la vérité se trouvait d'accord avec la renommée[1], il chargea, par un bref daté du 3 des ides d'octobre de l'année 1234, l'évêque de Hildesheim et les abbés Hermann de Georgenthal et Raymond de Herford, de procéder a un nouvel examen des miracles attribués à Élisabeth. Dans ce bref[2], il ordonnait aux trois commissaires de lui envoyer les résultats de l'examen dont il avait autrefois chargé l'archevêque de Mayence et maître Conrad; et, dans le cas où ils ne trouveraient pas ces pièces, de recueillir par écrit les dépositions des mêmes témoins et de tous autres, et de les lui faire parvenir dans le délai de cinq mois après la réception de sa lettre. L'évêque et ses collègues, dociles aux ordres du souverain pontife, firent publier dans tous les diocèses circonvoisins le bref, en indiquant un jour où tous les fidèles qui avaient connaissance de quelque guérison obtenue par les prières de la duchesse, eussent à se trouver à Marbourg, pour en déposer avec l'attestation de leurs prélats et curés. Au jour marqué, les commissaires apostoliques se rendirent eux-mêmes à Marbourg, où ils trouvèrent réunis plusieurs milliers de personnes venues de toutes les parties de l'Europe[3]; ils s'adjoignirent plusieurs abbés de Citeaux et de Prémontré, un grand nombre de prieurs et de frères mineurs et prêcheurs, de chanoines réguliers, de religieux de l'Ordre Teutonique, et d'autres

[1] Ut si forsan opinioni res minime responderet, non circumveniretur pia simplicitas Ecclesiæ militantis, si vero fama veritatis viribus et suffragio niteretur, debita laus non negligeretur Ecclesiæ triumphantis. Préambule de la déposition des quatre suivantes, p. 2007.

[2] Voyez l'Appendice, n° VIII, 3.

[3] Multis millibus de diversis mundi partibus ad idem negotium confluentibus. Dict. IV Ancill., p. 2008.

hommes doctes et prudents. Les témoins vinrent déposer, après avoir prêté serment, devant cet imposant tribunal; leurs dires furent scrupuleusement pesés et examinés par des légistes et des professeurs de droit[1].

On ne trouve pas les noms des témoins qui se présentèrent cette fois[2], à l'exception des quatre suivantes de la duchesse : Guta, qui lui avait été attachée alors qu'elle n'avait encore que cinq ans; Ysentrude, sa confidente et sa meilleure amie; Élisabeth et Irmengarde, qui l'avaient servie pendant son séjour à Marbourg. Ce fut alors qu'elles vinrent raconter toutes les quatre ce qu'elles savaient sur la vie de leur maîtresse : ces inappréciables récits nous ont été conservés dans leur entier[3], et nous ont fourni la plupart des traits intimes et touchants de cette narration. Les dépositions de la plupart des autres témoins portaient sur les miracles obtenus par son intercession; parmi le nombre immense qu'on en rapporte, il faut remarquer la résurrection de plusieurs morts[4]. Cent vingt-neuf dépositions furent jugées dignes d'être re-

[1] Testibus cautissime examinatis per juris professores, et circa omnia exactissimam exercens diligentiam. Ibid.

[2] Rutebeuf, poëte français à peu près contemporain de la Sainte, et qui a écrit sa vie, nous dit qu'il ne nomme point les témoins, parce qu'ils avaient tous des noms allemands :

> Dont je pas les noms ne vos nome...
> Ce il ne fussent allemant,
> Les nomasse ; mais ce seroit
> Tens perdu qui les nomeroit.
> Plustost les nomasse et a sois,
> Ce ce fust langage fransois...
> Preudhomme furent et créable.

[3] Voyez l'Indic. des sources, p. 158.

[4] Les historiens varient sur le nombre de ces résurrections miraculeuses : Théodoric et le prologue des quatre suivantes le fixent à seize. Le pape Benoît XIV cite spécialement cette éclatante faveur accordée à Élisabeth : De Serv. Dei beatif. lib. IV, pars I, c. XXI, n° 5.

cueillies, transcrites et munies des sceaux de l'évêque de Hildesheim et des autres prélats et abbés, pour être envoyées à Rome. L'abbé Bernard de Buch, Salomon Magnus, frère prêcheur, et frère Conrad, de l'Ordre Teutonique, ci-devant landgrave[1], et beau-frère de la défunte, furent désignés pour porter au pape le résultat de l'examen qu'il avait prescrit, ainsi que de celui qu'avait fait trois ans auparavant maître Conrad. Ils étaient en même temps porteurs des lettres d'un grand nombre d'évêques et d'abbés, de princes, de princesses et de nobles seigneurs, qui suppliaient tous humblement le père commun des fidèles d'assurer la vénération de la terre à celle qui recevait déjà les félicitations des anges, et de ne pas souffrir que cette vive flamme de céleste charité, allumée par la main de Dieu pour servir d'exemple au monde, fût obscurcie par les nuages du mépris, ni étouffée sous le boisseau de l'hérésie[2].

[1] Fratrem Conradum, quondam Thuringiæ landgravium. Dict. IV Anc. Prolog.

[2] Quatinus lucernam ardentem in caritate ac lucentem aliis per exemplum... non sineret sub nubilo sinistræ derogationis obscurari, vel sub modio hæreticæ depressionis suffocari, ut cui chorus gaudet angelorum, devotio deserviat terrenorum. Prolog. Dict. IV Ancill., p. 2009.

CHAPITRE XXXII

COMMENT LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH FUT CANONISÉE PAR LE PAPE GRÉGOIRE; ET DE LA GRANDE JOIE ET VÉNÉRATION DES FIDÈLES D'ALLEMAGNE LORS DE L'EXALTATION DE SES SACRÉES RELIQUES A MARBOURG.

Annuntiaverunt cœli justitiam ejus, et viderunt omnes populi gloriam ejus.

Ps. XCVI, 6.

Mihi autem nimis honorificati sunt amici tui, Deus.

Ps. CXXXVIII, 17.

Au printemps de l'année 1235, le pape était à Pérouse, dans la ville même où sept années auparavant il avait canonisé saint François d'Assise, lorsque le pénitent Conrad revint auprès de lui, avec les autres envoyés, le supplier d'inscrire dans le ciel, à côté du père Séraphique, la jeune et humble femme qui avait été en Allemagne sa fille première née, et la plus ardente de ses disciples. Le bruit de leur arrivée fit beaucoup d'impression sur le clergé et le peuple. Le pontife ouvrit leurs lettres en présence des cardinaux et des principaux prélats de la cour romaine, et d'une foule de prêtres qui s'étaient assemblés pour les entendre : il leur communiqua tous les détails transmis sur la vie d'Élisabeth et sur les miracles qui lui étaient attribués. Ils furent grandement émerveillés, nous dit-on, et émus jusqu'aux larmes

par tant d'humilité, tant d'amour des pauvres et de la pauvreté, tant de prodiges émanés de la grâce d'en haut[1]. Cependant le pape résolut de mettre la plus grande sévérité dans l'examen de ces miracles : il y fit procéder avec toute la maturité qui le caractérisait, et en observant scrupuleusement toutes les formalités requises pour dissiper le moindre vestige de doute[2]. Les soins et l'exactitude que l'on apporta à cette discussion furent si remarquables, qu'elle a mérité d'être citée comme modèle, à cinq siècles de distance, par un des plus illustres successeurs de Grégoire IX, par Benoît XIV[3]. Mais toutes ces précautions ne servirent qu'à rendre la vérité plus incontestable et plus éclatante; plus l'examen fut sévère, tant à l'égard des faits que des personnes, et plus la certitude fut complète; et, pour nous servir du langage des récits contemporains, le soc de l'autorité apostolique, en sillonnant ce champ inexploré, y mit au jour un immense trésor de sainteté : on vit clairement que le filet du Seigneur avait retiré cette chère Élisabeth du milieu des

[1] Vita Rhyt. § XLI.

Tost fut la nouvelle seue,
La prestraille s'est esmeue ;
Chascuns vient, chascuns accourt...
L'apostoles ces lettres ouvre...
Moult prise la dame et honeure,
Pour la dame de pitié pleure
Et de grand joie ausiment.
Rutebeuf, l. c.

[2] Qua vero sollicitudine grave districtione negotium curia tractaverit... Singula tangit digito discussionis, ad libram pensat rationis, cribro rigidi examinis medullum indagans et eliciens veritatis, huic districti judicii eliminans fantasiam palliatæ falsitatis... Re ipsa rerumque circumstantiis non perfunctorie transitis sed circumspecto scrutinio ad unguem limatis... Prol. Dict. IV Anc., p. 2009.

[3] De Serv. Dei beatif. lib. I, c. XX, n° 10.

flots et des tempêtes de la tribulation terrestre, et l'avait déposée sur le rivage de l'éternel repos[1].

Dans un consistoire présidé par le souverain pontife, et auquel assistaient les patriarches d'Antioche et de Jérusalem et un grand nombre de cardinaux, on donna lecture des preuves officiellement constatées de la sainteté d'Élisabeth; et tous, d'un commun accord, déclarèrent qu'il ne fallait pas tarder à inscrire authentiquement, dans le catalogue terrestre des Saints, ce glorieux nom, déjà inscrit dans le livre de vie, comme l'avait magnifiquement prouvé le Seigneur[2].

On fit ensuite cette même lecture devant le peuple, dont la piété en fut profondément émue, et qui, ravi d'admiration, s'écria tout d'une voix : « Canonisation, très-saint père, canonisation, et sans délai[3] ! » Le pape n'eut pas de peine à céder à cette pressante unanimité; et, pour donner plus d'éclat à la cérémonie, il décida qu'elle aurait lieu le jour de la Pentecôte (26 mai 1235).

Le duc Conrad, dont le zèle ne pouvait être que redoublé par le succès de ses efforts, se chargea de tous les préparatifs nécessaires pour cette imposante solennité.

Le jour de cette grande fête étant arrivé, le pape, accompagné des patriarches, des cardinaux et des prélats, et suivi

[1] Omni quoque ambiguitatis semoto scrupulo, elucebat thesaurum immensæ sanctitatis in agro fluidæ dubitationis absconditum hactenus et sepultum, rastro et vomere apostolicæ auctoritatis effodiendum... Sagenam dominicam hanc nostram Elysabeth ad littus æternæ quietis e fluctibus et tempestatibus tribulationum traxisse... Prol. Dict. IV Anc. l. c.

[2] Unanimi omnium approbatione decretum est, ut digne censeretur super candelabrum apostolicæ canonizationis collocanda, autenthicationis titulo decoranda, Sanctorum in terris cathalogo annotanda, cujus nomen in libro vitæ ascriptum non dubitabatur, sicut per Dominum magnifice comprobatur. Ibid.

[3] Le P. Apollinaire, p. 514. Le P. Archange, p. 508. — Accensa multitudinis devotio in ejus canonizationem unanimiter et ardentissime declamavit. Theod. VIII.

de plusieurs milliers de fidèles, se rendit en procession au couvent des Dominicains, à Pérouse; des trompettes et d'autres instruments annonçaient cette marche solennelle[1] : tous ceux qui y prirent part, depuis le pape jusqu'aux derniers du peuple, portaient des cierges que le landgrave avait distribués à ses frais. La procession étant arrivée à l'église et les cérémonies étant accomplies, le cardinal-diacre, assistant du pape, lut à haute voix aux fidèles un récit de la vie et des miracles d'Élisabeth, au milieu des acclamations du peuple et des larmes de sainte joie et de pieux enthousiasme qui coulaient par torrents des yeux de tous ces fervents chrétiens, heureux et transportés d'avoir une si tendre et si puissante amie de plus dans le ciel[2]. Ensuite[3] le pape exhorta tous les assistants à prier, comme il allait prier lui-même, pour que Dieu ne lui permît point de se tromper dans cette affaire[4]. Après que tout le monde se fut agenouillé et eut prié à cette intention, le pape entonna l'hymne *Veni, Creator Spiritus*, qui fut chantée en entier par l'assemblée. L'hymne terminée, le cardinal-diacre à droite du pape dit : *Flectamus*

[1] Cum tubis ductilibus et voce tubæ corneæ... Prol. Dict. IV Ancill.

[2] Lectis itaque et expositis populo tam de vita quam de miraculis, etc... communi omnium applausu et acclamatione, lacrymarum flumine uberrimarum Dei civitatem lætificante. Ibid.

[3] Nous avons suivi dans cette description des cérémonies de la canonisation, d'abord l'extrait du cardinal d'Ostie, *de Reliq. et vener. SS.*, inséré dans le traité de Benoît XIV, *de Serv. Dei beat.* l. I, c. 36, § V et IX; ensuite le fragment intitulé : *Ex ordine Romano sæculi XIV*, inséré par Mabillon dans son *Museum Italicum*, t. II, p. 422 et seq. Ce sont, à ce que nous croyons, les monuments les plus anciens sur la forme employée pour la canonisation des Saints. Angelo Rocca, évêque de Tagaste et préfet de la sacristie apostolique, dit dans son commentaire *de Canonizatione Sanctorum*, Romæ, 1610, n° 66, que le pape Grégoire IX, celui-là même qui canonisa sainte Élisabeth, a le premier fixé les règles de la canonisation.

[4] Quod Deus non permittat eum errare in hoc negotio. Mabillon. l. c.

genua; et aussitôt le pape et tout le peuple s'agenouillèrent et prièrent à voix basse pendant un certain temps[1]. Le cardinal-diacre de gauche dit ensuite : *Levate;* et alors le pape étant assis sur son trône, la mitre en tête, déclara Sainte la chère Élisabeth, en ces termes[2] :

« En l'honneur de Dieu tout-puissant, le Père, le Fils et « le Saint-Esprit, pour l'exaltation de la foi catholique et « l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de « ce même Dieu tout-puissant, par celle des bienheureux « apôtres Pierre et Paul, et par la nôtre, et avec le conseil « de nos frères, nous déclarons et définissons qu'Élisabeth « d'heureuse mémoire, en son vivant duchesse de Thuringe, « est Sainte et doit être inscrite au catalogue des Saints; « nous l'y inscrivons, et nous ordonnons en même temps « que l'Église universelle célèbre sa fête et son office avec « solennité et dévotion chaque année, au jour de sa mort, le « treize des calendes de décembre[3]. En outre, par la même « autorité, nous accordons à tous les fidèles vraiment péni- « tents et confessés, qui visiteront son tombeau à pareil jour, « une indulgence d'une année et quarante jours[4]. »

Le son des orgues et de toutes les cloches accueillit les

[1] Domnus papa et ceteri alii basse et secrete genibus flexis orant et devote oratione facta; post morulam... Ibid.

[2] Illam felicem et benedictam Elisabeth canonizavit,... ipsam inter sanctos invocavit, ac in Sanctorum cathalogo annotari præcepit, indicensque constituit per scripturam, demandans, ut dies sacræ migrationis ejus annua devotione inter Sanctorum festivitates ab universali Ecclesia venerabiliter recolatur. Theod. VIII, 10.

[3] Traduction textuelle de la formule rapportée par Mabillon dans le fragment cité plus haut.

[4] Ibid. Benoît XIV, de Serv. Dei beat., l. I, c. 36, § 5. — On remarque que cette indulgence a quarante jours de plus que celle accordée par le même pontife aux tombeaux de saint François et de saint Dominique.

dernières paroles du pontife[1]. Bientôt, ayant déposé sa mitre, il entonna le cantique des anges, *Te Deum laudamus*, qui fut chanté par l'assistance avec une harmonie et un enthousiasme propres à ébranler les cieux[2]. Un cardinal-diacre dit ensuite à haute voix : « *Priez pour nous, sainte Élisabeth, alleluia*[3]; » et le pape récita la collection ou l'oraison en l'honneur de la nouvelle Sainte, qu'il avait composée lui-même[4]. Enfin, le cardinal-diacre dit le *Confiteor*, en insérant le nom d'Élisabeth immédiatement après ceux des apôtres, et le pape donna l'absolution et la bénédiction habituelle, en faisant également mention d'elle au lieu où il est parlé des mérites et des prières des Saints[5]. La messe solennelle fut aussitôt célébrée; à l'offertoire, trois des cardinaux juges firent successivement les offrandes mystérieuses des cierges, du pain et du vin, avec deux tourterelles comme symbole de la vie contemplative et solitaire; deux colombes, comme symbole de la vie active, mais pure et fidèle; et en dernier lieu, une cage de petits oiseaux qu'on laissa s'envoler en liberté vers le ciel, comme symbole de l'essor des âmes saintes vers Dieu[6].

Dans le couvent même des Dominicains de Pérouse, où

[1] Rocca, de Canonizatione, p. 116.

[2] Cum solemni decantatione hymni angelici, cujus dulce melos tangebat cœlos. Dict. IV Ancill., p. 2010.

[3] Mabillon, l. c.

[4] Cum orationibus, quæ collectæ dicuntur, quas dominus papa ipse dictator eo die in missa promulgavit. Dict. IV Ancill. l. c.

[5] Mabillon, l. c.

[6] Rocca, de Canonizatione, p. 116, 124, 125. Il cite saint Ildephonse et plusieurs autres auteurs pour l'explication de ces symboles. Nous n'affirmerons pas, du reste, que cet usage ait déjà été appliqué au temps de la canonisation de sainte Élisabeth; mais, voulant donner un tableau complet des cérémonies usitées par l'Église à cette occasion, nous avons cru pouvoir le citer, avec cette observation.

cette cérémonie avait été célébrée, on éleva aussitôt en l'honneur de la Sainte nouvelle un autel que le souverain pontife dota d'une indulgence de trente jours pour tous ceux qui viendraient y prier[1]. Ce fut ainsi le premier lieu du monde où le culte de la chère sainte Élisabeth fut officiellement célébré ; et depuis, les religieux de ce couvent ont toujours honoré par de très-grandes solennités le jour de sa fête, en y chantant son office avec les mêmes mélodies que l'office de leur père saint Dominique[2].

Pour fêter encore cet heureux jour, le bon duc Conrad invita à sa table trois cents religieux, et envoya du pain, du vin, du poisson et du laitage à beaucoup de couvents des environs, aux ermites, aux recluses, et notamment aux pauvres Clarisses[3], à qui la nouvelle Sainte semblait devoir servir de patronne spéciale dans le ciel, après avoir été leur rivale sur la terre. En outre, il fit distribuer à plusieurs milliers de pauvres, à tous ceux, sans distinction, qui lui demandaient l'aumône, des secours abondants en viande, en pain, en vin et en argent ; non pas en son propre nom, mais au nom de l'Ordre Teutonique, et spécialement en l'honneur de celle qui avait été envers tous les pauvres d'une générosité si prodigue[4]. C'était, certes, le meilleur moyen de lui rendre hommage, celui qui eût le plus souri à sa tendre sollicitude. On se figure avec une douce émotion l'allégresse de tous ces pauvres mendiants, à qui la renommée de la royale et sainte étrangère venait se révéler par une voie si

[1] Theod. VIII, 10.

[2] Sub melodia officii patris sui sancti Dominici celebriter peragentes. Ibid.

[3] ... Heremitis, reclusis, servibus domesticæ paupertatis et ordinis beati Francisci, et pane, vino, piscibus et lacticiniis sufficienter eo die ministrabat. Dict. IV Ancill., p. 2010.

[4] Ob ejus reverentiam, quæ effusæ liberalitatis erat in pauperes. Ibid.

bienfaisante. Cette générosité de Conrad plut tellement au pape, qu'il l'invita à sa table, ce qui était une très-grande distinction, et le plaça à ses côtés, tandis qu'il faisait magnifiquement traiter toute sa suite [1]. Lorsqu'il prit ensuite congé pour retourner en Allemagne, le pontife lui accorda toutes les grâces qu'il demandait au nom de beaucoup de pétitionnaires depuis longtemps en instance [2]; puis il lui donna sa bénédiction, et l'embrassa en pleurant beaucoup [3].

Le 1er juin de la même année 1235, le pape publia la bulle de canonisation, qui fut aussitôt envoyée aux princes et aux évêques de toute l'Église. En voici la teneur [4] :

GREGOIRE EVESQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU.

A tous archevesques, evesques, abbez, prieurs, archidiacres, prestres, doyens et autres preslats de l'Église, à qui ces lettres parviendront, salut.

« La majesté infinie du Fils de Dieu, Jésus-Christ, le « doux Sauveur et Rédempteur de nos âmes, considérant « du plus haut des cieux la noblesse et l'excellence de nostre « condition altérée et corrompuë par le peché de nostre pre- « mier pere, puis par un vaste concours de miseres, de vices « et de crimes, touché de piété pour sa plus chere créature,

[1] Ipsum invitans in propria mensa, quod rarum est, statuit collateralem, totam ejus societatem lautissime procurans. Ibid.

[2] Pauperum, in curia laborantum. Ibid.

[3] Benedicens ei, et deosculans cum uberrimis lacrymis valefecit. Theod. l. c.

[4] L'original se trouve à l'Appendice n° VIII. La traduction que nous insérons ici, avec quelques corrections, est celle donnée par le P. Apollinaire dans son histoire, p. 519.

« prist resolution de lui faire ressentir les traits de sa toute-
« puissante miséricorde, de délivrer les hommes assis dans
« l'ombre de la mort, et de rappeler les pauvres exilés dans
« la patrie de la bienheureuse liberté, jugeant tres-raison-
« nable par sa divine et infinie sagesse que, comme par bien-
« séance il appartient à l'ouvrier qui a commencé quelque
« chef-d'œuvre de le perfectionner, et si par malheur il
« vient à décheoir et perdre de son lustre, de le reparer et
« retablir en sa premiere forme; ainsi qu'à lui seul conve-
« noit privativement à tout autre de racheter et de renouve-
« ler sa créature decheuë de son ancienne dignité.

« A ces desseins il entre dans les flancs étroits de la très-
« sainte Vierge (si pourtant on peut nommer étroit ce qui a
« eu assez d'amplitude pour contenir celuy qui est infiny),
« de son throsne donc céleste il entre et se cache dans le
« palais virginal de sa mere tres-sainte, s'y couvre des foi-
« blesses de nostre nature, se rend visible d'invisible qu'il
« estoit, et par l'adorable mystere de son Incarnation abbat
« et surmonte le prince des ténèbres, triomphe de sa malice
« par la glorieuse rédemption de sa nature humaine, en tra-
« çant à ses fideles, par ses divines instructions, une route
« certaine pour assurer le retour dans la patrie.

« La bienheureuse et gracieuse Élisabeth, de naissance
« royale, et, par alliance, duchesse de Thuringe, considé-
« rant avec maturité, et comprenant sagement cette admi-
« rable œconomie de nostre salut, a courageusement entre-
« pris de suivre les sacrées traces du Sauveur, et de travail-
« ler de toutes ses forces à la pratique de la vertu ; et, afin
« de se rendre digne d'estre inondée de l'eternelle clarté,
« depuis le lever de sa vie jusqu'à son coucher, elle n'a
« jamais cessé de se delecter dans les embrassemens de
« l'amour céleste, et d'une ferveur toute naturelle, elle em-

« ploya toutes les puissances de son cœur à aimer unique-
« ment et souverainement Jésus-Christ, nostre Sauveur,
« qui, estant vray Dieu et vray Fils eternel de Dieu, s'est
« fait Fils de l'Homme, et Fils de la tres-sainte Vierge,
« royne des Anges et des hommes : amour tres-pur et tres-
« fervent, qui l'a renduë digne de gouster à longs traits les
« douceurs celestes, et de posseder les faveurs divines qui se
« communiquent aux nopces de cet Agneau adorable.

« Puis estant illuminée de ces mesmes clartez, et se mons-
« trant vraye fille de l'Evangile, regardant en la personne
« de son prochain ce divin Jesus, objet unique de ses affec-
« tions, elle l'a aimé d'une charité si admirable, que toutes
« ses delices estoient de se voir environnée de pauvres, de
« vivre et converser avec eux ; elle cherissoit davantage
« ceux que la misere et les puantes maladies rendoient les
« plus horribles, et dont l'approche eust fait horreur et
« donné la fuite aux cœurs les plus forts du monde : elle
« leur distribuoit si charitablement ses biens, qu'elle s'est
« rendue pauvre et indigente pour les faire abondamment
« pourvoir de tout ce qui leur estoit nécessaire. Elle estoit
« encore enfant et avoit besoin pour son jeune aage de gou-
« vernante, et desja elle estoit la bonne mere, la tutrice et la
« protectrice des pauvres, et son cœur restoit plein de ten-
« dresse pour leurs miseres.

« Ayant appris que le Juge universel devoit surtout faire
« mention en sa derniere sentence des services qu'on luy
« rendoit, et que l'entrée de la gloire estoit aucunement à la
« disposition des pauvres, elle conçut une telle estime de
« leur condition, et entreprit avec tant d'assiduité de se con-
« cilier l'affection et la faveur de ceux que l'esprit ordinaire
« des personnes de sa condition méprise et a peine de sup-
« porter, que, non contente de leur faire l'aumosne de ses

« abondantes richesses, de vider ses greniers, ses coffres et « sa bourse pour les secourir, renonçant de plus aux délices « qui estoient préparées pour sa bouche, elle maceroit rigou- « reusement son tendre corps par jeusnes et par la douleur « de la faim pour leur bien faire, gardoit une parsimonie « perpétuelle pour les rassasier, et pratiquoit une austérité « qui n'avoit point de trefves pour les mettre à leur aise : « vertu d'autant plus loüable et de plus grand merite que « c'estoit de sa pure charité et de l'abondance de sa propre « devotion, sans y estre contrainte ni obligée de personne.

« Que voulez-vous que je vous dise davantage? Cette « noble princesse renonçant à tous les droits que la nature « et sa naissance luy donnoient, et plongeant tous ses desirs « dans l'unique volonté de plaire et de servir Dieu, dès le « vivant du prince son mary, par sa permission et lui con- « servant les droits qui lui appartenoient, elle promit et « garda une tres-fidelle obéissance à son confesseur. Mais, « apres le decez de son tres-honoré époux, estimant la sainte « vie que jusques alors elle avoit menée trop imparfaite, elle « prit le saint habit de religion, et vescut le reste de ses « jours en tres-parfaite religieuse, honorant par son estat et « ses exercices continuels les sacrés et adorables mysteres de « la mort et passion douloureuse de nostre Sauveur. O « femme bienheureuse ! ô dame admirable ! ô douce Eli- « sabeth ! tres-justement ce beau nom vous convenoit, qui « signifie satiété et assouvissement de Dieu, puisque vous « avez si charitablement sustenté les entrailles des pauvres » faméliques qui sont les images et les lieutenans de Dieu, « voire qui sont les membres tres-chers de son divin Fils. « Vous avez merité tres-justement d'estre repuë du pain des « Anges, puisque vous avez donné avec tant de misericorde « le vostre aux Anges et messagers terrestres du Roy des

« cieux. O benoiste et tres-noble veufve, plus feconde en
« vertu que durant vostre honorable mariage vous ne l'avez
« esté en enfans, qui, cherchant dans la vertu ce que la
« nature semble denier aux femmes, estes devenüe une ma-
« gnifique guerriere contre les ennemis de nostre salut : vous
« les avez vaincus avec le bouclier de la foy, comme parle
« l'Apostre, la cuirasse de la justice, l'espée de l'esprit et de
« la ferveur, le casque de salut et la lance de perseverance.
« Aussi s'est-elle rendüe aimable à son époux immortel,
« liée continuellement avec la royne des vierges par la cor-
« diale affection qu'elle avoit à son service, et par l'alliance
« d'une tres-parfaite conformité, abaissant à son exemple
« son Altesse aux exercices d'une très-humble servante:
« elle a ainsi representé sa bonne patronne Elisabeth, dont
« elle portoit le nom, et le vénérable Zacharie; marchant
« simplement et sans reproche dans la voye des commande-
« mens de Dieu, conservant par affection la grâce de Dieu
« dans l'intérieur de son âme; l'enfantant et la produisant
« à l'extérieur par les saintes actions et continuelles bonnes
« œuvres, et la fomentant et nourrissant par l'accroissement
« continuel des vertus, elle a mérité à la fin de ses jours
« d'estre receüe amoureusement par celui auquel seul nous
« devons mettre toute nostre espérance, qui se réserve comme
« un tiltre singulier le pouvoir et la charge d'exalter les in-
« nocens et les humbles, et qui l'a délivrée des liens de la
« mort pour l'asseoir sur le throsne eclatant de l'inacces-
« sible lumiere. Mais tandis qu'au sein des beautés et des
« richesses de l'empire éternel, triomphante en la compa-
« gnie des Saints et des Anges, son esprit jouit de la face de
« Dieu, et resplendit avec éclat dans l'abyme de la gloire
« supresme, sa charité l'a fait sortir comme hors de ce
« throsne pour nous eclairer nous autres qui vivons dans les

« tenebres de la terre, et nous consoler par un grand nom-
« bre de miracles, en vertu desquels les fidelles catholiques
« s'enracinent fortement et croissent glorieusement en la
« foy, en l'espérance et en la charité, les infidelles sont illu-
« minez et informez de la véritable voye de salut, et les he-
« retiques endurcis demeurent la face couverte de honte et
« de confusion.

« Car les ennemis de l'Église voyent devant leurs yeux,
« sans pouvoir apporter aucune résistance, que par les mé-
« rites de celle qui durant la prison de cette vie estoit ama-
« trice de la pauvreté, pleine de douceur et de miséricorde,
« qui pleuroit abondamment, non tant ses pechez propres
« que par une tres-grande charité ceux des autres, qui avoit
« faim de la justice, menoit une vie tres-pure et tres-inno-
« cente, et qui dans les persecutions continuelles et les op-
« probres dont elle a esté battue et attaquée a conservé une
« ame nette et un cœur calme et pacifique, ils voient que,
« par l'invocation de cette fidelle espouse de Jesus-Christ,
« la vie est divinement renduë aux morts, la lumiere aux
« aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets et le
« marcher aux boiteux. Ainsi les miserables heretiques
« pleins de rage et d'envie, malgré leur fureur, et leur poi-
« son dont ils prétendaient infecter toute l'Allemagne, sont
« contraints de voir en cette mesme contrée la religion qu'ils
« vouloient etouffer, s'elancer glorieusement et avec une joye
« inenarrable, triompher de leur malice et de leur impiété.

« Ces merveilles nous ayant esté attestées par des preuves
« qui ne reçoivent point de contradiction, de l'avis de nos
« frères les venerables Patriarches, Archevesques et Evesques
« et tous les autres Prelats qui se sont rencontrez en nostre
« cour, selon le devoir de nostre charge, qui nous oblige de
« veiller diligemment à ce qui tourne et contribuë à l'aug-

« mentation de la gloire de Nostre-Seigneur, nous l'avons
« insérée au Catalogue des Saints, vous enjoignant estroite-
« ment de faire solennellement celebrer sa feste le treizieme
« jour des calendes du mois de decembre, qui est celui où,
« ayant brisé les liens de la mort, elle est accourue à la fon-
« taine de la supresme volupté : afin que par sa pieuse in-
« tercession nous puissions obtenir ce qu'elle a déjà obtenu
« du Christ, et dont elle se glorifie de jouir éternellement.
« En outre, afin d'user du pouvoir qui nous est donné d'en
« haut pour faire gouster à l'universalité des fidelles ces dé-
« lices de la cour invisible, et afin d'exalter le nom du Très-
« Haut, en faisant honorer par leur concours la vénérable
« sepulture de son épouse, pleins de confiance en la miseri-
« corde du Tout-Puissant, par l'autorité de ses bienheureux
« Apostres sainct Pierre et sainct Paul, nous relâchons mi-
« séricordieusement un an et quarante jours de pénitence à
« tous ceux et celles qui, contrits et dignement confessez, y
« viendront le jour de sa feste et durant toute l'octave offrir
« leurs prières et oraisons.

« Donné à Peruse, aux calendes de juin, l'an neuvieme
« de nostre pontificat. »

A peine cette bulle eut-elle été publiée, que le pape éprouva, ce semble, le besoin d'exprimer ses sentiments d'amour et d'admiration pour la nouvelle Sainte, d'une manière plus intime et plus spéciale encore. En cherchant à qui il pourrait s'adresser pour décharger son cœur des émotions qui le remplissaient, il songea à écrire à une souveraine qu'il chérissait vivement, à cause de sa piété et de son dévouement au Saint-Siége[1] : c'était Béatrice, fille de Philippe, roi des

[1] Wadding, p. 393.

Romains, et femme de Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, depuis canonisé. Dès le 7 juin, il lui adressa une longue épître où il lui vantait les vertus d'Élisabeth, qu'il rehaussait par de nombreuses applications de l'Écriture sainte[1]. « Ces jours-ci, » lui disait-il, « il nous a été pré-« senté, selon l'expression de Jésus, fils de Sirach, un vase « admirable, œuvre du Très-Haut, destiné à servir de four-« naise de charité par l'ardeur de ses bonnes œuvres[2]. Ce « vase d'élection, et consacré au Seigneur, n'est autre que « sainte Élisabeth, dont le nom s'interprète par *rassasie-« ment de Dieu*, parce qu'elle a tant de fois rassasié Dieu « dans la personne de ses pauvres et de ses malades. Elle a « nourri le Seigneur avec trois pains, qu'elle a empruntés à « son ancien ami dans la nuit de sa tribulation[3], le pain de « la vérité, le pain de la charité, et le pain du courage..... « Cette Élisabeth, tant amoureuse de la félicité éternelle, a « servi sur la table du maître de la terre et du ciel trois « mets précieux, en repoussant tout ce qu'il défend, en « obéissant à tout ce qu'il ordonne, en accomplissant tout ce « qu'il conseille.... Oui, c'est bien d'elle dont il est écrit : « *Vase admirable, œuvre du Très-Haut*. Vase admirable « par la vertu de son humilité, l'abjection de son corps, la « tendresse de sa compassion, et que tous les siècles aussi « admireront !.... O vase d'élection, vase de miséricorde ! « tu as offert aux tyrans et aux grands de ce monde le vin de « la vraie componction[4] ! Voilà déjà l'un d'entre eux, ton

[1] Voyez le texte latin dans toute son étendue, n° VIII de l'Appendice.

[2] Vas admirabile opus excelsi... fornacem custodiens in operibus ardoris... Eccli. XLIII, 2, 3.

[3] Luc, XI, 5, 6.

[4] O vas admirabile ! vas electum ! vas misericordiæ ! in quo tyrannis principibus et magnatibus mundi vinum veræ compunctionis propinasti. Inter quos sororium tuum, etc.

« triomphante par sa présence, elle glorifie l'Église militante par l'éclat de ses miracles.... Très-chère fille en Jésus-Christ, nous avons voulu mettre devant toi l'exemple de sainte Élisabeth, comme la perle la plus précieuse, pour deux motifs : d'abord afin que tu te regardes souvent dans ce miroir, pour voir s'il ne se cache rien dans les recoins de ta conscience qui puisse offenser les yeux de la majesté divine ; ensuite, afin qu'il ne te manque rien de ce qui est exigé pour la parure d'une épouse céleste, et afin que, quand tu seras invitée à paraître devant Assuérus, c'est-à-dire le Roi éternel, il te voie ornée de toutes les vertus, et revêtue de bonnes œuvres.

« Donné à Pérouse, le 7 des ides de juin, dans la neuvième année de notre pontificat. »

La bulle de canonisation arriva aussitôt en Allemagne, et y fut reçue avec enthousiasme [1]. Il paraît qu'elle fut d'abord publiée à Erfurt, où l'on célébra à cette occasion une fête qui dura dix jours, et pendant laquelle on fit aux pauvres d'immenses distributions [2]. L'archevêque Sigefroi de Mayence fixa aussitôt un jour pour l'exaltation et la translation du corps de la Sainte, et en différa l'époque jusqu'au printemps suivant, pour donner aux évêques et aux fidèles d'Allemagne le temps de se rendre à Marbourg et d'y assister. Le 1er mai 1236 fut désigné à cet effet [3]. Aux approches

[1] Cum ingenti populorum gaudio. Wadding, t. II, p. 388.

[2] Jusqu'en 1783, l'usage s'était conservé à Erfurt de faire des distributions aux pauvres dans la cathédrale, le jour de la fête de sainte Élisabeth. Galletti, Gesch. Thuring., t. II, p. 275. Il en était de même à Marbourg, d'après le témoignage du savant Creuzer, dans son *Abrégé des Antiquités romaines*, cité par M. Stadtler.

[3] Cette date est celle donnée par Cæsarius de Heisterbach, le Chronicon Hildesheimense, et Rommel, Hist. de Hesse, p. 290. Le Bréviaire franciscain

de ce jour, la petite ville de Marbourg et ses environs furent inondés par une foule immense de fidèles de tous les rangs. S'il faut en croire les historiens contemporains, *douze cent mille* chrétiens se trouvèrent réunis par la foi et la ferveur autour du tombeau de l'humble Élisabeth[1]. Toutes les nations, toutes les langues y semblaient représentées[2]. Beaucoup de pèlerins des deux sexes étaient venus de la France, de la Bohême, et de sa patrie, la lointaine Hongrie[3]. Ils s'émerveillaient eux-mêmes de leur grand nombre en s'abordant, et se disaient que pendant des siècles on n'avait jamais vu tant d'hommes réunis, que pour honorer la chère sainte Élisabeth[4]. Toute la famille de Thuringe y était naturellement assemblée : la duchesse Sophie, sa belle-mère, et les ducs Henri et Conrad, ses beaux-frères, heureux de pouvoir expier ainsi solennellement les torts qu'elle leur avait si noblement pardonnés. Ses quatre petits enfants y étaient aussi, avec une foule de princes, de seigneurs, de prêtres, de religieux et de prélats. On remarquait parmi ceux-ci, outre l'archevêque Sigefroi de Mayence qui présidait à la cérémonie, les archevêques de Cologne, de Trèves et de Brême, les évêques de Hambourg, de Halberstadt, de Mersebourg, de Bamberg, de Worms, de Spire, de Paderborn et de Hilde-

fixe cependant la fête de cette translation au 18 avril ; et Cæsarius dit qu'elle n'était célébrée de son temps que le 2 mai, parce que la veille était celle des apôtres SS. Philippe et Jacques.

[1] Quarum omnium numerus ad duodecies centena millia fuerat æstimatus. Trithemius. Chr. Hirsaug. an 1231, ex Gothofredo de S. Paul.

[2] Theod. VIII, 13.

[3] Cæsar. ap. Mss Bolland.

Dy leute merchtenn das volg eben
Und sprachen das bey hundert iahren
Sie das ny mochte offenbaren
Das ir also viel bei einander waren,
Der lieben frawen S. Elisabet zu erenn.

sheim [1]. Enfin l'empereur Frédéric II, alors au comble de sa puissance et de sa gloire, réconcilié avec le pape, récemment uni à la jeune Isabelle d'Angleterre, si célèbre par sa beauté, l'empereur lui-même suspendit toutes ses occupations et ses expéditions militaires pour céder à l'attrait qui entraînait à Marbourg tant de ses sujets, et vint rendre publiquement hommage à celle qui avait dédaigné sa main pour se donner à Dieu [2].

Les chevaliers Teutoniques ayant appris l'arrivée de l'empereur, crurent qu'il serait impossible de déterrer le corps de la Sainte en sa présence, et résolurent de devancer le jour fixé [3]. Trois jours auparavant, le prieur Ulric, accompagné de sept frères, entra de nuit dans l'église où elle reposait ; et, après avoir soigneusement fermé toutes les portes, ils ouvrirent le caveau où était sa tombe. A peine la pierre qui la fermait eut-elle été soulevée, qu'un délicieux parfum s'exhala de ses dépouilles sacrées [4] ; les religieux furent pénétrés d'admiration pour ce gage de miséricorde divine, d'autant plus qu'ils savaient qu'on l'avait ensevelie sans aromates ni parfums quelconques. Ils trouvèrent ce saint corps tout entier, sans l'apparence de corruption, quoiqu'il eût été près de cinq ans sous terre. Elle avait encore les mains jointes en forme de croix sur sa poitrine [5]. Ils se di-

[1] Theod. l. c. — Vit. Rhyt. l. c. — Rothe, p. 1728. — Wadding, l. c.

[2] Ipse gloriosissimus Romanorum imperator, omnibus postpositis negotiis... fama sanctitatis B. Elisabeth attractus et illectus. Cæsar. Heisterb. Sermo in exaltatione B. Elisab. Mss. Boll.

[3] Scientes fratres occupationem imperatoris, etc. Ibid.

[4] Et ecce tanta fragrantia lapide amoto de sacro corpore efferbuit, et omnes odoris illius suavitate recreati, etc. Ibid.

[5] Ipsum sacrum corpusculum quod aromatibus noverunt non fuisse conditum, totum invenerunt integrum et incorruptum. Habebat enim manus forma crucis proprio pectori superpositas. Ibid.

saient les uns aux autres que sans doute ce corps délicat et précieux ne répandait aucune odeur de corruption dans la mort, parce que, vivant, il n'avait reculé devant aucune infection, devant aucune souillure, pour soulager les pauvres[1]. Ils le retirèrent ensuite de son cercueil, et, l'ayant enveloppé d'une draperie de pourpre, ils le déposèrent dans une châsse de plomb qu'ils replacèrent ensuite dans le caveau sans le fermer[2], de manière que l'on n'éprouvât aucune difficulté pour l'enlever lors de la cérémonie.

Enfin, le 1er mai, au point du jour, la multitude s'assembla autour de l'église, et l'empereur ne put qu'avec difficulté fendre les flots du peuple pour pénétrer dans l'enceinte[3]. Il semblait pénétré de dévotion et d'humilité : il était pieds nus, et vêtu d'une pauvre robe grise[4], comme l'avait été la glorieuse sainte qu'il allait honorer; cependant il avait sur la tête sa couronne impériale[5] : autour de lui étaient les princes et les électeurs de l'empire également couronnés, et les évêques et abbés avec leurs mitres[6]. Cette pompeuse procession se dirigea vers la tombe de sainte Élisabeth. C'est alors, dit un narrateur, que fut payé en gloire et en honneur, à la chère sainte dame, le prix de toutes ses humiliations et de toute son abnégation sur la terre[7]. L'empereur voulut descendre le premier dans le caveau et soulever la pierre qui le recouvrait[8] ; le même pur et céleste parfum qui avait déjà

[1] Ibid.

[2] Ibid.

[3] Turbis hinc inde ipsum comprimentibus in kalend. Maii summo diluculo. Ibid.

[4] Ibid.

[5] Raumer, tom. III, p. 620. Rothe, p. 1728.

[6] Rothe, l. c.

[7] Ibid.

[8] Cæsarius, l. c. — Raumer, l. c.

surpris et charmé les religieux se répandit aussitôt sur tous les assistants, et augmenta les sentiments de fervente piété qui les animaient[1]. Les évêques voulurent eux-mêmes retirer le corps sacré de sa fosse[2]; l'empereur les aida aussi ; il baisa avec ferveur la châsse dès qu'il la vit, et la souleva en même temps qu'eux[3]. Elle fut sur-le-champ scellée avec les sceaux des évêques, et puis transportée solennellement, au milieu d'un concert de voix et d'instruments, par eux et par l'empereur, au lieu qui avait été préparé pour l'exposer au peuple.

Cependant une ardente impatience dévorait les cœurs de ces milliers de fidèles qui se pressaient autour de l'enceinte, qui attendaient la vue des saintes reliques, qui brûlaient du désir de les contempler, de les toucher, de les baiser à leur aise[4]. « O heureuse terre! » disaient-ils, « sanctifiée par un « tel dépôt, gardienne d'un tel trésor! O heureux temps où « ce trésor s'est révélé[5]! » Enfin, quand la procession arriva au milieu du peuple, quand ils virent ce corps précieux porté sur les épaules de l'empereur, des princes et des prélats, quand ils respirèrent le doux parfum qui s'en exhalait, l'enthousiasme n'eut plus de bornes. « O petit corps très-sacré, » s'écriait-on, « qui avez tant de poids auprès du Seigneur, et « tant de vertu pour guérir les hommes[6]! Qui pourrait n'être

[1] Odor pietatis et munditiæ redolevit, ædificans et lætificans assidentes. Theod. VIII, 11.

[2] Do griffin dy bischofe selbir zcu, etc. Rothe, l. c.

[3] Alberic apud P. Apollinaire, p. 534. Sepulcrum intravit, et principibus sibi assistentibus archam cum sacro corpore elevans... Cæsarius, l. c.

[4] Exspectabant autem et affectabant cum pio desiderio ambientes, qui aderant, cupientes videre, amplecti et osculari ossa illa sacra... Theod. VIII, 12.

[5] O terra sancta, tanto consecrata deposito, tanti custos et conscia sacramenti! hujus enim temporis felix ætas, cui se talis thesaurus aperuit. Ibid.

[6] O sanctissimi gleba corpusculi, tanti ponderis apud Dominum, apud homines tantæ virtutis!... Ibid.

« pas attiré par ce fragrant parfum? Comment ne pas courir « après la nouvelle sainteté et la merveilleuse beauté de cette « sainte femme[1]? Que les hérétiques tremblent, que les per- « fides Juifs s'épouvantent! la foi d'Élisabeth les a confondus. « Voilà celle que l'on regardait comme folle, et dont la folie « a confondu toute la sagesse de ce monde! Les Anges ont « honoré son tombeau, et voilà tous les peuples qui y accou- « rent; les grands seigneurs et l'empereur romain lui-même « s'abaissent pour la visiter[2]! Voyez l'aimable miséricorde « de la majesté divine! Voilà celle qui vivante a méprisé la « gloire du monde, qui a fui la société des grands, la voilà « honorée magnifiquement par la souveraine majesté du « pape et de l'empereur! Celle qui a toujours choisi la der- « nière place, qui s'est assise par terre, qui a dormi dans la « poussière, la voilà portée, exaltée par des mains royales!... « Et c'est bien justement, puisqu'elle s'était faite pauvresse, « et qu'elle a vendu tout ce qu'elle avait pour acheter l'inap- « préciable perle de l'éternité[3]! »

Le corps saint ayant été exposé à la vénération publique, on célébra solennellement l'office en son honneur; la messe propre de la Sainte fut chantée par l'archevêque de Mayence. A l'offrande, l'empereur s'approcha de la châsse, et plaça

[1] Quis in hujus tam suavi fragrantiæ odore non cucurrat?... Quem in fœmina tam sanctæ novitatis pulchritudo non trahat? Ibid.

[2] Paveat hæreticæ vesania pravitatis, et judaicæ cæcitatis perfidia contabescat... Taceat sapientia hujus mundi... Cujus loculum sepulturæ angeli frequenter visitant... et Romanum imperium se inclinavit ad videndum. Ibid.

[3] Intueri libet misericordiæ divinæ majestatis admirandum in hoc opere ordinem clamandum. Ecce hæc quæ mundi gloriam respuit, etc... et quæ in hoc tempore novissimum locum eligens,... nunc regiis et principum manibus in sublime sustollitur... nec immerito; vendidit namque omnia quæ habuit... et facta paupercula... hanc sibi æternitatis margaritam inappreciabilem comparavit. Ibid.

sur la tête de la chère Élisabeth une couronne d'or[1], en disant : « Puisque je n'ai pas pu la couronner vivante comme « mon impératrice, je veux au moins la couronner aujour« d'hui comme une reine immortelle dans le royaume de « Dieu[2]. » Il y ajouta une coupe en or, dont il avait coutume de se servir dans ses festins, et où fut renfermé plus tard le crâne de la Sainte[3]. Il mena ensuite lui-même à l'offrande le jeune duc Hermann, fils de la Sainte; l'impératrice y mena également les jeunes princesses Sophie et Gertrude[4]. La vieille duchesse Sophie, ses fils Henri et Conrad, s'approchèrent aussi des restes glorifiés de celle qu'ils avaient trop longtemps méconnue, prièrent longtemps auprès d'eux, et offrirent de riches présents en leur honneur. La noblesse et le peuple se pressaient à la fois au pied de l'autel où ils voyaient sa châsse, pour lui faire hommage de leurs offrandes; les fidèles de chacun des pays différents qui s'y trouvaient assemblés voulurent y célébrer l'office à leur manière avec les cantiques de chaque pays, ce qui fit durer infiniment la cérémonie[5]. Les offrandes furent d'une richesse et

[1] Elle valait, selon tous les historiens, 4,500 florins. Le Passional dit que c'était la couronne même de l'empereur. Cæsarius dit que les religieux avaient préalablement détaché avec un couteau les chairs et les cheveux qui restaient adhérents au chef sacré : Ne illius visio aliquid horroris intuentibus incuteret.

[2] Sit ich ir nit kronen sollte uf ertrich zu eine keiserin so wil ich sie abr eren mit der kronen also ein ewige kuningen in gottes riche. Cod. Heidelb. f. 34. Fritsch Closener, Strassburgische Chronik. p. 124.

[3] Chron. Senon. l. IV, c. 31. ap. Spicileg. II, 642.

[4] Le P. Archange, 516. — P. Apollin., p. 535.

[5] Ein itzlich volg nach seynem wesen
Das hatte dae sunderlichen gesang
Dys geschefte das wart lang
Wan des volgs was also viell
Das man es nicht woll mogte geziell...
On massen gross opfer da geschach.
Vita Rhyt. § XLIII.

d'une abondance incroyables; rien ne semblait suffire à ces âmes pieuses pour orner et embellir ce lit tout fleuri de miracles, où dormait la chère Élisabeth [1]. Les femmes donnaient leurs bagues, les ornements de leur poitrine, et toutes sortes de bijoux; d'autres offraient déjà des calices, des missels, des ornements sacerdotaux pour la belle et grande église qu'ils demandaient qu'on élevât sur-le-champ en son honneur, afin qu'elle pût y reposer avec l'honneur qui lui était dû, et que son âme en fût d'autant plus disposée à invoquer Dieu pour ses frères [2].

Mais bientôt une nouvelle merveille vint ajouter encore à la vénération publique, et prouver la constante sollicitude du Seigneur pour la gloire de la Sainte [3]. Dès le lendemain matin, en ouvrant la châsse scellée du sceau des évêques, où reposait le saint corps, on la trouva inondée d'une huile extrêmement subtile et délicate, et qui répandait un parfum semblable à celui du nard le plus précieux. Cette huile coulait goutte à goutte des ossements de la Sainte, comme une bienfaisante rosée du ciel [4]; à mesure qu'on recueillait ces gouttes ou qu'on les essuyait, il en reparaissait aussitôt d'autres presque imperceptibles, et formant comme une sorte de transpiration vaporeuse [5].

A cette vue, le clergé et les fidèles éprouvèrent un nouvel accès de reconnaissance envers le divin auteur de tant de merveilles, et d'enthousiasme envers celle qui en était l'objet.

[1] Lectulum sepulcri Elisabeth miraculis floridum. Theod. VIII, 13.

[2] Vita Rhyt. l. c.

[3] Adjecit divina liberalitas magnificare sanctam suam raro ac miraculo glorioso. Theod. VIII, 15.

[4] Processit odor mirifica et guttæ liquoris sancti, tanquam roris super gramen vel herbam descendentis, stant et distillant. Ibid.

[5] Aliæ paulatim nascuntur subtilissimæ, tanquam sudor de poris corporis evaporans. Ibid.

Avec la pénétration que donne la foi, ils saisirent sur-le-champ le sens symbolique et mystique de ce phénomène. « O beau miracle! » disaient-ils, « digne d'elle, et conforme « à toutes nos prières [1]! Ces ossements qui ont été usés et « brisés par tant d'exercices pieux et de mortifications, exha-« lent un doux parfum, comme si on avait brisé le vase d'al-« bâtre qui renfermait le baume précieux de sainte Made-« leine [2]. Son corps distille une huile sainte et douce, parce « que toute sa vie a regorgé d'œuvres de miséricorde; et « comme l'huile surnage dans toutes les liqueurs où on la « verse, ainsi la miséricorde surmonte tous les jugements de « Dieu [3]. Il en coule surtout de ses pieds, parce qu'ils l'ont « tant de fois portée aux chaumières des pauvres [4], et partout « où elle trouvait quelque misère à soulager. Cette chère « Élisabeth, comme une belle et féconde olive toute fleurie « et parfumée par la vertu, a reçu comme l'huile le don « d'éclairer, de nourrir et de guérir à la fois [5]. Combien « d'âmes malades, combien de corps souffrants n'a-t-elle pas « guéris par sa charité et l'exemple de sa sainteté? Que de « milliers de pauvres elle a nourris et rassasiés de son propre « pain! Par combien de prodiges n'a-t-elle pas illuminé

[1] O vere condignum et congruum et orationi consonum miraculum! Ibid.

[2] Tanquam de fracto unguenti pretiosi alabastro. Hæc nempe ossa exercitiorum spiritualium attritione et mortificatione attrita sunt. Ibid.

[3] In ejus corpore oleum emanavit, quæ toto in vita misericordiæ operibus redundavit. Cod. Flor. 161. — Oleum cuicumque liquori infusum supernatat, unde misericordiam ex similitudine designat. — Superexaltet enim misericordia judicium. Canisius. Thesaur., t. IV, p. 250.

[4] Quia pedibus portabatur ad diversa pauperum tuguria, misericorditer illos visitando et beneficia impendendo. Cæsar. Heist. l. c.

[5] Speciosa nempe et pullulans oliva Elisabeth generoso virtutem odore, florida unctionis pacisque germine fœcunda luminis nihilominus et medicaminis refectionisque ubertate prædita... Theod. l. c. — Oleum illuminat, parcit et sanat. Sic pietas... Canisius, l. c.

« toute l'Église ! C'est donc avec grande raison que cette suave « liqueur, cette huile odoriférante vient proclamer la sainteté « de celle qui a su briller d'un éclat si pur, guérir avec tant « de douceur, nourrir avec tant de générosité, et qui, dans « toute sa vie, a répandu un si riche et si fragrant parfum[1]. »

Cette huile précieuse fut recueillie avec un soin religieux et un zèle immense par le peuple, et beaucoup de guérisons furent obtenues par son emploi dans de graves maladies, ou pour des blessures dangereuses.

Tant de célestes faveurs consacrées par le suffrage suprême de l'Église, et les honneurs qu'elle avait si solennellement décernés à la nouvelle Sainte, ne pouvaient qu'accroître le nombre et la ferveur des fidèles qui venaient chercher auprès de sa tombe soit un aliment à leur piété, soit un remède à leurs maux. Sa gloire se répandit bientôt dans tout l'univers chrétien; elle attirait à Marbourg une foule de pèlerins aussi grande que celle qui se rendait, de tous les pays de l'Europe, au tombeau de saint Jacques de Compostelle[2].

De nombreux miracles furent le résultat de la tendre con-

[1] Per exemplarem vitæ sanctimoniam ægris mentibus, et per gratiam curationum languidis corporibus exhibuit medicinam. Multa pauperum millia, etc... Merito igitur hujus dulcifluі liquoris, olei olivæ odorifera decoratur miraculo. cujus sanctitatis tam luculente puritas excellenter irradicat, lenit suaviter. abundanter satiat, fragrat redolens opulenter. Ibid. — Les personnes qui sont le moins du monde familiarisées avec les écrits ascétiques et légendaires du moyen âge, ne sauraient ignorer le sens profondément symbolique qui y est partout attaché à l'huile. Il y a d'admirables passages sur ce sujet dans S. Bernard, Serm. 15, *super Cantica*, et S. Grégoire, cap. 5, *in Reg*. On trouve aussi un bon résumé de ce point de vue à la fin de la légende de sainte Waldburge, par l'évêque Philippe d'Eichstadt, dans le Thesausus de Canisius, t. IV, p. 250. Outre sainte Élisabeth, on cite sainte Hedwige, sa tante, sainte Waldburge, sainte Catherine, saint Démétrius martyr, et surtout saint Nicolas de Myre, parmi les saints dont les ossements ont reçu le privilége de distiller une huile salutaire.

[2] Wadding, p. 389, ex Chron. mag. Belgic.

fiance qui entraînait à un si long et si pénible voyage tant de pauvres fidèles[1]. Parmi tous ceux dont les légendes et les chroniques nous ont conservé le détail, nous ne voulons en rapporter ici que deux qui nous semblent empreints d'un caractère particulièrement touchant, et qui démontrent tous deux jusqu'à quel point la foi en notre Sainte et l'amour qu'elle inspirait s'étaient rapidement propagés et enracinés jusque dans les contrées les plus éloignées.

Il était, du reste, naturel que le culte d'Élisabeth s'établît surtout en Hongrie où elle avait vu le jour, et que le récit de sa sainte vie et la nouvelle de sa canonisation eussent excité la joie et l'admiration la plus vive dans un pays auquel elle appartenait si spécialement. Or, il y avait à cette époque à Gran, en Hongrie, deux honnêtes et pieux époux, dont la fille unique, encore tout enfant, venait de mourir. Le père et la mère ressentirent de cette mort une douleur excessive. Après avoir beaucoup pleuré et gémi, ils se couchèrent, mais ne purent s'empêcher de parler encore pendant une partie de la nuit de leur malheur[2]. Cependant, la mère s'étant un peu assoupie, elle eut une vision qui lui inspira de porter sur-le-champ le corps de sa fille morte au tombeau de sainte Élisabeth, en Allemagne. S'étant éveillée, elle prit confiance dans le Seigneur, et dit à son mari : « N'enterrons pas encore « notre pauvre petite, mais portons-la avec foi à sainte Éli- « sabeth, que le Seigneur orne de tant de miracles, afin que « par ses prières la vie lui soit rendue[3]. » Le mari se laissa

[1] Un grand nombre de ces miracles sont énumérés dans Wadding, t. II, p. 389-391, et dans le Passional, f. 63-65.

[2] Qui dum post amarissimas lacrymas et graves singultus, ad quiescendum se in lecto pariter collocassent, de miserabili eventu infaustæ mortis dolenter ad invicem loquebantur. Theod. VIII, 16.

[3] Inter quæ mœstissima verba mater aliquantulum soporavit... Nequaquam

convaincre par l'inspiration de sa femme. Dès le matin, comme on s'attendait à voir le corps de l'enfant conduit à l'église et enterré, le père et la mère, au grand étonnement de tout le monde, l'enfermèrent dans un panier, et se mirent en route pour le porter au sanctuaire d'Élisabeth, sans se laisser arrêter par les murmures ni par les dérisions des assistants [1]. Ils furent trente jours en route, au milieu des larmes, des fatigues et des peines de toute sorte; mais, au bout de ce temps, Dieu eut pitié de leur foi et de leur douleur, et, cédant aux mérites de sa chère Élisabeth, il renvoya l'âme innocente de cette enfant au corps inanimé qui lui était offert avec tant de simplicité, et lui rendit la vie [2]. Malgré leur joie sans bornes, les parents n'en voulurent pas moins achever leur long pèlerinage à sainte Élisabeth; ils menèrent leur fille ressuscitée jusqu'à Marbourg. Après y avoir fait leur action de grâces, ils s'en retournèrent en Hongrie y jouir de leur miraculeux bonheur. Cette même jeune fille accompagna plus tard en Allemagne une fille du roi de Hongrie, donnée en mariage au duc de Bavière. Étant venue à Ratisbonne avec sa princesse, elle y entra dans un couvent de dominicaines, dont elle devint prieure, et où elle vivait encore dans une grande sainteté, lorsque Théodoric écrivit son histoire.

sepulturæ trademus filiæ nostræ corpusculum, sed ad sanctam Elisabeth, quam Dominus tot decorat miraculis, fideliter deferemus, ipsius suffragiis vivificandum in nomine Salvatoris. Ibid.

[1] Mane igitur facto, cum putaretur tumulandum, etc... cunctis admirantibus et multis reclamantibus pater et mater involutum corpusculum rapuerunt ad sanctæ limina delaturum. Ibid. — Sy namen das kint in einen korp... und die luten spotteten ir. Herm. Frizlar.

[2] Misertus Deus, videns fidem illorum et audiens gemitum, meritis electæ suæ Elisabeth, remisit animam in visceris puellæ, et reversus est spiritus in cor ejus divino miraculo et revixit. Theod. l. c.

A l'autre extrémité de l'Europe, en Angleterre, il y avait vers ce temps une noble dame qui, après avoir vécu vingt ans avec son mari, le vit mourir sans en avoir eu jamais d'enfants, à son grand regret. Pour se consoler de son veuvage et de sa solitude, elle se vêtit d'une robe grise, se coupa les cheveux, et adopta douze pauvres pour lui servir d'enfants[1]. Elle les logeait chez elle, les nourrissait, les habillait, les lavait et les servait en tout de ses propres mains. Partout où elle rencontrait un être pauvre ou souffrant, elle allait à lui, et lui faisait l'aumône pour l'amour de Dieu et de sainte Élisabeth; car elle avait entendu parler d'Élisabeth, et elle l'aimait plus que tout en ce monde, et plus que tous les autres saints de Dieu. La pensée de sa Sainte chérie ne quittait jamais son cœur; nuit et jour elle méditait sur sa bienheureuse vie[2].

Au moment voulu par Dieu, cette noble et pieuse dame mourut[3]. Au milieu des regrets que sa mort excita, son confesseur vint dire à ceux qui la pleurait qu'il fallait la porter au tombeau de sainte Élisabeth, parce qu'étant en vie, elle avait fait vœu d'y aller. Ses amis obéirent à ce conseil, et traversèrent la mer et une vaste étendue de pays; ils arrivèrent après sept semaines de marche avec son corps à Marbourg. Après qu'ils eurent invoqué la Sainte avec une grande ferveur, le corps de la pieuse dame se ranima tout à coup, et elle revint à la vie en disant : « Que je suis heureuse ! J'ai « reposé sur le sein de sainte Élisabeth[4]. » Ses amis vou-

[1] Und name ir zwœlff arm menschen zu kinden. Passional. f. 63.

[2] Wann sie hat sant Elsbeten vor allen dingen lieb und vor allen gottes heiligen, und vergass ir gar selten in irem hertzen, und gedacht allzeit an ir heiliges leben. Ibid.

[3] Die fraw starb als es Gott wolt haben. Ibid.

[4] Wol mir! ich habe geruet uff sant Elsbeten brust.

lurent la ramener en Angleterre, mais elle refusa de s'éloigner des lieux sanctifiés par sa céleste amie; elle y vécut encore quinze années d'une vie très-sainte, mais dans un silence complet, ne parlant absolument à personne qu'à son confesseur. Celui-ci lui ayant un jour demandé pourquoi elle s'imposait ce silence, elle lui répondit : « Pendant que « je dormais sur le sein d'Élisabeth, j'ai eu trop de bonheur « et de joie pour m'occuper d'autre chose que de regagner « ce bonheur pour l'éternité! »

Ce fut au milieu de ces doux et touchants hommages, offerts en échange de tant de bienfaits et de tant de grâces, que le corps de notre chère Élisabeth reposa pendant trois siècles sous les voûtes de sa magnifique église et sous la garde des chevaliers de l'Ordre Teutonique, toujours croisés pour la foi. Mais son cœur, cette plus noble partie d'elle-même, fut demandé et obtenu par Godefroy, évêque de Cambrai, transporté solennellement par lui dans sa ville épiscopale, et déposé sur un autel de sa cathédrale[1]. Ni l'histoire, ni la tradition, ne nous laissent entrevoir les motifs qui ont pu déterminer les fidèles d'Allemagne à se dépouiller d'un si précieux trésor en faveur d'un diocèse étranger et lointain. Mais qui ne verrait là une mystérieuse disposition de la Pro-

[1] Note des manuscrits des Bollandistes à Bruxelles, extraite de l'*Histoire de Cambray et du Cambresis*, par J. Lecarpentier. Leyde, 1669, t. 1, p. 279. Cet auteur, en se fondant sur la chronique manuscrite de Paul Gelicq, qui écrivait au commencement du seizième siècle, fixe l'époque de la translation du cœur de la Sainte à l'an 1232. Il parle aussi de six bénéfices fondés dans la cathédrale de Cambrai par sainte Élisabeth, ou plutôt en son honneur, par l'évêque Guy de Laon, en 1238. Les informations prises à cet égard par M. Stædtler à Cambrai même, n'ont produit aucun résultat. La magnifique cathédrale a été détruite pendant la Terreur. Mais, comme il dit avec raison, le nom de la Sainte donné à une des rues de la ville montre qu'elle y était l'objet de la vénération populaire.



vidence, qui voulait que ce cœur si tendre et si pur allât attendre à Cambrai un autre cœur digne de lui par son humilité, sa charité et son ardent amour de Dieu, le cœur de Fénelon?

Cependant, de toutes parts le culte d'Élisabeth se propageait dans la chrétienté : tandis que des milliers de pèlerin venaient honorer son tombeau, des églises nombreuses s'élevaient au loin sous son invocation; partout, et notamment à Trèves, à Strasbourg, à Cassel, à Winchester, à Prague, dans toute la Belgique, des couvents, des hôpitaux, asiles de la souffrance morale et physique, la prenaient pour patronne et protectrice auprès de Dieu[1].

L'abbé de Saint-Gall, se souvenant de la promesse qu'Élisabeth lui avait faite pendant son exil d'être toujours son avocate auprès de Dieu, ne douta pas qu'elle ne l'observât plus fidèlement encore dans le ciel que sur la terre : il lui consacra un autel et une chapelle dans une des cours intérieures de son monastère[2]. En Hongrie, patrie de la nouvelle sainte, une splendide église s'éleva en son honneur à Kaschau : beaucoup d'Allemands du pays de Thuringe émigrèrent vers cette époque dans cette ville de la haute Hongrie; leur dévotion à la sainte duchesse leur servait naturellement de lien entre leur ancienne et leur nouvelle patrie. Le roi Étienne V, propre neveu d'Élisabeth, contribua avec zèle à la construction de cet édifice, qui devint le plus beau monument d'architecture ogivale de tout le royaume, et que le plus illustre de ses successeurs, Mathias Corvin, enrichit, au quinzième siècle, d'un tabernacle admirable[3].

Le jour de sa fête, conformément aux ordres du souverain

[1] On verra dans l'Appendice, n° x, l'énumération de quelques-unes des fondations faites en son honneur.

[2] Voir plus haut, t. I, p. 429.

[3] Document transmis par le Dr Hentzlmann, de Pesth, en 1846.

pontife, fut célébré dans toute l'Église et dans quelques localités avec une pompe et une recherche toutes particulières. Le diocèse de Hildesheim se distingua particulièrement par la solennité avec laquelle ce beau jour y était fêté, et par l'harmonie des chants qui retentissaient en son honneur, dans la belle cathédrale bâtie en l'honneur de Marie, autour du rosier gigantesque de Louis le Débonnaire[1]. Innocent IV, à peine monté sur le trône pontifical, accorda un an et quarante jours d'indulgence à ceux qui visiteraient l'église et le tombeau de Marbourg dans les trois derniers jours de la Semaine Sainte[2]. Sixte IV accorda cinquante années et autant de quarantaines d'indulgence à tous les fidèles, pénitents et confessés qui visiteraient les églises de l'ordre de Saint-François, en l'honneur d'Élisabeth, le jour de sa fête[3]. En ce même jour, il y a encore aujourd'hui à Rome cent ans d'indulgences à gagner, dans une des sept basiliques de la ville éternelle, à Sainte-Croix de Jérusalem et à l'église Sainte-Marie des Anges; en outre, indulgence plénière à l'église du Tiers-Ordre, dite de SS. Côme et Damien, au Forum. Enfin, les riches inspirations de la liturgie, de la véritable poésie chrétienne, ne pouvaient manquer à notre Sainte. Des proses, des hymnes, des antiennes nombreuses furent composées et généralement usitées en son honneur : les ordres religieux, et notamment ceux de Saint-François, de Saint-Dominique, de Cîteaux et de Prémontré, lui consacrèrent chacun un office spécial[4]. Ces effusions de la foi et de la reconnaissance

[1] Leibnitz, Script. rer. Brunswicens., t. I, p. 759. Grimm's Deutsche Sagen, t. II, p. 457.

[2] Donné au Latran, le 2 des ides de février 1244. Le texte se trouve dans Wadding, t. III, p. 428.

[3] Bulle *Sacri Prædicatorum*, de 1479.

[4] Dans l'Appendice n° IX, nous avons reproduit tout ce que nous avons pu

des générations contemporaines de sa gloire, avaient ce charme tout particulier de naïveté, de grâce et de tendre piété qui distingue les anciennes liturgies, aujourd'hui si cruellement oubliées; et ainsi se trouvait parcouru et accompli, pour cette Élisabeth que nous avons vue si pleine d'humilité et de mépris pour elle-même, tout le cycle de ces éclatants honneurs, de ces ineffables récompenses, de cette gloire sans rivale que l'Église a créée et réservée pour les Saints.*

Oui, nous le disons sans crainte, saints et saintes de Dieu, quelle gloire est semblable à la vôtre? Quel souvenir humain est chéri, conservé, consacré comme votre souvenir? Quelle popularité y a-t-il qui puisse se comparer à la vôtre dans le cœur des peuples chrétiens? N'eussiez-vous recherché que cette gloire humaine dont le mépris est votre plus beau titre, jamais vos plus ardents efforts n'auraient pu vous élever à celle que vous avez acquise en la foulant aux pieds! Les conquérants, les législateurs, les grands écrivains, les hommes de génie sont oubliés, ou ne brillent qu'à de certains intervalles, dans la vacillante mémoire des hommes : pour l'immense majorité ils demeurent à jamais indifférents et inconnus. Vous, au contraire, ô bienheureux enfants de la terre que vous glorifiez et du ciel que vous peuplez, vous êtes connus et aimés de tout chrétien, car tout chrétien a au moins l'un d'entre vous pour son ami, son patron, le confident de ses plus douces pensées, le dépositaire de ses espérances, le protecteur de son bonheur, le consolateur de ses tristesses. Associés à l'éternelle durée de l'Église, vous êtes,

recueillir des anciens monuments liturgiques consacrés à sainte Élisabeth. Sa fête fut introduite au Bréviaire romain avec le rang de double mineur par le pape Clément X. Dom Guéranger, Inst. Liturg., t. II, p. 133.

comme elle, impassibles et inébranlables dans votre gloire. Chaque année, une fois au moins, le soleil se lève sous votre invocation; et, sur tous les points de la terre, des milliers de chrétiens se saluent et se félicitent, par la seule raison qu'ils ont le bonheur de porter votre nom : et ce nom sacré est célébré, chanté, proclamé dans tous les sanctuaires de la foi par des milliers de voix innocentes et pures, voix de vierges sans tache, voix d'héroïnes de la charité, voix de lévites et de prêtres; enfin par toute la hiérarchie sacerdotale, depuis le pontife suprême jusqu'à l'humble religieux dans sa cellule, qui répondent ainsi tous ensemble, par le plus bel écho qui soit sur la terre, aux concerts des Anges dans les cieux. Encore une fois, saints et saintes de Dieu, quelle gloire est comparable à votre gloire?

CHAPITRE XXXIII

DE CE QUI ADVINT AUX ENFANTS ET AUX PARENTS DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH APRÈS SA MORT, ET DE PLUSIEURS GRANDES SAINTES QUI SORTIRENT DE SA RACE.

O quam pulchra est casta generatio cum claritate : immortalis est enim memoria illius ; quoniam et apud Deum nota est et apud homines... In perpetuum coronata triumphat incoinquinatorum certaminum præmium vincens.

SAP. IV, 1, 12.

On nous pardonnera sans doute de placer ici quelques détails abrégés sur le sort des enfants d'Élisabeth, ainsi que des principaux personnages qui ont figuré dans l'histoire de sa précieuse vie.

En suivant l'ordre dans lequel ces derniers ont successivement quitté le monde, nous trouvons d'abord le roi André, père de notre Sainte. Depuis la nouvelle de la mort de sa fille, il était tombé dans une profonde tristesse, produite surtout par la pensée qu'il n'avait pas su apprécier et honorer suffisamment la vertu de son enfant, et qu'il s'était si facilement résigné à la laisser dans la misère et l'abaissement. Il eut cependant la consolation de voir sa sainteté reconnue par l'Église et proclamée dans le monde chrétien;

mais, peu de temps après sa canonisation, il mourut lui-même[1].

La belle-mère d'Élisabeth, Sophie, mourut aussi en 1238, deux ans après avoir assisté à la translation solennelle de celle dont elle avait si longtemps méconnu la haute destinée: elle se fit enterrer au couvent de Sainte-Catherine à Eisenach, que le duc Hermann, son mari, avait fondé.

Le plus fervent des admirateurs et des champions de la Sainte, son beau-frère Conrad, ne survécut pas très-longtemps à la satisfaction éclatante qu'il lui avait faite pour ses anciens torts envers elle. Sa piété, son courage, sa grande modestie, le firent élire grand maître de l'Ordre Teutonique, où il était entré par esprit de pénitence; il consacra une grande portion de sa puissance et de ses richesses à la construction de la basilique qui porte le nom d'Élisabeth à Marbourg, et dont il eut la gloire d'être le fondateur. Ce fut sans doute pour surveiller de plus près et hâter ces vastes travaux, ou peut-être par affection pour les lieux que sa belle-sœur avait sanctifiés, qu'il choisit la ville de Marbourg pour centre et résidence de l'Ordre dont il était le chef, et qu'il y fit élever le palais dit de *la Commanderie*, dont on voit encore les débris. Ses séjours prolongés en Hesse ne l'empêchèrent pas de présider au nouveau développement que prenait l'Ordre Teutonique en Prusse, où le duc de Masovie l'avait appelé au secours des Chrétiens contre les Païens. Conrad y combattit avec courage et talent; il étendit les nouvelles possessions de l'Ordre, et reçut du pape l'investiture de cette province, qui devait être le théâtre du plus grand éclat de son Ordre. Mais avant de finir sa vie il voulut encore retourner à Rome : y

[1] Ingenti tristitia rex ille correptus est, quod filiæ præstantiam, etc. Bonfinii, Rer. Ungaric. Dec. II, lib. VII, p. 286. — Wadding. . II, p. 292.

étant arrivé, il tomba grièvement malade[1]; pendant cette maladie il était parvenu à un tel degré de pureté intérieure et même sensible, qu'il ne pouvait endurer sans de très-vives douleurs la présence de quiconque avait commis un péché mortel[2]. Tous ceux qui le servaient se virent donc forcés de s'abstenir de tout péché. Il avait pour confesseur l'abbé de Hagen, de l'ordre de Cîteaux. Un jour que ce vénérable religieux[3] se trouvait à côté de son lit, il le vit plongé dans une extase. Lorsque le prince revint à lui, l'abbé lui demanda ce qu'il avait vu dans sa vision. « J'étais, » répondit Conrad, « devant le tribunal du Juge éternel, où l'on examinait sévè-« rement mon sort futur. Enfin, la justice voulut que je « fusse condamné à cinq ans de Purgatoire. Mais ma bonne « sœur Élisabeth s'est approchée du tribunal, et m'a obtenu « la rémission de cette peine. Sachez donc que je mourrai « de cette maladie, et que je jouirai de l'éternelle gloire[4]. » Il mourut en effet, après avoir ordonné que son corps fût transporté à Marbourg pour y reposer auprès de la Sainte, dans l'église qu'il avait commencée pour elle. On voit encore son tombeau, sur lequel il est représenté pieusement endormi dans le Seigneur, et tenant à la main la discipline qu'il présenta au peuple pour le frapper, sur les ruines de Fritzlar[5].

[1] Les historiens varient sur la date de sa mort, fixée par les uns à l'année 1240, par les autres à 1243.

[2] Nullius qui criminali obnoxius esset peccato, præsentiam absque gravi cruciatu poterat sustinere. Theod. VIII, 6.

[3] Homo valde venerabilis et devotus. Ibid. Nous ne trouvons dans les listes de l'ordre de Cîteaux aucune abbaye du nom de Hagen; Théodoric a probablement voulu désigner Heyn, ou Haïna, fondée en 1140, à cinq lieues de Marbourg, selon Jongelinus, *Notitia Abbatiarum ord. Cisterciensis.*

[4] Accedens autem soror mea Elisabeth remissionem hujus purgatorii mihi protinus impetravit. Unde sciatis, etc. Ibid.

[5] Voyez plus haut, t. II, p. 92.

beau à Altenberg [1], ainsi que plusieurs précieux monuments de sa sainte mère qu'elle y avait réunis avec un soin pieux [2].

Les deux autres enfants d'Élisabeth, son fils Hermann et l'aînée de ses deux filles, Sophie, eurent une destinée bien différente, et furent, comme l'avait été leur mère, victimes de l'injustice des hommes.

Hermann, parvenu à l'âge de seize ans en 1239, avait pris possession des États de son père, que son oncle, le duc Henri, avait administrés jusqu'alors. Il fit bientôt un voyage en France pour rendre visite au saint roi Louis IX, et se trouva, comme nous l'avons vu, à la cour plénière de Saumur, où sa qualité de fils de sainte Élisabeth lui attira des hommages universels, et où la reine Blanche de Castille surtout lui donna des marques de la plus tendre affection [3]. Il se maria avec Hélène, fille du duc Othon de Brunswick. Tout annonçait à ce jeune prince un brillant et heureux avenir, lorsqu'il mourut à dix-huit ans, en 1241, à Creuzbourg, où il était né. On attribua généralement cette mort précoce au poison qu'une femme, nommée Berthe de Seebach, lui aurait administré à l'instigation de son indigne oncle Henri. Avant de rendre le dernier soupir, l'infortuné jeune homme témoigna le désir d'être enterré à Marbourg, auprès de sa bienheureuse mère; mais Henri, qui ressaisit aussitôt la souveraineté, ne voulut pas même lui laisser cette consolation;

[1] On y lit cette inscription : Anno Dni. MCCXCVII in die Bti Ypoliti obiit Bta Gertrudis Felix mater hujus conventus filia Ste Elysabet lantgravie Thuringie. Justi, p. 80.

[2] Telles sont une chasuble faite avec une robe de sainte Élisabeth en velours rouge, une coupe d'argent doré dans laquelle elle versait à boire aux pauvres de son hôpital, son anneau de noces (sur lequel M. Justi a fait un travail spécial), et d'autres objets en partie transférés au château de Braunfels, chez le prince de Solms. Ibid.

[3] Voyez plus haut, t. II, p. 30.

et, craignant que sa mère ne le ressuscitât comme elle avait ressuscité tant d'autres morts[1], il fit transporter ses dépouilles à la sépulture des ducs, à Reinhartsbrunn, où l'on peut encore voir sa pierre sépulcrale à côté de celle de son père.

Henri Raspon, désormais seul maître et légitime héritier des vastes possessions de la maison de Thuringe, devint bientôt chef de l'opposition qu'excitaient chaque jour davantage en Allemagne les entreprises de l'empereur Frédéric II contre l'indépendance de la haute noblesse et les droits de l'Église. Le pape Innocent IV ayant fulminé contre Frédéric, au concile de Lyon, la sentence de déposition, le duc de Thuringe se trouva naturellement sur les rangs pour le remplacer. Quoiqu'il soit permis de croire que la couronne impériale fût le but de sa suprême ambition, il protesta toutefois de son incapacité; mais le pape l'exhorta à se dévouer au bien de la chrétienté, et lui envoya des subsides considérables : il se laissa élire roi des Romains à la diète de Francfort en 1246, et fut sacré l'année suivante. Il fit la guerre avec assez de succès à Frédéric et à son fils Conrad, mais il ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité. En 1248, la mort l'enleva à son tour; et quoiqu'il eût été trois fois marié, il ne laissa point d'enfants. Le peuple chrétien vit dans cette extinction de sa race le juste châtiment de sa perfidie envers Élisabeth, et du crime qu'on lui imputait à l'égard de son neveu[2]. Il avait cependant demandé que son

[1] Rothe, p. 1733.

Er hatte das umb dy forcht erkorn
Wen er ineu gein Martpurg schikte
Das ine sein mutter nicht erquickte.
Vita Rhyt. § XLIV.

[2] Unde darumme vordynete her daz en God darmede plagede, daz her libis erbin ny gewunn. Rothe, p. 1729 Vita Rhytmica, l. c.

cœur fût déposé au couvent de Dominicains qu'il avait fondé à Eisenach, en expiation de ses méfaits envers sa belle-sœur.

A sa mort, la Thuringe fut livrée à toutes les horreurs d'une longue guerre de succession. La descendance mâle des anciens ducs de Thuringe étant éteinte en la personne du roi Henri, ses vastes possessions furent dévolues à la ligne féminine : aussi Sophie, l'aînée des filles de sainte Élisabeth et du duc Louis, mariée, comme nous l'avons vu, au duc de Brabant, Henri II le Magnanime (célèbre entre autres titres par sa dévotion à l'ordre de Cîteaux), se présenta pour recueillir l'héritage de son père, tant en son propre nom qu'en celui de son fils Henri, dit l'*Enfant*, âgé de trois ans seulement. Elle fut reconnue sans beaucoup de difficulté en Hesse, qu'elle gouverna pendant toute la minorité de son fils avec beaucoup de sagesse et de vigueur. Mais pour la Thuringe, elle trouva un compétiteur redoutable dans son cousin germain Henri, dit l'*Illustre*, margrave de Misnie, fils de Guta, sœur du duc Louis et du roi Henri. Ce prince, profitant des dissensions qui avaient éclaté en Thuringe aussitôt après la mort de Henri, de celles aussi qui déchiraient l'empire tout entier, réussit à s'emparer d'une très-grande partie de la Thuringe, et notamment du château de Wartbourg. Il n'y avait plus d'empereur universellement reconnu pour rendre justice dans le Saint-Empire romain, depuis la déchéance de la maison de Souabe. Sophie obtint les secours d'un prince vaillant et dévoué, Albert, duc de Brunswick, dont la fille fut fiancée au jeune Henri de Brabant. Mais, malgré les efforts de cet allié, malgré le courage avec lequel Sophie elle-même prenait part à toutes les expéditions de la guerre, le margrave Henri réussit à rester maître des provinces qu'il avait usurpées. Nous n'entrerons pas dans le

détail de cette lutte trop cruelle ; nous nous bornerons à rapporter quelques traits significatifs du caractère de Sophie, et propres à montrer combien le peuple, fidèle à la mémoire de sa Sainte chérie, avait entouré la cause de ses descendants de tout le prestige de la poésie et de la tradition.

Ainsi il est dit que dans la première conférence qui eut lieu entre Sophie et le margrave, celui-ci se montra assez disposé à écouter sa cousine; mais pendant qu'il lui parlait, son maréchal, le sire de Schlottheim, le prit à part et lui dit : « Monseigneur, qu'allez-vous faire? S'il était « possible que vous eussiez un pied dans le Ciel et l'autre « sur la Wartbourg, il faudrait retirer celui du Ciel pour « mieux tenir la Wartbourg. » Henri se laissa convaincre, et alla dire à la duchesse : « Chère cousine, il me faut « réfléchir sur ces objets, et prendre conseil de mes féaux. » Alors Sophie fondit en larmes, et ôtant son gant de sa main droite, elle le jeta en l'air, en disant : « O ennemi « de toute justice! je veux dire toi, Satan; je te jette mon « gant, emporte-le avec tous les perfides conseillers. » Le gant fut enlevé dans l'air et disparut, et quelque temps après le conseiller mourut de male mort[1].

Plus tard, en 1254, dans une seconde conférence, Sophie, désespérant de convaincre son rival par la raison, comme aussi de le dompter par la force, crut pouvoir s'adresser à sa religion; elle apporta avec elle une côte de sa sainte mère, et exigea de lui qu'il jurât, sur la relique sacrée de celle qui avait tant honoré la Thuringe, qu'il croyait ses droits sur ce pays justes et fondés. La noble et touchante foi de la fille dans l'influence de sa mère et la conscience de son adversaire

[1] O du feind aller gerechtigkeit, ich meine dich, teufel! nimm hin den handschuh mit den falschen rathgebern! etc. Grimm, Deutsche sagen, 559, ex Imhof, Chron. Mss.

fut trompée. Henri jura sans embarras, et son serment fut appuyé par celui de vingt de ses chevaliers.

Les habitants d'Eisenach s'étaient déclarés avec énergie pour Sophie, comme s'ils avaient voulu expier leur ancienne ingratitude envers sainte Élisabeth par leur dévouement envers sa fille. Ils assiégèrent même la Wartbourg, où les troupes du margrave tenaient garnison, et bâtirent deux forts pour mieux bloquer le château. Mais Henri surprit la ville de nuit, et s'en empara par trahison. Il fit mettre à mort plusieurs des principaux bourgeois, partisans de la fille et du petit-fils d'Élisabeth. Pour effrayer les autres il eut la barbarie de faire attacher le plus acharné de tous, nommé Welspeche, à une machine de guerre, et de le faire lancer, du haut de la Wartbourg, dans Eisenach. L'intrépide bourgeois, pendant qu'il fendait les airs, s'écria encore : « La « Thuringe n'en est pas moins à l'enfant de Brabant[1]. » La tradition rapporte qu'il subit trois fois ce supplice, en répétant toujours les mêmes paroles : « La Thuringe appartient à l'enfant de Brabant, » et qu'il ne mourut qu'à la troisième chute.

Sophie arriva bientôt après devant Eisenach, et se présenta à la porte Saint-George, qu'elle trouva fermée. Elle somma les habitants d'ouvrir ; et comme on ne lui répondait pas, elle saisit une hache, et en frappa avec violence le bois de chêne de la porte, de manière à y faire une entaille qui se voyait encore deux cents ans après[2].

Enfin, en 1265, le duc Albert de Brunswick ayant été complétement battu et fait prisonnier par les fils du margrave, il fallut en venir à un accommodement définitif. So-

[1] Thüringen gehœrt doch dem kinde von Brabant. Grimm, Deutsche sagen ; ex Rothe, Spangenberg, Winkelmann, etc.

[2] Adam Ursinus, p. 1294.

phie dut renoncer à toutes ses prétentions sur la Thuringe, qui resta en toute propriété à la maison de Misnie. En revanche, la souveraineté de la Hesse fut garantie à son fils Henri l'Enfant, et à sa postérité. Cette division des deux provinces a subsisté jusqu'à nos jours, et les maisons actuelles de Hesse et de Saxe descendent des deux princes rivaux, dont les droits furent fixés par ce traité. Sophie ne mourut qu'en 1284, à l'âge de soixante ans, après avoir consacré toute sa vie à veiller à la prospérité de son pays et de sa famille. Elle repose à Marbourg, dans le même tombeau que son fils, et dans l'église consacrée à sa sainte mère. On y voit sa statue couchée et en prières, selon l'usage des temps catholiques, et ayant à ses côtés ce fils encore enfant sur lequel elle avait veillé avec tant de courage et une si maternelle sollicitude. Sa figure est tout usée par les baisers des pèlerins, qui lui transféraient une partie de leur amour pour sa mère.

Henri Ier, dit l'Enfant, fils de Sophie, petit-fils de sainte Élisabeth, et premier souverain de la Hesse, comme État isolé et indépendant, régna jusqu'en 1308 avec beaucoup de gloire, et entouré de l'affection de son peuple, qu'il protégeait efficacement contre les rapines et les invasions. Il avait soixante-cinq ans à sa mort, quoiqu'il soit représenté comme un petit enfant sur le tombeau qui lui est commun avec sa mère. Il est la tige de toutes les différentes branches de la maison de Hesse, avec lesquelles la plupart des maisons souveraines de l'Europe se sont alliées, en prenant ainsi part au glorieux privilége d'avoir sainte Élisabeth pour aïeule[1].

Après avoir donné ces détails sur les descendants d'Élisabeth, qu'il nous soit permis de dire un mot des saints per-

[1] Voyez la dédicace du P. Apollinaire à la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. Presque toutes les familles actuellement régnantes en Allemagne et en Europe descendent ainsi de sainte Élisabeth, comme aussi plusieurs des

sonnages que nous trouvons dans la famille dont elle était elle-même issue, et sur lesquels son exemple a dû nécessairement exercer la plus puissante influence. Dans la ligne maternelle [1], sa tante, sainte Hedwige, duchesse de Pologne et de Silésie, lui survécut; et, de même que nous avons vu que la pieuse renommée de cette princesse avait réagi avec tant d'efficacité sur Élisabeth encore presqu'au berceau [2], il est bien permis de croire que la duchesse Hedwige fut considérablement fortifiée dans sa ferveur et ses austérités par les récits qu'elle dut recueillir sur l'admirable vie de sa jeune nièce, et par la proclamation solennelle de sa bienheureuse immortalité dans le Ciel et sur la terre. Il semble qu'Hedwige ait eu hâte de s'élancer sur les traces de celle qui, plus jeune qu'elle, l'avait cependant devancée au port, où toutes deux devaient si glorieusement aborder. A la mort d'Élisabeth, on lui envoya un voile qui avait servi à notre Sainte. Hedwige éprouvait pour cette précieuse relique la plus grande vénération, et voulut la porter jusqu'à son dernier soupir; et certes personne ne pouvait être plus digne de revêtir cette parure symbolique. Mariée à douze ans au duc Henri le

maisons de l'ancienne noblesse immédiate du Saint-Empire. A la fin de notre *Collection des monuments de l'histoire de sainte Élisabeth*, in-folio, on trouvera des tableaux généalogiques, dressés d'après les sources les plus authentiques, qui établissent cette filiation pour les maisons suivantes : Anhalt; Bade; Bavière; Bourbons de France, d'Orléans, d'Espagne, de Lucques et de Sicile; Danemark; Furstenberg; Hanovre; Hesse dans toutes ses branches; Holstein-Beck; Lorraine-Autriche; Mérode; Mecklembourg; Modène; Nassau-Orange; Prusse; Sardaigne; Saxe-Royale, Weimar et Altenburg; Schwarzbourg-Rudolstadt; Solms; Stolberg; la Tour et Taxis; la Trémoille. — L'Appendice de ce volume contient un extrait de cette filiation pour la maison de Mérode.

[1] La maison de Méran avait déjà donné le jour à plusieurs saints personnages, entre autres à saint Otton, évêque de Bamberg et apôtre de la Poméranie, à sainte Mechthilde, sa sœur, abbesse de Diessen, à sainte Euphémie, abbesse d'Altomünster, au B. comte Rasso, etc.

[2] Voyez t. I, p. 202.

Barbu, après avoir eu six enfants, elle fit encore toute jeune avec son mari le vœu de vivre désormais comme frère et sœur. Elle l'engagea à fonder une grande abbaye pour des religieuses de Cîteaux, dans un lieu où il était tombé dans un marais profond, dont un ange l'avait retiré en lui tendant une branche. Ce monastère fut nommé *Trebnitz*, parce que quand le duc demanda aux nouvelles religieuses ce dont elles avaient besoin, elles répondirent qu'elles n'avaient besoin de rien, en polonais *trzeba nię*[1]. Hedwige fit élire sa fille Gertrude abbesse de cette maison, où elle se retira bientôt elle-même, et où, avec la permission de son mari, elle prit l'habit de religieuse, mais sans vouloir faire vœu d'obéissance ni de pauvreté, afin de n'être pas gênée dans ses aumônes. Pendant toute sa vie, elle rivalisa avec sa sainte nièce par son humilité et ses mortifications extraordinaires. En lisant le récit des incroyables austérités qu'elle imposait à son corps frêle et délicat, on se demande ce qu'il faut admirer le plus, ou de la force indomptable de sa volonté, ou des merveilleux secours accordés par le Seigneur à la nature déchue, mais avide de remonter vers lui. Elle recherchait avec anxiété la dernière place en tout. Toute pénétrée de cet esprit qui sauva la Cananéenne de l'Évangile[2], et qui lui faisait réclamer de Jésus les miettes qui tombaient de la table des enfants de Dieu, Hedwige ne voulait souvent pour toute nourriture que les miettes qui tombaient de la table des moines et des religieuses, qu'elle aimait à servir. Mais, c'était surtout par son immense charité et la puissante compassion de son cœur, qu'elle rivalisait avec notre chère Élisa-

[1] Une étymologie plus généralement acceptée fait dériver ce nom du mot polonais *trzebić*, clairière.

[2] Nam et catelli edunt de micis, quæ cadunt de mensa dominorum suorum. Matth. xv, 27.

beth. « Elle avoit, » dit un pieux hagiographe, » le cœur si « tendre, qu'elle n'eust sceu voir personne pleurer sans jeter « des larmes en abondance, ny estre à repos, voyant les « autres en ennuy et amertume... Elle avoit toujours des « pauvres qui mangeoient à sa table, lesquels elle servoit « à genoux avant que de s'asseoir... Souvent, quand per- « sonne n'y prenoit garde, elle baisoit les pas par où les « pauvres avoient passé, honorant Jésus-Christ en eux, le- « quel estant roy de gloire, se fit pauvre pour nous. Elle ay- « moit si tendrement et passionnément les pauvres et la pau- « vreté, qu'elle achetoit d'eux les morceaux de pain que les « religieux leur donnoient par aumosne, qu'elle mangeoit et « les baisoit souvent, comme le pain des anges et une chose « sacrée. Entre les autres pauvres, elle en avoit treize plus « souffreteux, en l'honneur de nostre Rédempteur Jesus- « Christ et de ses Apostres, lesquels elle menoit toujours « quand et soy, en quelque part qu'elle allast, les faisant « bien loger et accommoder, et vouloit qu'ils disnassent « devant elle, les servant elle-mesme. Quand elle mangeoit, « elle leur envoyoit ce qu'il y avoit de meilleur, et estoit si « charitable, qu'elle faisoit toujours part aux pauvres de ce « qu'on luy presentoit, quand ce n'eust été qu'une poire, « parce qu'elle ne l'eust pas trouvée de bon goust, si les « pauvres n'y eussent premièrement tasté [1]. »

Elle ne voulut jamais qu'on pressât ses vassaux, ni ses serfs, pour leur faire payer leurs fermages et redevances; elle allait sans cesse assister aux audiences des tribunaux où se jugeaient les causes des pauvres; et quand elle voyait que les juges étaient disposés à la sévérité, elle faisait rendre la sentence par le chapelain qui l'accompagnait.

[1] Ribadeneira, la Fleur des Saints, traduction de René Gaultier.

Son mari, qui avait pour elle autant de respect que d'amour, imagina le moyen le plus touchant de lui témoigner la sympathie qu'il éprouvait pour sa compassion envers le pauvre peuple : il ordonna que lorsque Hedwige passerait devant les prisons publiques, les portes en fussent ouvertes, et les prisonniers délivrés pour l'amour d'elle.

Elle portait dans tous ses exercices de piété la ferveur la plus vive : chaque jour elle entendait autant de messes qu'il y avait de prêtres auprès d'elle, en versant chaque fois d'abondantes larmes. C'était surtout à la sainte Vierge qu'elle portait une ardente dévotion : elle ne quittait jamais une petite image de cette mère divine, avec laquelle elle s'entretenait souvent dans sa simplicité, qu'elle portait à la main lorsqu'elle allait visiter les malades, et dont elle se servait pour les bénir, ce qui les guérissait souvent. Son mari ayant été blessé et fait prisonnier par le duc Conrad son rival, elle alla toute seule à pied trouver cet ennemi acharné, et exalté par sa victoire : lorsqu'elle parut devant lui, il crut voir un ange, et sans essayer de résister, il lui accorda sur-le-champ la paix, et la liberté de son mari. Peu de temps après elle perdit cet époux chéri, et ensuite son fils Henri qu'elle aimait avec la plus vive tendresse, et qui fut tué en combattant pour la foi et l'indépendance de l'Europe contre les hordes tartares. Elle l'avait elle-même exhorté à mourir, l'épée à la main, pour la chère chrétienté, et elle alla elle-même recueillir son corps nu et sanglant sur le champ de bataille où il avait péri. Elle supporta ces deux pertes avec le calme et la résignation que donne l'amour suprême. Mais sa propre mort suivit de près cette séparation. Le jour de la Nativité de la Vierge de l'an 1243, la religieuse qui la servait vit une troupe de belles jeunes filles qui brillaient d'un éclat surnaturel venir rendre visite à Hedwige,

qui leur dit avec beaucoup de joie : « Salut, chères saintes « et bonnes amies, Madeleine, Catherine, Thècle, Ursule, « et vous toutes qui êtes venues me voir. » Ensuite elles parlèrent latin, et la religieuse ne comprit plus ce qu'elles disaient. Le 15 octobre suivant, elle rendit le dernier soupir en bénissant Dieu. De nombreux miracles ayant constaté sa sainteté, elle fut canonisée par le pape Clément IV en 1267 : on fit sa translation solennelle l'année suivante ; lorsqu'on déterra son corps, on trouva serrée entre les doigts de sa main la petite image de la sainte Vierge qu'elle avait tant aimée [1].

Pendant que sainte Hedwige jetait tant de lustre sur la ligne maternelle d'Élisabeth, l'influence de notre chère Sainte produisait des fruits sinon plus précieux, du moins plus nombreux encore, dans sa famille paternelle, dans cette illustre maison de Hongrie, qui, seule de toutes les maisons royales de l'Europe, comptait déjà dans son sein trois rois canonisés, saint Étienne, saint Émeric [2] et saint Ladislas [3]. Bela IV, frère de notre Élisabeth et successeur de son père André, se montra digne d'être le frère d'une telle sœur et le père de deux autres saintes, par la piété, le courage et la résignation qu'il déploya, pendant trente-cinq ans de règne et de lutte contre les Tartares victorieux. En 1244, il autorisa par un diplôme la fondation d'une église en l'honneur de sa sœur par deux serviteurs fidèles, David et Furkas, qui l'avaient suivie en Thu-

[1] La Sainte repose aujourd'hui dans un très-beau mausolée érigé en 1680, et qui existe dans une chapelle du treizième siècle, attenant à la vaste et curieuse église de l'abbaye de Trebnitz. Cette abbaye, supprimée en 1810 par le gouvernement prussien, et transformée en fabrique de draps (laquelle a fait faillite), mérite d'être visitée par tout voyageur catholique : elle n'est qu'à quatre lieues de Breslau. — Une *Vie de sainte Hedwige*, très-complète, a été publiée à Breslau, en 1860, par M. l'abbé Knoblich.

[2] Tous deux canonisés par Benoît IX en 1036.

[3] Canonisé par Célestin III en 1191.

ringe[1]. Puis, comme séduit par son exemple, il se fit agréger comme elle au Tiers-Ordre de Saint-François, et enterrer dans l'église que les Franciscains avaient fondée à Gran sous l'invocation de sainte Élisabeth, malgré l'opposition de ceux qui lui recommandaient de ne pas abandonner l'ancienne sépulture des rois[2]. Le second frère de notre Sainte, Coloman, semble avoir été encore plus enivré par le parfum de la perfection qui s'exhalait de la vie de sa sœur[3]. Ayant épousé une princesse polonaise d'une grande beauté, Salomée, fille du duc de Cracovie, qui lui avait été fiancée et élevée avec lui dès l'âge de trois ans, il fit avec elle dès le premier jour de ses noces le vœu de chasteté perpétuelle, qu'il observa avec la plus courageuse fidélité[4]. Élu roi de Gallicie, il défendit contre les Tartares cette partie de la Pologne, et mourut glorieusement en combattant contre eux pour sa patrie et son Dieu. Sa veuve fonda un couvent de Franciscains et un autre de sœurs Clarisses, et prit elle-même le voile chez ces dernières, où elle vécut jusqu'à la fin de ses jours dans l'exercice des plus héroïques vertus, et honorée par des faveurs toutes particulières de la miséricorde divine. Le jour de sa mort (1268), on entendit dans les airs une douce harmonie et des voix qui chantaient ces paroles : *Fronduit, floruit virgula Aaron.* Une religieuse ayant remarqué que sa figure exprimait une joie extrême, et qu'elle souriait avec complaisance, lui dit : « Quoi ! madame, voyez-« vous quelque chose d'agréable qui puisse vous réjouir au « milieu de tant de douleurs ? — Oh oui ! » répondit la

[1] L'original de cette pièce se trouve dans Pray, Dissert. prævia, § 10.

[2] Cod. Heidelb., cx. Wadding, II, p. 392.

[3] B. Elisabethæ frater, a sorore, velut ab unguentaria taberna suavissimum virtutum odorem trahens... Wadding, l. c.

[4] Wadding, t. III, p. 354.

bienheureuse, « je vois madame la très-sainte Vierge, la « mère de mon Seigneur, qui me réjouit outre mesure. » Au moment où elle rendit le dernier soupir, l'on vit comme une petite étoile sortir de ses lèvres, et monter vers le ciel[1].

Mais les filles de Bela IV, nièces par conséquent d'Élisabeth, plus rapprochées que leur père, par le sexe, de celle qui était l'honneur de leur famille, voulurent aussi rivaliser avec elle par l'austérité et la sainteté de leur vie. L'une d'elles, connue dans l'Église sous le nom de la bienheureuse Marguerite de Hongrie[2], fut sans cesse préoccupée, à ce que nous dit son historien, de l'exemple que lui avait laissé sa glorieuse tante[3]; et tout dans sa vie devait justifier en elle cette tendance. Vouée avant de naître au Seigneur, par sa mère Marie, fille de l'empereur de Constantinople, comme une offrande propitiatoire, afin d'obtenir du Ciel quelque soulagement aux maux que les Tartares infligeaient à la Hongrie, sa naissance fut signalée par une éclatante victoire sur les infidèles, comme si Dieu avait voulu témoigner ainsi son acceptation du sacrifice. Aussi ses pieux parents, fidèles à leur promesse, la firent entrer à trois ans et demi dans un couvent de Dominicaines. Douée d'une intelligence et d'une ardeur très-précoce, elle y prit le voile à douze ans, quoique son angélique beauté[4] et sa haute naissance l'eussent fait rechercher en mariage par plusieurs princes puissants : elle y passa tout le reste de sa vie, qui ne fut que de vingt-quatre années. Ce temps si court en apparence fut tout entier em-

[1] Video Dominam meam, Virginem sanctissimam, matrem Domini, quæ ultra captum lætificat, etc. Ibid., t. v, p. 285.

[2] Née en 1242, morte en 1270.

[3] Castiglio, Historia generale di S. Domenico e del suo ordine. Part. I, lib. 3, p. 351, traduit de l'espagnol.

[4] Era questa sancta Margarita di gratia e di bellezza corporale com' un angelo. Ibid.

ployé par elle à des œuvres de charité, à des actes de la plus fervente piété et à des austérités surnaturelles, en un mot, à tout ce qui peut à la fois développer dans un cœur pur l'amour de Dieu et le manifester au dehors. Marie et la Croix étaient les voies par où elle élevait surtout cet amour vers celui qui en était l'objet. Elle ne pouvait jamais nommer la sainte Vierge sans ajouter aussitôt : *mère de Dieu et mon espérance*. Ce fut à l'âge de quatre ans qu'elle vit pour la première fois une croix, et qu'elle demanda aux religieuses : « Qu'est-ce que ce bois? — C'est sur un bois pareil, » lui répondit-on, « que le Fils de Dieu a versé son sang pour le « salut du monde. » A ces mots, l'enfant s'élança vers la croix, et la baisa avec passion[1]. Depuis lors elle ne vit jamais une croix sans se jeter à genoux pour l'adorer, et avant de s'endormir elle posait un crucifix sur ses paupières, afin qu'en rouvrant les yeux ce fût le premier objet qui frappât ses regards. Dieu lui accorda à la fois le don des miracles et de prophétie, et la grâce de régner sur les cœurs de ses compatriotes, sans jamais sortir de son couvent : elle mettait, dans les soins qu'elle donnait aux pauvres et aux malades qui venaient la trouver, tant de grâce, de charme et d'adresse, que longtemps après sa mort, pour désigner quelque chose de maladroit ou de désagréable, le peuple hongrois disait, en guise de proverbe : « On voit bien que ce n'est pas à la façon de « sœur Marguerite[2]. » Elle n'avait que vingt-huit ans lorsque Dieu la ravit à sa famille, à sa patrie et à l'Ordre qui s'en enorgueillissait, pour la réunir à sainte Élisabeth dans le ciel[3].

[1] Si lanciò subito verso quel legno, baciandolo molte volte con le ginocchie in terra. Ibid.

[2] Era tanta la pulitezza, la maniera, e la gentilezza sua... Dicevano, ben pare che ciò non sià stato fatto secundo il libro di suora Margarita. Ibid.

[3] Sainte Marguerite est encore l'objet de la vénération populaire en Hon-

Sa sœur, Cunégonde ou Kinga, mariée en 1239 à Boleslas le Pudique, duc de Pologne, engagea son mari à faire avec elle le vœu solennel et public de chasteté perpétuelle, qu'ils observèrent scrupuleusement pendant quarante ans de mariage. Devenue veuve en 1279, en même temps que sa troisième sœur Yolande, mariée comme elle à un Boleslas, duc de Kaliscz en Pologne, elles résolurent de prendre toutes deux le voile; et après avoir distribué tous leurs biens aux pauvres, elles entrèrent, comme l'avait fait leur tante Salomée, dans cet Ordre des pauvres Clarisses, qui semble avoir offert des attraits si irrésistibles aux princesses de ce siècle. Cunégonde mourut en 1292, après avoir donné l'exemple des plus grandes austérités, et avoir reçu du ciel le don des miracles. Elle a toujours été regardée en Pologne comme sainte et patronne du pays; son tombeau a été l'objet de la vénération fervente de toutes les races slaves, et le but de nombreux pèlerinages : le lundi de chaque semaine lui était spécialement consacré [1]. On nous a conservé les oraisons dont se servaient ces pieux pèlerins : ils invoquaient l'heureuse Cunégonde en même temps que la glorieuse Vierge Marie et sainte Claire [2]. Plus de trois siècles après sa mort, la dévo-

grie : une île du Danube, un peu au-dessous de l'antique capitale de Bude, et très-fréquentée par les habitants de Pesth, porte son nom, et l'on y montre les ruines du couvent qu'elle y habitait. L'auteur de ce livre ne peut se refuser le plaisir de témoigner ici sa reconnaissance pour l'accueil aussi courtois que magnifique qui lui a été fait, dans cette île même, par les prélats et les magnats du beau royaume où est née sainte Élisabeth. (*Note de la 9e édition.*)

[1] In universo regno Poloniæ pro patrona ac tutelari proclamatur, ejusque sepulcrum magna devotione invisunt non tantum Poloni, sed etiam provinciæ Sceputiensis incolæ, Germani, Rutheni, Silesii, Moravi et Hungari... Diem lunæ sanctæ Cunegundi fatalem jejunis, etc... sacrare non omittunt. Wadding, ad 1292, t. v, p. 312. Voyez aussi sa vie par Dlugosz, apud Bolland. Act. Sanct. Julii, die 14.

[2] Sancti archangeli Dei omnes et custodes nostri nos ad æterna gaudia illæse,

tion qu'elle inspirait était si loin d'être refroidie, que Sigismond, roi de Pologne, adressa en 1628 une lettre très-pressante au pape Urbain VIII, pour obtenir la canonisation officielle de celle que les Polonais proclamaient depuis si longtemps leur sainte tutélaire. En 1690, Alexandre VIII approuva le culte public qu'on lui rendait; et plus tard Clément XI la reconnut solennellement comme patronne de la Pologne et de la Lithuanie [1].

De nos jours, sa mémoire est spécialement vénérée par les populations simples et pieuses qui habitent le versant polonais des monts Krapacks, où elle a longtemps elle-même séjourné, et où elle a fondé plusieurs églises et monastères. Le peuple y raconte une foule de traditions touchantes sur elle, et, d'après ce qu'on nous a écrit de Pologne, son souvenir règne encore d'une manière si vivace dans ces cœurs catholiques, qu'on pourrait la croire morte seulement depuis quelques années.

Comme si cette maison de Hongrie avait été destinée à servir en quelque sorte de pépinière pour le ciel, les princesses de cette race bénie, mariées comme notre Élisabeth à des souverains étrangers, qui n'ont pas jeté par elles-mêmes un éclat spécial, semblent avoir eu du moins le privilége de donner le jour à des saintes. Ainsi Yolande, sœur d'Élisabeth, mariée au roi d'Aragon Jacques le Conquérant, fut grand'mère de sainte Élisabeth de Portugal; et Constance, sœur du roi André, fut mère de cette Agnès de Bohême, sur

læte, pariterque cum gloriosa Virgine Maria, et omnibus sanctis, per te, sancta Clara, et felix Kunegundis, nos perducant. Wadding, l. c.

[1] Un Appendice de Wadding, t. v, p. 432, nous révèle l'existence d'une quatrième nièce d'Élisabeth, sœur des bienheureuses Marguerite, Cunégonde et de Yolande, nommée Constance, qui se fit Clarisse comme ces deux dernières, et mourut à Léopol en 1300.

laquelle nous avons déjà vu le souverain pontife s'exprimer en termes si magnifiques[1]. Après avoir refusé la main du roi d'Angleterre, du roi des Romains, de l'empereur Frédéric II, au risque même d'attirer tous les fléaux de la guerre sur sa patrie, après avoir passé quarante-six années dans son monastère, ceinte du cordon de Saint-François, et marchant nu-pieds sur les traces de sainte Claire et de sainte Élisabeth, dans la pratique la plus exemplaire de l'humilité, de la pauvreté et de la charité, Agnès mourut en 1283, et a toujours été depuis vénérée en Bohême et en Allemagne comme Sainte, bien que le Saint-Siége n'ait pas cru devoir accorder sa canonisation solennelle aux prières de l'empereur Charles IV, qui avait eu deux fois la vie sauve par son invocation.

Quant à sainte Élisabeth de Portugal[2], il faudrait presque un volume pour raconter tous les traits de sa touchante et glorieuse vie, et nous ne pouvons lui consacrer que quelques lignes. Née en 1271, de Pierre, roi d'Aragon, et de Constance de Sicile, elle sembla comme prédestinée à la gloire céleste par le nom qui lui fut donné; car, au mépris de l'usage alors universellement suivi en Espagne, de nommer les princesses d'après leur mère ou leur grand'mère, elle fut appelée Élisabeth, d'après notre Élisabeth qui était la tante maternelle de son père[3]. Elle fut mariée à quinze ans à

[1] Voyez plus haut, t. II, p. 112.

[2] Nous devons à M. Ferdinand Denis, si connu par ses belles études sur l'histoire et la littérature de l'Espagne et du Portugal, l'indication d'une vie spéciale de cette Sainte, dont voici le titre exact : Vie de sainte Élisabeth, royne de Portugal, canonisée par nostre S. Père le pape Urbain VIII, le 25 may de l'an de jubilé 1625, recueillie et publiée en latin par le R. P. Hilarion de Coste, prédicateur de l'ordre des Minimes de S. François-de-Paule, et mise en français par M. Jacques de Cougnée, Ad. Paris, 1628, 1 vol. in-18. L'original est cité par les Bollandistes dans le tome II de leurs actes de juillet.

[3] Voy. pour cette descendance, comme pour toutes celles indiquées dans ce chapitre, les deux tables généalogiques, à l'Appendice n° II.

Denis, roi de Portugal; mais, loin de trouver, comme sa sainte patronne, un époux tendre et digne d'elle, elle fut longtemps accablée par ses mauvais traitements et désolée par ses infidélités. Elle n'en fut que plus fidèle à tous les devoirs de l'épouse chrétienne; elle chercha à le ramener par un redoublement de tendresse et une patience inaltérable. « Faut-il, » répondait-elle aux dames qui lui reprochaient sa trop grande tolérance, « qu'à cause des péchés du roi je « renonce à la vertu de la patience, et que j'ajoute ainsi mon « péché aux siens? J'aime mieux me borner à prendre Dieu « et ses chers saints pour confidents de ma honte, et à amol- « lir le cœur de mon mari par ma propre douceur[1]. » Elle poussa l'indulgence et la résignation jusqu'au point de sourire aux maîtresses du roi, et d'élever ses enfants naturels en même temps que ceux nés de son mariage, avec la même sollicitude pour leur salut et leur bien-être. Cependant, l'aîné de ses fils légitimes, indigné de la conduite de son père, se révolta contre lui : le roi voulut regarder Élisabeth comme complice de cette révolte, la dépouilla de sa dot et de tous ses biens, et la fit enfermer dans une forteresse. A peine eut-elle été délivrée de cette injuste captivité, qu'elle consacra toute son activité à réconcilier son mari avec son fils. Voyant tous ses efforts inutiles, elle choisit le moment où l'armée du roi et celle de l'infant, rangées en bataille, allaient en venir aux mains, pour monter à cheval et se jeter toute seule entre les deux lignes au milieu d'une grêle de flèches, en conjurant les combattants de suspendre leurs coups. Les soldats, moins inexorables que leurs chefs, furent touchés par tant de dévouement; ils laissèrent tomber leurs armes, et forcèrent ainsi le père et le fils à faire la paix.

[1] Kochem, p. 850.

Quelque temps après, elle vint à bout de rétablir l'union entre deux de ses fils qui se livraient une guerre cruelle, puis entre son frère le roi d'Aragon et son gendre le roi de Castille, à la sollicitation des peuples de l'Espagne, qui l'imposèrent pour médiatrice à leurs souverains. C'est ainsi qu'elle a mérité que l'Église universelle lui décernât le titre glorieux de *mère de la paix et de la patrie*[1]. Son mari étant tombé mortellement malade, elle voulut être la seule à lui rendre les services les plus pénibles, et reçut son dernier soupir. Après quoi elle revêtit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, qu'elle tenait depuis longtemps enfermé dans sa cassette, et tout prêt pour le premier moment de son veuvage. Elle fit un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle pour l'âme de son époux, et y offrit à son intention la couronne de pierreries qu'elle avait portée le jour de ses noces. Elle passa le reste de sa vie dans la pratique de toutes les vertus, servant tous les jours trente pauvres dans un hôpital qu'elle avait fait bâtir près de son palais, sous le nom de sa sainte tante et patronne, qu'elle cherchait à imiter par sa charité, ses austérités, et la fidèle observation de toutes les cérémonies de l'Église. Elle aimait avec passion les offices et les chants de l'Église, et assistait chaque jour à deux messes en musique, dont la première à l'intention de son défunt mari. Un an avant sa mort, elle voulut retourner à Saint-Jacques de Compostelle, mais à pied, déguisée en paysanne et en mendiant son pain tout le long du chemin, afin de n'être pas reconnue et importunée par la vénération du peuple. Enfin, en 1336, son fils, le roi de Portugal, ayant déclaré la guerre à son gendre le roi de Castille, elle résolut,

[1] Elisabeth pacis et patriæ mater, in cœlo triumphans, dona nobis pacem. Antienne du *Magnificat*, pour la fête de sainte Élisabeth, au Bréviaire romain, 8 juillet.

malgré son grand âge, d'employer le reste de ses forces à faire sept jours de marche pour essayer de les réconcilier : elle remporta cette dernière victoire ; mais les fatigues du voyage, entrepris dans les grandes chaleurs de l'été, la menèrent aux portes du tombeau. « Voyez, » dit-elle la veille de sa mort, « voilà la sainte Vierge, vêtue d'une robe blanche, qui vient m'annoncer mon bonheur. » Elle mourut le 8 juillet. Trois siècles après sa mort, le pape Urbain VIII la canonisa avec une très-grande solennité, et composa lui-même un des plus beaux offices de la liturgie romaine en son honneur[1]. C'est ainsi que se trouva deux fois consacré dans le ciel et sur la terre ce beau nom d'Élisabeth, qu'il nous a fallu tant de fois répéter, et qu'il nous est si doux de nommer toujours[2].

[1] Bzovius, Ann. eccles., t. XIV, ad ann. 1336. — Chron. Minor., p. 2, lib. 8, cap. 26, etc.

[2] Sæpe fatæ et semper dulciter nominandæ beatæ Elisabeth. Dict. IV Ancill. p. 2011. — Nous ne saurions terminer cette généalogie sacrée de la maison d'Élisabeth sans rappeler que saint Louis de Sicile, évêque de Toulouse, l'une des plus belles gloires de l'ordre séraphique, était son petit-neveu, étant né de Charles le Boiteux, roi de Sicile, et de Marie de Hongrie, fille d'Étienne V, neveu d'Élisabeth. Voyez la table généalogique. — Nous devons aussi ajouter que s'il nous est arrivé de donner dans ce chapitre le nom de *saint* ou de *bienheureux* à ceux que l'Église n'a point solennellement investis de ce caractère, c'est toujours dans l'esprit de la plus complète soumission à son autorité souveraine, et notamment au décret d'Urbain VIII sur cette matière.

CHAPITRE XXXIV ET DERNIER

DE LA BELLE ÉGLISE QUI FUT CONSTRUITE A MARBOURG EN L'HONNEUR DE LA CHÈRE SAINTE ÉLISABETH ; ET COMMENT SES PRÉCIEUSES RELIQUES FURENT PROFANÉES, ET AUSSI DE LA FIN DE CETTE HISTOIRE.

Ave, gemma speciosa,
Mulierum sidus, rosa,
Ex regali stirpe nata,
Nunc in cœlis coronata :
Salve, rosa pietatis ;
Salve, flos Hungariæ ;
Salve, fulgens margarita ;
In cœlesti sede sita ;
Roga regem Majestatis
Ut nos salvet hodie,
Lumen mittens caritatis
Ac cœlestis gratiæ.

ANCIEN OFFICE DE STE ÉLISABETH.

Au milieu du bassin qu'arrose le cours sinueux de la Lahn, une éminence se détache en s'avançant de la chaîne des hauteurs qui l'entourent. L'ancien château gothique de Marbourg, construit par le petit-fils d'Élisabeth, en couronne le sommet; les maisons et les jardins de la ville et de l'université se groupent en terrasse sur ses flancs et à ses pieds : les deux sveltes tours et les hautes nefs de l'église de Sainte-Élisabeth s'élèvent entre la racine du mont et les bords de la rivière, qui s'arrondit pour enlacer l'enceinte de la ville. Hors de ses portes, de vertes prairies, de charmants jardins,

de jardins et belles allées attirent le voyageur, et le conduisent jusque sous les vieux ombrages qui couvrent les collines environnantes, d'où il peut jouir à son aise de la rare beauté de ce coup d'œil. Nous ne savons si c'est notre affection pour tout ce que la mémoire d'Élisabeth a sanctifié qui nous égare, mais il nous semble n'avoir jamais rencontré, hors de l'Italie, un site plus pittoresque, plus attrayant, plus d'accord avec les souvenirs que l'on sait s'y rattacher. De quelque côté qu'on se dirige dans les environs de Marbourg, en tournant les yeux vers la ville, on retrouve toujours la même beauté sous des aspects infiniment variés : le caractère suave et pur des bords de la Lahn, les admirables proportions de la cathédrale, son élévation majestueuse au-dessus de tout ce qui l'environne, la disposition gracieuse et pittoresque de toutes les vieilles maisons, ainsi que des tours du vieux château, tout séduit et captive la vue : on croit voir réalisé un de ces charmants paysages que les miniatures des anciens missels, que les tableaux des écoles de peinture catholique nous offrent encore dans les lointains des scènes qu'ils représentent.

Il nous semble donc impossible de ne pas aimer et admirer cette belle ville de Marbourg, même en y arrivant, comme nous l'avons fait d'abord, sans aucune idée des trésors qu'elle renferme ; mais combien plus encore lorsqu'on y cherche les traces de la chère sainte Élisabeth, lorsqu'on y rencontre partout ses souvenirs, qu'on y trouve son nom dans toutes les mémoires et sur toutes les lèvres, comme sur tous les monuments ! On a conservé des parties très-anciennes du couvent et de l'hospice qu'elle fonda, et où elle mourut : ces constructions, aujourd'hui dégradées, qui ont longtemps servi de siége au grand bailliage de l'ordre Teutonique en Hesse, entourent l'église, la séparent de la rivière, et forment encore un ensemble antique et pittoresque. On remarque

surtout un grand bâtiment, avec pignons en gradins, appelé la *firmaney* (infirmerie), où une tradition constante, appuyée par plusieurs historiens[1], place le lieu même de sa mort. La porte de la ville la plus voisine de l'église s'appelle la porte Sainte-Élisabeth; à quelques pas en dehors, sur la route qui conduit au joli village de Wehrda, où elle passa les premiers temps de son séjour à Marbourg, on voit une fontaine à triple jet, qu'on appelle *Elisabethsbrunn*. C'est là qu'elle lavait elle-même le linge des malades : une large pierre bleue, sur laquelle elle s'agenouillait pendant ce rude travail, a été transportée dans l'église et s'y voit encore. Un peu plus loin, on arrive au *pont d'Élisabeth*, puis au *moulin d'Élisabeth*, constructions dont l'origine est sans doute contemporaine de la Sainte. De l'autre côté de la ville, la chaussée du pont que l'on traverse en venant de Cassel conduit jusque devant l'église, en passant au pied du mont où est construit le château, et le long des charmants ombrages du jardin botanique: cette chaussée s'appelle encore la *Pierre des Pèlerins* (*Pilgrimstein*); c'est un souvenir des longues files de pèlerins que les habitants de Marbourg ont vu pendant trois siècles arriver de tous les points de l'Allemagne pour visiter le saint tombeau, et dont l'affluence a tant contribué à la prospérité de la ville, qui n'était guère auparavant qu'un bourg ouvert[2].

Il n'y a pas jusqu'au sévère Conrad lui-même qui n'ait ici sa consécration populaire : une fontaine, appelée *Mœnchsbrunn*, est couronnée par sa statue en habit de moine, avec un gros livre ouvert qu'il appuie sur son cœur : le peuple dit que chaque nuit, à minuit, il retourne une page de son volume.

Mais il est temps de parler de cette célèbre église qui est, plus qu'aucun autre lieu du monde, l'apanage spécial et le

[1] Winkelmann, p. 422, etc.
[2] Winkelmann, p. 216.

produit de la gloire d'Élisabeth. Elle s'élève, comme nous l'avons dit, sur les bords de la Lahn, au pied de la montagne du château, en face d'une crête élevée qui réunit cette sorte de promontoire avec les hauteurs voisines. Le terrain sur lequel elle est construite est marécageux, et a dû offrir de grandes difficultés aux architectes; mais il est impossible de concevoir une position plus heureuse, plus propre à faire valoir les beautés de l'édifice, et à embellir par sa présence même la ville et le charmant paysage qui l'entoure. Il faut avoir parcouru tous les environs, avoir successivement étudié tous les points de vue qu'ils offrent sur la ville, pour apprécier le mérite de cette situation, et la valeur qu'elle ajoute au noble monument qui s'y élève. Il semble qu'on aurait pu passer des années à parcourir ces environs, et qu'on aurait cherché en vain un site mieux adapté à cette fin. C'est, du reste, un trait distinctif de la plupart des grands édifices que nous ont légués les siècles chrétiens. Le peuple, frappé des avantages extraordinaires de cette position, comme de l'admirable beauté de l'église en elle-même, a entouré son origine de toutes sortes de traditions merveilleuses. Selon lui, ce fut d'abord Élisabeth elle-même qui eut l'idée de construire son église; elle voulait la placer au sommet d'un rocher nommé encore *Kirchspitze*, qui domine la basilique actuelle; elle voulait, en outre, qu'il y eût une tour immense avec une cloche qui pût se faire entendre jusqu'en Hongrie. Mais tous les efforts qu'elle fit dans ce but furent inutiles; il lui fut impossible d'en creuser même les fondations; l'ouvrage du jour se trouvait détruit la nuit. Elle eut beau recommencer dans plusieurs endroits différents, elle n'eut pas plus de succès. Enfin un jour, impatientée, elle ramassa une pierre et la jeta au hasard du haut du rocher, en jurant qu'elle bâtirait une église à l'endroit où cette pierre tomberait. La pierre vint

tomber au lieu où s'élève aujourd'hui cette magnifique nef, et aussitôt on se mit à l'œuvre, et avec succès. Cette tradition semble puiser une nouvelle force dans la nature extrêmement marécageuse du terrain sur lequel l'église est bâtie, ce qui aurait éloigné tout projet de construction, à moins d'une raison surnaturelle[1].

Le peuple raconte encore que, pendant toute la durée de ces grands travaux, les fonds étaient déposés dans un coffre ouvert où chaque ouvrier allait prendre ce qui lui était dû, et que lorsqu'il prenait trop, dans la nuit l'argent retournait de lui-même au coffre : symbole naïf de cette foi et de ce désintéressement dont les générations modernes ont perdu l'habitude, en même temps que le secret des merveilles sans rivales de l'art chrétien.

Approchons maintenant de l'église même, à travers un jardin de roses, fleur qui, ici comme à Wartbourg, semble spécialement consacrée à Élisabeth. Disons d'abord que la première pierre de ce noble édifice fut posée par le bon landgrave Conrad, la veille de l'Assomption de l'année 1235, quelques mois après la canonisation de la Sainte[2],

[1] On racontait en Auvergne une tradition semblable, que nous allons transcrire d'après *l'Auvergne au moyen âge*, de M. Dominique Branche, 1842, p. 498 : « Lorsque la basilique du Puy en Velay eut été achevée et dédiée à la sainte Vierge, sainte Anne descendit du ciel pour visiter le nouveau palais de sa fille. Contente de ce travail, elle saisit le marteau du maître maçon et prit soudain son vol, qu'elle abattit sur le sommet de la Durande. Alors, se tournant vers l'Auvergne, qui à son gré n'offrait à la reine du ciel aucune église digne de sa gloire, elle lança le marteau, en disant :

Au lieu où ce marteau chéera
Une eglise s'elevera.

Le marteau alla tomber à une lieue de là, sur la rive droite de l'Allier, en un vallon désert ; et tout à coup surgit du sol, comme une fleur, l'église romane des Chases, que l'on consacra à sainte Marie. »

[2] On a constaté l'existence de deux églises plus anciennes que celle-ci, où

et que cette date fait de l'église de Marbourg la plus ancienne de toutes celles de l'Allemagne qui ont été construites dans le style ogival[1]. Il fallut vingt années pour achever les fondations seulement, et vingt-huit autres pour élever les parties les plus essentielles, qui ne furent terminées qu'en 1283 ; l'intérieur, les flèches et tout cet ensemble grandiose, tel qu'il se présente aujourd'hui à nos regards, ne fut complété que dans le courant du quatorzième siècle. L'église a 230 pieds de long, 83 de large; ses fondations ont 43 pieds de profondeur; la hauteur des voûtes intérieures est de 70 pieds, celle des deux tours, surmontées de leurs flèches, de 303 pieds. Ces deux tours étaient réunies vers la moitié de leur hauteur par une galerie qui servait de communication entre elles, comme cela se voit encore à Boppart et ailleurs en Allemagne. Il y avait un gros anneau de fer attaché à l'une des tours vers cet endroit, et la tradition populaire voulait qu'il y eût autant de pieds de profondeur dans les fondations qu'il y avait de pieds de hauteur depuis le sol jusqu'à cet anneau[2].

Ce qui frappe d'abord dans cette basilique, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, c'est son admirable harmonie, sa parfaite unité; sous ce rapport elle nous semble sans pareille. Quoique ayant été près d'un siècle et demi en construction,

il est probable qu'Élisabeth priait et que ses obsèques furent célébrées : l'une d'elles a disparu dans les constructions plus récentes des chevaliers ; l'autre, dite de Saint-François, de forme romane, existait encore il y a environ cinquante ans, et a été détruite par les derniers chevaliers.

[1] Moller. Die kirche der heilige Elisabeth zu Marburg, in-folio. Darmstadt, 1823, avec 18 planches. Nous avons emprunté à cet excellent ouvrage trois vues de la façade, du grand portail et de l'ensemble de l'édifice, que l'on trouvera dans la collection des *Monuments historiques de sainte Élisabeth*, in-folio, publiés en 1837 chez Boblet.

[2] Descript. Mss. de l'église de 1677, ap. Justi. Vorzeit de 1828.

on la dirait d'un seul jet, et sortie en un jour du moule de la sainte et forte pensée qui l'a conçue. C'est le monument non-seulement le plus ancien, mais encore le plus pur et le plus complet de l'architecture gothique dans les pays germaniques, et nous pensons qu'il n'y a guère en Europe un édifice considérable où cette architecture se présente aussi totalement libre de toute influence étrangère à son essence, de tout mélange des formes qui l'ont précédée ou suivie. On n'aperçoit nulle part la trace du plein cintre, dit roman ou byzantin (sauf dans une petite porte latérale de la nef), pas plus que des ornements fleuris et surabondants qui ont peu à peu altéré la simple beauté de l'ogive.

Il résulte de cette rare et merveilleuse unité, en même temps que des proportions excellentes de toutes les parties de l'édifice, un ensemble qui produit sur l'âme une impression de douceur pieuse et de satisfaction intime, à laquelle les hommes même les plus étrangers aux inspirations religieuses de l'art pourraient, ce nous semble, difficilement échapper. En errant sous ces arcades si simples, si légères et si solides à la fois, dans le silence et l'abandon actuel de cette vaste enceinte, en goûtant le calme et la fraîcheur qui y règnent, on peut se croire quelquefois transporté, pour ainsi dire, dans l'atmosphère d'Élisabeth, et on reconnaît, dans ce monument élevé à sa gloire, le miroir le plus fidèle de sa personnalité sacrée. Les caractères et les contrastes de sa charmante vie semblent tous s'y réfléchir; on y trouve, comme en elle-même, quelque chose d'humble et de hardi à la fois, de gracieux et d'austère, qui séduit en même temps qu'il impose. Chacune de ces pierres, consacrées et marquées de la croix pontificale, semble, comme chacun des actes de sa vie, s'élancer vers Dieu et le ciel, en se dépouillant de tout ce qui peut enchaîner à la terre. Tout en ce lieu respire

et inspire la ferveur et la simplicité, ces deux fondements du caractère d'Élisabeth. On est tenté de croire avec le peuple, et malgré le témoignage des dates historiques, qu'il faut lui attribuer l'idée, le plan et même l'exécution de ce glorieux édifice, surtout quand on cherche en vain dans les récits si détaillés de ce temps un nom, un seul nom qui nous ait conservé la mémoire d'un architecte, d'un maçon, d'un ouvrier quelconque, parmi tous ceux qui, pendant cent cinquante ans, ont travaillé à cette œuvre immense. Ils semblent avoir pris, pour se cacher, les mêmes précautions que d'autres pour éterniser leurs insignifiants ouvrages. Anonymes sublimes, ils ont voulu confondre leur gloire dans celle de la chère Sainte, aimée du Christ et des pauvres; et quand leur mission laborieuse a été achevée, ils sont morts comme ils avaient vécu, dans la simplicité de leurs cœurs, ignorants, ignorés, oubliant tout, hormis Dieu et Élisabeth, oubliés de tous, hormis de lui et d'elle[1].

C'est en recherchant en vain leurs noms qu'on reconnaît combien il y avait une autre force que celle des efforts matériels, que celle même de l'intelligence la plus savante, dans l'enfantement de ces maisons de Dieu, vraiment dignes de ce nom, et antérieures à la misérable dégradation de l'architecture religieuse depuis le seizième siècle. On se surprend à croire à je ne sais quelle vie supérieure et mystérieuse répandue dans ce fruit de l'antique puissance de notre foi; on se

[1] Nous ne savons sur quel fondement s'appuie la *Revue archéologique* (15 mai 1849), pour attribuer la construction de notre église à Villard de Honnecourt. Il est vrai que cet architecte, dont le précieux *Album*, récemment découvert, doit être publié par M. Lassus, a voyagé en Hongrie, et qu'on le regarde comme l'auteur de la cathédrale de Cambrai, dont les transepts arrondis rappellent ceux de Marbourg. Mais il n'y a dans cette coïncidence aucune preuve qui permette de conférer avec certitude un si grand honneur à notre compatriote.

rappelle ces belles paroles de saint Augustin : « Nul ne pourrait entrer ici, si ces poutres et ces pierres n'adhéraient « point les unes aux autres dans un ordre certain, si elles « ne s'attachaient ensemble par une pacifique cohésion, et « si, pour ainsi dire, elles ne s'aimaient pas entre elles[1]. »

S'il nous fallait définir en deux mots ce qui nous paraît être le caractère distinctif de l'église de Sainte-Élisabeth, nous dirions que c'est une pureté et une simplicité en quelque sorte virginales. La véritable architecture chrétienne y apparaît dans sa beauté primitive, parée des seules grâces de la jeunesse, tout fraîchement éclose et s'épanouissant au soleil de la foi. En la rapprochant des cathédrales plus pompeuses et plus récentes de Strasbourg, de Cologne, de Salisbury, d'Amiens; en comparant entre elles ces images diverses de l'immortelle Épouse du Seigneur, on pourrait trouver la même différence qu'entre la parure d'une vierge qui s'approche pour la première fois de la table sainte, et l'éclatante parure d'une mariée.

Qu'on nous pardonne quelques détails. L'extérieur, qui a l'avantage d'être complétement dégagé de toute autre construction, nous offre la curieuse particularité de deux rangées de fenêtres l'une sur l'autre, tandis qu'à l'intérieur l'élévation des murs latéraux n'est interrompue par aucune galerie ou division. Ces fenêtres sont, du reste, de la plus grande simplicité : ce sont deux ogives géminées, surmontées d'une ouverture circulaire et encadrées dans une grande ogive, disposition identique avec celle employée à Notre-Dame de Paris, et qui semble dériver de celle des fenêtres à plein cintre des cathédrales de Pise et de Sienne, de l'Or-San-

[1] Ligna ista et lapides, si non sibi certo ordine cohærerent, si non se pacifice innecterent, si non se invicem, cohærendo sibi, quodam modo amarent. nemo huc intraret. S. August., serm. 336, in Dedic.

Michele et du palais Strozzi, à Florence, et de la plupart des bons édifices du moyen âge en Italie. On ne voit ni pinacles, ni clochetons, ni arcs-boutants à jour, ni aucun des ornements du gothique postérieur; seulement, deux galeries font le tour de l'édifice entier. La façade principale ou occidentale est de la plus élégante simplicité : elle se compose d'un large portail surmonté d'une grande croisée et d'un pignon très-orné, flanquée de deux hautes tours avec leurs flèches en pierre, parfaitement semblables, et dont on ne saurait assez admirer la forme élancée et pure. Le tympan du portail est occupé par une belle statue de la sainte Vierge, protectrice spéciale de l'ordre Teutonique. Elle écrase les vices et les péchés sous la figure de petits monstres; de ses pieds sortent, à droite, une vigne chargée de grappes nombreuses; à gauche, un rosier garni de fleurs, où chantent de petits oiseaux; de chaque côté, un ange agenouillé vénère cette reine victorieuse du péché, et source éternelle des fruits de la vérité et des fleurs de la beauté. L'exécution répond à la grâce touchante et au sens profond de l'image[1]. Les feuillages des chapiteaux et des filets de la voussure de ce portail sont aussi traités avec une délicatesse exquise. La masse unie et sans ouvertures de la base des deux tours forme un heureux contraste avec la riche ornementation du portail lui-même. Il en est de même des fenêtres élancées du premier étage de ces tours avec la riche et large croisée du milieu, ainsi qu'avec le pignon. On doit admirer l'habileté merveilleuse qu'on a mise à dissimuler la jonction de ce dernier membre avec les tours, par des panneaux à jour et une sorte de balustrade cré-

[1] M. Moller, l'un des premiers archéologues et architectes de l'Allemagne, déclare que, dans le cours de ses longs travaux, il n'a jamais rencontré une représentation de la sainte Vierge qui lui parût mieux conçue ni mieux exécutée que celle-ci. Die kirche der H. Elisabeth, p. 6.

nelée, d'un goût aussi pur qu'original. Les deux tours renferment sept cloches, dont la plus petite est d'argent, qui forment entre elles des accords parfaits et savamment combinés.

En entrant dans l'intérieur, on est frappé par la division de l'église en trois nefs d'égale hauteur. Cette particularité, qui se retrouve assez rarement dans les grandes basiliques du moyen âge, paraît avoir été un trait distinctif des églises de l'ordre Teutonique[1] : elle se retrouve dans les magnifiques églises de la Prusse où l'Ordre établissait alors même sa domination, et notamment à Dantzig et à Pelplin.

La couleur naturelle de la pierre commence à ressortir de dessous le badigeon dont elle a été autrefois recouverte. On voit partout les jonctions des pierres de taille; on admire la merveilleuse union de solidité et de légèreté qui a permis de ne donner aux murs latéraux que deux pieds et quelquefois dix-huit pouces seulement d'épaisseur. Une double rangée de colonnes établit la division des trois nefs; elles sont tout à fait simples, et flanquées seulement de quatre colonnettes chacune : leurs chapiteaux, taillés en feuilles de vigne, de lierre, de rose et de trèfle, sont les seuls ornements de sculpture que l'architecte ait admis. Une petite statue en bois, de la Sainte, tenant une église à la main, est adossée à l'une des colonnes de la nef[2].

L'église, comme toujours, avant qu'on eût imaginé de

[1] Schnaase, Niederlændische briefe, p. 167. Moller remarque que l'église de Sainte-Élisabeth semble avoir servi de modèle sous ce rapport à beaucoup d'autres églises de la Hesse, telles que celles de l'abbaye de Haïna, de Friedberg, Frankenberg, etc.

[2] Nous l'avons fait graver dans les *Monuments*. Elle était sous un dais, et sur le pilier qui la supporte on voyait les traces d'une fresque qui représentait notre Sainte et sainte Catherine. — Depuis la restauration moderne de l'église, on a transféré, fort à tort, cette jolie statue dans le tympan des *sedilia* du prêtre célébrant et de ses deux assistants, qui sont à gauche du maître-autel. Elle y est peu remarquée.

prendre les temples païens pour modèles des églises chrétiennes, est en forme de croix : le chœur, ainsi que le transept, ou les deux bras de la croix, se terminent par des absides polygonales. Le chœur est fermé par un assez beau jubé en boiseries. Le magnifique retable du maître-autel, consacré le 1er mai 1290, est parfaitement d'accord avec le style du reste de l'église; il est formé par trois arcs ogives inscrits dans des dais triangulaires, et flanqué de quatre clochetons, le tout surmonté par un couronnement de la sainte Vierge en relief. Les fenêtres du chœur sont garnies d'admirables vitraux de la fin du treizième siècle, qui mériteraient une étude spéciale. Les six fenêtres du chevet contiennent de grandes figures en pied, et des sujets historiés en médaillons. On y distingue Notre-Seigneur, avec Adam et Ève à ses pieds; sainte Élisabeth couronnée; saint François (en tunique bleue) et Notre-Dame; douze médaillons représentent divers traits de la vie de notre Sainte. Les huit autres fenêtres n'offrent qu'une sorte de tapis de fleurs ou de plantes, dont le dessin et les couleurs sont heureusement assortis. Les vitraux du reste de l'église ont été détruits par l'armée du roi très-chrétien Louis XV, qui, dans la guerre de Sept-Ans, avait changé cette église en magasin de fourrages.

Dans les deux bras du transept, on remarque, sur quatre autels abandonnés, des sujets de sculpture et de peinture représentant des traits de la vie de notre Sainte, ainsi que les légendes de sainte Anne[1], de sainte Catherine, de saint Jean-Baptiste et de saint George, attribués en partie à l'école d'Albert Durer, mais, selon nous, d'une date plus ancienne et

[1] On remarque dans celle-ci le groupe qui représente sainte Anne invitant Notre-Dame à allaiter l'enfant Jésus, puis Salomé et d'autres saintes femmes enseignant à lire à leurs enfants.

d'un goût plus purement religieux que le sien. Ce sont des hauts-reliefs en bois doré, recouverts par des volets en bois qui sont revêtus au dehors et au dedans de peintures sur toile collées contre le bois, naïves et expressives, mais un peu trop retouchées. On y distingue le départ de la petite princesse dans une voiture couverte pour venir de Hongrie en Thuringe ; ensuite le miracle du manteau apporté par un ange, en échange de celui qu'elle avait donné à un pauvre, au moment de se rendre à la salle du festin, avec de curieux détails sur le service de table du roi ; puis le miracle du lépreux déposé dans le lit de son mari[1] ; le dernier embrassement d'Élisabeth et de Louis, lors du départ de celui-ci pour la croisade ; la Sainte expulsée de la Wartbourg, et réfugiée dans une étable à pourceaux ; sa chute dans la boue ; la visite du comte Banfi ; sa prise d'habit, etc. Les reliefs représentent sa mort, ses obsèques, et l'exaltation de ses reliques en présence de l'empereur. Ces trois morceaux sont évidemment l'œuvre d'un artiste digne de traiter de tels sujets[2].

Dans le bras méridional de la croix, on voit les tombeaux des princes de la maison de Thuringe et de Hesse, qui ont recherché l'honneur d'être enterrés dans l'église de leur illustre aïeule. « Dans ce palais du roi suprême, » dit un historien, « Élisabeth, sa royale épouse, fut la première « ensevelie ; et puis elle y reçut plusieurs autres conci- « toyens, saints et féaux serviteurs de Dieu, destinés à sor- « tir avec elle de leurs tombeaux au dernier jour, et à jouir

[1] Dans le fond du lit conjugal on voit les armoiries des deux époux, sur des écussons séparés, mais penchés vers le haut et réunis sous un cimier commun. L'écu de la Sainte est écartelé, au premier et au quatrième, de gueules à la croix patriarcale de Hongrie ; au deuxième, fascé d'argent et de gueules ; au troisième, fretté d'azur et d'argent.

[2] Nous avons publié la partie centrale de ce haut-relief, celle qui représente la mort de la Sainte.

« avec elle de l'éternelle joie [1]. » Son directeur Conrad de Marbourg; Adélaïde, fille du comte Albert de Brunswick, femme très-sainte et même renommée par ses miracles; le frère Gérard, provincial des Franciscains, d'une austérité remarquable, voulurent reposer auprès d'Élisabeth. Il ne reste plus aucune trace de leur sépulture; en revanche, on retrouve en très-bon état les beaux mausolées du landgrave Conrad, beau-frère de la Sainte, avec sa discipline à la main [2]; de la duchesse Sophie, fille d'Élisabeth, dont le visage est tout aplati par les baisers des pèlerins [3]; et ceux de quinze autres princes et princesses de Hesse du treizième au seizième siècle, parmi lesquels on admire surtout celui du landgrave Henri III *le Ferré*, mort en 1376, dont la statue est couchée à côté de celle vraiment belle de son épouse Élisabeth, sur la même pierre : trois petits anges semblent soutenir et adoucir l'oreiller sur lequel reposent leurs deux têtes, tandis que des statuettes délicieuses représentent des moines et des religieuses agenouillés à leurs pieds, et lisant des prières pour le salut de leurs âmes. Beaucoup d'autres tombes, avec des figures couchées en relief, ou de magnifiques armoiries en bronze, sont enchâssées dans le pavé de l'église [4].

[1] Principatur in hoc summi regis palatio, regalis illa Elisabeth, sponsa ejus... Hos aliosque cives sanctorum et domesticos Dei Elisabeth nostra beata in hoc suo suscepit domicilio, resurrectura cum eis in novissimo die et fruitura æternitatis gaudio. Theod. Suppl. apud Mss. Bolland.

[2] Voyez plus haut, t. II, p. 138.

[3] Ibid. t. II, p. 140.

[4] Il faut encore signaler, parmi les grandes tombes du transept nord, celle d'Yolande de Lorraine, morte en 1521, femme du landgrave Guillaume; et, dans le bas côté méridional de la nef, la statue d'une mère couchée à côté de son enfant. — Une inondation, qui a ravagé l'église de Marbourg en 1847, avait arraché et confondu toutes ces tombes : elles ont été depuis replacées et rétablies par les soins du gouvernement hessois. Les états du pays, sur la

Dans un des angles de l'autre extrémité de la croix, au nord, se trouve la chapelle où reposaient les reliques de sainte Élisabeth elle-même; cette chapelle forme une sorte de portique en carré long et à quatre arcades, dont deux sont adossées aux murs de l'abside, et les deux autres sont à jour. La voûte intérieure est à ogive croisée; mais le sommet du carré est plat et terminé par une haute balustrade, d'où l'on montrait sans doute les reliques au peuple assemblé, ou bien où se tenaient les musiciens dans les grandes solennités. De charmants feuillages, sculptés et dorés sur fond d'azur, garnissent les archivoltes des arcades et le pourtour des angles de la chapelle, et contrastent avec la nudité des autres parties de l'Église. Dans l'espace libre entre l'arcature et le sommet, on voit une fresque à demi effacée, qui représente le couronnement d'Élisabeth dans le ciel, avec une inscription dont on ne peut lire que ces mots : GLORIA THEUTONIE... DIGNUM GEMMA SOPHIE FONS DECUS ECCLESIÆ. FIDEI... Une autre fresque, sur la paroi du mur oriental, reproduit les obsèques de la Sainte. Au centre de cet édifice s'élève sa statue en bois colorié; les nattes de sa chevelure sont dorées; elle tient une église à la main. Enfin, sur la base latérale de la chapelle on voit un bas-relief qui en occupe toute la longueur et qui mérite une grande attention, tant par son antiquité, qui remonte probablement au siècle même de la Sainte, que par son caractère simple et naïf. C'est le plus ancien monument d'art qui existe sur notre Sainte, et à ce titre nous avons cru devoir le faire reproduire par la gravure. On y voit d'abord Élisabeth morte[1], les mains en croix, couchée

proposition du ministre Hassenpflug, ont voté une somme de 21,000 écus pour la restauration de l'église.

[1] On trouvera dans la collection des *Monuments* la réduction d'un dessin original, plus exact que la planche donnée par Moller.

dans son cercueil ouvert; Notre-Seigneur, ayant à ses côtés Notre-Dame, est debout près du cercueil; l'âme d'Élisabeth, sous la figure d'une petite fille nouvellement née, mais déjà couronnée de gloire, est présentée par son ange gardien au Christ, qui lève la main pour la bénir; un autre ange l'encense; la sainte Vierge regarde avec amour son humble et docile élève; à côté d'elle, un homme barbu, la lance à la main, et portant la croix des croisades, représente peut-être le duc Louis, mais plus probablement le pénitent Conrad. A droite, on voit saint Jean l'évangéliste, ami spécial de la Sainte, sainte Catherine et saint Pierre avec la clef du Paradis; à gauche, saint Jean-Baptiste, sainte Marie-Madeleine et un évêque, qu'on croit être Sigefroi, archevêque de Mayence. C'est devant ce bas-relief que venaient s'agenouiller les pèlerins; les marches en sont encore aujourd'hui profondément creusées et labourées par leurs genoux.

La châsse dans laquelle furent renfermées, dès 1249[1], les reliques de la Sainte était posée au-dessus de ce bas-relief, et protégée par un grillage qu'on voit encore. Elle est maintenant transportée dans la sacristie, qui est placée dans l'angle entre le chœur et le transept septentrional. Cette sacristie est elle-même un charmant morceau d'architecture, tout à fait digne de l'église; sa double voûte étoilée porte sur un faisceau central de colonnettes d'un très-gracieux effet. La châsse est un des monuments les plus curieux et les plus riches de la sculpture et de l'orfévrerie du moyen âge : on n'en connaît pas plus l'auteur que celui de l'église elle-même. Elle

[1] Justi, p. 241, ex Ayrmann. On peut voir une description très-exacte de ce précieux monument, par M. Justi, dans son histoire de la Sainte, p. 241-248, et une assez bonne gravure dans les *Monumenta Landgraviorum Thuringiæ*, de Samuel Reyher, Gotha, 1692. Elle est reproduite dans notre collection des *Monuments*.

a la forme d'une maison gothique, avec double toit à pignon, en carré long, de six pieds de long, deux pieds de large, et trois pieds et demi de haut. Elle est en bois de chêne recouvert en argent doré : les deux côtés étroits forment deux portails, sous l'un desquels est une statue de la sainte Vierge couronnée d'un diadème de pierreries, avec l'enfant Jésus, et sous l'autre une figure de sainte Élisabeth en habit religieux, un livre à la main. Sur l'un des côtés longs, on voit une statue assise de Jésus-Christ docteur, avec trois apôtres à sa droite et trois à sa gauche ; sur l'autre Notre-Seigneur sur la croix, qui a la forme d'un arbre avec ses branches [1]. Saint Jean et sainte Madeleine sont à ses pieds ; deux anges couronnent sa tête penchée. Deux petits bas-reliefs, aux deux côtés de ces anges, représentent la Nativité et la Résurrection, avec ces belles inscriptions : *Hic Virgo parit rorem vitæ retinetque pudorem;* et : *Hic stimulum mortis Christus vincit leo fortis.* A droite et à gauche sont les six autres apôtres. Au-dessus de chaque apôtre on lit une phrase du *Credo*, selon un usage assez fréquent dans les monuments de cet art chrétien, aussi profond et fécond que peu connu et peu apprécié par les catholiques modernes. Toutes ces figures sont surmontées de dais richement sculptés. Sur les plans inclinés du toit on a adapté huit bas-reliefs qui représentent

[1] On connaît la belle légende si universellement répandue dans les siècles de foi, d'après laquelle le bois de la croix était fait de l'arbre de la science dont Ève avait cueilli le fruit mortel. L'Église semble y faire allusion dans cette stance de l'hymne *Pange lingua* qu'elle chante, pendant l'adoration de la croix, le vendredi saint.

De parentis protoplasti
Fraude factor condolens,
Quando pomi noxialis
Morsu in mortem corruit,
Ipse lignum tunc notavit,
Damna ligni ut solveret.

plusieurs scènes de la vie d'Élisabeth, surtout les adieux de la Sainte et de son époux partant pour la croisade, avec tous les détails, tels que la découverte fortuite de la croix dans l'aumônière de Louis, le don de la bague, leur dernier baiser. Ces statues et bas-reliefs, tous d'un travail excellent, sont en argent massif et recouvert de dorure. Une immense quantité de camées, d'onyx, de perles, de pierres gravées, de saphirs, d'émeraudes et d'autres pierres du plus haut prix étaient incrustées dans la châsse et les encadrements des statues : la plupart étaient antiques, et ajoutaient à la valeur presque inestimable d'un monument auquel la piété et l'affection des fidèles pour Élisabeth avaient fait consacrer tant de trésors[1]. Un grand nombre de ces pierres gravées avaient été apportées d'Orient par les pèlerins et les croisés; quelques-unes étaient regardées comme un produit spontané de la nature[2]. On sait combien de qualités surnaturelles étaient attribuées aux pierres précieuses dans le moyen âge : c'était à la fois l'ornement le plus précieux et l'offrande la plus significative qu'on pût consacrer au tombeau d'une sainte. Il y avait un onyx si admirable, que, d'après une tradition très-

[1] On croyait généralement que cette châsse valait au moins six cent mille écus d'Empire, c'est-à-dire plus de deux millions de francs ; d'autres estimations en portaient la valeur à six fois cette somme.

[2] Ces pierres ont une si grande importance historique et mythologique, que le célèbre Creuzer, auteur de la *Symbolique*, n'a pas dédaigné de consacrer à leur description et à leur examen un ouvrage spécial intitulé *Zur Gemmenkunde : antike geschnittene Steine vom Grabmahle der H. Elisabeth, in der nach ihr genannter Kirche zu Marburg*, *von* D. Fr. Creuzer, *Leipzig*, 1834. Puisque nous avons nommé ce savant écrivain, nous ne saurions passer sous silence la touchante description qu'il a faite, dans ses mémoires (V. *Brockhaus Zeitgenossen*, n° 7, Leipzig, 1822), de l'impression qu'il ressentait pendant son enfance, passée à Marbourg, chaque fois qu'il entrait dans l'église de Sainte-Élisabeth : il lui attribue son premier penchant pour les études religieuses et mystiques : il avoue que cette église porta le premier coup à son luthéranisme : « Cette Sainte-Élisabeth, dit-il, était pour moi tout un monde ! »

répandue, un électeur de Mayence avait offert de l'acheter au prix de tout le bailliage d'Amœneburg. Malgré les guerres et les troubles de religion, il restait huit cent vingt-quatre pierres précieuses (non compris les perles) en 1810, lorsqu'on les compta avant l'enlèvement ordonné par le gouvernement du roi Jérôme Napoléon. Celui-ci, qui avait déjà dépouillé de leurs trésors les principales églises de son nouveau royaume, fit transporter la châsse à Cassel, où on vola les gemmes les plus précieuses, au nombre de cent dix-sept. Ainsi appauvrie et souillée par la main d'un satrape étranger, elle revint à Marbourg en 1814.

Cette châsse rappelle par sa forme et sa beauté la fameuse châsse de saint Sebald, à Nürnberg, ornée des statues des douze apôtres, par Peter Fischer; mais elle a l'avantage d'être antérieure de trois siècles : il n'y a peut-être au monde que la châsse des trois rois à Cologne et les grands reliquaires d'Aix-la-Chapelle qui la surpassent en antiquité et en richesse.

Dans cette couche que la foi et l'amour du peuple chrétien avaient cherché à rendre digne d'elle, les reliques de la Sainte bien-aimée reposèrent jusqu'à l'époque de la réforme. Nous empruntons à deux historiens *luthériens*[1] le récit de ce qui se passa alors, comme un témoignage non suspect du genre de victoires que remportait en ce temps-là ce qu'on a depuis appelé la cause du progrès et des lumières. Le dimanche *Exaudi* de l'an 1539, le landgrave Philippe de Hesse, descendant en ligne directe de sainte Élisabeth, s'en

[1] Le Dr Justi, surintendant de l'église luthérienne à Marbourg, dans la 1re édition de l'Histoire de sainte Élisabeth (1797), et dans le Vorzeit de 1824 : il a lui-même extrait ces renseignements d'un ouvrage intitulé : Historische diplomatischer Unterricht und gründliche Deduction von des hohen Teutschen-Ritter-Ordens Gerechtsamen, etc., 1751, in-folio.

vint à l'église dédiée à son aïeule, et y fit célébrer pour la première fois le culte évangélique. Il était accompagné du duc Albert de Brunswick, du comte d'Isembourg, d'un fameux poëte, faiseur d'héroïdes à l'instar d'Ovide[1], et nommé Eobanus Hessus, du professeur Crato, et d'un assez grand nombre de ces docteurs et savants qui avaient travesti leurs noms allemands contre de grotesques traductions latines ou grecques[2], et parmi lesquels la réforme trouvait ses plus zélés adeptes. L'office terminé, il fit appeler le commandeur de l'ordre Teutonique, en résidence à Marbourg, le sire de Milchling, depuis élu grand maître de l'Ordre[3], et se rendit avec lui à la sacristie où était déposée la châsse. Une multitude immense de peuple le suivit. Le prince et ses amis étant entrés dans la sacristie, le commandeur en fit fermer la porte pour arrêter la foule. La forte grille de fer derrière laquelle se trouvait la châsse était fermée : le commandeur refusa de l'ouvrir, et en jeta la clef au loin; le sacristain dit également qu'il ne saurait comment s'y prendre pour y pénétrer. Alors le landgrave ordonna à un des assistants de chercher des serruriers et des forgerons avec de grands marteaux et des ciseaux pour forcer la grille : mais en se présentant pour sortir à la porte de la sacristie que le commandeur avait fermée, on trouva qu'elle ne pouvait pas s'ouvrir du dedans, mais seulement du dehors. Il fallut donc en jeter la clef dehors à travers une des fenêtres, pour qu'on pût la ramasser et l'appliquer extérieurement à la serrure. En attendant, Son

[1] Il en a même fait une d'Élisabeth à son mari Louis, absent en Terre Sainte, sur le modèle de celle de Pénélope à Ulysse.

[2] Par exemple le docteur Eichmann s'appelait *Dryander*, Jean Eisenmann *Ferrarius Montanus*, etc. On sait que Melanchthon n'est que la traduction du nom primitif de cet hérésiarque, *Schwarzerd*, littéralement *Terre-Noire*.

[3] Wolfgang Schutzbart de Milchling, élu grand maître en 1543.

Altesse daigna dire : « S'il nous faut mourir de faim dans « cette sacristie, nous commencerons par manger le com- « mandeur. » « C'est à savoir, » répliqua celui-ci, « si je « suis d'humeur à me laisser manger[1]. » Cependant on apporta bientôt les instruments nécessaires pour l'effraction : au moment où on y procédait, le prince s'écria : « Allons, « Dieu merci ! voilà donc les reliques de sainte Élisabeth ! « voilà mes os et ses os ! Viens-t'en, vieille maman Lisette ! « Voilà ma grand'mère[2] ! » Puis ce digne petit-fils d'une sainte, se tournant vers le commandeur, lui dit : « C'est lourd, « monsieur le commandeur : je voudrais bien qu'il n'y eût « que des écus ! mais il y en aura là de bons vieux florins de « Hongrie[3]. — Je ne sais pas ce qu'il y a ; de ma vie je ne « m'en suis approché de si près, et plût au ciel que je n'y « fusse pas aujourd'hui[4] ! » La châsse étant ouverte, le landgrave y plongea les mains, et en retira une cassette longue de cinq quarts d'aune, doublée de satin rouge, qui contenait les ossements de la Sainte : il les prit et les remit à un officier de sa maison, nommé de Collmatsch, lequel les fit jeter dans un sac à fourrage[5] que tenait un domestique, et emporter aussitôt au château. Le landgrave découpa ensuite lui-même un morceau de la châsse, qu'il croyait d'or massif, et le fit

[1] Ward Sein Fürstl. Gnaden sagen : wan man in der Custorey Hungers sterben müest, wollen wir den Land Commthur am ersten essen, sagt der Land-Commthur : es müsste einer ihn erst fragen, ob und wan Er gessen seyn wollte. — Récit d'un témoin oculaire dans le second des ouvrages ci-dessus cités.

[2] « Das walt Gott ! Das ist S. Elisabethen Heiligthum ! mein Gebeines, ihre Knochen ! Komm her, Muhme Eltz ! Das ist meine Altermutter ! » Ibid.

[3] « Herr Commthur ! es ist schwer, wollte wünschen, das es eitel Kronen weren, es werd'n der alten ungarschen Gulden sein ! » Ibid.

[4] « Er wüsste nicht, was darinnen sey, er sey seine Lebtage nicht so nah' dabei gekammen, und wollte Gott, er ware auch jetzo nicht zo nahe dabei ! » Ibid.

[5] Welcher solche in einen bey sich gehabten Futtersack steckte. Ibid.

essayer par un orfévre : voyant que ce n'était que du cuivre doré, il dit : « Voyez ces prêtres, comme ils trompent les « gens! ils ont fait ce cercueil de cuivre, et ont gardé tout « l'or pour eux[1]. » Puis il s'aperçut qu'il manquait le chef de la Sainte; et après beaucoup d'insistance, il obligea le commandeur de lui montrer une armoire secrète de la sacristie, où cette tête était renfermée, avec la couronne et le calice d'or que l'empereur Frédéric lui avait consacrés le jour de sa translation solennelle, trois cent trois ans auparavant. Philippe fit aussitôt emporter ces objets précieux au château, et on ne les a plus revus.

C'est cet homme que les protestants ont surnommé *Philippe le Généreux*.

En cette même année 1539, il obtint une dispense signée du docteur Martin Luther et de sept autres théologiens évangéliques assemblés à Wittemberg, pour prendre une femme en sus de celle qu'il avait déjà, et qui lui avait donné un grand nombre d'enfants. Faut-il s'étonner de ce que depuis lors l'antique et glorieuse maison de Hesse soit tombée, dans ses branches protestantes, au point de vivre pendant un siècle du prix de ses sujets qu'elle vendait à l'Angleterre pour être employés à combattre les sauvages de l'Amérique?

Les ossements de la Sainte furent enterrés peu après sous une pierre nue de l'église, dans un lieu inconnu de tous, excepté du landgrave et de deux de ses confidents. En 1546, sous prétexte de dérober aux dangers de la guerre la précieuse châsse, il ordonna qu'elle fût déposée au château de Ziegenhayn. Mais deux ans après, cédant aux instantes prières

[1] « Sehet, die deutschen Pfaffen haben die Leute betrogen, den Sarg kupfern gemacht, und das Guth genommen! » etc. Ibid.

du commandeur Jean de Rehen, Philippe fit reporter à Marbourg cette propriété sacrée, en même temps qu'il crut devoir obéir à l'ordre que lui avait donné l'empereur Charles-Quint, dès l'année même du sacrilége, de restituer à l'église les reliques de sainte Élisabeth [1]. On les déterra, et on les rendit au commandeur : cependant elles ne furent plus replacées dans la châsse ; d'après la quittance qu'en délivra Jean de Rehen le 12 juillet 1548, il en manquait dès lors une grande partie [2], et à dater de cette époque leur dispersion a été complète. Un interrogatoire judiciaire [3], du 31 mai 1634, constate qu'à cette époque on venait de s'apercevoir de l'effraction de la pierre placée devant le maître-autel, et sous laquelle les ossements de la Sainte étaient déposés : on n'y dit pas que tous ces précieux restes aient été enlevés, mais cela semble résulter de l'ensemble des interrogatoires. Vers 1840 on a voulu faire des fouilles sous les pierres situées devant le maître-autel, mais on n'a rien trouvé.

Pendant les restaurations de l'église opérées à la suite de l'inondation de 1847, en procédant aux excavations nécessaires pour la repose du tombeau de Conrad, le beau-frère de notre Sainte, on trouva, le 20 juillet 1854, un cercueil de pierre, contenant une boîte de plomb, et dans cette boîte divers ossements avec la portion d'un crâne. On dressa procès-verbal de cette découverte ; mais le cercueil fut aussitôt replacé dans la terre au lieu où il avait été trouvé, devant l'autel de saint Jean-Baptiste. Plusieurs crurent que ce cercueil devait contenir les ossements de sainte Élisabeth, conformément à une tradition opiniâtre qui maintient que ces

[1] Justi, p. 250.
[2] Justi. Vorzeit de 1824, p. 19.
[3] Publié d'après le Mss. des archives consistoriales, dans la Vorzeit de Justi, 1838, p. 278-83.

restes sacrés n'ont pas quitté l'église. L'autorité ecclésiastique ne s'étant pas prononcée à ce sujet, et n'ayant même ordonné aucun examen, la prudence exige qu'on s'abstienne de prononcer[1].

Il est du reste certain que les reliques de la Sainte ne furent pas intégralement déposées à Marbourg, puisque, comme on l'a vu plus haut (page 138), la duchesse Sophie, fille d'Élisabeth, portait avec elle une côte de sa sainte mère, sur laquelle elle faisait prêter serment.

Vers la fin du seizième siècle, à une époque où l'Espagne faisait beaucoup de frais et d'efforts pour sauver les reliques des saints qui se trouvaient dans les pays envahis par l'hérésie, la pieuse infante Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, dont la mémoire est encore aujourd'hui si populaire en Belgique, acquit le crâne avec plusieurs ossements de sa sainte patronne, et les fit transporter à Bruxelles et déposer chez les Carmélites[2] : le crâne fut plus tard envoyé au château de la Roche-Guyon en France, d'où il a été vers 1830 transféré à Besançon par le cardinal duc de Rohan[3]. Une portion en a été envoyée jusqu'à Bogota, dans l'Amérique méridionale. Un de ses bras fut envoyé en Hongrie : d'autres portions de ses reliques se voyaient encore à Hanovre[4], à Vienne, à Cologne, et surtout à Breslau, dans la

[1] Voir à ce sujet deux opuscules intéressants, dont voici les titres : 1° *Die Wiederauffindung der Gebeine der H. Elisabeth*, von Anton Scharfenberg. Mainz. 1855. — 2° *Ueber die Auffindung der Reliquien der H. Elisabeth*, von Dr B. Dudek. O. S. B. Wien. 1858.

[2] Sanderi chorographia sacra Brabantiæ, tom. II, p. 348, et note des Mss. Bollandistes à Bruxelles. Le couvent des Carmélites a disparu avec tant d'autres sous les coups du vandalisme démocratique, et la trace de ces précieuses reliques a été perdue, malgré les efforts de M. Stædtler pour les retrouver. Voyez sa traduction allemande, p. 491.

[3] On le vénère aujourd'hui à l'hôpital de Saint-Jacques dans cette ville.

[4] Thesaurus reliquiarum electoris Brunswico-Luneburgensis, Hanov., 1713.

riche chapelle que lui consacra en 1680 le cardinal Frédéric de Hesse, évêque de cette ville et un de ses descendants. On conserve dans cette même chapelle le bâton en bois noir qui lui servit d'appui lors de son expulsion de la Wartbourg[1]. Nous avons déjà parlé de son verre qui est à Erfurt, de sa robe de noces qui est à Andechs, de sa bague d'alliance qui est à Braunfels, avec son livre d'heures, sa table et sa chaise de paille. Enfin on montre à Tongres son voile, et au couvent des sœurs de Saint-Charles à Coblentz, une chemise qu'elle avait teinte de son sang en se donnant la discipline.

En 1833, M. le comte de Boos-Waldeck possédait un des bras de la Sainte, provenant de l'abbaye d'Altenberg : il l'avait offert en vente à plusieurs souverains qui la comptent parmi leurs aïeux, mais il ne trouvait pas d'acheteurs ! Cette précieuse relique a enfin trouvé un asile dans la chapelle du château de Sayn, grâce à la piété de la princesse Léonille de Wittgenstein, à laquelle le comte de Boos l'a remise en 1851.

A Marbourg il n'y a aucune de ses reliques. On n'y rencontre d'elle aujourd'hui qu'une grande tapisserie à laquelle on dit qu'elle a travaillé, qui représente l'histoire de l'Enfant prodigue, et dont on se sert pour la cérémonie de la communion, selon le rit luthérien. Sa châsse, vide depuis trois siècles, fut, comme on l'a déjà dit, emportée à Cassel sous le règne du roi Jérôme, puis ramenée à Marbourg en 1814, et replacée dans la sacristie[2]. La magnifique église qui lui a

[1] Ce bâton a été monté en argent, et garni de bandelettes en spirale du même métal, où se trouve la généalogie de la maison de Hesse, depuis sainte Élisabeth jusqu'au cardinal Frédéric. Justi, p. 258. M. Guénébault possède une curieuse gravure où cette relique est représentée dans un reliquaire, avec celles de plusieurs autres saints.

[2] M. Stædtler remarque avec beaucoup de raison que les écrivains modernes de l'Allemagne ne se font pas faute de s'élever contre le vol des pierres pré-

été consacrée, vouée depuis 1539 au culte qui regarde l'invocation des saints comme une idolâtrie, n'a jamais depuis lors retenti d'un seul hommage public en son honneur.

Ainsi cette âme, si chère au ciel et à la terre, n'a point eu le sort de tant d'autres saints, dont la dépouille est restée jusqu'à ce jour au sein du peuple fidèle, entourée du culte et de l'amour des générations successives, à l'ombre des autels où se célèbre chaque jour le sacrifice sans tache. Au contraire, tout le pays qu'habitait cette sœur des anges a trahi sa foi; les fils du peuple qu'elle a tant aimé, tant consolé, tant soulagé, ont méconnu et renié sa puissante protection. La Thuringe, où elle vécut jeune fille et épouse; la Hesse, où s'écoula son veuvage, ont toutes deux renoncé au catholicisme. L'orgueilleuse empreinte de Luther est venue ternir les purs souvenirs de ce château de Wartbourg, à jamais sanctifié par sa pieuse enfance, par les épreuves de sa jeunesse, par cette union conjugale sans rivale dans sa tendresse et sa sainteté. Du haut de ses vieilles tours d'où planait sur toute la contrée son infatigable amour, l'œil du voyageur cherche en vain une église, une chaumière catholique. A Eisenach, dans cette ville où elle a si bien représenté le Christ par sa charité et ses souffrances, il n'y a pas un seul catholique pour l'invoquer, pas un autel, pas une pierre sainte où l'on puisse s'agenouiller pour honorer son doux nom et invoquer une bénédiction sur un pèlerinage à elle consacré[1]. Enfin, dans la ville même où elle est morte, où

cieuses de la châsse commis par les Français, mais qu'ils ne trouvent pas le plus petit mot de blâme pour la profanation sacrilége des reliques dont cette châsse n'était que le dépôt.

[1] Ceci était vrai quand nous avons visité cette ville pour la première fois; mais depuis, et grâce au zèle de M. Pfaff, évêque de Fulda, il y a maintenant à Eisenach une chapelle catholique sous le vocable de sainte Élisabeth.

tant de milliers de pèlerins sont venus adorer ses reliques, où le marbre est encore tout usé et creusé par leur foi, sa vie n'est plus qu'un fait historique, et le peu de catholiques qui s'y trouvent n'ont pas même une messe le jour de sa fête[1] ! Sa tombe même n'a pas été respectée, et parmi ses descendants il s'est trouvé un homme qui en a arraché ses os, en l'insultant[2].

N'est-ce donc point pour tout catholique un devoir que de lui rendre hommage, que de chercher à réhabiliter sa gloire et à lui offrir le tribut de son zèle et de son amour, fût-ce même sous la forme la plus insignifiante ? C'est ce qu'a bien senti ce pauvre capucin que nous citons à regret pour la dernière fois, lorsqu'il disait, au milieu du dix-septième siècle : « En visitant cette grande et belle église et ce riche tombeau « de la Sainte, j'ai eu le cœur percé de douleur en les voyant « entre les mains des luthériens, et désormais si honteuse- « ment dépouillés de leur ancienne splendeur. Oh ! je m'en « suis plaint à Dieu tout-puissant dans le Ciel, et j'ai « recommandé de mon mieux à sainte Élisabeth d'y mettre

[1] Depuis 1811, et grâce à la conquête française et à la constitution nouvelle, l'exercice du culte catholique, sévèrement interdit pendant trois siècles par la tolérance protestante, est autorisé à Marbourg. Il y a une petite église catholique et environ trois cents fidèles ; mais le curé qu'on y a placé se borne à dire la messe le dimanche ; et quand nous lui avons demandé, le jour même de la fête de sainte Élisabeth, s'il ne disait pas une messe en son honneur, il nous a répondu qu'il n'y avait jamais songé.

[2] En Allemagne, comme en France, la fausse science et l'histoire rationaliste n'ont jamais manqué d'apporter leur concours à l'œuvre sacrilége de la violence et de la cupidité. En 1837, trois cents ans après l'attentat de Philippe *le Généreux*, un historien éminent de l'école moderne, M. Lüden, a imprimé ce qui suit, au tome XII, liv. 26, c. IX, de son *Histoire des Allemands :* « Élisabeth était une femme exaltée, qui n'a su trouver d'autres calmants pour ses nerfs que les spasmes d'une religion convulsive. » *Die nur Beruhigung ihrer Nerven in einer krampfhaften Religiosität zu finden vermocht hat.*

« ordre. Mais aussi, par compensation de tout l'honneur que « les non-catholiques ne te rendent pas, devons-nous t'hono- « rer d'autant plus, t'invoquer avec une ferveur redoublée, « ô glorieuse servante de Dieu ! et nous réjouir à jamais de « ce que Dieu t'a retirée dès ton enfance du fond de ta Hon- « grie, pour te donner à notre Allemagne, comme le plus « précieux des bijoux [1]. »

On lui a du reste laissé, même dans les pays qui ont oublié ou renié sa gloire, un hommage peut-être le plus doux et le plus aimable de tous ceux qu'elle a jamais reçus ; on a laissé à une petite fleur, tout humble et modeste comme elle, le nom de *fleurette d'Élisabeth* [2] : elle ferme son calice le soir, lorsque la lumière du soleil disparaît, comme Élisabeth savait fermer son âme à tout ce qui n'était pas un rayon de la grâce et de la lumière d'en haut.

Que nous serions heureux si ce faible témoignage que nous cherchons à rendre à sa gloire pouvait être agréé par elle, comme a dû l'être le sentiment de pieuse et confiante affection qui a autrefois porté quelques paysans catholiques à donner son nom chéri à la fleur qu'ils aimaient !

Aussi bien qu'il nous soit permis, avant de donner congé à ces pauvres pages, d'élever une dernière fois notre cœur et notre humble parole vers vous, ô douce Sainte ! vous, qu'après tant d'âmes ferventes, nous oserons nommer aussi *notre chère Élisabeth !* O bien-aimée du Christ, daignez être la céleste amie de notre âme, et l'aider à devenir l'amie de votre

[1] P. Martinus à Kochem, p. 836.

[2] *Elisabethen-blümchen;* c'est un des nombreux noms donnés en Allemagne à la fleur dite *cystus helianthemum* en latin, *fleur du soleil* ou *herbe d'or* en français, *fior del sole* en italien, etc. Nemnich's Catholicon, oder polyglotten lexicon der Naturgeschichte.

Ami! Tournez vers nous, du haut des cieux, un de ces tendres regards qui, sur la terre, guérissaient les plus cruelles infirmités des hommes[1]. Nous sommes venus, dans un siècle sombre et froid, nous éclairer à votre lumière sainte, nous réchauffer au foyer de votre amour; et vous nous avez accueilli, et votre pensée nous a donné maintes fois la paix. Soyez bénie pour tant de précieuses larmes que nous a values le récit de vos peines et de votre patience, de votre charité et de votre angélique simplicité; pour tant de travaux et d'errements que vous avez protégés, tant de jours solitaires que vous seule avez peuplés, tant d'heures tristes que votre chère image a pu seule charmer. Soyez-en bénie à jamais, et daignez bénir à votre tour le dernier venu et le plus indigne de vos historiens.

RESPONDENS JESUS DIXIT : CONFITEOR TIBI, PATER DOMINE COELI ET TERRÆ, QUIA ABSCONDISTI HÆC A SAPIENTIBUS ET PRUDENTIBUS, ET REVELASTI EA PARVULIS.

18 juillet 1836.

[1] V. les miracles rapportés, t. II, p. 33-37.

APPENDICE

I

LOUIS LE FERRÉ, LANDGRAVE DE THURINGE.

(Voir t. I, p. 187.)

Ce prince, aïeul du mari de sainte Élisabeth, qui régna de 1149 à 1168, a laissé une mémoire très-populaire en Allemagne, à cause des efforts qu'il fit pour protéger le pauvre peuple contre l'oppression des seigneurs. Dans les premières années de son règne, il avait agi avec une nonchalance et une mollesse qui avaient encouragé ses vassaux dans leurs habitudes de violence et de rapine, et l'avaient fait regarder lui-même comme un prince lâche et incapable. Voici comment on raconte la cause du changement qui s'effectua en lui. Un jour qu'il chassait, il s'égara, et fut obligé de demander asile pour la nuit à une forge dans la forêt de Ruhla. Le forgeron lui ayant demandé qui il était, il répondit qu'il était un des chasseurs du landgrave Louis. « Fi du landgrave ! » dit le forgeron; « chaque fois qu'on le nomme, ce pitoyable sire,

« il faudrait s'essuyer la bouche [1]. » Le prince ne répondit rien. Le forgeron lui dit alors : « Je veux bien t'abriter, mais « pas pour l'amour de ton maître. Va dans l'écurie avec ton « cheval ; tu y trouveras du foin : il n'y a pas d'autre lit ici. » Louis gagna l'écurie, mais ne put dormir ; et pendant toute la nuit il entendit le forgeron qui forgeait, et qui, chaque fois qu'il frappait le fer avec son gros marteau, criait : « Durcis-« toi, duc, durcis-toi, duc, comme ce fer [2]. » Et il ajoutait mille injures, en disant : « Méchant, infâme, misérable sei-« gneur, à quoi sers-tu à ton pauvre peuple [3] ? » Et il nommait tous ceux qui outrageaient les lois, racontait tout haut à ses apprentis toutes les indignités qui se commettaient dans le pays, et qui demeuraient sans remède et sans réparation, à cause de la fainéantise du duc. Cela dura jusqu'au matin. Le landgrave recueillit chacune de ces paroles, et sortit de là un autre homme qu'il n'y était entré. Dès le lendemain, il changea complétement de système ; et comme il rencontrait beaucoup de résistance chez les seigneurs, qu'il avait habitués à une excessive tolérance, il eut recours aux moyens les plus violents. Il leur fit la guerre à tous successivement, prit et renversa leurs châteaux ; et un jour qu'il avait fait prisonniers un grand nombre de ceux qui s'étaient ligués contre lui, il leur dit : « Je ne veux pas vous tuer, parce que cela dépeu-« plerait mon pays, ni vous mettre à rançon, parce que cela

[1] « Pfui des Landgrafen ! wer ihn nennet, sollte alle mal das Maul wischen, des barmherzigen Herrn ! » Grimm's Deutsche sagen, 550. Rothe, p. 1683, etc., etc.

[2] « Landgraf werde hart, landgraf werde hart, wie dies Eisen ! »

[3] « Du schmeliger bosir unseligir herre, was saltu dynen armen luthin enger gelebin... Sehst du nicht wie deine Rathe mæhren dir im munde. »

« est au-dessous de moi ; mais je veux vous humilier aux « yeux du peuple. » Il les fit conduire dans un champ, et les attela quatre par quatre à une charrue dont deux de ses valets tenaient le manche, tandis que lui-même les aiguillonnait avec un fouet. A chaque sillon, il en attelait quatre autres, jusqu'à ce qu'ils y eussent tous passé ; puis il fit entourer ce champ de grosses pierres, lui donna le nom de champ des Nobles[1], en fit un champ d'asile pour les malheureux, et le consacra comme un souvenir éternel de sa justice et de sa sollicitude pour les droits outragés du pauvre peuple. Ce châtiment, d'un genre nouveau, fit dans toute l'Allemagne un effet prodigieux. Cependant les seigneurs et chevaliers, ne pouvant lui résister par la force, conspirèrent sans cesse contre lui. Pour se dérober à leurs poignards, il fut forcé de se faire forger une armure qui le couvrait tout entier et qu'il ne quittait jamais, ce qui lui valut son surnom de *Ferré*. Il redoubla de sévérité à mesure qu'il avançait en âge, mit fin à tous les désordres en suppliciant les plus coupables, et devint enfin la terreur de ses vassaux. Il les tint en respect jusqu'à sa mort; car, se sentant atteint d'une maladie mortelle à Naumburg, il fit appeler ceux des seigneurs qui lui avaient le plus longtemps résisté, et leur dit : « Je sais que je vais « mourir, et que je ne guérirai pas de ce mal. Or, je vous « ordonne, par l'amour de votre propre vie[2], quand je serai « mort, de me rendre les honneurs funèbres en portant mon « corps sur vos épaules d'ici à Reynhartsbrunn. Il faut que « vous me le juriez. » Et ils le jurèrent; car, dit l'historien,

[1] Edelacker.

[2] Alzo lieb alzo uch uwir leben sey. Rothe, p. 1686.

ils le craignaient plus que le diable [1]. De plus, quand il eut rendu le dernier soupir, ils tinrent parole, et le portèrent sur leurs épaules de Naumburg jusqu'à Reynhartsbrunn, une distance de vingt lieues, craignant tout le temps qu'il n'eût fait semblant d'être mort pour mettre à l'épreuve leur fidélité.

C'est ce landgrave Louis qui fit construire le château de Naumburg, où Élisabeth et son mari séjournaient souvent, et où eut lieu le miracle du lépreux qu'elle avait couché dans le lit de son époux. Le *Ferré* y reçut la visite de son beau-frère, l'empereur Frédéric Barberousse. Un matin que celui-ci se promenait et examinait la construction et la situation du château, il dit au duc : « Votre château me plaît bien; « mais il manque de rempart. Il en faudrait un fort et beau « tout alentour. — Oh! » répliqua le duc, « je ne me sou- « cie pas de rempart; je puis en faire un aussitôt que je veux. « — Combien de temps vous faudrait-il? » dit l'empereur. — « Moins de trois jours, » reprit le duc. Frédéric se mit à rire en disant : « Ce serait vraiment merveille, quand « même tous les maçons du Saint-Empire s'y trouveraient « ensemble. » On se mit à table. Cependant le landgrave envoya sur-le-champ des messagers à cheval à tous les comtes, barons et chevaliers des environs, avec ordre de venir de nuit à Naumburg dans leurs plus beaux équipements et avec tous leurs hommes. Au point du jour, ils étaient tous là avec leurs armures dorées et argentées, leurs casaques de soie et de velours, et leurs cottes d'armes, comme pour un tournoi. Le prince les arrangea en cercle autour du château, l'épée ou

[1] Wan sy vorchtin en me danne den Tufil. Ibid.

la lance à la main; et aux endroits où il aurait dû y avoir une tour, il plaça un comte ou un baron, la bannière haute. Puis il alla trouver l'empereur, et lui dit : « Le rempart dont je « vous ai parlé hier est tout fait; voulez-vous le voir? » Barberousse, ébahi, lui dit : « Vous me trompez. » Et il fit le signe de la croix, croyant qu'il y avait quelque sorcellerie. Mais lorsqu'il fut sorti et qu'il eut vu toute cette magnificence, il dit : « Vraiment, de ma vie je n'ai vu de rempart plus beau, « plus noble et plus fort; je le reconnais devant Dieu et de- « vant vous, cher beau-frère. Grâces vous soient à jamais « rendues de me l'avoir montré[1] ! »

[1] Grimm, 552. Ex Bange, Winkelmann, Rothe.

II

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE DE SAINTE ÉLISABETH.

Le signe = indique une alliance matrimoniale. Le signe † tient lieu du mot *meurt*.

LIGNE PATERNELLE.

BÉLA III, 16e roi de Hongrie, † 1196. = MARIE DE FRANCE, fille de LOUIS VII, sœur de Philippe Auguste, † 1194.

1. ÉMERIC, 17e roi de Hongrie, † 1200.
   - LADISLAS IV, 18e roi de Hongrie, † 1204.

GERTRUDE de Méranie, † 1212. = 2. ANDRÉ III, 19e roi de Hongrie en 1204, † 1235. = YOLANDE de Courtenay.

3. CONSTANCE, mariée à Ottocar III, roi de Bohême.
   - *Sainte Agnès de Bohême.*

1. BÉLA IV, 20e roi de Hongrie, † 1270. | 2. COLOMAN, roi de Gallicie, mari | 3. ÉLISABETH. | 4. ANDRÉ, épouse la | 5. ÉTIENNE, épouse | 6. YOLANDE ma-

LIGNE MATERNELLE

BERCHTOLD II, duc de Méran, comte d'Andechs, marquis de Carinthie et d'Istrie.

1. EGBERT, évêque de Bamberg, † 1237.

2. BERTHOLD, patriarche d'Aquilée, † 1251.

3. OTHON, duc de Méran, devient comte de Bourgogne par son mariage avec Béatrix, nièce de l'empereur Henri VI, † 1234.
   - OTTON II, duc de Méran, comte de Bourgogne, meurt sans postérité, dernier mâle de la race.

4. HENRI, margrave d'Andechs et d'Istrie, proscrit, en 1209, comme complice du meurtre du roi Philippe, † 1228.

5. *Sainte Hedwige*, mariée en 1186 à Henri le Barbu, duc de Silésie et de Pologne, † 1243.

6. GERTRUDE, mariée à André, roi de Hongrie, † 1212.
   - ÉLISABETH.

7. AGNÈS, mariée à Philippe Auguste, roi de France.

8. MATHILDE, abbesse de Kitzingen.

II BIS.

SUPPLÉMENT AU TABLEAU PRÉCÉDENT.

FILIATION DE LA DESCENDANCE DE SAINTE ÉLISABETH POUR LA MAISON DE MÉRODE.

(T. II, p. 141.)

I.	Sainte ÉLISABETH DE HONGRIE, † 1231,	épouse LOUIS VI, le Saint, duc de Thuringe, † 1227.
II.	SOPHIE, seule enfant de la Sainte qui ait laissé de la postérité.. =	Henri II, le Magnanime, duc de BRABANT, † 1247.
III.	HENRI, l'Enfant, landgrave de Hesse, † 1300............ =	...... Adélaïde, duchesse de BRUNSWICK.
IV.	OTHON, landgrave de Hesse, † 1328.................. =	...... Adélaïde, comtesse de RAVENSBERG.
V.	LOUIS, landgrave de Hesse, † 1343.................. =	...... Marguerite, comtesse de SPANHEIM.
VI.	HERMANN I, le Savant, † 1414.. =	...... Marguerite, vicomtesse de NUREMBERG.
VII.	LOUIS I, le Pacifique, † 1458... =	...... Anne, duchesse de SAXE.
VIII.	LOUIS II, le Courageux, † 1471. =	...... Mathilde, comtesse de WURTEMBERG.
IX.	GUILLAUME II, qui réunit toute la Hesse, † 1509............ =	...... Anne, duchesse de MECKLEMBOURG.
X.	PHILIPPE, dit le Magnanime, † 1567.................. =	...... Christine, duchesse de SAXE.
XI.	GUILLAUME IV, le Sage, chef de la branche de Hesse-Cassel, † 1592.................. =	...... Sabine, duchesse de WURTEMBERG.
XII.	MAURICE, † 1632............ =	...... Julienne, comtesse de NASSAU-SIEGEN.
XIII.	ERNEST, chef de la branche catholique de Hesse-Rheinfels, † 1692.................. =	...... Marie, comtesse de SOLMS.

XIV.	Guillaume, landgrave de HESSE-RHEINFELS, † 1725.........	...... épouse Marie, ctesse de LOWENSTEIN-WERTHEIM.
XV.	Élisabeth, princesse de HESSE-RHEINFELS, épouse en 1695...	...... François, prince de NASSAU-HADAMAR.
XVI.	Charlotte, princesse de NASSAU-HADAMAR, épouse en 1721 ...	Jean, comte de MÉRODE et du Saint-Empire, dit le maréchal de Westerloo, veuf de Marie Pignatelli, nièce du pape Innocent XII.
XVII.	Philippe, comte de MÉRODE, grand d'Espagne, épouse en 1759...	.... Marie de MÉRODE, princesse de RUBEMPRÉ.
XVIII.	Charles, comte de MÉRODE, prince de Rubempré et d'Éverberg, épouse en 1778	Marie d'Ongnies de Masting, princesse de GRIMBERGHE.
XIX.	Félix, comte de MÉRODE, épouse en 1809	... Rosalie de GRAMMONT.
XX.	Marie-Anne, comtesse de MÉRODE.	...... Charles, comte de MONTALEMBERT.

III

HEDWIGE, REINE DE POLOGNE, DUCHESSE DE LITHUANIE.

(T. I, p. 259.)

On nous pardonnera de rassembler ici quelques détails puisés dans les anciens historiens de Pologne, sur une des princesses les plus remarquables du moyen âge, dont le caractère et la destinée offrent avec ceux de notre chère sainte Élisabeth des analogies qu'il sera bien facile de saisir.

Nous avons tiré ces détails principalement de l'*Histoire polonaise* de Jean Dlugosz [1], ainsi que des chroniques de Stryikowski [2] et de Bielski [3], qui ont été imprimées dans la précieuse collection d'historiens en langue polonaise, publiée au dernier siècle par le jésuite Bohumolec.

[1] *Joannis Dlugossi seu Longini, Historiæ polonicæ, libri* XII, *etc. Lipsiæ*, 1711 ; 2 volumes in-folio. Dlugosz fut chanoine de Cracovie, précepteur des enfants du roi Casimir III, archevêque nommé de Lemberg, et mourut en 1480.

[2] *Kronika Macieja Stryikowskiego*, imprimé à Kœnigsberg en 1582 ; réimprimé par Bohumolec en 1766. L'auteur était chanoine de Samogitie.

[3] *Kronica Marcina Bielskiego*. L'auteur mourut en 1576.

Casimir le Grand, dernier roi de Pologne de la race nationale des Piast, mort en 1370, avait laissé sa couronne au fils de sa sœur, Louis d'Anjou, roi de Hongrie, issu de la race de saint Louis de France. Celui-ci régna de nom pendant douze années (1370-82), mais abandonna entièrement la Pologne à ses dissensions intérieures et aux attaques de ses ennemis, pour ne s'occuper que de la Hongrie. Il mourut en 1382, laissant deux filles, Marie, l'aînée, qui avait pour époux Sigismond de Luxembourg, marquis de Brandebourg, depuis roi de Bohême et empereur; et Hedwige, née en 1371, et fiancée à l'âge de quatre ans au jeune duc Guillaume d'Autriche, qui fut élevé avec elle à dater de ce moment. Les Polonais élurent aussitôt pour reine cette jeune Hedwige, qui avait à la fois dans les veines du sang de saint Louis et de saint Étienne. Mais sa mère, la reine Élisabeth, veuve de Louis, l'ayant gardée auprès d'elle sous divers prétextes, la couronne demeura pendant plusieurs années en proie aux brigues et aux attaques de plusieurs compétiteurs, entre autres de Sigismond, beau-frère d'Hedwige, et de Ziemowit, duc de Masovie. Celui-ci fut même élu roi par une diète de petite noblesse, impatientée des interminables délais qu'éprouvait l'arrivée de la jeune souveraine. Enfin, sa mère, effrayée par les menaces de toute la Pologne, consentit à se séparer de sa fille, et l'envoya en Pologne sous la garde du cardinal Démétrius, archevêque de Strigonie. Les prélats et les seigneurs de Pologne, qui désespéraient de la voir arriver, allèrent au-devant d'elle avec un vif empressement, et la reçurent à Cracovie avec les plus grands honneurs. Elle n'avait pas encore quinze ans; mais son éclatante beauté, ses grâces, ses vertus,

sa pudeur et sa fervente piété inspirèrent aux Polonais tant d'enthousiasme et d'amour, qu'ils se regardèrent comme honorés d'avoir cette jeune fille pour seule maîtresse, sans songer à lui donner un époux qui pût leur servir de chef et de roi [1]. Elle se fit couronner dans la cathédrale de Cracovie le 15 octobre 1385, jour de la fête de sainte Hedwige, sa patronne. Les seigneurs lui garantirent le plein exercice des droits royaux jusqu'à ce qu'elle fût mariée. « Comment s'en étonner? » dit un historien; « elle avait reçu de la nature le don de la plus rare beauté; elle était si merveilleusement belle, que la seule Hélène avait pu l'être comme elle [2]; mais sa piété et sa pudeur, sa modestie et sa douceur surpassaient encore sa beauté. Elle était très-instruite et même savante en littérature; elle avait toute la dignité, non-seulement de sa haute naissance, mais d'une nature supérieure; elle semblait avoir sucé, avec le lait de sa mère, toutes les vertus. A peine sortie de l'enfance, elle avait dans toutes ses paroles, dans toutes ses actions, une gravité et une maturité qui témoignaient de la sagesse céleste qui l'inspirait [3]. »

Cependant le plus redoutable des voisins et des ennemis de la Pologne, Jagellon, grand-duc de Lithuanie, ayant appris, par la renommée et par les rapports de ses ambassadeurs, qu'il venait de monter sur le trône de Pologne une jeune

[1] Tanta erat erga illam affectio, tam charitas immensa, ut viros se esse obliti, parere tam insigni et virtuosæ feminæ putarent non inglorium. Ea insuper charitate et affectione devicti, non dato, non procurato illi sponso, quasi ipsa sola ad gubernandum regnum sine merito sufficeret, etc. Dlugosz, liv. x, col. 95.

[2] Stryikowski, liv. XIII, c. 1.

[3] Dlugosz, l. c.

vierge tellement belle et gracieuse, que dans le monde entier aucune femme ne pouvait rivaliser en beauté avec elle[1], conçut le désir de l'épouser. Il lui envoya à cet effet une ambassade, dont le chef, Skirgyello, frère du grand-duc, ayant été admis en présence de la reine et de son conseil, lui parla en ces termes : « Il y a longtemps que des princes et des rois « illustres ont sollicité notre puissant souverain Jagellon, « grand-duc des Lithuaniens, d'embrasser la foi des chrétiens, « en abandonnant la foi de ses pères ; mais ni leurs persua- « sions, ni les guerres que lui ont faites dans ce but les croisés « de Prusse, n'ont jamais pu l'y engager. C'est à vous, noble « et illustre reine, à vous et au royaume de Pologne, que le « grand Dieu a réservé cet éternel honneur. Si votre excel- « lence daigne accepter pour époux notre susdit seigneur « Jagellon, voici à quoi il s'engage. D'abord lui et ses frères « les ducs de Lithuanie, avec les seigneurs et tout le peuple « de Lithuanie et de Samogitie, embrasseront la foi catho- « lique, celle que vous et votre royaume pratiquez et observez. « Il rendra ensuite tous les captifs chrétiens qui lui sont « échus par le droit de la guerre ; il incorporera au royaume « de Pologne, par une union irrévocable et intime, toutes ses « terres de Lithuanie et de Samogitie, même celles qu'il a « conquises sur la Russie ; il s'engage à regagner, pour la Po- « logne, la Poméranie, la Silésie et les autres provinces qui « en ont été détachées ; enfin il offre de payer les deux cent « mille florins qui ont été remis au duc Guillaume d'Autriche « comme arrhes de la consommation de son mariage avec

[1] Adeo venustam decoramque existere, ut pro illa tempestate in orbe universo, parem in forma non habere credita sit. Ibid.

« vous. » Telles furent les offres de ce barbare [1]. Elles parurent fort avantageuses aux seigneurs et aux prélats de la Pologne, mais fort tristes à la jeune reine, qui était passionnément attachée à Guillaume, et qui objecta qu'elle lui avait été solennellement fiancée, et couchée dans le même berceau que lui [2]. Elle obtint qu'on consulterait d'abord sa mère, la reine Élisabeth de Hongrie. Les ambassadeurs lithuaniens, accompagnés d'une députation de trois seigneurs polonais, allèrent aussitôt trouver cette princesse à Bude. Après de longues hésitations, Élisabeth se laissa dominer par l'intérêt de la propagation de la foi catholique [3], et répondit qu'elle consentait volontiers à ce que sa fille Hedwige fît ce qu'il y avait de plus utile pour la république chrétienne et pour la Pologne [4]. Au retour des ambassadeurs, une diète fut convoquée à Cracovie pour délibérer sur les demandes de Jagellon, ainsi que sur les droits de Guillaume et les prétentions de Ziemowit, duc de Masovie, et de Ladislas, duc d'Oppeln, tous deux Polonais et catholiques, qui briguaient aussi la main d'Hedwige et la couronne de Pologne. On délibéra pendant plusieurs jours : les seigneurs qui voyaient le plus souvent la jeune reine, et qui connaissaient son éloignement pour le projet d'alliance avec Jagellon, soutinrent qu'il était odieux d'aller chercher un barbare étranger pour en faire leur roi, au préjudice des princes catholiques et nationaux; mais la grande majorité fit valoir l'intérêt de la foi chrétienne et du repos de la Pologne.

[1] Hæc barbarus. Dlugosz.
[2] Stryikowski, l. c.
[3] Bielski, l. VII, p. 225.
[4] Quod et reipublicæ christianæ et suæ profuturum duxerint. Dlugosz, l. c.

accompagnée de ses demoiselles d'honneur et de ses chevaliers, trouver son fiancé au couvent des Franciscains : elle y passait de longues heures avec lui dans le réfectoire des frères, en se livrant au plaisir de la danse et à d'autres récréations, mais toujours avec la modestie et la décence qui la distinguaient [1]. Plus elle le voyait, et plus son affection devenait irrésistible. Elle résolut enfin d'accomplir son mariage avec lui avant l'arrivée de Jagellon. Mais les seigneurs polonais résolurent en même temps de s'y opposer à tout prix ; et plusieurs d'entre eux ayant rencontré un jour le jeune duc comme il cherchait à s'introduire secrètement dans les appartements intérieurs de la reine, ils le chassèrent du château en l'accablant d'injures [2]. Hedwige, persévérant dans ses intentions, se décida à aller le rejoindre dans la ville ; mais en arrivant à la grande porte du château, elle la trouva fermée par ordre des barons. Désespérée et révoltée par cette oppression, la passion de la jeune fille l'emporta dans son cœur sur la dignité de reine : elle demanda au portier une hache, qu'il lui donna. Alors, brandissant cette arme, elle se mit à frapper avec fureur sur les verrous et les cadenas de la porte qui la séparait de son amant, mais sans pouvoir la briser [3]. Aucun de ceux qui assistaient à cette scène doulou-

[1] In ejusdem cœnobii refectorio, Wilhelmo duci, chorearum solatiis, parco tamen et castigato atque honestissimo moderamine, utebatur. Ibid.

[2] Dum ad Cracoviensem arcem thalami secreta cum Hedwigi regina suscepturus cubilia, perductus esset... tam ex arce quam ex thalamo, cum dedecore et injuria exclusus expulsusque est, et ab omni carnali commercio reginæ prædictæ sequestratus.

[3] Stryikowski, l. c. — Petita dataque securi, violare illas manu propria nitebatur. Dlugosz, l. c.

reuse n'osait ni désobéir aux barons, ni arrêter la colère de la reine. Cependant le vieux Dimitrj de Goraj, grand trésorier du royaume, s'approcha d'elle, et, fort de l'autorité que lui donnaient ses cheveux blancs, il la supplia de se calmer, et de sacrifier son inclination au bien de la patrie, aux vœux de ses sujets, mais surtout à l'intérêt de la religion. Hedwige ne répondit rien : elle laissa tomber sa hache, fondit en larmes, et rentra chez elle.

Il fallut cependant céder. Le duc Guillaume, craignant pour sa vie, quitta secrètement Cracovie, en laissant toutes ses richesses à la garde de Gniewosz, qui ne les lui restitua jamais. Au commencement de l'année 1386, Jagellon arriva en Pologne. Au bruit de son approche, les seigneurs se réunirent en grand nombre à Cracovie, et redoublèrent de prières et d'instances auprès de la reine Hedwige pour la déterminer à ne pas repousser l'alliance du prince barbare, en réfléchissant à l'intérêt de la foi, qui avait toujours été le premier intérêt des Polonais[1]. Hedwige avait elle-même envoyé un agent confidentiel pour voir Jagellon, et lui rapporter secrètement des détails sur sa personne et sur ses mœurs. Cet envoyé revint, en disant que le duc n'était nullement aussi affreux qu'on l'avait représenté à la reine; que sa figure était bien un peu longue, mais n'avait rien de repoussant; que ses mœurs étaient graves et dignes d'un prince[2]. Mais elle n'en fut pas plus réconciliée avec cette destinée : elle insistait surtout sur

[1] Ut magno fidei fructu, qui principaliter a Polonis quærebatur, pensato, barbari principis non fastideret conjugium. Ibid.

[2] Faciem oblongam, nulla tamen turpitudine notatam, mores graves et principe dignas enunciat et reginæ anxietatem de agresti et deformi ducis corpore dudum conceptam, disseruit. Ibid.

le pacte solennel des fiançailles contracté entre elle et Guillaume ; elle débattit longuement et douloureusement ce point avec ses conseillers ; elle s'obstinait à regarder un mariage avec tout autre que son fiancé comme un adultère. Cette pensée lui était plus amère que la mort [1]. Les scrupules de conscience venaient joindre leurs tortures à l'agitation douloureuse de son âme [2]. En attendant, Jagellon fit son entrée officielle à Cracovie le 12 février, et alla aussitôt rendre visite à la reine au château. Il la trouva au milieu d'un grand nombre de nobles dames et demoiselles, et resta tout ébloui de sa beauté [3]. Le lendemain, il lui envoya les plus riches présents, comme gages de son admiration. Mais le duc Guillaume était revenu secrètement à Cracovie, déguisé en marchand. Hedwige le savait, et l'y avait encouragé [4]. Les seigneurs polonais le surent aussi bientôt, et le firent chercher avec tant de soin, qu'il eut beaucoup de peine à s'échapper de leurs mains.

Enfin Hedwige succomba ; son cœur fut vaincu et pris d'assaut : *expugnata fuit*, dit le prélat qui a écrit cette histoire [5]. Dieu seul pouvait donner à ce cœur de quinze ans, dévoré par une passion ardente et légitime, la force de consommer le plus douloureux sacrifice : aussi fut-ce à lui qu'elle eut recours. Voyant que rien ne pouvait plus la

[1] Diu et graviter propter superius fœdus cum Wilhelmo ictum reluctabatur... Alteris nuptiis suam contaminare pudicitiam, amarius morte putabat Dlugosz, l. c.

[2] Timor quoque divinus, et vis conscientiæ mentem suam terrebant. Ibid.

[3] Bielski, Dlugosz.

[4] Sub habitu dissimulato mercatorio, non sine annuentia Hedwigis clandestine advenisse.

[5] Dlugosz, l. c.

sauver, elle se rendit, couverte d'un voile noir, à la cathédrale de Cracovie; et là, elle s'agenouilla devant un grand crucifix qu'on y montre encore aujourd'hui, et y resta toute seule pendant trois heures en larmes et en prières. Elle se releva, après avoir arraché de son cœur sa volonté, son amour, l'espérance de son bonheur, et les avoir cloués au pied de la croix, comme un sanglant holocauste offert au Ciel pour le salut de sa patrie. Seulement, avant de sortir de la chapelle, elle prit son voile noir, et en recouvrit l'image du Sauveur crucifié, comme d'un linceul dans lequel elle ensevelissait son amour. Elle alla du même pas trouver le chapitre, et lui fit une fondation pour que ce signe du deuil de son âme fût perpétuellement entretenu et renouvelé au besoin. Cette fondation a survécu à la Pologne elle-même; ce même crucifix existe encore, et il est toujours recouvert d'un voile noir: on l'appelle encore *le crucifix d'Hedwige*[1].

Puis elle déclara qu'elle consentait à épouser le duc de Lithuanie, non certes pour son plaisir, mais pour accroître le domaine de la foi orthodoxe et assurer le repos des chrétiens[2]. Le 14 février, Jagellon reçut le baptême des mains de l'archevêque de Gnesen; et le même jour il célébra son mariage avec cette Hedwige dont on ne savait ce qu'on devait le plus admirer, la beauté de son corps ou celle de son âme[3]. Trois

[1] Il se trouve au fond du bas-côté septentrional du chœur: on y voit toujours des fidèles en prières, avec cette fervente et expansive piété qui caractérise les compatriotes de la généreuse et infortunée Hedwige.

[2] Non voluptatis explendæ causæ, sed fidei orthodoxæ amplitudinem, et christianorum quietem procuratura. Dlugosz, p. 104.

[3] Cum virgine decora et insigni Hedwigi, moribusne incertum est an forma venustiore. Ibid., p. 105.

jours après, il se fit couronner en présence d'Hedwige avec une très-grande pompe.

Le duc Guillaume, désespéré, quitta Cracovie et s'en retourna en Autriche. Selon quelques auteurs, il ne voulut jamais se marier tant qu'Hedwige vécut. Plus tard, il épousa Jeanne, fille du roi de Naples. Il mourut peu après.

Une fois mariée à Jagellon, la jeune reine consacra à son nouvel époux toute sa tendresse et toute sa fidélité [1]. Vers le milieu du Carême, Jagellon la conduisit dans la grande Pologne, afin d'employer sa popularité et sa douceur à pacifier les dissensions entre les nobles et les prélats qui déchiraient cette province. Ce fut pendant ce voyage qu'eut lieu le trait délicieux que nous avons cité sur elle dans notre texte. La cour était à Gnesen : une contribution excessive fut assise pour son entretien sur les paysans des environs, et la plupart de leurs bestiaux furent saisis. Ils s'en vinrent tout en pleurs, avec leurs femmes et leurs enfants, se plaindre, en remplissant l'air de leurs clameurs. Hedwige, profondément émue, éclaira son mari sur son injustice, fit restituer tout ce qui avait été pris, et lever l'interdit que le chapitre de Gnesen avait déjà lancé pour châtier cette oppression ; puis elle s'écria : « Les bestiaux leur sont rendus ; mais qui leur rendra leurs « larmes ? »

Grâce à l'intervention de cette jeune et touchante médiatrice, le roi réussit à rétablir la paix et la sécurité dans toute la Pologne. L'année suivante (1387), il la mena avec lui en Lithuanie, pour lui faire connaître sa nouvelle patrie et ses

[1] Niemcewicz. *Spiewy historyczne.*

nouveaux sujets, et pour la faire assister à leur conversion à la foi chrétienne. Il renversa toutes les idoles du pays, éteignit les feux perpétuels, fit abattre les forêts sacrées. Tous les Lithuaniens, à l'instar de leur roi, reçurent le baptême. Pour abréger cette cérémonie, qui eût été interminable s'il avait fallu administrer séparément le sacrement à chaque individu, on répartit tous les néophytes, d'après leur sexe, en divisions nombreuses ; puis on aspergeait d'eau bénite chaque division en masse, et on assignait un même nom de baptême à tous ceux qui y étaient compris. A la première division d'hommes, le nom de Pierre ; à la première de femmes, celui de Catherine, et ainsi de suite. Les chevaliers seuls et leurs familles furent baptisés individuellement. Les nouveaux chrétiens reçurent avec enthousiasme leur reine de seize ans, qui venait leur apporter la paix et la lumière de la vraie foi. Pendant tout son séjour, elle donna des preuves éclatantes de sa ferveur toujours croissante et de son ardent dévouement à la religion [1], par la profusion de ses dons à la nouvelle cathédrale de Saint-Stanislas de Wilna, et aux autres églises et fondations religieuses que son mari instituait, d'après ses avis, dans les principaux lieux de son royaume. Pendant qu'Hedwige était ainsi glorieusement occupée en Lithuanie, elle apprit la mort cruelle de sa mère chérie, la reine de Hongrie, lâchement assassinée, comme l'avait été la mère de sainte Élisabeth, par des seigneurs rebelles.

Après que le Christianisme eut été solidement établi en Lithuanie, le roi et la reine revinrent à Cracovie (1388), où la

[1] Quanti esset fervoris in Deum et in amplitudinem suæ religionis monstravit. Dlugosz, p. 112.

paix de leur union fut compromise par la jalousie de Jagellon. La calomnie lui avait fait concevoir de violents soupçons sur la fidélité de son épouse. Il l'accabla de reproches, et annonça même l'intention de divorcer. Les barons réussirent à le calmer, et Hedwige elle-même exigea du roi le nom de son accusateur et un jugement solennel[1]. Le roi nomma Gniewosz, le même qui avait été l'hôte du duc Guillaume, et qui s'était approprié tous ses trésors. Il avait osé accuser celle qu'on nommait déjà la *Sainte reine*[2] d'avoir eu des relations clandestines avec le duc Guillaume depuis son mariage. La cause fut appelée et jugée à la diète de Wislica (1389). La reine se justifia par le témoignage de toute sa maison et par serment. Le castellan Jean Tenczynski et douze autres chevaliers affirmèrent également par serment que l'honneur de la reine était à l'abri de tout soupçon, et s'offrirent à la défendre par combat. Gniewosz, confondu, garda le silence. Le sénat le condamna à une peine spéciale, en présence de toute l'assemblée et de la reine outragée. Il fut forcé de se courber sous un banc, et de déclarer, dans cette posture, qu'il avait aboyé malhonnêtement comme un chien contre la vertueuse et chaste reine sa souveraine ; et après avoir dit ces paroles, il lui fallut imiter trois fois l'aboiement d'un chien[3]. A dater de ce moment, rien ne vint plus troubler l'union de Jagellon et d'Hedwige, qui passèrent le reste de leurs jours dans la paix et l'amour[4].

[1] Bielski, p. 233.
[2] Stryikowski, p. 448.
[3] Strylkowski, p. 449.
[4] Sine suspicione, sine jurgiis rixisque, in amœnitate dulcedineque con-

En 1390, Jagellon étant allé défendre la Lithuanie contre les chevaliers Teutoniques, Hedwige trouva que les frontières de Pologne étaient menacées du côté de la Hongrie. Elle rassembla aussitôt une armée ; et quoiqu'elle n'eût alors que dix-neuf ans, elle en prit elle-même le commandement. Rien ne saurait égaler l'enthousiasme avec lequel les guerriers polonais virent leur jeune souveraine à cheval au milieu de leurs escadrons. Ils cherchèrent à lui témoigner leur amour, en obéissant à ses moindres ordres avec la plus scrupuleuse fidélité [1]. A la tête de ses troupes, elle entra dans la Russie rouge [2], et, combinant son plan de campagne avec autant de prudence que d'intrépidité, elle prit d'assaut ou par capitulation les villes et les forteresses de Przemisl, Jaroslaw, Halicz, Leopol et une foule d'autres, et reconquit toute cette vaste province que son propre père Louis avait détachée de la couronne de Pologne pour la donner à celle de Hongrie. Hedwige, tout entière aux intérêts de sa patrie, répara ainsi l'injustice de son père ; et en effectuant, par son héroïque courage, cette réunion qui a duré jusqu'à la ruine de la Pologne, elle s'est assuré, dit son historien, dans le cœur des Polonais un éternel souvenir [3].

Aussitôt après elle marcha sur la Silésie, et reconquit également toutes les possessions polonaises que Ladislas,

jugalis fœderis, stabili concordia et charitate, utriusque status permansit. Dlugosz, p. 123.

[1] Tanta erat apud milites affectio et charitas ut omnes illi juxta ac viro parerent, et singula quæ jubebat, obedienter exsequerentur. Ibid., p. 126.

[2] Ce qu'on appelle aujourd'hui le royaume de Gallicie.

[3] Sempiternum apud Polonos pro hujusmodi heroico opere habitura recordium. Dlugosz, l. c.

duc d'Oppeln, avait usurpées sur la couronne. Ce fut par ces nobles victoires qu'elle salua le retour de son époux [1].

Mais la Lithuanie, sans cesse envahie et ravagée par les chevaliers Teutoniques, était en outre toujours déchirée par de cruelles guerres intérieures entre les princes des branches collatérales de la maison de Jagellon. Le roi crut qu'Hedwige seule pourrait venir à bout de les pacifier, et l'y conduisit de nouveau en 1393. Les princes lithuaniens, vaincus par le charme qu'elle exerçait sur tous, la reconnurent pour juge : ils plaidèrent leur cause devant elle. Elle réussit à les réconcilier, et, par un acte solennel et public, ils convinrent que si désormais il s'élevait entre eux quelques dissensions, au lieu d'avoir recours aux armes, ils prendraient pour arbitre et pour juge sans appel la jeune reine de Pologne [2].

Cependant ce malheureux pays restait encore exposé aux incursions des chevaliers Teutoniques, qui redoublaient chaque jour de cruauté et de perfidie. Ce fut encore Hedwige qui dut intervenir pour préserver la Lithuanie des maux les plus redoutables.

Jagellon avait tout préparé pour faire à ses implacables ennemis une guerre décisive, où il comptait employer contre eux toutes les forces de la Pologne, ajoutées à celles de la Lithuanie. Avant qu'elle éclatât, on convint d'une entrevue entre le roi et le grand maître de l'Ordre à Jnowroclaw, en Cujavie. Mais les seigneurs, craignant que la trop juste fureur de Jagellon ne fût un insurmontable obstacle à tout accommodement, supplièrent la reine d'y aller en sa place. Elle y

[1] Stryikowski, p. 454.
[2] Dlugosz, col. 138.

consentit, et se rendit à Jnowroclaw avec plusieurs évêques et barons et une suite très-brillante. Elle y rencontra le grand maître Conrad de Jungen et les principaux commandeurs de l'Ordre : elle leur proposa les conditions les plus équitables relativement à la restitution de certaines terres qu'ils venaient d'usurper; mais ils les refusèrent toutes sous de vains prétextes. Alors, dit un chroniqueur, cette femme bénie, inspirée du ciel, les foudroya par son indignation [1] : « Vous êtes si « avides, leur dit-elle, que vous trahissez par votre avarice « non-seulement le roi votre seigneur, mais Dieu même. Vous « avez juré fidélité et vassalité aux rois de Pologne, comme « à vos seigneurs et bienfaiteurs, qui vous ont souvent pro- « tégés contre les païens, et vous n'avez rien tenu ! Vous vous « dites ecclésiastiques, et vous arrachez de force aux pauvres « gens leurs biens, comme des brigands ; et tout cela, étant « chrétiens et non païens ! Je ne sais pas, en vérité, comment « vous avez le cœur de commettre tant de brigandages et de « cruautés. Mais vous verrez, » ajouta-t-elle; « tant que je « vivrai, je réussirai peut-être à dissuader le roi de vous faire « la guerre; car, avant tout, je désire que le sang chrétien ne « soit pas versé. Mais quand je serai morte, vous recevrez le « juste châtiment d'une si indigne conduite; le juste Dieu « vous payera le prix de votre ingratitude et de votre insa- « tiable cupidité [2]. » Ainsi parlait la jeune et courageuse reine à ces impitoyables guerriers, et sa prédiction ne devait pas tarder à se vérifier. Après sa mort prématurée, Jagellon,

[1] Fœmina benedicta, cœlesti quodam sensu inspirata. Dlugosz, col. 152. — Zgromila ie moviac... Bielski, p. 235.

[2] Ibid.

dans les éclatantes victoires de Grünberg et de Tannenberg, porta à l'Ordre un coup dont il ne se releva jamais. Le grand maître et ses chevaliers, tout en ne se laissant pas convaincre par les exhortations de la reine, ne purent se défendre de l'admirer, et de la remercier solennellement de ce qu'ils l'avaient trouvée si zélée pour le maintien de la paix.

Cette sollicitude d'Hedwige pour la patrie de son époux ne diminuait en rien celle qui remplissait son cœur pour sa chère Pologne, dont elle savait fort bien défendre les intérêts chaque fois qu'ils pouvaient être compromis par l'union avec la Lithuanie. Ainsi, le roi son mari ayant donné à son favori Spithkon, palatin de Cracovie, l'investiture de la Podolie à titre de fief perpétuel, Hedwige protesta de toutes ses forces contre cette donation qui répugnait aux usages et aux lois de la Pologne, et elle vint à bout de l'annuler. Éclairée par une lumière supérieure [1], et malgré l'attrait qu'offrait à la Pologne une guerre contre les infidèles, elle ne voulut pas souffrir que les troupes polonaises prissent part à l'expédition téméraire que Witold, frère de son mari, entreprit avec les Lithuaniens contre les Tartares, et qui fut suivie d'une défaite terrible.

Sa renommée devint bientôt si grande, que les Hongrois songèrent à la prendre pour reine à la mort de sa sœur aînée Marie, au lieu de l'époux de celle-ci, Sigismond de Luxembourg. Mais Sigismond vint à Cracovie pour supplier sa belle-sœur de ne pas accepter leurs offres, et pour renouveler son alliance avec elle [2]. Il n'est pas dit d'ailleurs qu'Hed-

[1] Spiritu revelante... Dlugosz, p. 156.

[2] Bielski, l. c.

wige, toute Polonaise de cœur, eût voulu d'une autre couronne.

Elle employait les loisirs que lui laissaient les guerres, les négociations et le gouvernement de son royaume, à l'étude, à l'aumône et à la piété. Jamais on ne la vit en colère, ni hautaine, ni orgueilleuse, ni livrée à de frivoles distractions; elle avait de l'éloignement pour toute sorte de luxe et de faste; elle aimait surtout à s'enfermer pour prier avec une ardente dévotion et le plus tendre amour de Dieu [1]; elle jeûnait pendant l'Avent et portait un cilice en Carême; elle était d'une générosité sans bornes envers les pauvres, les veuves, les orphelins, les étrangers, les pèlerins; pleine de compassion et d'affection pour tous ceux qui souffraient; ses aumônes la faisaient accuser, comme notre Élisabeth, de prodigalité. Malgré sa jeunesse, elle était regardée comme très-savante; elle se livrait surtout à la lecture de l'Écriture sainte, dont elle fit faire la première traduction en polonais (1390); elle lisait aussi assidûment les Homélies des quatre docteurs de l'Église, les Vies des Pères, les Sermons des Saints, les Méditations et les œuvres diverses de saint Bernard et de saint Ambroise, ainsi que les Révélations de sainte Brigitte. Elle avait fait également traduire tous ces ouvrages en polonais. Ce n'était pas seulement pour elle-même qu'elle aimait la science : elle entretenait à ses frais une foule de pauvres étudiants dans les colléges. Elle rétablit le collége général, fondé par Casimir II à Casimierz; elle fonda elle-même à Prague (1397) un vaste et magnifique collége, qu'elle dota très-riche-

[1] Nulla in ea levitas, nulla ira, nulla notari poterat superbia, invidia, vel simultas. Summa in ea devotio, immensus amor Dei, etc. Dlugosz, p. 161.

ment, et qu'elle consacra exclusivement à l'éducation de l'élite de la jeunesse lithuanienne, afin, disait-elle, d'arroser les nouvelles semences de la foi orthodoxe que son mari avait plantées en Lithuanie [1]. Elle légua en mourant tous ses bijoux, ses meubles et son argent à l'évêque et au castellan de Cracovie, pour être consacrés à la fondation d'une université dans cette ville. Son vœu fut rempli deux ans après sa mort, et c'est à elle que la célèbre Université de Cracovie doit son origine. Elle fit en outre, de concert avec son mari, une foule d'importantes fondations religieuses, d'églises, d'hôpitaux et de couvents, entre autres celui des Carmes, aux portes de Cracovie, en l'honneur de la fête de la Visitation nouvellement établie; puis la belle église et abbaye de Sainte-Croix à Cleparz, où elle plaça des moines bénédictins qu'elle fit venir de Prague, pour y célébrer l'office dans la langue et le chant sonore des Slavons, comme cela se pratiquait chez les Bénédictins de Prague [2]. Elle avait un goût très-vif pour la musique d'église, et fonda dans la cathédrale de Cracovie, en l'honneur de la sainte Vierge, un collége spécial de seize prêtres, destinés à chanter les psaumes en deux chœurs, d'après un mode particulier [3].

La réunion si rare et si séduisante de tant de qualités et de

[1] Plantationem fidei orthodoxæ novellam in Lithuaniæ terris, a rege institutam rigatura... Dlugosz, p. 154.

[2] Sonoro cantu et lectione in idiomate slavonico. Ibid., p. 127. L'écrivain se félicite à cette occasion de ce que Dieu, dans sa bonté, a accordé à la langue slave le privilége de servir à son culte et à la célébration des mystères sacrés, privilége qui avait été jusque-là réservé au latin, au grec et à l'hébreu.

[3] Jugi jubilatione, cantu ordinario cessante, psalmos Davidicos bini et bini, in dextro et sinistro choro, vicibus et choris inter se partitis ex æquo, decantaturos. Ibid., p. 150.

cris de joie, et cherchèrent à exprimer leurs transports par toute sorte de façons extravagantes. Un d'entre eux, voulant lui montrer qu'il était prêt à braver la mort pour elle, se jeta du pont dans la rivière; malheureusement il n'eut pas la force de regagner le rivage, et finit par se noyer. Hedwige, vivement émue, fit chercher son corps; et lorsqu'on l'eut repêché, le voyant inanimé, elle pleura beaucoup, puis ôta son tablier qui était d'une riche étoffe verte brochée d'or, et en recouvrit la figure du défunt, à qui elle fit ensuite faire de magnifiques obsèques. Le tablier fut conservé comme une relique par la corporation des chaudronniers pendant plus de quatre siècles. Cette parure royale ornait les humbles funérailles de tous les chaudronniers, et rappelait ainsi à chaque génération l'amour de leur reine Hedwige. Il existait encore en 1809; mais alors les Autrichiens, devenus maîtres de Cracovie, le firent fondre, pour en retirer l'or mêlé à la soie [1].

Une seule douleur affligeait la Pologne sous le sceptre de sa bien-aimée Hedwige et du souverain de Lithuanie : c'était de voir leur alliance rester sans fruit; c'était de penser que cette tendre mère de la Pologne n'avait point d'enfants à qui elle pût léguer son amour du pays et l'exemple de tant de vertus. Mais à la fin de 1398 la reine devint enceinte. A cette heureuse nouvelle, une joie merveilleuse se répandit dans tout le royaume [2]. Jagellon annonça la grossesse de sa femme à la plupart des rois et princes chrétiens, et surtout au pape Boniface IX, qui lui répondit par une lettre pleine d'affection,

[1] Renseignements Mss, reçus de Cracovie.

[2] Universum regnum, mira impletum hilaritate, lætabatur se per uteri reginalis fœcunditatem.

où il s'offrait pour être parrain de l'enfant à naître, et demandait au roi de lui imposer son nom de Boniface. Peu de temps avant que le terme d'Hedwige approchât, Jagellon fut obligé de quitter Cracovie pour présider à quelque expédition. Il lui écrivit pendant son absence de veiller à ce que tous les préparatifs pour son accouchement fussent accomplis avec la pompe convenable, et de faire bien garnir son lit et sa chambre de rideaux, de tentures et de draperies brodées en or, en perles et en pierres précieuses. Mais Hedwige lui répondit : « Il y a longtemps que j'ai renoncé aux pompes du siècle ; ce « n'est pas à l'article de la mort, où se trouve si souvent une « femme en couche, que je voudrais en user : ce n'est pas par « l'or et les bijoux que je veux me rendre agréable au Dieu « tout-puissant qui m'a délivrée de l'opprobre de la stérilité « pour me donner la grâce de la fécondité, mais bien plutôt « par l'humilité et la résignation[1]. » Le 12 juin 1399, cette dame presque sainte, dit Stryikowski, donna le jour à une fille, qui fut aussitôt baptisée dans la cathédrale de Cracovie, en présence du légat du pape, et reçut sur les fonts le nom d'Élisabeth, à jamais cher à la race de Hongrie, et celui de Bonifacia, d'après le pape son parrain. Mais à peine Hedwige eut-elle mis au monde cet enfant tant désiré, que son état devint très-dangereux. La petite Élisabeth mourut au bout de trois jours ; on voulut cacher à la jeune mère ce malheur, de peur que cette nouvelle ne la fît empirer ; mais elle l'apprit au moment même par une révélation intérieure, et l'annonça tout haut à ceux qui l'entouraient. Elle demanda bientôt les

[1] Se pompam sæculi dudum abdicasse, etc... sed in humilitatis mansuetudine placere. Dlugosz, 160, 2, p. 181.

derniers sacrements, qu'elle reçut avec la plus fervente piété. Elle prit congé de son mari avec tendresse, en lui conseillant de se remarier, et en lui indiquant, pour seconde femme, sa cousine Anne, comtesse de Cilley, qui avait des droits à la couronne de Pologne [1]. Enfin, le 17 juillet, à midi, elle rendit le dernier soupir, pleine de bonnes œuvres et de mérites devant Dieu, et n'étant âgée que de vingt-huit ans.

Le légat du pape célébra ses obsèques; elle fut enterrée dans la cathédrale de Cracovie, à gauche, devant le maître-autel. L'amour du peuple et le souvenir de ses éclatantes vertus en firent bientôt une sainte [2]; des guérisons miraculeuses eurent lieu en grand nombre auprès de ses cendres; beaucoup de malheureux vinrent y chercher les consolations qu'elle leur donnait si volontiers pendant sa vie, et les y trouvèrent. Les historiens qui ont raconté sa vie [3] semblent avoir cru que la postérité reconnaissante ferait solennellement constater sa sainteté; ils se sont trompés, mais sa mémoire n'en est pas moins restée éternellement chère et sacrée en Pologne. Après sa mort, le roi Jagellon se remaria trois fois successivement; mais il déclara toujours que c'était Hedwige qu'il avait le mieux aimée; il garda toujours son anneau nuptial, et sur son propre lit de mort il le légua à l'évêque de Cracovie, qui lui avait sauvé la vie dans une ba-

[1] Bielski, l. c.

[2] Godescard lui donne même ce titre, t. X, p. 178.

[3] Bielski, l. c. — Hujus devotissimæ benedictæque mulieris sanctitas apud nos declarata et monstrata est... et apud futura sæcula declarabitur. Dlugosz, p. 162.

taille, comme son bien le plus précieux, et comme une exhortation perpétuelle à bien servir cette patrie qu'Hedwige avait tant aimée.

On grava sur sa tombe une épitaphe en vers latins, dont voici quelques fragments :

« Ici dort Hedwige, l'étoile de la Pologne.... Elle sut dompter son cœur par la raison, et se vaincre elle-même avec la force d'un géant. Elle était la colonne de l'Église, la richessé du clergé, la rosée des pauvres, l'honneur de la noblesse, la pieuse tutrice du peuple. Elle aima mieux être douce que puissante; elle n'eut pas une étincelle d'orgueil ni de colère.... Hélas! cette royale étoile s'est couchée! elle a péri, la consolatrice des malheureux! elle a péri, notre dame, notre mère, notre espérance et notre confiance!... O Roi des cieux, reçois dans ton paradis cette reine des Polonais [1]! »

[1] Sidus Polonorum jacet hic Hedwigis...
Sed more gigantis animum ratione frenabat,
Se sibi subjiciens : nota pupillis erat.
Dos cleri, ros miseris fuit, Ecclesiæque columna.
Gratia nobilium, civium tutrix pia...
... Noluit esse potens, maluit esse mitis.
Non ibi delituit scintilla fastus et iræ ;
... Petit occasum, heu, reginale sidus !
Occubuit inopum solamen et miserorum,
Et mater et domina, spesque fidesque simul.
O rex polorum, reginam hanc Polonorum,
Suscipe locandam in paradiso tuo !

IV

LE CHATEAU DE WARTBOURG.

(T. I, p. 324 et suiv.)

Ce château, qui a servi de résidence à notre Sainte depuis sa quatrième année jusqu'à sa vingt et unième, et qui a été le théâtre de tant d'événements de notre récit, subsiste encore en partie ; et dans toute l'Allemagne il n'y en a peut-être pas de plus remarquable par la beauté de sa position et le grand nombre d'intéressants souvenirs qui s'y rattachent [1]. Il n'est point de voyageur qui ne soit frappé d'admiration en passant au pied de la montagne où est situé ce château, et qui domine la ville d'Eisenach et la grande route de Francfort à Leipzig et à Berlin. Il est rare de rencontrer un paysage aussi pittoresque, une vue aussi étendue et plus attrayante que celle dont on jouit du haut de la Wartbourg : la végétation

[1] Limperg, das in jahre 1708 lebende und schwebende Eisenach ; Thon's schloss Wartburg ; Grimm's Deutsche sagen, etc.

des nombreuses forêts environnantes est surtout magnifique; il n'y manque qu'une rivière ou un lac. Nous avons décrit dans notre texte les sites voisins qui rappellent le souvenir d'Élisabeth; il nous reste à rapporter ici quelques détails sur l'histoire de ce lieu lui-même, célèbre à plus d'un titre dans les annales d'Allemagne.

Le rocher à moitié garni de bois sur lequel est construit le château se divise en deux crêtes, dont l'une s'appelle *Mittelstein*, ou pierre du milieu, parce qu'on la regardait comme le point central de la jonction entre la Hesse, la Thuringe, la Franconie et les districts de Buchen et d'Eichsfeld. C'est sur l'autre que la Wartbourg fut fondée en 1067 par le fameux comte Louis de Thuringe, surnommé *le Sauteur* (*der Springer*), à cause du saut qu'il fit du haut de la tour de Giebichenstein jusque dans la Saale qui coule au pied de cette prison, pour échapper au supplice qui l'attendait. Diverses traditions s'attachent à cette fondation. Selon les uns, le comte découvrit cet endroit un jour qu'il était égaré à la chasse, et y attendit longtemps ses serviteurs; pendant cette attente il en examina la position, et en fut si enchanté, qu'il résolut d'y bâtir un château, en lui donnant le nom de *Wartberg* ou *burg* (montagne ou château de l'attente). Selon d'autres, la première fois qu'il gravit ce rocher, il fut tellement frappé de la beauté du site, qu'il s'écria à l'instant : « Attends, montagne, je ferai de toi un château » (*Wart, berg, du sollst mir ein schloss werden* [1]).

Ce château a servi de résidence principale aux landgraves

[1] Grimm, 560.

de Thuringe jusqu'en 1440. C'est là qu'eut lieu, en 1270, une scène touchante et célèbre. Le landgrave Albert le Méchant, fils de celui qui avait usurpé la Thuringe au détriment des enfants de sainte Élisabeth, avait pour femme Marguerite, fille de l'empereur Frédéric II, la dernière de l'illustre et malheureuse maison de Hohenstauffen; mais, livré à l'amour d'une concubine, il la prit bientôt en dégoût, et chargea enfin un ânier de ses domestiques d'entrer de nuit dans sa chambre et de lui tordre le cou, afin qu'on pût croire le lendemain que le démon l'avait étranglée. Le pauvre ânier eut des scrupules, et s'étant introduit auprès du lit de la duchesse, il l'éveilla en lui demandant grâce : elle le prit d'abord pour un fou ou un ivrogne; mais il lui raconta la commission dont son mari l'avait chargé, en lui disant qu'il aimait mieux mourir avec elle que d'obéir. La duchesse, consternée, fit chercher son maître d'hôtel pour lui demander conseil; celui-ci l'engagea à prendre la fuite sans délai, en abandonnant ses enfants. Elle voulut d'abord les voir; ils reposaient dans leurs berceaux [1] : l'un avait trois ans et l'autre dix-huit mois; elle s'assit à côté des berceaux, et pleura beaucoup. Le maître d'hôtel et ses filles d'honneur la pressaient de partir. Voyant qu'il ne pouvait en être autrement, elle prit l'aîné de ses fils, nommé Frédéric, entre ses bras, le couvrit de baisers et de larmes, et finit, dans l'angoisse et l'amertume de son cœur maternel, par le mordre sur la joue jusqu'au sang. Elle voulut ensuite prendre son autre fils, mais le maître d'hôtel le lui ôta des mains, en disant: « Les voulez-vous donc tuer, ces en-

[1] Selon Rothe, p. 1744, *uf das gemolle huez by deme torme :* nous ne saurions indiquer à quelle partie de l'édifice actuel s'applique cette désignation.

« dents ? » — « Je l'ai mordu, » répondit-elle, « afin que lorsqu'il « sera grand il pense à mon angoisse et à cet adieu [1]. » Puis elle se fit descendre par une corde d'une des fenêtres de la salle des chevaliers, avec l'ânier et deux de ses femmes ; elle marcha toute la nuit, et se réfugia chez l'abbé de Hersfeld, d'où elle alla mourir de chagrin à Francfort, l'année suivante.

Le jeune Frédéric conserva toute sa vie la cicatrice de la morsure de sa mère, ce qui le fit surnommer Frédéric *le Mordu* [2]. Il fut l'implacable ennemi de son père, et vengea sur lui les injures de sa malheureuse mère. — Pendant le cours de la guerre qui eut lieu entre le père et le fils, Frédéric, qui s'était emparé de la Wartbourg, y fut assiégé et étroitement bloqué par les troupes du roi des Romains et les bourgeois d'Eisenach. Sa jeune femme Élisabeth, qu'il avait enlevée des mains de son père, venait de donner le jour à une petite fille ; il n'y avait plus de vivres ; le prince se décida à sortir de nuit du château avec sa femme, sa fille, la nourrice et dix hommes d'escorte. Il eut beau dissimuler sa marche et s'enfoncer dans la forêt, les gens d'Eisenach s'en aperçurent, et se mirent à le poursuivre. Comme il hâtait le pas, la petite nouvelle-née commença à crier beaucoup. Le prince dit à la nourrice de la faire taire ; mais elle répondit : « Monseigneur, « elle ne se taira qu'en tetant [3]. » Frédéric fit aussitôt faire halte, et dit : « Je ne veux pas que cette poursuite empêche

[1] « Wollt ihr die Kinder umbringen? » — « Ich hab ihn gebissen, wan er gross wird, das er an meinen Jammer und dieses Scheiden gedenkt. » Ibid.

[2] Mit dem Biss, oder mit dem gebissenen Backen.

[3] « Herre es swigit nicht, es gesuge danne. » Rothe, p. 1767.

« ma fille de se nourrir, dût-il m'en coûter toute la Thuringe. » Et il resta immobile, la lance au poing, attendant les ennemis, qui étaient si proches, qu'on entendait les pas de leurs chevaux. Quand la petite eut fini de teter, il reprit sa course, et arriva heureusement en lieu sûr.

En 1317, une grande partie du château fut consumée par le feu du ciel. — En 1331, le landgrave Frédéric le Sérieux, et sa femme Mathilde de Misnie, fondèrent un couvent de Franciscains en l'honneur de la chère sainte Élisabeth, à la porte même du château, sur la descente qui conduit à Eisenach. En 1440, la Thuringe fut réunie à la Saxe, et la Wartbourg cessa d'être une résidence souveraine, si ce n'est par intervalles. On connaît l'histoire de la captivité simulée de Luther dans ce château. On y voit la chambre où il logeait, où le diable vint le tenter, et se fit jeter à la tête par le fougueux réformateur une bouteille d'encre, qui alla se briser contre la muraille en faisant une large tache que l'on entretient soigneusement.

Aujourd'hui, il ne reste guère de cette vénérable et célèbre résidence, telle qu'elle était du temps de sainte Élisabeth, que le *Landgrafenhaus*, vaste bâtiment à l'extrémité sud-est de la cour intérieure, et construit à plomb sur le bord du rocher : encore le toit, la distribution intérieure et les fenêtres en sont modernes. La chapelle et la *Rittersaal*, ou salle des chevaliers, sont seules du douzième ou treizième siècle. On ne peut qu'admirer les arcades élégantes partagées par des colonnettes accouplées, avec des chapiteaux très-variés, dans la grande salle. La chapelle a deux belles croisées à plein cintre, et un assez bon bas-relief du quinzième

siècle. On y voit, à côté de la chaire où prêcha Luther, un détestable tableau dans le goût moderne, qui est censé représenter la Sainte pratiquant les œuvres de miséricorde, et entre autres sujets le miracle des roses. En 1708, on montrait encore une chambre que le savant Paulini croyait avoir été réellement celle de la duchesse [1]; mais elle a disparu dans les réparations et les reconstructions subséquentes. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un prétendu lit de sainte Élisabeth, qui a été renouvelé vingt fois au moins, mais dont on emporte toujours des morceaux, comme préservatif contre le mal de dents.

Ce sont là les seuls vestiges matériels qui restent de notre chère Sainte à la Wartbourg, de nos jours; mais on retrouve à chaque pas son souvenir, au milieu des roses qui y sont plantées en abondance, comme en mémoire de son miracle: en parcourant ces lieux charmants, on sent qu'ils étaient dignes, au moins par leur beauté, d'être habités et sanctifiés par elle, et sa douce et céleste image semble s'y revêtir, dans l'âme du pèlerin, d'un attrait de plus [2].

[1] Annal. Isenacens. 1698, p. 42.

[2] Depuis que ces pages ont été publiées, en 1836, le grand-duc de Saxe-Weimar, souverain du pays d'Eisenach, a fait restaurer le château de Wartbourg avec autant de goût que de respect pour les souvenirs de sa sainte aïeule : il l'a fait surtout décorer par un peintre tout à fait distingué, M. Maurice de Schwind de fresques où se trouvent reproduits les principaux traits de la vie de sainte Élisabeth, et qui méritent de compter parmi les meilleures productions de l'art religieux contemporain. Il faut surtout signaler les deux compositions qui représentent les Adieux du duc Louis et de la Sainte, et la mort de celle-ci dans sa chaumière à Marbourg.

V

RÉVÉLATION FAITE PAR LA SAINTE VIERGE A SAINTE ÉLISABETH.

Tirée des Mss. des Bollandistes à Bruxelles.

(T. I, p. 399.)

Quomodo beata Virgo Maria proposuit servare virginitatem cum esset in templo.

Semel vero dum stans cogitarem quod nunquam ab eo vellem discedere, surrexi et ivi ad legendum, desiderio inveniendi aliquid quod animam meam confortaret, cumque librum aperuissem, occurrit mihi illud Isaiæ : « Ecce virgo concipiet. » Ex quo dum intellexi quod filius Dei virginem debebat eligere de qua debebat originem trahere, statim proposui in corde meo, ob illius virginis reverentiam et gratiam, virginitatem servare et me sibi tradere ancillam et ei servire,

et nunquam ab ea recedere etiamsi expediret per totum mundum peregrinari cum ipsa. Nocte vero quadam, ad orationem devote prostrata, affectuosissime Dominum deprecata sum, ut mihi dignaretur tanto tempore vitam præstare quod ipsam virginem viderem oculis meis, sibi servirem manibus et caput meum ad suam reverentiam inclinarem, et ad ejus obsequia totaliter me conferrem. Et ecce quidam splendor clarior sole, et de splendoris medio audivi vocem dicentem mihi : « Præpara te ad pariendum filium meum. » Et adjunxit certissime : « Scias quod illa subjectio, quam, mei amore, alteri vis facere, volo quod ab aliis tibi fiat, et volo, quod sis filii mei Mater, Domina et Dominatrix, ut ipsum non solum habeas, sed omnibus quibus tibi placuerit illum præstare possis. Nec meam gratiam, nec meum habebit amorem, nec filii mei, qui te non amaverit, et qui te filii mei matrem confessus non fuerit, in regnum meum non intrabit.

« Tu, inquit, petisti a me ut gratiosam te reddam illi virgini quæ eum genuerit, ut de te tantum confidat quod meum filium tibi præstet, et de te ipso tuus impleatur affectus; et ego dico tibi quod ipsam habebis, et a me non ab alio donabitur tibi, et qui tuam gratiam non postulaverit, a filio et de filio consolationem habere non poterit. » His auditis, prae timore examinis affecta, in faciem corruens meipsam sustinere non potui, sed angeli tunc venerunt et levaverunt et confortaverunt me; ex tunc divinis laudibus me totaliter dedi ita quod Deum laudare et sibi gratias reddere satiari non poteram die ac nocte. Et expectans certissime divinæ promissionis effectum, rogabam Deum Patrem instantissime, dicens « Supplico, misericordissime Pater, clementissime et be



nignissime, ex quo tibi placet quod debeam filium tuum parere; supplico, inquam, ut mihi donare digneris spiritum sapientiæ, quo instructa sciam ei servire secundum voluntatem suam; donum intellectus quo illustrata valeam percipere voluntatem suam, quia si humano more nascetur, scio quod statim loquetur; donum consilii quo informata sciam omnia consulte et discrete agere circa eum; donum fortitudinis, quo roborata debite et reverenter valeam portare divinitatem suam; donum scientiæ, quo erudita sciam omnes prudenter instruere quicumque ab eo habuerint aliquid facere; donum pietatis, quo ordinata sciam compati humanitati suæ et ei in omnibus subvenire; donum timoris, quo humiliata ei cum timore et amore et debita reverentia serviam. » Ista sunt quæ petebam a Deo Patre antequam mihi donaret filium suum : considera ergo salutationem meam mihi missam a Deo et ab angelo allatam, et invenies omnes petitiones meas impletas.

Ita faciebat mihi, nam mens mea desiderio concipiebat filium Dei, spiritus meus succendebatur habendi ipsum, ex desiderio anima tota pinguefiebat et satiebatur immensa dulcedine, quia voluntatis magnitudine videbatur mihi jam ipsum habere. Sed lingua carnis tantum vigorem habere non poterat quod valeret voce manifestare interiorem ardorem, propterea solum exteriores sensus rogabam conservari et ordinari ad obsequium virginis repromissæ. Sed Deus videns interiorem ardorem, et cernens exteriorem humilitatem, tempore sibi placito Gabrielem mihi archangelum destinavit, qui mihi promissiones a Deo mihi missas detulit, salutatione præmissa, secundum quod Evangelium manifestat. Ego vero

quid feci? profunda devotione genuflexi et junctis manib
dixi : « Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbu
tuum. » Tunc donavit mihi Deus filium suum et septem do
Spiritus sancti. Et scis quare hoc fecit? quia sibi credidi
meipsam humiliavi.

VI

LE MONASTÈRE DE REYNHARTSBRUNN.

(T. I, p. 422.)

Ce monastère, qui renfermait la sépulture des souverains de Thuringe, fut fondé, comme le château de Wartbourg qui était leur résidence habituelle, par le même comte Louis, dit *le Sauteur*. Ce prince, égaré par l'amour que lui avait inspiré la beauté extraordinaire d'Adélaïde, femme du comte palatin Frédéric, avait tué celui-ci dans une dispute à la chasse, et avait ensuite épousé sa veuve. Après vingt ans d'union, la miséricorde divine, qui veut le salut de tous, dit la chronique, et ne souffre pas volontiers que quiconque se perde, toucha le cœur d'Adélaïde. Elle conçut de grands remords, et voulut les faire partager à son mari. Le vendredi saint de l'année 1083, elle le pria de dîner avec elle; et comme ils étaient tous deux à table, elle fit servir beaucoup de viande rôtie et bouillie, du gibier et d'autres mets gras : le comte,

très-scandalisé, lui demanda ce qu'elle voulait dire, et si elle ne savait pas qu'il ne convenait à aucun chrétien de manger de la chair le jour où son Créateur et Rédempteur était mort sur la croix pour le sauver? « Ah! dit Adélaïde, si cela ne « nous convient pas, que dirons-nous donc au bon Dieu pour « nous excuser de n'avoir rien fait pour mériter sa miséri- « corde, et d'avoir laissé nos péchés grandir jusqu'au ciel, « sans l'ombre de repentir ni de douleur, comme en ont les « autres pieux chrétiens? » Louis, profondément touché, baissa la tête et commença à pleurer amèrement : sa conversion était faite[1]. Dès le lendemain, il envoya chercher son ami intime, l'évêque d'Halberstadt, et lui demanda le moyen de mettre sa conscience en bon ordre. D'après son avis, il alla avec sa femme à Rome demander au pape l'absolution de leurs péchés. Le pape lui imposa pour pénitence de renoncer au monde, et de se retirer dans un monastère qu'il bâtirait en l'honneur de la compassion de Notre-Dame et de saint Jean, lorsqu'ils se tinrent ensemble sous la croix au Calvaire[2]. De retour en Thuringe, Louis remit la seigneurie entre les mains de son fils, et lui abandonna tous ses États, excepté le seul château de Schauenbourg. Un jour qu'il chevauchait de ce château à la Wartbourg, il vit un potier, nommé Reinhart, assis et travaillant près d'une fontaine très-abondante. Ce potier et quelques paysans de Fricherode qui se trouvaient là dirent au comte qu'ils voyaient, chaque nuit, deux belles lumières brûler près de cette fontaine, l'une au lieu où a été

[1] Rothe, p. 1677.

[2] In unser lieb Frau und S. Johanns minne, der mit ihr unterm Kreuze stand am stillen Freitage. Grimm. 549.

bâtie depuis l'église, et l'autre sur le site de la chapelle Saint-Jean. Louis fut étonné, et, se souvenant de son vœu, crut que Dieu lui désignait ainsi le lieu où il devait bâtir son monastère; il se mit aussitôt à l'œuvre, toujours de l'avis de son bon ami l'évêque d'Halberstadt, et quand le monastère fut achevé, il lui donna le nom de Reynhartsbrunn, en souvenir du potier de la fontaine. Il y passa le reste de ses jours dans la pénitence, et y fut enterré, ainsi que tous ses descendants, jusqu'à la séparation de la Hesse et de la Thuringe.

L'abbaye de Reynhartsbrunn joue un grand rôle dans toute la suite de l'histoire de Thuringe : ses abbés paraissent toujours avoir été des personnages très-importants dans le pays : nous avons vu quelle était la sollicitude et l'affection du mari d'Élisabeth pour ce lieu sacré. Les religieux ne trouvèrent pas dans tous ses successeurs des protecteurs aussi zélés; ils eurent beaucoup à souffrir de la part des seigneurs voisins, et même de celle de l'archevêque de Mayence, métropolitain de la province. Enfin le monastère fut incendié dans l'affreuse révolte des paysans de 1525, et ne fut jamais rétabli, grâce à l'introduction de la réforme. Les ducs de Saxe-Gotha, l'ayant sécularisé, y construisirent une sorte de château, que le duc actuel vient de faire rétablir dans la forme d'un ancien manoir gothique, avec assez de goût, mais un peu trop d'ornements[1]. Il ne reste des anciennes constructions qu'un très-bon bas-relief du quinzième siècle, qui représente le Crucifiement, sur la porte d'une des cours; et des pierres sépulcrales recouvertes des statues d'autant de souverains de la maison

[1] L'architecte qui a accompli cette restauration s'appelle Eberhard.

de Thuringe, savoir : de Louis I le Barbu († 1036), Louis II le Sauteur († 1096), Louis III, premier duc ou landgrave († 1149), Louis IV le Ferré († 1168), Louis V le Doux, avec la coquille de pèlerin, parce qu'il mourut à la croisade (1191), Louis VI le Saint, mari d'Élisabeth, et enfin le jeune Hermann, leur fils et le dernier mâle de sa race. Le caractère de ces monuments semble assez contemporain de ceux qu'ils représentent; cependant on a élevé des doutes graves sur leur authenticité; on les croit refaits de souvenir par un moine, après un incendie qui aurait détruit les anciennes tombes, et dont parle Théodoric comme étant arrivé peu avant la composition de son ouvrage. Notre duc Louis est qualifié dans son épitaphe de *maritus beatæ Elisabethæ*, ce qui indique une construction postérieure au moins de quelques années à sa mort.

Dans la chapelle, qui est toute moderne, on voit un crucifix ancien et beau, venant d'une vieille chapelle de Saint-Jean, située à une lieue du monastère, sur l'emplacement d'une église fondée par saint Boniface, et où un grand candélabre en pierre, au milieu des bois, rappelle le souvenir du grand apôtre de la Germanie.

Du reste, quoiqu'on ne trouve presque plus rien du monastère où l'époux bien-aimé d'Élisabeth et elle-même se sont si souvent rendus, il reste toujours la position vraiment délicieuse de cet ancien édifice, dans un vallon à trois lieues de Gotha, un de ces beaux vallons que la main de Dieu semble avoir formés exprès pour servir de retraite à ses serviteurs. D'épaisses et antiques forêts garnissent les flancs des hauteurs qui forment le ravin au fond duquel s'élevait le monas-

tère : un heureux mélange de bois, de prairies et d'eaux vives anime le paysage, où règne un aspect retiré, paisible et hospitalier, parfaitement d'accord avec les souvenirs qui s'y rattachent. Du moins, à nos yeux prévenus, ce lieu a semblé, plus qu'aucun autre, empreint du charme suave et pur que le temps n'a pu effacer de tout ce que la chère sainte Élisabeth a marqué de son empreinte.

VII

ACTES ÉMANÉS DU SAINT-SIÉGE RELATIVEMENT A LA CANONISATION DE SAINTE ÉLISABETH.

N° 1.

RÉPONSE DU PAPE GRÉGOIRE IX A LA PREMIÈRE LETTRE DE MAITRE CONRAD DE MARBOURG[1].

Ex Manrique, Annal. Cistercens. ad ann. 1232, p. 437.

Sane cum lætitia dulcium lacrymarum concursibus comitatu, dilecti fili Conrade, ex litteris tuæ devotionis accepimus : quod ille artifex gloriosus, qui terram in aurum et aquam alterat in crystallum, claræ memoriæ ancillam suam Elisabetham, quondam carissimam in Christo filiam nostram, landgraviam Thuringiæ, jure naturæ fragilem et labilem,

[1] Voyez plus haut, p. 83 du texte de ce II° volume.

demum dono gratiæ in cultu divini numinis stabilem et robustam, ac tamen mundanæ miseriæ compedibus expeditam, agregat collegio supernorum gloriam concessæ beatitudinis signis exprimens gloriosis. Nam circa sepulcrum ejus et locis aliis per invocationem sui nominis et devotionis sinceræ suffragia, vita mortuis, lumen cæcis, auditus surdis, verbum mutis, et gressus claudis, cœlesti dextra conferuntur[1]. Verum etsi per virtutum insignia, quibus olim jam dicta landgravia extitit multipliciter insignita, seu per famosa miracula, quibus ejus sancta rutilare dicitur sepultura, cœlestis sponsi vocibus esse de sanctorum numero debent affirmari; tamen quia mentibus ambiguis subito rei veritas non clarescit, et repentinus non solet miraculorum relatibus quorumdam spiritus exaltare, eo quod omne rutilum auri nomen non impetrat; nec ebur quodlibet nivem imitatur; nos quod Providentia preambula decet festinos in certis et lentos in dubiis inveniri, dissertationi vestræ, de qua plenam in Deo fiduciam obtinemus, per apostolica scripta mandamus, quatenus provide attendentes quod lux vera, sanctissimus Dominus Jesus Christus, signis publicis et prodigiis evidentibus trepidantia discipulorum pectora roboravit, mentes eorum dubias de resurrectionis admiranda gloria expressæ certitudinis clarificans fulcimentis, vitam et conversationem landgraviæ memoratæ, quibus Domino et hominibus nascitur placuisse, nec non miracula quæ, auctore Domino, de sui corporis sanctitate procedunt, habitæ præ oculis sola divina reverentia ma-

[1] D'ici à la fin de la lettre, le pontife répète presque textuellement le bref publié pour l'examen des miracles de saint Dominique. Voyez Benedict. XIV Opera, t. I, p. 42.

jestatis, per testes idoneos studeatis inquirere cauta diligentia et sollicitudine vigilanti, quæ in scriptis redacta, sub sigillis vestris fideliter conservatis, illa nobis posteaquam mandatum receperitis, per fideles nuntios et solemnes transmissuri.

Datum Anagniæ II idus octob. anno VI.

N° 2.

SUPPLÉMENT A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Ex Wadding, t. II, p. 606.

Ut series testimonii et verba testium de miraculis E. landgraviæ redigantur in scriptis. (Reg. Vatic. Epist. 124.)

Testes legitimi qui super vita, conversatione, ac miraculis quondam E. landgraviæ Thuringiæ sunt recipiendi prius ab eis præstito juramento, diligenter examinentur et interrogentur de omnibus quæ dixerint, quomodo sciunt, quo tempore, quo mense, quo die, quibus præsentibus, quo loco, ad cujus invocationem, et quibus verbis interpositis, et de nominibus illorum, circa quos miracula facta dicuntur, et si eos ante cognoscebant, et quot dies ante viderunt eos infirmos, et quanto tempore fuerunt infirmi, et de qua civitate sunt oriundi; et interrogentur de omnibus circumstantiis diligenter; et circa singula capita fiant, ut expedit, quæstiones

præmissæ. Et series testimonii et verba testium fideliter redigantur in scriptis.

Anno Christi MCCXXXIII. Gregorii IX pontif. anno VII.

N° 3.

LETTRE DU PAPE POUR ORDONNER UN SECOND EXAMEN.

Ex Wadding, t. I, p. 365.

GREGORIUS, etc. — *Episcopo Ildesemensi, de valle Sancti-Georgii, et Hervordensi abbatibus Moguntinæ diœcesis.*

Ne possimus argui si lucernam dignam super candelabrum collocari, detineri sub modio patiamur, præsertim cum evidentibus indiciis de cœlo noscatur emittere multæ radios claritatis, discretionem vestram per apostolica scripta in virtute obedientiæ præcipiendo mandamus, quatenus inquisitionem, quam de miraculis beatæ recordationis Elisabethæ landgraviæ Thuringiæ per venerabilem fratrem nostrum archiepiscopum Moguntinum, et bonæ memoriæ magistrum Conradum de Marpurch, fieri mandavimus, nobis per solemnes nuncios quorum committi meritis tanti excellentia negotii debeatur ad nostram præsentiam, infra quinque menses post susceptionem præsentium destinetis. Verum si præfata inquisitio forte præ manibus non habetur, vos ha-

bentes præ oculis divinæ reverentiam majestatis, testes eosdem, quos dicti archiepiscopus et magister super ipsius Elisabethæ miraculis receperunt, aut alios si habere poteritis fide dignos, advocatis ad hoc viris prudentibus et in jure peritis, examinantes qua convenit sollicitudine diligenti, dicta eorum, et seriem testimonii de verbo ad verbum in scriptis fideliter redigi faciatis; quæ, ut instruamur de dono gratiæ, quam circa gratitudinis filiam videtur virtutum Dominus effudisse, sub vestris ac prælatorum, nec non religiosorum virorum sigillis infra dictorum mensium spatium, omni occasione postposita, nobis mittere procuratis. Quod si non omnes, etc.; Tu fr., episcope cum eorum altero, etc.

Datum Perusii, V idus octobris, pontificatus nostri anno VIII.

N° 4

BULLE DE CANONISATION.

GREGORIUS, EPISCOPUS SERVUS SERVORUM DEI, *archiepiscopis, episcopis, abbatibus, prioribus, archidiaconis, presbyteris, decanis, et aliis ecclesiarum prælatis, ad quos litteræ istæ pervenerint.*

Gloriosus in majestate sua Patris æterni Filius Redemptor noster Dominus Jesus-Christus, de cœlorum summitate prospiciens conditionis humanæ gloriam, multo concursu miseriæ cui primi parentis culpa dedit initium deformatam, ineffabili

dispositione providit, ut et virtutem suam sedentibus in umbra mortis exponeret, et in exilio positos ad libertatis patriam revocaret. Igitur quia nulli potiusquam sibi suæ facturæ redemptio competebat eo quod artifici sit, et decens et debitum, ut quocumque casu depereat quod pulchrius finxisse dignoscitur, in statum pristinum suæ virtutis studio restauretur in exile vasculum, si tamen sit exiguum quod recepit hospitem super omnia spatiosum, scilicet in aulam Virginis refertam omni plenitudine sanctitatis, de regali throno se conferens, opus inde cunctis visibile protulit, per quod propulso tenebrarum principe de sui redemptione plasmatis triumphavit; certa relinquens, instituta fidelibus, per quæ ipsis ad patriam redderetur transitus expeditus.

§ 1. Hujusmodi quidem pietatis seriem beata Elisabeth ex regali orta progenie, et Thuringiæ landgravia gratiosa, solerti meditatione considerans, et jam dicta eligens instituta continuis observare studiis, ut dignam perceptione se redderet perpetuæ claritatis, quasi ab ortu vitæ usque ad occasum, virtutum vacando cultui, nunquam desiit in caritatis amplexibus delectari. Nam in confessione veræ fidei, vitæque dedita sanctitati, cœlestis reginæ diligendo filium, per quem dulcedinem consequi posset cœlestium nuptiarum, ita dilexit et proximum, quod amœnum sibi constituens illorum familiarem habere præsentiam, quam eorum inimica corruptio cunctis suggerit effici peregrinam, se in multis sibi reddidit inopem, sollicitam fore pauperibus multipliciter affluentem. Quorum ab ætate tenera, tutrix esse desiderans et amatrix, eo quod sciret perennis vitæ præmium dilectorum Deo acquiri

meritis egenorum, adeo conditionem illorum gratam sibi constituit, quam naturaliter sæcularis elatio vilipendit, quod etiam licitis sibi deliciis quas offerebat status excellentia conjugalis, deductis pluries in contemptum, corpus delicatum et tenerum reddebat assiduæ parcimoniæ studio maceratum, tanto sibi meriti quantitate proficiens, quanto quod sponte geritur, majoris gratiæ præmio muneratur. Quid ultra? Quæque jura sanguinis in supernæ desiderium transferens voluptatis, et imperfectum quid æstimans, si jam viri destituta præsidio, sic residuum vitæ decurreret, quod se ad jugum obedientiæ (cujus sub lege posita maritali absque ipsius præjudicio amplexatrix exstiterat) non arctaret, religionis habitum induit, sub quo dominicæ Passionis in se celebrare mysterium, usque in diem ultimum non omisit. O felix mulier! o matrona mirabilis! o dulcis Elisabeth dicta Dei saturitas, quæ pro refectione pauperum, panem meruerit Angelorum! O inclyta vidua virtutum fœcunda sobole, quæ studens ex gratia consequi, quod natura non poterat indulgeri, diris animæ hostibus per scutum fidei, loricam justitiæ, glàdium spiritus, salutis galeam et hastam perseverantiæ debellatis; sic amabilem immortàli sponso se præbuit, sic Reginæ virtutum se dilectione continua colligavit, suum deprimendo dominium, in ancillæ humilis famulatum! Sic sanctis Elisabeth antiquis processibus conformem se reddidit, dum in mandatis et justificationibus Domini sine querela simpliciter ambulavit, Dei gratiam secreto mentis per affectum concipiens, et eamdem per effectum pariens, ac nutriens assidue per profectum, quod salus omnium in se sperantium, et exaltatio in se quorumlibet in humilitatis et

innocentiæ vallibus positarum, in præmissæ suis præmia retributionis exurgens, ipsam mortis sensibus expeditam pervenit ad solium luce inaccessibili luminosum.

§ 2. De cujus stupenda et inexplicabili claritate procedit quod illius spiritus, et in superni fulgoris abysso rutilat; et in hujus profundo caliginis, multis coruscat miraculis gloriosis, quorum virtute, catholicis fidei, spei, et caritatis augmenta proveniunt, perfidis via veritatis exponitur, et hæreticis confusionis multæ materia cumulatur, dum stuporis turbine obvoluti, quod dictæ sanctæ meritis, quæ dum carnis clausa carcere teneretur, pauper spiritu, mitis mente, propria vel potius aliena peccata deplorans, justitiam sitiens, misericordiæ dedita, munda corde, vere pacifica, attrita persecutionibus, et opprobriis exstitit lacessita; vita mortuis, lumen cæcis, auditus surdis, verbum mutis, et gressus claudis, cœlesti dextera conferuntur : partes Theutoniæ spatiosas, quas mortis dogmate gestiebant inficere, in doctrinæ cœlestis amplexibus cernunt multipliciter exultare.

§ 3. De hujusmodi quidem et aliis sanctæ miraculis, quæ mentis inspecta oculis uberiorem lætitiam proferunt, quasi diffusis distincta litteris viderentur, facta nobis per testes idoneos tanta plenitudine fidei, sicut debetur et competit colendæ per omnia veritati.

§ 4. Nos quorum deposcit officium his continuo desudare studiis, per quæ augeatur gloria Redemptoris, dictam sanctam quam sibi intuitum placuit suæ majestatis assumere; de fra-

trum nostrorum consilio et assensu, ac venerabilium fratrum nostrorum, Patriarcharum, Archiepiscoporum, Episcoporum, et Prælatorum omnium, qui tunc apud sedem apostolicam existebant, Sanctorum catalogo duximus adscribendam.

§ 5. Universitati vestræ per apostolica scripta districte præcipiendo mandantes quatenus XIII kal. decembris, die videlicet, quo eadem mortis absoluta vinculis, victura perenniter, ad fontem supernæ prodiit voluptatis, festum ejusdem prout miranda ipsius meritorum magnitudo exigit, celebretis, et faciatis solemniter celebrari; ut id nobis de thesauris cœlestibus ejus pia intercessione proveniat, quod ipsa præstante Christo percepisse dignoscitur, et possidere perpetuo gloriatur.

§ 6. Cæterum, ut universitati fidelium invisibilis aulæ consequendi delicias ex concessa nobis potestate, desuper propitiante Domino, sit facultas; quinimo et ut nomen exaltetur Altissimi, si sponsæ suæ venerabilem sepulturam fidelium procuremus accessibus honorari, omnibus vere pœnitentibus et confessis, qui se illuc annis singulis devotionis aromata, et sinceritatis insignia deferentes in memorato festo, et usque ad octavas ipsius contulerint, de omnipotentia Dei misericordia, et beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus, auctoritate confisi, unum annum et quadraginta dies, de injuncta sibi pœnitentia misericorditer relaxamus.

Dat. Perusii, kalend. junii, anno nono.

N° 5.

LETTRE DU PAPE A LA REINE DE CASTILLE BÉATRICE, FILLE DE PHILIPPE, ROI DES ROMAINS, ET FEMME DE SAINT FERDINAND.

Ex Regist. Vatican., n° 120, apud Wadding, t. II, p. 394.

GRÉGORIUS, etc., *Beatrici, illustri reginæ Castellæ, Toletæ, et Legionis.*

Eccles. 50, 29. Jesus filius Sirach diebus istis obtulit nobis vas admirabile, opus excelsi, quod fornacem caritatis in ardoris operibus custodivit. Vas, inquam, electum, Domino consecratum, sanctam scilicet Elisabetham, quæ interpretatur saturitas Dei mei, quæ in pauperibus et infirmis consuevit Dominum sæpius saturare. Tribus sane panibus, quos mutuo in nocte tribulationis suæ ab amico antiquo recepit, veritatis scilicet, caritatis et fortitudinis Dominum legitur recepisse, ut veritatis illustrata fulgoribus, purificatis affectibus, et membris corporeis roboratis, Dominum intellectu cognosceret, diligeret, per affectum et profectum boni operis satiaret. Ne igitur langueret per ignorantiam veritatis, voluptas per inopiam affectionis deficeret, caro suæ conditionis infirma effectum boni operis impediret, illuminatus exstitit intellectus, purificatus affectus, et effectus boni operis spiritu fortitudinis roboratus. Ne autem istorum parcum usum quis profana
Isaiæ, 55, 2. facilitate negligeret, Dominum dixisse didicimus : *Qui appen-*

ditis argentum vestrum non in panibus, et subitis infructuosum sine satietate laborem. Quia quidam argentum eloquentiæ suæ in spiritu mendacii, non in spiritu veritatis appendunt; sicut adulationum artifices, fabri laudis, figuli falsitatis, et alii non in spiritu caritatis, sed vanitatis et inanis gloriæ cupidi, quæ nunquam suos satiat amatores, linguam instruunt in urbanitate verborum, laborum, morum et operum dissonantiam fabricantes. Tria quoque fercula in mensa dominica coram cœli et terræ dominatore Elisabetha amatrix æternæ felicitatis apposuit, dum prohibita renuit, præcepta servavit, et exaudivit consilia Redemptoris, quæ necessaria sibi humanæ naturæ subtrahens vigiliis, jejuniis et orationibus debita singulis jure distribuens, creaturam Creatori, sensualitatem rationi, et carnem spiritui servire coegit. De hac quidem scriptum est : *Vas admirabile opus excelsi*, vas admirabile, vas misericordiæ, Eccl. 43, 2 auro sapientiæ et lapidibus pretiosis, hoc est operibus incorruptis ornatum, in quo tot effudit Dominus charismata munerum supernorum, ut mundaret et tergeret vasa iræ in interitum apta, et ostenderet divitias, et copias gratiarum in vase misericordiæ, quod Dominus in gloriam præparavit. O vas admirabile in virtute humilitatis, abjectione corporis, affectu compassionis, cunctis sæculis admirandum! In humilitatis quippe virtute, quæ cum esset de stirpe regia, excellenti principatuum dignitate præcelsa, facta pauperum et egenorum ancilla, exinanivit se formam servilem accipiens, et usque ad mortem infirmis, peregrinis et pauperibus obedivit. In abjectione corporis, quia quæ decorari consueverat regalibus ornamentis, murænulis aureis, argento, monilibus, margaritis et lapidibus pretiosis, spoliata repente mundanæ

ambitionis exuviis, habitum pauperi
Psal. 21, 7. sumpsit, ut vilibus involuta pannis Jes
incunabulis vagientis, cum eo fieret op
abjectio plebis, et exprimens in præ
Luc. 1, 14. jam civis cœlestis effecta, cum Angeli:
excelsis. In affectu quoque compassi
Cant. 5, 14. manus regia *tornatilis*, *aurea*, *plena h*
pitia, sordes tergebat infirmorum et p
lavabat et alligabat osculans cunctis l
sorum. Manus ei *tornatilis*, quia faci
toris; *aurea*, quia scholam caritatis in
studio pietatis; *plena hyacinthis*, qui c
quia pro amore cœlestis patriæ copic
tiebatur inopiæ. O vas admirabile! va
cordiæ! in quo tyrannis principibus
vinum veræ compunctionis propinasti
tuum fratrem Conradum, quondam la
rum, mundo carum, mortalibus grat
cipue poculo vasi hujus, ita ut calcati
rejecta syndone, nudus profugeret c
Marc. 14, 32. crucifigentium Jesum Christum ad
Cant. 1, 12. signaculum impressit pectori, mysteri
rhæ fasciculum posset crucifixi conso
briasti quoque poculo vasi hujus Agn
virginem, natam regis Bohemiæ, so
ætate tenera, et rebus asperis experin
tionis insignia, ita ut imperialis cu
fugiens, sicut reptilia venenata, et nud
Matth. 5, 21. crucis arripiens, jam procedat obvian

lampadibus, choro sacrarum virginum comitata. Opus excelsi; Patris et Filii et Spiritus sancti fuit opus, operatum et operans; operatum ab auctore naturæ, operans dono gratiæ exquisita in omnes voluntates ipsius. Opus novum, quod Jerem. 31.
fecit Dominus super terram, quia sancta Elisabetha circumdedit virum Dominum Jesum Christum gremio cordis sui, quem affectu concepit, affectu peperit, profectu nutrivit; ad damna quippe præsentia et futura vitanda processit nuntiatio operis novi hujus quæ cautelam præsentibus et futuris indicit. Nuntiatione hujus operis jus nostrum conservatur illæsum, damnum depellitur, utilitas publica procuratur. Nuntiatio proponitur novi operis, ne officiatur luminibus domus nostræ, quæ cognitionis et dilectionis radiis illustratur, ut uno cognoscere, altero Dominum nostrum diligere valeamus. Sed adversarius noster diabolus duos videtur erexisse parietes, ut lucem nobis æterni nominis obscuraret; ignorantiam cæcitatis in mente, cum dixit : *Eritis sicut dii* Genes. 3, 5.
scientes bonum et malum, quia cum homo elatus contra Deum tumuit ignorantiæ cæcitate percussus, lumen veritatis amisit : alium parietem, concupiscentiam in carne construxit, cum dixit : *Cur præcepit Deus ne comederitis de ligno scientiæ boni et* Ibidem. 6.
mali; et mulier videns quod pomum visu esset pulchrum et ad vescendum suave, tulit et comedit illud, deditque viro suo. Unde juxta verbum Domini necessitatem moriendi et pœnalitates mortalitatis incurrit. In primo obscuravit intellectum; in secundo vero deformavit affectum, ne cognosci possit potentia Creatoris, nec beneficia Redemptoris amari. Verum nuntiatio hujus operis mentem illuminat, et concupiscentiam refrænat, si sequi volumus lumen Christi, cujus sancta Elisa-

[illegible]

in mulieribus benedicta ineffabilis g[illegible]
tur. quæ Ecclesiam triumphantem la[illegible]
gore miraculorum illustrat. Cæci eni[illegible]
muti loquuntur, claudi ambulant, [illegible]
variis detenti languoribus recipiunt
sanitatem. Carissima igitur in Christo

conversationis exemplum propter duo posuimus coram te quasi pretiosissimam margaritam; primum ut in hoc speculo sine macula frequenter aspicias, ne quid in angulis conscientiæ tuæ lateat, quod oculos divinæ majestatis offendat. Secundo ut nihil deesse valeat ad ornatum, quam ad decorem sponsæ cœlestis exigitur, ut cum invitata fueris ad cubiculum Assueri, scilicet regis æterni, appareas ornata virtutibus et Esther. 2.
pietatis operibus decorata.

Datum Perusii, VII idus junii, anno nono.

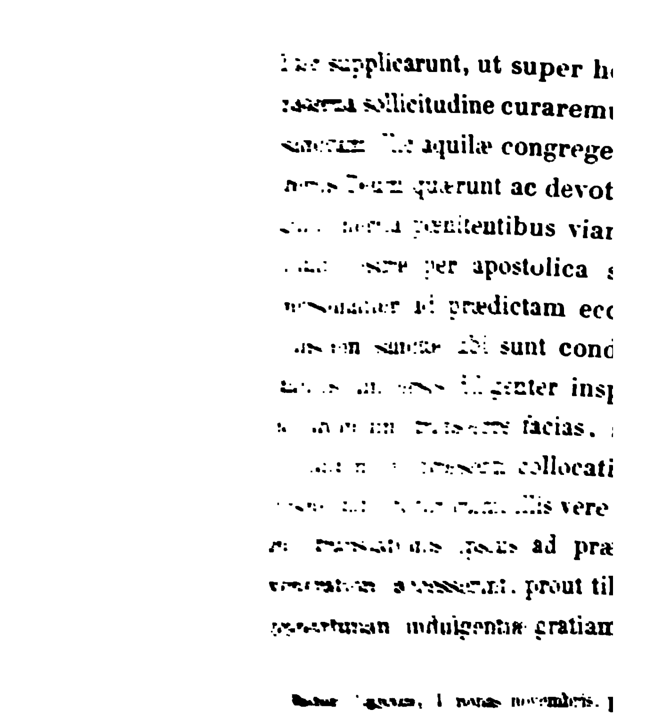
N° 6.

LETTRE DU PAPE INNOCENT IV, POUR AUTORISER LA SECONDE TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINTE ÉLISABETH.

Ex Ms. Melliciensi codice in-4°, apud Ms. Bolland. Brux.

INNOCENTIUS, EPISCOPUS SERVUS SERVORUM DEI, *venerabili fratri nostro episcopo Moguntinensi salutem et apostolicam benedictionem.*

Dilectorum filiorum magistri ex fratrum hospitalis S. Mariæ Teutonicorum Jerosolymitani nobis oblata petitio continebat quod cum sepulcrum in quo beata Elisabeth in ecclesia S. Francisci de Marcburg requiescit, ipsius gloriosis meritis miraculorum titulis refulgeat venerandis, ac per hoc populorum fidelium frequentationibus dicta ecclesia cum laudibus



… supplicarunt, ut super h…
… sollicitudine curarem…
… aquilæ congrege…
… quærunt ac devot…
… penitentibus via…
… per apostolica …
… prædictam ec…
… sunt cond…
… insp…
… facias, …
… collocati…
… illis vere …
… ad præ…
… prout ti…
… indulgentiæ gratiam…

… nonas novembris. …

VIII

LITURGIE DE SAINTE ÉLISABETH.

Nous avons cherché à réunir ici tout ce que nous avons pu recueillir dans les anciens antiphonaires, bréviaires et missels, en l'honneur de sainte Élisabeth. Nous ne pouvons, ce nous semble, nous dispenser de conserver tout ce que sa pensée a inspiré à l'Église et aux ordres religieux qui lui avaient voué un culte spécial : nous serions heureux de pouvoir, à cette occasion, procurer quelque satisfaction aux rares amis de ces vieilles liturgies que la refonte moderne des livres d'église a fait si cruellement disparaître [1].

Dans le préambule de la déposition des quatre suivantes, il est dit que le pape institua, le jour même de la canonisation de sainte Élisabeth, un office spécial en son honneur,

[1] Voyez sur cet intéressant sujet le docte et précieux ouvrage publié par dom Guéranger, abbé de Solesmes, sous le titre d'*Institutions liturgiques*, dont le premier volume a paru en 1840. L'ouvrage complet devra former 5 vol.



qui devait être transcrit à la suite de cette déposition[1]; mais cette transcription n'existait pas dans le manuscrit, tel que Mencken l'a imprimé, et nous n'en avons pu trouver nulle part la trace.

L'abbé Lebeuf, dans une lettre insérée au *Mercure de France*, de février 1737, page 239, dit que, selon Trithème, Gérard, moine de Saint-Quentin, composa un office spécial de sainte Élisabeth. Cet office se trouvait encore alors dans les anciens antiphonaires du diocèse de Paris, que Lebeuf eut le funeste pouvoir de faire supprimer; il s'en moque beaucoup dans sa lettre, ainsi que de l'ancien office de saint Louis : il n'en cite, par dérision, que la première antienne des secondes vêpres, ainsi conçue :

In secundis vesperis
Chorus noster gaude :
Jubila cum superis
In ducissæ laude.

Nous avons cherché en vain à la Bibliothèque du roi un antiphonaire parisien qui renfermât cet office : nous n'avons trouvé qu'un bréviaire du quatorzième siècle, du diocèse de Verdun et à l'usage des Bénédictines de Saint-Maur, qui contient les diverses hymnes et antiennes que nous donnons ci-après :

[1] Officioque missarum, quod in fine hujus legendæ abbreviatum reperitur, instituto, cum orationibus, quæ collectæ dicuntur, secreta et complenda, quas Dominus papa ipse dictator eo die in missa promulgavit, gratias divinæ agentes clementiæ. Dict. IV Ancill. prol. 20, 10.

I°.

OFFICIUM SANCTÆ ELYSABETH.

(Tiré du Breviarium Virdunense, Ms. in-4° du XIV° siècle, à la Bibl. royale.)

Porté au Catalogue imprimé de 1740 avec la désignation $\frac{1029}{A}$ [1].

IN I VESPERIS.

Capitulum.

Mulierem fortem, etc. (*comme au bréviaire actuel*).

℟. Elyzabeth contemplatur Christum a quo visitatur. Flet et ridet præ-gaudio fruens ejus consortio ac præ dulci colloquio. ℣. Si vis, inquit, esse mecum, volo ego esse tecum. Flet.

Hymnus.

Novum sidus emicuit,
Error vetus conticuit,
Novo splendore rutilat;
Plebs nova laudes intonat.

[1] Une note en caractères du XVIII° siècle porte : *Ad usum Abbatiæ monialium Benedictinorum S. Mauri nuncupatæ.* La date du XIV° siècle est celle donnée par le Catalogue de 1740, mais je croirais volontiers les peintures dont ce bréviaire est orné d'une date plus ancienne.

Altera.

Ave gemma speciosa,
Mulierum sydus, rosa,
Ex regali styrpe nata,
Nunc in cœlis coronata;
Mundo licet viro data,
Christo tamen desponsata;
Utriusque sponsalia
Simul servans illibata,
Saram sequens fide pia
Et Rebeccam prudentia;
O dilecta! o beata!
Nostra esto advocata,
Elyzabeth egregia,
Ut nostrorum peccatorum
Sic veniam consequamur,
Quod tantorum post laborum
Tecum jungi mereamur.

Collecta.

Tuorum corda fidelium (*comme au bréviaire actuel*).

AD MATUTINUM.

Invitat. Adoretur rex gloriæ sponsus matris Ecclesiæ, qui Elysabeth dat gaudia hodie cœlestia. Venite exultemus, etc.

Hymnus.

O Deus alme nostris fave votis,
Festa dilectæ celebramus tuæ,
Supplices a te veniam precamur
Solve reatus.

Regia proles mater hæc beata
Sese sic rexit, fragilem domando
Corporis sexum quod hostem devicit,
Caste vivendo.

Cast[itat]e florens adhuc puerili,
Sitiens Christum ore juvenili,
Osculabatur parietes templi,
Januis clausis.

Dehinc adulta copulatur viro
Cum eo vivens modo valde miro,
Jura conservans spiritus in carne
More devoto.

Post viri mortem castitatis votum
Servans illesum Christumque secuta,
Quæque possedit pauperibus dedit
Mente devota.

Hæc pia mater cordis in secreto
Christum oravit corde tam devoto

Quod Jesum dulcis meruit affari
Ore beato.

Qui sanctam suam pie consolando
Visitavit ei taliter loquendo :
Si tu vis mecum esse, volo tecum
Jugiter ego.

Hæc pia prece pro quibus oravit
Spiritus nece statim liberavit :
Oret pro nobis illi supplicamus
Omne per ævum.

Præstet hoc nobis deitas beata
Patris ac Nati, pariterque sancti
Spiritus cujus reboat in omni
Gloria mundo. Amen.

IN PRIMO NOCTURNO.

Ant. Ex regali styrpe nata, mulier hæc tam beata velut sol inter nebulas sic fulsit inter alias.

Ps. Domine Dominus noster.

Ant. Mundo namque senescente et ad finem jam tendente, tanquam stella clarissima hora lucet matutina.

Ps. Cœli enarrant.

Ant. Hæc sancta ab infancia manus misit ad fortia,... inter mundi divitias continens ac delicias.

Ps. Domini est terra.

Ant. Christum valde sitiebat intra basia porrigebat liminibus ecclesiæ.

Ps. Eructavit cor meum.

Ant. Sicut apis mellificans ex florib gregabat quotidie cœlestis fructum pa

Ps. Dominus noster.

Ant. Caritate vulnerata, malis virtu carnem propriam Christo placentem h

Ps. Magnus Dominus.

℣. Diffusa est.

Lectio j.

Fuit in Alemaniæ partibus Turingia regis Ungariæ filia, nomine Elyzabeth libus religiosam ducens vitam, nulli ı voluptati.

℟. Elyzabeth quæ dicitur Dei sui complebat, * Dum pauperes satiabat. topere satiabat in paupere. Dum.

Lectio ij.

Cum enim esset quinquennis et litt jam tamen ex bonæ indolis præsagio clesias et coram altaribus se provolve se aperiebat, et tanquam orans junctis derium prætendebat.

℟. Elyzabeth jejuniis se mactans a

quotidie hostiam regi gloriæ. ℣. Non ex pectore alieno, sed ex corpore proprio. Offerebat.

Lectio iij.

Visa est etiam multotiens ab ancillis secum pergentibus quod cum ecclesiam intrandi opportunitatem habere non poterat, ecclesiæ saltem parietibus devota basia porrigebat.

℟. Ornatam monilibus filiam Jerusalem Dominus concupivit, et videntes eam filiæ Sion beatissimam prædicaverunt, dicentes : * Unguentum effusum nomen tuum. ℣. Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato circumdata varietate. Unguentum.

Lectio iiij.

Sic in ætate tenerrima nobilis puellula jam Spiritus sancti gratia illustrata, demonstrabat quod postmodum devota consummavit.

℟. Hæc matrona nobilis, post decessum conjugis sui, * Totum quicquid habuit egenis distribuit. ℣. Nam de dote propria dispersit pauperibus marcarum duo millia diversis temporibus. Totum.

IN SECUNDO NOCTURNO.

Ant. Hæc mariti post obitum, castitatis tenens votum, viri sprevit consortia ac magnatum connubia.

Ps. Benedixisti.

Ant. Hæc est Lya plena prole quæ jam sine carnis mol vero Jacob conjungitur et ab eo diligitur.

Ps. Fundamenta.

Ant. Hic ad modum jam Rachelis Deum videt nunc i cœlis, qui ejus est solatium sempiternumque gaudium.

Ps. Cantate... cantate.

Ant. Ibi Martha non queritur ubi Maria fruitur dulci Jes colloquio in sanctorum consortio.

Ps. Dominus regit.

Ant. Elyzabeth sponsa Christi quæ per Deum meruisti i cœlesti claritate ejus frui bonitate.

Ps. Cantate... laus ejus.

Ant. Ora cum sanctis omnibus ut nos a pravis actibu emundet Deus gratia quæ tibi dedit gaudia.

Ps. Dominus regnavit; exultet.

℣. Specie tua.

Lectio v.

Hæc igitur cum ad nubiles pervenisset annos, tradiderun eam parentes ejus cuidam illustrissimo viro duci Turingiæ nomine Ludovico.

℟. Postremo regis filia assumpta vili tunica, * Caris abjecti vestibus servit pauper pauperibus. ℣. Sequi Christum sic vo luit, Christo namque sic placuit. Caris.

Lectio vj.

Qui licet circa secularia ac temporalia sui necessitate prin cipatus intenderet necessario, Dei tamen timorem habens pr

oculis cordis in secreto, ad omnia sane quæ ad Dei spectabant honorem religiosæ sponsæ suæ beatæ Elyzabeth liberam concessit facultatem.

℟. Erat matrona nobilis, totus ignescit juvenis, * Pro quo rogat intenditur, ac repente convertitur. ℣. Pro quo fundit preces pias delet ejus lacivias. Pro.

Lectio vij.

Cum quo siquidem laudabiliter vixit in matrimonio, miro se affectu diligentes, ac dulciter se invicem ad divinum servitium invitantes.

℟. Elyzabeth dum oraret et oculis fixis staret, * In altaris sacra mensa resplenduit lux immensa. ℣. Ibi ostensa sunt ei mira secreta Dei. In.

Lectio viij.

Nam cum beata Elyzabeth sæpius media nocte de lecto ad orationem surgeret, maritus ejus de illius labore sollicitus manu sua manum beatæ Elyzabeth conjugis suæ aliquando sustinebat, rogans eam ne se nimis affligeret.

℟. Vere matronam felicem, vere Dei dilectricem, * Quæ meruit prece pia dulci Jesu præsentia in hac vita visitari ac frequenter consolari. ℣. O quanta Dei gratia refulget hæc mater pia. Quæ.

IN TERTIO NOCTURNO.

Ad Canticum, antiph. Salve rosa pietatis, salve flos Unga-

riæ; salve fulgens marguarita in cœlesti sede sita: roga regem majestatis ut nos salvet hodie, lumen mittens caritatis ac cœlestis gratiæ. *Cant.* Audite me. ℣. Adjuvabit eam.

Lectio ix secundum Matheum.

In illo tempore, dixit Jesus discipulis suis parabolam hanc: Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito. Et reliqua.

Homilia lectionis ejusdem.

Thesaurus iste in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi, aut Deus verbum est qui in carne Christi videtur absconditum, aut sancta est scriptura in quibus reposita est notitia Salvatoris.

℟. Benedictus sit Dominus Deus omnis gratiæ qui coronavit ad portam Paradisi hodie * Pauperculam sed exortam regum ex progenie. ℣. Mulieres opulentæ audite et facite secundum hanc ex divite factam voluntarie. Pauperculam.

Lectio x.

Verum in omnibus processionibus non tanquam ducissa seu nobilis matrona beata Elyzabeth, imo tanquam pauper muliercula in laneis nudis procedens pedibus, in remotis sese locis inter pauperes mulieres abscondebat.

℟. O mirandam mulieris hujus fortitudinem quæ in se vitæ veteris sic ostendit hominem et potestatem aeris * Vertis in

formidinem. ℣. Hic pugnatura stadio mente virum induit, femur cingens gladio. Vertis.

Lectio xj.

Et cum absque manuum suarum labore satis haberet quod pauperibus erogaret; ipsa tamen cum ancillis suis propriis manibus nendo lanam laborabat ac minorum fratrum vestes faciebat et consuebat.

℟. Egens egenis largiens nil sibi retinuit, * Cœleste regnum ambiens hic præsens omne respuit. ℣. Fide grandi, spe secura manum mittit ad futura. Cœleste.

Lectio xij.

Erga pauperes et infirmos tam benignam et tantum benevolam se exhibebat, quod eam omnes matrem appellarent, et cum ea tanquam cum paupere muliere confidenter jocarent.

℟. Cæco nato cui nec sedes erant oculorum instrumenta suos dedit et naturæ Deus reddit. * Per momenta temporum. ℣. Notum hoc spectaculum idem isti, verum Christi renovat miraculum. Per momenta.

IN LAUDES.

Antiphonæ. 1. Christo regnanti laus detur honorque potenti per quem regnat in gloria Elyzabeth mater pia.

2. Deo læti jubilemus, matrem sanctam collaudemus, quæ Jesu Christi gratia cœli gaudet in curia.

Capit. Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas : fallax gratia et vana pulchritudo. ℣. Specie tua.

Collecta. Deus qui mirabili virtutum fulgore beatam Elyzabeth decorasti, ut in nomine trinitatis deificæ mortuorum suscitatrix magnifica diceretur, concede propitius ut ejus intercedentibus meritis a morte animæ resurgamus. Per.

AD NONAM.

Ant. Deo decantant omnia qui vitam reddit mortuis Elyzabeth suffragiis, et fugat demonia.

Capit. Mulier timens Dominum ipsa laudabitur : date ei de fructu manuum suarum et laudent eam in portis opera ejus. ℣. Adjuvabit.

Collect. Quæsumus, omnipotens Deus, ut sicut beata Elyzabeth humilitatis virtute subnixa, leprosis tam persona nobilis ministret, annonam temporalem propriis manibus largiendo, concedas ut ejus pia intercessione annonam cœlestis gratiæ illabi nostris cordibus sentiamus.

AD VESPERAS.

(*Les antiennes sont tirées de l'*Hymne *n°* III.)

Hymnus. Novum sidus, *sicut in I. vesp.*

Ad Magnif. Audi mater, o beata, audi preces, audi vota, hujus parvi collegii, in hac valle exilii; offer ea sponso tuo, cujus gaudes consortio in cœlesti jam gaudio.

II.

HYMN

[illegible]

1.

Hymnum Deo vo
Decantat eccles
Nam congaudet l
Sion mater fili
Ascendenti de pr
Convalle miseri

2.

Quam regali stirp
In annis infanti
Vir accepit despo
Indolis eximiæ
Semper tamen in
Voto continenti

3.

Fide, prole, sacr
Ratum hoc con



Vero docet argumento,
Et patrum cœlestium
Vitæ sanctæ succremento
Attigit consortium.

4.

Lege carnis sic ligata
Non extinxit spiritum,
Sed implevit fide vota
Nec relinquit irritum
Quod a Deo mens parata
Gerebat propositum.

5.

Hæc insignis, hæc beata
Pauperum nutricia,
Fastu mundi non elata,
Nec parentum gloria
In se carne trucidata
Crucifixit vitia.

6.

Aquam eam dum rogavit
Hostis innocentiæ,
Polum lacte perforavit
Claro pœnitentiæ,
Et sic sese liberavit
Virtus patientiæ.

7.

Tandem viro destituta,
Munda mundum exuit,
Christum mente jam induta
Saccum carni consuit,
Et in tempus hæc statuta
Sic lampas emicuit

8.

Veras censu paupertatis
Redimens divitias,
De thesauro pietatis
Fudit auri copias,
Et multorum egestatis
Supplevit inopias.

9.

Fecit opus fuso cibi
Quærens alimoniam,
Et vilescens ipsa sibi
Sprevit ignominiam
Sciens soli Christe tibi
Recte dari gloriam.

10.

Gloria sit Jesu bone
Tibi nunc et jugiter,

Qui certantes in agone
Adjuvas fideliter,
Et mercedem das coronæ
Vincenti viriliter.

III°.

HYMNE.

(Tiré d'un Antiphonaire du quinzième siècle, à la Bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles; se trouve aussi dans les Mss. Bollandistes, ibidem. Il est cité dans le Thesaurus novus de Sanctis, Norimbergiæ, 1487, et reproduit en grande partie dans l'ancien Bréviaire des Dominicains, Venise, 1538; il y forme les antiennes et les répons de l'office spécial de sainte Élisabeth, de même que dans plusieurs des offices du Bréviaire manuscrit, n° 1.) [1].

1.

Lætare Germania,
Claro felix germine
Nascenti Elyzabet
Ex regali semine.

2.

Quæ nexu conjugii
Data viro socia,
Suave jugum Domini
Tulit ab infantia.

[1] M. Ranke, professeur de théologie à l'université de Marbourg, a découvert dans un *Antiphonarium Fuldense* du quatorzième siècle une version plus correcte de cet hymne, avec une *notation musicale*, du plus haut intérêt pour l'histoire de la musique, qu'il se propose de publier.

3.

Apta tandem viro vo
  Sicut crevit viribu
Ita piis et devotis
  Crevit virtutibus.

4.

Sic fulgebat in aspec
  Exculta decentius
Paupertatem in affec
  Colebat attentius.

5.

Quanto se deprimeb
  Humilis nobilitas
Tanto magis eluceb
  Nobilis humilitas.

6.

Cœli fulgens solio,
  Solis amicta palli
Inter astra gloriæ
    Novum sydus g
  Elyzabet perfidiæ
  Tenebras retundi
Et lucem lætitiæ,
  Mœstis lapsis ven
Gaudium refundit.

7.

Hujus ortu sideris
  Redit ægris sanitas,
Et læsi calamitas
  Aeris recedit.

8.

Gaude cœlum, terra plaude
Dies adest digna laude
  Plena dies gloria,
Qua Elysabet antiquum
Castitatis inimicum
  Elisit victoria.

9.

Pia mater et matrona,
  Tuis sacris precibus
Interventrix et patrona
  Sis pro nobis omnibus.

10.

Regi Deo jubilantes,
  Per laudum insignia
Exultemus venerantes
  Elysabet solemnia.

11.

Ex ore infantium
  Laudem Deo perficit,

Infantes egentium
  Dum quasi nutrix reficit.

12.

A calore caritatis
  Calefacti pauperes,
Juxta prunas nuditatis
  Lætantur immemores.

13.

Inquinari manus sorde
  Reputans delicias,
Infirmorum mundo corde
  Tractat immunditias.

14.

De paupertatis palea
  Dum quasi granum germinat
Elysabet insignis hæreses ab area
  Fidei disterminat

15.

Meritis et signis.
  Aures surdis reserat,
Cæcis visum reparat
  Et claudis incessum.

16.

Ista regis filia
Hæc contemptibilia
Mundi non elegit,
Sed se ipsa fortior,
Se seque sublimior
Se sibi subegit,

17.

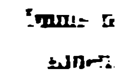
Spiritum jejunio
Carnem sub cilicio
Jugiter castigans.
O mirandam mulieris
Hujus fortitudinem!

18.

Quæ in se vitæ veteris
Sic occidit hominem,
Et potestatem aeris
Vertit in formidinem.

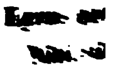
19.

Hoc pugnatura stadio
Mente virum induit,
Femur cingens gladio.
Ab intus regis filiæ



Omnium

Aspernata
Generos
Parvi pen
Appre
Manu
Victus qu
In gazoph
Vidua c
Totum m



Cœlesta regna ambiens
Hoc præsens omne respuit.

24.

Fide grandis, spe secura
Manum mittit ad futura :
Cæco nato cui non sedes erant oculorum
Instrumentum lucis dedit,
Et naturæ decus reddit
Per momenta temporum.

25.

Novum hoc spectaculum
Idem isti vetus Christi
Renovat miraculum :
Deo decantent omnia
Qui vitam reddit mortuis
Elysabeth suffragiis
Et fugat dæmonia.

26.

Juste lux orta gratiæ
Late spargens radium,
Rectis corde studium
Ingerit lætitiæ.

27.

Deus palam omnibus
Revelans justitiam,

Salutarem gentibus
Per hanc infudit gr

28.

Famulis se famulam
Fecit hæc beata;
Coquinæ squaloribus
Gaudet deturpata.

29.

Sic cor gerens indefes
Debiles debilior
Portat ad secessus :
Sic sedula paupercula
Lavat istos, illis stravi

30.

Haman in patibulo
Cum Hester append
Holofernis dexteram
In caput extendit,
Et suum periculo
Populum defendit.
Manum mittens ad fo
Sic vicit innocentia.

31.

Dominus Elysabet
Induit decore,

Cujus nunc parata est
  Sedes in honore,
Deo cum lætitia serviens puella
  Sui magistri manibus
Sustinet flagella.

32.

Hæc ad Deum sitiens
  Et currens in siti,
Carnis desideriis
  Didicit reniti.

33.

Domo rebus dum ablatis
  Mendicat hospitium,
In camino paupertatis
  Benedixit Dominum.

34.

O lampas Ecclesiæ
  Rivos profundens olei,
Medicina gratiæ,
  Nutrimentum fidei!

35.

Tutelam præstans pavidis,
  Calorem minus fervidis,
  Languidis medelam.

Oliva fructifera
Cujus lucet puritas
Et resplendent opera.

37.

In tantis virtutibus
Famulæ fidelis,
Laudet omnis spiritus
Dominum de cœlis.

38.

O beata sponsa Christi,
Elysabeth quæ meruisti
Apud Regem angelorum
Suscitatrix mortuorum
Fieri quam plurium.

39.

Felix tui depressio
Superbis fit repressio

IV°.

OFFICE DE SAINTE ÉLISABETH D'APRÈS LE BRÉVIAIRE MOZARABE.

(Dans l'appendice du *Breviarium Gothico-Hispanum*, publié par le cardinal Ximenès en 1502, on trouve, à la page 21, l'office suivant de notre Sainte. Nous le reproduisons, en complétant les renvois du Propre d'après le Commun des Saintes Femmes, au même Bréviaire. Nous avons suivi le texte donné par M. Migne, au tome LXXXVI de sa Patrologie, en le revoyant d'après un exemplaire du *Breviarium secundum regulas B. Hysidori*, imprimé sur vélin (Tolède, 1502), qui nous a été communiqué à la Bibliothèque du *British Museum* de Londres.)

AD VESPERUM.

Lauda. Confessionem et decorem induisti : P. Amictus sicut lumen vestimentum. ℣. Confessio et spes in conspectu ejus : sanctitas et magnificentia in sanctitate ejus.

Sono. Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo : narrabo mirabilia tua. Alleluia. ℣. Lætabor et exultabo in te, Domine : psallam nomini tuo, Altissime. Alleluia.

Antiphona. Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo : P. In concilio justorum et congregatione. ℣. Adorabo ad templum sanctum tuum, et confitebor nomini tuo.

Lauda. Confitebor tibi, Domine Rex. Alleluia : P. Et collaudabo Deum salvatorem meum. Alleluia, alleluia. ℣. In conspectu Angelorum psallam tibi : adorabo ad templum sanctum tuum, et confitebor nomini tuo.

Hymnus.

Novum sydus emicui
Error vetus conticuit,
Novo splendore rutilat.
Plebs novas laudes jubi

In cujus nunc præco
Linguam solvet Ecclesi
Novi præconis gloriam
Promat, sperando veni

Dies solemnis agitur,
Dies salutis colitur,
Dies, quo spes promitti
Hac attestante, redditu

Ergo, tu Dei famula
Elisabeth, per sæcula
Christo conregnans, ve
Nobis poscas, et gratia

Deo Patri sit gloria,
Ejusque soli Filio,
Cum Spiritu Paraclito,
Et nunc, et in perpetu
Amen.

Supplicatio. Oremus Redemptorem mundi Dominum nostrum Jesum Christum, cum omni supplicatione rogemus; ut per intercessionem sanctæ Elisabeth remissionem peccatorum, et pacem nobis donare dignetur. ℟. Præsta, æterne omnipotens Deus.

Capitula. Domine Jesu Christe, æterne, omnipotens, a quo bonum omne exoritur, et meliori cursu progreditur : qui fidem roboras Confessorum, præsta tolerantiæ donum, dum sævit acerbitas persequentium : omnipotentiam tuam, Domine, poscimus, ut preces nostras dignanter adtendas, et clementer accipias, quas in honorem fundimus beatæ Elisabeth : ut cooperante misericordia tua, quod fide postulant, indubitanter obtineant : et ab omnibus absoluti delictis, cœleste regnum sine fide possideant.

Pater noster.

Liberati a malo, confirmati semper in bono tibi servire mereamur Deo, ac Domino nostro. Pone, Domine, finem peccatis nostris : da gaudium tribulatis : præbe redemptionem captivis : sanitatem infirmis : requiemque defunctis. Concede pacem et securitatem in omnibus diebus nostris : frange audaciam inimicorum nostrorum : exaudi, Deus, orationem servorum tuorum omnium fidelium christianorum in hoc die et in omni tempore. Per Dominum...

Benedictio. Christus Dominus, qui beatissimam Elisabeth se digne coram hominibus confiteri fecit in terris, confiteatur vos coram Patre suo, qui est in cœlis. ℟. Amen. Et qui in ore suo accepta sibi confessionis contulit cantica, ipse confessionem vestram remunerandam suscipiat. ℟. Amen. Ut exemplo beatæ Elisabeth confitendo et laudando nomen Jesu Christi

in sæculum, participes ejus, quem confessi estis, mereamini esse in cœlo. ℟ Amen.

Per misericordiam ipsius Dei nostri.

Lauda. Germinabunt ossa tua quasi salices. Alleluia. P. Juxta fluentes aquas. Alleluia, alleluia. ℣. Et erit tanquam lignum, quod transplantatum est.

Oratio. Deus qui beatissimæ Elisabeth confessionem acceptans, ita omnia verba oris ejus plenissime exaudisti, ut participem eam efficeres regni tui, quo in conspectu Angelorum tibi psalleret; accipe nunc per eam confessionis nostræ votum, qui illam produxisti ad præmium; et qui illam per confessionem voluisti esse beatam, nos post lapsum in hoc mundo, demum ad æternam coronandos pertrahas patriam. ℟. Amen.

AD MATUTINUM.

Antiphona. Labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam. *Psalmus* L.

Oratio. Laudet te, Domine, lingua nostra, annuntiando justitias tuas : et exultent labia nostra præconio veritatis, ut non dissolvantur vaniloquio falsitatis : ut qui tibi confitendo, remissis criminibus, in te exultamus; in congregatione justorum, sacro agmine decantantes, vitæ beatæ efficiamur heredes. ℟. Amen.

Antiphona. Confitebor tibi in populis, Domine : psalmum dicam nomini tuo inter gentes. ℣. O Domine, ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ.

Oratio. Deus Dei Filius, quem sancta Elisabeth, in toto corde confessa, nomen tuum honorificando, perducta est ad

coronam; da in ore nostro confessionem, quæ nos expurget a crimine: ut quicquid in tuæ laudis honore depromimus, in lucro nobis prodesse æterni muneris sentiamus. ℟. Amen.

Antiphona. Confitebor Domino nimis in ore meo : P. Et in medio multorum laudabo eum. ℣. Quoniam astitit a dextris pauperis, ut salvam faceret a persequentibus animam meam.

Oratio. Beatam satis, Domine, Elisabeth esse fecisti: quæ in toto corde suo tibi confessa, in concilio justorum, et congregatione probatur esse conspicua : da ergo nos meritis ejusdem, ut confessione simpliciori mundari a crimine, et sanctorum mereamur congregationi, et cœtibus interesse. ℟. Amen.

Antiphona. In pace dormiam et requiescam : P. Quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me. ℣. Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo: narrabo omnia mirabilia tua.

Oratio. Deus, qui beatissimæ Elisabeth confessionem acceptans, ita omnia verba oris ejus plenissime exaudisti, ut participem eam efficeres regni tui, quo in conspectu Angelorum tibi psalleret, accipe nunc per eam confessionis nostræ votum, qui illam produxisti ad præmium; et qui illam per confessionem voluisti esse beatam, nos post lapsum in hoc mundo, demum ad æternam coronandos pertrahas patriam. ℟. Amen.

℟. Confitebor Domino nimis in ore meo : et in medio multorum laudabo eum. Quoniam astitit a dextris mihi, P. Ut salvam faceret a persequentibus animam meam. ℣. Quoniam abscondit me in tabernaculo suo : in die malorum protexit me.

Oratio. Exurge, gloria nostra. [illegible]
[illegible] atque per quibus magnificatus
in te confidentes [illegible] placatus : [illegible]
ancillam, qui nostrae salutis es [illegible]
[illegible] atque beatae Elisabeth sic nos [illegible]
exigente merito, trahamur in infer[illegible]
praemio, ut confitentes perducas in c[illegible]
Per.

IN LAUDIBUS

Ad Canticum. Antiphona. Confitel
liberasti me a rugientibus, paratis
quaerentium animam meam. *Cantic*
mine Rex. *Canticum Ecclesiastici* cap

Oratio. Ineffabilis bonitatis auctor
simae Elisabeth linguam imples conf
neras charitatem; dona nobis ejus me
nomen in terris, pacem habeamus in

Ad Benedictus. Antiphona. Filia Sio
excelso in omni benedictione, et lau

Canticum. Benedictus es, Domine.

Sono. In conspectu Angelorum psa
luia : adorabo ad templum sanctum t
Domine. Alleluia. *Psalmus* CXLVIII.

Prophetia. Mulierem fortem quis i
monis (cap. XXXI).

Hymnus.

Nunc cunctorum vox jocunda
Decantet Ecclesiæ :
Nam congaudet lætabunda
Sion mater, filia
Ascendente de profunda
Convalle miseriæ.

Quam regali stirpe natam
In annis infantiæ,
Vir accepit desponsatam
Indolis eximiæ ;
Super tamen inspiratam
Voto continentiæ.

Fide, prole, sacramento,
Ratum hoc conjugium
Vero docet argumento :
Quod patrum cœlestium,
Vitæ sanctæ succremento,
Attigit consortium :

Lege carnis non extinxit (?)
In se fortem spiritum ;
Sed implevit fide, voto ;
Nec reliquit irritum,
Quod a Deo mens peracta,
Gerebat propositum.

Hæc insignis, hæc
Pauperum solatium,
Fastu mundi non ela
Nec patrum nobiliun
In se carne trucidata
Crucifixit vitium.

Innocentem conse
Doctor innocentiæ,
Quam se diu perfora
Clavis pœnitentiæ :
Passionem consumm
Cruce patientiæ.

Feras sensu paupe
Redimens delicias,
De thesauro pietatis
Fudit auri copias,
Et multorum egestat
Supplevit inopias.

Fecit opus, fuso s
Quærens alimoniam
Et vilescens ipsa sib
Sprevit ignominiam
Sciens soli, Christe,
Recte dare gloriam.

Gloria sit tibi, bo
Christe nunc, et jugi

Qui certantes in agone
Adjuvas fideliter,
Et mercedem das coronæ
Vincenti viriliter.
Amen [1].

Supplicatio. Oremus Redemptorem mundi Dominum nostrum Jesum Christum. *Require in Vesperis præcedentibus.*

Capitula. Gloriose, ac misericors Domine, qui beatæ Elisabeth tibi nimis in ore suo confiteri dedisti, teque in medio justorum, ejus confessione laudari voluisti, ut eam, et in terris confitentem, et in consilio Sanctorum glorificans, faceres exultantem : exposcimus tui muneris donum, ut ejus precibus tribuas nobis a peccati contagione purgari, ab ardoribus perpetuis erui, et gloriæ tuæ beatitudinem consequi.

Pater noster. Et ne nos. Liberati a malo. (Voy. p. 283.)

Lauda. Germinabunt ossa tua. *Benedictio.* Christus Dominus, qui. *Require in Vesperis præcedentibus.*

[1] On voit que cette hymne est, avec quelques variantes, la même que nous avons donnée plus haut, p. 268, tirée de l'ancien Bréviaire de Wurtzbourg.

V°.

MESSE DE SAINTE ÉLISABETH.

(Dans le Missel des Prémontrés, imprimé à Paris, 1530.)

Introït.

Gaudeamus omnes in Domino diem festum celebrantes su honore Elysabeth electæ : de cujus solemnitate gaudent an geli et collaudant Filium Dei.

Collecte[1].

Tuorum corda fidelium, Deus miserator, illustra, et B. El sabeth precibus gloriosis fac nos prospera mundi despicere cœlesti semper consolatione gaudere.

Prose.

Decorata novo flore,
Christum mente, votis, ore,
Collaudet Ecclesia.

Nova nobis lux illuxit,
Nova stella quam produxit
Nobilis Hungaria.

[1] C'est celle du Missel romain.

Elysabeth stirps regalis,
Victis hujus mundi malis,
Migravit ad gaudia.

Illa quondam habens ratum
Velle patris et mandatum,
Contraxit sponsalia.

Viro semper sic servivit
Quod plus Christum concupivit
Quam carnis commercia.

Hoc defuncto, tamen dote
Spoliata, liti motæ
Cessit vendens omnia.

Ægros inde procuravit,
Nudis vestes erogavit
Quasi Dorcas altera.

Nocte stratum flens rigavit,
Ejus carnem maceravit
Vestis pilis aspera.

Vitæ cursum sic peregit
Quod cum Christo modo degit
In æterna gloria.

Pro qua Christus condescendit
Nobis quibus nunc impendit
Multa beneficia.

Deo sit igitur,
Quo duce regitur
Præsens Ecclesia,
Laus, honor, virtus et gloria.

Secrète.

Munera, Domine, nostræ devotionis offerimus : ut tib grata et nobis salutaria beatæ Elysabeth pia supplicatiom reddantur. Per, etc.

Postcommunion.

Quæsumus, omnipotens Deus, ut quos salutaris dignatus es erudire mysteriis, beatæ Elysabeth intercessio gloriosa cœlestibus reficiat alimentis. Per Dominum, etc.

VI°.

OFFICE DE SAINTE ÉLISABETH.

(Dans un Bréviaire dominicain imprimé à Venise, 1538, in-4°.

Hymne des premières Vêpres.

Gaude, felix Ungaria,
Gaude de Christi munere,
Laudes in voce varia
Corde promas et opere.

Elysabeth sanctissima
De te nascendo prodiit,
Rite detestans infima,
Cœleste regnum petiit.

Terreni regis filia
Regi cœlesti placuit;
Electum super millia
Quærens invenit, tenuit.

Conjuncta cœli civibus
Vitæ potatur flumine,
Divinis vacans laudibus
Lumen videt in lumine.

Sit laus Patri cum Filio
Sancto simul Paracleto
Quod nos purgatos vitio
Regno collocet cœlico.

Antienne du premier Nocturne.

A calore caritatis
Calefacti pauperes,
Juxta prunas, nuditatis
Lætantur immemores.

(Les autres antiennes sont, comme celles-ci, composées des stances de l'hymne déjà imprimée, n° III.)

Hymne de Laudes.

Læta stupet Thuringia,
  Fractis naturæ regulis,
Dum per sanctæ suffragia
  Miranda fiunt sæculis.
Vita defunctis redditur,
  Ægris confertur sanitas,
Claudus directe graditur,
  Cæcos illustrat charitas.
Hanc ergo dignis laudibus
  Nostra collaudet concio :
Quæ nos perfusis precibus
  Dei commendet Filio.

Antienne de Magnificat.

Exultet vox Ecclesiæ,
Nam caput superbiæ
Elysabeth contrivit hodie :
Quæ non exaudivit
  Vocem exactoris :
  Cujus intercessio
  Nos ab hoc exilio
  Revertentes societ
  Angelorum choris.

VII°.

DE SANCTA ELYSABETH VIDUA, PROSA.

(Dans l'Elucidatorium Ecclesiasticum de Clichtovæus, lib. IV, ed. 1548.)

1.

Gaude Sion[1] quod egressus
A te decor et depressus
Tui nitor speculi

2.

Rediviva luce redit :
O et alpha quod accedit
Jam in fine sæculi.

3.

Poma prima primitivos
Deus sanctos adhuc vivos
Vidit in cacumine.

4.

Ut extremos addat primis
Quamvis stantes nos in imis
Suo visit lumine.

[1] Selon le commentateur, on félicite l'Église, sous le nom de Sion, de ce que de nouveaux saints viennent lui rendre tout l'éclat des premiers siècles.

5.

Sed præ multis te r
Odor tuus hunc :
Et saporis purita

6.

Ut de regum ramis
Juste vere sis voc
Tu Dei saturitas.

7.

Gaudent astra matu
Quod in hora ves
Ortu novi sideris

8.

Cœli sidus illustrat
In quo terræ des
Novi signum fœd

9.

Vere sidus tu præcl
Quod a sole diffe
Et luna lucidius.

10.

Tu quod sole sis ar
Carne probat hic
Lucis tuæ radius

11.

O quam dignis luce signis!
Vasa [1] rapis a malignis
Possessa dæmoniis.

12.

Lepros mundas labe tactos,
Claudos ponis et contractos
In pedum officiis.

13.

Quod negatum est naturæ
Tu virtutis agis jure
Et potes ex gratia.

14.

Vita functos tu reducis
Cæcis reddis membra lucis,
Et membrorum spatia [2].

15.

Eia mater, nos agnosce,
Libro vitæ nos deposce
Cum electis inseri.

[1] Ce mot doit signifier les corps des hommes.

[2] Cette stance fait allusion au miracle où elle donna des prunelles à l'aveugle qui n'en avait point, et lui rendit ainsi la vue et l'organe de la vue.

Tandem magisterio
 Multis facta lectio
 Stella mundo claruit.

Leprosis obsequio,
 Languidis suffragio,
 Mœstis fit in gaudium.

Pauperum refectio
 Fuit in hospitio,
 Cunctis patens ostium.

Hospitalis Domina,
 In tuorum agmina
 Nos hospites elige.

Nostra dele crimina,
 Et ad cœli culmina
 Pedes nostros dirige. Amen.

IX°.

LITANIES DE SAINTE ÉLISABETH.

(Ces litanies sont celles dont se servent aujourd'hui les religieuses du couvent de Sainte-Élisabeth, du Tiers-Ordre de Saint-François, à Lyon.)

Kyrie eleison.
Christe eleison.
Kyrie eleison.

Christe audi nos.

Christe exaudi nos.

Pater de cœlis, Deus. Miserere nobis.

Fili, redemptor mundi, Deus. Miserere nobis.

Spiritus sancte, Deus. Miserere nobis.

Sancta Trinitas, unus Deus. Miserere nobis.

Sancta Maria, mater misericordiæ. Ora pro nobis.

Sancta Elisabeth, mater pauperum. Ora pro nobis.

Sancta Elisabeth, Deum timens ab infantia.

Sancta Elisabeth, Dei cultrix ferventissima.

Sancta Elisabeth, dilecto Jesu discipulo devota.

Sancta Elisabeth, beati Francisci imitatrix.

Sancta Elisabeth, genere et fide nobilissima.

Sancta Elisabeth, omnibus pietatis officiis dedita.

Sancta Elisabeth, in oratione et contemplatione pernocta

Sancta Elisabeth, divinis visionibus sæpius consolata.

Sancta Elisabeth, Deo et hominibus amabilis.

Sancta Elisabeth, mundi contemptrix admirabilis.

Sancta Elisabeth, paupertatis, castitatis et obedientiæ ex plar.

Sancta Elisabeth, conjugatorum solatium.

Sancta Elisabeth, viduarum speculum.

Sancta Elisabeth, pœnitentiæ et humilitatis norma.

Sancta Elisabeth, mirabili mansuetudine prædita.

Sancta Elisabeth, regiæ patris domus delicias aspernata.

Sancta Elisabeth, Crucis Christi amatrix.

Sancta Elisabeth, piarum mulierum lumen.

Sancta Elisabeth, misericordiæ operibus perpetuo intenta

Sancta Elisabeth, orphanorum nutrix.

Sancta Elisabeth, omnium desolationum consolatrix. Ora pro nobis.

Sancta Elisabeth, facultates omnes pauperibus elargita.

Sancta Elisabeth, a subditis injuriis et contumeliis affecta.

Sancta Elisabeth, propinquorum ope destituta.

Sancta Elisabeth, in adversis patientissima.

Sancta Elisabeth, lanam et linum pro pauperibus vestiendis operata.

Sancta Elisabeth, peregrinorum et infirmorum hospita.

Sancta Elisabeth, egenorum omnium sublevatrix.

Sancta Elisabeth, dæmonibus formidabilis.

Sancta Elisabeth, perfectionis spiritualis exemplum.

Sancta Elisabeth, vanis et dissolutis conversionem a Domino impetrans.

Sancta Elisabeth, Angelorum concertum in transitu audiens.

Sancta Elisabeth, in vita et in morte miraculis conspicua.

Sancta Elisabeth, devotis tuis misericorditer subveniens.

Sancta Elisabeth, æterna beatitudine perfruens.

Sancta Elisabeth, patrona nostra dulcissima.

Agnus Dei, etc. Parce.

Agnus Dei, etc. Exaudi.

Agnus Dei, etc. Miserere.

℣. Ora pro nobis, Beata Mater Elisabeth.

℟. Ut digni, etc.

Oraison.

Tuorum corda fidelium, Deus miserator, illustra; et Beatæ Elisabeth precibus gloriosis, fac nos prospera mundi despi-

cere, et cœlesti semper consolatione gaudere. Per Dominu nostrum Jesum Christum Filium tuum. Qui tecum vivit, et

---

Pour satisfaire à la curiosité de ceux d'entre nos lecteu qui comprendraient l'ancien allemand, nous avons cru dev publier ici quelques-unes des prières et des cantiques l'honneur de sainte Élisabeth et de son mari, qui se trouv dans le manuscrit allemand de la Bibliothèque de Cass écrit en 1492 par Jean de Mülhausen, prêtre.

EYN GUT GEBEN VON SENTE ELYSABETH.

Elysabeth milde furstyn,
Des kœniges aller kœnnige dyneryn,
Du hast vorsmehet gantz und gar
Der welde richtum, das ist war,
Und ouch alle wollust dar zcu.
Durch den wurdigen namen Jesu
Mit dem du dich hattest verbunden;
Des hastu nu frœyde funden.
Ihn aus dine hülfe flissiglich
Des betten wir mit ynnickeit dich.
Erwirb uns lyde unde ruwe
Unde mach uns von sunden nuwe.
Gote hat an dir genuget,
Und hat das meistiglich vorfugin,

Das du bist in der schonde leger gantz,
Unde obertredest der sonnen glantz.
Mach fussen yn Gott unsre gedancken,
Das sy nummer von yme gewanken
Tryb von uns alle schedelickeit,
Unde bewyse uns dyne hülfe breit
In der zeit wan uns besliecht der tod
So hilf uns uss alles nod,
Unde stiess zcu die helle pfortin
Mit diner bette unde ynningen wortin,
Das wir mit froudin sa schone
Al obin in dem obersten throne
Bey dir mœgen werdin funden,
Wen uns dy seele geht us unserm munde.

Collecta.

O du allmæchtiger Got,
Unde eyn gebyter der gebot
Der du hast zu unserm fromen
Elysabet lassen komen,
Unde werdichlich werde gebore
Von koniglichen geschlechte zcware,
Unde hast sy bestetiget sunderlich,
Mit guter wandelunge sicherlich,
Unde hast yr vorwar nicht vorgessin
Der abint spyse mit dir zcu essin
Obir dyme kœniglichen tysche,
Das sy darme hat zcumale gewysze :

Wir betin dich gar ynnichlich
Vorlieh uns das wy ir nachvol
In allen gotlichen geberdin
Unde an der seele mogen werd
Frohlich, selig und riche,
Wan der tod uns wel ersliche,
Czu besitzen dy stad an frist
Do sy werlich heuer komen is

EYN ANDER GEBET DEME HEILIGEN UND

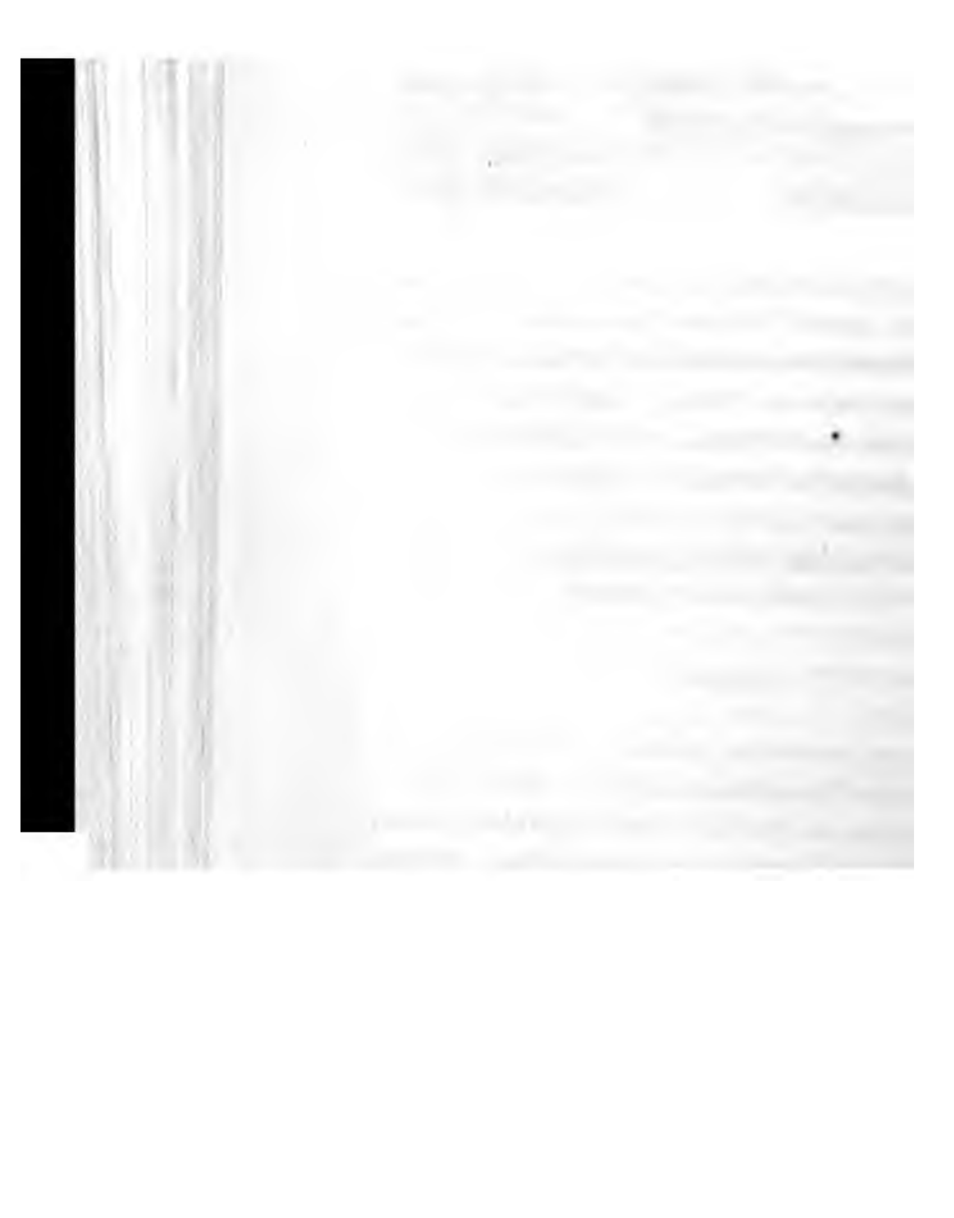
O du herschende kœnig der hymn
Jhesu du alleredelster hussvater, uss al
ner seele grusse ich dich, unde dy hoc
Mariam dine mutter, unde ouch dyss
dewigen, dinen knecht, mit allem hy
betende vormittelst yren gebethin da
wurde zu allen engistin mynes corper
Amen.

Collecta.

O Got der du hast erhœet mit der
heyligen furstin Ludewig, lantgrafin y
gemahl der heiligin frowin Elyzabeth, a
glauben : verlich uns gnaedeglichn
vordienst unde bete von allen obel un
erlorst mogen werde. Unde das wir
kommen zcu der ewigen froude durch

Dans le magnifique Bréviaire manuscrit dit de Grimani, du quinzième siècle, à la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, il y a un office spécial de sainte Élisabeth, orné d'une délicieuse miniature par Hemling, qui la représente distribuant des aumônes à deux pauvres, tandis qu'un ange qui plane sur sa tête la couronne.

A l'abbaye des Bénédictines de N.-D.-des-Chazes en Auvergne, la fête de sainte Élisabeth était célébrée avec une solennité particulière. « Ce jour-là, » dit le livre prébendère de 1462, « chaque dame de l'abbaye prend, à raison de la « fête, une livre de veau et de porc frais, un morceau d'an- « douille, deux doigts de saucisse, la moitié d'une poule, et « de la moutarde; une pinte de vin à dîner, et une chopine « à souper. » Dque Branche, *l'Auvergne au moyen âge*, p. 315.



IX

MONUMENTS DE SAINTE ÉLISABETH.

Nous désirons réunir sous ce titre toutes les indications que nous avons pu recueillir dans le cours de nos recherches et de nos voyages à l'intention de notre chère Sainte, relativement aux églises et fondations diverses élevées en son honneur, ainsi qu'aux œuvres d'art qui lui ont été consacrées. Nous sommes assurément bien loin d'avoir pu connaître tout ce qui existe encore, et nous ne prétendons donner ici que le résultat de nos observations personnelles pendant quelques années de voyages et de recherches.

Afin de présenter au lecteur catholique un résumé complet de tout ce qui, à notre connaissance du moins, rappelle d'une manière sensible le souvenir d'Élisabeth, nous commencerons par répéter l'énumération de ses reliques et des objets qui lui ont appartenu, tels qu'ils sont aujourd'hui dispersés de par le monde.

§ I. RELIQUES DE LA SAINTE ET OBJETS QUI LUI ONT APPARTENU.

On voit à :

BESANÇON. A l'hôpital Saint-Jacques, son crâne presqu entier.

PRAGUE. A la métropole de Saint-Vit, un os de son bra: une dent et une portion de son crâne, qui y furent apport dès 1232, selon Pessina, cité par Pray.

VIENNE. A la métropole de Saint-Étienne, une reliqu placée dans le trésor par l'évêque Philippe-Frédéric, com de Breuner.

Au couvent des Clarisses, une portion du corps, extraite d sa châsse de Marbourg en 1588 par l'archiduc Maximili d'Autriche, grand maître de l'Ordre Teutonique, et donné par lui à sa sœur Élisabeth d'Autriche, venue de Franc Celle-ci les déposa au couvent des Clarisses de Vienne, ain que le prouve un diplôme de l'archiduc, du 14 janvier 1609 [1]

BRESLAU. Une portion de son crâne;

Le bâton sur lequel elle s'appuyait en descendant de l Wartbourg : il est en bois noir, enchâssé d'argent : de

[1] Pray. Dissert. prævia. § XI.

bandes d'argent en spirale contiennent un récit abrégé de sa vie et la généalogie de ses descendants. Il est représenté dans une gravure de la collection de M. Guénébault.

Bogota, dans l'Amérique méridionale. Une portion de son crâne, donnée en 1572 par la reine d'Espagne Anne d'Autriche, quatrième femme de Philippe II, à Fray Luis Zapata de Cardenas, second archevêque de Santa-Fé de Bogota, lequel, en 1572, transporta la précieuse relique dans son église métropolitaine, où elle existe encore. L'archidiocèse de Bogota a pour patronne principale sainte Élisabeth. Nous devons ces détails à la bienveillance de Mgr Manuel-Joseph Mosquera, archevêque de Bogota, confesseur de la foi, exilé par les persécuteurs de la liberté de l'Église, et mort dans l'exil, à Marseille, en 1853.

Altenberg, abbaye supprimée, près Wetzlar, appartenant au prince de Solms : dans l'église encore conservée, on voit un fragment de l'avant-bras droit, dans un reliquaire sur le maître-autel.

Sayn, près de Coblentz, château des princes de Sayn-Wittgenstein. Dans la chapelle, l'os du bras droit de la Sainte, moins le quart inférieur, provenant de l'abbaye d'Altenberg; la dernière abbesse, madame de Bode, lors de la sécularisation en 1803, l'emporta, et en fit don au comte de Boos-Waldeck, qui l'a cédé à la princesse Léonille de Wittgenstein en 1851.

Coblentz. Au couvent des sœurs de Saint-Charles, portion

de la chemise que la chère Sainte a te
donnant la discipline, ayant la même
de Sayn.

BRAUNFELS. Au château du prince de
noces de la Sainte, renfermant un gren
lieu, selon la tradition, au moment où
rait loin d'elle à la croisade : v. t. I, p.

2° Une chasuble en velours rouge, f
la Sainte, et où l'on voit les lions d
brodés sur la partie postérieure ;

3° L'aiguière d'argent avec laquelle
pauvres, avec cette inscription sur le
sanctæ Elisabethæ ;

4° Sa chaise, aux armes de Hesse,
suspecte, et sa table.

ANDECHS. Sa robe de noces et le re
toujours sur elle.

TONGRES. Son voile.

ERFURT. Son verre.

MARBOURG. Une tapisserie brodée
l'histoire de l'Enfant prodigue.

HALL et VILVORDE. Deux images mi

Vierge, qui lui ont appartenu, et qui ont été apportées en Belgique par sa fille Sophie, duchesse de Brabant.

ALSENBERGHE près Bruxelles. Une autre image de la sainte Vierge, qui aurait été apportée en Belgique par la Sainte elle-même, selon une tradition locale qui ne s'accorde avec aucun des faits constatés de la vie d'Élisabeth. L'église où se trouve cette image est, comme celle de Hall, d'un beau style ogival.

Une autre bague de la Sainte était conservée dans le musée de Gotha. Le duc Ernest le Pieux, quoique protestant, y attachait le plus grand prix, et regardait cette relique comme l'égide de sa maison. Elle a disparu depuis quelques années.

Son livre d'heures et sa ceinture étaient autrefois au couvent de Saint-Nicolas à Eisenach : selon Paullini, auteur des annales d'Eisenach (1698, p. 42), ces objets précieux furent vendus à un Italien nommé Gaspard Gerandini, marchand à Nüremberg, qui les emporta en Italie. Gori, dans son *Thesaurus veter. Diptychorum*, t. III, p. 116, représente la couverture sculptée d'un psautier donné par la Sainte à l'église de Frioul, unie au patriarcat d'Aquilée, dont son oncle Berthold était titulaire.

La *ceinture* de la Sainte est en la possession de l'auteur de ce livre. Il la tient de M. Schaffner, curé de Saint-Pantaléon de Cologne, qui la lui a transmise en 1844, avec des certificats d'authenticité. C'est une bande de cuir revêtue en certains endroits de velours rouge.

Le jésuite hongrois Pray rapporte une tradition ancien qui veut qu'une partie notable des reliques de la Sainte été transférée chez les Clarisses de Bude, mais avoue qu n'a pu en retrouver la preuve.

§ II. ÉGLISES ET FONDATIONS RELIGIEUSES.

FONDATIONS DONT LA DATE EST CONNUE.

1227. EISENACH. Hospice de Sainte-Anne, fondé par el même, et existant encore.

1229. GOTHA. Hospice de Sainte-Marie-Magdeleine, for par elle-même.

1233. LE QUESNOY. Abbaye de chanoinesses réguliès substituées par la comtesse Jeanne de Hainaut à un hôpi bâti en 1205 par Baudouin le Courageux. Lelong, Hist. dioc. de Laon, p. 539.

1235. MARBOURG. L'église collégiale de Sainte-Élisabeth.

1236. BRIXEN. Monastère de Clarisses, qui prit le nom Sainte-Élisabeth dès que sa fondation eut été confirmée p le pape[1].

1237. SAINT-GALL. Chapelle fondée dans la cour du cell rier de la grande abbaye, par l'abbé Conrad de Bussnang.

[1] Greiderer. Germania Franciscana, t. II, p. 102.

1238. STRASBOURG. Monastère de Dominicains, cédé aux religieuses du même ordre en 1251[1].

1240. TRÈVES. Église et hospice de Sainte-Élisabeth, annexés à la célèbre abbaye de Saint-Maximin par l'abbé Henri de Brosch, et dotés d'un tiers des biens et revenus du monastère : l'hospice devint par la suite immensément riche; il y avait onze cent quarante et une messes anniversaires. Supprimé par la révolution française.

1244. HONGRIE. La première église fondée en son honneur dans ce pays le fut, d'après un diplôme du roi Bela IV, par deux frères, nommés David et Fakas, qui l'avaient suivie en Thuringe, et lui étaient restés fidèles jusqu'à sa mort[2].

1245. BRIXEN. Couvent de Franciscains, sous le nom de Sainte-Élisabeth, dépendant du monastère de Clarisses dans la même ville.

1270. Monastère de Sainte-Élisabeth, dans le comté de Horn, près Ruremonde, dans le Limbourg, fondé par Thierry d'Altena, fils du seigneur de Horn, pour les religieux de l'ordre du Val-des-Choux, qui avaient accueilli ce seigneur dans leur couvent de Dijon, lorsqu'il revint malade de son pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Transféré aux chanoines réguliers de la congrégation de Windesheim en 1435. Pillé et brûlé par les Espagnols en 1578, rétabli en

[1] Schœflin. Alsatia illustrata, t. I, p. 299.
[2] Pray. Dissert. præv. p. 23, ex originali.

1603. Décrit dans les *Délices du pays de Liége*, in-fol., t
p. 157.

Kaschau, en Hongrie, avant 1283. Cathédrale sous le
cable de sainte Élisabeth : la crypte et une portion du c
sont du XIIIe siècle : les cinq nefs, le beau portail latér
nord, le triple portail de la façade orientale, sont du
Les deux tours sont inachevées. Dans cette église on rem
un admirable *tabernacle*, sculpté de 1470 à 1480, qui ri
en beauté et en élévation avec ceux de Cologne et de
Laurent à Nüremberg. Ce tabernacle a été gravé par les
du docteur Henzlmann, qui a publié une monograpl
l'église tout entière. Il pense qu'elle a été construite en
par le roi Étienne V, en l'honneur de sa tante Élisabeth
l'usage de la colonie d'Allemands de la Thuringe qui
fixée à Kaschau vers cette époque. Il a découvert
chartes qui font mention d'un Arnold, *rector ecclesiæ S.*
sabeth in Caffa, en 1283 et 1291. Voir la note détaillé
cette église, à la suite du présent chapitre.

1288. Frankenberg, en Hesse. Hospice de Sainte-
beth, fondé par le landgrave Henri l'Enfant, petit-fils
Sainte.

1290. Grave, en Brabant. Église collégiale avec cha
de six chanoines, fondé par Jean, seigneur de Cuyk,
femme Jutha de Nassau, parente de sainte Élisabeth, qui
vint patronne de la ville. Après la prise de la ville pa
Hollandais en 1602, elle fut donnée aux Calvinistes ; lor

siége de 1674 par les Français, la nef fut détruite. Le chœur et le transept, encore debout, servent, depuis 1804, de paroisse aux catholiques.

1297. CASSEL. Hospice de Sainte-Élisabeth, fondé par Mathilde, épouse de Henri l'Enfant : existe encore; renouvelé en 1587 par le landgrave Guillaume.

XIIIe siècle. ULM. Couvent de Franciscains.

XIIIe siècle. REIMS. Couvent de Pauvres Clarisses.

XIIIe siècle. STRIGONIE ou GRAN, en Hongrie. Église et couvent de son nom, fondés par Bela IV.

1301. WINCHESTER. Collége de Sainte-Élisabeth, fondé en son honneur par l'évêque Jean de Pontoise, pour l'instruction du clergé. D'après les statuts, qui étaient très-sévères, et qu'on peut lire dans le *Monasticon* de Dugdale, on y célébrait tous les jours une grand'messe en l'honneur de la Sainte. Milner fait la description de ce vaste et bel établissement dans son histoire de la cathédrale de Winchester : il fut confisqué par Henri VIII, qui le donna au comte de Southampton, lequel le fit raser en 1547.

1324. BOLOGNE. Monastère et église de Sainte-Élisabeth, consacrés le 16 décembre *in strada S. Mamolo da Santa-Maria di Casa Pia,* tranformés plus tard en refuge pour les femmes dites *Donne mal maritate* [1].

[1] Masini. Bologna perlustrata, t. I, p. 524.

1331. La Wartbourg. Couvent
invocation, fondé par Frédéric le

1332. Grimmenstein, près de (
Élisabeth, fondée par Élisabeth, ve

1337. Florence. Église et couv
S.-Francesco, aujourd'hui modern

1341. Mons. Église de Sainte-Él
beth d'Antoing, dame de Verchi
1516; vaste, mais vandalisée par le

1378. Oberspeir en Souabe. M
Tiers-Ordre, portant son nom, fon

1394. Eisenach. Chartreuse dit
d'hui rasée.

Vers 1450. Parme. Église et c
Tiers-Ordre de Saint-François, dit
fut reconstruite en 1621. Elle sert
profanes.

1450. Avesnes. Hôpital de Saint
Filles-Dieu du Tiers-Ordre : chape
Jeanne d'Albret, veuve de Charles

[1] Sagittarius, Hist. Goth., p. 40.

1460. ANVERS. Chapelle de son nom dans la *Kaiserstraet*.

1466. TACHAU, en Bohême. Couvent d'Observantins, dit de Sainte-Élisabeth, fondé par la ville.

1487. ROME. Église et hospice de *Santa-Elisabetha dei Fornari Tedeschi*, vis-à-vis la porte latérale de S. Andrea della Valle : dotée par Innocent VIII; appartient à l'ancienne confrérie des boulangers allemands.

1493. GRENADE. Église et couvent de *Santa-Isabel la Real*, fondés sur le site du jardin maure dit *Dalahorra*, aussitôt après la conquête de Grenade par Isabelle la Catholique, en l'honneur de sa patronne. Le portail latéral de l'église offre un curieux exemple du style gothique fleuri en Espagne; on y voit le joug et les faisceaux, emblèmes des deux illustres époux, Ferdinand et Isabelle, qui portèrent les premiers le titre de *rois catholiques*. A l'intérieur, on remarque une voûte en incrustations. L'autel est au sommet d'un escalier très-élevé, et a un retable en sculpture coloriée. Isabelle avait doté sa royale fondation de cinq cents *fanegas* de blé et de trois cent mille maravédis. Il y avait quarante religieuses avant la spoliation sacrilége des monastères de l'Espagne. En 1843, il n'en restait plus que vingt-deux, condamnées à s'éteindre successivement sans pouvoir recevoir de novices, et en luttant contre la faim, par suite de la suspension indéfinie des chétives pensions qui leur avaient été attribuées en échange de leurs biens confisqués.

1493. SÉVILLE. Église et couvent de *Santa-Isabel*, fondés

Saint-Sauveur. Voyez la vie de cette mère, par le R. P. Alexandre, Récollet. Lyon, 1691. A l'époque de la révolution il y avait quatre-vingts religieuses.

Le troisième, sur la colline de Saint-Clair, fondé en 1666 par le marquis de Coligny et sa femme.

Ces trois monastères subsistèrent jusqu'en 1792. En 1815, celles des religieuses des trois maisons qui avaient survécu aux orages de la révolution et de l'empire, se réunirent pour ne former qu'une seule communauté, dans une maison située dans l'enclos des Chartreux. Le ciel a béni leur constance. Leur nombre a augmenté au point de les obliger à se transporter dans une maison plus vaste, à la Croix-Rousse, rue Saint-Pothin, où elles s'établirent, au nombre de trente-deux, le 17 décembre 1831, où elles s'appliquent à mener la vie cachée, mais si éclatante devant Dieu, dont leur auguste patronne leur a donné le modèle.

ROANNE.
AVIGNON.
MARSEILLE.
} Monastères du Tiers-Ordre et du nom de Sainte-Élisabeth, fondés par des sœurs de la maison-mère de Lyon, de 1617 à 1650.

1637. SABLÉ, dans le Maine. Couvent fondé par Philippe-Emmanuel de Laval de Bois-Dauphin, marquis de Sablé, et Magdeleine de Souvré, son épouse.

1637. NOYEN, près SABLÉ. Communauté, fille du couvent de Sablé, fondée par Marguerite de Lannoy, sœur du marquis de Querveno, et supprimée en 1771. La maison sert aujourd'hui aux Sœurs.

1636. Beaumont-le-Vicomte. Couvent fondé par les s
et dame des Brunelières. Il y avait vingt-neuf religieuse
1697 Supprimé par l'évêque du Mans, Charles de Froul:

1657. Vilvorde, en Brabant. Couvent des Carmélite
chaussées, fondé en l'honneur de sainte Élisabeth, par
guerite-Isabelle de Mérode, comtesse de Middelbourg,
du comte d'Isenghien, fille de Philippe, comte de Méro
de Jeanne de Montmorency.

1680. Breslau. Chapelle de Sainte-Élisabeth, ajouté
cathédrale par le cardinal Frédéric de Hesse, prince-é
de Breslau, descendant en ligne directe de la Sainte, et
verti à la foi de ses aïeux en 1636. Cette chapelle en m
blanc est très-richement ornée de sculptures dans le go
ce temps, parmi lesquelles on remarque une statue très
de la Sainte.

1692. Bude. Couvent et hospice de son nom, aux capu
aujourd'hui aux religieuses du Tiers-Ordre.

1692. Grætz. Couvent et hôpital de son nom, aux
gieuses du Tiers-Ordre, dites *Elisabéthines*, fondés pa
simple religieuse, Marie-Joséphine de Stein, avec les se
de la princesse de Lichtenstein.

1709. Vienne. Couvent et hôpital de son nom, aux É
béthines, fondés par la même religieuse que celui de Gr
existe aujourd'hui.

1718. Prague. Couvent d'Élisabéthines, avec hôpi

fondé par Marguerite, comtesse de Waldstein, née comtesse Czernin.

1750. Brunn. Couvent d'Élisabéthines, fondé par la comtesse de Waldorf.

SANS DATE CERTAINE.

Rome. A l'église des Douze-Apôtres, chapelle latérale en son honneur.

Venise. Église de *S.-Elisabetta del Lido*, appartenant à une congrégation de prêtres séculiers.

Assise. Vasari, dans la vie de Simon Memmi, indique une chapelle de *S.-Elisabetta*, dans l'église basse, *all' entrar della porta che va nelle cappelle.*

Florence. Couvent dit *delle Convertite*, assez considérable, dans le quartier de S.-Spirito; existe encore.

Chapelle de Sainte-Élisabeth, à Santa-Maria Nuova.

Bale. Petite église de Sainte-Élisabeth, d'un gothique mélangé et incomplet, attachée autrefois au monastère de Sainte-Marie-Madeleine, aujourd'hui caserne.

Bamberg. Église de son nom.

Munich. Église et hospice de son nom, desservi par les Élisabéthines.

COBLENTZ. Couvent de son nom, d'hui transformé en hôpital. Les de France, y ont été installées le 1 la fête de notre Sainte, par le soin liques de la ville.

BRUXELLES. Couvent de Sainte-] serne.

LIERRE en Brabant. Hospice et crés, avec un cloître assez joli, de 1

GAND. Le grand Béguinage, pl comme presque tous les béguinage la porte d'entrée sa statue, avec ce *ginæ Elisabethæ sacrum*. Très-vaste

BRUGES. Le Béguinage, avec l'ég modèle des établissements de ce g situation, ainsi que par la paix et le caractère primitif de l'architecture servé.

YPRES. École et chapelle de son n

CAMBRAI. Autrefois paroisse de Sa Autel de son Cœur à la cathédrale

SAINT-QUENTIN. Église et couvent par les seigneurs de Moy.

Le Buiron, près Château-Gontier, en Anjou. Couvent des Sœurs du Tiers-Ordre : aujourd'hui détruit.

A Fontenay-le-Pierreux, commune de Soligny, canton de Nogent en Champagne, il y a une fontaine dite *de Sainte-Élisabeth*, renommée pour la guérison des fièvres. Près d'elle se voit une chapelle dédiée à sainte Élisabeth, à laquelle les habitants attribuent la vertu de préserver des maladies ceux qui y faisaient des pèlerinages et buvaient à jeun l'eau de la fontaine. (Collin, Statistique du canton de Nogent, dans l'*Annuaire de l'Aube* pour 1836.)

§ III. MONUMENTS DE PEINTURE.

Munich. Dans la collection Boisserée : figure de la Sainte par un anonyme de l'école de Cologne : pleine d'expression et de sentiment : la Sainte, en habits de veuve, donne un vêtement à un pauvre d'une taille beaucoup plus petite que la sienne. (Reproduite dans notre collection des Monuments, nº VI.)

A la galerie royale : figure de sainte Élisabeth, en pied, par Holbein ; a été publiée à Paris, en chromo-lithographie.

Marbourg. Peintures sur bois, attribuées à Albert Dürer, mais plus anciennes, représentant les diverses scènes de sa vie.

Nuremberg. A la galerie Saint-Maurice : tableau sur bois qui représente la Sainte, par un anonyme de l'école de

Cologne. A l'église de Saint-Jacques, figure de la Sainte dai un vitrail du chœur.

Schwabach, près Nuremberg : figure de la Sainte, attribu à Michel Wohlgemuth, le maître d'Albert Dürer.

Cologne. Figure de la Sainte sur l'extérieur du grand r table de la chapelle du chœur de la cathédrale où est enter l'archevêque Conrad de Hochsteiten. Elle est peinte sur toi collée au bois, attribuée à maître Guillaume [1], et tout à f digne de ce maître.

Parmi les magnifiques vitraux de la cathédrale, on en di tingue un, dans le bas-côté de la nef, qui représente sain Élisabeth toute vêtue de blanc, de grandeur naturelle : à s pieds, on voit l'écusson de Thuringe, d'azur, au lion rampa d'argent. (Collection des Monuments, n° x.)

A la chapelle de Guttenberg, au royaume de Wurtember plusieurs anciennes peintures et bas-reliefs représentant de traits de la vie de la Sainte, ont été décrits avec soin pa M. Jager, dans le *Kunstblatt*, n°s 19 et 20 de 1829.

Bale. Au musée adjoint à la Bibliothèque : grand tablea d'un peintre anonyme de la fin du quinzième siècle, et d l'école du haut Rhin : notre Sainte y est représentée en pied soulevant son panier de fleurs, du geste le plus gracieux; ell tourne le dos au spectateur, de manière à ne laisser voir qu

[1] Passavant, Kunstreise, p. 407.

son profil, mais en même temps ses beaux cheveux flottants. Elle est vêtue d'un surcot de velours cramoisi, bordé et doublé d'hermine au-dessous, et d'une tunique de velours bleu. (Collection des Monuments, nº IX.)

KŒNIGSFELDEN, en Suisse. Parmi les vitraux de l'église de l'abbaye, fondée par Agnès, reine de Hongrie, sur le site où son père l'empereur Albert fut assassiné, on en voit un sur lequel est représentée sainte Élisabeth debout, tenant à la main la double croix blanche des armes de Hongrie; à sa droite et à sa gauche, sont le duc et la duchesse d'Autriche à genoux, qui l'invoquent. Ces vitraux ont été faits de 1325 à 1335, et sont d'un très-beau caractère.

BRUGES. Deux figures de la Sainte, par le célèbre Hemling: l'une en grisaille sur le volet de son beau tableau du martyre de saint Hippolyte, à Saint-Sauveur; l'autre, comme patronne de la donatrice, dans le tableau du baptême de Notre-Seigneur, à l'Académie des beaux-arts. Il est à regretter que cet admirable peintre ait si peu étudié le caractère et la vie de la Sainte; il n'y a dans ces figures rien qui réponde à l'une ou à l'autre: il en a fait une vénérable matrone.

VENISE. Parmi les miniatures du célèbre et admirable Breviani Grimani, à la bibliothèque de Saint-Marc, attribuées à Hemling et à d'autres peintres de l'école belge, on voit une vignette qui représente Élisabeth donnant du pain et des vêtements à un pauvre ménage, tandis qu'un ange plane sur sa tête et lui apporte deux couronnes du ciel. (Collection des Monuments, nº VII.)

Florence. A l'Académie des be
entouré d'une auréole en or mat,
drea Orgagna, qui représente l'
saints et saintes. (Monuments, n
figure de la Sainte, en pied, tena
teau, dans un grand tableau de Fr
de Fra Bartolommeo, qui représen
sa ceinture à saint Thomas.

A l'église de *S.-Jacopo de Ripol*
Couronnement de Notre-Dame,
figure de sainte Élisabeth, en pi
ments, nº v.)

A l'église de *S.-Elisabetta,* dite d
qui représente saint François d'
saints; on la voit également vêtue
des roses dans son manteau.

Pérouse. Depuis que la prem
paru, nous avons eu le bonheur d
tion de l'Académie des beaux-ar
cieux monuments de l'art chrétie
dans le premier, qui est un grand
de Giotto, peut-être de son princ
est représentée à genoux au-dessc
sainte Vierge et l'enfant Jésus; ell
avec sa couronne royale sur la te
son manteau plein de roses. Plus
pauvre femme dans son hôpital.

Le second tableau est du bienh

Fiesole : elle est représentée toute jeune, avec ses fleurs dans sa robe. Ces deux tableaux ont été gravés avec un texte explicatif dans notre collection des *Monuments de sainte Élisabeth*. (Nos I, II et IV.)

CORTONE. Au monastère de Sainte-Marguerite, elle figure dans un tableau très-médiocre de Jacopo d'Empoli.

VÉRONE. A la chapelle *del Monte della Pietà*, aujourd'hui détruite, Domenico Morone, l'un des bons peintres de la primitive école vénitienne, avait représenté l'histoire de la Sainte de manière à mériter de grands éloges de la part de Vasari.

A *S.-Bernardino*, dans la même ville, on voit encore un grand tableau de Paulo Cavazzuola ou Morando, qui représente notre Sainte avec d'autres illustres saints franciscains, saint Louis de France, saint Louis, évêque de Toulouse, saint Bonaventure, saint Yves et saint Elzéar de Sabran. Vasari parle en ces termes de cette figure : *S. Elisabetta, che è bellissima figura, con aria ridente, volto gratioso, et con il grembo pieno di rose; e pare che gioisca, veggendo per miracolo di Dio, che il pane, ch' ella stessa, gran signora, portava ai poveri, fosse convertito in rose, in segno che molto era accetta à Dio quella sua umile carità*[1]. Elle est debout, en habit de religieuse, le rosaire à la main, tenant une poignée de roses dans son manteau. Madame Jamieson a donné une gravure sur bois de cette figure dans ses *Legends of the monastic orders*, p. 528.

LA MADONNA DELLE GRAZIE, près Mantoue. Pèlerinage cé-

[1] Vasari, t. III, p. 269, 272, édit. 1647.

devant lui, à sa gauche; sainte Élisabeth, le visage tourné vers le spectateur, occupe une place proéminente : elle est debout, couronnée, vêtue du manteau royal, mais avec la robe grise de Franciscaine en dessous; elle porte à la main ses roses; elle est jeune, belle, a l'air fier et tout à fait espagnol.

La collection des tableaux du maréchal Soult, duc de Dalmatie, vendue à Paris en mai 1852, renfermait un tableau de François Zurbaran, sous le n° 35, représentant probablement sainte Élisabeth, debout, la tête ceinte d'un diadème d'où s'échappent de longs cheveux noirs flottant sur ses épaules. Elle est vêtue d'un manteau violet, et d'une robe de brocart tissue d'or et d'argent, qu'elle relève devant elle des deux mains, de manière à contenir les roses qui servent à la faire reconnaître. Elle est jeune, d'une beauté tout espagnole, fière, mais peu idéale. Cette toile, de 1 mètre 70 centimètres de haut sur un mètre de large, faisait partie d'une réunion de huit tableaux de la même dimension, représentant tous des saintes martyres. Il est donc possible que ce soit sainte Dorothée, que l'on représente aussi avec des fleurs dans son giron. Elle appartient aujourd'hui à M. le comte Duchâtel, ancien ministre de l'intérieur.

Molanus (*de Imagin.*, l. III, c. 48) dit que les anciens peintres catholiques représentaient sainte Élisabeth avec trois couronnes, l'une sur la tête et les deux autres à la main, pour exprimer qu'elle avait mérité une triple couronne dans le ciel, par la vie sainte qu'elle avait menée comme vierge,

épouse et veuve [1]. Elle a été plus souvent encore représe
avec des roses dans un pan de son manteau.

M. le marquis de Fortia d'Urbain cite, dans son édition
Annales du Hainaut, l. XVI, p. 18, un tableau de la Sa
par le Titien, gravé par Nicolas Béatrice. Il ne dit pas
on le trouve.

Nous devons avouer que, dans la plupart des images d
Sainte que la peinture a reproduites, nous n'avons pas
trouvé le caractère qui nous semble convenir à sainte É
beth. Aucun peintre ne paraît avoir étudié sa vie ; pre
tous, oubliant qu'elle mourut à vingt-trois ans, la repré
tent comme une femme d'un âge mûr, et lui donnent en o
un air triste et mélancolique qui est en contradiction di
avec les témoignages de ses suivantes et des auteurs cont
porains, qui disent expressément qu'on ne put jamais, m
au plus fort de ses épreuves, distinguer sur son visage l
pression d'une peine durable.

Nous croyons que l'étude de la vie d'Élisabeth dans
détails offrirait à un peintre chrétien une source inépuis
d'inspiration et de succès. Cette prévision a été déjà justi
par M. Frédéric Müller, jeune peintre de Cassel, qui, né d
le pays que la Sainte a glorifié et ramené à la foi catholiq
lui a consacré son talent, en même temps que ce culte ten
et dévoué qui paraît d'un autre âge ; par M. Flatz, pein

[1] L'auteur possède un tableau de Lucas de Leyde, daté de 1535, o
Sainte se trouve vêtue en Franciscaine, avec ses trois couronnes.

tyrolien, auteur de plusieurs compositions du goût le plus pur et le plus suave; par le jeune Octave Hauser, dont nous indiquerons plus loin les travaux; par le grand et saint Overbeck, qui a daigné orner notre collection des Monuments d'un beau dessin représentant le Miracle des roses; enfin et surtout par M. de Schwind, dont les fresques sont le plus bel ornement du château restauré de la Wartbourg.

§ IV. MONUMENTS DE SCULPTURE.

MARBOURG. Statue adossée à la deuxième colonne de la nef.

Hauts-reliefs en bois doré et colorié sur les autels du transept; travail plein de grâce et d'inspiration.

Statues et bas-reliefs en argent, sur sa châsse, représentant divers traits de sa vie.

CASSEL. Statue d'elle, à l'angle de l'hospice de son nom.

MAYENCE. Statuette délicieuse dans l'archivolte du portail intérieur de la cathédrale qui conduit au cloître : elle est dans le meilleur style du XVe siècle.

ULM. Statuette des stalles de la cathédrale, ouvrage admirable de George Syrlin, en 1474, décrit par M. Didron, *Annales archéologiques*, t. IX, p. 139.

VIENNE. A la cathédrale de Saint-Étienne, dans une archivolte du porche latéral, dit *Bischofshofer thor*, charmante

statuette, la meilleure que nous connaissions, attribu
Henri Rumpff, originaire de la Hesse, et qui travaill
cette église vers 1404.

NUREMBERG. Statue d'elle parmi celles qui décorent le
porche de la Frauenkirche.

FORCHEIM. Statuette en bois, à la chapelle de l'hospi

BRESLAU. Statue en marbre blanc, de grandeur natu
par Hercule Zanetti, dans la chapelle de son nom,
cathédrale.

GAND et BRUGES. Plusieurs statues aux béguinages.

ENGHIEN, en Hainaut. Rétable placé dans la chapel
château du duc d'Arenberg, et provenant de l'abba
Saint-Denis, près Mons. Sculpture en pierre peinte et d
représentant trois sujets de la vie de sainte Élisabeth,
de caractère et de grâce, attribuée au XVI[e] siècle par le
teur Waagen.

SOLESMES. Statuette transférée à l'église paroissiale
bourg, lors de la ruine du couvent des Élisabéthine
Sablé.

MUNICH. Bas-relief qui représente le miracle des roses
pour M. Boisserée, par M. Schwanthaler : c'est une des
leures productions de cette nouvelle école d'art cathol

qui s'élève en Allemagne, et promet quelques consolations aux âmes chrétiennes révoltées par le paganisme de l'art prétendu religieux depuis la renaissance.

Grenade. Sur le portail de l'église de *Santa-Isabella la Real*, très-belle statue de la Sainte avec ses trois couronnes, dont une sur la tête et deux sur le livre qu'elle tient à la main; de l'autre, elle donne l'aumône à un pauvre agenouillé.

§ V. NUMISMATIQUE.

Il existe dans les collections de numismatique, en Allemagne, des monnaies d'argent dites *deniers d'Élisabeth*, qui, selon la tradition, furent frappées par son ordre, lorsque son confesseur lui eut défendu de donner aux pauvres plus d'un denier à la fois. Quelques-unes de ces pièces, très-minces, étaient portées par ceux qui l'avaient choisie pour leur patronne spéciale. — D'après le traité du landgrave Guillaume le Clément avec les quatre électeurs du Rhin, en 1502, on devait représenter la figure de la Sainte sur la monnaie officielle des États de ces princes. Aussi rencontre-t-on souvent des pièces d'argent qui portent la figure d'Élisabeth en pied, tenant son église à la main, avec cette légende : *Sancta Elisabeth gloria reipublicæ,* 1502; sur le revers se trouvent les armes, le nom et les titres du souverain [1].

[1] On peut voir la représentation fidèle de ces pièces dans Koch, Hist. Erzœhlung von Wartburg, fig. XI.

Au cabinet des médailles de Gotha, on en montre
or, dont la face porte le buste de la Sainte, avec cette l
*Elisabeth filia Andreæ regis Hungariæ obiit Marpurg
MCCXXXI*; sur ce revers il y a une église avec deu
et pour légende : *Dispersit, dedit pauperibus, justi
manet in seculum* [1]. On prétendait que cette médaille a
frappée lors de ses obsèques; mais on a découvert
qu'elle avait été fabriquée par un juif au commencem
seizième siècle.

[1] Cette médaille est également gravée dans Koch, ainsi que dans

Nous croyons devoir ajouter aux notes qui précèdent, la notice qu'on a bien voulu nous fournir sur un édifice remarquable consacré à la gloire de notre Sainte, dans sa patrie même.

NOTICE SUR L'ÉGLISE DE SAINTE-ÉLISABETH A KASCHAU (CASSOVIE) EN HONGRIE, PAR LE DOCTEUR ÉMÉRIC HENSZLMANN; EXTRAITE D'UNE MONOGRAPHIE DE CETTE ÉGLISE QUI A PARU EN LANGUE HONGROISE, A PESTH, EN 1846, AVEC GRAVURES IN-FOLIO.

Le plus ancien document qui concerne cette église est une bulle du pape Martin IV, qui fait mention d'un certain Arnold comme *rector ecclesiæ de Cassa*, et qui est conservée aux archives de la ville. Cette bulle est de l'année 1283. Étienne V, plus tard roi de Hongrie, fut, en sa qualité de prince héréditaire, chargé par son père Béla IV de l'administration d'un tiers du royaume, et résida à Kaschau depuis 1250 jusqu'en 1270. Il était neveu de sainte Élisabeth, et put bien, par la seule raison de cette parenté, être porté à construire, dans la ville où il habitait, une église en l'honneur de sa tante canonisée; il dut le faire d'autant plus volontiers que Kaschau, ravagée comme le reste de la Hongrie par les Tartares en 1241, se repeuplait par des colonies venues de la Thuringe. Il était d'ailleurs plein de bienveillance pour les habitants de ce lieu, qu'il éleva au rang de ville libre ou royale.

Une crypte ou église souterraine qui se trouve, non pas

sous le chœur, mais sous l'extrémit
nord, indique par son existence, et
des arceaux de la voûte, qu'elle a
zième siècle. Dans des temps plus r
cette crypte en caveau sépulcral; et
brée de cercueils murés dans les
connaître exactement ni son étendu

Toute la disposition de la partie
tient plutôt à l'école française qu'
quelque construction gothique en
de la présence de maître Villars d
vaillé en Hongrie vers le milieu
évidemment notre église, dont la
production imparfaite du chœur de
Mais le projet primitif ne fut pas
que Étienne V, devenu roi en 1271,
et comme il mourut l'année suivan
travaux demeurèrent suspendus.
crypte, et tout au plus les fondat
pourtour.

La tradition et le style de l'églis
les travaux ont dû être repris ent
furent continués au quinzième siéc
zième. Le portail méridional, les
haute, ainsi que le pignon du tran
lustrades, sont de cette dernière é
ce fut Élisabeth, femme du roi Cl
roi Louis le Grand, qui a continué
en l'honneur de sa patronne, sainte

bablement déterminée par les fréquentes visites qu'elle fit à la ville de Kaschau dans le cours de ses voyages en Pologne, sa patrie. Malgré leur état de dégradation, on veut reconnaître dans trois statues placées sous le pignon du transept nord, celles des rois Charles et Louis, et celle de la reine Élisabeth.

Le nouvel architecte, qui était probablement Allemand, changea l'ancien plan français, mais en conservant la partie déjà exécutée; c'est ce qui explique le mélange de styles divers qui se fait remarquer dans toute l'église, et surtout dans la partie orientale. Celle-ci se compose de cinq chapelles, dont celle du milieu est, d'après l'usage ancien, plus longue que les quatre autres. Ces cinq chapelles étaient placées de manière à rayonner autour d'un chœur intérieur.

L'architecte du quatorzième siècle s'écarta de ce plan primitif en ne conservant, pour servir de chœur, que la chapelle centrale, et fit ouvrir les quatre autres directement sur les bas-côtés de la nef. Le chœur se trouve ainsi sacrifié à une prolongation anormale de la nef; le transept ne dépassa pas cette nef en largeur, et le plan cruciforme de l'église ne fut plus visible que par l'élévation plus grande des voûtes de la nef centrale et de deux travées des bas côtés.

Cette église se distingue des autres constructions contemporaines par le style particulier de ses contre-forts et de ses portails, et par son admirable tabernacle.

Chaque contre-fort du chœur se compose de cinq clochetons superposés, disposés de façon à ne former du haut en bas qu'une seule ligne diagonale non interrompue, qui répond à la poussée des voûtes intérieures. Ces clochetons ou pinacles

sont garnis de crochets ou bouq
fouillés. Les contre-forts des aut
sur le même principe, mais n'ont
posés, au lieu de cinq.

Je ne connais pas d'autre monu
cutée d'une manière aussi intell
contre-forts les plus riches des
sont inférieurs sous ce rapport à

Les cinq portails de notre égli
Le plus ancien et le plus beau d
Dans le tympan ogival qui surmo
glise, on voit, sculpté en haut-relie
posés, le *Jugement dernier*, sujet q
au tympan du portail de la façade
dessus de cette sculpture on en tro
étage et richement encadrées. Quat
divers traits de la vie de la Saint
diée. Dans les deux du bas, on la v
des malades, et distribuant des a
celle du milieu, elle paraît en pr
vantes, tandis que dans la quatrièn
le landgrave Louis, se rendant à l'
quième sculpture représente le S
deux larrons ; un ange reçoit l'âm
diable arrache celle du mauvais la
sionnée.

Le portail du midi appartient à
thique, comme l'annonce, du reste,
gravée. Un porche y fut ajouté un

tenir le mur du transept, qui a des lézardes considérables. La clef de la voûte de ce porche est remarquable par sa hardiesse; il n'y a point de sculptures de ce côté. La façade occidentale a trois portails. Les deux portails latéraux sont plus petits et plus simples que celui du milieu ; ils n'offrent pour décoration, dans leurs tympans, que des guirlandes de feuilles et de fleurs : ils ont en outre des pignons fort élevés, flanqués de pinacles. Le portail central contient dans son tympan trois bas-reliefs superposés : en bas, le Baiser de Judas et la Prise de Jésus ; au milieu, le Corps du Sauveur sur les genoux de Marie, entourée des saintes femmes en pleurs; enfin, tout au haut, la sainte Face de Notre-Seigneur, empreinte sur le voile de sainte Véronique, et portée par deux anges.

Un tabernacle de 53 pieds de haut se trouve à l'entrée du chœur ; il est construit dans la forme d'un hexagone régulier, dont on ne voit que quatre côtés entiers et deux demi-côtés, à cause de la saillie du pilier contre lequel s'appuie le tabernacle. Aux six côtés de la base répondent six étages ou divisions en hauteur, sans compter la flèche avec son bouquet, qui termine ce monument. L'étage inférieur se compose d'un étroit massif central flanqué de quatre piliers dégagés, qui donnent une grande légèreté à l'ensemble : ils supportent le second étage, où se trouve la chambre ou le tabernacle proprement dit, destiné à contenir l'ostensoir, et fermé par un grillage en fer contemporain de l'œuvre architecturale. Tout le reste de l'édifice repose sur la voûte de cette chambrette. En effet, sur la clef de cette voûte s'élève une grosse colonne isolée, laquelle supporte les quatrième, cinquième et

sixième étages. Autour d'elle se développent des contre-surmontés de clochetons avec statuettes, pinacles et au ornements, formant le troisième étage de la construct Cette colonne est si artistement cachée par les contre-for les clochetons latéraux, qu'on ne peut voir d'aucun poi forme simple et cylindrique, laquelle n'est pas en harm avec le reste de l'édifice; on ne peut la découvrir qu'en n tant sur une échelle appuyée contre le tabernacle mêm en arrivant ainsi à la hauteur du troisième étage.

On a imaginé cette colonne isolée en cet endroit, afi diminuer les poids de la masse des pierres des étages si rieurs, qui reposent tous sur la voûte du deuxième étage. ce moyen, l'architecte a su donner à cette construct malgré sa réelle légèreté, un aspect solide et majestueux sorte que l'on croit avoir devant soi une véritable tour ne saurait assez admirer l'habileté du parti qu'on a tiré pierre employée dans cette œuvre, en même temps que l gance des formes, surtout dans les contre-forts, qui ont pinacles tout à fait différents de ceux qu'on voit partout leurs au quinzième siècle. Au lieu des formes contournée cette époque, on ne trouve ici que de simples lignes dr et obliques, se dirigeant vers le haut de l'édifice. C'est pa que ce tabernacle peut dignement se placer à côté des anc contre-forts de l'église. Des statuettes qui l'ornaient au fois, trois seulement existent encore, et parmi elles cell sainte Élisabeth, qui relève un drap, afin de montrer à mari les roses cachées dans sa corbeille.

L'érection de ce tabernacle, le plus admirable peut-êtr tous ceux que le moyen âge nous a légués, date de l'année 14

époque à laquelle le roi Mathias Corvinus dispensa pour dix ans la ville de Kaschau des étrennes qu'elle devait lui donner chaque année, mais à la condition de les employer à la continuation de la construction de l'église. Vers ce temps, le nom de l'architecte Étienne Crom se trouve mentionné dans d'anciens comptes, ce qui permet, selon toute probabilité, d'attribuer le plan du tabernacle à cet architecte. Je trouve aussi un maçon nommé Crom dans les comptes de la cathédrale de Vienne, et deux autres, Nicolas et Gaspard Crom, avec le surnom de « Kaschau, » vers 1430, et un peu plus tard. On voit clairement par là où Crom avait acquis son talent, puisqu'on travaillait justement, à l'époque de son séjour à Vienne, aux deux tours de la cathédrale; on comprend aussi comment ce séjour et les travaux postérieurs de cet architecte ont pu donner naissance parmi le peuple de Kaschau à la tradition que l'on y conserve encore aujourd'hui, et d'après laquelle la tour de Saint-Étienne de Vienne n'est que la reproduction du tabernacle de l'église de Sainte-Élisabeth à Kaschau. Enfin on s'explique, par le don du roi Mathias, le nom de *colonne de Mathias*, que porte tantôt le tabernacle, tantôt une colonne en hélice placée à l'entrée du portail méridional.

On ne trouve la mention d'aucun architecte plus ancien que ce Crom pour l'église de Kaschau, à moins que l'on ne rattache, comme nous l'avons dit plus haut, sa fondation au séjour de Villars de Honnecourt en Hongrie.

Sur le maître-autel de cette belle église, on voit un grand rétable contenant quarante-huit tableaux à l'huile, du célèbre maître allemand Michel Wohlgemüth ou de ses élèves : douze

d'entre ces tableaux représentent divers traits de la sainte Élisabeth, et sont réputés parmi les meilleures [cut off] tions du maître.

Nous terminerons cette énumération par une ind[cut off] détaillée de la *Collection des Monuments de l'histoire d[cut off] Élisabeth,* recueillis par nous, et publiée par M. Bo[cut off] 1837, in-folio. En voici la table des matières, d'après [cut off] prescrit par l'histoire de l'art.

FRONTISPICE.

INTRODUCTION. *De l'état actuel de l'art religieux.*

1° ÉCOLE CATHOLIQUE ITALIENNE.

I. TADDEO GADDI. Sainte Élisabeth avec des fleurs d[cut off] manteau.

II. Le même. La Sainte reçoit un pauvre dans son ho[cut off] Marbourg.

III. ANDREA ORGAGNA. Tête de la Sainte dans le Paradis.

IV. FRA ANGELICO DA FIESOLE. La Sainte avec des roses d[cut off] manteau.

V. ALESSANDRO BOTTICELLI. La Sainte contemplant le Par[cut off]

2° ÉCOLE CATHOLIQUE ALLEMANDE.

VI. *Peintre anonyme de l'école de Cologne.* La Sainte en h[cut off] veuve.

VII. HANS HEMLING. La Sainte distribuant des aumônes.

VIII. LUCAS DE LEYDE. La Sainte avec ses trois couronnes.

IX. *Peintre anonyme de l'école de Bâle*. La Sainte avec des roses dans un panier.

X. *Vitrail de la cathédrale de Cologne*. La Sainte distribuant des aumônes.

3° ÉCOLE ESPAGNOLE.

XI. Murillo. La Sainte lave les teigneux.

4° SCULPTURE ET ARCHITECTURE CATHOLIQUE.

XII. Châsse de la Sainte à Marbourg.

XIII. Statue et bas-relief de son tombeau à Marbourg.

XIV. Retable d'autel en bois à Marbourg. La mort de la Sainte.

XV. Vue extérieure de l'église de Sainte-Élisabeth à Marbourg.

XVI. Grand portail de cette église.

XVII. Vue générale de la ville de Marbourg.

5° RENAISSANCE CATHOLIQUE DE L'ART DANS L'ALLEMAGNE MODERNE.

XVIII. Overbeck. Le miracle des roses.

XIX. H. Schwanthaler. *Id.*

XX. Frédéric Muller. Arrivée de sainte Élisabeth en Thuringe.

XXI. *Id.* Elle distribue des aumônes pendant la disette.

XXII. Flatz. Elle demande l'aumône à Eisenach.

XXIII. Octave Hauser. Elle dépose sa couronne au pied de la croix.

XXIV. *Id.* Elle reçoit un miroir de son fiancé.

XXV. *Id.* Mariage de la Sainte avec le duc Louis de Thuringe.

XXVI. *Id.* Elle nourrit et soigne les pauvres de son hôpital.

XXVII. *Id.* Elle reçoit d'un ange une couronne et un manteau.

SAINT ANSELME

FRAGMENT DE L'HISTOIRE DES ORDRES MONASTIQUES

(1843.)



SAINT ANSELME

I

. . . .

Tandis qu'un moine[1] occupait si dignement le siége de saint Pierre, tandis qu'un autre moine[2] devançait en Orient l'élite de la chevalerie européenne ébranlée par sa voix, il y en avait un troisième qui, luttant en Angleterre contre tous les abus et toutes les ruses du pouvoir temporel, se préparait une gloire encore plus consolante et plus pure : tant étaient riches alors en hommes de cœur et de génie le monde chrétien, l'Église, et l'ordre monastique en particulier.

Né, en 1033, d'une famille patricienne et riche[3], à Aoste, en Piémont, Anselme avait passé de bonne heure par ces épreuves domestiques, où se forment si souvent les grandes âmes. Il vit fort jeune mourir sa mère, et, comme nous le dit l'ami[4] qui a écrit sa vie dans le plus grand détail, le

[1] Urbain II.

[2] Pierre l'Ermite.

[3] Juxta seculi dignitatem nobiliter nati, nobiliter sunt in Augusta conversati... ambo divitiis non ignobiles. Eadm., Vita S. Anselmi, p. 2 ; ed. Gerberon, I.

[4] Eadmer, moine de Cantorbéry et plus tard archevêque de Saint-André, en Écosse, fut le compagnon de voyage et d'exil de saint Anselme, qui s'astreignit envers lui à un vœu d'obéissance spéciale, d'après l'autorisation du pape Urbain. Il a raconté « inconcussa veritate, » dit-il, la vie de son ami dans les deux ouvrages intitulés : *De Vita S. Anselmi* et *Historia novorum*;

vaisseau de son cœur perdit alors son ancre : il deme presque abîmé dans les flots du siècle [1]. Son père le pri aversion. Il dut fuir sa patrie, et se réfugia en France renommée de Lanfranc l'attira à l'abbaye du Bec : il s'y li à l'étude avec un zèle infatigable. L'amour de l'étud conduisit peu à peu à l'amour de la solitude et de la pénite monastique. Après quelques efforts, il vint à bout de dom la passion de la gloire littéraire qui l'éloignait des lieu la réputation de Lanfranc semblait rendre toute riv impossible [2]. Il triompha plus facilement des tentations d grande fortune dont la mort de son père le laissa maîtr il se fit moine au Bec même, à l'âge de vingt-sept ans. remplaça bientôt [3] Lanfranc comme prieur; et, quinze plus tard [4], à la mort du vénérable Herluin, fondateu monastère, il fut élu abbé, malgré sa vive résistance, pa cent trente-six moines de la communauté. Il se jeta tou

dans l'un se trouvent les détails de la vie monastique et intime du saint, l'autre les événements de sa lutte avec les rois d'Angleterre. D. Gerber a publiés, avec des notes du savant Selden, à la suite de son éditio Œuvres de saint Anselme, 1721, in-fol. Eadmer raconte qu'Anselme découvert un jour le travail dont il s'occupait, et, après l'avoir d'abord miné et corrigé, il lui avait prescrit de détruire ce qu'il en avait déjà tra de ses tablettes de cire sur parchemin ; mais Eadmer n'obéit qu'après en fait secrètement une autre copie. *Suppl.*, c. LXVIII, p. 215. Il est, du r parfaitement d'accord avec Guillaume de Malmesbury, historien si favo à la dynastie normande. Parmi les modernes, nul n'a mieux raconté l d'Anselme que l'auteur anonyme de deux articles insérés dans les nos 64 du *British Critic*, recueil de la nouvelle secte anglo-catholique.

[1] Defuncta vero illa, illico navis cordis ejus, quasi anchora perdita fluctus sæculi pene tota dilapsa est. De Vita S. Ans., p. 2.

[2] Ecce monachus fiam, sed ubi?... Becci supereminens prudentia l franci, qui illic monachus est, me aut nulli prodesse, aut nihil valere com babit... Necdum eram edomitus, necdum in me vigebat mundi contempt Eadm., p. 3.

[3] En 1063.

[4] En 1078.

larmes à leurs genoux pour les supplier de lui faire grâce de cette charge; mais eux aussitôt se prosternèrent tous devant lui, et le supplièrent d'avoir pitié d'eux et de leur maison [1]. Il vécut ainsi trente ans au Bec, tant comme religieux que comme supérieur, partageant ses jours entre la pratique exacte des austérités monastiques [2] et la continuation de ses chères études. Il s'appliquait surtout à approfondir les problèmes les plus délicats et les plus difficiles de la métaphysique; et, guidé par les lumières de la foi et de l'humilité, il ne craignit pas d'aborder des questions regardées jusque-là comme insolubles [3]. « Je crois, mais je désire comprendre [4], » disait-il quelque part; et ces efforts pour arriver à cette intelligence des vérités imposées par la religion nous ont valu ces traités magnifiques, où, se constituant le disciple et le successeur de saint Augustin [5], il a donné, sur l'essence divine, sur l'existence de Dieu, sur la Trinité, sur l'Incarnation, la création, l'accord du libre arbitre et de la grâce, des solutions et des démonstrations qui ont conservé jusqu'à nos jours une si haute valeur aux yeux de la raison et de la foi [6]. Il a mérité d'être regardé par plusieurs comme

[1] At illi omnes, e contra in terram prostrati, orant ut ipse potius loci illius et eorum misereatur. Eadm., p. 9. L'archevêque de Rouen lui avait imposé l'obligation d'obéir au choix dont il serait l'objet.

[2] Quid de illius jejunio dicerem, cum ab initio prioratus sui tanta corpus suum inedia maceravit... Imo de vigiliis... Eadm., p. 4.

[3] Soli Deo cœlestibusque disciplinis jugiter occupatus, in tantum speculationis Divinæ culmen ascenderet, ut obscurissimas et ante suum tempus insolitas de Divinitate Dei et nostra fide quæstiones, Deo reserante, perspiceret, ac perspectas enodaret, apertisque rationibus quæ dicebat rata et catholica esse probaret. Eadm., p. 3.

[4] Credo, sed intelligere desidero. — Et il donna pour second titre à son *Proslogion :* Fides quærens intellectum. *Proœm.*

[5] Proœm. Monologii.

[6] Ses traités les plus fameux, le *Monologium*, où se trouve la démonstration

le père et le fondateur de la philosophie chrétienne du mo
âge, et l'ardente sincérité avec laquelle il soumettait tous
résultats de la pensée et de la science aux règles de la f
l'autorité de l'Église [1], creuse un abîme entre sa tendan
celle des métaphysiciens modernes. Il semble avoir d
d'avance cette infranchissable distance lorsque, parlant
rationalistes de son temps, il dit : « Ils cherchent la ra
parce qu'ils ne croient pas, et nous la cherchons parce
nous croyons [2]. » Écoutons encore ce docteur de la vé

de Dieu par l'idée que nous avons de la perfection infinie ; le *Proslogi* *Liber apologeticus*, les dialogues *de Veritate*, *de Libero Arbitrio*, *de Cas boli*, etc., ont été composés pendant les quinze années de son priorat, D. Gerberon. Pour se faire une idée juste de la véritable nature des ten philosophiques de saint Anselme, il faut lire l'essai de sa théologie scola qui se trouve dans les *Gesammelte schriften und Aufsaetze* de l'adm Mœhler, auteur de la *Symbolique*, publiés depuis sa mort par le prof Dœllinger. En dehors du point de vue orthodoxe, on peut consulter ave la préface de la traduction du *Monologium* et du *Proslogium*, publié en par M. Bouchitté, professeur à Versailles, sous le titre, du reste fort in de *Rationalisme chrétien*. En 1842, un protestant, M. Franck, a pu Tubingen un essai sur saint Anselme, où il expose, pour les réfuter d sens rationaliste, la plupart des démonstrations du saint, tout en rendan tice à sa vie morale et publique. Il reconnaît en lui un *moine parfait*, toute la vie a eu pour base une vraie et profonde piété, un fils fidè l'Église. Mais, ajoute ce philosophe, Anselme partageait beaucoup des blesses de sa mère, et il lui manquait notamment la liberté subjective de prit : *die subjective Geistesfreiheit!* Avec cela tout est dit, et on a démo sans beaucoup de peine l'infériorité du moine, fils de l'Église, comparé docteurs du XIX[e] siècle. L'Église, du reste, s'est prononcée sur la valeur écrits d'Anselme en ces termes : « Famam non solum miraculorum et sa tatis assecutus, sed etiam doctrinæ quam ad defensionem Christianæ religio animarum profectum, et omnium theologorum, qui sacras litteras scholas methodo tradiderunt, normam cœlitus hausisse ex ejus libris omnino appare Breviar. Roman., office de saint Anselme, au 21 avril, leç. VI.

[1] Voyez, entre autres, les humbles lettres par lesquelles il soumet ses tra au jugement de Lanfranc, déjà archevêque. Ep. I, 63, 68 ; IV, 103.

[2] Illi ideo rationem quærunt quia non credunt, nos vero quia credim *Cur Deus homo*, l. I, c. II.

« Je ne cherche pas à comprendre afin de croire, mais je crois afin de comprendre [1]... Si l'autorité de l'Écriture sainte répugne à notre sens, quelque inexpugnable que nous semble notre raison, il faut la croire en cela dépouillée de toute vérité [2]. Nul chrétien ne doit disputer sur le fait même de l'existence des choses que l'Église catholique croit et confesse; mais seulement, en conservant cette foi sans atteinte, en l'aimant et en y conformant sa vie, chercher humblement le mode de cette existence. S'il peut la comprendre, qu'il en rende grâce à Dieu; sinon, qu'il ne dresse pas la tête pour s'escrimer contre la vérité, mais qu'il la courbe pour adorer [3]..... Il y a des faux savants qui, avant de s'être munis des ailes de la foi, dirigent leur vol vers les questions souveraines..... Ne pouvant comprendre ce qu'ils croient, ils disputent contre la vérité de la foi que les Pères ont confirmée, pareils aux hiboux et aux chauves-souris, qui, ne voyant le ciel que de nuit, iraient argumenter sur la lumière du jour contre les aigles, qui contemplent d'un œil intrépide le soleil lui-même [4]. » Il ne se bornait pas à ces travaux métaphysiques, il écrivait en outre des méditations et des oraisons où brillent tous les tré-

[1] Neque enim quæro intelligere ut credam, sed credo ut intelligam. *Proslog.*, c. I.

[2] At si ipsa nostro sensui indubitanter repugnat, quamvis nobis nostra ratio videatur inexpugnabilis, nulla tamen veritate fulciri credenda est. *De Concord. grat. et lib. arb.*, quæst. III, c. VI.

[3] Nullus quippe christianus debet disputare quomodo quod catholica Ecclesia certe credit... non sit, sed... quærere rationem quomodo sit. Si potest intelligere, Deo gratias agat; si non potest, non immittat cornua ad ventilandum, sed submittat caput ad venerandum. *De fide Trinitatis*, c. II.

[4] Velut si vespertiliones et noctuæ, non nisi in nocte cœlum videntes, de meridianis solis radiis disceptent contra aquilas, solem ipsum irreverberato visu intuentes. Ibid. Conçoit-on qu'on ait osé représenter l'homme qui a écrit ces magnifiques paroles comme un *rationaliste* chrétien?

sors de la piété ascétique [1], du plus t
et ses saints, surtout envers Marie
ne craignait pas d'appeler le Frère aî
la nuit qu'il consacrait principaleme
à la transcription et à la correction d
nées étaient absorbées par la directio
qui avaient recours à lui [5], par l'in
jeunesse [6], par le soin assidu des ma
comme leur père, les autres comme
gagner la confiance et consoler la do
paralysé par l'âge et les souffrances.
c'était Anselme qui lui mettait les m
Il eût voulu ensevelir toute sa vie d
ne se croyant encore moine que par
hortait à faire connaître ses ouvrag

[1] In rationibus autem quas ipse juxta desi
suorum scriptas edidit, qua sollicitudine, qu
Deum et sanctos ejus interpellaverit... satis e
p. 4.

[2] V. ses *Oraisons* 45 à 60, et sa lettre à G

[3] Magne Domine, tu noster major frater ;
mater. Orat. 51.

[4] Præterea libros, qui ante id temporis
erant, nocte corrigebat. Eadm., page 7.

[5] Totus dies in dandis consiliis sæpissime

[6] Eadm., p. 5 et 8. Voir la leçon qu'il d
sévérité exagérée envers ses élèves.

[7] Sicque sanis pater et infirmis mater e
quivis illorum habebat non secus quam dul
gebat. Ib.

[8] Quod tu, reverende decrepite senex, i
vatus... ita ut nihil tui corporis præter lingu
manus illius patris, et vino de racemis per
presso, de ejus ipsa manu bibens et refocillat

[9] Il s'intitulait : Pater Anselmus, vita pec

tenir la lumière cachée sous le boisseau, en lui citant la gloire de Lanfranc et de Guitmond, moines comme lui, et dans la même province, il répondait : « Il y a bien des fleurs qui nous trompent en étalant les mêmes couleurs que la rose, mais qui n'ont pas son parfum [1]. » Péu à peu cependant sa renommée se fit jour : ses Traités et ses Méditations passèrent de main en main et excitèrent une admiration universelle en France et en Angleterre. Du fond de l'Auvergne, les moines de la Chaise-Dieu lui écrivaient qu'à la seule lecture de ses écrits ils croyaient voir couler les larmes de sa contrition et de sa piété, et sentaient leurs âmes comme inondées par la douce rosée de vivantes et silencieuses bénédictions qui débordait de son cœur [2].

Il eut bientôt autant d'amis dans le siècle que dans les cloîtres. Il y avait en lui un charme qui maîtrisait les âmes. Les chevaliers normands l'entouraient de la plus vive affection, l'accablaient de leurs donations, le recevaient avec bonheur dans leurs châteaux, lui confiaient leurs enfants, l'adoptaient comme le premier-né d'entre eux [3]. En Angleterre, où le conduisaient souvent les affaires de son monastère, sa popularité était aussi grande qu'en Normandie : le pays tout entier lui était dévoué, et il n'y avait pas de comte, ni de comtesse, qui ne crût avoir perdu tous ses mérites devant Dieu si l'abbé du Bec n'avait pas reçu de sa part quelque

[1] Quid vero quæritis cur fama Lanfranci atque Guitmondi plus mea per orbem volet ? Utique quia non quilibet flos pari rosæ fragrat odore, etiamsi non dispari fallat rubore. Ep. I, 16.

[2] Plus præstant nobis lacrymas tuas legere, nostras edere ; ita ut utrumque miremur et in corde tuo redundare tantæ rorem benedictionis, et sine susurro descendere inde vivum in cordibus nostris. Ep. I, 61.

[3] Eadm., p. 8 et 33. Dominus iste... de Normanorum nobilissimis... cum matre et patribus suis et sorore primogeniti mihi dignitatem concesserunt. Epist. I, 18. V. aussi 67 et passim.

preuve de dévouement[1]. Il usait de cet ascendant po
cher aux riches et aux nobles des deux sexes la morti
et l'humilité : sa volumineuse correspondance[2] porte
l'empreinte de cette préoccupation ; et lorsque la posi
ceux à qui il s'adressait le permettait, il redoublait d
pour les exhorter à embrasser la vie monastique. Il fi
eux de nombreuses et précieuses conquêtes[3] : il y em
l'abondante charité qui l'animait, et qui rendait s
quence invincible[4]. « Ames bien-aimées de mon
écrivait-il à deux de ses très-proches parents qu'il
attirer au Bec, « mes yeux désirent ardemment vous c
pler ; mes bras s'étendent pour vous embrasser ; me
soupirent après vos baisers ; tout ce qu'il me reste de
consume à vous attendre... J'espère en priant, et je
espérant... Venez goûter combien le Seigneur est
vous ne pouvez le savoir tant que vous trouverez de l
ceur dans le monde... Je ne saurais vous tromper, d
parce que je vous aime, ensuite parce que j'ai l'expé
de ce que je dis. Soyons donc moines ensemble, afin q
à présent, et pour toujours, nous ne fassions plus q

[1] Non fuit comes in Anglia seu comitissa, vel ulla persona potens, q
judicaret se sua coram Deo merita perdidisse ac... familiaris ei dehinc
facta est... Eadm., p. 2.

[2] Il nous reste de lui 450 épîtres où il faut chercher la véritable
son caractère et de son histoire. Nous dirons pour cette correspon
comme pour celle de saint Grégoire VII, qu'en la republiant sous une
portative, et en y ajoutant la biographie du saint par Eadmer, on rend
l'histoire et à la vérité religieuse un service essentiel.

[3] Tels que le trésorier de Beauvais, adolescens delicatus et pulcher
valde, dives et nobilissimus, dont il parle Ep. II, 19 ; puis les trois
dames, Basile de Gournay, Eufrède, sa mère, et Ève de Crespin. Chr.
MS. cité par Selden ap. Gerberon, p. 559.

[4] Entre autres : Ep. II, 25, 29, 39, Lamberto nobili viro ; 40, à Er
garde, dont le mari voulait se faire moine, mais qui ne voulait pas d
côté se faire religieuse.

chair, qu'un sang et qu'une âme... Mon âme est soudée aux deux vôtres; vous pouvez la déchirer, mais non la séparer de vous; vous ne pouvez pas non plus l'entraîner dans le siècle. Il vous faut donc ou vivre ici avec elle, ou la briser; mais Dieu vous préserve de faire tant de mal à une pauvre âme qui ne vous en a jamais fait, et qui vous aime. Oh! comme mon amour me consume! comme il s'efforce de faire éruption dans mes paroles! mais aucune parole ne le satisfait. Que de choses il voudrait écrire! mais ni le papier ni le temps ne lui suffisent. Parle-leur, ô bon Jésus! parle à leur cœur, toi qui peux seul les faire comprendre. Dis-leur de tout quitter et de te suivre. Ne sépare pas de moi ceux à qui tu m'as enchaîné par tous les liens du sang et du cœur. Sois mon témoin, Seigneur, toi et ces larmes qui coulent pendant que j'écris [1]. » Comme on l'a toujours vu dans la vie monastique, le cœur d'Anselme, loin d'être desséché par l'étude ou les macérations de la pénitence, débordait de tendresse. Parmi les moines du Bec, il y en avait plusieurs qu'il aimait de l'affection la plus passionnée : d'abord le jeune Maurice, dont la santé lui inspirait une infatigable anxiété [2], et puis Lanfranc, neveu de l'archevêque [3], à qui

[1] Animæ dilectissimæ animæ meæ... concupiscunt oculi mei vultus vestros, extendunt se brachia mea ad amplexus vestros; anhelat ad oscula vestra os meum... utique non fallo quia amicus sum, certe nec fallo quia expertus sum... consolidatis animam meam animabus vestris. Scindi potest, secerni jam non potest... O quomodo inter præcordia mea fervet amor meus! Quomodo laborat toties erumpere simul affectus meus!... Dic tu, o bone Jesu, cordibus eorum... promitte illis... nec separes me quibus me tanto carnis et spiritus affectu junxistis... Domine, tu testis es interius et lacrymæ quæ me hoc scribente, fluunt, testes sunt exterius, etc. Ep. II, 28.

[2] Voir les cinq lettres 24 à 28 du liv. I, sur le mal de tête qu'avait Maurice, et les lettres 32 et 34 sur son rétablissement.

[3] Celui-ci aussi souffrait d'une maladie analogue à celle de Maurice, et dont saint Anselme donne une description détaillée et curieuse. Ep. I, 31.

Bec, il disait : « Tu savais combien je t'aimais, mais moi je ne le savais pas. Celui qui nous a séparés m'a seul appris combien tu m'étais cher... Non, je ne savais pas, avant d'avoir l'expérience de ton absence, combien il m'était doux de t'avoir, combien il m'est amer de ne t'avoir pas. Tu as pour te consoler un autre ami, que tu aimes autant et plus que moi; mais moi je ne t'ai plus, toi, toi! entends-tu? et nul ne te remplace. Tu as tes consolateurs; moi je n'ai que ma blessure. Ils s'offenseront peut-être de ce que je dis là, ceux qui se réjouissent de te posséder. Eh! qu'ils se contentent donc de leur joie, et qu'ils me laissent pleurer celui que j'aime toujours [1]. » La mort, pas plus que l'absence, ne pouvait éteindre dans le cœur du moine ces flammes d'un saint amour. Quand Anselme avait été élu prieur, un jeune religieux, nommé Osbern, jaloux, comme plusieurs autres, de cette promotion, se prit à le haïr comme un chien [2], et à lui témoigner cette haine avec rage. Anselme s'attacha à lui, le gagna peu à peu par son indulgence [3], lui traça le chemin des austérités, en fit un saint, le soigna nuit et jour pendant sa dernière maladie, et reçut son dernier soupir. Puis il se mit à aimer l'âme de celui qui avait été son ennemi, et, non content de dire la messe pour elle tous les jours pendant un an, il courait partout pour en solliciter d'autres à cette intention. « Je vous demande, » disait-il à Gondulfe, « à vous et à tous mes amis, de toutes les forces de mon affection, de

gesses monastiques; après avoir été moine au Bec, il fut fait abbé de Westminster en 1084.

[1] Et quidem tu sciebas erga te dilectionem meam; sed utique ego ipse nesciebam eam. Qui nos scidit ab invicem, ille me docuit quantum te diligerem... Tu habes... præsentem alterum quem non minus aut certe plus amas : mihi vero tu, tu, inquam, es ablatus, et nullus pro te oblatus, etc. Ep. I, 75.

[2] More canino. Eadm., p. 4.

[3] Cœpit quadam sancta calliditate, piis blandimentis delinire. Ib.

prier pour Osbern : son âme est mon âme. J'acceptera ce que vous ferez pour lui pendant ma vie comme vo feriez pour moi après ma mort, et quand je mourrai me laisserez là... Je vous en conjure par trois fois, souv vous de moi, et n'oubliez pas l'âme de mon bien-aimé Os Et si je vous suis trop à charge, alors oubliez-moi, et s nez-vous de lui [1]... Tous ceux qui m'entourent et qui t'ai comme moi veulent entrer dans cette chambre secrète mémoire, où je suis toujours ; place-les là autour de m le veux bien ; mais l'âme de mon Osbern, ah ! je t'en plie, ne lui donne pas d'autre place que dans mon sei

Tel était le moine qui, après avoir vécu trente-troi de cette sorte, à soixante ans, à l'âge du déclin et de l traite, fut arraché par la main de Dieu aux profondeu cloître, pour livrer aux abus de la force temporelle un batailles les plus inégales et les plus glorieuses de l'hi catholique.

[1] Anima ejus anima mea est. Accipiam igitur in illo vivus quicq amicitia poteram sperare defunctus, ut sint otiosi, me defuncto... Pr precor et precor, memento mei et ne obliviscaris animæ Osberni dilect Quod si te nimis videar onerare, mei obliviscere et illius memorare. Ep

[2] Eos interiori cubiculo memoriæ tuæ ibi, ubi ego assiduus assideo. loca mecum in circuitu meo : sed animam Osberni mei rogo, chare mi, non nisi in sinu meo. Ep. I, 7.



II

Peu de temps après le Pape Grégoire VII, Guillaume le Conquérant était mort[1], en professant un humble repentir des violences de sa conquête, en rappelant, à titre d'expiation, ses nombreuses fondations monastiques, et en se recommandant à sa dame, Marie, la sainte mère de Dieu[2]. La couronne d'Angleterre échut en partage à son fils puîné, Guillaume le Roux, au détriment de l'aîné, Robert, qui n'eut que le duché de Normandie. Pour se faire reconnaître roi, Guillaume jura, entre les mains de l'archevêque Lanfranc, de garder la justice et la miséricorde, et de défendre la paix et la liberté de l'Église envers et contre tous[3]. Mais Lanfranc lui-même mourut bientôt[4], et le second Guillaume, affranchi de tout frein, se livra à tous les mauvais penchants de sa nature dépravée. L'Église et le peuple d'Angleterre eurent également à gémir sous son joug. Le zèle du Conqué-

[1] 9 septembre 1087.

[2] Orderic Vital, l. VIII, p. 659-661, ed. Duchesne. Dominæ meæ S. Dei genitricis Mariæ me commendo.

[3] Eadm., Hist. nov., I, p. 33.

[4] Le 27 mai 1089. L'un des derniers actes de cet illustre moine, qui s'intitulait « Lanfranc, pécheur et indigne archevêque de la sainte Église de Cantorbéry, » fut d'écrire à deux rois d'Irlande, pour leur recommander de veiller à l'inviolabilité des mariages dans leur pays. Il leur renvoyait l'évêque Patrice, monasticis institutionibus a pueritia enutritum, qui était venu se faire sacrer par lui. Baron. Ann., an. 1089.

rant pour la régularité ecclésiastique et sa haine pou simonie ne l'avaient pas empêché d'introduire dans son ı veau royaume des innovations abusives [1] et profondén incompatibles avec la liberté de l'Église comme ave mission sociale. Il avait prétendu faire dépendre de approbation la reconnaissance du Pontife romain, exam préalablement toutes les lettres pontificales adressées Angleterre, soumettre à sa censure les décrets des con nationaux, enfin interdire aux évêques de fulminer sa permission des peines ecclésiastiques contre les barons o officiers royaux, coupables même des plus grands crin Il avait en outre rigoureusement maintenu l'usage inv en Angleterre de forcer les évêques et abbés à recevoir vestiture, par la crosse, de la main du roi, et à lui re hommage [3]. Le roi Roux [4] alla plus loin encore ; non-s ment il empêcha l'Église anglaise de se prononcer ent Pape légitime et l'antipape, pendant que toute l'Eu excepté les partisans de l'empereur, reconnaissait Urba mais, à la différence de son père, il scandalisa tout le par ses débauches, remit en honneur la simonie, que le (quérant, sur son lit de mort, s'était vanté d'avoir aboli fit de l'Église la victime de sa rapacité. Un fils de pr Renouf, dit Flambard, qui avait été valet de pied à la (

[1] Quædam de eis quæ nova per Angliam servari constituit, ponam. Ea p. 29.

[2] Ibid.

[3] Per dationem virgæ pastoralis. Id. in præf. Hist. nov. Eadmer sou que l'investiture par la crosse ne datait que de la conquête ; mais Selde Eadm. not., p. 104, cite plusieurs autorités qui prouvent qu'elle était ancienne.

[4] In curia Rufi regis. Order. Vit., VIII, p. 682.

[5] Simeon Dunelmensis, an. 1091 ; Pagi crit. ad 1089.

normande[1], et qui devait son surnom à la brutale ardeur de ses extorsions[2], avait toute la confiance du jeune roi, et le guidait dans ses rapines. Dès qu'il mourait un prélat, les agents du fisc royal se précipitaient sur le diocèse ou sur l'abbaye qui vaquait, s'en constituaient les administrateurs souverains, bouleversaient l'ordre et la discipline, réduisaient les moines à la condition de salariés, et entassaient dans les coffres de leur maître tous les revenus des biens que la piété des anciens rois avait assurés à l'Église[3]. Tous les domaines étaient mis successivement à l'enchère, et le dernier enchérisseur n'était jamais sûr de ne pas voir ses offres dépassées par quelque nouveau venu à qui le roi passait aussitôt le marché[4]. On se figure la honte de l'Église et la misère du pauvre peuple[5], lorsque cette cupide et ignoble oppression vint tout à coup se substituer au poids léger de la crosse. Le roi maintenait cet état indéfiniment, et quand enfin il lui prenait fantaisie de pourvoir aux vacances, il vendait abbayes

[1] Cujusdam plebeii presbyteri de pago Baiocensi filius... Inter pedissequos curiales cum vilibus parasitis educatus. Order., l. c. Il fut fait évêque de Durham par Guillaume.

[2] Flamma quippe ardens... intulit genti novos ritus, quibus crudeliter oppressit populorum cœtus, et Ecclesiæ cantus temporales mutavit in planctus... Supplices regiæ fidelitati plebes indecenter oppressit. Ibid. Saint Anselme dit de lui : Publicanorum princeps infamissimus... propter crudelitatem similem flammæ comburenti pronomine Flambardus. Ep. IV, 2.

[3] Videres insuper quotidie, spreta servorum Dei religione, quosque nefandissimos hominum regias pecunias exigentes, per claustra monasterii torvo et minaci vultu procedere, hinc inde præcipere, minas intentare, etc. Eadm., l. c. Ecclesias... cuilibet satellitum suorum subegit... Suo infert ærario largas opes quas Ecclesiæ Dei gratanter et devote dederunt antiqui Anglorum reges. Order., p. 679. Monachis victum ac vestitum cum parcitate erogabant, cetera vero regiis thesauris ingerebant. Id., p. 763.

[4] Eadm., l. c.

[5] Quid de hominibus Ecclesiæ dicam, qui tam vasta miseria... sunt attriti. Ib.

sa vie à guerroyer contre les Gallois, qui n'avaient pas encore subi le joug normand : c'était un homme très-riche et très-prodigue, aimant le luxe et la bonne chère, traînant partout avec lui une armée de serviteurs, de chiens et de bouffons, adonné aux femmes et à toutes sortes d'excès [1]. Mais le bien reprenait quelquefois le dessus dans son cœur. Il avait pour chapelain un saint prêtre d'Avranches qui le prêchait et le grondait sans cesse [2], qui lui racontait les histoires des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, lesquels avaient été de preux chevaliers tout en sauvant leurs âmes, tels que saint Georges, saint Démétrius, Maurice, Sébastien, et surtout Guillaume le fameux duc qui avait fini par se faire moine. Il était en outre depuis longtemps lié d'amitié avec Anselme [3], et il est probable qu'au milieu de la douleur que faisait ressentir à toute l'Angleterre la vacance prolongée du siége de Cantorbéry, il crut que l'abbé du Bec était un candidat convenable au rang de primat, que Lanfranc, également moine du Bec, avait si noblement occupé. Déjà en Normandie on commençait à dire que, si Anselme passait la mer, il serait à coup sûr nommé archevêque [4], et cependant rien n'était moins probable. Comment le roi, qui maintenait les investitures et refusait de reconnaître Urbain II, pouvait-il songer à Anselme? L'abbé du Bec avait non-seulement comme toute la France reconnu Urbain, mais il avait encore obtenu de lui

[1] In militia promptus, in dando nimis prodigus, gaudens ludis et luxibus ; nimis equis et canibus... Non familiam secum, sed exercitum semper ducebat... Ventris ingluviei serviebat... E pellicibus plurimam sobolem genuit. Order. Vit., IV, 522, et VI, 598.

[2] Order., l. c.

[3] Certe amicus meus familiaris ab antiquo comes Cestrensis Hugo fecit. Eadm., p. 34.

[4] Jam eum quodam quasi præsagio mentes quorumdam tangebantur. Ibid.

III

Cependant, à Noël 1092, les barons du royaume, réunis pour la fête autour du roi, se plaignirent vivement entre eux de l'oppression inouïe et du veuvage sans fin où gémissait la mère commune du royaume, ainsi qu'ils appelaient l'Église de Cantorbéry [1]. Pour mieux exprimer leur mécontentement, ils demandèrent au roi l'autorisation de faire prier dans toutes les églises d'Angleterre pour que le Seigneur lui inspirât le choix d'un digne évêque [2]. Guillaume, fort irrité, leur dit : « Faites prier tant que vous voudrez; « mais soyez sûrs d'une chose : c'est que toutes vos prières « ne m'empêcheront pas d'en agir à ma guise [3]. » On le prit au mot, et les évêques, que la chose regardait plus spécialement, chargèrent l'abbé Anselme, bien malgré lui, de disposer et de rédiger les prières voulues. Il le fit de manière à exciter les applaudissements de toute la noblesse[4], et toutes les églises retentirent bientôt de ces supplications solennelles. A ce propos il arriva un jour qu'un haut baron,

[1] Omnes regni primores... optimi quique uno consensu de communi matre regni quererentur. Ibid.

[2] Quod posteris mirum dictu fortasse videbitur, ajoute Eadmer.

[3] Dicens quod quicquid Ecclesia peteret, ipse sine dubio pro nullo dimitteret quin faceret omne quod vellet. Ibid.

[4] Modum orandi cunctis audientibus edidit, et laudato sensu et perspicacia animi ejus, tota quæ convenerat nobilitas regni... in sua discessit. Ibid.

causant familièrement avec le roi
« jamais connu d'homme aussi sa
« du Bec. Il n'aime que Dieu ; il n
« — Vraiment ! » répondit le roi
« l'archevêché de Cantorbéry ? —
« vêché de Cantorbéry, » répliqu
« moins mon opinion et celle de
« moi, » dit le roi, « je vous répo
« pieds et des mains s'il voyait
« tenir ; mais par le saint Voult d
« ne le sera, et il n'y aura de mon
« vêque que moi [1]. » A peine eut-
malade, et malade à mort [2]. Dieu a
Les évêques, les abbés, les barons
du moribond à Glocester pour rece
On envoie chercher Anselme ; on l
et on lui demande ce qu'il y a à
âme [4]. Anselme exige d'abord du
plète de ses péchés, puis la prome
de se corriger, et l'exécution imm

[1] Unus de principibus terræ cum rege fa
subsannans : « Non, inquit, nec archiepiscop
quidem maxime, sicut mea multorumque fert
manibus et pedibus plaudens in amplexum
per sanctum Vultum de Luca, nec ipse nec h
piscopus erit, me excepto. » Eadm., p. 35.
un crucifix très-ancien, attribué au pinceau
leusement de Palestine à Lucques, où on l
Volto santo.

[2] Hæc illum dicentem e vestigio valida in
suit... ferme usque ad exhalationem spiritus

[3] Nihil præter mortem ejus præstolantes.

[4] Ingreditur ad regem, rogatur quid
judicet.

trices que les évêques lui avaient déjà suggérées. Guillaume consent à tout et fait déposer sa promesse sur l'autel. Un édit est aussitôt dressé et revêtu du sceau royal, qui prescrit la délivrance de tous les prisonniers du roi, la remise de toutes ses créances, l'annulation de toutes les poursuites, et qui promet à tout le peuple anglais de bonnes et saintes lois, une exacte administration de la justice [1].

On ne s'arrête pas là. Tout ce qu'il y avait là d'honnêtes gens rappellent au roi le veuvage de l'Église primatiale. Il déclare qu'il veut y mettre fin. On lui demande sur qui se porte son choix. Lui-même, lui qui venait de jurer qu'Anselme ne serait jamais archevêque, désigne Anselme, et d'unanimes acclamations répondent qu'Anselme en effet est le plus digne [2]. A ce bruit l'abbé du Bec pâlit et refuse absolument [3]. Les évêques, le prenant à part : « Que fais-tu ? » lui disent-ils ; « ne vois-tu pas qu'il n'y a presque plus de chré- « tiens en Angleterre ? que la confusion et l'abomination sont « partout ? que nos églises et nous-mêmes sommes en danger « de mort éternelle par la tyrannie de cet homme ? Et toi, « qui peux nous sauver, tu ne daignes pas le faire ! A quoi « penses-tu donc, ô homme étrange ? L'Église de Cantorbéry « t'appelle, t'attend, te demande la liberté, et toi, rejetant « le fardeau des épreuves de tes frères [4], tu ne veux pour « toi qu'un oisif repos ! » A tout cela Anselme répond :

[1] Scribitur edictum, regioque sigillo firmatur quatenus quicumque captivi in omni dominatione sua relaxentur... promittuntur insuper toto populo bonæ et sanctæ leges...

[2] Prænuntiavit ipse, et concordi voce subsequitur acclamatio omnium, abbatem Anselmum tali honore dignissimum.

[3] Expavit Anselmus ad hanc vocem, et expalluit... toto conamine restitit.

[4] Quid agis, quid intendis?... Vides... Ecclesias Dei in periculum mortis æternæ per tyrannidem istius hominis decidisse... Quid, o mirabilis homo, cogitas?...

« Mais voyez, je vous en prie, comme je suis déjà vieu
« incapable de tout travail... D'ailleurs je suis moine;
« toujours détesté les affaires séculières. — Nous t'aiderα
dirent les évêques ; « occupe-toi de nous auprès de Die
« nous nous occuperons de toutes les affaires séculières
« toi [1]. — Non, non, c'est impossible! » reprit-il ; « je
« abbé d'un monastère étranger ; je dois obéissance à
« archevêque, soumission à mon prince [2], secours et co
« à mes moines. Je ne puis rompre tous ces liens. —
« cela n'est rien, » répliquent les évêques ; et ils l'entra
au lit du roi, à qui ils racontent son refus obstiné [3]. «
« selme, » lui dit le malade, « pourquoi voulez-vou
« livrer aux peines éternelles? Mon père et ma mère
« ont toujours beaucoup aimé, et vous voulez laisser
« l'âme et le corps de leur fils; car je sais que je suis p
« si je meurs avec l'archevêché entre mes mains [4]. » Les
tants s'indignaient contre Anselme, et lui criaient que
les crimes, toutes les oppressions qui pèseraient déso
sur l'Angleterre seraient imputés à son obstination.
son angoisse [5] il se retourna vers les deux moines qui
compagnaient en leur disant : « Ah! mes frères, pour
« ne m'aidez-vous pas? » L'un d'eux répondit en sanglota

[1] Tu Deo pro nobis intende, et nos sæcularia tua disponemus pro te.

[2] Archiepiscopum cui obedientiam... principem cui subjectionem... Il
lait de l'archevêque de Rouen et du duc de Normandie.

[3] Rapiunt igitur hominem ad regem et pervicaciam ejus exponunt.

[4] O Anselme, quid agis? cur me pœnis æternis cruciandum tradis? R
dare, quæso, fidelis amicitiæ, etc... Certus sum enim quod peribo si arc
in meo dominio tenens vitam finiero. Succurre igitur mihi, domine pa

[5] Il dit plus tard, en rappelant cette scène, que dans ce moment la
lui eût semblé mille fois plus douce que l'épiscopat. Eadm., p. 36.

[6] Quæ verba lacrymæ, et lacrymas sanguis ubertim mox e naribus
profluens secutus...

« Si telle est la volonté de Dieu, qui sommes-nous pour lui « résister? — Hélas! » dit Anselme, « tu es bientôt rendu [1]. » Les évêques, voyant que tout était inutile, se reprochèrent leur propre mollesse; ils s'écrièrent : « Une crosse! une « crosse [2]! » et, lui saisissant le bras droit, ils l'approchèrent du lit, d'où le roi voulut lui mettre en main la crosse; mais, comme il tenait ses doigts serrés de toute sa force, les évêques s'efforcèrent de les lui ouvrir avec tant de violence qu'ils le firent crier de douleur, et enfin ils lui tinrent la crosse contre la main fermée pendant que tout le monde criait : « *Vive* « *l'évêque!* » et que le *Te Deum* fut entonné [3]. On le porta ensuite dans une église voisine pour y faire les cérémonies accoutumées. Il protestait toujours que tout ce qu'ils faisaient était nul [4]. Sa douleur le rendait comme insensé. Ses pleurs, ses cris, ses hurlements même finirent par inquiéter les assistants. Pour le calmer ils lui jetèrent de l'eau bénite et lui en firent même boire [5]. De retour auprès du roi, il lui annonça qu'il ne mourrait pas de cette maladie, et qu'en revanche il aurait à revenir sur ce qui venait d'être fait contre le gré de lui, Anselme, et en dépit de ses protestations [6]. Comme il se

[1] Væ! quam cito baculus tuus confractus est. Nous avons traduit comme Fleury.

[2] Virgam huic pastoralem, virgam, clamitant, pastoralem.

[3] Episcopi vero digitos ejus strictim valde infixos erigere conati sunt... ipse pro sua læsione verba dolentis ederet; tandem... clausæ manui ejus baculus appositus est, et episcoporum manibus cum eadem manu compressus atque retentus, acclamante autem multitudine : *Vivat episcopus, vivat!* Tous ces détails, donnés par Eadmer, p. 35, 36, sont confirmés par la lettre d'Osbern, moine de Cantorbéry, à Anselme. Ep. III, 2.

[4] Nihil est quod facitis, nihil est quod facitis. Eadm.

[5] Instantur lacrymæ meæ et voces, et rugitus a gemitu cordis mei, quales nunquam de ore ullo dolore memini exiisse... Aqua benedicta me aspergentes, eam mihi potandam porrexerunt. Ans. Ep. III, 1.

[6] Pro hoc volo noveris quam bene corrigere poteris quod de me nunc actum est, quia nec concessi, nec concedo ut ratum sit. Eadm., l. c.

beaucoup plus de peine à consentir au sacrifice qui leur était demandé. C'était eux surtout que regrettait Anselme. Il n'aimait rien au monde comme son abbaye [1]; il pleurait ces jeunes moines, ces nourrissons qui allaient être trop tôt sevrés du lait de son amour [2]. Eux, de leur côté, qui presque tous avaient été attirés au Bec par la pensée d'y vivre avec lui [3], ne lui rendirent sa liberté qu'après de très-vives discussions et à une très-faible majorité [4]. Pour rendre son épreuve plus complète, et parce qu'il n'est rien de si pur dans un cœur chrétien que la bassesse jalouse ne puisse calomnier, on commença à répandre en France que sa résistance n'avait été que feinte, et qu'au fond il avait désiré, tout comme un autre, l'épiscopat. Anselme retrouva des forces pour combattre avec énergie cette imputation [5], regardant comme un devoir envers les faibles de sauver l'honneur d'un homme appelé à servir d'exemple au prochain [6]. Il conservait, du reste, encore l'espoir d'être délivré du fardeau. Le roi s'était rétabli; violant aussitôt toutes ses promesses, il avait fait ressaisir tous les captifs et accusés qui étaient restés à sa portée, et recommencer tous les procès, toutes les oppressions antérieures avec un redoublement de cruauté [7]. En

[1] Quia nihil in hoc mundo purius dilexi nec diligo. Ep. III, 9.

[2] Dulcissimos filios ante tempus ablactatos (meos adolescentes dico)... Ep. III, 21. Voyez encore Ep. III, 22, et la charmante lettre adressée à ces jeunes gens. Ep. III, 17.

[3] Multi propter me et fere omnes Beccum venistis. Ep. III, 7.

[4] D'après leur lettre, Ep. III, 6, il n'est pas même sûr que cette majorité ait été acquise.

[5] Ep. III, 1, 7, 9, 10 et 11.

[6] Multum enim nocet infirmis in Ecclesia Dei opinio alicujus vitii, sive vera, sive falsa sit, de aliquo homine, et maxime de eo qui sic est in Ecclesia catholica constitutus, ut et verbo et exemplo vitæ aliis debeat et possit prodesse. Ep. III, 12.

[7] [illegible]., p. 37.

vain Gondulfe, moine du Bec, l'ami d'Anselme, évêque de Rochester, l'exhortait-il à être plus fidèle Dieu. « Par le saint Voult de Lucques ! » lui répondi laume, « Dieu m'a fait trop de mal pour que jamai « lieu d'être content de moi[1] ! »

Anselme alla le trouver à Douvres et exigea de lui, conditions indispensables de son acceptation, la res immédiate de tous les biens du siége de Cantorbéry p par Lanfranc ou même réclamés par lui; l'interventio veraine de son autorité archiépiscopale dans toutes les religieuses[2]; enfin, la liberté de ses relations avec l Urbain, qu'il avait reconnu, et à qui il voulait tém en tout son obéissance[3]. Le roi ne lui ayant fait réponse incomplète et équivoque, Anselme crut qu'il être délivré du fardeau qu'il redoutait, et, comme i déjà renvoyé sa crosse abbatiale au Bec, en demandant lui donnât aussitôt un successeur[4], il se flatta de p passer le reste de ses jours dans la pauvreté et l'obéi monastique, sans aucune charge d'âmes et à l'abri des gers spirituels contre lesquels il ne se croyait pas la fo lutter[5]. Mais, après six mois de ces luttes et de ces in

[1] Scis, o episcope, quod, per sanctum Vultum de Luca, nunquam m bonum habebit pro malo quod mihi intulerit. Ibid.

[2] Volo ut in iis quæ ad Deum et christianitatem pertinent te me ceteris concilio credas, et sicut ego te volo terrenum habere dominum fensorem, ita et tu me spiritualem habeas patrem et animæ tuæ provi

[3] De Urbano Pontifice, quem hucusque non recepisti, et ego jam atque recipio, eique debitam obedientiam et subjectionem exhibere volo tum te facio ne quod scandalum inde oriatur in futuro. Eadm., l. c. aussi la lettre d'Anselme au légat Hugues. Ep. III, 24.

[4] Ce successeur fut Guillaume, de la maison des seigneurs de Mon sur-Rille, et neveu du comte Roger de Beaumont.

[5] Libentius eligerem sub abbate in monachica paupertate et humil obedire... quam regnare sæculariter... aut a ... tum... vel abbat



tudes, le roi, poussé à bout par les clameurs de tous les bons catholiques [1], lui fit enfin les promesses nécessaires. Anselme céda de son côté, fit hommage au roi, à l'exemple de son prédécesseur, et prit possession de son siége [2]. Sa douleur n'en persévérait pas moins : longtemps encore il intitulait ses lettres : « Frère Anselme, moine du Bec par le cœur, archevêque de Cantorbéry par la force [3]. » « Quand vous m'écrirez pour moi seul, » mandait-il à ses anciens confrères, « que votre écriture soit aussi grosse que possible, car j'ai tant pleuré le jour et la nuit que mes yeux peuvent à peine lire [4]. »

aut hominibus quibuslibet præesse ad animarum gubernationem... Quod ego ipse non imputo mihi tantum ad virtutem, quantum ad hoc, quia talem me scio tam parum fortem, parum strenuum... ut potius mihi congruat... servire quam dominari. Ep. III, 11.

[1] Cum... clamorem omnium, de ecclesiarum destructione conquerentium, rex amplius ferre nequiret. Eadm., l. c.

[2] Le 25 septembre 1093. Il fut sacré le 4 décembre de la même année.

[3] Ep. III, 26, 39. Professione et corde Beccensis... voluntate Beccensis monachus, necessitate vocatus Cantuariensis archiepiscopus.

[4] Non nimis gracilis sit scriptura... Multæ diurnæ et nocturnæ lacrymæ. Ep. III, 15.

« sonne ni mes biens à titre d'esclave [1]. — Garde ton argent « et tes leçons, et va-t'en [2], » lui répondit le roi. Anselme se « retira en disant : « Béni soit Dieu qui a sauvé ma répu- « tation. Si le roi avait pris mon argent, on aurait dit que « je lui payais ainsi le prix de l'épiscopat. » Et il distribua aussitôt les 500 livres aux pauvres, à l'intention de l'âme du roi [3].

Le vieux moine Wulstan, le dernier des évêques saxons, vivait encore [4] : ce saint prélat, que nous avons vu si noblement tenir tête à Guillaume le Conquérant, devait comprendre et apprécier Anselme : « Votre Sainteté, » lui écrivait-il, « est placée au sommet de la citadelle pour défendre la sainte Église contre l'oppression de ceux dont le devoir serait de la protéger. Ne craignez donc rien : qu'aucune puissance séculière ne vous humilie par la crainte, ni ne vous gagne par la faveur; commencez vigoureusement et achevez avec l'aide de Dieu ce que vous aurez commencé, en réprimant les oppresseurs et en sauvant notre sainte Mère de leurs mains [5]. »

Peu de temps après, le roi devant s'embarquer à Hastings, tous les évêques s'y rendirent pour bénir son voyage. Le vent était contraire, et le roi y fut retenu pendant un mois. Anselme profita de l'occasion pour lui remontrer qu'avant d'aller conquérir la Normandie il ferait bien de

[1] Amica nempe libertate me et omnia mea ad utilitatem tuam habere poteris, servili autem conditione nec me nec mea habebis. Eadm., p. 38.

[2] Sint cum jurgio tua tibi ; sufficient mea mihi. Vade.

[3] Præsignatum munus pro redemptione animæ suæ pauperibus Christi dabo, non illi.

[4] Il mourut peu après, le 19 janvier 1095.

[5] Ne igitur dubites ; non eam sæcularis potentiæ timor humiliet, non favor inclinat, sed... opprimentes reprimas, S. Matrem nostram contra tales defendas. Eadm., l. c.

Anselme se retira; puis, par amour de la paix, fit demander au roi par les évêques de lui rendre son amitié, ou au moins de lui dire pourquoi il la lui avait ôtée. Guillaume répondit : « Je ne lui reproche rien, mais je n'ai pas de « raison pour lui accorder ma faveur [1]. » Les évêques conseillèrent alors à Anselme de l'apaiser en lui donnant sur-le-champ les 500 livres qu'il avait déjà offertes, et de lui en promettre autant à prélever sur les vassaux du siége archiépiscopal. « A Dieu ne plaise! » répondit Anselme; « mes « hommes ont déjà été assez dépouillés depuis la mort de « Lanfranc; ils n'ont plus que la peau, je ne veux pas la « leur arracher. Eh quoi! je dois foi et honneur à mon sei- « gneur, et je lui ferais la honte d'acheter sa faveur comme « j'achèterais un cheval ou un âne [2]! D'ailleurs, quant aux « 500 livres, je ne les ai plus; je les ai déjà données aux « pauvres. » On rapporta cette réponse au roi, qui ordonna qu'on allât lui répéter ces paroles : « Hier je le haïssais « beaucoup, aujourd'hui je le hais plus encore, demain et « ensuite je le haïrai de plus en plus [3]. »

Au retour du roi de son expédition, Anselme alla de nouveau le trouver, et lui annonça son intention d'aller demander le pallium au Pape [4]. « A quel Pape [5]? » lui demanda

[1] De nulla re illum inculpo, nec tamen ei gratiam meam, quia non audio quare, indulgere volo.

[2] Absit... homines mei... deprædati sunt et spoliati, et ego... jam eos nudos spoliarem, imo spoliatos excoriarem... Fidem ei debeo et honorem, et ego illi hoc dedecus facerem, scilicet gratiam suam quasi equum vel asinum vilibus nummulis emerem.

[3] Heri magno, et hodie illum majori odio habeo, et sciat revera quod cras et deinceps acriori et acerbiori odio semper habebo.

[4] Il expose les motifs de cette résolution et de toute sa conduite dans sa lettre au légat, Hugues, archevêque de Lyon. Ep. III, 24.

[5] A quo Papa illud requirere cupis? Eadm., p. 40.

le roi, faisant ainsi allusion à l'a
pelait Clément III. Et comme An
à Urbain, le roi dit aussitôt qu'il
bain, et que vouloir reconnaître
dans son royaume, sans sa perr
décision, c'était vouloir lui enlev
eut beau rappeler les conditions
l'archevêché, le roi, de plus en p
pouvait à la fois être son fidèle
l'obédience du Saint-Siége [1]. Ans
cette question aux évêques, aux
du royaume, réunis en Parlement

L'assemblée fut convoquée au
Anselme exposa l'état des choses
laïques, hors de la présence du r
nombreux de moines et de laïqu
qui s'était passé entre le roi et lui
aux évêques de lui indiquer le
pour ne manquer à son devoir n
le roi. Après quelques hésitation
à deux reprises qu'il serait mieux
et simplement à la volonté royale,
en aucune façon sur eux s'il vou
dit, ils baissèrent honteusement
couter. A la vue d'une telle lâc

[1] Protestatus est illum nequaquam fidem
tolicæ Sedis obedientiam, contra suam vol
[2] Le dimanche de la mi-carême, 11 ma
[3] Eos et assistentem monachorum, cleric
tudinem alloquitur.
[4] Si autem secundum Deum, quod ullat
consilium a nobis expectas, frustra niteris,
nos adminiculari videbis.



étincelèrent; il les leva vers le ciel, et dit d'une voix solennelle[1] : « Puisque vous, les pasteurs de la chrétienté, et « vous, les princes de ce peuple, vous ne voulez pas me « conseiller, moi, votre chef, si ce n'est au gré d'un seul « homme, j'aurai recours à l'Ange du grand conseil, au « Pasteur et au Prince de tous les hommes, et je suivrai le « conseil qu'il me donnera, dans une affaire qui est la sienne « et celle de son Église. Il a dit au bienheureux Pierre : *Tu « es Pierre,* etc..., *tout ce que tu lieras sur la terre sera lié « dans le ciel*, etc., et à tous les apôtres en commun : *Qui « vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise.* « Nous croyons tous qu'il a dit cela en même temps au « vicaire de Pierre, et aux évêques, vicaires des apôtres; et « il ne l'a dit à aucun empereur, roi, duc, ni comte. Il nous « a enseigné nos devoirs envers les puissances terrestres en « disant : *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce « qui est à César.* Ce sont les paroles et les conseils de « Dieu, dont je ne veux pas me départir. Sachez donc tous « qu'en tout ce qui est de Dieu je rendrai obéissance au « vicaire de saint Pierre, et en tout ce qui est temporel je « servirai fidèlement et de mon mieux le roi mon seigneur[2]. » Ces paroles soulevèrent une grande confusion dans l'assemblée : personne n'osait aller les redire au roi. Anselme y alla lui-même, et les lui répéta. Le roi, furieux, passa la journée à délibérer avec ses partisans sur les moyens de le confondre; d'autres, divisés par petits groupes, cherchaient des moyens de transiger à la fois avec la colère du roi et la

[1] Conticuerunt, et capita sua quasi ad ea quæ ipse illaturus erat dimiserunt... Anselmus, erectis in altum luminibus, vivido vultu...

[2] Cum vos qui christianæ plebis pastores... ego ad summum Pastorem, et Principem omnium, ego ad magni consilii Angelum curram, et in meo, scilicet in suo et Ecclesiæ suæ negocio, consilium quod sequar ab eo accipiam...



ques se regardèrent et se turent, car ils savaient bien que l'archevêque ne pouvait être jugé que par le Pape.

Cependant, à la vue de tant d'injures, les nombreux assistants commencèrent à murmurer et à se plaindre. Un chevalier sortit de la foule, se mit à genoux devant Anselme, et lui dit : « Monseigneur et mon père, vos enfants vous supplient, par ma bouche, de ne pas vous laisser troubler par ce « qui vient de vous être dit, mais de vous souvenir du bienheureux Job, qui, sur son fumier, a vaincu le diable, et a « vengé Adam, que le diable avait vaincu dans le paradis [1]. » Anselme sourit. Ce noble cri, sorti du cœur d'un soldat, fut pour le saint confesseur une consolation inattendue et un gage de la sympathie populaire [2]. La nuit mit fin aux débats; le lendemain ils recommencèrent. Le roi était aussi exaspéré contre l'impuissance de ses évêques que contre Anselme. Guillaume de Durham proposa de le déposer par la force et de le chasser du royaume; mais les barons repoussèrent cette idée. Le roi dit alors : « Si cela ne vous plaît pas, qu'est-ce « qui vous plaira donc? Tant que je vivrai je ne souffrirai « pas d'égal dans mon royaume. Maintenant délibérez entre « vous comme vous l'entendrez; mais, par la face de Dieu, « si vous ne le condamnez pas à mon gré, moi je vous condamnerai [3]. » Un de ses favoris, nommé Robert, répliqua : « Que voulez-vous que nous fassions avec un homme qui « s'endort tranquillement pendant que nous discutons toute

[1] Miles unus de multitudine prodiens... Memor esto beati Job, vincentis Diabolum in sterquilinio, et vindicantis Adam quem vicerat in Paradiso.

[2] Quæ verba dum pater comi vultu accepisset, intellexit animum populi in sua secum sententia esse. Gavisi ergo exinde sumus et animæquiores facti. On voit que Eadmer, le narrateur de toutes ces scènes, en était témoin oculaire.

[3] Ite, ite, consiliamini, quia, per vultum Dei, si vos illum ad meam voluntatem non damnaveritis, ego damnabo vos.

noblesse avec la leur : tout le monde les regardait avec indignation ; on les désignait chacun par quelque surnom injurieux : on appelait l'un Judas le traître, l'autre Pilate, un autre Hérode[1]. Toutes ces discussions n'ayant abouti à rien, on convint de part et d'autre de remettre jusqu'à la Pentecôte la décision finale, toutes choses restant en état.

[1] Audires nunc ab isto, nunc ab illo, istum vel illum episcoporum aliquo cognomine cum interjectione indignantis designari, videlicet Judæ proditoris, etc. Eadmer ajoute que, le roi ayant interrogé un à un ses évêques sur leur renonciation à l'autorité d'Anselme, il y en eut quelques-uns qui répondirent qu'ils n'y renonçaient pas absolument et sans réserve, mais en tant qu'il prétendait exercer cette autorité sur eux en vertu de sa soumission au Pape. Ceux-ci furent disgraciés et obligés de racheter la faveur du roi à prix d'argent.



s'enfermer dans le cloître des moines de Cantorbéry et présider à leurs exercices. « Je suis comme le hibou, » leur disait-il; « quand il est dans son trou avec ses petits, « il est heureux ; mais quand il sort au milieu des cor- « beaux et des autres oiseaux, on lui donne des coups de bec « et on le poursuit, et il se trouve très-mal[1]. » Puis il pleurait en songeant au danger que courait son âme dans ces luttes continuelles, et s'écriait : « Ah! que j'aimerais mieux être « maître d'école dans un monastère que primat de la Grande- « Bretagne! » Aussi ses ennemis, et même ses meilleurs amis, lui reprochaient cet amour excessif de la retraite, et trouvaient qu'en effet il était mieux fait pour rester enfermé dans un monastère que pour être primat d'une grande nation[2]. Anselme ne disait pas autre chose[3]; il se jugeait absolument comme ses propres critiques. Mais Dieu le jugeait autrement, et il s'était réservé ce moine amoureux de la solitude et de l'obscurité, pour en faire l'éclatant modèle des évêques, des docteurs et des champions de l'Église.

Cependant Guillaume avait envoyé secrètement deux clercs de sa chapelle à Rome pour voir quel était le Pape qu'il fallait reconnaître, et pour l'engager à envoyer le pallium, non pas à Anselme directement, mais au roi, pour le remettre à un archevêque quelconque. Ces envoyés virent bien qu'Urbain était le vrai Pape, et ils revinrent avec un légat, Gauthier, évêque d'Albano, qui apportait le pallium. La

[1] Sicut bubo, dum in caverna cum pullis suis est, lætatur, et suo sibi modo bene est ; dum vero inter corvos... omnino quoque sibi male est ; ita et mihi. Eadm., 14.

[2] Pro ipsarum indiscreta, ceu nonnullis et mihi aliquando visum est, virtutum custodia sæpe reprehensus, et quod monachus claustralis quam primas tantæ gentis esse deberet. Ib., 15.

[3] In loco humili aliquid agere videbar; in sublimi positus, nec mihi fructum facio, nec utilis alicui existo. Lettre au Pape. Ep. III, 37.



tait bien, et ce sentiment domine dans la lettre qu'il écrivit au Pape pour le remercier du pallium et s'excuser de n'être pas encore allé à Rome. « Saint Père, » lui dit-il, « je regrette « d'être ce que je suis et de n'être plus ce que j'ai été; je « regrette d'être évêque, parce que mes péchés ne me laissent « pas en remplir tous les devoirs... Je succombe à mon far- « deau, car je manque de force, de science, d'habileté, de « tout. Je voudrais fuir ce poids insupportable; la crainte de « Dieu seule me retient... Nourrissez ma misère par l'au- « mône de vos prières. Je vous en conjure, si mon naufrage « s'accomplit et si l'orage me force à me réfugier au sein de « la Mère-Église, pour l'amour de Celui qui a donné son « sang pour nous, faites que je trouve en vous un asile et une « consolation[1]. »

[1] Sancte Pater, doleo me esse quod sum, doleo me non esse quod fui... Oneri quidem succumbo, errabundus suspiro... In naufragio positus, si quando procellis irruentibus.... ad sinum matris Ecclesiæ confugero.... Ep. III, 37.

refusa en disant : « Il n'a rien fait pour avoir besoin de l'ab- « solution du Pape, et il est bien plus capable de donner des « conseils au Pape que d'en recevoir de lui [1]. » Anselme s'en retournait, après avoir essuyé ce refus, de Windsor à un de ses domaines, lorsqu'un lièvre, poursuivi par des chasseurs, vint se réfugier entre les jambes de son cheval. L'arche- vêque arrêta les chiens, et, comme tout le monde riait, il se mit à pleurer en disant : « Cette pauvre bête ne rit point ; « c'est l'image de l'âme chrétienne que les démons poursui- « vent sans cesse pour la précipiter dans la mort éternelle... « Pauvre âme tourmentée qui cherche partout avec un inef- « fable désir la main qui la sauvera ! » Et aussitôt il fit lâcher et sauver la bête [2] !

Il renouvela deux fois sa demande de partir, la dernière fois dans une assemblée qui se tint à Winchester le 15 octo- bre 1097. Le roi, impatienté, déclara que, si Anselme allait à Rome, il réunirait tout l'archevêché à son domaine et ne le reconnaîtrait plus pour archevêque. Anselme répondit qu'il aimait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Il fit sortir du conseil du roi les quatre évêques qui s'y trouvaient [3], et il

[1] Magis illum sciamus apostolico quam apostolicum sibi in dando consilio posse succurrere.

[2] Solutus in lacrymis ait : « Ridetis ? Et utique infelici huic nullus risus... Hoc plane est et animæ hominis... Nimis anxia huc illucque circumspicit, et qua tueatur manum sibi porrigi ineffabili desiderio concupiscit. Eadm., 17. Cette anecdote reproduit deux traits distinctifs du caractère d'Anselme : son excessive bonté, et son goût pour tirer des analogies spirituelles des incidents ordinaires de la vie. Eadmer raconte d'autres traits de la même nature, celui de l'oiseau attaché par un fil et retenu par un enfant, et celui de la sollicitude de l'archevêque pour ses convives qui mangeaient à leur aise pendant que lui les attendait patiemment. Affabili vultus jucunditate super eos aspiciebat, adgaudens levata modicum dextra benedicebat eis dicens : Benefaciat vobis. P. 15.

[3] Occurrit animo episcopos æquius esse in suo quod erat Dei quam in

avec quelques moines, parmi lesquels Eadmer, qui nous a raconté tous ces détails. Il était écrit que, dans cette mémorable histoire, l'immortelle dignité de l'épiscopat serait à la fois élevée à sa plus haute puissance par Anselme et prostituée à la peur par ses confrères.

Les évêques revinrent bientôt et lui dirent : « Le roi vous « fait savoir que vous avez manqué au serment que vous « avez prêté de garder les lois et usages du royaume, en me« naçant d'aller à Rome sans sa permission ; il exige que vous « juriez de ne jamais en appeler, pour quelque cause que ce « soit, au Saint-Siége, ou bien que vous sortiez à l'instant « de sa terre. » Anselme alla lui-même porter sa réponse au roi [1]. « Je l'avoue, » dit-il, « j'ai juré de garder vos us et cou« tumes, mais ceux-là seulement qui sont selon Dieu et la « justice. » Le roi et les barons lui objectèrent en blasphémant qu'il n'avait pas été question de Dieu ni de justice. « Com« ment, » reprit l'archevêque, « et de quoi donc aurait-il été « question, sinon de Dieu et de justice [2]? A Dieu ne plaise « qu'aucun chrétien garde des lois ou des coutumes contraires « à Dieu et à la justice. Vous dites qu'il est contre votre cou« tume que j'aille consulter le vicaire de saint Pierre pour « le salut de mon âme et le gouvernement de mon Église ; « et moi je déclare que cette coutume répugne à Dieu et à la « justice, et que tout serviteur de Dieu doit la mépriser [3]... « Toute foi humaine n'a pour garantie que la foi due à Dieu [4].

[1] Ad regem nobiscum sequentibus ingressus, dextram illius more assedit. Eadm., p. 48.

[2] Papæ ! si nec Dei nec rectitudinis mentio, ut dicitis, facta fuit, cujus tunc ?

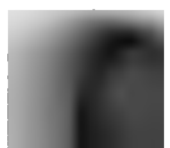
[3] Et ideo ab omni servo Dei spernendam profiteor ac refutandam.

[4] Omnis fides quæ cuivis homini legaliter promittitur et fide Dei roboratur. Sic enim spondet homo homini. Per fidem quam debeo Deo, fidelis tibi ero... Ergo... liquet quod eadem fides si quando contraria fidei Dei admittit, enervetur.

pèlerin sur l'autel, et alla s'embarquer à Douvres. Là une nouvelle injure l'attendait. Un clerc nommé Guillaume Warelwast l'arrêta sur le rivage, et, au nom du roi, fit étaler et fouiller devant lui toutes les malles de l'archevêque pour voir s'il n'emportait pas d'argent. On eut beau tout retourner, on ne trouva rien, et le fisc royal ne recueillit que les malédictions de la foule indignée [1]. Le roi s'en dédommagea en saisissant aussitôt tous les domaines de l'archevêché et en les exploitant à son gré [2].

[1] In littore detinuit... Allatæ ante illum bulgiæ et manticæ reseratæ, et tota supellex illius subversa et exquisita, ingenti plebis multitudine circumstante ac nefarium opus pro sua novitate... execrante.

[2] Veut-on savoir comment les philosophes de nos jours jugent ces luttes? Qu'on écoute M. Franck, qui, dans l'ouvrage ci-dessus cité, se croit obligé d'excuser Anselme de sa *révolte* contre le roi; car c'est là ce que les protestants et les rationalistes nomment *révolte*. Il dit que cette révolte était beaucoup moins la faute personnelle d'Anselme que celle de son époque, et que, comme toutes les *collisions tragiques* de ce genre, elle ne doit pas être jugée d'après les *lois de la morale ordinaire. Die gewoehnliche moralische Maasstab reicht hier nicht aus.* P. 73. C'est toujours la même prétention chez ces docteurs de liberté et d'égalité, celle de créer pour les grands hommes et les grands événements une morale exceptionnelle, prétention que confondent également et les doctrines et la conduite des grands hommes du Catholicisme.



les plus envahis par la cupidité et l'orgueil, une porte toujours ouverte aux lumières de la foi. Le duc, ayant atteint les voyageurs, arrive au galop en criant : « Lequel de vous « est l'archevêque? » Mais à peine a-t-il regardé Anselme qu'il rougit, baisse les yeux, balbutie quelques mots et se tait. L'archevêque lui offre le baiser de paix. Le duc l'accepte, se recommande à ses prières, lui donne une escorte, et se retire en disant : « Ce n'est pas le visage d'un homme, c'est « celui d'un ange de Dieu qui brille en lui[1]. » Cette âme égarée avait été traversée comme d'un trait enflammé de la grâce. Il se fit croisé, périt glorieusement en défendant le tombeau du Christ, et son corps, rapporté aux moines de Cîteaux, fut enterré sous le porche de leur église, et foulé longtemps sous les pas de saint Bernard et de ses frères[2].

Anselme, poursuivant sa route, arriva à Cluny, où le saint abbé Hugues et son armée de moines[3] le reçurent avec bonheur : il y passa les fêtes de Noël 1097, et alla ensuite attendre à Lyon, chez son ami le cardinal-archevêque Hugues, la réponse de la lettre qu'il avait écrite au Pape, afin de lui exposer l'incompatibilité de l'état de l'Angleterre avec l'exercice de la liberté épiscopale, et afin de lui demander le droit de s'affranchir de cette servitude pour sauver son âme[4].

[1] In equis ocior advolat, et clamore valido quis vel ubi esset archiepiscopus interrogat. Quem... intuitus, subito pudore percussus, erubuit demisso vultu. et quid diceret non invenit. Cui Pater : Domine dux, si placet, osculabor te... Nec enim hominis, sed vultus angeli Dei fulget in eo. Eadm., 49.

[2] Ce duc était Eudes, dit Borel, qui régna de 1078 à l'année 1102, et contribua à la fondation de Cîteaux, en 1098, l'année après le passage d'Anselme par ses États.

[3] Toto illius monasterii monachorum agmine.

[4] Videbam enim multa mala in terra illa quæ nec tolerare debebam, nec episcopali libertate corrigere poteram... Ut animam meam de vinculo tantæ servitutis absolvatis, eique libertatem serviendi Deo in tranquillitate reddatis. Ep. III, 166.

« autre pays. — Je l'ai su, » reprit l'abbé; « mais comment « va-t-il maintenant? — On dit qu'il va bien, » répondit Baudouin. — « Dieu le garde, » dit l'abbé; « je prie pour « lui. » Pendant ces dires, Anselme rabattait le capuchon de son froc sur sa tête et gardait le silence [1]. Mais ce regard doux et fort qui avait vaincu et converti le duc de Bourgogne trahissait aux étrangers l'homme de vie, et, dans les hôtelleries italiennes, les gens du pays et leurs femmes, après avoir examiné ce moine, voyageur inconnu, se mettaient à genoux devant lui et lui demandaient sa bénédiction [2].

[1] Fratres, obsecro vos, vivit ille adhuc, ille Dei et omnium bonorum amicus Anselmus?... Et ut valeat oro. Hæc de se Anselmus dici audiens, confestim, tecto cucullæ suæ capitio capite, demisso vultu sedebat. Eadm., 20.

[2] Ecce solus Anselmi aspectus in admirationem sui populos excitabat, eumque esse virum vitæ designabat... Viri cum mulieribus hospitium intrare, et ut hominem videre, etc.

aussitôt ses anciennes habitudes monastiques et ses anciens travaux, et acheva un traité profond sur les motifs de l'Incarnation divine [1]. Mais les Normands, dont il avait été si longtemps le compatriote au Bec, ne le laissèrent pas longtemps tranquille. Le duc Roger, qui faisait alors le siége de Capoue, le fit conjurer de venir le trouver, pour l'aider à travailler au salut de son âme. Il alla au-devant du prélat exilé avec tous ses chevaliers et l'embrassa tendrement; puis fit planter pour lui des tentes à l'écart du reste de l'armée, auprès d'une petite église, où il venait chaque jour s'entretenir avec lui [2]. Le pape Urbain vint bientôt rejoindre l'armée normande, et campa auprès d'Anselme. Tous ceux qui venaient rendre hommage à Urbain allaient en même temps trouver Anselme; et ceux mêmes que leur humble condition tenait éloignés de la majesté pontificale se sentaient attirés par la douceur et l'humilité de l'archevêque [3]. Les Sarrasins, qui servaient en grand nombre sous le comte Roger en Sicile, oncle du duc, n'échappaient pas à la séduction de ses vertus : quand il passait dans leur camp, ils lui baisaient les mains à genoux, et appelaient les bénédictions d'en haut sur sa tête.

Cependant le roi Guillaume, loin de céder aux injonctions du Pape, cherchait, par ses lettres et ses présents, à indisposer contre Anselme le pontife, et surtout le duc

[1] C'est le traité intitulé *Cur Deus homo*, qu'il avait commencé en Angleterre.

[2] Cupiens... per eum his quæ saluti suæ adminiculari poterant informari... Adhuc longe eramus : ecce dux ipse, copiosa militum multitudine septus, patri occurrit ac in osculo ruens... Ducem ipsum cum suis nobiscum singulis diebus in promptu habentes. Eadm., 51 et 21.

[3] Nec facile quivis declinaret ad Papam qui non diverteret ad Anselmum... Mira et quæ cunctos demulcebat pura cum simplicitate humilitas. Multi ergo quos timor prohibebat ad Papam accedere festinabant ad Anselmum venire, amore ducti, qui nescit timere.

Ce concile s'assembla le 1er octobre 1098 : cent quatre-vingt-cinq évêques y assistèrent en chape, sous la présidence du Pape, seul revêtu de la chasuble et du pallium. Anselme, à qui le Pape n'avait pas songé en prenant séance, se plaça, avec son humilité accoutumée, au hasard parmi les autres [1]. On commença par discuter avec les évêques grecs la question de la procession du Saint-Esprit. Comme la dispute s'échauffait et que la question devenait de plus en plus confuse, le Pape, qui s'était déjà servi de quelques arguments du traité qu'Anselme lui avait envoyé sur l'Incarnation, fit faire silence et s'écria d'une voix retentissante : « Notre père et notre maître Anselme, archevêque des « Anglais, où es-tu? » Anselme se leva et dit : « Me voici! » Et le Pape reprit : « C'est maintenant qu'il nous faut ta « science et ton éloquence : viens et monte ici, viens défen- « dre ta mère et la nôtre contre les Grecs; c'est Dieu qui t'a « envoyé à son secours [2]. » Et, au milieu d'un grand bouleversement de places et de l'étonnement du concile, où tous demandaient qui il était et d'où il venait, le Pape le fit asseoir aux pieds de son trône, et fit connaître à l'assemblée les

es, et jam, etc... Et Anselmus, Anselmus, inquam, ille sanctus, ille talis ac tantus vir, solummodo quiescere volens... Quod si propter tyrannidem principis, qui nunc ibi dominatur... jure tamen christianitatis semper illius archiepiscopus esto... Ego quoque, ne de his... videar non curare, eaque gladio sancti Petri nolle vindicare, moneo... ut quod de ipso rege Anglico suisque ac sui similibus, qui contra libertatem Ecclesiæ Dei se erexerunt, mediante æquitatis censura, me facturum disposui... percipias.

[1] Omnibus ergo suum locum ex antiquo vindicantibus, Anselmus, humilitate summus, quo poterat, assedit. Exciderat animo summi Pontificis, ingruente tumultu, ut ei locum delegaret. Guill. Malmesb., de Gest. Pontif., I, 229.

[2] Pater et magister Anselme, Anglorum archiepiscope, ubi es? Sedebat pater in ordine ceterorum... et ego ad pedes ejus... Surrexit continuo et respondit : Domine pater, quid præcipis? Ecce me. Eadm., 53. Cf. Guill. Malm., l. c.

Anselme retourna avec le Pape de Bari à Rome, où arriva peu après, comme envoyé du roi d'Angleterre, ce même Guillaume qui avait fouillé les bagages du primat sur la plage de Douvres. Il annonça que son maître refusait la restitution prescrite par le Pape, parce qu'il croyait l'archevêque coupable d'être sorti du royaume malgré lui. Urbain se montra d'abord irrité de cette prétention inouïe jusqu'alors, qui transformait en crime le voyage d'un primat à la mère Église[1], et répondit à l'envoyé que le roi serait irrévocablement excommunié dans le concile qui allait être tenu à Rome, après Pâques. Mais Guillaume réussit à fléchir le Pape dans ses audiences secrètes, et en distribuant force présents et promesses à divers personnages qui pouvaient servir la cause de son maître[2]. Le Pape lui accorda un nouveau délai jusqu'à la Saint-Michel de l'année prochaine. On était alors à Noël 1098. Anselme fut retenu à Rome, malgré lui, par Urbain, qui lui rendait toujours les plus grands honneurs[3]. Tout le monde le traitait comme la seconde personne de l'Église, et plutôt en saint qu'en prélat[4] : les Anglais qui venaient à Rome lui baisaient les pieds comme au Pape. Les impérialistes, qui formaient la majorité du peuple romain, voulurent un jour l'enlever à main armée, comme il allait du Latran à Saint-Pierre; mais la

quod ostensione veræ sanctitatis vicisset famæ suæ gloriam. Guill. Malm., l. c.

[1] Non papæ! ait, quis unquam audivit talia?... Vere et sine omni ambiguitate dicere possumus e sæculo tale quid non esse auditum. Et pro tali responso mirabilis homo huc te fatigasti? Eadm., 54.

[2] Munera quibus ea cordi esse animadvertebat dispertiendo et pollicendo.

[3] Ipse Papa frequenter ad Anselmum veniebat, sæpe cum eo seu agendo et curiam faciendo ei.

[4] Semper et ubique a Papa secundus erat... Quasi proprio nomine sanctus vocabatur. Eadm., 21.

les lèvres et les dents [1]. Le Pape, qui se rappelait que le délai accordé à Guillaume avait encore six mois à courir, l'arrêta en disant : « Assez, frère Reinger, assez : il y sera « mis bon ordre [2]. — Il le faut bien, » reprit Reinger, « sans « quoi la cause passera au tribunal de ce Juge qui est tou- « jours juste [3]. » Anselme, qui n'avait pas dit un mot de ses malheurs à l'évêque de Lucques, fut étonné de cette intervention, mais continua à se taire.

A la fin du concile, le Pape, de l'avis unanime des prélats, fulmina l'excommunication contre tous ceux qui donneraient ou recevraient l'investiture laïque des biens ecclésiastiques, et en même temps contre tous ceux qui feraient hommage aux laïques pour les dignités de l'Église; « car, disait-il, il est abominable que des mains élevées à cet honneur suprême, et refusé aux anges mêmes, de créer le Créateur et de l'offrir à son Père pour le salut du monde, soient réduites à l'ignominie de devenir les servantes de ces autres mains qui, jour et nuit, sont souillées d'attouchements impurs, de rapines et de sang. » Toute l'assemblée s'écria : « Ainsi soit-il [4]. »

Le lendemain de la clôture de l'assemblée, Anselme, convaincu qu'il n'obtiendrait pas justice de sitôt [5], s'en retourna

[1] Virgam... tertio pavimento illisit, indignationem... compressis exploso murmure labiis, et dentibus palam cunctis ostendens.

[2] Sufficit, frater Reinger, sufficit... Procurabitur huic rei correctio. Eadm. Guill. Malm.

[3] Et equidem expedit, nam aliter Eum qui juste judicat non transibit.

[4] Execrabile videri manus quæ in tantam eminentiam excreverint ut... Deum cuncta creantem creent... ut ancillæ fient earum manuum quæ die ac nocte obscœnis contagiis inquinantur... His ab universis : Fiat, Fiat, acclamari audivimus. Eadm. Cf. Roger Hoved., ad 1099.

[5] Vane nos ibi consilium nihil auxilium operiri intelleximus... nihil judicii vel subventionis, præterquam quod diximus, per Romanum præsulem nacti. Eadm., 55. Guill. de Malmesbury accuse directement le Pape de s'être laissé gagner par les présents du roi ; mais Eadmer, qui écrivait sur les lieux mêmes,

IX

(On a cru devoir retrancher ici quelques chapitres renfermant la mort d'Urbain II, l'élection de Pascal II et d'autres événements qui n'avaient pas trait directement à l'histoire de saint Anselme.)

. . . .

Lorsque Guillaume apprit la mort d'Urbain II, qu'on accusait d'avoir été gagné par lui, il fit à la fois l'éloge et la justification du Pontifè en s'écriant : « Que la haine de « Dieu tienne celui qui s'en afflige. » « Mais, » ajoutait-il aussitôt, « le nouveau Pape, comment est-il ? » Et comme on lui dit qu'il était sous plusieurs rapports semblable à Anselme : « Par la voult-Dieu, » dit-il, « s'il est comme « cela, il ne vaut rien; peu importe du reste, car je jure « bien que cette fois-ci sa papauté ne me dominera plus. « Me voilà libre, et je ferai tout ce qu'il me plhira[1]. » En effet, il ne reconnut pas le nouveau Pape, et continua à opprimer l'Église et ses peuples comme devant. Dans une expédition inique contre son vassal, Hélie de La Flèche, comte du Mans, prince aussi pieux et charitable que brave, et aussi aimé de ses sujets que le roi Roux en était redouté

[1] Et Dei odium habeat qui inde curat. Ille vero qui modo est Papa, cujusmodi est?... Per vultum Dei, si talis est, non valet... Ego interim libertate potitus agam quod libet. Eadmer, Hist. novorum, l. I, p. 56.

Ce dernier forfait combla la mesure; la justice de Dieu allait frapper; et déjà les peuples, consolés et éclairés par les mystérieuses lueurs de la foi, sentaient comme un frémissement prophétique, avant-coureur de leur délivrance. Un saint moine [1] de l'abbaye de Glocester vit en songe le Seigneur assis sur son trône de gloire, au milieu de la milice céleste; à ses pieds, prosternée devant lui, une vierge d'une éclatante beauté lui disait : « O toi qui es mort sur « la croix pour le salut du genre humain, regarde avec « clémence ton peuple qui gémit sous le joug de Guillaume. « O vengeur de tous les crimes, venge-moi de Guillaume, « et arrache-moi de ces mains qui m'ont indignement tour« mentée et souillée. » Le Seigneur lui répondit : « Pa« tience : encore un peu, et tu en auras une ample ven« geance [2]. » A cette vision, le moine trembla : il comprit que cette vierge était la sainte Église, et que bientôt Dieu, exauçant sa prière, allait punir le roi de ses excès. Il confia ce qu'il avait vu à son abbé Serlon, qui écrivit aussitôt au roi pour l'avertir de ce présage sinistre [3].

Le mercredi 1er août 1100, fête de saint Pierre-aux-Liens, un autre moine, Foucher, abbé de Shrewsbury, monte en chaire, et, après avoir dépeint l'état désespéré de l'Angleterre, il prophétise un changement en ces termes : « Voici « une révolution subite qui approche. Ces mignons ne ré« gneront pas toujours. Le Seigneur Dieu viendra juger « les ennemis de son épouse. Voici que l'arc de la fureur « divine est tendu contre les réprouvés; voici la flèche ra-

[1] Bonæ famæ, sed melioris vitæ. Order. Vit., l. X, 781.

[2] Splendidissima virgo... Scelerum vindex omniumque judex justissime, de Guilielmo, precor, vindica me... Patienter tolera, paulisper exspecta. Ib.

[3] Commonituros apices. Ib.

bonnier, d'où le sang dégouttait sur la route, fut transporté à Winchester; mais les cloches des églises qui saluaient les obsèques du dernier de ses sujets, du plus infime des chrétiens, ne sonnèrent point pour lui : et de tous les trésors qu'il avait amoncelés aux dépens de son pauvre peuple, nul ne tira une aumône pour son âme [1].

[1] Cruore undatim per totam viam stillante. Will. Malm., p. 126, ap. Thierry. — Regem veluti ferocem aprum venabulis confossum detulerunt. Signa etiam pro illo in quibusdam ecclesiis non sonuerunt, quæ pro infimis, pauperibus et mulierculis crebro diutissime pulsata sunt. Order., l. c.

cesseur; il avait fait publier et répandre dans tout le royaume une charte à cet effet.

Anselme crut devoir se rendre au vœu de son peuple. Il retourna donc en Angleterre, mais non pour y trouver la paix : ce fut, au contraire, pour y continuer le combat sur un terrain plus difficile encore. Après avoir triomphé de la violence, il lui fallait lutter contre la ruse et remporter ainsi une double victoire. Au lieu des brutales colères d'un bandit couronné, il allait trouver, entre lui et le devoir, la politique artificieuse d'un roi modéré et habile, à qui sa finesse et sa science avaient valu le surnom de Clerc ou Beau-Clerc; mais il revenait de ses trois années d'exil plus résolu que jamais, toujours armé de cette inaltérable douceur, grâce à laquelle il ne s'était jamais trouvé en colère qu'une seule fois dans sa vie depuis qu'il était moine [1], mais armé aussi de cette héroïque fermeté que donnent à un grand cœur l'humilité et la certitude du devoir [2].

Il avait prévenu le nouveau Pape [3] et ses amis de ses intentions. « Je suis sorti d'Angleterre, » disait-il, « pour « l'amour et l'honneur de Dieu, et pour celui de l'Église; « je n'y rentrerai jamais que pour cette même cause [4]. » Dès son arrivée en Angleterre [5] et dès sa première entrevue

[1] Guill. Malmesb., op. cit. Il fit cette confidence sur son caractère à un de ses plus intimes amis.

[2] Fortezza ed umiltate e largo core. Voy. l'admirable article du recueil anglican *the British Critic*, tome XXXIV, p. 101.

[3] Precor et obsecro, quanto possum affectu, ut nullo modo me in Angliam redire jubeatis, nisi ita ut legem et voluntatem Dei et decreta apostolica voluntati hominis liceat mihi præferre, etc. Ep. IV, 40.

[4] Sicut propter timorem et amorem Dei, et honorem ejus et Ecclesiæ ejus, egressus sum de Anglia, ita nunquam egrediar in illam nisi propter et secundum eamdem causam. Suppl. Ep. II. Cette lettre est intitulée : Anselmus, Dei gratia archiepiscopus Cantuariensis, exul.

[5] Il débarqua à Douvres le 23 septembre 1100.

Puis, comme le duc Robert allait débarquer en Angleterre[1], Anselme, comme représentant de la noblesse et du peuple d'Angleterre, reçut les serments de Henri[2], qui jura de nouveau de gouverner toujours selon de justes et saintes lois, et qui promit en particulier à l'archevêque de lui laisser pleine liberté d'exercer tous les droits de l'Église et d'obéir au Pape. Anselme non-seulement se joignit à l'armée royale de sa personne avec ses vassaux, mais il fit tant par son influence et ses exhortations aux principaux seigneurs que Robert, se voyant sans appui, dut renoncer à ses prétentions[3].

Le danger passé, Henri oublia ses serments, et recommença la lutte contre l'Église : Anselme dut repasser par toute la fatigante série d'épreuves qu'il semblait avoir déjà épuisée sous Guillaume, sans trouver plus de courage et de fidélité qu'alors parmi ses collègues dans l'épiscopat. Le roi, qui avait restitué au siége de Cantorbéry les biens usurpés par Guillaume, se plaignait amèrement de l'innovation qu'il trouvait dans la prohibition des investitures et de l'hommage. C'en était une, en effet[4], ou plutôt c'était un retour indispensable à la dignité primitive de l'Église, trop longtemps méconnue, surtout en Angleterre, où la prépondérance abu-

[1] On voit par la lettre du pape Pascal II à Anselme, Ep. III, 42, que le pontife favorisait assez Robert, en sa qualité de croisé.

[2] Tota regni nobilitas cum populi numerositate Anselmum inter se et regem medium fecerunt, quatenus ei vice sui manu in manum porrecta promitteret justis et sanctis legibus totum regnum, quoad viveret, in cunctis administraturum. Eadm.

[3] Si post gratiam Dei fidelitas et industria non intercessisset Anselmi, Henricus rex ea tempestate perdidisset jus Anglici regni. Ibid.

[4] Divers passages d'Orderic Vital, surtout l. III, p. 126, ed. Le Prévost, et l. VIII, p. 698, ed. Duchesne, prouvent que l'investiture par la crosse fut pratiquée en Normandie comme en Angleterre pendant tout le XI[e] siècle.

Les évêques applaudissaient à l'envi aux intentions du roi[1]. Anselme déclara qu'il ne sortirait pas du royaume et qu'il attendrait dans son église qu'on lui fît violence.

Alors on convint d'envoyer une nouvelle ambassade, composée de personnages plus considérables, pour apprendre au Pape que, s'il persistait, Anselme serait exilé et l'Angleterre soustraite à l'obéissance pontificale. Anselme chargea deux de ses moines de le représenter, et le roi confia ses intérêts à trois évêques[2]. Un de ceux-ci put apprécier à ses dépens l'impression que le premier exil du primat avait laissée à l'étranger, même sur les moins dévots; car, en passant par le Lyonnais, il fut arrêté et dépouillé par un seigneur pillard, nommé Guy, qui ne le relâcha qu'après lui avoir fait jurer qu'il ne ferait rien à Rome contre l'honneur ou l'intérêt de son archevêque[3]. Le Pape repoussa avec indignation les conseils des évêques, et la pensée de sacrifier les décrets des saints Pères aux menaces d'un homme[4]. Il répondit en ce sens au roi[5] et à l'archevêque. Il apprenait à celui-ci que, dans le concile qu'il venait de tenir au Latran, il avait renouvelé les anciens décrets contre l'investiture et les hommages, et il ajoutait : « Grâces à Dieu, l'autorité épiscopale n'a pas « failli en toi; placé au milieu des barbares, ni les violences « des tyrans, ni la faveur des puissants, ni le fer ni le feu « n'ont pu t'empêcher de proclamer la vérité. Nous te con- « jurons de continuer à agir et à parler comme tu le dois.

[1] Episcopis... in singulis regiæ voluntati parere certantibus, immo ne Romani pontifici subderetur summo opere insistentibus.

[2] L'archevêque d'York et les évêques de Norwich et de Chester.

[3] Guill. Malmesb., l. c.; Eadm., 61.

[4] Decreta, dicens indignando, et institutiones sanctorum Patrum, minis [illegible] unius hominis dissiparem. Eadm.

[5] Voyez sa lettre au roi, ap. Eadm., 61.

les uns disaient qu'il fallait se fier aux lettres scellées du Pape, d'accord avec la parole des moines; les autres soutenaient qu'il fallait bien plutôt en croire la parole de trois évêques que des parchemins noircis d'encre et scellés de plomb, et que le témoignage de ces moinillons était nul dans les affaires séculières, puisqu'ils avaient renoncé au siècle [1].

« Mais, » dit Baudouin, « il ne s'agit pas ici d'une affaire « séculière. — Vous êtes un brave homme, » lui répondit-on, « et un savant, mais la convenance exige que nous en « croyions plutôt un archevêque et deux évêques que vous. « — Mais les lettres! » insistait Beaudouin. — « Quoi! » répliquèrent les avocats de la royauté, « nous repoussons le « témoignage des moines contre les évêques, et nous nous « rendrions à celui de ces parchemins, de ces peaux de mou- « ton? — Hélas! hélas! » dirent les moines qui écoutaient, « l'Évangile aussi est écrit sur des peaux de mouton [2]. »

Anselme, redoutant le scandale, ne voulut pas démentir publiquement la version des trois évêques. Il se borna à demander une troisième ambassade à Rome pour éclaircir l'équivoque. Il écrivit au Pape : « Je ne crains pas l'exil, ni la pauvreté, ni les tourments, ni la mort; mon cœur est prêt à endurer tout cela, avec le secours de Dieu, pour l'obéissance du siége apostolique et la liberté de ma Mère l'Église du Christ. Je ne cherche que la certitude de mon devoir et de votre autorité. J'ai entendu, dans le concile de Rome, le sei-

[1] Trium potius episcoporum assertionibus quam vervecum pellibus atramento denigratis plumbique massula oneratis fore credendum... abjecto monachellorum testimonio.

[2] Ast hoc negotium seculare non est... Et quidem te virum prudentem et strenuum scimus, sed ipse ordo expostulat... Væ! væ! Nonne et Evangelia pellibus ovinis inscribuntur?

L'archevêque avait promis, pendant la trêve qui résultait de sa nouvelle mission à Rome, de ne pas excommunier ceux que le roi investirait des évêchés, mais aussi de ne pas les sacrer. Henri s'empressa de conférer l'épiscopat à son chancelier et à son lardier ou garde-vivres[1]. Sur le refus d'Anselme, il voulut les faire sacrer par l'archevêque d'York, en même temps que Guillaume Giffard, précédemment nommé à Winchester, et accepté par le clergé et le métropolitain. La cérémonie commençait, lorsque Guillaume, touché par l'amour de la justice[2], déclara qu'il aimait mieux être dépouillé de tout que de se prêter à une telle profanation. La multitude qui remplissait l'église s'écria d'une seule voix que Guillaume avait raison, que les autres évêques n'étaient pas des évêques, mais des prévaricateurs[3]. Les évêques changèrent de couleur, et, tout confus, allèrent le dénoncer au roi[4]. Guillaume fut cité à comparaître devant lui. Debout, au milieu des menaces et des injures, il resta inébranlable : alors il fut dépouillé de tout son avoir et expulsé du royaume[5].

rusticorum in imo loco sedebat, » tira tout à coup des ciseaux de son manteau, et coupa les cheveux du roi et des seigneurs qui l'accompagnaient. Son sermon à ce sujet est cité par Orderic Vit., l. XI, p. 816. Il en voulait encore plus à la barbe qu'aux cheveux. « In barba prolixa, » disait-il des élégants de son temps, « hircis assimilantur... in nutrimento autem comarum mulierum sequaces æstimantur. Barbas suas radere devitant, ne pili suas in osculis amicas præcisi pungant. »

[1] *Larderarius*. Ils s'appelaient tous deux Roger. Le lardier, nommé à Hereford, mourut incontinent après et fut remplacé par Reinelm, chancelier de la reine, qui, voyant qu'Anselme ne voulait pas le sacrer, renvoya sa crosse au roi, et mérita ainsi d'être chassé de la cour.

[2] Amore compunctus justitiæ mox inhorruit...

[3] Totius multitudinis... clamor insonuit, una voce Willelmum recti amatorem, et episcopos non episcopos, sed justitiæ præcipitatores esse, concrepantes.

[4] At illi mentis suæ rancorem ex vultus immutatione pandentes...

[5] Ille stat, nec avelli potest a recto, et ideo suis omnibus expoliatus.

Il accepta, malgré sa faiblesse et son âge (il avait alors soixante-dix ans). « Mais, leur dit-il, sachez bien que si je « puis arriver jusqu'au Pape, je ne lui conseillerai rien de « contraire à mon honneur ni à la liberté des Églises [1]. » Il s'embarqua le 27 avril 1103, et vint d'abord à sa chère abbaye du Bec, où il ouvrit les lettres du Pape, et y trouva, comme il s'y attendait, le désaveu foudroyant du mensonge des trois évêques et la sentence d'excommunication contre les parjures [2]. Les chaleurs de l'été passées, il s'achemina vers Rome, où il fut logé par Pascal, comme il l'avait été par Urbain, au palais du Latran, mais où il trouva, comme sous Urbain, ce même Guillaume Warelwast [3], qui avait été l'agent de Guillaume le Roux, et qui venait maintenant, évêque nommé d'Exeter par Henri Ier, plaider la cause de celui-ci. Ce Warelwast savait mêler les menaces aux arguments [4], et, comme autrefois, il gagna les suffrages de plusieurs dans la cour romaine, qui disaient tout haut, après avoir écouté son plaidoyer solennel, qu'il fallait se rendre aux vœux d'un aussi grand prince que le roi d'Angleterre.

Henri craignait l'influence croissante d'Anselme sur le reste de l'épiscopat, et que cette crainte était justifiée par la noble conduite des deux évêques démissionnaires, Reinelm et Guillaume. Il voulait donc le faire sortir du royaume, mais non le laisser arriver jusqu'à Rome. Cf. Epist. III, 86.

[1] Noveritis quod ipse nihil quod vel Ecclesiarum libertati, vel meæ possit obviare honestati, meo faciet... consilio.

[2] Episcopos qui veritatem in mendacio invocarunt, ipsa veritate, quæ Deus est, in medium introducta, a B. Petri gratia et nostra societate excludimus, donec Romanæ Ecclesiæ satisfaciant, et reatus sui pondus agnoscant.

[3] Notus jam Romæ. Guill. Malmesb.

[4] Il était d'ailleurs chargé d'une lettre très-menaçante de Henri, où il disait au Pape que jamais, de son vivant, la dignité de la couronne d'Angleterre ne serait amoindrie ; que, s'il y consentait lui-même, les barons et le peuple ne le souffriraient pas ; qu'il ne fallait donc pas le forcer malgré lui à sortir de l'obédience du Pape. Brompton, ap. Twysden. Hist. Anglic. script., I, p. 999.

accordé. « Le roi, » lui dit-il, « verra très-volontiers votre « retour en Angleterre, si vous voulez vivre avec lui comme « vos prédécesseurs ont vécu avec les siens. — Est-ce là « tout? » dit Anselme. — « Je parle à un homme intelli- « gent, » reprit Guillaume. — « Je comprends, » dit Anselme [1]. Et aussitôt il prit le parti de rester à Lyon, où son ancien ami, l'archevêque Hugues, lui offrait de nouveau le plus honorable asile [2].

Il y resta seize mois [3]. Le roi saisit aussitôt et employa à son profit tous les revenus du siége de Cantorbéry, et renouvela par écrit à Anselme la défense de rentrer dans le royaume jusqu'à ce qu'il eût promis d'observer les anciennes coutumes. Ce nouvel exil du primat fut le signal d'un nouveau débordement de maux en Angleterre. Les rapines, les sacriléges, l'oppression des pauvres par les barons, la violation des asiles, le rapt des vierges, les mariages incestueux, et surtout le concubinat des prêtres reprirent un libre cours et désolèrent ce malheureux pays [4]. Les bons catholiques s'en prenaient à Anselme; des gens religieux et zélés lui écrivaient en foule pour lui reprocher d'avoir abandonné son troupeau, d'avoir lâché pied devant la parole de ce Guillaume [5], en laissant ses brebis sous la dent des loups. On essayait de lui faire peur et honte du jugement dernier; on lui rappelait avec ironie l'exemple d'Ambroise résistant à l'empereur Théodose [6]; on cherchait à le rendre responsable

[1] Nec amplius dices? — Prudenti loquor... — Scio quid dicas et intelligo.

[2] Ibi ut pater et dominus loci ab omnibus habitus.

[3] Décembre 1103 — avril 1105.

[4] Damna Ecclesiarum, ita ut locus corporis et sanguinis Domini libertatem amittat... Quodque omnium primum malum est, ad dedecus honestatis nostræ, sacerdotes uxores ducere. Eadm., Hist. nov., l. IV, p. 79. Cf. p. 71.

[5] Pro uno verbo cujusdam Willelmi.

[6] Tunc fortassis fugisse pudebit, cum videres ante tribunal Christi ducentes

amitié du Bec. Il traçait en outre à ce fidèle ami, le seul des évêques anglais qui n'eût point failli, la ligne où il fallait persévérer. « Que nulle menace, nulle promesse, nulle ruse ne vous arrache ni hommage, ni serment quelconque. Quand on vous y contraindra, répondez: *Je suis chrétien, je suis moine, je suis évêque, et je ne veux garder ma foi que selon mon devoir*. Rien de plus, rien de moins [1]. » Et sur lui-même il ajoutait : « Sachez-bien que j'espère et que je veux ne rien faire jamais contre mon honneur épiscopal pour rentrer en Angleterre; j'aime bien mieux rester brouillé avec les hommes que me brouiller avec Dieu en me raccommodant avec eux [2]. »

D'un autre côté, on pressait aussi Henri de fléchir et de rétablir l'ordre en rappelant Anselme. La reine Mathilde, cette princesse pieuse et très-instruite [3], que le peuple appelait *la bonne reine* [4], se montra pleine de zèle pour amener un rapprochement. Elle aimait tendrement Anselme, qui l'avait mariée et couronnée; elle admirait cet athlète de Dieu, ce vainqueur de la nature [5]. Naguère elle avait tremblé pour sa vie, en le voyant s'épuiser par des jeûnes quotidiens [6]. « Il vous faut manger et boire, » lui écrivait-elle à ce sujet, « parce

[1] Hæc sit vestra responsio : Christianus sum, monachus sum, episcopus sum; et ideo omnibus volo fidem servare secundum quod unicuique debeo... His verbis nec addatis quidquam, nec minuatis. Ep. III, 92.

[2] Hoc autem scitote... contra episcopalem honestatem... Malo hominibus non concordare quam, illis concordando, a Deo discordare.

[3] Guill. Gemmetic., VIII, 10 ; Guill. Malmesb., de Gest. reg., l. I ; Selden, not. in Ans., 576.

[4] Mold the god queen. Rob. of Glocester, Rob. of Brunne, ap. Thierry.

[5] Tanto patri cujus sum beneficiis obligata; tam forti Dei athletæ et humanæ naturæ victori. Ep. III, 55.

[6] Ibid. Elle voyait avec peine sa voix s'affaiblir : vox spiritualium ædificatrix raucescat et quæ canorum et dulce Dei verbum, etc. On ne pouvait déjà plus l'entendre de loin quand il prêchait.

elle écrivait surtout à Anselme, avec toute l'effusion et la simplicité d'une tendre fille. « Mon bon seigneur, mon pieux père, laisse-toi donc fléchir; fais ployer ce cœur que j'ose appeler un cœur de fer; viens visiter ton peuple, et, entre tous, ta servante, qui soupire après toi. J'ai trouvé un moyen par lequel ni tes droits de pasteur suprême, ni ceux de la majesté royale ne seront sacrifiés. Quand même ils ne pourraient s'accorder, qu'il vienne du moins, ce père à sa fille, ce maître à sa servante, et qu'il lui apprenne ce qu'elle doit faire. Oui, viens avant que je meure! Ce que je vais dire est bien mal; mais vraiment si je meurs sans te voir, je sens que même dans le ciel je serai sans joie. C'est toi qui es ma joie, mon espérance, mon refuge. Mon âme, sans toi, est une terre sans eau; c'est pourquoi j'étends vers toi mes mains suppliantes, pour que tu daignes la ranimer par la douce rosée de ton cœur [1]. »

La réponse d'Anselme, quoique négative [2], procura la plus vive joie à la reine. « Vos paroles, » lui écrivit-elle, « ont chassé le nuage de tristesse qui m'entourait, comme les rayons du matin chassent la nuit. Je baise cette lettre de mon père, je la serre autant que je puis contre mon cœur; je relis et je médite sans cesse cette chère écriture qui me parle en secret et qui promet le retour du père à la fille, du seigneur à la servante, du berger à la brebis [3]. » Le pontife septuagé-

[1] Veni, domine, et visita servam tuam; veni... lacrymas absterge... Flecte, bone domine, pie pater... et ferreum pace tua dixerim pectus emolli... Inveni viam qua nec tu pastor... nec regiæ majestatis jura solvantur... Veniat ad filiam pater, ad ancillam dominus... Improbe loquar : timeo ne mihi etiam in illa terra viventium et lætantium omnis exultandi præcidatur occasio. Ep. III, 93.

[2] Je pense que cette réponse est l'épître 107 du l. III.

[3] Tristitiæ nebulis expulsis... tanquam novæ lucis radius Chartulam... loco patris amplector, sinu foveo, cordi quoad possum propius admoveo. Ea nam-

C'était la première fois que le patient Anselme parlait ainsi. On était en avril 1105. Le Pape n'avait encore rien fait que d'excommunier le comte de Meulan, principal ministre du roi[1]. Anselme vit bien qu'il n'avait pas à espérer des mesures plus vigoureuses de ce côté[2]. Les rois de France, Philippe et Louis, l'archevêque de Reims, Manasses, l'invitaient de la façon la plus affectueuse à venir en France[3]. Il partit de Lyon pour se rendre à Reims. Arrivé à la Charité-sur-Loire, il apprit la maladie grave d'Adèle, comtesse de Blois[4], sœur du roi Henri, qui l'avait toujours secouru pendant son exil. Il crut devoir se détourner pour la consoler, et la trouva presque guérie; il ne lui dissimula pas que son projet était d'excommunier le roi son frère. Le bruit de ce projet se répandit bientôt, et réjouit beaucoup les nombreux ennemis de Henri[5], qui était justement alors occupé à con-

baptismo, neque in aliqua ordinatione mea promisi me servaturum legem vel consuetudinem patris vestri vel Lanfranci, sed legem Dei et omnium ordinum quos suscepi... Nulli homini magis expedit quam regi se subdere legi Dei, et nullus periculosius se subtrahit a lege ejus... Exurge, Deus, judica causam tuam. Ep. III, 95. Les *lois de Lanfranc!* c'est ainsi qu'on dit de nos jours les *doctrines de Bossuet*. Comme on le voit, les ennemis de l'Église ne changent guère de système : les conquérants normands cherchaient, comme les légistes gallicans, à s'armer de l'autorité individuelle d'un docteur contre l'autorité générale et perpétuelle du chef de l'Église. Anselme ne s'y trompait pas, et les vrais pontifes ne s'y tromperont jamais.

[1] Au concile de Latran. Voy. sa lettre à Anselme du 26 mars.

[2] Eadm., 70.

[3] Ibid. Epist. IV, 50, 51.

[4] Cette pieuse princesse, fille du Conquérant et tige de la célèbre race des comtes de Champagne, se fit plus tard religieuse à Marcigny, que saint Hugues de Cluny avait fondé pour y recevoir les femmes de la haute noblesse.

[5] Jam enim in multis locis per Angliam, Franciam et Normanniam fama vulgaverat regem proxime excommunicandum, et idcirco ei utpote potestati non adeo amatæ multa mala struebantur, quæ illi a tanto viro excommunicato facilius inferenda putabantur. Eadm., 71.

prêtres, en aube et en étole, allèrent pieds nus implorer la miséricorde du roi; mais il les fit chasser de sa présence.

Le mal en vint au point que les évêques eux-mêmes, eux qui avaient toujours livré la liberté de l'Église au roi, ne trouvèrent plus d'autre ressource que dans Anselme [1]. Après avoir subi tous les genres d'épreuves, il lui était réservé de connaître tous les genres de réparations. Six évêques, parmi lesquels ces trois prévaricateurs qui avaient si odieusement falsifié le résultat de leur ambassade à Rome, lui écrivirent pour implorer son secours. « Il n'y a plus de paix pour nous... Lève-toi comme le vieux Matthathias... Tes enfants combattront avec toi. Nous sommes prêts, non-seulement à te suivre, mais à te précéder si tu le commandes... Maintenant, dans cette cause, nous ne consultons que les intérêts de Dieu, et non les nôtres [2]. » Anselme leur répondit : « Je vous plains de vos souffrances, et je vous félicite de la constance épiscopale que vous me promettez. Vous voyez enfin à quoi vous a réduits votre patience, pour ne rien dire de plus [3]. Mais je ne puis encore vous rejoindre jusqu'au retour des envoyés à Rome, car le roi ne veut pas de moi en Angleterre, si ce n'est comme violateur des décrets apostoliques. » Il écrivit cependant à Henri pour lui représenter qu'il était inouï qu'un prince voulût prendre sur lui le droit des évêques, en punissant par des peines temporelles les crimes des prêtres contre les lois de l'Église; que la connaissance de cette cause lui

[1] Ipsi episcopi qui semper libertatem Ecclesiæ et Anselmum... cum principe deprimere nisi sunt... Eadm., 73.

[2] Sustinuimus pacem, et ipsa longe recessit... Exurge ut olim senex ille Matthathias... Nos enim jam in hac causa non quæ nostra, sed quæ Dei sunt, quærimus. Ep. III, 121.

[3] Bonum est et gratum mihi quia tandem cognoscitis ad quid vos perduxit, ut mitius dicam, vestra patientia. Ep. III, 122.

alla le trouver au Bec : ils y fêtèrent ensemble l'Assomption et y scellèrent leur réconciliation.

Le roi renonça à sa taxe arbitraire sur les curés, aux revenus des églises vacantes, au cens que Guillaume le Roux avait imposé à toutes les autres. Anselme retourna ensuite en Angleterre, après un second exil de plus de trois années.

Il fut reçu au milieu des transports de la joie générale : la reine Mathilde, qui voyait enfin ses vœux exaucés, allait au-devant de lui et lui préparait ses logements. Les agents du fisc disparurent aussitôt des églises et des monastères. Henri était resté en Normandie; il y gagna peu après la victoire éclatante de Tinchebray, qui le rendit maître du duché et de la personne de son frère. La voix publique attribua cette victoire à sa réconciliation avec le primat [1]. Au concile de Londres (1er août 1107), le traité fut solennellement débattu entre le roi, les évêques, les abbés et les barons. Il y avait encore bien des gens qui poussaient le roi à donner les investitures comme son père et son frère l'avaient toujours fait; mais les dispositions de ses principaux ministres avaient subi un heureux changement. Warelwast lui-même était revenu de son dernier voyage à Rome tout dévoué à la liberté de l'Église [2]; le comte de Meulan, utilement humilié par son excommunication, et éclairé par les remontrances vigoureuses d'Yves de Chartres [3], s'était rapproché du Pape et

[1] Igitur ob pacem quam rex fecerat cum Anselmo hac victoria eum potitum multi testati sunt. Eadm., 76. Robert ne valait guère mieux que Henri en ce qui touchait aux droits de l'Église, à en juger par les plaintes d'Yves de Chartres contre lui.

[2] Erat enim tunc jam ad libertatem Ecclesiæ Dei cor habens. Eadm., 75.

[illegible]lius es liber qui pro te servum se fecit, ut libertas tua nihil se debere [illegible] alicui, qui divinam offendat majestatem et Ecclesiæ minuat liber[illegible]on enim ad hoc instituuntur reges ut leges frangant. S. Ivon., [illegible] ed. Juret.

XI

Ainsi donc le vieux moine avait vaincu. La vieille brebis, comme il le disait de lui-même [1], avait fini par l'emporter sur les taureaux indomptés qui étaient attelés avec lui à la charrue du gouvernement de l'Angleterre. Le roi Roux et le roi Beau-Clerc avaient en vain dressé contre lui toutes les batteries de la violence et de la politique. Le vieux moine, sans reculer d'un pas, avait survécu à l'un et amené l'autre à composition. Belliqueux barons, clercs rusés, plaideurs infatigables, évêques serviles et prévaricateurs, tous avaient échoué, comme les rois dont ils étaient les instruments. Il avait fallu finir par rendre les armes de Guillaume le Conquérant au moine étranger qui, jeune encore, imposait au Conquérant par sa seule présence [2].

Quatorze années de luttes, de persécutions, d'exil, de spoliations, d'intrigues, de mensonges, de bassesses et de cruautés ne l'avaient pas épuisé; peu soutenu à Rome, trahi par ses collègues dans l'épiscopat, et sans qu'une seule épée eût été tirée pour sa défense, il avait tout enduré et tout bravé pour une question de forme que la sagesse moderne a regardée comme une puérilité inintelligible. Au der-

[1] Voyez plus haut, ch. II.

[2] Rex ipse... quamvis cunctis fere videretur rigidus ac formidabilis, Anselmo tamen ita erat inclinis et affabilis ut ipso præsente omnino quam esse solebat stupentibus aliis fieret alius. Eadm., p. 11.

Sans doute, l'influence de la couronne sur les élections resta prépondérante, même après l'abandon des investitures; mais il était impossible que cet abandon même ne rendît à la fois aux chapitres et aux monastères le sentiment de leur droit, et aux rois la conscience de leur terrible responsabilité [1].

Anselme ne survécut que peu de temps au concile de Londres. Il consacra le reste de sa vie à guérir les plaies faites au pays pendant la lutte de l'Église et de la couronne. Il s'associa aux mesures prises par le roi pour réprimer les faux monnayeurs ainsi que les odieuses oppressions dont les serviteurs royaux accablaient le peuple, et le roi l'appuya énergiquement dans ses résolutions pour la réforme de la discipline, le rétablissement du célibat et le maintien des droits de la primatie de Cantorbéry sur la métropole d'York [2]. Pendant ses absences d'Angleterre, Henri confiait à Anselme le gouvernement du royaume et de sa famille [3]. Par une de ses dernières lettres, l'archevêque prévenait le pape Pascal que Henri se plaignait de ne pas le voir excommunier le roi d'Allemagne au sujet des investitures encore maintenues dans l'Empire, et l'exhortait à ne pas détruire d'un côté ce

[1] « In personis eligendis nullatenus propria utitur voluntate, sed religiosorum se penitus committit consilio, » écrivait Anselme au Pape, en 1108. Ep. III, 181. Rex, antecessorum suorum usu relicto, nec personas quæ in regimen Ecclesiarum sumebantur per se elegit, nec, etc. Eadm., Vit. Ans., 25. Electiones prælatorum omnibus collegiis libere concessit. Petr. Blesens., in contin. Ingulphi, p. 126. — M. Franck et même le docteur Lingard prétendent qu'il n'y eut aucun changement essentiel; le *British Critic* a victorieusement réfuté cette assertion, t. XXXII, p. 122-126. Nous renvoyons une dernière fois à ce recueil puseyiste comme à la meilleure appréciation que nous connaissions des résultats de cette lutte.

[2] Eadm., 78 à 84.

[3] Ep. IV, 93.

On ne voit pas dans l'histoire un autre exemple d'un homme mêlé à des luttes aussi terribles, et en même temps aussi fidèlement dévoué à des spéculations métaphysiques, qui semblent exiger le repos et l'uniformité de la vie extérieure [1]. Mais, au milieu de ses combats, il menait de front ses recherches de théologie et de philosophie avec des relations de correspondance immensément étendues. La droiture et la simplicité de son âme doublaient les forces de son intelligence. Son cœur était aussi vaste que son génie. Sa sollicitude pour le bien des âmes individuelles ne le cédait en rien à son zèle pour les grands intérêts de l'Église entière. Au plus fort de ses tribulations, il dirigeait avec une attention scrupuleuse la conduite de sa sœur, de son beau-frère, de son neveu, qu'il eut le bonheur de gagner à la vie religieuse [2]. Mais, avec cette fraternité véritable dont son époque possédait si bien le secret, il ne se renfermait ni dans la sphère de sa famille ni dans celle de son Église particulière. Il gouvernait la conscience de beaucoup de femmes pieuses, de moines, d'étrangers [3]. Il écrivait tantôt à l'archevêque de Lund, en Danemark, pour l'éclairer sur des points de discipline [4]; tantôt à l'évêque de Saint-Jacques en Galice, pour lui promettre ses prières contre les Sarrasins [5]; tantôt à l'évêque de Naumbourg en Allemagne, pour lui reprocher de suivre, contre le Saint-Siége, le parti du successeur de Néron et de

[1] Depuis son retour d'exil, il avait composé son traité sur l'accord du libre arbitre avec la grâce, la prescience divine et la prédestination.

[2] Voir ses lettres touchantes à sa famille. Ep. III, 63, 66, 67, etc.

[3] Voyez Epist. passim, surtout l. III, 133, 137, 138. Dans cette dernière on trouve cette belle pensée : Vita præsens via est. Nam quamdiu homo vivit, non facit nisi ire; semper enim aut ascendit aut descendit : aut ascendit in cœlum, aut descendit in infernum.

[4] Ep. IV, 90, et suppl. Ep. X, ed. Gerberon.

[5] Ep. IV, 19.

...use[1]. » C'était là comme la devise de ...é, pendant sa vie, comme la fleur des héros de Dieu[2].

...lme, archevêque de Cantorbéry au com- ...ouzième siècle. Soixante ans après, ce fut ...nt Thomas le Martyr.

...i magis diligit Deus in hoc mundo quam libertatem Ecclesiæ suæ.... ...am vult esse Deus sponsam suam, non ancillam. Ep. IV, 9.

[2] Flos honorum... heros sacer. Ord. Vit., l. XI, 839.

NI ESPOIR NI PEUR.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

HISTOIRE DE SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.

(Suite.)

CHAPITRE XXV. Comment la chère Sainte refusa de retourner dans le royaume de son père, afin d'entrer plus sûrement dans le royaume des cieux. . . 1

— XXVI. Comment la chère Sainte distribua toute sa dot aux pauvres. 6

— XXVII. Comment la chère Sainte apprenait de maître Conrad à briser en tout sa volonté. 13

— XXVIII. Comment le Seigneur fit éclater sa puissance et sa miséricorde par l'entremise de la chère sainte Élisabeth; et de la vertu merveilleuse de ses prières. 31

— XXIX. Comment la chère sainte Élisabeth, étant âgée de vingt-quatre ans, fut conviée aux noces éternelles 56

CHAPITRE XXX. Comment la chère Sainte fut ensevelie dans la chapelle de son hôpital, et comment les petits oiseaux du ciel célébrèrent ses obsèques . . . 69

— XXXI. Des beaux miracles obtenus de Dieu par l'intercession de la chère sainte Élisabeth, et comment son beau-frère, le duc Conrad, s'occupa de la faire canoniser 76

— XXXII. Comment la chère Sainte fut canonisée par le pape Grégoire, et de la grande joie et vénération des fidèles d'Allemagne lors de l'exaltation de ses reliques à Marbourg. 97

— XXXIII. De ce qui advint aux enfants et parents de la chère sainte Élisabeth après sa mort, et des grandes Saintes qui sortirent de sa race. . . . 131

— XXXIV. De la belle église qui fut construite à Marbourg en l'honneur de la chère sainte Élisabeth; et comment ses précieuses reliques furent profanées, et aussi de la fin de cette histoire. . . 155

APPENDICE.

I. Louis le Ferré, landgrave de Thuringe. 18

II. Tableaux généalogiques de la famille de sainte Élisabeth. 1

II *bis*. Filiation de la descendance de sainte Élisabeth pour la maison de Mérode. . . . .

III. Hedwige, reine de Pologne, duchesse de Lithuanie . . . .

IV. Le château de Wartbourg. . . . .

V. Révélation faite par la sainte Vierge à sainte Élisabeth. .

VI. Le monastère de Reynhartsbrunn. . . . .

tes émanés du Saint-Siége relativement à la Canonisation de sainte Élisabeth. 237

N° 1. Réponse du pape Grégoire IX à la première lettre de maître Conrad de Marbourg. . . . *Ib.*

N° 2. Supplément à la lettre précédente 239

N° 3. Lettre du pape pour ordonner un second examen. 240

N° 4. Bulle de canonisation. 241

N° 5. Lettre du pape à la reine de Castille Béatrice, fille de Philippe, roi des Romains, et femme de saint Ferdinand. 246

N° 6. Lettre du pape Innocent IV, pour autoriser la seconde translation des reliques de sainte Élisabeth. 251

turgie de sainte Élisabeth. 253

1° Officium sanctæ Elysabeth. (Bréviaire de Verdun.). 255

2° Hymne. (Bréviaire de Würtzbourg.) 268

3° Hymne. (Antiphonaire du quinzième siècle.). . . . 271

4° Office de sainte Élisabeth. (Bréviaire mozarabe.). . 281

5° Messe de sainte Élisabeth. (Missel des Prémontrés.). 290

6° Office de sainte Élisabeth. (Bréviaire dominicain.). 292

7° De sancta Elysabeth vidua, prosa 295

8° Prose de sainte Élisabeth. (Missel franciscain.). . . 298

9° Litanies de sainte Élisabeth 299

onuments de sainte Élisabeth. 307

§ I. Reliques de la Sainte et objets qui lui ont appartenu 308

§ II. Églises et fondations religieuses. 312


3 2044 023 408 495